Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **422** sur **422**

Nombre de pages: **422**

Notice complète:

**Titre :** Vingt-cinq ans de littérature française : Tableau de la vie littéraire de 1897 à 1920. Tome 1 : La poésie, la philosophie, le théâtre, les essayistes, la critique des journaux et des revues, le roman, l'évolution de la langue et du style, bibliographies de la poésie, du théâtre et du roman / [Publié sous la direction d'Eugène Montfort]

**Éditeur :** Librairie de France (impr. de Villain et Bar) (Paris)

**Date d'édition :** 1925

**Contributeur :** Montfort, Eugène (1877-1936). Éditeur scientifique

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 2 vol. (391, 388 p.) : fig., portraits, fac-sim. ; 28 cm

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 422

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9694871t](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9694871t)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 4-Z-4194 (1)

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb336458571>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 27/06/2016

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

VINGT CINQ ANS

DE

IITlERATURE

FRANÇAISE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. EUGÈNE MONTFORT

TOME 1

LIBRAIRIE DE FRANCE P. SANT'ANDREA

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN PARIS

VINGT-CINQ ANS

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE TOME 1

VINGT CINQ ANS

DE

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. EUGENE MONTFORT

TOME 1

LA POÉSft, LA PIIILOSOPIIIE, LE THÉÂTRE, LES ESSAYISTES . LA

CRITIQUE DES JOURNAUX ET DES REVUES,LE ROMAN,I.:tVOtUTION

DE LA LANGUE ET DU STYLE, BIBLIOGRAPHIES DE LA POÉSIE

DU THÉÂTRE ET DU ROMAN

LIBRAIRIE DE FRANCE F. SANT 'ANDREA. L.MARCEROU ET C'! 110, BOULEVARD SAINT - GERMAIN PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CENT EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR CHIFFON NUMÉROTÉS DE 1 A 100, REVÊTUS DE LA SIGNATURE AUTOGRAPHE DE - - M. EUGÈNE MONTFORT. - -

AVERTISSEMENT

La période littéraire que nous avons examinée dans ce livre n'avait encore été l'objet d'aucun travail d'ensemble. Sa critique était fragmentaire. Les exégètes, les historiens, les chercheurs semblaient s'être arrêtés aux environs de cette année 95 d'où précisément nous partons, c'est-à-dire après le naturalisme et à la fin du symbolisme. De 1895 nous avons mené notre étude jusqu'à 1920, c'est-à-dire jusqu'à la date où un esprit nouveau se fait jour en littérature, où commence l'ère de l'après-guerre.

Sur cette période littéraire complexe, passionnante et si mal connue, nous n'avons pas voulu élaborer de légendes, recueillir des dépositions douteuses, intéressées ou fantaisistes C'est une histoire que nous avons tenté d'écrire, histoire documentée, qui renvoie aux textes, qui donne ses références, qui cite les sources.

Il s'agissait d'abord d'être exact. Puis vivant. Nous avions besoin de critiques, sans doute, mais surtout d'observateurs et de connaisseurs spécialisés. Nous nous sommes donc entouré de collaborateurs possédant personnellement, directement — et non pas de seconde main - le sujet qu'ils avaient à traiter.

Ce fruit d'un labeur de cinq années, nous l'offrons avec confiance au public. Celui-ci a le goût de savoir, il veut être renseigné. Nous comptons qu'il fera bon accueil à un ouvrage sans analogie jusqu'à présent avec aucun autre.

EUGÈNE MONTFORT

LA POÉSIE PAR

PAUL /ESCHIM ANN

Au lit de mort de Verlaine.

Le 8 janvier 1896, Paul Verlaine mourait dans son humble chambre de la rue Descartes. Et pendant deux jours, la petite pièce sombre où le merveilleux poète avait vécu les dernières semaines de son existence tourmentée, devint le temple même de la poésie française. Pour quelques heures, les discussions véhé-

Le tableau de Fantin-Latour où l'on voit VERLAINE, RIMBAUD, EMILE ZOLA, CHARLES BLÉMONT, CAMILLE PELLETAN.

mentes, les attaques et les ripostes, les invectives des jeunes contre les vieux allaient faire trêve. Sur la face étrange de celui qui était étendu là, et dont l'âme divine, éternellement musicale, demeurait seule parmi les hommes, ne pouvaiton pas lire tout un siècle de poésie ? Sainte-Beuve, le familier des grands roman-

tiques, avait parlé du premier livre de Verlaine. Dans ces «Poèmes Saturniens», parus en 1866, la voix du romantisme par ci, par là, résonne encore, assourdie. Mais c'est sous l'égide sévère de Leconte de Lisle que ces poèmes furent composés. Ils sont d'un jeune homme qui veut être un pur parnassien et qui pourtant fait déjà fructifier l'héritage magnifique et mystérieux de Baudelaire. Dans l'escalier de la maison mortuaire, un ancien camarade de Verlaine, un parnassien grave et décoré, s'effaçait courtoisement devant un symboliste aux yeux perdus et tandis que deux poètes de l'école romane gravissaient les marches en cadence, des jeunes gens chevelus les redescendaient murmurant : « Nous, les naturistes, nous adorons en Verlaine le Libérateur ». (Saint-Georges de Bouhélier.)

Ainsi, en ce mois de janvier 1896, tous ces poètes, ces groupes de poètes qui, la veille encore, bataillaient les uns contre les autres, en vertu de principes différents, se rencontraient au chevet du mort glorieux et se réclamaient tous de lui. Pour les parnassiens, il était le compagnon de leur jeunesse enthousiaste et déjà lointaine, l'émule qui les avait dépassés. Les symbolistes révéraient en lui le maître qui a dit :

De la musique encore et toujours!

Que ton vers soit la chose envolée Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Les adeptes de l'école romane le remerciaient de n'avoir jamais renié l'harmonie traditionnelle ; et les jeunes enfin, ceux qui portaient en eux l'avenir, étaient pleins d'une reconnaissance infinie envers celui qui avait aimé et chanté la vie, en dépit de tout :

Qu'on vive! Quelle délicate merveille,

Tant notre appareil est une fleur qui plie...

Mais, les funérailles terminées, l'encens des discours évaporé dans le ciel d'hiver, la bataille, au nom même de Verlaine, allait recommencer. Dénombrons les adversaires.

Les Écoles en présence :

Les derniers Romantiques.

Avant de confronter les écoles proprement dites, il convient de signaler quelques poètes qui à vrai dire ne forment pas un groupe, mais qui ne sont ni

parnassiens, ni symbolistes. Ces poètes, qui débutèrent dans les lettres bien avant

1895, ont continué à produire ; quelquesuns sont encore vivants à l'heure actuelle. C'est d'ailleurs une des caractéristiques de l'époque comprise entre 1895 et 1920, que ce chevauchement des théories et des écoles poétiques les unes sur les autres. Pendant tout ce laps de temps, on ajoute sans cesse de nouvelles cordes à la lyre, mais les anciennes continuent de vibrer.

En 1896, le romantisme se prolonge dans les œuvres de Jean Richepin, qui vient de publier Mes Paradis (1894) et qui prépare La Bombarde (1899). Les poèmes de Richepin accentuent encore le verbalisme outrancier dont les derniers livres de Hugo sont pleins. A côté de lui, Emile Bergerat continue Gautier. Le stoïque désespoir d'AI-

JEAN RICHEPIN

fred de Vigny revit dans les œuvres d'Edmond Haraucourt qui fera paraître l'Espoir du Monde en 1899. Enfin, on vient de jouer la Princesse lointaine (<5 avril

LÉON DIERX

1895), et deux ans plus tard ce sera le tour de Cyrano. La poésie de Rostand, n'est-elle pas, comme l'a dit Rémy de Gourmont, la dernière fusée du romantisme ?

Les Parnassiens.

En tant qu'école poétique, le Parnasse n'existe plus en 1895. Sully-Prudhomme et François Coppée sont depuis longtemps de l'Académie française; José-Maria de Hérédia vient d'y entrer (1894), un an après l'apparition des Trophées ; Léon Dierx va publier l'édition définitive de ses Poésies complètes (1896) ; Catulle Mendès n'écrira plus guère de poésies lyriques. Pourtant Leconte de Lisle, leur maître, était mort deux ans seulement avant Verlaine ; ses Derniers Poèmes tout

trais eclos ornaient la devanture des libraires et le cherd oeuvre de 1 école

parnassienne, ces Trophées rutilants, faisait presque figure de nouveau-né. Réunis pour endiguer les débordements élégiaques des mussettistes et des lamartiniens, appliqués à redonner au vers français une solidité que trop de

PAUL VERLAINE et JEAN MORÉAS au Salon des Cent, par Cazals

larmes avaient amollie, les parnassiens, leur tâche faite, entraient désormais dans l'histoire littéraire, non sans avoir reçu quelques rudes coups de leurs successeurs immédiats, les symbolistes, ces « caraïbes», disait le bon Coppée.

Les Symbolistes.

Nés à la vie littéraire vers 1880, les symbolistes avaient été aussitôt attaqués et ridiculisés par les boulevardiers de l'époque. On leur avait jeté à la tête d'homériques épithètes auxquelles d'ailleurs ils répondirent gaillardement. Plus que Rimbaud, dont l'influence ne se fera sentir vraiment que vers 1910, plus que Verlaine même, leur véritable maître fut Stéphane Mallarmé, leur aïeul Baudelaire. Mallarmé, parnassien à ses débuts comme Verlaine, n'avait pas tardé à rêver d'une poésie plus complexe, qui ne s'arrêterait pas au relief et à la couleur des choses, mais qui en exprimerait l'essence. La poésie pour lui, devait être un langage à

part, « au-dessus des insuffisances, des banalités, des à-peu-près de la prose », un art spécial comme la musique ou la danse, modifiant le sens usuel des mots

au profit de leur sonorité, du rythme des vers, et dégageant ainsi les mystérieuses correspondances entre les êtres et le monde extérieur qui les environne. Le grand poète de l'Invitation au Voyage, et même Gérard de Nerval, avaient déjà deviné un tel art par l'emploi du verbe détourné de son acception courante. D'ailleurs tout vrai poète, qu'il s'appelle Virgile, Dante, Ronsard, Gœthe ou Victor Hugo, suggère, par la vertu du rythme et le choix des mots, ces invisibles rapports entre notre subconscient et les forces de l'univers.

Mais Mallarmé et les symbolistes avec lui tentèrent de supprimer tous les développements explicatifs que leurs prédécesseurs jusqu'alors avaient crus néces-

saires pour étayer leurs poèmes ; ils demandaient à ceux qui les lisaient d'entrer en état lyrique de façon à brûler les étapes et à saisir l'idée poétique dans le ciel d'images changeantes où elle glisse débarrassée des entraves du discours.

Un tel idéal faisait bon marché du sens commun et de la « claire raison » si prisés en France. Les symbolistes devaient forcément susciter des colères et des railleries. En outre, quelques-uns des leurs : Verhaeren, Stuart Merrill, Francis Vielé-Griffin, étaient d'origine étrangère. Les symbolistes admiraient Wagner, les grands lyriques anglais, la dramaturgie Scandinave. Quoi d'étonnant à ce que leurs œuvres soient indéchiffrables, écrivaient de spirituels journalistes.

STÉPHANE MALLARMÉ

Puis quelques années passèrent, on découvrit peu à peu que plusieurs symbolistes avaient du talent et, en 1895, leur cause était définitivement gagnée. Jean Moréas et Vielé-Griffin étaient décorés et l'on chuchotait qu'Henri de Régnier qui naguère exigeait la tête de Coppée, ne réclamait plus que son habit vert.

Mais les symbolistes s'étaient à peine imposés, que déjà de nouveaux venus ébranlaient furieusement leur édifice. Les disciples de Mallarmé en instaurant, à la suite de leur maître, un idéal poétique nouveau tel que nous venons de le définir, avaient aussi bouleversé la prosodie classique à laquelle les romantiques n'avaient apporté que des modifications secondaires, l'enjambement et le vers ternaire, par exemple. Les parnassiens et Mallarmé avec eux avaient respecté cette prosodie, ils l'avaient même consolidée par l'emploi rigoureux d'un mètre

constant et de la rime riche. Les symbolistes inventèrent le vers libre : le poète ne se soumettait plus aux lois essentielles d'une versification établie depuis des siècles, il créait le rythme selon son tempérament personnel. Dès avant 1895, on tenta de réagir contre cette liberté que l'on estimait anarchique. Et l'école romane apparut.

L'École Romane.

En 1891, Jean Moréas, symboliste militant, avait publié le Pèlerin passionné. Charles Maurras, qui débutait alors dans les lettres, écrivit, à l'occasion de ce livre, une assez longue étude qui prit bientôt tournure de manifeste. lVlaurras, homme du Midi, avait découvert dans le Pèlerin passionné une mesure et un sens de l'harmonie qu'il cherchait en vain dans les œuvres symbolistes. Et il disait à la fin de son article : « Ainsi a répondu la Méditerranée aux grands barbares blancs : issus en tourbillons pressés de la forêt d'Ardenne où naquit Paul Verlaine et des glaces baltiques d'où nous vinrent, avec Rossetti, Swinburne et Shelley, Ibsen et Tolstoï, Elle a dépêché vers Paris un homme d'Athènes ». Moréas se rendit à ces éloquentes raisons : l'école romane, dont il devint le chef, était fondée. Autour de lui se groupèrent avec Maurras, Raymond de La Tailhède, Maurice du Plessys, Hugues Rebell et Ernest Raynaud.

Celui-ci, résumant dans un article paru au Mercure de France (mai 1895), la pensée de l'école romane, écrivait en conclusion : « Nous avons entrepris de défendre le patrimoine des muses latines, d'opposer le goût d'ordre, de mesure et d'harmonie de notre race aux imaginations monstrueuses, à l'inconcevable chaos de l'étranger, et de lutter, dans la mesure de nos forces, pour le salut de l'esprit français et le règne de la beauté ».

A vrai dire, les tenants de l'école romane étaient plutôt des érudits et des lettrés que de véritables poètes. Ils tentaient d'introduire dans leurs œuvres des expressions, des tournures archaïques, empruntées à Ronsard et à la Pléiade. Leurs poèmes se paraient de grâces vieillotes et souvent fleuraient l'huile. Un seul d'entre eux, Moréas mis à part et dont la forte personnalité dépasse le cadre d'une école, un seul d'entre eux : Maurice du Plessys, qui en 1896, publiait les Etudes lyriques, est vraiment consumé par une sorte de génie :

Captif impatient des beaux yeux qui m'enchaînent,

Je teins de pleurs les nœuds dont je porte le faix ;

Trop privé des plaisirs qu'il nous rachète en peines,

Je ne connais d'Amour que le mal qu'il m'a fait.

L'école romane a continué de vivoter entre 1895 et 1920. De temps en temps,

elle recrute un adepte dans les générations nouvelles. Elle joue son rôle, un peu effacé mais utile, en s'efforçant de clarifier le langage poétique et de maintenir la propriété des termes.

L'école romane était trop livresque, trop éloignée du mouvement de la vie moderne, pour mettre sérieusement en échec le symbolisme qui allait subir d'autres assauts, cette fois-ci décisifs.

Le Naturisme.

Les poètes « romans » reprochaient surtout aux symbolistes d'avoir voulu acclimater en France une manière de penser et d'écrire contraire au génie national. Ils les accusaient de compromission intellectuelle avec les barbares. Leurs griefs en somme n'étaient pas que littéraires, ils se teintaient de politique. L'attaque, ainsi menée, pouvait prêter à l'équivoque, et les symbolistes avaient beau jeu de riposter en déclarant que le point de vue de leurs adversaires était celui de chauvins égarés dans le domaine de l'Art.

Or, dès 1895, quelques jeunes gens qui se retrouvaient à « l'auberge du Clou », en voulaient au symbolisme pour des raisons tout autres.

Les symbolistes certes! ont renouvelé la poésie, la débarrassant de l'éloquence, des tirades faciles, des intentions autres que poétiques. Le lyrisme, après eux sera plus pur ; la prosodie, libérée d'entraves trop pesantes, offrira les plus heureuses combinaisons de rythmes. Mais à force de créer un langage à part, exprimant les nuances les plus subtiles d'un rêve nostalgique, les poètes de 1880 avaient perdu de vue la terre et les hommes. Leur inspiration s'était cristallisée dans une phraséologie conventionnelle, leurs poèmes traînaient avec eux un tas d'accessoires où la sensibilité se figeait : guivres, alérions, licornes, étoffes rares, lampes merveilleuses, princesses de légende, philtres magiques.

Et les jeunes hommes qui échangeaient leurs idées à l'auberge du Clou, ne se contentaient plus de cette irréelle poésie. Le cœur gonflé d'un espoir immense, ils ne considéraient pas l'art comme un refuge contre les banalités de l'existence, mais comme une exaltation perpétuelle de la vie dont la simple beauté leur paraissait plus désirable que toutes les fantasmagories. N'étaient-ils pas les hérauts d'une époque qui s'annonçait magnifique ? Le souvenir de la défaite s'atténuait. La France commençait à recueillir les fruits de l'énergie qu'elle avait montrée sitôt le traité de Francfort signé. La vie matérielle devenait plus facile ; des découvertes scientifiques appliquées à l'industrie, il résultait un bien-être inconnu jusqu'alors. Déjà, en 1895, on dressait les plans de l'exposition universelle de 1900. On attendait la visite du nouvel allié, le tsar Nicolas II, dont les idées pacifistes provoquaient l'enthousiasme. Le pays ne se sentait plus isolé,

son commerce florissait, son empire colonial s'agrandissait. Pleins de confiance en leur génie inventif, en leur activité joyeuse décuplée par les machines, en leurs théories sociales aussi, qui devaient les rapprocher les uns des autres, les hommes reconnaissaient que l'existence terrestre était digne d'être acceptée et vécue intensément.

La poésie des symbolistes qui avaient forcé l'indifférence du public et qui occupaient maintenant la place, ne correspondait plus du tout à cet essor général. Elle allait à son tour baisser pavillon devant la nouvelle poésie que portaient en eux les jeunes gens dont nous venons de parler et que l'on appela les naturistes.

Les Idées Naturistes.

Pour les promoteurs de ce nouveau mouvement, le monde, qui se renouvelle sans cesse, est toujours jeune. L'homme, devant cette inlassable créatrice de beauté qu'est la nature, n'a qu'à se laisser pénétrer par elle : «Poète! s'écrient les naturistes, sois moins archéologue, idéologue ou érudit, dédaigne le dilettantisme, laisse aux spécialistes leurs parchemins, la Nature te convie à son épopée... »

Les plus simples choses, les plus naturelles, les fruits, les fleurs, les gerbes, les corps gracieux des jeunes femmes, sont les plus dignes d'être aimées et chantées.

Le naturiste pourtant ne veut pas revenir à la sauvagerie primitive. Il a foi dans la science qui l'aidera à mieux comprendre, à mieux posséder cette nature qu'il adore.

D'autre part, le culte du moi l'excède. En face de ceux qui s'analysent et qui n'expriment que leur âme individuelle, il veut dresser, dans la belle lumière du jour, l'homme qui travaille de ses mains, le type professionnel, marin, laboureur, tâcheron.

Il se défend aussi de n'instituer qu'une école littéraire : « Nous voulons surtout, par nos livres, apporter aux hommes quelque vérité qui leur soit utile, éclairer certains points troubles, les faire bénéficier de la lumière chaque fois plus grande que la science qui s'augmente jette sur la vie, détruire l'erreur et la superstition, développer la conscience, enseigner l'amour ». Le naturisme est un apostolat.

Dans ses œuvres, le naturiste ne doit pas mépriser les hommes, mais les aimer, les consoler en leur montrant la beauté de la vie, le pouvoir de l'émotion, la sainteté de la douleur. Car il regarde l'existence face à face et ne ferme pas les

yeux devant ses misères, mais pour lui le plaisir que l'on a de vivre en être sain et fort, l'emporte sur la laideur, la maladie et la décrépitude.

On a reproché aux naturistes de n'avoir pas des idées très neuves. Un de leurs adversaires, le poète Stuart Merrill, écrivait à ce sujet : « Il est difficile de saisir l'idée qui différencie les naturistes de leurs aînés J'entends bien qu'il faut aimer la nature, estimer son prochain et cultiver la Beauté. Mais ces excellents sentiments, qui ont cours dans l'humanité, depuis Lao-Tsé jusqu'à M. Victor Charbonnel, ne constituent pas une école littéraire ».

En réalité, les plus vieilles idées redeviennent neuves, lorsqu'elles sont nécessaires. Stuart Merrill, poète symboliste, ne se rendait pas compte alors de l'opportunité des idées naturistes. On peut certes les retrouver, ces idées, dans plusieurs grandes œuvres du passé. Mais on les avait oubliées. Depuis longtemps on ne pensait plus ainsi. Les naturistes d'ailleurs ne cachaient pas qu'ils avaient eu des précurseurs et des maîtres : ils nommaient Rousseau, Diderot, Carlyle, Dostoïevsky, Zola, Verlaine aussi.

Mais s'ils admiraient Zola, ils étaient en désaccord avec lui, surtout avec son école, le naturalisme, sur bien des points. Les œuvres des naturalistes enregistrent minutieusement la réalité, elles ne la magnifient pas ; ce sont des photographies tristes. Saisir cette réalité, s'en imprégner, mais en la transfigurant sans cesse par l'ardeur, la passion, la communion de l'individu avec la nature, voilà l'idéal de ces jeunes naturistes dont nous allons dévoiler les visages.

Les Protagonistes du mouvement : leurs oeuvres poétiques.

Comme leurs aînés les symbolistes, c'est dans de petites revues, fondées ainsi qu'il sied, avec peu d'argent et beaucoup d'enthousisame, que les naturistes exposèrent leurs idées et imprimèrent leurs premiers poèmes. Aux « Documents sur le Naturisme » devenus en 1897, la « Revue naturiste », à « l'Enclos », tous deux publiés à Paris, répondirent les « Essais des Jeunes », qui virent le jour à Toulouse et « L'Art jeune », édité à Bruxelles. Ainsi, en province et en Belgique comme à Paris, les mêmes tendances se manifestaient. Dans toutes ces revues, on attaquait vigoureusement le symbolisme. Maurice Le Blond, porteparole des naturistes, écrivait dans les « Documents » (novembre 1895) :

« M. Mallarmé n'a point cessé ses interminables et invariables variations sur un sujet où il s'efforce à de misérables notations de faits divers en un langage épileptique Les contaminés d'Huysmans et de Maldoror, les bâtards du symbolisme, les Montesquiou en miniature, tous les fantaisistes de l'étrange, tous les virtuoses de l'anormal intensifient leur discordant concert. Certes, nous

MICHEL ABADIE, à trente ans

n'avions pas tort de prédire la mort prochaine de cette morbide littérature. Elle est aujourd'hui en complète agonie». (Mallarmé, qui devait mourir en 1898, fut élu prince des poètes à la mort de Verlaine.)

On pouvait lire dans la « Revue Naturiste » des poèmes de Saint-Georges de Bouhélier, le chef du mouvement, d'Albert Fleury, de Michel Abadie et de Joachim Gasquet. Les « Essais des Jeunes » révélèrent Maurice Magre, Marc Lafargue et Léo Larguier. Au sommaire de l'« Art Jeune » s'inscrivaient les noms d'Henri Vandeputte, d'Arthur Toisoul et de Georges Rency.

Ces poètes qui regardent la vie de tous leurs yeux et qui en sont émerveillés n'évoquent plus « de suaves seigneurs chimériques ». Ils veulent chanter, dit Bouhélier « les hautes fêtes de l'homme. Et pour la

splendeur de ce spectacle, ils convoqueront les plantes, les étoiles, les grands vents et les graves animaux ».

Les chemins sont fleuris de splendides paroles Et mon geste a vaincu le courroux des méchants.

— Je veux qu'au vent divin des luths et des corolles La sombre Humanité se couronne de chants.

Ainsi chante Michel Abadie. Maurice Magre se fait l'écho de ceux qui peinent et qui ont le droit de réclamer leur part de bonheur terrestre :

Nous voulons notre place au banquet de la terre,

Pouvoir jouir un peu de la clarté du jour,

Dormir, boire, rêver, chanter avec nos frères Notre part de soleil et notre part d'amour.

Marc Lafargue, dans le Jardin d'où l'on voit la vie, répudie les vaines lamentations :

0 mort, je ne sais pas pourquoi je me lamente.

J'habite une maison d'ombre fraîche au seuil sûr

Où croissent au soleil et la rose et la menthe, Et tu n'as de douleurs que pour un cœur impur.

Et voici les principaux thèmes, traités tout de suite par les Naturistes, thèmes qui vont renouveler l'inspiration poétique pendant plusieurs lustres : La religion de la vie :

Nous voulons tous chanter

Que la joie appartient aux hommes de la terre Que nous avons brisé le seuil du sanctuaire Car la vie est pour nous la seule éternité.

(Albert Brandenburg) Vivre sa vie :

Il faut vivre tes jours : toute la vie est belle Même à travers les pleurs, même à travers la nuit.

(Pierre Fons) Aimer sa vie :

Quel amour plus certain que celui de sa vie ? Je veux aimer mes jours tendres et lumineux Et m'offrir à leur ciel, et palpiter comme eux De toute ma lumière et de toute ma joie.

(Jean Viollis) La foi en un avenir radieux :

Déjà la Vie heureuse appelle Par-dessus les lys des tombeaux Vers une Atlantide nouvelle Les peuples devenus plus beaux.

(Michel Abadie) Le panthéisme :

0 Pan, je sens trembler en moi les mêmes veines Que celle des bois lourds et des sources sereines.

(Roger Frêne)

ALBERT FLEURY

Les poètes naturistes (1), parmi lesquels on peut citer encore Emmanuel Delbousquet, et Jacques et Marie Nervat, qui composèrent ensemble, les Rêves unis, sont en général revenus à la forme traditionnelle, tout en pratiquant quelqueslicences. Mais ils n'ont pas refusé au vers libre droit de cité et même quelques-uns d'entre eux, Albert Fleury et Henri Vandeputte notamment, s'en sont servis.

Si les poètes qui créèrent ce mouvement n'ont pas écrit de chefs-d'œuvre naturistes, — les uns se sont tus ; d'autres, Maurice Magre et Saint-Georges de Bouhélier par exemple, ont évolué dans un sens très différent, — le naturisme

s'était imposé. A tel point que, faisant volte-face, les poètes du symbolisme devinrent naturistes les uns après les autres. C'est dans leurs livres désormais que nous allons trouver les poèmes qui expriment le mieux cet idéal.

L'évolution de la Poésie sous l'influence du Naturisme.

Le mouvement naturiste, qui avait commencé à se dessiner en 1895, répondait si bien aux secrètes aspirations de l'époque que, dès 1898, il avait bataille gagnée en dépit de certaines résistances.

Et les poètes de 1880 dont quelques-uns furent assez violemment pris à partie par les jeunes naturistes, témoignèrent bientôt qu'un changement rapide s'était opéré en eux et qu'ils avaient eu la révélation d'une beauté nouvelle.

En 1897, Henri de Régnier publie Les Jeux rustiques et divins. Le somptueux rêveur de Tel qu'en Songe (1892), qui disait mélancoliquement à son âme, au carrefour des routes de la forêt :

0 mon âme, le soir est triste sur hier,

0 mon âme, le soir est morne sur demain,

0 mon âme, le soir est grave sur toi-même.

maintenant contemple ébloui :

(') Consulter Saint-Georges de Bouhélier : La Vie héroïque des poètes, des rois, des aventuriers et des artisans ; Maurice Le Blond : Essai sur le Naturisme ; Eugène Montfort : -Sylvie ou les Émois passionnés ; Michel Abadie : Les voix de la montagne-; Jean Viollïs : La Guirlande des Jours ; Maurice Magre"? La Chanson des hommes ; Henri Vandeputte : Poèmes confiants ; Henri Ghéon : Chansons d'aube, etc. Tous ces ouvrages ont paru-en 1896 et 1897.

Le tourbillonnement des forces de la vie.

Cette vision plus large et plus émouvante de la vie, nous la retrouverons, bien que toujours un peu décorative, dans les livres postérieurs d'Henri de Régnier : Les Médailles d'argile (1900), La Sandale ailée (1906). La même année que les Jeux Rustiques et Divins paraît la Clarté de Vie, de Francis Vielé-Griffin. Le titre de ces poèmes est déjà révélateur. Le poète de Joies (1889), même en plein symbolisme, a toujours écouté avec ferveur les frémissements de la nature. Mais aucune œuvre mieux que Clarté de Vie ne célèbre la fraîche beauté des choses :

Le mystère s'illumine Des lentes choses éternelles,

Le rêve à la vie confine,

Les âmes et les fleurs se mêlent Et le sang joyeux devine Pourquoi les heures sont belles ;

/

Il court et tourbillonne Du cœur aux tempes, et revient,

Chante, alerte et monotone,

La berceuse des temps anciens :

Que la Vie est sainte et bonne,

Que tout est juste et tout est bien....

Dès l'apparition de ce livre, les naturistes avaient salué en Vielé-Griffin un des leurs. « Je viens de lire la Clarté de Vie.... Voilà bien le panthéisme idéaliste que j'aime. Tout un monde renouvelé flotte à travers des cadences neuves. C'est le pur épanouissement de l'âme intime des choses.» (Joachim Gasquet, Revue Naturiste, 1897). M. Vielé-Griffin n'a pas cessé de chanter. Toutes ses

Autographe de FRANCIS ViELÉ-GRiFFiN (Voir portrait, T. II, p. 272).

œuvres sont inondées de lumière. Il reste le poète du vers-libre par excellence. Pour chacun de ses poèmes il crée un rythme neuf qui, s'il ne satisfait pas toujours, témoigne un don de renouvellement perpétuel. Cela n'est-il pas plus précieux que la sécurité, souvent fallacieuse, de la métrique traditionnelle ?

Les naturistes avaient acclamé en Verhaeren le visionnaire qui a su découvrir la beauté puissante et tourmentée des cités modernes. L'auteur des Villes tentaculaires (1895) qui eut aussi sa période de pessimisme avec les Débâcles (1888)

ÉMILE VERHAEREN

et les Flambeaux Noirs (1891), n'allait pas tarder à exalter les forces éternelles de la nature. Et dans les Visages de la Vie, parus en 1897, il s'écrie magnifiquement :

J'aurai vécu, l'âme élargie,

Sous les visages clairs, profonds, certains, Qui regardent, du haut des horizons lointains, Surgir, vers leur splendeur, notre énergie. J'aurai senti les flux Unanimes des choses Me charrier en leurs métamorphoses Et m'emporter, dans leur reflux.

J'aurai vécu le mont, le bois, la terre ; J'aurai versé le sang des dieux dans mes [artères....

Les Forces tumultueuses (1902) et La Multiple Splendeur (1906) accentuent

encore ce panthéisme naturiste.

La prosodie de Verhaeren est moins audacieuse que celle de lVI. Vielé-Griffin. Elle repose sur l'alexandrin et l'octosyllabe entre lesquels viennent s'insérer des vers de dix, huit, quatre et même deux pieds, mais rarement des mètres impairs. De plus, le poète des Heures claires conserve la rime hugolienne.

Un autre symboliste, Adolphe Retté, faisait paraître en 1896 La Forêt bruissante et l'année d'après Campagne première. Tandis que ses premiers poèmes étaient pleins d'incantations maléfiques, de cloches folles sonnant dans la nuit, ceux-ci, et plus tard, Lu-

ADOLPHE RETTÉ, par Félix Valloton

mières tranquilles (1901) sont tout odorants de parfums silvestres ; on les dirait rythmés selon l'heureux balancement des branches. Adolphe Retté est le poète des arbres, de la bruissante et saine existence forestière :

Les hêtres tressaillants s'entrelacent, les frênes Semblent flamber au crépuscule ;

Quand la nuit monte, un grand rêve circule Dans la frondaison pensive des chênes.

Aimons les arbres qui nous aiment Unissons notre voix à leur voix fraternelle, Répétons avec eux les strophes d'un poème Où chantera la vie universelle.

Dans cette œuvre luxuriante et bigarrée qui s'appelle le Livre d'Images (1897) Gustave Kahn, le père du vers-libre, n'est plus le fuligineux poète des Palais Nomades (1887), mais bien le chantre émerveillé de la vie aux couleurs intenses :

0 Méditerranée, salut à ta coulée d'espoir et de soleil parmi les gouffres bleus, et ton manteau pareil aux voiles des cieux et ta chanson, aux rythmes de joie, continuée le long de toutes roches, et le long de tout [sable, enchanteresse,le long dubonheur impérissable.

GUSTAVE KAHN, par Anna Bas

STUART MERRILL, par Valloton

La poésie de Gustave Kahn est toujours toute d'images qui s'enchevêtrent et débordent la pensée. Mais cette fois-ci elles ne colorient pas des rêves fuyants ; elles sont gonflées de soleil, d'azur, du

sang des fleurs et des nuages.

Et voici que peu à peu, Stuart Merrill lui-même dont l'âme était pleine de rois fabuleux et de princes

déchus, rejette les trop lourdes pierreries qui immobilisaient ses strophes, et chante simplement Les Quatre Saisons (1900) :

ALBERT SAMAIN

Ami,

Ta maison rose en cette saison, A l'heure calme du crépuscule Qui par delà la plaine recule Les limites d'or de l'horizon, Ta maison dont toutes les fe[nêtres Se sont ouvertes à toue les vents Qui surprirent des secrets [champêtres Dans les volubilis des auvents, Ta maison dont la timide porte Ne répond qu'à celle qui t'ap[porte Comme un trésor du cœur, [une fleur, N'est-elle la maison du bon[heur, Ami ?

Cette tendance, encore un peu incertaine dans les Quatre Saisons, s'affirme avec Une Voix dans la joule (1 909) que le poète publiera après un re-

cueillement de neuf années et qui sera son dernier livre, son testament poétique. Elle s'est évanouie aussi, l'anémique Infante d'Albert Samain, lequel, dans Aux flancs du Vase (1898), décrit lyriquement des spectacles familiers : un repas dans la pénombre d'une salle rustique, dont les volets sont tirés sur l'éblouissant soleil d'un jour d'été ; une mère qui donne le sein à son enfant ; l'animation pittoresque d'un marché matinal ; la promenade de deux philosophes qui scrutent les lois de l'univers :

Méthymne gravement dit l'essence des choses,

L'air, l'eau, le feu, la terre et les métamorphoses ;

Quelle grande âme unique en ses modes divers Transforme incessamment l'éternel univers,

Et se révèle égale, en sa raison profonde,

Dans le vol d'un insecte ou l'orbite d'un monde.

Damoetas à son tour : quelle Nécessité Mène'à travers l'amour la vie à la beauté

Albert Samain donne des noms grecs à ses personnages lyriques, mais à seule fin de ne pas localiser dans une époque déterminée ses poèmes. Il exprime des sentiments éternels, il interprète des paysages de notre pays ; mais il ne cherche pas à reconstituer, plus ou moins heureusement, comme les parnassiens, l'existence d'une race disparue. Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Paul Fort, en usent de même avec les héros et les dieux de l'Hellade qui ne sont pour eux que des prête-noms. La mythologie grecque, si vivante et si humaine, favorise l'expression poétique de sentiments communs aux hommes de tous les temps. C'est en 1897 que parurent les Nourritures terrestres. Ce long poème en prose est une exaltation perpétuelle. Tous les désirs, toutes les extases, tous les enchantements que recèle la vie, André Gide veut les avoir connus : « Certes, tout ce que j'ai rencontré de rire sur les lèvres, j'ai voulu l'embrasser ; de sang sur les joues, de larmes dans les yeux, j'ai voulu le boire ; mordre à la pulpe de tous les fruits que vers moi penchèrent des branches. A chaque auberge me saluait une faim ; devant chaque source m'attendait une soif — une soif, devant chacune, particulière »

Gide se promène à travers le monde, quêtant une volupté dans chaque ville, une joie nouvelle dans tous les jardins. Les Nourritures terrestres sont comme le bréviaire de l'homme qui veut vivre avec intensité chaque jour, qui a détruit sa bibliothèque pour ne rien recevoir que de la vie, directement. A vrai dire, cette recherche furieuse est un peu trop cérébrale. L'être fort et sain n'a qu'à laisser la vie venir à lui ; il la transmuera en beauté sans tant d'efforts. Mais les Nourritures terrestres représentent admirablement un état lyrique — exacerbé, — du moment.

Un mélodieux chanteur des Flandres, Max Elskamp, salue aussi la vie en des strophes aériennes, très simples, très tendres :

w

Autographe de MAX ELSKAMPF. (Voir portrait, t. II, p. IIO)

A présent c'est encore Dimanche et le soleil, et le matin,

et les oiseaux dans les jardins,

à présent c'est encor Dimanche,

et les enfants en robes blanches,

et les villes dans les lointains,

et, sous les arbres des chemins,

Flandre et la mer entre les branches.

Max Elskamp a publié en 1898 La Louange de la Vie, tandis qu'un de ses compatriotes, Yvan Gilkin, faisait paraître l'année suivante Le Cerisier fleuri. Après avoir écrit La Nuit, poème sombre et tourmenté, Yvan Gilkin revenait à la lumière, aux floraisons épanouies sous le ciel.

Une évolution semblable se marque dans l'œuvre poétique d'André Fontainas qui, d'abord fervent disciple de Mallarmé, aborde au Jardin des lies claires (1901) où il goûte la splendeur d'être un homme. Albert Mockel donne Clartés en 1902 et il n'est pas jusqu'à Robert de Montesquiou qui, après Le Chej des Odeurs suaves et les Hortensias bleus, ne manifeste dans Les Prières de tous (1902), des sentiments plus largement humains en des poèmes clarifiés.

Rien qu'aux titres de ces divers ouvrages poétiques dont les auteurs ont tous participé, de loin ou de près, au mouvement symboliste, on se rend compte que les mots « vie », « clarté », prédominent. Certes! les poètes sont avant tout des intuitifs et il n'est pas étonnant qu'ils aient deviné la métamorphose en train de s'accomplir dans les esprits et dans les cœurs. C'est curieux tout de même, cette orientation subite des lyres tournées jusqu'alors vers l'ombre. Mais cette exaltation de la vie, cette ivresse devant la nature retrouvée vont être encore les meilleures inspirations de trois poètes de premier plan, dont les premières œuvres qui comptent ont paru entre 1895 et 1900, c'est-à-dire à l'époque où le Naturisme s'affirmait.

Francis Jammes. — Paul Fort. — Madame de Noailles.

Les livres de Francis Jammes nous montrent deux poètes. L'un qui est épris du passé : non pas du passé historique et officiel, mais des vieilles demeures où habitèrent des parents, des jeunes filles d'autrefois, épris de l'existence coloniale de ses ancêtres qui furent aux Antilles.

L'autre poète est le Francis Jammes qui a de la nature une vision si fraîche et si neuve qu'on a pu l'appeler un autre Rousseau. Les deux poètes se mêlent

d'ailleurs, délicieusement. Mais le Francis Jammes évocateur d'un passé sentimental et charmant, de Clara d'Ellébeuse, de Christophe Colomb, le Francis Jammes, qui s'impose surtout dans De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir (1898), le cède de plus en plus au poète de la nature jusqu'au jour où celui-ci, bon faune aux sens aiguisés, convertira Dieu lui-même. Dans le Triomphe de la Vie (lg02) le poème bucolique intitulé Jean de Noarrieu est sans doute le chefd'œuvre de Jammes : un gentilhomme campagnard, Jean de Noarrieu, vit dans ses propriétés, au pied des Pyrénées ; il aime une de ses servantes qu'il marie à un berger. Le sujet n'est rien, mais l'on chercherait en vain dans toute la poésie française un poème aussi naturellement champêtre :

Telle la vie se passe jour à jour,

Sans incident. Le mois de mai bleu court.

Le figuier noir fraîchit, le merle est lourd Quelle grâce il y a dans la Lucie

Qui sème ainsi, un à un, les maïs...

Il la regarde. Il voit ses jambes lisses S'entrecroiser dessous sa robe grise.

Jean de Noarrieu sent que la Lucie aime le berger, qui est là-haut dans les Pyrénées bleues, et il souffre... Mais :

Qu'importe si la vie est magnifique.

Et les ayant unis l'un à l'autre,

FRANCIS JAMMES

Jean de Noarrieu soudain sentit en lui Passer toute la beauté de la vie.

La sensibilité de Francis Jammes, la forme aussi, — « mélange de précision et de gaucherie » — de ses poèmes, ont eu une influence certaine sur la poésie de son temps. Nous les retrouverons dans les œuvres de poètes plus jeunes.

S 'il prit une part active au mouvement symboliste en tant que fondateur et directeur du Théâtre d'Art (1890), Paul Fort, par ses Ballades françaises, dont le premier volume parut en 1896, témoigne qu'il appartient à une génération très différente. Dès ces ballades, où Paul Fort se révèle, c'est une aspiration joyeuse, frénétique, de la vie ; c'est aussi la belle gaieté populaire retrouvée :

« Ah! que de joie, la flûte et la musette troublent nos cœurs de leurs accords

charmants, voici venir les gars et les fillettes, et tous les vieux, au son des instruments ».

Vielé-Griffin et Stuart Merrill se sont inspirés de la vieille chanson française ; mais ils ne l'ont que commentée lyriquement. Paul Fort la recrée.L'œuvre entier de l'auteur des Hymnes de feu (1906) est une perpétuelle louange de la vie. Ce poète ne cherche pas furieusement la joie à chaque détour du chemin, il la possède, comme un don naturel.

« Couché sur le gazon dont l'herbe est encore chaude de s'être prélassée à l'haleine du jour, oh ! que je viderais, ce soir, avec amour, la coupe immense et bleue où le firmament rôde !

« Suis-je Bacchus ou Pan? Je m'enivre d'espace ; et j'apaise ma fièvre à la fraîcheur des nuits. La bouche ouverte au ciel où grelottent des astres, que le ciel coule en moi ! que je me fonde en lui ! »

Autographe de PAUL FORT (Portraits t. II, p. 198 et 227)

La joie de vivre bondit, se répand, s'étale en nappes étincelantes. « La douleur passe et finit, a dit Nietzsche, mais toute joie veut l'éternité ». Or, nous avons gardé du romantisme, un certain culte pour la douleur, au moins en poésie. Ce qui fait croire à d'aucuns que Paul Fort est superficiel. Certes il se raconte avec beaucoup de complaisance, il se répète même souvent. Mais à y regarder de près, nulle

œuvre n'est plus variée, plus jaillissante. Il y a dans les livres de Paul Fort de quoi suffire à la gloire de plusieurs poètes. La forme dont il use peut prêter à discussion ; le plus souvent, n'est-elle pas un heureux compromis permettant de mettre en valeur, tout à tour, les ressources de la vieille métrique et celles qu'offre un vers plus librement rythmé?

Lorsqu'en Ig01 parut le Cœur innombrable, un vif mouvement d admiration se créa autour de la jeune poétesse qui semblait possédée du délire des bacchantes.

Etre dans la nature ainsi qu'un arbre humain,

Etendre ses désirs comme un profond feuillage,

Et sentir, par la nuit paisible et par l'orage,

La sève universelle affluer dans ses mains.

Vivre, avoir les rayons du soleil sur la face .....

Madame de Noailles a vraiment senti « sur son cœur s'abattre la nature ». Elle a communié avec elle et lui a donné le meilleur de son être. La nature, en échange, lui a inspiré ses plus beaux chants, les seuls même où l'on ne sente pas l'insuffisance de la technique. Car la strophe de Madame de Noailles est molle, ou décousue, dès qu'elle n'est plus gonflée de cet élan extraordinaire qui soudain anime le poète et la nature confondus.

Le fait de n'avoir pas créé une forme personnelle a rendu Madame de

Noailles plus rapidement accessible au public qu'une manière d'expression neuve choque toujours un peu au premier abord. Il n'en reste pas moins que cet amour passionné, cet amour humain pour la nature à laquelle elle s'abandonne voluptueusement, personne ne l'a exprimé comme l'auteur des Eblouissements (1907).

Ainsi, en même temps que les symbolistes découvraient la beauté multiple de la vie et de la nature, ces trois poètes, aujourd'hui célèbres, débutaient en la magnifiant.

Mais les naturistes avaient indiqué d'autres thèmes propres au lyrisme, tels que l'émotion suscitée par l'activité scientifique et industrielle de l'époque, ce qu'ils appelaient la beauté moderne, et l'amour fraternel, compréhensif, des hommes pour les hommes.

Comtesse DE NOAILLES

Des poètes plus jeunes vont à leur tour interpréter. dans leurs œuvres ces idées poétiques.

Toutefois, avant de parler d'eux, il faut dessiner la silhouette d'un poète presque romantique qui ne chante pas des hymnes à la gloire de la vie, qui n'a pas été entraîné dans ce mouvement général vers la santé et vers la joie, mais dont les poèmes nerveusement tristes ont influencé beaucoup de jeunes gens.

La nostalgie de l'enfance : Henry Bataille.

HENRY BATAILLE, dessiné par lui-même

En 1895, paraissait, avec une préface de Marcel Schwob, un petit livre intitulé La Chambre blanche. Cet ouvrage poétique attira tout de suite l'attention. Jean Lorrain saluait en son auteur « un frère de Jules Laforgue, un grand écrivain dont chaque ligne émeut ».

L'influence de Laforgue (mort en 1887) sur la poésie à partir de 1895, est assez intermittente. Elle a marqué des individus plutôt qu'elle n'a suscité des groupements de poètes émus par la sensibilité si particulière de l'auteur du «Concile féerique». On sent que Francis Jammes, par exemple, dans maint poème de ses débuts, a subi l'emprise de Laforgue. Or il y a entre ces vers de Jammes et ceux de la Chambre blanche une certaine analogie. Mais l'influence de Laforgue sur Henry Bataille est bien plus caractérisée dans le Beau Voyage,

qui paraîtra en Ig05, que dans les seuls poèmes de la Chambre blanche.

Comme Jammes, Bataille est hanté par le souvenir de parents morts, Les psychés ont gardé ton ombre, Aloïda...

Les belles jeunes filles disparues, les chambres où elles habitèrent, Bataille les évoque avec une mélancolie passionnée :

Les doux mots que morte et passée.

Mais ce qui le trouble davantage encore, c'est l'enfance, tous les événements secrets de sa vie d'enfant, dont il a le regret déchirant :

Mon enfance, adieu mon enfance. — Je vais vivre.

Nous nous retrouverons après l'affreux voyage,

Quand nous aurons fermé nos âmes et nos livres,

Et les blanches années et les belles images .....

Toute sa vie, Bataille a exprimé les sentiments douloureux d'un homme qui resta un enfant sensible dont le beau rêve est sans cesse déchiré par la vie. La poésie de Bataille a touché de nombreux adolescents. On la retrouve dans les vers de Paul Géraldy, de Marcel Millet, d'Albert Jean, d'Henri Dérieux. Elle a retenti profondément dans les cœurs alors que pourtant elle ne représentait pas les tendances générales du lyrisme.

Autographe de PAUL GÉRALDY (Portrait t. II, page 185)

Deux Écoles tangentes au Naturisme.

M. Fernand Gregh, dont le premier livre parut en 1896 (La Maison de VEnfance) conquit tout de suite les sympathies du groupe naturiste. Mais il n'y adhéra pas et en 1902, deux ans après la publication de son nouveau volume, La Beauté de vivre, il écrivit dans le « Figaro » un article où il définissait l'idéal de « l'humanisme », doctrine esthétique dont il se faisait le protagoniste.

« Après l'école de la beauté pour la beauté, après l'école de la beauté pour le rêve, il est temps de constituer l'école de la beauté pour la vie », précisait M. Fernand Gregh. Il expliquait encore : « Puisque les poètes d'une génération sont nécessairement amenés à se grouper sous une appellation commune, je crois que le mot le plus juste qui puisse qualifier le mouvement de la nouvelle génération, est le beau mot, rajeuni et élargi encore à cette occasion, d'humanisme ». En réalité, humanisme et naturisme se confondent, ils représentent les mêmes aspirations.

Deux années plus tard, en janvier 1904, M. Adolphe Lacuzon, résumait, dans un manifeste qu'inséra la « Revue Bleue », le programme assez vaste et un peu confus de « l'intégralisme ». Outre Adolphe Lacuzon, MM. Cubelier de Beynac, Adolphe Boschot, Sébastien-Charles Leconte et Léon Vannoz avaient signé ce manifeste.

Les intégralistes « veulent exprimer la vie humaine en fonction de l'humanité tout entière, et leur individualité en fonction de l'univers comme de l'inconnaissable. » Ils font leur, intégralement, la formule de Térence : « Homo sum, et nihil humani a me alienum puto ».

Il y a dans l'intégralisme un souci de métaphysique que l'on ne trouve ni dans l'humanisme, ni dans le naturisme. A part cela, le but esthétique est le même, la poésie doit « assumer le plus possible d'humanité » (André Gide).

Le créateur de l'intégralisme, Adolphe Lacuzon, est un poète sincère et consciencieux. Son œuvre sans éclat mérite l'estime.

Et voici que, suivant de près ces deux écoles, un nouveau groupement de poètes n'allait pas tarder à faire parler de lui.

Le groupe de l'Abbaye.

En Ig05 et en 1906, des jeunes gens de vingt à vingt-deux ans, liés d'étroite amitié, se réunissaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, dans de modestes chambres d'hôtel. Epris d'art et de poésie, ils trouvaient que la société, telle qu'elle était organisée, ne tenait aucun compte de l'atmosphère qu'exige la création esthétique, ni des buts qu'elle se propose.

Bientôt le projet naquit dans leur esprit d'édifier une sorte de phalanstère, où poètes, peintres, musiciens, pourraient travailler librement et vivre de leur labeur comme de bons artisans.

Au cours de l'été Ig06, tandis qu'ils se promenaient sur les bords de la Marne, à Créteil, ils découvrirent la demeure qui allait devenir « l'Abbaye ». Ayant pu louer cette maison, ils s'y établirent et y transportèrent une imprimerie. Ainsi fut fondée «L'Abbaye, groupe fraternel d'artistes», composé de Georges Duhamel, Jules Romains, Charles Vildrac, René Arcos, que vinrent renforcer, un peu plus tard, Georges Chennevière, Luc Durtain et le musicien Albert Doyen.

C'était, en somme, un essai de communisme artistique :

Je rêve l'Abbaye, — oh! sans abbé! —

Je rêve l'Abbaye hospitalière A tous épris d'art plus ou moins crottés Et déshérités.

Ce beau rêve de Charles Vildrac, le plus sensible de tous ces poètes, s'était réalisé. Il dura quinze mois, au cours desquels une vingtaine de volumes furent imprimés qui naturellement ne se vendirent presque pas. Puis, faute d'argent, les compagnons de l'Abbaye se dispersèrent.

Mais avant qu'elle ne fermât ses portes, l'Abbaye avait édité en 1908, La Vie unanime, de Jules Romains.

L'Unanimisme.

De la division du travail exigée par le développement du machinisme, il résulte que les hommes sont de plus en plus dépendants les uns des autres. Aux petits artisans d'autrefois qui œuvraient chacun pour son compte, ont succédé de vastes agglomérations au sein desquelles l'individu abandonne sa personnalité et n'est plus qu'une parcelle de l'activité générale et ordonnée, tendant vers un but unique.

Cette transformation de la vie que, dès 1895, Durkheim enregistrait et commentait dans ses ouvrages de sociologie, a inspiré à Jules Romains sa doctrine poétique de l'unanimisme. Aux émotions individuelles, l'auteur de la Vie Unanime substitue celles du groupe : caserne, théâtre, église, café, usine.

De grandes bêtes remuent ;

Des théâtres, des casernes,

Des églises et des rues

Et des villes ;

De grandes bêtes divines Inconscientes et nues.

Qui seront des dieux réefs.

Parce que c'est notre rêve Et que nous l'aurons voulu.

En effet, ces groupes sans lesquels l'homme ne saurait vivre désormais et qui le résorbent, deviendront peu à peu, en raison même de leur puissance, de leur nécessité, des dieux abstraits qui remplaceront les anciens dieux. Et :

pour nous consoler de la vie éternelle

Nous aurons la vie unanime.

C'est-à-dire que notre volonté égoïste et misérable d'homme seul se fondra dans l'élan magnifique de tous.

Les villes naturellement sont l'endroit où l'on éprouve le mieux cette communion et cette fusion prodigieuses :

Je m'abandonne tout au rythme des passants,

L'unanime frémit autour de ma cervelle ;

Comment savoir si j'ai un cœur qui a aimé Quand la foule remue et que je suis en elle.

Mais les villes elles-mêmes ne sont qu'un fragment du dieu total, car :

Il faudra bien qu'un jour on soit l'humanité.

Et maintenant, nous n'avons plus qu'à frapper à la porte de la Société des Nations.

En somme, l'unanimisme de Jules Romains, débarrassé de formules empruntées à la sociologie et à l'industrie, est une sorte de panthéisme, mais de panthéisme fragmentaire. Au lieu de s'évanouir dans le grand tout, l'homme s'agrège à une humanité de plus en plus disciplinée et mécanique :

Nous serons un jour des rouages Qui ne songeront qu'à bien faire ;

Nous serons en cuivre et en fer

Mais pas en âme.

Il ne faudrait pas prendre cette doctrine à la lettre. La poésie est absolue ; elle dépassera toujours la réalité.

La Vie unanime exprime avec rigueur une tendance générale de la civilisation moderne, tendance que les naturistes et Verhaeren surtout avaient déjà indiquée. Mais tandis que Verhaeren a, des Villes tentaculaires, une vision presque romantique, qu'il exalte l'homme, créateur industrieux de ces formidables engrenages, Jules Romains magnifie la collectivité qui devient le dieu nouveau auquel se soumet l'individu.

A vrai dire le poète de la Vie unanime est trop systématique, il ne tient pas assez compte de la personne humaine. Ecrivain puissant, qui trouve des images saisissantes, il lui manque l'esprit de finesse et cet allègement divin qui est toute la poésie.

Après avoir outré sa manière dans Un Être en Marche (1910), Jules Romains avec Odes et Prières (1913) a modéré son unanimisme ; il a consenti à l'émotion personnelle. Parmi les compagnons de Romains, il en est peu qui aient appliqué strictement à leurs œuvres la doctrine unanimiste. On la retrouve toutefois dans l'Homme en tête (1909), de Georges Duhamel et dans les poèmes de René Arcos : La Tragédie des Espaces (1906) et Ce qui naît (1911). Chez Arcos, l'unanimisme devient cosmique :

Quelque chose, partout, ne cesse pas de naître.

Mais les autres poètes du groupe de l'Abbaye expriment surtout des senti-

ments de fraternité ; leurs chants débordent d'amour pour les hommes. Ils ont écouté la voix généreuse de Walt Whitman.

Les disciples de Whitman.

Alors que les romantiques et les symbolistes avaient été influencés par les grands lyriques allemands et anglais, la poésie française entre 1895 et 1914 n'a guère subi d'emprise étrangère. La seule influence valable que l'on puisse relever est celle précisément des « Feuilles d'Herbe ». Cette sympathie pénétrante et chaleureuse d'un homme pour les autres hommes est une des caractéristiques de l'inspiration de Whitman. Les versets du barde américain sont venus à l'appui de l'idée émise par les naturistes que l'œuvre du poète serait élargie par l'affectueuse compréhension que celui-ci manifesterait pour ses semblables.

Dans Compagnons (1912), Georges Duhamel, très whitmanien, s'écrie :

Vous qui êtes mes compagnons,

Les figures que j'aperçois parmi la foule,

Sachez qu'en vous je me salue,

En vous qui me portez toujours.

Les poèmes de Charles Vildrac ne sont qu'un long cri d'amour fraternel. Mais leur grande qualité, c'est qu'ils contiennent vraiment une émotion spontanée et communicative. De tous les unanimistes, Vildrac et Georges Chennevière sont les plus essentiellement poètes. Aux autres, même à Jules Romains, la prose convient mieux.

D'Images et Mirages (1908) au Livre d'Amour (1914), Charles Vildrac s'efforce de simplifier son expression afin que l'on entende mieux son cœur. Cela donne parfois à sa poésie quelque chose de balbutiant et d'enfantin qui peut être gênant, mais en revanche la tendresse de ce poète ne vous laisse pas insensible. Voici une pauvresse qui par un jour printanier se promène sur la route avec son enfant :

Une femme marche sur la route,

Une pauvresse qui a dû beaucoup pleurer,

Mais ses yeux d'aujourd'hui sont des ressuscités Qui n'ont jamais pleuré ;

Une pauvresse qui a perdu Tous les autres enfants qu'elle a eus,

Mais qui a son enfant devant elle, qui vit.

Quand elle traverse des villages Grisés de lumière et de lilas,

Elle rit aux vieux murs et elle chante Un air pimpant comme un dimanche

A la fin du Livre d'Amour, Charles Vildrac appelle le « Conquérant sans armée », celui qui saura parler à tous et qui :

peut parer leurs cils de leurs plus belles larmes,

Et leur rendre le rire limpide des enfants.

Luc DURTAIN

La poésie de Georges Chennevière est aussi toute vibrante de tendresse humaine. Elle est plus imagée que celle de Vildrac, ses rythmes sont plus soutenus. L'auteur du Printemps (1912), se contient davantage, mais il n'est pas moins émouvant :

Vous nettoierez toutes les taches Qui rappelleraient la souffrance

Et l'agonie,

Car il faut que la mort soit blanche. Pleure à présent, sanglote et crie : L'homme n'est plus qui fut ton père.

Il semble moins possédé par son apostolat que Vildrac et parfois il écoute avec ravissement les mille voix de la nature.

Luc Durtain et Pierre-Jean Jouve sont encore, au second plan, des poètes qui s'inspirent de leur amour pour les hommes.

La poésie unanimiste n a pas attire a elle beaucoup de poètes, en dehors de ses promoteurs. Son action ne s'est guère exercée que sur le groupe, lequel a fait bloc jusqu'à la guerre. Toutefois, c'est aux unanimistes que l'on doit l'emploi continu du vers sans rime, une versification basée sur les rapports de - sonorité des mots entre eux et une expression poétique directe, dépouillée de toute réthorique. Ce souci de simplicité absolue donne souvent à leurs poèmes une apparenre terne et prosaïque.

Futuristes et Cubistes.

Tandis que paraissaient les principales œuvres des unanimistes, un poète italien, né à Alexandrie d'Egypte, et qui avait déjà publié quelques livres en langue française, F.-T. Marinetti, lançait à Paris, en 1911, son manifeste du « futurisme ». On y pouvait lire que les adeptes de cette nouvelle doctrine considéraient comme « surpassée et surpassable l'hypothèse de la fusion amicale des peuples, et n'admettaient qu'une seule hygiène pour le monde : la guerre ». Ils enseignaient le mépris de la femme, et saluaient l'avènement du règne de la machine décuplant les forces de l'homme.

Ils disaient encore que « rien n'est aussi bas et mesquin que de penser à l'immortalité en créant une œuvre d'art ». D'après eux, il faut que la poésie exprime une succession d'états lyriques, qu'elle soit un art de mouvement continu, de lutte agressive et de vitesse. D'ailleurs la peinture, la sculpture et la musique doivent tendre aussi vers cet idéal. Les futuristes ont la haine du passé ; tout ce qui le représente : musées, monuments, bibliothèques, ils le détruiront. Rien n'existe en dehors du présent qu'ils créent sans cesse et c'est tout juste si Marinetti, dans son désir de faire table rase, consent à reconnaître quelques prédécesseurs : Zola, Whitman, Paul Adam, Rosny, Verhaeren, dont les œuvres lui paraissent contenir certains éléments de futurisme.

Marinetti oublie de nommer Arthur Rimbaud, l'auteur des Illuminations (1886), l'ancêtre direct et génial du futurisme comme de tous ces poètes qui vont s'efforcer de créer un art avant tout dynamique.

Les théories de Marinetti ne sont pas que littéraires, elles ont aussi un but politique et même social ou anti-social. Elles contiennent une part de romantisme, l'individualisme effréné ; les premiers ouvrages poétiques de leur auteur : La Conquête des Etoiles et La Ville Charnelle ne sont qu'une succession d'images grandiloquentes ; on dirait presque d'un Hugo ivre. Elles expriment aussi un certain dégoût de la réalité :

Hurrah ! Plus de contact avec la terre immonde,

Enfin je me détache et je vole en souplesse Sur la grisante plénitude Des Astres ruisselants dans le grand lit du ciel.

Quant à la louange de la machine, nous avons vu que Jules Romains et, avant lui, Verhaeren et les naturistes l'avaient entonnée.

Ce qu'il y a de plus neuf dans les théories futuristes, c'est d'abord la pres-

cience de la guerre, alors que la poésie en général est toute à la paix et à la concorde universelle ; c'est ensuite cette velléité de traduire non plus successivement, mais simultanément, les états de la sensibilité moderne soumise à la vitesse.

Aussi, un peu plus tard, Marinetti inventera-t-il « les mots en liberté » qui, délivrés des lois de la syntaxe, seront le moyen d'expression le plus précis et le plus rapide, selon lui, de notre émotivité tellement sollicitée par les bruits incessants des grandes villes qu'elle ne peut s'immobiliser dans une phrase bien agencée.

Nous discernons là le point de départ d'une poésie nouvelle qui se développera et s'affirmera au cours de la guerre.

Il y a, naturellement, dans les théories futuristes, beaucoup d'exagération verbale. Marinetti et ses disciples n'ont pas mis le feu aux musées ; ce sont les Allemands qui ont exécuté cette partie de leur programme. Pour ce qui concerne uniquement la poésie, les idées de Marinetti se sont trouvées en concordance, avant 1914, avec celles de quelques poètes français dénommés cubistes, on ne sait trop pourquoi. Sans doute, parce que le principal représentant de cette poésie, Guillaume Apollinaire, fut un défenseur militant de ces peintres qui, en réaction contre l'impressionnisme, s'efforcèrent de redonner à l'art pictural le sens des volumes. Or, si l'on peut trouver une certaine conformité de tendances entre les tableaux de Delacroix, par exemple, et les poèmes des romantiques, entre les toiles de Monet et les œuvres des symbolistes, on en cherchera en vain entre les peintures de Gleizes, de Metzinger, de Fernand Léger et les productions de Blaise Cendrars, de Max Jacob-et d'Apollinaire. Les premiers visent à être des reconstructeurs, les seconds sont des découvreurs tendus vers l'avenir, des futuristes, en définitive.

Apollinaire - André Salmon - Max Jacob = Blaise Cendrars Guillaume Apollinaire avait fait paraître en 1910 Le Bestiaire d'Orphée. Dans ce petit livre, il caractérise en quelques vers, au gré de sa fantaisie, les animaux que représentent de beaux bois de Dufy. On y remarque déjà certains traits de son invention poétique : suppression des comparaisons, rapprochements imprévus, harmonie à la fois neuve et traditionnelle de la strophe. Voici l' Ibis :

Oui, j'irai dans l'ombre terreuse.

0 mort certaine, ainsi soit-il!

Latin mortel, parole affreuse,

Ibis, oiseau des bords du Nil.

Mais c'est dans Alcools (1913) que l'originalité de sa poésie, se manifestera pleinement. De nombreux poèmes d'Alcools avaient paru dans diverses revues, entre 1908 et 1913, et l'un d'eux, intitulé Zone, le premier du recueil, avait suscité tout particulièrement la curiosité, la raillerie et l'admiration.

En des vers tantôt si libres que le rythme parfois est à peine perceptible, que l'assonance même disparaît, tantôt rimés et réguliers tout à coup, l'auteur de Zone déroule sans transition les images de villes et de pays d'Europe où il a passé. C'est un véritable film lyrique, la première tentative de poésie cinématographique, que l'on ait réalisée. Zone n'est pas une suite de descriptions minutieuses, mais une succession rapide, sur le même plan, d'états d'âme en des lieux divers et très éloignés les uns des autres. Un seul fil, invisible mais toujours présent, les relie : l'émotion du poète. Entre deux paysages, un détail vulgaire surgit, revêt une signification soudaine qui le dépasse, puis s'abolit :

Une famille transporte un édredon rouge Comme vous transportez votre cœur.

Cet édredon et nos rêves sont aussi irréels.

Guillaume Apollinaire traduit la sensibilité cosmopolite d'un homme qui, tant par ses voyages que par ses lectures et ses relations, est sans cesse en contact avec différents points de la planète. Il a le vertige de l'univers :

Actions belles journées sommeils terribles Végétation Accouplements musiques éternelles Mouvements Adorations douleur divine Monde qui vous ressemblez et qui nous ressemblez Je vous ai bu et ne fus pas désaltéré Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers.

Il n'est pas niable que les Illuminations ont eu une grande influence sur le poète d'Alcools. Rimbaud, le premier, a eu l'intuition d'une poésie exprimant par le moyen d'images fulgurantes, sans coordination logique, les phénomènes toujours renouvelés et presque simultanés de notre subconscient qui « illumine », le temps d'un éclair, la vie extérieure.

Apollinaire, qui était perméable à toutes les beautés, avait aussi un sens très fin de l'harmonie du vers classique. Ce novateur, qui se rendait compte de l'incapacité de la métrique traditionnelle à exprimer les transformations incessantes du monde moderne, adorait en secret la pureté mélodieuse qu'elle recèle. De là ce dualisme qui apparaît constamment dans son oeuvre :

Voix lactée ô sœur lumineuse Des blancs ruisseaux de Chanaan Et des corps blancs des amoureuses Nageurs morts suivrons-nous d'ahan Ton cours vers d'autres nébuleuses

Apollinaire aurait voulu être un conciliateur, et certains de ses disciples lui en font grief.

Dans les poèmes d'André Salmon se révèle aussi, du moins jusqu'à la guerre, le désir de combiner savamment la plus audacieuse nouveauté et la belle cadence des mètres réguliers. L'auteur des Féeries (1907) et du Calumet (191 1) ne va pas si loin qu'Apollinaire. Avant 1914, on pourrait presque le ranger parmi les poètes que l'exemple de Moréas a convaincus. Pourtant on devine déjà celui qui écrira Prikaz. Lui aussi est un homme qui vit en même temps dans plusieurs contrées.

Frère Matorel, le héros de Max Jacob, emploie tour à tour les vers et la prose. Mais tandis que ces premiers l'apparentent à Franc-Nohain, les poèmes en prose le font l'héritier, le plus direct peut-être, de Rimbaud en même temps que l'annonciateur des dadaïstes. Une note au bas d'une page des Œuvres burlesques et mystiques de Frère Matorel, mort au couvent (1912), nous révèle l'admiration exclusive de Matorel-Max Jacob pour le visionnaire des Illuminations : « De son excursion dans la littérature moderne, Matorel n'a-t-il rapporté qu'un nom et qu'une œuvre, le nom et l'œuvre d'Arthur Rimbaud ? »

Max Jacob qui, à l'instar d'Apollinaire, cultive la mystification, a le sens du burlesque et des rapprochements cocasses. Mais, éveillé par Rimbaud, il a aussi la prescience d'une poétique nouvelle et il compose des poèmes en prose tels que celui-ci :

« Je sens ce que c'est que la mort! et il n'y a là personne. J'allume la lampe pour te voir vivre ô papier de tenture consolateur! mais chaque dessin est un animal ensanglanté qui s'avance jusqu'ici au milieu des fleurs musiciennes. La porte s'ouvre seule pour inviter le vent du crépuscule à corner dans la cheminée. Dans quel état mon domestique me trouvera-t-il demain ? (Note : Ceci est de la littérature pure. Jamais Matorel n'a connu le bonheur d'avoir un valet de chambre.) »

Mais de ces poètes, le plus hardiment brutal, celui dont la personnalité rude et forte a sans doute influé sur des artistes sensibles comme Apollinaire, Max Jacob, André Salmon, c'est Biaise Cendrars avec sa Prose du transsibérien (1913), vision hallucinante de la tuerie proche, sur un rythme trépidant et indiscontinu de train qui roule.

Blaise Cendrars, en avance sur son époque, avant 1914, ne tente pas de compromis avec le passé. Il va droit devant lui, répudiant toute sentimentalité, comme plus tard les dadaïstes, et s'affirmant le héraut d'un temps dur et âpre où triomphent la volonté, l'audace, le courage, même la cruauté. Les tragiques péripéties de la guerre seront un aliment pour son art brusque et sauvage.

L'émiettement des Écoles.

Sur le même plan que le futurisme et le cubisme, d'autres écoles poétiques ont vu le jour entre 1910 et 1914. Aussi nombreuses qu'éphémères, leurs théories ne sont pas très différentes de celles qu'imposèrent Marinetti, Apollinaire, Jacob et Cendrars. Elles s'efforcent à la réalisation d'un art dynamique où le mouvement l'emporte sur l'harmonie. Mais n'ayant pas suscité d'œuvres valables, on ne peut guère les rappeler que pour mémoire : c'est 1' «impulsionnisme » de Florian Parmentier qui a le mérite d'avoir précédé de peu le futurisme ; c'est le « paroxysme » de Nicolas Beauduin, poète dont les vers sont un amalgame de rhétorique hugolienne et d'apostrophes empruntées à Verhaeren ; c'est le «dramatisme » de Martin-Barzun qui dit : « A la « strophe lyrique » unité de chant de la poésie monodique, devra succéder la « période dramatique », c'est-à-dire l'ensemble organique où s'affronteront ces voix, rythmes, forces, présences « simultanées » avec les chants et les voix, les chœurs simples, « alter-

FERNAND D IVOIRE

nés », combines... » (Poeme et Drame, vol. IV, 1913). Et le dramatisme deviendra bientôt le « simultanéisme » auquel se rallieront pour un temps Fernand Divoire et Sébastien Voirol.

L'origine de toutes ces écoles, de l'humanisme inventé par Fernand Gregh

au dramatisme de Barzun, se trouve dans le naturisme. C'est lui qui, pareil à un artifice, lança dans le ciel lyrique une gerbe de fusées dont quelques-unes illuminèrent la face pâle des symbolistes de 1886, leur montrant le chemin ; tandis que d'autres, plus lentes à éclater, révélaient aux jeunes l'heureux aspect de la terre, où il faisait bon vivre ; la grandeur de l'effort moderne se dessinant en villes phosphorescentes ; le sourire fraternel des hommes désireux de se comprendre et de s'aimer.

Mais parallèlement à ces diverses manifestations poétiques convergeant vers un même but : l'exaltation de la vie et du mouvement, d'autres tendances, à partir de 1906, s'étaient affirmées.

Le symbolisme, en décroissance depuis 1895, s'était ressaisi et ses nouveaux adeptes se groupèrent autour de Jean Royère, symboliste convaincu et qui, pour la défense de ses idées, avait fondé « La Phalange ».

Un retour offensif du Symbolisme : La Phalange.

Fondée en 1906, « La Phalange » ne tarda pas à devenir une des jeunes revues les plus importantes et les plus actives de l'époque. Si, d'une part, elle s'employait à la défense et à l'illustration de la poésie symboliste, d'autre part elle accueillait des écrivains d'inspiration très différente. Son éclectisme allait de Madame de Noailles à Guillaume Apollinaire. Les unanimistes aussi furent de la maison, jusqu'au jour où Royère s'apercevant qu'ils avaient les dents longues, les avertit loyalement que leurs œuvres n'étaient pas les seules à représenter le lyrisme contemporain.

Mais les préférences secrètes du chef désintéressé de cette « Phalange » allaient aux poètes chez qui l'esthétique mallarméenne était révérée.

Lui-même fit certaines déclarations qui suscitèrent de violentes attaques : « Je déclare que je ne me soucie pas outre mesure du clair génie français. Ma poésie est obscure comme un lis. Pour moi, l'Art est sensible. Or le jugement analytique laisse hors de lui la sensation, le sentiment et l'image qui n'est pas métaphore. »

Jean Royère, comme Mallarmé, observe « en vue d'attributions différentes, le double état de la parole » qui narre, enseigne et décrit, mais qui, si l'on débarrasse les vocables de leur sens, trop usuel, créera un univers de rêve, les mots étant alors choisis avant tout pour leur couleur, leur forme, leur harmonie.

L'œuvre poétique de Jean Royère est la plus mallarméenne qui soit :

Vous, nul azur béat, mais une lampe amie,

Ariane aux secrets du vivant labyrinthe,

Venez guider l'amour dans les lacs de la crainte Et d'un doigt somnambule égrener les momies,

Pour savoir si, les plis des ombres effacées,

Joints au galbe des lis dont les urnes sont pleines,

Nous ne trouverons pas dans nos langueurs passées De quoi ressusciter le cadavre d'Hélène.

Le nom de Royère appelle immédiatement celui de John-Antoine Nau, qui fut un des principaux collaborateurs de la « Phalange » et le poète de l'âme

qui se complaît a revêtir les nuances les plus insaisissables du ciel, de l'eau, des feuillages. John-Antoine Nau avait déjà débuté en 1897 avec Au seuil de l' Espoir. Mais c'est dans Hier s bleus (1904) et Vers la jée Viviane que sa personnalité curieuse se dessine le mieux :

Les fleurs montent comme des étoiles Dans le doux ciel vert Qu'elles sèment de mauves et roses lumières Et je comprends que c'est toi,

La fée blonde qui appelle les astres Si longs à fleurir Danjja haute prairie diaphane, si vaste Que tout mon rêve y peut tenir.

Mais des poètes groupés autour de Royère, pour la louange du symbolisme, Guy Lavaud est

JOHN-ANTOINE NAU

le plus émouvant. Infiniment sensible à la beauté multiple de la vie, l'auteur de la Floraison des Eaux (1907) et du Livre de la Mort (1908) ne refroidit pas cette ardeur charnelle dans la transmutation poétique :

Larges voiles mouvants sur une forme nue Robe qui tremble et flotte au fond de l'avenue,

0 candeur effeuillée et linges décevants Beau geste féminin de nul corps dans le vent Chevelure de saule en un vague mystère,

Solitude peuplée, élan, calme, lumière,

0 la triste douceur de ce presque trop beau Grand rêve de monter où s'abîmait cette eau.

GUY LAVAUD

Guy Lavaud est le poète issu du symbolisme qui a réussi le mieux peut-être à donner le frémissement de la vie au vers mallarméen.

Vivante aussi, mais à la façon des éclairs de lumière, du scintillement intermittent d'un ruisseau à travers les arbres, d'un regard d'enfant inexprimable, la poésie de Georges Périn, glisse, tremble et se dérobe. Le lyrique balbutiant de La Lisière blonde (1906) saisit dans ses vers, comme aucun autre, l'instant fragile et lumineux :

— Vous qui venez sur les frêles vagues des [heures Aux détours familiers et secrets des matins, Dans le jeu reposé de votre vol sans fastes Si rien ne fixe encor vos merveilleux destins, Que veulent ces éclairs levés de place en [place ?

Et ce cher trouble, aérien, mystérieux, Traversant jusqu'au cœur le rêve de nos [yeux ?

Julien Ochsé a entendu le rappel symboliste de la « Phalange ». Les poèmes

élégants et fins de Entre l'Heure et la Faux (1909) témoignent que leur auteur sent le charme mystérieux des mots :

Et mon cœur averti sait qu'autour du bassin Sur les sentes d'argent et les pelouses pâles Ceux que l'on ne voit pas vont en linceul d'opale Et que leur foule fait les brouillards du matin.

Comme Guy Lavaud, Louis Mandin s'efforce d'introduire dans une strophe purement lyrique tous les mouvements d'un cœur où bat le grand rythme de la vie. Le poète d'« Ariel Esclave » (1912) sait prolonger son vers à l'infini tout en lui conservant une cadence harmonieuse :

Le soleil, qui pour moi ne semblait [plus qu'un étranger, Vers où m'appelle-t-il, ce soir, dans [cet air d'or léger ?

Des rythmes fondent chauds dans [l'atmosphère de lumière, Rythmes d'oubli chantant, de sou[venir, d'aube première.

Charles-Adolphe Cantacuzène et Louis de Gonzague Frick, le premier épris de bibelots, de mondanités, le second au vocabulaire aussi riche que difficile, sont encore à citer parmi ces poètes qui ont revigoré le symbolisme.

Tous ou presque tous, emploient le vers régulier libéré de certaines

Louis MANDIN

entraves. Ils n observent pas l'alternance des rimes masculine et féminine, ils accouplent des singuliers à des pluriels, usent de l'assonance et du hiatus. Ils s'efforcent, aussi bien Jean Royère que Guy Lavaud et Louis Mandin, à conduire de longues strophes où rien ne vient rompre l'unité harmonique.

Adrien Mithouard et l'Occident.

-- ADRIEN MITHOUARD

C'est à mi-chemin entre les symbolistes de la « Phalange » et les néo-classiques que l'on peut situer l'effort d'Adrien Mithouard. Celui-ci dit que « l'Occident est doué du sens de la durée ; il ne se débarrasse jamais de l'idée de suite ». Mithouard ne veut pas que l'on oppose les époques de cette tradition occidentale. Il n'admet point que le Moyen-Age, qui édifia les cathédrales, soit jugé inférieur à la Renaissance ou au xviie siècle. Il faut en tenir compte.

Mithouard, à proprement parler, n'a pas fondé d'école. A sa revue « l'Occident » où il exposa et défendit ses idées, des poètes d'inspirations très différentes, tels qu'Henri Strentz, l'auteur des Images simples et jerventes (1912), René Chalupt, Oscar V. Milosz,

Fagus, emporté et puissant, que nous retrouverons après 1914, ont collaboré.

Mithouard lui-même y donna des poèmes vigoureux et personnels qui illustrent sa pensée et qui tiennent leur place dans le lyrisme de cette époque :

Je connais que le monde est posé devant moi.

Il est large. Un instant magnifique déploie La pleine mer de l'univers quand Midi vibre.

Il n'est baume puissant comme de sentir bien Dans le milieu du jour le monde en équilibre.

La maison est en ordre. Il fait beau. Dieu va bien.

L'exemple de Moréas. — Les Néo=Classiques.

Après avoir été un des hérauts du premier symbolisme, puis le chef de l'école romane, Moréas composa les Stances dont quelques-unes avaient paru en plaquette dès 1899, mais qui formèrent bientôt un véritable volume publié en 1906, par la Société du Mercure de France.

On a dit qu'avec les Stances Moréas, pèlerin passionné de la poésie française, avait rejoint Malherbe, après s'être inspiré des chanteurs du Moyen-Age, puis de Ronsard et de son école.

A la vérité, autant Malherbe est sec et purement plastique, autant Moréas est émouvant dans ces Stances dépouillées de tout apparat verbal. Classique certes, si l'on veut, mais parce que le poète a trouvé que pour exprimer la douleur éternelle de l'homme, la forme la plus simple, la plus usée en apparence, était encore la plus éloquente.

Les romantiques avaient abusé de la douleur ; c'est contre leurs plaintes sempiternelles que le Parnasse d'abord, puis les naturistes réagissent. Mais la douleur romantique avait quelque chose de théâtral et de flamboyant. C'était un admirable sujet à mettre en vers français. La douleur de Moréas, tout individuelle pourtant, est profondément humaine. Les Stances sont le résumé harmonieux et bref d'une vie. Et tous ceux qui ont vécu, souffert sans trémolos ni lamentations vaines, s'y retrouvent. La douleur est un fait. Moréas s'y soumet virilement, mais comme sa sensibilité, — très aiguë — et en même temps le sens qu'il a de la mesure s'équilibrent, ses strophes les plus amères ont un accent véridique qui touche droit au cœur :

Vie exécra^e, ô jours que corrompt l'amertume,

Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé ;

Et s'il a plus d'éclat, peut-être il se consume Ce feu sombre et divin qui m'avait embrasé.

Ou encore :

De ce tardif avril, rameaux, verte lumière,

Lorsque vous frissonnez,

Je songe aux amoureux, je songe à la poussière

Des morts abandonnés.

Arbres de la cité, depuis combien d'années

Nous nous parlons tout bas !

Depuis combien d'hivers vos dépouilles fanées

Se plaignent sous mes pas !

Cette admirable réussite des Stances, à une époque où le lyrisme allait aux extrêmes, a subjugué les poètes les plus divers, les plus récalcitrants. On retrouve l'influence des « Stances » dans les derniers livres de Charles Guérin. Apollinaire et André Salmon s'y soumettent par instant, en dépit de leurs tendances. Paul Fort, dans l'Aventure éternelle, s'écrie :

« Ce que je dois à Moréas ne peut être dit en paroles ». Jules Romains n'aurait pas composé les Odes et Prières, s'il n'avait eu l'exemple des Stances.

Malheureusement, trop de poètes se sont inspirés de la lettre de ces vers plutôt que de leur esprit. On a fait des stances à la manière de Moréas, mais l'âme du divin chanteur, son génie intransmissible ne les habitaient point. Le classissisme naturel de Moréas a eu raison de certains artifices qui alourdissaient les œuvres de poètes véritables, mais très éloignés de lui. Il s'est vite transformé en poncif dans celles d'admirateurs peu inventifs qui ont saisi l'occasion des « Stances » pour déclancher un mouvement dit néo-classique, lequel ne correspondait à rien, le génie de Moréas étant une exception presque anachronique.

Aussi, parmi les disciples directs de l'Athénien, il en est peu qui aient enrichi de vers originaux la poésie française.

Le meilleur d'entre eux, le plus personnel, est certainement André Mary qui dans son Cantique de la Seine (191 1) unit à un sentiment très frais de la nature, une connaissance de la langue digne d'admiration et qui confère à beaucoup de ses poèmes une réelle puissance :

Qu'à l'aube auréolant ta maison où se plaît La vigne torse et blonde et grimpent rose et lierre,

Quelque sittèle familière

Vienne heurter du bec le rustique volet.

ANDRÉ MARY

Alors ta jeune épouse à la taille d'abeille, Dénouera doucement ses bras frais de ton cou, Et vous entendrez tout à coup

Fredonner au plafond la mouche qui s'éveille.

Les Travaux et les Jeux (1914) de Vincent Muselli sont encore une de ces réalisations heureuses où se révèle la discipline des Stances. L'art de Muselli est vigoureux et dense, bien qu'un peu limité :

VINCENT MUSELLI

f Qu'infâme soit la rue et noirs les horizons,

Qu'on ne voie en tous lieux que sottises et crimes, Qu'importe! si le ciel au-dessus des maisons Au rêve qui s'y jette ouvre de bleus abîmes.

François-Paul Alibert, abondant, moins ramassé, nourrit de belles images une poésie savamment construite :

Comme un troupeau dansant, la force printanière, Joyeuse, et déterrant les germes prisonniers, Tourne au front des coteaux en robe d'amandiers. Sans ralentir un jour sa ronde bondissante,

Elle franchit l'espace, encore adolescente,

Et déjà triomphant de l'hiver consommé, Compose aux mois nouveaux un visage charmé.

Désinvolte et amusé, puis soudain tendre, Jean-Marc Bernard, Sub tegmine fagi (1913) a écrit de charmants poèmes de forme très pure et qui chantent dans la mémoire :

Beaux paysages qui passez Dans le cadre de la portière,

Vous enchantez mes yeux lassés.

Sur les collines la lumière Pose ses nimbes transparents,

Dans l'aube à peine printanière.

0 douceur — tandis que, longtemps,

Moi, je songe à d'autres voyages —

De voir passer dans le printemps

D'aussi délicates images!

Enfin Francis Eon, Emile Henriot, Michel de Gramont, Noël Nouët ont parfois laissé tomber de leur plume des strophes où le souvenir livresque de Moréas ne guinde pas trop l'émotion personnelle.

D'autre part, on pourrait, en anticipant, rattacher aux néo-classiques un petit groupe de poètes du Midi, au centre duquel se trouvait Joachim Gasquet, lyrique à l'existence pittoresque et dispersée (L'Arbre et les Vents, Les Chants séculaires), qui fut surpris par la mort avant, peut-être, de s'être entièrement réalisé, mais de qui les dons étaient remarquables et la personnalité riche et débordante.

Le doyen de ce groupe méridional était Fernand Mazade, provençal né dans le Languedoc en 1863 :

JOACHIM GASQUET

Tout est mouvement dans mon être, Tout est musique devant moi :

CHARLES DERENNES et PIERRE BENOIT pendant la guerre.

J'entends la voix de mon émoi ; J'écoute la chanson du hêtre.

Près de lui l'éloquent Xavier de Magallon, le tendre Charles Derennes et le brûlant Albert Erlande.

Mais il semble que Gasquet et ses amis soient plus près de Charles Maurras que de Moréas.

Les Isolés.

Nous voici arrivés à la grande porte flamboyante de 1914.

Avant de la franchir, retournons rapidement à notre point de départ et refaisons le chemin, non plus par la grand'route où nous avons croisé les écoles qui se succédaient dans le tintammare des manifestes, leurs chefs debout sur le pavoi, mais par des sentiers moins

passants où nous rencontrerons maint chanteur solitaire ne s inspirant que de son démon intime.

Ces poètes, à vrai dire, ne sont pas si étrangers aux mouvements de leur époque que l'on ne puisse trouver dans leurs œuvres des idées et des sentiments, une prosodie aussi, grâce auxquels il serait facile de les rattacher à tel ou tel groupe.

Mais comme ils ont marché seuls ou qu'ils ont rompu de bonne heure toute attache, leur poésie a gardé de cet isolement une nuance et un rythme particuliers qui la caractérise.

Les amants discrets et douloureux reliront ce livre d'Auguste Angellier, A l'Amie perdue (1896). Ce sont des sonnets très simples, un peu ternes quelquefois. Mais le plus souvent le cœur même de l'amour y palpite et toute l'histoire de la passion, heureuse, puis contrariée, s'y résume. Inspiré dans cette œuvre, Auguste Angellier, avec les livres qui suivront, ne sera plus qu'un habile versificateur.

Edouard Dujardin est aussi un poète de l'amour, qu'il célèbre, sur tous les rythmes, comme étant le plus beau délassement du guerrier. Ingénu et subtil, Edouard Dujardin cherche avant tout à exprimer « le poème que l'on a entendu chanter au fond de soi n. Il veut une cadence naïve, enjouée, populaire :

0 passant, suis la route confuse Des voyageurs pas à pas vagabonds,

Et dans tes doigts pressant ta cornemuse Répands parmi les horizons Ces naïves chansons De ton âme simple et tranquille Et juvénile,

Au hasard des vents profonds.

Il n'est pas de poète plus (i isolé », plus inclassable, que Charles Van Lerberghe. Ses poèmes : Entrevisions (1898), La Chanson d}Eve( 1904) sont presque une gageure, étant donné le génie de la langue dans laquelle ils ont été composés. La plus chaude vie les anime, mais une vie aérienne, enchantée :

ÉDOUARD DUJARDIN par Félix Valloton

Afin d'apprendre comme on touche Ton sein qui frissonne ou ta bouche,

Comme en un rêve, j'ai posé Sur l'eau qui brille et la lumière,

Ma main légère et mon baiser.

Beaucoup moins célèbre que Verhaeren et même que Georges Rodenbach dont l'œuvre séduisante, mais un peu apprêtée, a vieilli, Charles Van Lerberghe demeure un poète unique, le plus original parmi les lyriques belges d'expression française.

Compatriotes de Van Lerberghe, Georges Mariow et Grégoire Le Roy sont des mystiques hantés par le passé, par la mélancolie des choses mortes, tandis que Thomas Braun, chante la nature avec des mots si frais, sur un ton si familier, qu'il rappelle Francis Jammes.

Sans vouloir rapprocher Emmanuel Signoret de Charles Van Lerberghe, leurs œuvres ont pourtant ceci de commun que la lumière dont elles ruissellent, enveloppe leurs poèmes d'une atmosphère surnaturelle. C'est le rêve de la lumière, ou le rêve en pleine lumière. Van Lerberghe est plus musical ; Signoret plus plastique :

Toi, le laurier au front, de tes mains purpurines,

Riant, tu rebâtis les demeures du jour.

La poésie d'Emmanuel Signoret éclate de joie surhumaine :

Nous mettrons aux bergers des flambeaux dans les mains,

Nous leur dirons : Versez, par torrents, aux chemins La lumière opulente! Assez d'âmes sont mortes!

Admirateur et disciple de Mallarmé quant à la forme du vers, Signoret, par son amour de la joie libératrice, s'apparente aussi aux naturistes dont il est le contemporain. Mais sa poésie, un peu vide quelquefois, ne vise qu'à réfléchir

JEHAN RICTUs(

,- par Félix Valloton

la. pure beauté, par delà le temps. C'est un jeu magnifique.

Et voici le grand imagier de la poésie française : Saint-Pol-Roux. Ses Reposoirs de la Procession qui forment trois gros volumes dont le premier : La Rose et les Epines du chemin, parut en 1901, sont un prodigieux répertoire d'images lyriques. Saint-Pol-Roux est le Rabelais de la poésie. On rencontre d'ailleurs dans son œuvre assez désordonnée des poèmes parfaits et habilement disposés, notamment celui où il « souhaite avoir son nom dans les menus livres des classes primaires ».

« 0 toutes ces quenottes! tous ces grains de riz! toutes ces menottes! tous ces yeux fleuris! ô tous ces fronts jolis de garçons et de filles versant la pluie frivole de leurs cheveux sur lui, — le nom ressuscité du vieux poète en allé dans la nuit ! »

Avant Paul Fort, Saint-Pol-Roux, qui débuta dans les lettres en 1885, a employé la forme

poétique qu'illustrèrent les Ballades françaises.

C'est en 1895 que Jehan Rictus publia la première édition des Soliloques du Pauvre. Depuis les Repues franches, attribuées en partie à Villon, on s'est essayé parfois à composer des poèmes dans le langage des miséreux et des horsla-loi. La Chanson des Gueux, de Richepin, en demeure l'exemple le plus connu.

Mais les vers truands de l'auteur des Blasphèmes, bien qu'assez réussis, ressemblent trop à des exercices de virtuose. L'émotion puissante dont Rictus gonfle ses strophes argotiques leur confère souvent une réelle beauté. Les Soliloques du Pauvre sont mieux que la réussite d'un lettré. Leur faiblesse, c'est l'instabilité de l'argot qui change à chaque génération nouvelle.

Que le décor se transforme vite : Voici, fantasques et bigarrés, les personnages de Klingsor : Obéron, Yeldis, Loreley ; voici les villes de légende et de songe : Golconde, Trébizonde! Dans ces êtres charmants le poète se cache, un

poète ironique, tendre et magicien :

La pie est dans l'herbe

Et l'escargot sur une branche d'églantier ; Le soleil écarte le rideau lourd Du brouillard sur le paysage ;

Une jeune femme montre son visage En écartant le rideau fin de sa croisée Et mon cœur alors s'éclaire à son tour.

Il faut bien rire de sa peine.

De peur d'en pleurer.

Avec Banville, Tristan Klingsor est le père de tous les fantaisistes que nous verrons faire bloc pendant la guerre. L'auteur de La Normandie exaltée (1902), Charles- Théophile Féret, et celui de La Mort du Rêve (1902), Paul-Napoléon Roinard, sont deux artistes vigoureux, tumultueux, farouchement individualistes. Ce sont de véritables Normands. Mais le premier est resté fidèle à sa province dont la France n'est qu'une annexe. Le second a guerroyé en franctireur pour l'idéal symboliste.

Après avoir débuté par des poésies où se révèle l'influence des maîtres symboliste, où le souci de l'allitération, des mots rares, est prédominant, Charles Guérin s'affirma soudain avec le Cœur

CHARLES GUÉRIN

Solitaire (1898), qui est peut-être son plus beau livre, comme l'un des meilleurs poètes de son temps. Poète de l'inquiétude, inquiétude de vivre, inquiétude de l'amour, inquiétude de Dieu, Charles Guérin exprima dès lors son âme tourmentée en des vers simples et musicaux qu'enfièvre la volupté :

Le ciel profond reflète en étoiles nos larmes,

Car nous pleurons ce soir de nous sentir trop vivre.

La brume est chaude, la plus blanche rose enivre,

La chair baigne en un lac balsamique, et le calme Nocturne ajoute à la confusion des âmes.

Dans le Semeur de Cendres (1901) et dans L'Homme intérieur (1906) l'art de Charles Guérin, plus sûr et plus fort, semble avoir subi, quelquefois au détriment de la spontanéité, l'emprise des « Stances ».

Ardent et déchiré, Paul Drouot est encore un poète que la passion de vivre et d'aimer torture en même temps qu'elle l'inspire. Sous le vocable du Chêne

GUY-CHARLES CROS

(1910), est un poème âpre, imparfait, mais qu'une douleur émouvante soulève.

Moins individualiste, prêtant l'oreille aux plaintes anonymes qui montent des grandes villes, François Porché, dans une forme stricte et nue, magnifie sobrement : des choses qu'un heureux ne peut comprendre.

Sa poésie, toujours un peu grise, est pleine de pressentiments :

Le gaz tremblant autour de ta pâleur

Mettait un battement d'aile silencieuse.

Pourquoi dans notre amour cette attente anxieuse De quelque chose d'embusqué comme un malheur ?

L'auteur de A chaque jour (1907) et d'Humus et Poussière (1911) s'avoue frémissant d'humanité ; mais en véritable artiste qu'il est dans ses œuvres lyriques, il ne s'embarrasse pas de théories sociales.

Douloureux, amer aussi, Guy-Charles Cros, le poète des Fêtes Quotidiennes (1912). Mais ce petit-fils de Baudelaire est ivre de vie :

Nous voulons la beauté nouvelle,

Nous qui dansons sur les tombeaux!

De là, un antagonisme pathétique qui donne à ses strophes un accent que l'on ne trouve nulle part ailleurs :

Les soirs de jadis sont trop loin pour que je les regrette encore ;

je n'ai la nostalgie de rien,

d'aucun ruisseau, ni d'aucun port ;

mais j'ai plaisir à m'en aller à travers ce pays lunaire,

parmi les senteurs de la terre fraîches à mon cœur consolé.

Il est une poésie du luxe, de la richesse, de l'existence fastueuse et cosmopolite des milliardiaires. Cette poésie, Valéry Larbaud l'a dégagée dans ses

Œuvres complètes de Barnabooth (1913) : Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si [douce, Ton glissement nocturne à travers l'Europe [illuminée, 0 train de luxe! et l'angoissante musique qui bruit le long de tes couloirs de cuir doré, Tandis que derrière les portes laquées, aux [loquets de cuivre lourd, Dorment les millionnaires.

On a attribué à Valéry Larbaud ainsi qu'à Léon-Paul Fargue, qui publia en 1914, une plaquette intitulée Pour la musique, une influence, plus occulte qu'apparente, sur des poètes comme Apollinaire, Cendrars, et plus

VALÉRY LARBAUD

tard sur les dadaïstes. A la vérité, il est assez difficile de reconnaître aux uns ou aux autres un droit de priorité, car nous n'avons pas à tenir compte des conversations ni des entretiens, mais des œuvres seulement. Il serait plus équitable de dire qu'il y a rencontre, similitude d'inspiration et de tendances.

Les poètes « isolés » à qui l'on doit des ouvrages ou des poèmes dignes d'être cités, sont nombreux. On ne saurait, sans injustice, passer sous silence André Spire, dont les versets véhéments, cruels même, rappellent les imprécations des prophètes hébreux. Ce qui manque à cette poésie, c'est le rythme. André Spire est rebelle au génie rythmique de la langue française.

Par contre, Pierre Camo, dans Les Beaux jours (1913) témoigne qu'il possède le secret des plus belles cadences. Pierre Camo, mieux que Leconte de

Lisle, mieux que Léon Dierx, est un grand poète colonial. Madagascar, où il habite, lui a inspiré une série de poèmes qui n'ont pas d'équivalent dans notre lyrisme :

Terre des dieux perdus! terre que les tombeaux Dénoncent à l'avance, à mourir condamnée Dans la stérilité morne de tes plateaux,

Mais qui, face à la destinée,

PIERRE CAMO

Attises comme un feu splendide et terminal L'éclat tombé du sang de tes races obscures,

Et les reflets derniers du bel automne austral,

A la chute des mangues mûres !

Théo Varlet dont le vers libre et l'ironie font songer à Laforgue, accuse pourtant un tempérament poétique bien différent de celui-ci. Contempteur d'une civilisation qui parque les hommes dans des bureaux mal odorants, dans des usines encrassées de charbon, l'auteur des Poèmes choisis (1911) chante la joie physique et païenne de vivre au grand soleil, de purifier son corps au contact vivifiant des ondes marines.

Le jeune Henri Franck, trop tôt disparu, et qui nous a laissé La Danse devant l'Arche (1912) trouve dans le monde réel et connu les plus fortes raisons d'exister :

La vie est vraie, solide, et vaut qu'on s'y attache, Elle est le seul réel et toute joie en sort,

Elle est tout à la fois le champ et la moisson.

De Léon Deubel que la misère poussa au suicide, quelques beaux vers demeurent, et Roger Allard, voluptueux et nuancé, Roger Frêne, le poète puissant des Sèves originaires, Henry Spiess, le premier lyrique suisse d'expression française qui se soit rendu maître de la langue, Jacques Dyssord avec Le dernier chant de l'Intermezzo, Fritz Vanderpyl, gauche et passionné, Émile Cottinet, Jean-Louis Vaudoyer, Paul Souchon, Gabriel-Joseph Gros, l'étrange Fernand Benoît dont La Foire aux Paysages (1913) n'a pas la réputation qu'elle mérite, tous ceux-là et quelques autres encore ont enrichi notre poésie entre 1895 et 1914.

Plusieurs poétesses aussi se sont révélées durant cette période. Respectueuses en général de la forme traditionnelle, la plupart d'entre elles ont cependant tenté d'exprimer des sentiments particuliers aux femmes et y ont réussi. Madame Lucie Delarue-Mardrus a chanté avec fougue la mer, sa Normandie natale :

L'odeur de mon pays était dans une pomme,

et les secrètes servitudes de son sexe. Marie Dauguet, comme Madame de Noailles, s'abandonne à la nature. Mais elle est plus réaliste que l'auteur de l'Ombre des Jours. Renée Vivien est une émule de Sapho, et Gérard d'Houville, ardente et mesurée, a composé des vers réguliers qui sont parmi les plus har-

monieux de ce temps. Marguerite Burnat-Provins, dans le Livre pour toi, exalte la beauté de son amant et l'on doit à Claude Lorray, à Jean Dominique, à Cécile Périn, quelques inspirations émouvantes.

René Ghil et la poésie scientifique.

C'est encore un « isolé » que René Ghil. Symboliste de la première heure, il débuta en 1885, avec Légende d'âmes et de sang. Puis il se voua tout entier, solitairement, à l'édification d'une œuvre poétique de longue haleine dont plusieurs parties ont paru et qui n'est pas encore achevée aujourd'hui. La poésie de René Ghil se base sur la science. L'auteur de L'Ordre altruiste (1897) et du Toit des Hommes (1901) estime qu'à notre époque « pour la première fois

RENÉ GHIL, par Félix Valloton

depuis les épopées cosmiques du Mexique et de l'Asie, et le livre de Lucrèce, la Poésie revient à un plan de spéculations envisageant (maintenant avec la profonde émotion de certitudes scientifiques et leurs hypothèses) la destinée de l'homme en union avec le destin universel ».

Or la poésie, surtout depuis le prodigieux développement des sciences, tend de plus en plus à se débarrasser de tout ce qui n'est pas le pur chant lyrique. Jadis, un poème pouvait contenir la somme des connaissances acquises dans différents domaines. Une œuvre de ce genre serait insupportable-actuellement.

Créateur en outre de « l'instrumentation verbale », théorie dérivée des travaux de l-Ielmoltz sur les harmoniques, René Ghil sacrifie la construction de la phrase telle que la veut la syntaxe, à la sonorité des vocables et à leurs rapports musicaux.

L'effort de ce poète commande le respect plutôt que l'admiration, car son œuvre ne s'éclaire pas avec le temps. Il n'en continue pas moins à la parachever et quelques disciples lui sont venus qui tentent, eux aussi, d'approcher son idéal.

Les Poètes catholiques.

Entre 1895 et 1914, les idées les plus diverses, les croyances les plus opposées, coexistent et s'affrontent. L'anticléricalisme s'en donne à cœur joie. L'homme, grâce aux découvertes scientifiques qui se succèdent sans interruption, a le sentiment qu'il triomphe des forces aveugles de la nature. Il est plein de confiance

Louis LE CARDONNEL, par Paul Audra

et d'orgueil. La majorité des œuvres poétiques sont des hymnes païens et panthéistes.

D'autre part, il n'est bruit que de conversions éclatantes. De grands poètes redeviennent soudain catholiques ; leurs plus beaux chants désormais seront des actes de foi, des prières passionnées. Le « renouveau catholique » dont on parle avec insistance n'est pas une illusion et de magnifiques poèmes témoignent que la puissance spirituelle de l'Eglise est toujours agissante. Des romantiques avaient pleuré de ne plus croire ; les parnassiens proclamèrent la faillite du christianisme. Verlaine, tiraillé entre le diable et Dieu, psalmodia certes! d'admirables cantiques, mais qui n'eurent pas d'écho immédiat.

Or tout à coup parut le livre d'un poète qui se rattache au symbolisme, mais qui, dès ses premiers vers, s'écriait :

0 mon Dieu, je reviens d'un long voyage amer,

Où j'ai lassé mon cœur, et d'où je ne rapporte Que stériles regrets d'avoir tenté la mer.

Louis Le Cardonnel, dans Poèmes, attend la visitation divine. La plupart des strophes de cet ouvrage sont profanes et d'ailleurs très belles :

0 Lune des forêts, des sommets et des grèves,

Tu nourris chastement d'un lait mystérieux Tous le troupeau craintif et blessé de nos rêves.

Mais elles ont une résonnance mystérieuse qui révèle un mystique en mal de Dieu. Et les derniers vers du livre annoncent que le poète a trouvé son chemin de Damas :

Sous le souffle divin, il la fera renaître,

Fils des premiers Voyants, fils des Chanteurs sacrés,

Cette antique union du Poète et du Prêtre,

Tous deux consolateurs, et tous deux inspirés!

Carmina sacra (1912) confirmera cette inspiration catholique.

La poésie de Louis Le Cardonnel est quelquefois d'une éloquence un peu facile. Mais que l'on y prenne garde! Ce défaut est amplement racheté par des qualités telles que l'on s'étonne de ne pas voir ce lyrisme à la place qui lui est due. Quelques vers banals et conventionnels ne sauraient obscurcir la lumière sereine de strophes où le sens du mystère s'unit merveilleusement à l'harmonie d'un langage pourtant simple et direct. La poésie de Le Cardonnel crée une atmosphère dorée et vaporeuse de bel après-midi d'automne où l'on entendrait des orgues chanter.

De Paul Claudel, comme de Louis Le

PAUL CLAUDEL, par Félix Valloton

Cardonnel, comme de Charles Péguy, on peut dire qu il fut toujours catholique, même avant la conversion. Aussi n'est-il pas étonnant que tous trois aient été amenés à faire acte de foi. Ce qui peut paraître plus curieux, c'est que de tels poètes se soient manifestés précisément à une époque où la religion perdait du terrain et où sa nécessité était mise en doute.

Dès le début, tout est catholique chez Claudel : ses images grandioses, son style liturgique, sa philosophie qui est basée sur le concept de « communion » :

« Nous ne naissons pas seuls. Naître, pour tout, c'est connaître. Toute naissance est une co-naissance ».

Et ses poèmes lyriques sont des actions de grâces perpétuelles, d'immenses

louanges à Dieu qui nous a livré le monde pour que nous lui en fassions « la préparation, l'offrande, le sacrifice et la dédicace ».

Tout s'est tu, mais l'esprit qui contient toute chose ne se contient pas en moi. L'esprit qui tient toute chose ensemble a la science et la voix,

Son cri intarissable en moi comme une eau qui fuse et qui déferle !

Il n'est à ce discours parole ou son, pause ou sens,

Rien qu'un cri, la modulation de la Joie, la Joie même qui s'élève et qui descend, 0 Dieu, j'entends mon âme folle en moi qui pleure et qui chante.

CHARLE PÉGUY

Le verset de Claudel, cette longue phrase rythmique qui déferle jusqu'à la rime faisant l'office de borne sonore, a eu une réelle influence. C'est d'ailleurs une forme vraiment nouvelle et qui, plus ample et plus souple que l'alexandrin, garde une forte cadence.

Il ne pouvait pas ne pas revenir à la religion qui créa les cathédrales, ce Charles Péguy dont l'œuvre si puissante et si touffue fait souvent penser à une cathédrale inachevée. Le génie mystique et naïf du Moyen-Age habite ce poète extraordinaire qui est tout pénétré de respect, de sainteté, au xxe siècle. Ses livres, et notamment cette Eve qui ne compte pas moins de 7.500 vers, sont conçus comme une immense tapisserie où les plans demeurent parallèles et ne débordent jamais les uns sur les autres. Le sujet d'Ève c'est la double création, spirituelle et charnelle, de l'univers. L'antiquité, le monde chrétien, le monde moderne même y ont leur place. Et

dans cet univers l'ordre de la grâce, que nous apporta Jésus-Christ, se superpose à l'ordre de la nature, mais (c'est la pensée de Péguy) sans avilir celui-ci.

Construit entièrement en strophes de quatre vers de douze pieds, ce poème est émouvant par la force continue de l'inspiration qui l'anime et qui ne tarit pas.

Le beau vers isolé ne s'y rencontre guère ; on n'y trouve pas non plus de

Fac-similé d'un autographe inédit de CHARLES PÉGUY

passages supérieurs au reste du texte que l'on pourrait extraire et citer, comme dans « Jocelyn » par exemple. L'œuvre est compacte, d'une seule venue ; elle vaut par son ensemble. Une certaine monotonie s'en dégage parfois, mais c'est la monotonie de la grandeur.

A côté de ces trois poètes, essentiellement catholiques de tempérament et d'inspiration, Francis Jammes avec L'Église habillée de feuilles (1906) et surtout les Géorgiques chrétiennes (1911) fait figure de néophyte. L'auteur du Triomphe de la Vie fut un aimable païen que le dogme ne tourmente guère. L'âge venant, les faunes, les jeunes filles nues qu'il enguirlandait amoureusement de fleurs sauvages, se sont évanouis, et c'est au pied de l'autel que Jammes désormais dépose ses bouquets humides de rosée. Mais c'est la nature qui toujours l'inspire. C'est elle qui colore ses cantiques comme elle nuançait ses élégies. Le ton so-

lennel et prophétique ne convient pas a ce poète de la vie champêtre.

Dans son dernier livre, L'Homme intérieur, Charles Guérin déjà touché par la mort, témoigne aussi qu'il redevient croyant. Et les poèmes de François Mauriac, ceux de Robert Vallery-Radot attestent que parmi les poètes plus jeunes, il en est encore qui s'orientent vers le catholicisme.

La Poésie satirique.

Ce genre poétique, si florissant aux XVIE et xviie siècles, ne compte que de rares œuvres entre 1895 et 1914. Les romantiques déjà le délaissèrent, Auguste Barbier et le Hugo des Châtiments exceptés. Quant aux symbolistes, leur conception

LAURENT TAILHADE

même du lyrisme les détournait de la satire qui se nourrit:d'actualité et qui s'inspire de la vie publique ou privée des contemporains. Le roman de mœurs, les journaux comiques, se sont en outre substitués à la poésie satirique laquelle n'atteignant pas le grand public perdait de sa valeur effective et ne paraissait plus qu'un divertissement d'homme de lettres. Toutefois, quelques poètes s'obstinèrent à croire que la colère et l'indignation engendraient le vers. Dans J ses Poèmes aristophanesques (1904), Laurent Tailhade invective le bourgeois à plat ventre devant toutes les autorités reconnues et tel que nous l'avons vu avant, pendant et après la guerre :

.; Ils sont hideux et bêtes,

Ils portent sur leurs têtes

L'air brutal ou sournois

Propre aux bourgeois.

Ils lèchent les derrières,

Les pattes meurtrières,

Les sabres dégainés

Des galonnés.

Il stigmatise aussi les « gendelettres », leurs manies, leur vanité. Souvent, trop souvent peut-être, il donne libre cours à ses haines personnelles :

Les dames sans chemise ont un fort béguin pour Barrès dont la froideur va jusqu'aux humeurs froides.

RAOUL PONCHON

Les poèmes de Tailhade sont pleins d'allusions aux hommes et aux événements de son temps. Après quelques années, l'opportunité de ces allusions échappe au lecteur qui n'a pas été mêlé à ces querelles. Et l'âpre saveur de mainte strophe s'évapore. C'est la faiblesse de la poésie satirique, composée cependant pour durer. Tailhade, en dépit d'une verve réelle et

d'une langue vigoureuse, n'a pas toujours réussi à subordonner les faits particuliers aux idées générales comme y sont arrivés Ronsard, Agrippa d'Aubigné, Mathurin Régnier.

Les petits vers que, sous le titre de Gazette rimée, Raoul Ponchon a semés çà et là dans les journaux participent aussi de la satire. Mais ils ridiculisent sans amertume les travers et les sottises de l'époque. C'est par leur forme à la fois désinvolte et savante, par la précision étonnante des mots qu'ils valent surtout.

En général, les poètes satiriques sont de très habiles versificateurs, des lettrés qui savent mettre à profit les ressources du vocabulaire et de la syntaxe. C'est le cas de Fernand Fleuret, l'héritier le plus direct des grands satiriques du xvie siècle. L'auteur du Carquois de Louvigné du Désert et de ce Palourdin qui parut pendant la guerre (1917) a su se créer un langage à part, à la fois archaïque et moderne, un moyen d'expression qui permet toutes les audaces. Dans « Falourdin, macaronée satirique », le journalisme et son universelle incompétence sont impitoyablement fouaillés :

Sur l'univers entier ils mettent bas culotte,

Et les grègues encor pendantes au talon,

Le chef plus sourcilleux que Devins d'Apollon,

Sur les sales papiers que je ne saurais dire,

De leurs digestions ils s'empressent d'écrire.

Franc-Nohain, en des vers libres sans prétention, plaisante les coutumes et les modes passagères. C'est un caricaturiste aimable ; ses traits ne sont pas empoisonnés. Mais l'exactitude de son observation donne une certaine force à ses strophes légères.

D'un autre poète, mort récemment, Edouard Guerber, une satire sur les' innombrables romanciers de notre temps mérite qu'on la retienne :

Ils sont cent mille auteurs de romans touche-à-tout Qui, depuis deux cents ans, fourrent leur nez partout,

Dans le lit conjugal, dans la boîte à ordures.

Ils savent qu'à Paris on a les fesses dures,

Qu'en province la chair est plus molle, et qu'on doit Tenir compte en amour de la forme du doigt Plus que de la beauté de la tête ou du buste.

Multiforme et bigarrée, traversée de courants divers qui souvent se contrarient, riche en personnalités et en œuvres, la poésie française au début de 1914 s'affirme très vivante, mais aussi très anarchique. Il n'y a plus d'écoles directrices ; il n'y a pas de chef suprême devant qui tous s'inclinent. Les partisans de la tradition invoquent Moréas ; les novateurs se groupent autour de Guillaume Apollinaire ou de Jules Romains. En face de poètes panthéistes et païens tels que

Verhaeren, Paul Fort, la comtesse de Noailles, se dressent les grands inspirés catholiques : Claudel, Péguy, Le Cardonnel.

Certains se réclament du Moyen-Age ; d'autres de l'Antiquité et du XVIIe siècle ; d'autres encore répudient tout ce qui n'est pas l'époque moderne.

Il existe encore des romantiques attardés, des parnassiens ; les fidèles de Mallarmé et du symbolisme ne s'avouent pas vaincus. Puis, tout à coup, le canon seul a la parole.

Sous l'action brutale de la guerre, quelles transformations la poésie et les poètes vont-ils subir ?

La Poésie pendant la guerre et depuis l'armistice.

Disons-le tout de suite : la guerre, en dépit de prophéties grandiloquentes, n'a pas eu sur la poésie l'influence décisive que l'on avait cru pouvoir lui attribuer. Elle n'a pu modifier la sensibilité des lyriques qui avaient déjà dépassé la trentaine.

Chacun a réagi sans doute, mais selon son tempérament qui s'était dévoilé et affirmé avant 1914. Verhaeren, Henri de Régnier, Paul Fort, Claudel, Madame de Noailles, ont composé des poèmes de guerre dont quelques-uns sont émouvants, mais qui ne révèlent rien de nouveau sur ces poètes.

Les unanimistes, Jules Romains, Vildrac, Georges Chennevière, pleurent leur beau continent « en proie aux armées ». De leur idéal humanitaire, il ne reste que des morts et de lamentables mutilés :

Europe je n'accepte pas Que tu meures dans ce délire.

Europe je crie qui tu es Dans l'oreille de tes tueurs.

s'écrie Jules Romains dans son poème intitulé Europe (1918). Pour les unanimistes, en effet, la guerre est le plus grand désastre. Ils ne pouvaient pas ne pas se révolter contre elle. Leur attitude est logique ; toutes leurs œuvres d'avantguerre en témoignent. En s'indignant ainsi, ils montrent que leur principale source d'inspiration : l'amour fraternel entre les hommes les alimente toujours. Ils s'efforcent à la préserver, tant bien que mal, de toute souillure :

Je reste garant et gardien De deux ou trois choses divines.

Guillaume Apollinaire, lui, a accepté la guerre. Il y trouve même des charmes :

Ah Dieu! que la guerre est jolie Avec ses chants, ses longs loisirs.

Cette bague je l'ai polie Le vent se mêle à vos soupirs.

Mais il n'en continue pas moins ses recherches poétiques. Dans Calligrammes (1918) comme dans Alcools on retrouve les mêmes tendances ; ce poète s'applique à créer une eurythmie à laquelle il pourra soumettre le mouvement désordonné et pourtant essentiel de la vie moderne. La guerre n'eût pas éclaté, qu'il aurait fait la même chose, à quelques sujets près.

Et si la guerre a développé momentanément les qualités de Blaise Cendrars, dont le tempérament violent et excessif s'adaptait assez bien à cette époque barbare, elle ne les a pas créées. On reconnaît l'auteur du Transsibérien dans celui de y ai tué (1919) :

« Me voilà les nerfs tendus, les muscles bandés, prêt à bondir dans la réalité. J'ai bravé la torpille, le canon, les mines, le feu, les gaz, les mitrailleuses, toute la machinerie anonyme démoniaque, systématique, aveuglé. Je vais braver l'homme. Mon semblable. Un singe. Œil pour œil, dent pour dent. A nous deux maintenant. A coups de poing, à coups de couteau. Sans merci. Je saute sur mon antagoniste. Je lui porte un coup terrible. La tête est presque décollée. J'ai tué le Boche. J'étais plus vif et plus rapide que lui. Plus direct. J'ai frappé le premier. J'ai eu le sens de la réalité, moi, poète, J'ai agi, j'ai tué. Comme celui qui veut vivre. »

A vrai dire, la guerre n'a pas suscité de poète, ni de mouvement poétique. Les œuvres et les théories qui ont vu le jour durant cette période tourmentée s'élaboraient déjà avant le 2 août 1914. La poésie, malgré la catastrophe, a poursuivi son évolution. On ne constate pas de coupure nette.

Quelques poètes nouveaux ont surgi, sans doute. Que la guerre soit le thème de leurs premiers ouvrages, cela n'est pas très étonnant. Elle se déchaînait au moment où ils allaient être en mesure d'écrire. La plupart de ces poètes d'ailleurs, ont combattu. Leurs livres se composent en général d'une suite de notations rapides, intenses, quant à l'émotion, tout au moins. Et certes! ils ont vu, souffert, des choses extraordinaires. Mais, très jeunes encore, ils demeurent sous l'impression de leurs nombreuses lectures, toutes récentes. Et leur style en pâtit.

Drieu la Rochelle, un des plus doués parmi ces nouveaux poètes, ne se

contente pas de nous dépeindre ce qu'il a vu. A des descriptions cruellement réalistes, il fait succéder des méditations lyriques sur la mort, sur ses compagnons tués, sur la valeur de l'ennemi, sur les terribles vertus de la guerre :

Voici que sur la planète humaine l'esprit n'est point seul.

Un double événement le destitue de la proéminence.

Le corps est restauré dans la puissance et la majesté.

Double événement qui marquera le vestige de notre génération, qui tracera l'initiale de notre chapitre dans les annales du monde :

Restauration du corps par le sport et la guerre.

Mais si les idées de l'auteur d'Interrogation (1919) sont personnelles, la forme de ces poèmes en prose rappelle trop souvent celle de Claudel.

En résumé, les jeunes gens de vingt ans ont eu de la guerre une vision directe qui a marqué profondément leur sensibilité. Mais comme il arrive à cet âge, trop de souvenirs livresques les ont empêchés de réaliser une poésie originale et neuve. La donneront-ils plus tard ? Quelques-uns, sans doute. Mais ils choisiront peutêtre d'autres sujets que la guerre, dont beaucoup, non sans raison, ne veulent plus entendre parler.

Nous avons vu d'autre part que sur les poètes de trente ans et plus, la guerre n'avait pas influé sensiblement. Ils ont continué, selon leurs aspirations, l'œuvre commencée.

Il est donc probable que les vrais poètes de la guerre sont encore à la mamelb ou qu'ils jouent aux billes en attendant mieux.

On pourra cependant composer une anthologie avec les meilleurs poèmes de ceux qui ont vécu ces cinq années et qui ont chanté fragmentairement la sombre grandeur de cette époque. Certains passages des Hymnes (1919) de Joachim Gasquet, quelques vers de Charles Moulié, de Gabriel-Tristan Franconi, de Roger Allard, y ont leur place marquée et maint extrait de ces Montagnards (1920) d'Henri Pourrat qui célèbre tantôt les combats que soutient sur le front un régiment de montagnards d'Auvergne, tantôt l'existence angoissée et laborieuse de leurs familles au pays des volcans éteints. Composé comme une chanson de geste, ce poème où de grands laisses de vers de dix syllabes alternent avec des strophes massives dont les vers ont quatorze pieds, est peut-être l'œuvre poétique la plus significative que la guerre ait inspirée.

Les grands événements qui se déroulèrent entre 1914 et 1918 n'ont pas empêché la poésie de suivre son chemin. Si la guerre ne l'a pas transformée, elle ne l'a pas non plus arrêtée et des œuvres ont paru qui ne doivent rien à la mêlée sanglante.

Ces œuvres se rattachent au mouvement poétique d'avant 1914 ; elles ont

mis en lumière des poètes qui jusqu'alors étaient peu connus, mais qui vont désormais fixer l'attention.

Fagus. — Paul Valéry.

P.=J. Toulet.

C'est en 1898 que Fagus publia son premier volume : Testament de ma vie première. C'est vers 1918 qu'il commença à forcer l'indifférence. Au cours de la guerre, la « Revue de Hollande » inséra un long poème de lui : Frère tranquille, une de ses œuvres les plus importantes avec La Danse Macabre, parue en 1920.

Le thème lyrique de ces deux livres ? La mort. Il est remarquable que la renommée de Fagus coïncide justement avec la fin du massacre, tandis qu'une partie de la terre de France est saturée de cadavres. Le poète de la Danse macabre n'est pas un malade. Il aime la vie avec emportement ; mais sous la chair fleurie il voit le squelette. Conçus bien avant la guerre, ces deux poèmes n'y font pas allusion ; mais les livres ont leur destin, et l'heure qu'ils ont choisie pour s'imposer

FAGUS,

d'après le tableau de Tristan Klingsor

souligne encore leur tragique beauté. Fagus emploie tous les rythmes ; il saute brusquement de l'un à l'autre. Fils de Baudelaire et de Verlaine, sa poésie vient en droite ligne du Moyen-Age. Ni la Pléïade, ni le XVIIe siècle ne l'ont marquée.

Plus curieux encore que celui de Fagus, le cas de Paul Valéry. Ce familier des mardis de Mallarmé publia en 1891 et en 1892, dans quelques petites revues de l'époque, des vers qui furent remarqués. Puis, plus rien, pendant vingt-

cinq ans. Valéry disait lui-même de ses poèmes qu'il les avait oubliés. Mais voici qu'au début de 1918, il fait paraîtreL<z Jeune Parque qui suscite un vif mouvement de curiosité. Cette œuvre, d'une technique rigoureuse, témoigne que l'auteur est resté fidèle à la discipline mallarméenne. Toutefois, la personnalité

PAUL VALÉRY

de Valéry s y affirme. Elle se révélera davantage encore dans le Cimetière marin, et dans des odes telles qu'Aurore, Palme, qui seront publiées peu après :

Patience, patience,

Patience dans l'azur!

Chaque atôme de silence Est la chance d'un fruit mûr! Viendra l'heureuse surprise : Une colombe, la brise, L'ébranlement le plus doux, Une femme qui s'appuie,

Feront tomber cette pluie Où l'on se jette à genoux!

Cette poésie, inactuelle entre toutes, se complaît à saisir les idées les plus abstraites, à les incarner, puis à parer ces beaux corps aériens de reflets d'astres, de roses fraîchement cueillies, d'aurores éblouissantes et de voiles ondoyants tissés à même l'eau des sources. Sans se préoccuper du présent, ni de la réalité quotidienne, elle crée un univers à part avec des images choisies, mais que suggère la contemplation de notre vie terrestre. Et c'est, sans doute, la raison pour laquelle les poètes les plus avancés, les dadaïstes,

ont salué Valéry comme un maître. Ils ont deviné en lui un surréaliste.

L'exemple dé Valéry montre encore que la poésie a ses desseins secrets qu'elle poursuit opiniâtrement en dépit de l'ambiance la plus contradictoire

et qu'elle correspond à des aspirations profondes ignorées de la plupart des gens esclaves des faits immédiats.

Quelques amis seulement connaissaient les vers de P.-J. Toulet avant la guerre. Le seul volume de poèmes qu'il laisse, Contrerimes, ne paraîtra qu'en 1921, après la mort de son auteur. Mais entre 1916 et 1920, des revues publient ces petites pièces d'un art si subtil et si sûr. On se les récite ; des admirateurs,

de plus en plus nombreux, viennent au poète.

Et le voici soudain prince de la fantaisie.

Ironique et tendre, Toulet cache son cœur. Il se moque des apostrophes véhémentes, des tirades romantiques. Il sait que le poème ne doit garder que l'essentiel. Et l'essentiel c'est quelquefois une image, un tour imprévu, qui tempèrent l'amertume :

Mourir non plus n'est ombre vaine.

La nuit, quand tu as peur, N'écoute pas battre ton coeur :

C'est une étrange peine.

Une strophe de Toulet est plus émouvante que de longues élégies. Si son inspiration n'est pas très variée, son art l'est infiniment. Aussi dejeunes poètes ravis de trouver dans ces vers. elliptiques une perfection qui n'était pas glacée, le proclamèrent-ils leur chef. Le groupe des fantaisistes était formé.

P.-J. TOULET, à vingt ans

Les Fantaisistes.

Avant la guerre, la revue « Vers et Prose » avait consacré un de ses derniers numéros aux poètes fantaisistes. On y pouvait lire des strophes de Guillaume Apollinaire, de Jean-Marc Bernard, de Toulet, de Klingsor, de Tristan Derême, de Salmon, de Vincent Muselli. C'est dire que dans les œuvres de la plupart des lyriques, si différents soient-ils les uns des autres, on trouve des poèmes où

domine la fantaisie, cette invisible fée qui métamorphose en grelots joyeux les cœurs mélancoliques, qui emprisonne le soleil dans une larme, et qui murmure à François Villon : « Je ris en pleurs ». Mais parmi les poètes, il y en a que la fée divine gouverne exclusivement. Tel Banville, le maître inégalé de nos fantaisistes d'à présent. Tels, avec Toulet, Tristan Derême, Jean Pellerin, Francis Carco, Léon Vérane, René Bizet, qui composent le groupe des fantaisistes, proprement dits et qui se sont ainsi désignés vers 1918.

Tristan Derême avait publié plusieurs plaquettes avant 1914, entre autres, ce Poème de la Pipe et de l'Escargot qui fut réédité plus tard. En bon fantaisiste,

TRISTAN DERÊME

il sourit de ses peines, il ne veut pas leur donner plus d'importance qu'elles n'en ont dans cette vie si courte et que rien n'explique: Ah! pauvre cœur sans gouvernail, où t'en [vas-tu ?

Tout n'est qu'ombre et mystère et tu prends, [éperdu, Les astres à témoin de ta peine exiguë... Petit Socrate, bois ta petite ciguë.

Comme Banville, il joue avec la rime ; il va même au delà et invente la contreassonance :

Nous attendions des héroïnes Qui dormissent sous des troènes Ou tendissent sur des terrasses Des lis verts et des branches rousses, Et nous aurions chanté leurs lèvres Avec leurs fièvres dans nos livres...

Jean Pellerin, dans la Romance du Retour, a réussi à donner l'apparence de la fantaisie la plus imprévue et la plus chatoyante à des événements pris directement dans la réalité. Ce poème, d'une forme stricte, est un petit chef-d'œuvre dans lequel l'ordonnance c'assique s'allie à un modernisme aigu.

Francis Carco est le poète du petit matin, de ces heures où les choses les plus communes prennent des aspects fantastiques, où d'étranges perspectives se devinent à travers les vitres embuées d'un cabaret de nuit.

La guerre, nous l'avons vu, n'a pas créé les fantaisistes. C est toutefois pendant qu'elle durait encore que ces poètes ont attiré l attention sur eux. Il en aurait été de même sans doute, si la vie avait continué normalement. Tout au plus, pourrait-on dire que la poésie fantaisiste, délicate et mesurée, qui ne v.se pas au sublime, est apparue comme un bienfaisant antidote à une époque où; par nécessité patriotique, l'on avait abusé des grands sentiments, où l exagération était à l'ordre du jour, du moins à l'arrière, où les orateurs emphatiques et les mauvais vers ne se comptaient plus.

Mais d'autres poètes formant bloc (et ceux-là ont presque tous débuté entre 1916 et 1920) ont éveillé, non sans violence, la curiosité indignée ou ironique de leurs contemporains. Ceux-là représentent ce que l'on appelle en style de bazar : la dernière nouveauté.

Le Dadaïsme.

En 1920, le dadaïsme n'a pas encore suffisamment évolué pour que l'on puisse le considérer du point de vue de l'histoire littéraire. Les œuvres qu'il a inspirées, ne sont que des essais, des ébauches souvent informes. Néanmoins, il importe de dégager ses tendances, et de voir s'il n'est pas la manifestation d'un sentiment poétique nouveau

Ce nom de dadaïsme, d'abord, ne signifie rien.

JEAN PELLERIN, par Raoul Dufy

Les jeunes poètes qui font partie de ce mouvement ayant intitule une de leurs revues «Dada», on les appela dès lors les « Dadas » ou les «dadaïstes », par dérision. Mais, on aurait tort de croire que sous cette étiquette burlesque il n'y a que des insanités e des pitreries.

Comme 111 plupart de ceux qui se targuent d'avoir du monde une vision neuve, les dadaïstes ont commencé par être des destructeurs. Ils ont nié le passé, vilipendé les œuvres consacrées ; ils ont tourné le dos à la raison et, ô horreur! disloqué la syntaxe ; certains même la supprimèrent — Que l'on se rappelle le respect de Hugo, ce grand révolutionnaire, pour la syntaxe! — Et qu'apportaient-ils, ces dadaïstes enragés, pour remplacer ce qu'ils démolissaient avec tant de désinvolture ? Des poèmes formés de mots que l'on tire au hasard d'un

chapeau. A première vue, ce n'était que cela. Pourtant, leur danse de sauvages sur de vénérables monuments se justifie jusqu'à un certain point.

L'amour exagéré de la tradition nous vaut d'innombrables redites ; nous sommes inondés de livres médiocres et cependant bien faits où les lois essentielles de la grammaire et de la composition sont observées. Mais au fond, tous ces ouvrages n'ont pas plus d'importance qu'une suite désordonnée de vocables rapprochés au petit bonheur. C'est une démonstration par l'absurde que les dadaïstes ont tentée.

En outre, on a tellement parlé du passé au nom de l'avenir, ou de l'avenir au nom du passé, la guerre durant, que les jeunes hommes ont réagi d'instinct. Ils ont pris le contre-pied de ces clichés solennels. De là leur outrance, leur défi à la logique, aux règles « immuables du beau ».

Qu'ils aient exagéré, cela n'est pas douteux. Mais aujourd'hui pour se faire entendre, il faut crier très fort. En tout cas, s'ils ont été parfois ridicules, ils le furent moins que certa'ns de leurs détracteurs. Ceux-là ne voyaient-ils pas en effet le dadaïsme comme une officine défaitiste où l'on complotait contre la sûreté de la langue ? Les dadaïstes étaient d'infâmes métèques. Or, à part deux d'entre eux, l'un Espagnol, l'autre Hongrois, tous portent des noms bien français et si Pierre Reverdy Louis Aragon, André Breton, Pierre-Albert Birot, Paul Eluard, Paul Morand, Jean Cocteau, n'ont pas encore, en 1920, mis au point leur instrument, on peut déjà se rendre compte qu'ils s'efforcent de réaliser une poésie nouvelle.

Le cinéma a eu une influence certaine sur cette poésie. Déjà, avant 1914, quelques poèmes d'Apollinaire et de Blaise Cendrars, se déroulaient comme un film. Tous les poèmes des dadaïstes sont foimés d'une succession rapide de métaphores que rel.e seule l'émotion du poète provoquée par un fait dont il n est rien dit. Ni description, ni développement. Au lecteur compréhensif de reconstruire. Le poète ne peut s'arrêter pour vous expliquer complaisamment ce qu'il exprime, excellente occasion pour tant de rimeurs de montrer leur virtuosité. Un film d'états d'âme successifs, voilà ce qu'est en somme cette poésie :

Exténué de nuit Rompu par le sommeil Comment ouvrir les yeux Réveil-matin

Le corps fuit dans les draps mystérieux du rêve Toute la fatigue du monde

Le regret du roman de l'ombre

Le songe où je mordais Pastèque interrompue

Mille raisons de faire le sourd

La pendule annonce le jour d'une voix blanche.... (1).

Il est évident que nous sommes las des tirades et des explications, si ingénieuses soient-elles. Nous saisissons plus vite les rapports créés soudain par deux images qui logiquement semblent n'avoir pas de lien entre elles. Une telle poésie correspond à un état nouveau de la sensibilité sollicitée sans cesse par les vibrations multipliées de l'existence moderne.

Les poètes dadaïstes ne sont pas émus romantiquement, comme un Verhaeren, devant les machines ; ils ne s'émerveillent pas, comme les naturistes, des découvertes scientifiques qui permettent à l'homme d'étendre son emprise sur le monde ; ils ne sont pas non plus sentimentaux. Ce qu'ils veulent exprimer, c'est le « moi », sensible et intellectuel en même temps, le retentissement intellectuel que les faits ont sur ce moi intérieur. Ce sont avant tout des cérébraux.

Malgré les haussements d'épaules, les trépignements des jeunes vieillards, les sarcasmes des patriotes alarmés, la poésie dadaïste ou cinématiste (il vaudrait beaucoup mieux l'appeler ainsi) tire sa justification de l'époque où elle est née. C'est déjà une qualité que d'exprimer la sensibilité de son temps. Il faut dire aussi que cette expression jusqu'à présent est insuffisante. Les poèmes cinématistes sont plutôt des schémas que des réalisations. Leur rythme est inconsistant, défaut grave, car une poésie sans rythme n'est plus de la poésie. D'ailleurs la plupart des poètes cinématistes emploient une prose hâchée, dépiautée, si l'on peut dire, où de loin en loin un vers isolé surgit. Est-ce le point de départ d'une nouvelle forme poétique qui deviendra une véritable forme d'art ? Nous attendons.

D'ores et déjà, on remarque que cette poésie encore tâtonnante a influencé certains écrivains qui précédaient les dadaïstes. Les Poèmes élastiques de Blaise Cendrars en témoignent et aussi ce curieux et papillotant Prikaz, d'André Salmon.

Et sans parler d'influence, puisque la majeure partie des Contrerimes ont été composées avant l'apparition du dadaïsme, n'y a-t-il pas dans les petites pièces de P.-J. Toulet, comme le pressentiment d'un lyrisme bref, intense, tout en éclairs de métaphores qu'entrave la marche trop lente de la syntaxe. Mais Toulet, moins impatient que les dadaïstes, multiplie les tours elliptiques. Il n'élude pas la syntaxe, il l'exaspère.

(1) Louis Aragon.

Conclusion.

Des écoles poétiques qui se succédèrent entre 1895 et 1914, on peut dire qu'il ne reste plus grand chose en 1920. Le panthéisme naturiste qui renouvela la poésie, cette joie de vivre, cet amour passionné de la nature, ne sont plus les thèmes favoris des lyriques. D'autre part, la grandeur et la vertu du machinisme scientifique qui devait assurer à l'homme une existence meilleure ont perdu leur auréole. La guerre nous a redonné le sens du relatif.

Dans la poésie française, deux tendances désormais s'affrontent et s'opposent. Nous voyons d'une part des poètes qui, fidèles à la prosodie traditionnelle, expriment selon leur tempérament, les grands lieux communs qui nourrirent la poésie de tous les temps : l'amour, la mort, la douleur, la nature, la brièveté de la vie. Ces poètes estiment que la véritable poésie est au-dessus des contingences et des transformations matérielles du monde moderne. Le lyrisme, pour eux, c'est l'essence de l'être qui se manifeste dans quelques sentiments éternels. Pour l'expression de ces sentiments, la forme qui a suffi à Villon, à Ronsard, à Lamartine et à Baudelaire, garde toute sa valeur.

Mais Baudelaire, Mallarmé et le symbolisme ont enseigné à ces poètes que la poésie pure ne devait pas être descriptive ou narrative, ni se composer de discours rimés. Aussi s'efforcent-ils à bannir de leurs poèmes ce qui n'est pas proprement lyrique. Ils recherchent l'unité absolue de la pensée et de l'expression.

En face de ces poètes, dont Valéry, Toulet et quelques fantaisistes sont les plus représentatifs, se dressent les dadaïstes qui dédaignant l'appareil extérieur de la vie moderne (que tentèrent d'animer lyriquement certains unanimistes) s'appliquent à traduire, par tous les moyens qui leurs semblent bons, et sans les soumettre à une eurythmie préconçue, les états d'âmes successifs de notre individu sous l'influence des transformations scientifiques qui modifient à chaque instant notre sensibilité.

Ces deux groupes de poètes tracent deux lignes parallèles que l'on ne voit pas encore s'infléchir pour enfin se rencontrer et se confondre.

Il est de fait que l'alexandrin ou l'octosyllabe se prêtent mal à l'expression de variations aussi soudaines que complexes. D'autre part, il y a des moments où nous aspirons secrètement à une harmonie préétablie. Peut-être aurons-nous désormais deux genres de poésie : l'un satisfaisant l'homme contemplatif qui persiste en nous malgré la nervosité trépidante de l'existence actuelle. L'autre qui nous donnera une image plus exacte de ce que nous sommes devenus.

Tant mieux! si l'un et l'autre avivent cette émotion esthétique qui demeure un de nos plus nobles plaisirs !

BIBLIOGRAPHIE DE LA POÉSIE

PAR

JEAN BONNEROT

Cette Bibliographie comprend les Poètes français dont les œuvres ont paru de 1895 à 1920, à l'exception des étrangers, (Rodenbach, Maeterlinck, etc.), et des auteurs femmes, deux chapitres leur ayant éti consacrés. Tome II, pp. 65-98 et 99-128. Le groupe parnassien, bien que se prolongeant au delà de 1895, a été laissé à l'écart. C'est ainsi que Richepin, Coppée, Sully -Prudhomme, Mérat, etc., ne figurent pas dans cette liste.

On s'étonnera de l'absence de quelques noms et de la présence de quelques a tttres ; une Bibliographie, aussi toitfizie, réunissant 401 poètes, comportait fatalement un peu d'arbitraire dans le choix.

Aucun titre n'a été retenu antérieurement à 189.'5. Quand l'œuvre commence avant celle date, une astérisque (\*) l'indique. Pour chaque Poète, on a choisi l'ordre chronologique des œuvres en indiquint pour chacune d'elles 1° l'éditeur, souvent en abrégé Charp. Charpentier, Em-Paul Emile-Paul, Fasq. Fasquelle, Flam. Flammanon, H. Hachette, Merc. de Fr. Mercure de France, N. R. F. Nouvelle Revue Française, etc. ; Paris, sauf indication contraire, est le lieu d'édition. Quand tous les livres d'un auteur ont paru chez le même éditeur, celui-ci est rejeté à la fin de la nomenclature ; - s. 1. (sans lieu), pour les rares livres qui ne portent pas mention du lieu d'impression ou d'édition. 2° l'année de publication, 3° le nombre de pages, indispensable pour ditférencier plaquettes et volumes. On l'a laissé en blanc. quand Olt n'a Plt se le procurer. Les préfaces sont indiquées en chiffres romains, n. c. indique les pages non chiffrées, f. n. c. les feuillets non chiffrés ; h. c. les ouvrages hors commerce. La mention de format, si difficile à préciser avec les papiers modernes, a été omise pour ne pas surcharger le texte.

On a mis entre crochets carrés [ ], après le titre, les différentes parties du livre qui en sont comme les chapitres et qui parfois ont été publiées à part antérieurement. Dans ce cas la date de parution première figure elle même entre crochets carrés.

Les poètes ont été classés dans l'ordre alphabétique de leur nom le Plus fréquemment employé ou pseudonyme, et l'on a respecté les fantaisies typographiques, qui consistent à forger un nom nouveau en soudant pa, un simple trait prénom et MOM.

Cette Bibliographie est la première de ce genre. Elle complète trois essais : 10 l'un par Edmond Pilon — qui l'a publié. sans le signer, sous le titre Dictionnaire bibliographique et critique des principaux Poètes français du xixe s-:èoJe, 325 pages à 2 colonnes, qui forment l'appendice du Rapport de Catulle Mendès sur le Mouvement poétique français de 1867 à 1900 (Impr. Nat., 1902), - donne une liste alphabétique des poètes, avec la nomenclature de leurs œuvres aussi bien prose que théâtre ou vers, et la reproduction d'un choix de jugements critiques sur eux ; 2° l'autre par Henri Cloua rd dans sa Poésie Française moierne des Ronantiques à nos jours, Giuthier-Villars, 1924, donne sous le titre Nomenclature Bibliographique des Poètes, p. 361 à 398, une liste des principales œuvres des poètes contemporains (310 noms cités) ; 3° enfin, bien que ne concernant qu'un seul mouvement poétique, la thèse de doctorat de André Barre, Bibliographie de la Poésie Symboliste, Jouve, 1911, 294 pp.

Pour établir cette Bibliographie, on i eu recours aux Catalogues de la Bibliothèque Nationale, aux listes du Journal de la Librairie et du Polybiblion, et aux Anthologies dont la 1 ste n'a pu être reproduite ici.

Il serait à souhaiter qu'un amateur éclairé constituât une Bibliothèque poétique comme l'érudit A. Rondel l'a fait pour le théâtre ; cette bibliographie encore imparfaite aurait atteint son but si ce vœu était un jour exaucé.

Cette liste, bien qu'incomplète, l'eût été davantage sans l'aide bienveillante de quelques poètes et collectionneurs amis des poètes que je tiens à remercie., pour leur précieuse collaboration.

\*ABADIE (MICHEL), 10 septembre 1866, Ayzac-Ost (Hautes-PJ rénées), 26 décembre 1922, Savigny-enSancerre (Cher).

LE PAIN QU'ON PLEURE, préf. de F. Clerget, Bibl. de l'Association, 1895, 104 p. 11 LES VOIX DE LA MONTAGNE, Bibl. Art. et Litt., 1897, 126 p. 11 L'ANGÉLUS DES SENTES, Bibl. de l'Assoc., 1901, 122 p. ML'HYMEN DE LA FORÊT, poème, , h. c., 1905. || LE CŒUR DE LA FORÊT [Bucoliques. la vie plus belle], Sansot, 1910, 180 p. Il Le: TOMBEAU DE MICHEL ABADIE... FLORILÈGE, Moulins, Cahiers du Centre, 1924, 154 p.

AESCHIMANN (PAUL), , 1887, Rolle (Suisse).

LE COUREUR D'AZUR, Crès, 1918, 132 p.

AGUETANT (PIERRE), 27 avril 1890, Guéreins (Ain) GERBE D'AVRIL, Draguignan, « Mimosas », 1909, 208 p. Il LES VIOLETTES, poème, Revue Mauve, 1910, 32 p. || LA VIEILLE TERRE, Lyon, Nouvelles Annales, 1911, 229 p. Il LE POÈME DU CŒUR, préf. d'Hélène Vacaresco, Pion, 1911, X + 257 p. Il LES MORTS IMMORTFLS, Plon, 1918, 12 p. Il LE POÈME DU BuCEY, préf. de G. Normandy, aquaielles de J. Son, Lemerre, 1918, LIX + 172 p. 11 A FLEUR DE CHAIR, préf. de C. Saint-Saëns, Plon, 1919, 72 p. 11 LE PoÈME DU BEAUJOLAIS, préf. d'Hélène Vacaresco, Van Oest, 1922, 147 p.

ALBERT-BIROT (PIERRE), 20 avril 1885, Chalones (Charente).

TRENTE ET UN POÈMES DE POCHE, avec poème-préface prophétie de Guillaume Apollinaire, édit. « Sic », 1917, 60 p. n. c. || POÈMES QUOTIDIENS, composés en 19171918, édit. « Sic », 1919, 115 p. Il LA JOIE DES SEPT COULEURS, poème orné de cinq poèmes — paysages, édit. « Sic. », 1919, 80 p. Il LA TRILOTERIE, Poèmes [la Légende, les Invectives contre l'Automne]. Edit. « Sic. », 1920, 60 p. Il QUATRE POÈMES D'AMOUR, h. c., édit. « Sic. », 1922, 4 p. LA LUNE OU LE LIVRE DES POÈMES, Budry, 1924, 233 p.

ALBERT-JEAN, 28 juin 1892, Capestang (Hérault).

LA PLUIE AU PRINTEMPS, préf. de A. van Bever, Crs, 1912, 140 p. Il L'OMBRE DES FUMÉES, Crès, 1913, 131 p. Il LE PASSANT DU MONDE, Renais. du Livre 1919, 205 p.

ALCANTER DE BRAHM (MARCEL BERNHARDT dit), 3 mai 1868, Mulhouse (Haut-Rhin)..

EROS CHANTE [Ballades montmartoises. Quatorzains. Chansons. Fleurs amères), Vanier, 1895, 129 p. Il LES VOIX ANCIENNES, poèmes et poésies, Soc. des Poètes franç., 1904, 254 p. 11 A TRAVERS CHAMPS, Bibl. Gle d'Edition, 1910, 126 p. LES CARNAVALETTES, poèmes 1905- 191 1, Sansot, 1912, 144 p.

ALIBERT (FRANÇOIS-PAUL), 15 mai 1873, Carcassonne (Aude).

L'ARBRE QUI SAIGNE, Carcassonne, Guill. Servière, 1907, 120 p. Il TERRE D'AUDE, Bibl.de l'Occident, 1907, 26 p. 11 LE BUISSON ARDENT, Bibl. de l'Occident, 1912, 147 p. Il EGLOGUES, Garnier, 1923, 119 p. Il LA COMPLAINTE DU CYPRÈS BLESSÉ [I. La Prière à travers la mer ; II. Le Voyageur au cyprès ; III. Le Retour au jardin natal], Carcassonne, Polère, 1920, 44 p. 11 LE DEUIL DES MUSES, id., Polère, 1921, 22 p. 11 ODES, N. R. F., 1922, 75 p. LELÉGIES ROMAINES, N. R. F., 1923, 83 p. ! 1 LE CANTIQUE SUR LA COLLINE, Cité des Livres, 1924, 80 p. Il LA GUIRLANDE LYRIQUE, Garnier, 1925, 142 p. Il LES DIOSCURES, Amiens, Polère, 1925, 28 p.

ALIN Pierre (PIERRE SCHULER dit), , 1879, Saint-Imier (Suisse).

Au RYTHME DE LA VIE, Grasset, 1911, 124 p. Il PENDANT LA GUERRE, Lausanne «■ La Concorde », 1916, IV + 40 p.

ALLARD (ROGER), 22 janvier 1885, Paris.

LA FÉERIE DES HEURES, Tallandier, 1902, 57 p. Il LA DIVINE AVENTURE [Bucoliques, Sagesse de l'amour], Lille, Le Beffroi, 1905, 178 p. Il LES NOCES DE LÉDA, Lille, Le Beffroi, 1905, 26 p. Il VERTES SAISONS,

l Abbaye, 1908, 173 p. j LE BOCAGE AMOUREUX OU LE DIVERTISSEMENT DES AMANTS CITADINS ET CHAMPÊTRES, avec figures d 'Albert Gleizes, Figmère, 1911, 82 p. 11 LES ELÉGIES MARTIALES, ill., p. Raoul Dufy, C. Bloch, 1917, 81 p. 1 i L'APPARTEMENT DES JEUNES FILLES, gr. de J.-E. Laboureur, C. Bloch, 1919, 75 p. LES FEUX DE LA SAINT-JEAN, avec 5 dessins de L.-A. Moreau, C. Bloch, 1919, 30 p. Il INSCRIPTIONS POUR UN ALBUM DE PÉCHÉS CAPITAUX, avec huit bois de Galanis, Lucien Vogel, 1922, 12 p. '

ALLORGE (HENRI), 20 mars 1878, Magny-en-Vexin (Seine-et-Oise) .

LES POÈMES DE LA SOLITUDE, Rev. des Poètes, 1902, 173 P- Il QUATRE RONDELS LOUIS XV, illust. de E. Rocher « Atlantide », 1904, 4 p. 11 L'AME GÉOMÉTRIQUE, Lettre-préf. de C. Flammarion, Plon, 1906, 48 p. 11 LE CLAVIER DES HARMONIES, transpositions poétiques d'impressions musicales, Plon 1907, XII + 150 p. Il COMME AU JOLI TEMPS DES MARQUISES, Plon, 1908, 62 p. ! 1 SOLFÉRINO, poésie pour le cinquantenaire de Solférino, Plon, 1909, p. Il L'ESSOR ÉTERNEL, Plon, 1909, 179 p. Il LA SPLENDEUR DOULOUREUSE, Plon, 1902, IV + 192 p.

ANGELLIER (AUGUSTE), 1 er juillet 1848, Dunkerque, 28 février 1911, Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais). A L'AMIE PERDUE, L. Chailley, 1896, 212 p. ; 2E édi.

Hachette, 1903, 218 p. || LE CHEMIN DES SAISONS, Hach., 1903, 258 p.

DANS LA LUMIÈRE ANTIQUE : LES DIALOGUES D'AMOUR [dialogue du Vieillard et de l'Adolescent, du Potier et de

la Jeune Fille, de l'Etrangère et du Jeune Homme], Hachette, 1905, 130 p. Il LES DIALOGUES CIVIQUES [dialogue de l'orateur et de son Ami. Dialogues du Vieillard et du Guerrier], Hach., 1906, 153 p. Il LES EPISODES, IRE PARTIE : le livre géorgique, le livre marin ; le livre de Vénus ; le livre d'Apollon], Hach., 1909, 215 p. Il 2E PARTIE [le livre des Sagesses ; le livre de Clio ; Luctus Matris], Hach., 1910, 201 p. Il LES SCÈNES [le banquet chez Clinias, le Secret de l'Opale ; l'Amant de Laïs], Hach., 1911, 186 p. Il ŒUVRES POSTHUMES [l'Aventure de Silène et de Pan. Niobé ; L'allée aux iris, le vieux mendiant], Hach., 1912, 139 p. || VERS DE JEUNESSE, h, c., Lille, Imp. Danel, 1913, 200 p. PAGES CHOISIES, PROSE ET VERS, éd. by Emile Legouis, Oxford, Clarendon Press, 1908, LVI + 184 p.

APOLLINAIRE DE KOSTROWITSKY (GUILLAUME), 26 août 1880, Rome, 10 novembre 1918, Paris. L'ENCHANTEUR POURRISSANT, avec grav. d'André Derain, H. Kahnweiler, 1909, 37 ff. n. c. ; — 20 éd. N. R. F., 1921, 93 p. 11 LE BESTIAIRE OU CORTÈGE D'ORPHÉE, bois gravés de Raoul Dufy, Delplanche, 1911, 76 p., n. c. - ; nouv. éd. La Sirène, 1919, 80 p. Il ALCOOLS, poèmes 1898-1913, Merc. de Fr., 1913, 205 p. ; — nouv. éd. N. R. F., 1920, 175 p. Il CASE D'ARMONS (polygraphié à la gélatine à 25 exempl.), 1915, 18 ff. n. c. Il VITAM IMPENDERE AMORI, dessins de Rouveyre, Merc. de Fr., 1915, XIV p. Il CALLIGRAMMES, poèmes de la paix et de la guerre, 19131916 [Ondes. Etendards. Case d'Armons. Lueurs de tirs. Obus couleur de lune. La Tête étoilée]. Merc. de Fr., 1918, 206 p. ; — nouv. éd. N. R. F., 1925, 228 p.

ARAGON (Louis).

FEU DE JOIE, Sans Pareil, 1920, 56 p. n. c.

ARCOS (RENÉ), 16 septembre 1881, Clichy (Seine).

L'AME ESSENTIELLE 1898-1902, Maison des Poètes, 19°3, 153 p. Il LA TRAGÉDIE DES ESPACES [Terre, Joyeuse vie. Rebellion des fronts. Insomnies], L'Abbaye, 1906, 158 p. 11 CE QUI NAIT, poème, Figuière, 1910, 143 p. Il L'ILE PERDUE, poème dramatique Merc. de Fr., 1913, 181 p. Il LE SANG DES AUTRES, ooèmes. 1014.-1017. Genève. Le Sablier. 1018. 01 n.

ARNOUX (PAUL-ALEXANDRE), 27 février 1884, Digne (Basses-Alpes).

L'ALLÉE DES MORTES, Sansot, 1906, 122 p. || Au GRAND VENT [deux Pelèrinages. Dans la montagne. Petites chansons sur la route. Stances au soleil et à la mort. Les Victoires. L'office des Ténèbres. Symphonie. Prière du matin]. Ollend., 1909, 164 p.

AVRIL (RENÉ d') (LÉON MALGRAS dit), 6 août 1875, Toul {Meurthe-et-Moselle).

UN JOUR PUIS L'AUTRE, rondels, Nancy, Revue Lorraine, 1898, 16 p. DE MESSIDOR A PRAIRIAL [en collab. avec Paul BRIQUEL], Nancy, Grosjean-Alaupin, 1899, 244 p. PROCESSIONS DANS L'AME. Merc. de Fr., 1900, 119 p. II LES DIVERTISSEMENTS DE LA COUR ET DE LA VILLE [en collab. avec Paul BRIQUEL], Ermitage, 1903, 40 p. LES IMPALPABLES [Poussières, Fumées. Lueurs. Odeurs et Brumes], Phalange, 1912. 131 p. Il L'ARBRE DES FÉES, poèmes lorrains, Marches de l'Est, 1912, 184 p. HOMMAGE A LA BELGIQUE, La Phalange, 1916, 32 p.

\*AUDIGIER (GEORGES), ICR mars 1863, RochefortMontagne (Puy-de-Dôme), 8 avril 1925, Paris.

LA FIDÈLE CHANSON, Ollend., 1895, 308 p. |j VERS LA VICTOIRE [Impressions. Amitié. Amour. Douleur. Sagesse]. Ollend., 1898, 243 p. Il LA VILLE AU BOIS DORMANT, Dorbon, 1912, 339 p. Il LE SANG VERSÉ, Dorbon, 1919, 368 p.

BACHELIN (HENRI), 27 mars 1879, Lormes (Nièvre).

HORIZONS ET COINS DU MORVAN, Merc. de Fr., 1904, 15 p. — 2c éd. Cahiers Nivernais, 4e cah., 1909, 47 P-

BALDENNE (Fernand) (BALDENSPERGER dit), 4 mai 1871, Saint-Dié (Vosges).

MEZZA VOCE, Chailley, 1895, IV + 156 p. Il EN MARGE DE LA VIE [Tendresses inquiètes. Septentrionales. En Musique], La Plume, 1901, 159 p. Il LA CROISÉE DES ROUTES, Poésies 1901 - 1914, Perrin, 1923, 229 p.

BARBUSSE (HENRI), 17 mai 1874, Asnières (Seine).

LES PLEUREUSES [Messe du passé. Très vieux rêves. Le soir en fête. Les choses, La lampe. La haine. Le silence des Pauvres], Fasq., 1895, 258 p.

BARZUN (HENRI-MARTIN), 27 février 1881, Grenoble (Isère).

HYMNE A LA VIE, poème pour les Panathénées, Imp. P. Dupont, 1905, 17 p. 11 ADOLESCENCE [Rêveries, Passions, 1903-1904] chez l'auteur, 1905 ; — (2e éd.), L'Abbaye, 1908. Il VÉRITÉ, poème, préf. de J.-Paul Boncour, 1906, p. Il LA TERRESTRE TRAGÉDIE : I. L'HOMME, 1904-1905 ; II. L'IDÉE, 1906 [sous la signature Henri Martin], éd. L'Abbaye, 1907, 332 p. ; — nouv. éd. avec les sous-titres : I. POÈMES DE L'HOMME, 1904-1905 ; II. LES CHANTS DE L'IDÉE, 1906, préf. de Gust. Kahn, Merc. de Fr., 1908, 246 p. III. LA CHAIR, l'Abbaye, 1908, p. 11 IV. LA MONTAGNE, 1907-1908. La Terre et l'Amour, drame poétique, Merc. de Fr., 1908, 109 p. Il IV. HYMNE DES FORCES, 1908-1911, poème dramatique [Le drame, antagonisme, l'Universel], Merc. de Fr., 1912, 159 p.

BATAILLE (HENRY), 4 avril 1872, Nîmes (Gard), 2 mars 1922, Rueil (Seine-et-Oise).

LA CHAMBRE BLANCHE, préf. de Marcel Schowb, Merc. de Fr., 1895. 61 p. 11 LE BEAU VOYAGE [La Chambre Blanche, le Beau Voyage, Et voici le jardin], Fasq., 1904, 255 p. ; — éd. définit, augmentée de nouveaux poèmes, Fasq., 1916, VIII + 354 p. Il LA DIVINE TRAGÉDIE [La joie rouge, le cercle de Caïn, le Cercle d'Eve. La forêt des ruines. La coulée du sablier. Le sacre de la mort], Fasq., 1916, 354 p. Il LA QUADRATURE DE L'AMOUR, Fasq., 1920, 320 p.

BEAUDUIN (NICOLAS), 10 septembre 1883, Amiens (Somme).

LE CHEMIN QUI MONTE, poèmes, Sansot, 1909, 164 p.

Il LE TRIOMPHE, Rubriques Nouvelles, 1909, 200 p. LA DIVINE FOLIE, Rubriques Nouvelles, 1910, 183 p. LES DEUX RÈGNES, poèmes, Rubr. Nouv., 1911,78 p. LA REVUE NOCTURNE, poésie, Rubr. Nouv., 1911, 15 p. || LES CITÉS DU VERBE, poème, Rubr. Nouv., 191 l, 91 p. 1 [ LES PRINCESSES DE MON SONGE, poème, Rubr. Nouv., 1912, 33 p. 11 LES SŒURS DU SILENCE, Basset, 1912, 113 p. 11 LA CITÉ DES HOMMES, Figuière, 1914, 160 p. Il L'OFFRANDE HÉROIQUE, 1915-1916, Vie des Lettres, 1916, 104 p. 11 RYTHMES ET CHANTS DANS LE RENOUVEAU, Povolozky, 1920, 75 p. Il SIGNES DOUBLES, poèmes sur trois plans, Povolozky, 1921, 59 p. M L'HOMME COSMOGONIQUE, Povolozky, 1922, 85 p. )| LES ENFANTS DES HOMMES, mystère, Povolozky, 1922, 100 p.

\*BEAUFILS (EDOUARD), 27 août 1868, Rennes (Illeet Vilaine).

PAYSAGES D'ITALIE [A. Stendhal. Les lacs. Milan, Venise, Florence], Lemerre, 1902, 60 p. Il ITALIAM! ITALIAM! Lemerre, 1907, 164 p. Il LES RADES, poèmes, 1894-1914, Lemerre, 1914,222 p. Il AMOUR SACRÉ DE LA PATRIE, poèmes de la guerre, 1914-1917 SaintBrieuc, Guyon, 1917, 49 p.

BELVAL-DELAHAYE (ANATOLE), 19 février 1879, La Ferté-Milon (Aisne), 27 septembre 1918, hôpital militaire de Romanche (Drôme).

LA CHANSON DU BRONZE, chez l'auteur, 1908, 147 p. ;

— 2e éd. Maison des Loups, 1911, 148 p.

BENOIT (FERNAND).

LA FOIRE AUX PAYSAGES, Merc. de Fr., 1911, 215 p.

BENOIT (PIERRE), 16 juillet 1886, Albi (Tarn).

DIADUMÈNE, poèmes, G. Oudin, 1914, 116 p. ||

LES SUPPLIANTES, Albin Michel, 1920, 255 p.

BERNARD (JEAN-MARC), 4 décembre 1881, Valencesur-Rhône (Drôme), 9 juillet 1915, Souchez (Pas-deCalais) .

L'HOMME ET LE SPHINX, poème, Valence, A. Ducros, 1904, p. || LA MORT DE NARCISSE, églogue, Valence, 1904, p. — 2e éd., Bruxelles, Le Thyrse, 1905, 27 p. || LE BANQUET RIDICULE, satire, Valence, les Guêpes, 1909, 8 p. Il QUELQUES ESSAIS, poèmes, 19°4-19°9, Nouvel. Libr. Nat., 1910, 40 p. Il SUB TEGMINE FAGI, Fragment d'un prochain livre. N. R. F., 8 p. SUB TEGMINE FAGI [Amours. Bergeries et Jeux],

avec un avant-dire de Mallarmé, Temps présent, 1913, 176 p. 11 POÉSIES, dans ŒUVRES COMPLÈTES, le Divan, 1923, Tome I, p. 1 à 164.

BERNOUARD (FRANÇOIS), 13 avril 1884, Paris.

LES ROSES SOUS LA BRUINE, Fayard, 1904,48 p. n. c.| FUTILE, ROMAN SUIVI DE REGRETS A FUTILE, Belle Edition, 1910, 64 p. n. c. Il LES REGRETS DE FUTILE, par Futile, préf. de Marguerite Charmoy, Belle Edition, 1913, 64 p. n. c. Il LE BONHEUR DU JOUR, suivi de SUR LES TOMBEAUX 1905-1913, Belle Edition, 1914, 172 p. n. c. Il LA BERLUE RAYONNANTE, poème pour plaire aux yeux, charmer les oreilles et distraire l'esprit, Belle Edition, 1919, 36p. n. c.

BERRICHON Paterne (PIERRE DUFOUR dit),

1855, Issoudun (Indre), 29 juillet 1922, La Rochefoucauld (Charente).

LE VIN MAUDIT, petits poèmes, avec frontispices de P. Verlaine, Meisein, 1896, 64 p. Il POÈMES DÉCADENTS, 1883-1895, Messein, 1910, 134 p.

BERTHAULT (FRANÇOIS), 2 avril 1889, Le Mans.

DES HEURES SOUS LE CIEL : I. LA BEAUTÉ, Le Divan, 1920, 94 p. Il II. LE DRAME, Le Divan, 1921, 132 p.

BERTRAND (ADRIEN), 4 août 1888, Nyons (Drôme), 18 novembre 1917, Grasse (Alpes Maritimes).

LES JARDINS DE PRIAPE, Dorbon aîné, 1916, 77 p. || LE VERGER DE CYPRIS, Berger-Levrault, 1917, 87 p.

BIZET (RENÉ), 13 novembre 1887, Paris.

UNE HISTOIRE, Actes des Poètes, 1910, 48 p. Il LE FRONT AUX VITRES, La Mêlée, 1913, 45 p. || Aux OISEAUX DES ILES, Renaiss. du Livre, 1918, 117 p.

BLANGUERNON (EDMOND), 14 janvier 1876, Bailleul (Nord).

RIMES BLANCHES, Fischbacher, 1896, 128 p. || SIXAINS POUR ELLE, Lille, Imp. Castiaux, 1899, 14 ff. n. c. Il L'OMBRE AMOUREUSE, Lille, L? Beffroi, 1901, 166 p. Il LA VIE ORGUEILLEUSE, poèmes 1900-1911 [ Vivre. Du printemps au printemps. De soi aux autres. La Science divine], Figuière, 1912, 154 p. Il SDNNETS DU DELTA (extrait de la Revue Indochinoise), Hué, imp. Dac-Lan, 1923, 16 p.

BOCQUET (LÉON), II août 1876, Marquillies (Nord).

LES SENSATIONS, Vanier, 1897, 210 p. Il FLANDRE, poésies, Maison des Poètes, 1901, 97 p. LES CYGNES NOIRS, poèmes, 1899-1903, Merc. de Fr., 1906, 235 p. 11 LES BRANCHES LOURDES, poèmes, 1903-1910, le Beffroi, 1910, 203 p. Il LA LUMIÈRE D'HELLAS, Le Beffroi, 1913, 93 p.

\*BOIS (JULES), 29 septembre 187 l, Aiarseille (Bouchesdu-Rhône).

PRIÈRES, poèmes, 1885-1893, Art Indépendant, 1895, 122p. Il L'HUMANITÉ DIVINE, Fasq., 1910, XXX + 340.

BONNARD (ABEL), 19 décembre 1883, Poitiers (Vienne).

LES FAMILIERS, Soc. Fr. d'Impr. et de Lib., 1906, 260 p. 11 LES ROYAUTÉS [L'Héroïsme. Les poèmes quotidiens. L'Amour], Fasq., i D, 286 p. Il LES HISTOIRES [La sous-préfète. Le Prince persan], Fasq., 1908, 190 p. Il LA FRANCE ET SES MORTS, Soc. Litt. de Fr., 1919, 55 p.

BONNEROT (JEAN), 5 juillet 1882, Poitiers (Vienne).

Au SEUIL DU TEMPLE, premier livre des Odes h. c., Privas, 1906, 76 p. 11 LE LIVRE DES LIVRES, fragments, Cah. de la Quinzaine (VIIIe, 8e série), 1906, 72 p. Il LE LIVRE DES L VRES, 1904-1909, nouv. éd. [Variations sur la gloire et le passé. Souvenirs de mon Morvand. Médaillons de reliure. Miniatures. Le Livre de Maîtrise. Invectives. Révoltes. Béatitudes], Grasset, 1910, 294 p. 11 PROVINCE. CARNET DE VOYAGF, Moulins, Cahiers du Centre, 1912, 50 p.

BOSC (JOSEPH), 24 août 1876, Paris.

DES PRINTEMPS AUX AUTOMNES, Sansot, 1905, 202 p.

BOSCHOT (ADOLPHE), 4 mai 1871, Fontenay-sousBois (Seine).

FAUNESSES ET BACCHANTES, Sonnets, Bruxelles, Lacomblez, 1894, 40 p. 11 MATINS D'AUTOMNE, id. Lacomblez, 1895, 28 p. || RÊVES BLANCS, Bruxelles, Lacomblez, 1895, 173 p. || DANS LA CHAPELLE, éd. Rev. d'Art dramat., 1899, 30 p. Il POÈMES DIALOGUÉS [Matin d'automne. Dans la Chapelle. L'aurore au printemps], Perrin, 1901, 188 p.

BOUCHAUD (PIERRE DE), 24 octobre 1866, Chasselay (Rhône), mars 1925, Paris.

RYTHMES ET NOMBRES, Lemerre, 1895, 168 p. Il LES MIRAGES, Lemerre, 1899, 131 p. I| LE RECUEIL DES SOUVENIRS, Lemerre, 1899, 157 p. || LES HEURES DE LA MUSE, Lemerre, 1903, 338 p. || LES LAURIERS DE L'OLYMPE, Lemerre, 1907, 238 p. LE LUTH DORÉ, Grasset, 1911, 350 p. 11 LA FRANCE ÉTERNELLE, Grasset, 1914, 102 p. Il IN MEMORIAM, Lemerre, 1918, 16 p. || HYMNE A LA VICTOIRE, Lemerre, 1919, 14 p. M FÊTES DE LA VICTOIRE, « Les Argonautes », 1919, 14 p. BOUCHER (MAURICE), 10 décembre 1885, Tours (Indreet-Loir.,) .

POÈMES, Lyon, Maison des Deux Collines, 1919, 208 p. 11 NOUVEAUX POÈMES. LES CHANTS DE LA TERRE ET DE L'EAU, Les Gémeaux, 1921, 190 p. Il PAYSAGES [Savoie, Vosges, Bretagne], Povolozky, 1923, 110 p. BOULEN (CHARLES), 30 décembre 1868, Varar.gevillesur-Mer (Seine-Inférieure).

VOYAGES A TRAVERS LA COULEUR LOCALE, préf. de Ch.-Th. Feret, Rey, 1906, XV + 190 p. || SONNETS POUR LA SERVANTE, Alençon, 1921, 99 p. BOUVELET (HENRI), 1890, Paris,

1912, Paris.

PREMIERS POÈMES, janvier-juin 1906, Mâcon, Protat, 1906, 132. p. || L'APPEL AU SOLEIL, poèmes, Sansct, 1908, 133 p. 11 LE ROYAUME DE LA TERRE, Belle Edition, 1910, 304 p. 11 POÉSIES, Fasq., 1914, 305 p. BRETON (ANDRÉ).

MONT DE PIÉTÉ, Sans Pareil, 1919, 40 p. Il LES CHAMPS MAGNÉTIQUES [en collab. avec PHILIPPE SOUPAULT], Sans Pareil, 1920, 119 p.

BRILLANT (MAURICE), 15 octobre 1881, Combrée (Maine-el -Loire).

LES MATINS D'ARGENT [L'amour qui pleure. Le labour et la moisson. Templa serena], Plon, 1911, 141 p. Il MUSIQUE SACRÉE, MUSIQUE PROFANE, Garnier, 1921, 126 p. Il CANTILÈNE POUR UNE JEUNE SAINTE (avec aquarelles de Maurice Denis), Bloud, 1923, XII + 45 p.

BRIQUEL (PAUL), 9 décembre 1877, Lunéville (lUeurtheet-Moselle).

SOIRS D'AUTOMNE. Nancy, Revue Lorraine, 1897, 172 p. Il DE MESSIDOR A PRAIRIAL (en collab. avec RENÉ D'AvRIl.), Nancy, Grosjean-AlIalipin, 1899, 244 p. Il LE SENS DE LA VIE, Nancy, Revue Lorraine, 1898, 8 p. IL LES JOIES HUMAINES, Merc. de Fr., 1899, 173 p. 11 VARIATIONS SUR UN THÈME D'AUTOMNE, Nancy, Thomas (Malzéville), 1898, 23 p. Il LA GERBE DE FLEURS NOIRES, Nancy, Barbier et Paulin, 1901, 18 p, Il LA CONSCIENCE DU SOIR, Nancy, Thomas (Malzéville), 1903, 77 p. 11 LES DIVERTISSEMENTS DE LA COUR ET DE LA VILLE (en collab. avec RENÉ D'AVRIL), « Ermitage », 1903, 40 p.

BROUSSE (J .-RozÈs DE), le r juin 1876, Toulouse.

LA DOUBLE GUIRLANDE (avec PIERRE FONS), Toulouse, Ame latine, 1902, 19 p. Il LE MOULIN DE BROUSSE, (ornements d'Elie Clavel), Toulouse, Ame latine, 19°3,16 p. ! 1 ELOGE DE CLÉMENCE ISAURE, Toulouse, Privat, 1907, 8 p. Il LA MAISON SUR LA COLLINE, 1897-1910, Rev. des Poètes, 1910, 134 p. Il Aux ÉTUDIANTS DE TouLOUSE, Toulouse, Privat, 1912, 6 p.

\*BRUANT (ARISTIDE), 6 mai 185 1, Courtenay (Loiret), 11 février 1925, Paris.

DANS LA RUE (2e VOLUME) CHANSONS ET MONOLOGUES, dessins de Steinlen, A. Bruant, 1895, 207 p. ; — nouv. éd. DANS LA RUE, POÈMES ET CHANSONS CHOISIS [extraits des deux volumes ; Tome I paru en 1889] avec quelques souvenirs pour servir de préface. Dessins de Steinlen, Poulbot, Borgex, Rey, 1924, XVI + 229 p. 11 SUR LA ROUTE, Chansons et Monologues, dessins de Borgex, Courtenay, A. Bruant, 1897, 207 p. BURIOT-DARSILES (HENRI), 24 janvier 1875, Luxeuil (Haute-Saône).

PAUCA PAUCIS, h. c. [sous la signature Raymond Dan:.iles], Fougerolles, Imp. Reuchet-Ougier, 1907, 171 p. CAILLARD (C.-FRANCIS), 1886, Châtellerault (Vienne), 27 septembre 1915, Monastère de Cogullada (Espagne).

LES VIVANTES, préf. de Léo Claretie, Soc. Fr. d'Impr. et de Lib., 1907, XII + 245 p. Il LES SAGESSES, Il. Falque, 1910, 127 p. 11 LES ROSIERS SUR LA TOMBE, « Temps Présent », 1912, 191 p.

CALEMARD DE LA FAYETTE (OLIVIER), 27 août 1877, La Chassagnon (Haute-Loire), 13 octobre 1906, id.

LE RÊVE DES JOURS, Sansot, 1904, 187 p. !! LA MONTÉE, poème suivi d'extraits de sa correspondance et de fragments en prose, Hach., 1909, 251 p. CAMO (PIERRE), 16 décembre 1877, Céret (PyrénéesOrientales).

LE JARDIN DE LA SAGESSE, Floury, 1906, 132 p. 11 LES PEAUX JOURS [Le Jardin de la Sagesse, Les Roses d'Emyrne), Merc. de Fr., 1913, 220 p. 11 LE LIVRE DES REGRETS, Garnier, 1920, 171 p. Il TREIZE ROMANCES BARBARESQUES, Champion, Les Amis d'Edouard (N° 76), 1925, 32 p.

CAMPION (ROBERT), 4 mai 1863, Lisieux (Calvados).

RIMES PAYSANNES, préf. de Ch.-Th. Féret, Lisieux, Morière, 1902, 104 p. Il LE JARDIN DÉFLEURI, préf. de F. Fleuret, Le Havre, Quoist, 1907, 75 p.

CANORA Jean (Louis PRUNIÈRES dit), 20 août 1877, Paris, 17 juillet 1912, Paris.

SCÈNE LYRIQUE EN L'HONNEUR D'AUGUSTE COMTE « La Revue », 1902, 32 p. Il POÈMES 1898-1905, préf. de Sully Prud'homme [Strophes et Chansons. Lente épreuve. Vers l'Humanité], Messein, 1905, 223 p. Il L'HUMANITÉ TRIOMPHANTE, poème pour le 50e anniv. d'A. Comte, Messein, 1907, 32 p.

CANTACUZÈNE (CHARLES-ADOLPHE), 18 juin 1874, Bucarest (Roumanie).

LES SOURIRES GLACÉS, 1896, IV + 235 p. Il LES DOULEURS CADETTES, 1897, XII + 119 p. Il LES CHIMÈRES EN DANGER [Les Fiançailles fallacieuses. Les guirlandes de cyprès et de violettes. Sourires vers le passé], 1898, VII + 129 p. Il CINGLONS LES SOUVENIRS ET CINGLONS VERS LES RÊVES [L'Automne fatidique et coquet. Les cœurs en partance], 1900, VII + 149 p. i 1 SONNETS EN PETIT DEUIL, 1901, 155 p. 11 LITANIES ET PETITS ÉTATS D'AME, 1902, 154 p. Il LES GRACES INEMPLOYÉES, 1904, 232 p. Il LARMES FOUETTÉES, 1911, 167 p. 11 LES ADORABLES COÏNCIDENCES, 1912, 265 p. 11 APOTHÉOSE DE MÉTÉORES, 1913, IX -1- 219 p. Il Mrs BROUILLARDS DE ROSES, 1914, 223 p. Perrin.

CARCO Francis (FRANÇOIS CARCOPINO-TUSOLI dit), 3 juillet 1886, Nouméa (Nouvelle-Calédonie). INSTINCTS, poèmes en prose, [Bas beuglants. Caboulots] Le Feu, 1911, 71 p. ; — et avec sous-titre : PROMENADES PITTORESQUES A MONTMARTRE, PANAM. Coll. « Les Contemporains », Stock, 1924, 127 p. Il LA BOHÈME ET MON CŒUR, chez Fauteur, 1912, 78 p. CHANSONS AIGRES-DOUCES, Marseille, Collection des Cinq, 1912, 47 p. ! 1 Au VENT CRISPÉ DU MATIN, Marseille, Collection des Cinq, 1913, 89 p. 11 PETITS AIRS, bois de Deslignères, R. Davis, 1920, 45 p. LA BOHÈME ET MON COEUR [réunion de : Chansons aigresdouces et Petits Airs], N. R. F., 1922, 91 p.

CARRÈRE (JEAN), , 1868, Gontaud (Lot-etGaronne).

LES BUCCINS D OR [Chants d avant 1 aube], Grasset, 1911, 68 p. ; — nouv. éd. Perrin, 1918, II + 80 p. Il LES CHANTS ORPHIQUES [premières poésies. Les Buccins d'Or. La Gloire et la Bête, 1891-192IJ, Pion, 1923: 228 p. 11 ONZE SONNETS DE LA GRANDE ÉPOPÉE h. c., Rome, typ. Bertero, 1918, .1 ODE TRIOMPHALE A LA GLOIRE DE VICTOR HUGO, Libr. de Fr., 1920, 15 p.

C ASTI AUX (PAUL), 3 février 1881, Lille (Nord).

Au LONG DES TERRASSES [Zélande et Hollande.

Dominicalement. Paysages sentimentaux. Au temps glorieux], Lille, Le Beffroi, 1905, CLXXIV, p. 11 LA JOIE VAGABONDE [Images au long des routes. Soleillades. Paroles musicales], Merc. de Fr., 1909, 161 p. Il LUMIÈRES DU MONDE, Merc. de Fr., 1913, 138 p.

CAZAMIAN (ANDRÉ).

SOUS LE VOILE, Grasset, 1912, 235 p. 11 LES FEUILLES DE L'ARBRE, Lcmerre, 1920, 175 p.

CÉ (CAMILLE) (CHEMIN dit), 26 octobre 1878, Rouen (Seine-Inférieure).

LE LIVRE DES RÉSIGNATIONS, Sansot, 1908, 285 p.

CENDRARS (BLAISE), IER septembre 1887, Paris.

LA LÉGENDE DE NOVGORODE (tiré à 14 ex.), Moscou, Sozonow, 1909, 34 p. Il SÉQUENCES, Hommes Nouveaux. 1912, 35 P- 11 LES PAQUES, poème avec un dessin de l'auteur, Hommes Nouveaux, 1913, 14 p. 11 LA PROSE DU TRANSSIBÉRIEN ET LA PETITE JEHANNE DE FRANCE, Les Hommes Nouveaux, 1913, 1 feuille folio pliée en 8. Il PROFOND AUJOURD'HUI, prose, dessin de Zarraga, Belle Edition, 1917, 24 p. 11 LE PANAMA OU LES AVENTURES DE MES SEPT ONCLES, poème, La Sirène, 1918, 39 p. Il J'AI TUÉ. prose, Crès, igig, 23 p. 19 POÈMES ÉLASTIQUES. Au Sans Pareil, 1919, 56 p. n. c. 11 Du MONDE ENTIER, N. R. F., 1919, 131 p. Il KODAK, Stock, 1924, 97 p.

CENDRÉ (Loys) (ANDRÉ GERMAIN dit), 12 août 1883, Paris.

POÈMES VOII.Ë3, Belle Edition, 1912, III p. I| LE DOUBLE VISAGE, Figuière, 1913, 194 p. Il CHANTS DANS LA BRUME, Em. Paul. 1922.

CHABANEIX (PHILIPPE), 20 mai 1898, en rade d' Albany (Australie).

LES TENDRES AMIES, Libr. des Lettres, 1922, 38 p. Il LE POÈME DE LA ROSE ET DU BAISER. Le Divan, 1923, 65 p. 11 COULEUR DU TEMPS PERDU, Champion, Amis d'Edouard (N° 83), 1925, 29 p.

CHADOURNE (LOUIS), 7 juin 1890, Brives (Corrèze), 20 mars 1925.

COMMÉMORATION D'UN MORT DE PRINTEMPS, [Bruges, Imp. Ste-Catheriné] 1917, 32 p., n. c. || L'AMOUR ET LE SABLIER, Bernouard, 1921, 31 p. CHAFFIOL-DEBILLEMONT (FERNAND), 1881, Paris.

LES MIROIRS TERNIS, Grasse!:, 1910, 205 p. ! 1 LE MOIS D'EXIL, Grav. de Deslignières, Lib. des Lettres, 1922, 60 p.

CHAINE (PIERRE), 26 mai 1882, Tenay (Ain).

POÈMES 1900-1.906, Sansot, 1906, 170 p.

CHALUPT (RENO, 30 décembre 1885, Paris.

LA LAMPE ET LE MIROIR, petite suite de poèmes sans accompagnement, La Phalange, 1911, 139 p. INTERLUDES réunis... pour se jouer à soi-même dans un mouvement souple et sans rigueur « Recueil pour Ariane n, 1912,40 p. || NOCTURNES, Recueil pour Ariane, 1914, 20 p. n. c, DIVERTISSEMENTS DE PRINCESSES QUI S'ENNUIENT, sept planches de Robert Bonfils, présentées... Libr. Lutetia, 1918, 9 p. Il FLORA, suite de dessins de Pamela Bianco, agrémentée de quatrains, L. Vogel, 1920, 44 p. n. c.

\*CHARLES-BRUN (CHARLEs-PiERRE-jEAN BRUN dit), 29 décembre 1870, Montpellier (Hérault). ONYX ET PASTELS, Montpellier, Coulet, 1895, XIV — 56 p. || COMMEMORATIO MORTUI, Montpellier, Hamelin, 1896, 16 p. Il LES VOYAGES, Levé, 1901, 12 p. IL LE SANG DES VIGNES [Epithalames.Vitraux pour François d'Assise. Sagesse. Musiques], Messein, 1907, 119 p.

CHARPENTIER (HENRY), 15 juin 1889, Paris.

LA MER FABULEUSE, poèmes, Messein, 1909. 36 p. n. c. LE TOMBEAU DE STÉPHANE lYIALLARMÉ, h. c., Etampes, klaurice Dorman, 1910, 26 p. n. c. 1 i

LE POÈME D'ARMAGEDON, « la Connaissance ", 1920, 48 p. n. c.

CHENNEVIÈRE (GEORGES), 22 mai 1884, Paris.

LE PRINTEMPS, poème dramatique en 3 parties et 1 prologue [L'Annonciation. La Danse. Des Hommes], Figuière, 1910. 210 p. 11 LE CHANT DE MIDI, fête pour la Commémoration des Morts, A.Leduc, 1919, 38 pp. 11 APPEL AU MONDE. Les Fêtes du Peuple, 1919, 30 p. ; — Nouv. éd. augmentée, 1922, . PoÈME POUR UN ENFANT RUSSE, Les Fêtes du Peuple, 1919, 5 ff. n. C. ODE A JAURÈS, Les Fêtes du Peuple, 1920, 8 p. POFMES 1911-1918, Les Amis des Livres 1920, 141 p. LE CHANT DU VERGER, idylle, Le Mouton Blanc, 1923, 14 p.

CHOLLET (LOUIS), 24 janvier 1864, Thenezay (DeuxSèvres) .

BAS-RELIEFS. LA VOIE DOULOUREUSE, lettre de F.

Coppée, Lemerre, 1899, XI + 216 p. 11 LES SOUVENANCES [Eaux-fortes et pastels. Aubes et Crépuscules. Légendes et Récits. La Poésie en Habit noir], Lemerre 1901, Il. CHANTS DE RÉVOLTE, Messein, 1904, 142 p. Il REFLETS SUR LA ROUTE [Les Heures indulgentes ; — Pensives ; Une voix dans la nuit], Lemerre, 1907, 214 p. 11 LA TERRE MATERNELLE, Blois, Jardin de la France, 1921, VIII + 168 p.

CHRISTIAN-FROGÉ (RENÉ), 17 avril 1880, Vernoille-Fourrier (Maine-et-Loire).

Au JARDIN DES ROSES MOURANTES, poèmes, Sansot, 1908, 177 p. Il LA LYRE DE FER [L'âme errante. Les Légendes. Les Cultes], Les Loups, 1911, 203 p. il Sous LES RAFALES, Figuière, 1916, 235 p. Il LA PETITE VILLE, illustr. de Valerio, Rey, 1918, 173 p.

CLAUDEL (PAUL), 6 août 1868, Villeneuve-sur -Fer e (Aisne).

LES MUSES, L'Occident, 1905, 31 p. Il CINQ GRANDES ODES, suivies d'un PROCESSIONNAL POUR SALUER LE SIÈCLE NOUVEAU, L'Occident, 1910, 171 p. ; — Nouv. éd. augmentée d'arguments, N. R. F., 1913, 206 p. Il VERS D'EXIL, dans Théâtre, IRE Série, Tome IV, p. 223-241, Merc. de Fr., 1911. Il CETTE HEURE QUI EST ENTRE LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ, Cantate à trois voix, N. R. F., 1913, 75 p. Il DEUX POÈMES D'ÉTÉ [La Cantate à trois voix. Protée, drame satyrique], N. R. F., 1914, 217 p. 11 (1) LA NUIT DE NOËL DE 1914, L'Art Gothique, 1915, 64 p. ! 1 (2) TROIS POÈMES DE GUERRE, N. R. F., 1915, 30 p. || CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI, N.R.F., 1915,214 p. Il (3) AUTRES POÈMES DURANT LA GUERRE, N. R. F., 1916, 54 p. 11 LA MESSE LA-BAS, N. R. F., 1919, 72 p. Il POÈMES DE GUERRE [1914-1916], [Réunion de 1, 2 et 3] N. R. F., 1922, 150 p. ODE JUBILAIRE POUR LE SIX CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE DANTE, N. R. F., 1921, 48 p.

CLERC (CHARLES), 14 août 1879, Paris.

LES OASIS, Lemerre, 1912, 119 p. Il L'OMBRE DORÉE [Dames de jadis et d'antan. Les Exilés (1 acte). Effigies pour la Stèle], Pierre Lafitte, 1921, 122 p.

COCTEAU (JEAN), 5 juillet 1892, Maisons-Laffitte (Seine-et-Oise).

LE PRINCE FRIVOLE, Merc. de Fr., 1910, 170 p. ||

LA LAMPE D'ALADIN, Soc. d'éditions, R. de Seine, 23,

1909, 187 p. 11 LA DANSE DE SOPHOCLE, Merc. de Fr., 1912, 216 p. Il (1) LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, La Sirène, 1918, 142 p. ODE A PICASSO, poème, 1917, Bernouard, 1919. 62 p. n. c. (2) POÉSIES, 1917-1920, La Sirène, 1920, 129 p. Il ESCALES, avec images d'André Lhotte, La Sirène, 1920,65 p. Il (3) VOCABULAIRE, La Sirène, 1922, 111 p. Il LA ROSE DE FRANÇO)S, Bernouard, 1923, 28 p. n. c. POÉSIE, 1910-1923 [Réunion de 1, 2, 3 avec : Discours du grand sommeil et Plain Chant], N. R. F., 1925, 468 p.

COMBETTE (DOMINIQUE), 1884, Bourgneuf-Vald'Or (Saône-et-Loire).

PRÉSENCE, Le Temps Présent, 1910, IV + 132 p. Il LES PÈLERINS D'EMMAus, Temps Présent, 1912, 168 p.

CROS (GUy-CHARLES), 2 février 1879, Paris.

LE SOIR ET LE SILENCE, Sansot, ¡908, 244 p. Il LES FÊTES QUOTIDIENNES, Merc. de Fr., 1912, 183 p. Il. LES PASTORALES PARISIENNES, Bernouard, 1920, 38 p.

CUBELIER DE BEYNAC (LÉONCE), 1869, Manzac (Dordognc).

LA NAISSANCE DU VERBE, poèmes, Bibl. des Poèmes, 1911, 160 p. Il LES DEux GARDIENS DU JOUR, poème, Picart [1920], 46 p.

DAUPHIN (FERNAND), 30 septembre 1876,Nancy (Meiirthe-et-Moselle) .

LES LOINTAINS, G. Jacques, 1900, 248 p. 11 ODES A VOIX BASSE [Le Cygne. L'Auberge. Pan. La Vallée. Fêtes de Lumière], Sansot, 1907, 115 p. 11. LES ALLÉGRESSES [Jeux de l'Ame et du Monde. Elégies du Bonheur. Apprentissage de la Joie], Le Divan, 1922, 122 p.

DAVID (GEORGES), 1er mars 1878, Richelieu (IndreLoire).

LE TOIT QUI FUME, préf. de Léon Bocquet, Le Beffroi, 1912, 143 p. Il Du PAIN DANS LA HUCHE, croquis poitevins, Saint-Raphaël, « Les Tablettes », 1906,56 p.

DEGRON (HENRI), 1871, novembre 1906, Paris.

LA CORBEILLE ANCIENNE, poèmes, racontars préalables pour Adolphe Retté, Vanier, 1895, 99 p. ! 1 POÈMES DE CHEVREUSE OU LES ViLLANELLES DE LA VALLÉE, préf. de Stuart Merrill, La Plume, 1902, XV + 11° p.

DELACOUR (ANDRÉ), 30 septembre 1883, Rodez (Aveyron).

PRAELUDIA, Soc. des Poètes français, 1906, 22 p. Il LES OASIS, Plon, 1907, II + 145 p. Il LE DON DE SOI, Pion, 1908, 171 p. Il LE RAYONNEMENT, Temps Présent, 1910, 216 p. ! 1 L'ANGOISSE [L'angoisse du Cœur ; paternelle ; spirituelle], Temps Présent, 1913, 125 p. || LA VICTOIRE DE L'HOMME, Belles Lettres, 1921, 167 p.

DELAQUYS (GEORGES), 15 juillet 1880, Paris.

LA BONNE CLAIRIÈRE, avec 5 dessins de Claude Chéreau, Belle édition, 1911, 303 p. Il LES BALLADES DU DIMANCHE, Plon-Nourrit, 1923, 228 p.

DELATTRE (FLORIS), 18 mai 1880, Haisnes (Nord).

LES RYTHMES DE DOUCEUR, Lille, Le Beffroi, 1901, 90 p. Il LE VERGER DÉFLEURI [Quand l'âme se souvient...; s'inquiète;... espère], Lille, Le Beffroi, 1905, 14.2 D.

DELISLE (HENRI), 8 juillet 1878, Amiens (Somme).

CHANSONS DOLENTES ET JOYEUSES 1895-1899, Soc. d'édit. litt., 1899, 23 p. Il POUR LA CITÉ, poèmes et sonnets, Blois, Imp. Centrale, 1901, Il HEURES. poèmes, Rev. verlainienne, 1901, || LE JARDIN POTAGER, poèmes ironiques [sous la signature Jules Mary), Blois, Rev. Anonyme, 1902, 18 p. L'EccLÉSIASTE, adaptation en vers, Le Beffroi, 1909, 53 p. 11 Au LARGE, Le Beffroi, 1910, 141 p. 11 LA SAGE ARDEUR, poème, 1910-1912. Le Beffroi, 1912, 127 p.

DEPONT (LÉONCE), 24 mai 1862, Surgères (CharenteInférieure), avril 1913, Sur gères.

SÉRÉNITÉS, Lemerre, 1897, 222 p. || DÉCLINS, Lemerre, 1899, V + 242 p. PELÈRINAGES, Lemerre, 1902, 316 p. 11 ODE A VICTOR-HUGO, 1903, M LE TRIOMPHE DE PAN, « Revue des Poètes », 1906, LA FLUTE ALEXANDRINE [Petites églogues. Adolescentes. Géorgiques Bucoliques], Lemerre, 1913, 166 p.

DERÈME (TRISTAN) (PHILIPPE HUC dit), 13 février 1889, Marmande (Lot-et-Garonne).

\*LE RENARD ET LE CORBEAU, poème comique, h. c., Nantes, J. Lessard, 1905, 4 p. 11 \*LE TIROIR SECRET, poèmes, Oloron-Sainte-Marie, Imp. Marque, 1906, 8 p. LA CHIMÈRE VAINCUE, poèmes, [sous la signsture Philippe Raubert], Olor on-Sainte-Marie, Imp. Marque, 1907, 12 p. 11 (1) LE PARFUM DES ROSES FANÉES, Agen, Imp. Moderne, 1908, 12 p. Il (2) LES IRONIES SENTIMENTALES, éd. Revue « Poésie H, 1909, 20 p. Il (3) PETITS POÈMES, préf. de Philippe Huc, Lecène et Oudin, 1910, 83 p. Il (4) ERÈNE OU L'ETÉ FLEURI, h. c., Oloron Sainte-Marie, 1910, 8 p. Il (5) PETIT CAHIER (avec Carco, Pellerin et Vérane), Terbes 1911, 8 p. Il (6) LA FLUTE FLEURIE, Collection des Cinq, 1913, 126 p. Il (7) LE POÈME DE LA PIPE ET DE L'EsCARGOT, Tarbes, Imp. Lesbordes, 1912, 14 p. ; — 2e éd. Emile-Paul, 1920, 25 p. Il (8) LE PARFUM DES CHIMÈRES ÉTRANGLÉES, Emile-Paul, 1921, 74 p. 11 QUELQUES VERS DE FEU M. DECALANDRE, Tarbes, Lesbordes, 1921, 16 p. Il LA VERDURE DORÉE [réunion des plaquettes 1 à 8], Emile-Paul. 1922, X + 274 p. 11 L'ENLÈVEMENT SANS CLAIR DE LUNE OU LES PROPOS ET LES AMOURS DE M. THÉODORE DECALANDRE. prose et vers, Champion, Les amis d'Édouard (N° 59), 1924,118 p.; — nouv. éd. augmentée, Em.-Paul, 1924, 148 p. ; — nouv. éd. avec Préface de M. Théodore Decalandre, Em.-Paul, 192-5, LVIII + 152 p. Il ARABESQUES SOUS L'AZUR OU LE DESTIN DES POÈTES, Monaco, Soc. des Conférences, 1925, 42 p. Il LA BRIDE ET LE CHEVAL OU LE SOUVENIR DE JEAN-MARC BERNARD, Tarbes, Lesbordes, 1925, 32 p, Il FAUSSE MORT DE M. DECALANDRE, Em. Paul, (Coll. des introuvables), 1925, 48 p. ! 1 LE QUATORZE JUILLET OU PETIT ART DE RIMER QUAND ON MANQUE DE RIMES, Em.-Paul, 1925, 62 p. Il DEREMIÀNA OU JEUX, IMPROMPTUS ET DIVERTISSEMENTS DE TRISTAN DERÈME, PAR NOËL RUET, Seraing, Liège, Le Prisme, 1925, 56 p.

(Les volumes marques d'une astérisque sont signés Philippe Hue).

DERENNES (CHARLES), 4 août 1862, Villeneuve-sur Lot (Lot-et-Garonne).

L'ENIVRANTE ANGOISSE, Ollend., 1904, 176 p. ||

LA TEMPÊTE, Ollend., 1906, 219 p. ! 1 PERSÉPHONE.,

Garnie1920, 125 p. 11 LA CHANSON DES DEUX JEUNES FILLES, poème, Bernouard, 1918, 37 p. n. c. Il LE LIVRE D'ANNIE, Bernouard, 1920, 32 p. Il LA FONTAINE DE JOUVENCE, Garnicr, 1923, 125 p.

DÉRIEUX (HENRY), 15 avril 1892, Le Passage (Isère).

LE SABLE D'OR, Lyon, Art Libre, 1910, 39 p. 11 LE REGARD DERRIÈRE L'ÉPAULE [Bouquet de fleurs simples. Petites Chansons pour serrer le Cœur. Indolent et dolent. Aux vitres du wagon. Les Mains dans les Mains], Grasset, 1912, 190 p. || EN CES JOURS DÉCHIRANTS, préf. de Henry Bataille, Payot, 1916, 215 p. JL LE LIVRE D'HEURES DE LA GUERRE, Le Divan, 1918, 95 PDERMÉE (PAUL), 13 avril 1888, Liège (Belgique).

SPIRALES, P. Birault, 1917, 96 ff. n. c. 11 BEAUTÉS DE 1918, « Esprit nouveau P, 1919, 32 p. FILMS, Esprit Nouveau, 1919, 106 p. || LE VOLANT D'ARTIMON, POVO!OZhj -,. 1922, 40 p.

DESCHAMPS (GASTON), 5 janvier 1361, Melle (DeuxSèvres).

LE RYTHME DE LA VIE [Jardins d'amour, Pelèrinages passionnés. Fleurs d'Amérique. Images d'autrefois. Heures claires et grises. Chanson de route], C. Lévy, 1906, XXIX + 311 p.

DES COGNETS (JEAN), 15 décembre 1883, SaintBrieuc (Côtes-du-Nord).

D'UN VIEUX MONDE, Fasq., 1918, 349 p. || Sous LA CROIX DE SANG, Garnier, 1920, 79 p.

DESPAX (EMILE), 4 septembre 1881, Dax (Landes), janvier 1915. Ferme de Metz (Aisne).

Au SEUIL DE LA LANDE, couvert, de Georges Bergès, Merc. de Fr., 1902, 31 P. 11 Reputlié dans LA MAISON DES GLYCINES 1899-1905 [Amour. Idylles latines. A des jeunes filles. Airs de France. Sylves], Merc. de Fr., 1905, 272 p.

DES RIEUX (LIONEL), 20 novembre 1870, Neufchâteau (Vosges), 28 février 1915. Bois de Malancourt (Meuse).

LES AMOURS DE LYRISTÈS, Mcrc. de Fr., 1895, 66 p. ! 1 LE PRESTIGE DE L'ONDE, féerie, Merc. de Fr., 1895. 39 p. Il LA TOISON D'OR, Merc. de Fr., 1897, 71P. 11 LE CHŒUR DES MUSES, Merc. de Fr., 1898, 243 p. || LES COLOMBES D'APHRODITE, Merc. de Fr., 1898, 84 p. Il LES NEUF PERLES DE LA COURONNE, Aix-en-Provence, Tacussel, 1902, 15 p. Il LA BELLE SAISON, Fontemoing, 1906,188 p.

DEUBEL (LÉON), 22 mai 1879, Belfort, 12 juin 1913 (noyé dans la Marne).

LA CHANSON BALBUTIANTE [Eveils, Sollicitudes. La Chanson du pauvre Gaspard]. Préf. de Léon Vannoz, Poligny, Imp. A. Jacquin, 1899, 131 p. 1! (1) LÉLIANCOLIES : LE CHANT DES ROUTES ET DES DÉROUTES. Poligny « La Vie meilleure », 1 9° l, 115 p. LÉLIANCOLIES : LA CHANSON DU PAUVRE GASPARD, éd. Rev. Verlainienne, 1902, paginé 59 à 127. Il A LA GLOIRE DE PAUL VERLAINE, Rev. Verlainienne, 1902, 4 p. n. c. (2) SONNETS INTÉRIEURS, Poligny, chez l'auteur, 1903, 64 p. Il VERS LA VIE [réunion sous une même couverture de 1 et 2], Lille, Le Beffroi, 1904, III + 89 p. LA LUMIÈRE NATALE, Lille, Le Beffroi, 1905, 107 p.

[Nouv. éd. avec Préface des éditeurs], Merc. de Fr. 1922, 61 p. 11 POÉSIES, 1905, Lille, Le Beffroi, 1906, 79 p. || LES SONNETS D'ITALIE, [sept sonnets], h. c. Le Beffroi, 1904, 28 p. 11 POÈMES CHOISIS, extr. du « Livre de Demain»,Le Beffroi, 1909, 30 p. 11 AILLEURS, quelques poèmes, Berlin, A. R. Meyer, 1911, 8 p. Il RÉGNER [choix de poésies], préf. de L. Pergaud, Merc. de Fr., 1913, 261 p.

DÉVIGNE (ROGER), II septembre 1885, Al:gwlên;e (Charente),

LES BATISSEURS DE VILLES (sous la signature : Georges Hector Mai), Gastein Serge, 1910, 199 p. Il LE CHEVAL MAGIQUE, L'Encrier, 1924, 62 p.

DIVOIRE (FERNAND), 10 mars 1883, Bruxelles.

POÈMES DE L'URBS : I. POÈTES, Les Entretiens idéalistes, 1908, 55 p. fl II. LA MALÉDICTION DES ENFANTS, Nice, Rev. des Lettres et des Arts, 1909, 24 p. !! III. L'AMOUREUX, La Belle Edition, 1912, 44 p. n. c. |J FLANDRE, poème, h. c., Vers et Prose, 1909, 5 p. EXHORTATION A LA VICTOIRE, Chœur tragique, représenté le 3 juin 1917 à la Com. des Champs-Elysées, Jouve, 1914, p. 00. 11 NAISSANCE DU POÈME, prose symphonique, Figuière, 1918, 112 p. || AMES [Don Juan. Iago. Faust. Perceval. Parsifal, avec une préf. héliogravée de Jean Metzinger], Renaissance du Livre, 1918, 165 p. || ORPHÉE, Renais, du Livre, 1922, 143 p. DOCQUOIS (GEORGES), 21 juin 1863, Boulogne-sur Mer (Pas-de-Calais).

LES MINUTES LIBERTINES, cent contes en vers, Fasq., 1904, 394 p. Il LES PLAISIRS DES NUITS ET DES JOURS, Contes en vers, préf. de C. Saint-S£.ë:is, Fasq., 1907, 330 p. Il LE PETIT CHIEN TOUT NU, contes en vers, Fasq., 1908, 384 p. || LA CENDRE ROUGE, Fasq., 1914, 344 P-

\*DORCHAIN (Auguste), 19 mars 1857, Cambrai (Nord).

VERS LA LUMIÈRE, 1894, 181 p. || POÉSIES [La jeunesse pensive [1881]. Vers la Lumière [1894], et Poésies diverses], 1895, 255 p. || STANCES A SAINTIBEUVE, lues au Luxembourg, 1898, 4 p. ODE A MICHELET (Odéon, 30 juin 1898), 1898, 6 p. LE CAPTIF, 1898, p. Il CHANT POUR LÉo DELIBES (La Flèche, 18 juin 1899), 1899, 6 p. IL HYMNE AUX CLCCKFS DE PAQUES, 1915, 13 p. Lemerre.

DORNIER (CHARLES), 20 janvier 1873, Liesse (Doubs).

LA CHAINE DU RÊVE, Soc. Frarç. d'Impr. et de Lib., 1905, 201 p. Il L'OMBRE DE L'HOMME [Le Héros. Dans les villes. Vers les champs], Soc. Fr. d'Impr. et de Lib., 1909, 199 p. ! 1 NOTRE PAIN QUOTIDIEN, Figuière, 1913, 196 p. || LES SILLONS DE GLOIRE, Maiscn Frallç. d'art et d'éd., 1918, 70 p. [j FEUX ET ('l-ANTc; DANS LA NUIT, Athéna, 1922, 157 p.

DRIEU LA ROCHELLE (PIERRE), 3 janvier 1893.

INTERROGATION, N. R. F., 1917, 105 p. FOND DE CANTINE, N. R. F., 1920, 83 p.

DROIN (ALFRED), mars 1878, Troyes (Aube).

AMOURS DIVINS ET TERRESTRES. Préf. de Sully-Prudhomme, Lemerre, 1903, VII + 109 p. Il LA JONQUE VICTORIEUSE, Fasq., 1906, 207 p. 11 LE COLLIER D'ÉMERAUDE [L'amour. L'art et l'action], Fasq., 1908, 208 p.

LE SANG SUR LA MOSQUÉE (Rabat la Victorieuse. Fez la Sainte. Marrakech la Rouge], Fasq., 1914, 191 p. || LE CRÊPE ÉTOILE, FaS]., 1917, 226 p.

DROUET (MARCEL), 19 août 1888, Sedan (Ardennes).

5 janvier 1915, Verdun (Meuse).

L'OMBRE QUI TOURNE, poèmes, Dorbon, 1912, 98 p. Il LE TOMBEAU DE MARCEL DROUET, Le cahier rouge, L'œuvre littéraire, avec introd. de Georges Ducrocq, Le Divan, 1923, 195 p.

\*DROULERS (CHARLES), 29 mars 1872, Roubaix (Nord).

LE DÉSERT, poème, Tours, Deslis, 1899, 30 p. Il LES MANSUÉTUDES, Lemerre, 1904, 159 p. Il ODE A SAINTSAËNS, Roubaix, 1913, 3 p. n. c. 11 CHOIX DE POÉSIES, Amitié de France et de Flandre, 1921, 69 p. || LES FEUX ERRANTS, Blond et Gay, 1921, 191 p. DROUOT (PAUL), 21 mai 1886, Vouziers (Ardennes), 8 juin 1915, Notre-Dame-de-Lorette (Pas-de-Calais). LA CHANSON D'ELIACIN, Psyché, 1906, 100 p. J| LA GRAPPE DE RAISIN, La Phalange, 1908, 313 p. (| Sous LE VOCABLE DU CHÊNE. Dorbon aîné, 1901, 166 p. 11 LES DERNIERS VERS, préf. de Abel Doysié, Belle Edition, 1920, 52 p. POÈMES CHOISIS, avec notice biographique de Abel Doysié, A. Fayard, 1922, 224 p.

DRUILHET (GEORGES), 23 septembre 1868, Etain (Meuse).

Au TEMPS DES LILAS, préf. de F. Coppée, 1897, V -'L 165 p. ! 1 LES HALTES SEREINES, poésies [1896J905], 1905, 151 p. Il ROSE DE SEPTEMBRE, 1914, 160 p. Lemerre. DUBECH (LUCIEN), 1882, Romorantin (Loir-et-Cher).

POÈMES POUR ARICIE, Soc. litt. de France, 1920, 61 p. Il POÈMES POUR LES OMBRES, Cité des Livres, 1922, 82 p. DUCOTÉ (ÉDOUARD), 29 octobre 1870, Douai (Nord).

LAPREMIÈRE ÉTAPE [L'heure trouble. Misère humaine. Choses mortes. Raison. Chanson futile], Lemerre, 1895, 109 p. || (1) Aux ECOUTES, Art Indépendant, 1896, 96 p. || CIRCÉ, poème, Tulle, Imp. Mazeyrie, 1896, 15 p. Il (2) FABLES, Perrin, 1897, 123 p. I! AVENTURES, Merc. de Fr., 1897, 322 p. Il (3) LE CHEMIN DES OMBRES HEUREUSES. Merc. de Fr., 1899, 97 p. RENAISSANCE [Le songe d'Homère. La Navigation miraculeuse. Epitre. Simplice], Merc. de Fr., 1898, 178 p. 11 MERVEILLES ET MORALITÉS, Merc. de Fr., 1900, 284 p. Il (4) SONGE D'UNE NUIT DE DOUTE, poème accompagné d'une suite de poésies, Merc. de Fr., 1902, 98 p. || LA PRAIRIE EN FLEURS [Réunion de 1, 2, 3, 4, et de Renaissance), Merc. de Fr., 1904, 286 p.

DUCROCQ (GEORGES), 5 juillet 1874, Lille (Nord).

LES MATINS LUMINEUX, L'Occident, 1907, 70 p. || LES ROSES DU VALOIS, La Belle Edition, 1912, 72 p. n. c. 11 LA FLEUR DE LILLE, Rouart, 1917, 54 p. DUFOUR (PHILIPPE).

POÈMES LÉGENDAIRES [L'Amour, Le Glaive, Le Songe], avec préf. de J.-M. de Hérédia, Lemerre, 1897, VII + 207 p. 11 DE SONGE EN SONGE, préf. de SullyPrudhomme, Lemerre, 1904, IV + 162 p. Il PARIS PITTORESQUE ET POÉTIQUE, 90 sonnets, préf. de Ed. Haraucouit, Neurdein, 1908, VII + 185 p. || LE TRÈFLE D'APOLLON, Chiberre, 1923, 208 p.

DUHAMEL (GEORGES), 30 juin 1884, Paris.

DES LÉGENDES, DES BATAILLES, L'Abbaye, 1907, 160 p. 11 L'HOMME EN TÊTE, Figuière, 1909, 192 p. 11 SELON MA LOI, Figuière, 1910, 157 p. Il LES COMPAGNONS, N. R. F., 1912, 125 p. Il ELÉGIES, Merc. de Fr., 1920, 107 p. Il ELÉGIES, bois gravé de R. Dufy, C. Bloch, 1920, 82 p.

\*DUJARDIN (ÉDOUARD), 10 novembre 1861, SaintGervais (Loir-et-Cher).

LES LAURIERS SONT COUPÉS [1888], LES HANTISES [1886], trois poèmes en prose, Merc. de Fr., 1897, 358 p. Il LE DÉLASSEMENT DU GUERRIER, 1904, 143 p. 11 PoÉSIES [La comédie des amours. Le délassement du guerrier. Pièces anciennes], Merc. de Fr., 1913,261 p. Il MARI MAGNO, poèmes, 1917-1920, Povolozky, 1922, 128 p. || A LA MÉMOIRE DE JOSEPH HALÉVY, Imp. Ch. Renaudie, 1917, 7 p.

DUMAS (ANDRÉ), ICR février 1874, Paris.

PAYSAGES, Lemerre, 1901, 150 p.

DUMAS (CHARLES), juillet 1881, Paris ; 31 octobre 1914, à l'Échelle Saint-Aurin, près Montdidier (Somme).

L'EAU SOUTERRAINE, Ollend. 1903. 136 p. ||

L'OMBRE ET LES PROIES, Ollend. 1906, p DU PLESSYS (MAURICE) (MAURICE DU PLESSIS FLANDRE-NOBLESSE), 14 octobre 1864, Paris ; 16 janvier 1924; Paris.

DÉDICACE A APOLLODORE, Vanier, 1891, II p. N PREMIER LIVRE PASTORAL, Vanier, 1892, 124 p. |L ETUDES LYRIQUES, suivies d'une éd. nouv. du Premier Livre Pastoral, Bibl. art et litt., 1896, 139 p. 11 PALLAS OCCIDENTALE, Ode, Bernouard, 1920, 44 p. || LE BUVEUR ET LA GUERRE, Bernouard, 1917, 20 p. Il LE 2e LIVRE DES ODES, poème, Bernouard, 1920, 38 p. 11 ODES OLYMPIQUES, Bernouard, 1922, 32 p. Il LES TRISTES, Élégies, Bernouard, 1923, 48 p. Il LE FEU SACRÉ, préf. de E. Raynaud, Garnier, 1924, XXIII + 177 PDUPOUY (AUGUSTE), 29 novembre 1872, Concarneau (Finistère).

PARTANCES [Le Port natal. Passagères. Les lointains], Lemerre, 1905, 188 p.

DURTAIN (Luc), 10 Mars 1881, Paris.

PÉGASE, Sansot, 1906, 227 p. 11 KONG HARALD, poème, Crès, 1914, 67 p. Il LISE. Crès, 1918, 47 p. || LE RETOUR DES HOMMES, N. R. F., 1920, 163 p. DYSSORD (JACQUES) (ÉDOUARD MOREAU DE BELLAING dit), 4 janvier 1880, Oloron (Basses-Pyrénées) .

LE DERNIER CHANT DE L'INTERMEZZO, Grasset, 1909, 249 p.

ÉON (FRANCIS), 17 juillet 1879, Fontenay-le-Comte (Vendée).

Au FIL DE L'HEURE, Vannes, Lafolye, 1902, 8 p. ||

LA PROMENEUSE [Au fil de l'heure. Des raisins mûrs aux blés coupés. Bucoliques de Septembre], Lille, Le Beffroi, 1905, 152 p. 11 TROIS ANNÉES, poésies 1905-1908 [Mémoires. Nature. Détresses. Bonheur. Notre vie], Le Divan, 1909,133 p. 11 LA VIE CONTINUE, pcèmes, 1909-1919 [Mes images familières. Variations.

Notes. Feuillets de campagne], Le Divan, 1919, 135 p. || CHATS ET POUPÉES, S. l. 1920, 16 p.

ENG (ROGER), 5 novembre 1892, Vire (Calvados); 6 décembre 1916, Bar-le-Duc (Meuse).

LES AMIES OUBLIÉES, Caen, L. Jouan, 1913, 82 p. || LE VOYAGE, Figuière, 1913, 151p. 11 LES PLOURANTS DE SAINT-MICHEL, Ghilde des Forgerons, 1917, 36 p.

ERLANDE (ALBERT) (BRANDENBURG ALBERTJACQUES dit), 30 août 1878, Marseille (Bouches-duRhône).

EUPHORION, Marseille, Raybaud, 1897, 37 p. || LE CHANT D'AMOUR, Marseille, Raybaud, 1898, 30 p. 1 i ODES ET POÈMES, Merc. de Fr., 1899, 92 p. 11 LE CŒUR ERRANT, Merc. de Fr., 1900, 49 p. Il HÉLÈNE, Merc. de Fr., 1902, 44 p. Il FEHL YASMIN [vers et prose] (avec GILBERT DE VOISINS),Floury, 1905,65 p. 11 HOMMAGES DIVINS, Sansot, 1906, 131p. 11 LE TITAN, vision dramatique, Merc. de Fr., 1911, 153 p 11 LA TRAGÉDIE DES EMPIRES Le Monde Nouveau, 1920, 136 p. Il LE POÈME ROYAL Poitiers, lmp. Blais et Roy, 1910, 9 p. ; — 2 0 éd., Lib. de France, 1922, 40 p. 11 NIOBÉ, Garnier, 1920, 127 p. || LE FESTIVAL, Lib. de France, 1924, 66 p.

FABRE (LUCIEN). 1889, Pampelonne (Tarn).

CONNAISSANCE DE LA DÉESSE, avant-propos de Paul Valéry, Soc. Litt. de la France, 1919, XXXX + 70 p. Il VANIKORO, N. R. F., 1923, 114 p.

FAGUS (GEORGES FAILLET dit), 22 janvier 1872, Bruxelles.

TESTAMENT DE SA VIE PREMIÈRE, recueilli et expurgé, Vanier, 1898, V + 94 p. ! 1 COLLOQUE SENTIMENTAL entre Emile Zola et Fagus, Soc. libre d'édit. des Gens de Lettres, 1898, 124 p. 11 IXION, poème, La Plume, 1903, 106 p. 11 JEUNES FLEURS, exercices poétiques, Reims, Rev.litt.de Paris et de Champagne, 1906, 171 p. 11 LA PRIÈRE DE QUARANTE HEURES, ou les XIV Stations sous l'Horloge du Destin (fragment de la Guirlande à l'Epousée), édit.-Gallus, 1920, 32 p. 11 LE JEU PARTI DE « FUTILE »), vers contraints par Monsieur Fagus sur le roman de Monsieur François Bernouard, Belle Edition, 1920,28 p. n. c. || LA DANSE MACABRE, Amiens, Malfère, 1920, 157 p. || LA GUIRLANDE A L'EPOUSÉE, Amiens, Malfère, 1921, 241 p. Il FRÈRE TRANQUILLE, poèmes suivis de la DÉVOTION AUX PRINCESSES GARDIENNES et du JEU PARTI DE FUTILE, Amiens, Malfère, 1922, 191 p.

FARAMOND (MAURICE DE) (FARAMOND DE MONTELS dit), 1864, Château de Thellières (Tarn) ; 26 mai 1923, Paris.

LE LIVRE DES ODES, 1898, 94 p.

FARGUE (LÉON-PAUL), 5 mars 1878, Paris.

TANCRÈDE, S. l. 1911, 64 p. Il POÈMES (PREMIER CAHIER) S. l. n. d., 47 p. Il POÈMES, N. R. F., 1912, 112 p. ,| POUR LA MUSIQUE, poèmes, N. R. F., 1914, 23 p. || POÈMES suivis de POUR LA MUSIQUE, N. R. F., 1919, 110 p.

FÉRET (CHARLES-THÉOPHILE), 1853, Quillebœuf (Eure).

POUR LES FILS DES VIKINGS. LA NORMANDIE EXALTÉE, Dumont, 1902, 210 p. ; — 2e éd. Rey, 1921, 188 p. 1 i

Du BIDET AU PÉGASE POÉTESSES NORMANDES, chroniques en vers et en prose, E. Rey, 1907, XVII + 135 p. Il LE VERGER DES MUSES, Parnasse normand, 1911, 135 P- ; - nouv. édit. 11 LE VERGER DES MUSES ET DES SATYRES BOUQUINS, Rey, 1924, VIII + 121 p. 11 L'ARC D'ULYSSE, Crès, 1919, 157 p. Il UN IMPROMPTU CHEZ LE Duc DE CHOISEUL, Rey, , 32 p. 11 LES CouRONNES, Belles Lettres, 1922, 90 p. 11 LE BOURDEAU DE NEUF PUCELLES ET VERS POUR LES PUCELLES, Cahiers Littéraires, 1923, 95 p.

FLEG (EDMOND) (FLEGENHEIMER dit), 26 novembre 1874, Genève (Suisse).

ECOUTE ISRAÊL [Les Pères du Monde, La Maison d'esclavage. La Terre de Promesse], Cat. de laQuinzaine (ier de la XVL' série), 1914, 156 p. 11 LE DEUIL DE KALEB Genève, L'Eventail, 1918, 4 f. n. c. Il LE MUR DES PLEURS, C. Bloch. 1919, 123 p. LE PSAUME DE LA TERRE PROMISE, Kundig, 1919, 16 p.

FLEURET (FERNAND), 30 juillet 1884, Saint-Pair (Manche).

FRIPERIES, E. Rey, 1907, 80 p. ; — 2" éd. avec vignettes de R. Dufy, N. R. F., 1923, 60 p. 11 LE CARQUOIS DU SIEUR LOUVIGNÉ DU DESERT..., Londres, Katie Kings, 1912, 117 p. ; — 2c éd ayec il ust. de Galanis, Monde Nouveau, 1923, 126 p. 11 FALOURDIN, macaronée satirique..., Delphes, au trépied pythien, l'an III du Délire de Lamachus [lmp. l'Émancipatrice, 1916], 82 p. ; — 2c édit. « Les Forgerons », 1917, 72 p. LE TRIOMPHE DU PIN DE BOURGUEIL [discours à Paul Laumonier, historien de Ronsard], Garnier, 1924, 24 p. Il LER EPÎTRES PLAISANTES, Champion, Les Amis d'Edouard, N° 71, 1925, 32 p.

FLEURY (ALBERT), 1875, Paris ; 21 octoble 19 1 1, Pau (Basses-Pyrénées).

CHOIX 1894-1898, Lille, Danel, 1898, 99 p. Il POÈMES ÉTRANGES, Bibl. du Collège esthétique, 1894, 96 p. || LES EVOCATIONS. Renaiss. idéaliste, 1895, 106 p. Il PAROLES VERS ELLE, Art Indépendant, 1895, 123 p. || SUR LA ROUTE, Art indépend., 1896, 169 p. IMPRESSIONS GRISES, Art Indépend., 1897, p. [1 PIERROT, Merc. de Fr., 1898, 78 p. 11 POÈMES 18951899 [Paroles vers Elle. Sur la Route. Impressions grises. Pierrot], Merc. de Fr., 1899, 319 p. Il DES AUTOMNES ET DES SOIRS... [Des pays. Passantes. Etapes. A l'ombre du petit bois], Pau, Ribaut, 1910, 148 p. CONFIDENCES, Merc. de France, 1900, 90 p. DE PORTE EN PORTE..., Stock, 1901, 96 p.

FLEURY (RENÉ-ALBERT), 13 septembre 1877, D(,iiz-l' (Nièvre).

LES OMBRES ET LES ORS, Messein, i go6, 162 p. il LES CHANSONS DE LA VIE ET DE LA MORT, Messein, 1908, 177 p. 11 LE CADAVRE ET LES ROSES [Heur et Malheur. La Danse macabre. La Bible ardente], Cah. Nivernais, 1909, 114 p. Il DES JOIES ET LA JOIE, Toulouse, Imp. Bonnet, 1912, 160 p. LE ROYAUME PRESSENTI, Toulouse, Bonnet, 1918, 149 p. EN PLEINE MER, Figuicre, 1922, 160 p. Il TOUTE UNE AME, chez l'auteur [Limoges, lmp, Ouvrière], 1924, 140 p.

FLORIAN-PARMENTIER, 15 mai 1879, \'alei;ciem:cs (Nord).

RÊVERIES ET FRISSONNEMENTS [Sylves. Harmonies

Sauvages. Refrains des Villes. Le Chant du Barde], Vanier, 1899, 155 p. Il NOCTURNES, G. Théry, 1901, 20 p. CHEVAUCHÉES ÉPIQUES, G. Théry, 1903, 16 p. i 1 ENTRE LA VIE ET LE RÊVE, 1896-1904, Gastein Serge, 1908, 215 p. 11 A VICTOR HUGO L'ETERNITÉ DANS L'HOMME, Gastein Serge, 1908, 8 p. Il PAR LES ROUTES HUMAINES, Ollend., 1910, 32 p. Il LA LUMIÈRE DE l'AVEUGLE OU LE MIRACLE DE LA VIE INTÉRIEURE, précédé d'un Essai de Codification du vers libre, Le Fauconnier, 1924, 174 p.

FONS (PIERRE), 16 juillet 1880, Toulouse (HauteGaronne) ; 23 avril 1917, Sanatorium militaire de Cambo (Basses-Pyrénées).

CRÉPUSCULE D'AUTOMNE, h. c., Toulouse, Privat, 1901, 4 p. Il LA DOUBLE GUIRLANDE (en collab. avec J.-R. DE BROUSSE), h. c., Toulouse, Ame latine, 1902, 19 p. Il INSCRIPTIONS, sonnets, h. c., Toulouse, Ame latine, i go3, 12p.n.c. 11 L'HEURE AMOUREUSE ET FUNÉRAIRE, préf. d'E. Pouvillon, Stock, 1904, XI + 139 p. 11 ESTAMPES, sonnets, Toulouse, Rev. des Pyrénées, 1904, 7 p. 11 ELOGE DE CLÉMENCE ISAURE, ode, Toulouse, Privat, 1905, 6 p. Il LA DIVINITÉ QUOTIDIENNE [Le Guide, L'Initiation, L'Accueil au Temple, Le Culte, Paysages, Pan et Psyché], Sansot, 1908, 155 p. Il L'OFFRANDE AU MYSTÈRE, Sansot, 1911, 144 p.

FONTAINAS (ANDRÉ), 5 février 1865, Bruxelles.

LES ESTUAIRES D'OMBRE, Gand, Imp. du Réveil, 1895, p. Il CRÉPUSCULES [Les Vergers illusoires [1892], Nuits d'Epiphanie [1894], Les Estuaires d'ombre, Idylle et Elégies, L'eau du Fleuve], Merc. de Fr., 1897, 241 p. 11 (1) LE JARDIN DES ILES CLAIRES, poèmes, Merc. de Fr., 1901, 91 p. Il (2) LE FRISSON DES ILES, Libre Esthétique, 1902, 31 p. il LA NEF DÉSEMPARÉE [réunion de 1 et 2], Merc. de Fr., 1908, 208 p.

FONTAINE (ANDRÉ), 25 janvier 1869, Saint-Hilairedu-llarcuuët (Manche).

MATINES [Le Pays. Vers à Pierrot. Idylles de Théocrite. Les Couleurs et les Lignes. Vers la Vie et vers Dieu], Fontemoing, 1903, 220 p. Il LE LIVRE D'ESPOIR [Un Enfant va naître, La Cité merveilleuse, Vers la Beauté], Simon Siné, 1905, 240 p. 11 LES FÊTES DE LA MORT ipour prolonger la mémoire de Pierre Fontaine,] 1910, 73 p. 11 LES POÈMES DU TRAVAIL, DU REPOS ET DE L'OMBRE, Montauban, Imp. Coopérative, 1912, XI + 136 p.

\*FORMONT (MAXIME), 2 août 1864, Bar-sur-Aube (Aube).

(1) LE TRIOMPHE DE LA ROSE, lettre de J.-M. de Hérédia, 1896, 131 p. Il (2) CANTIQUE DE LA ROSE, 1903, 115 p. Il (3) LA GLOIRE DE LA ROSE, 1911, II + 167 p. I! LE LIVRE DE LA ROSE [réunion des 1, 2, 3], 1924, 309 p., Lemerre.

FORT (PAUL), 1 cr février 1872, Reims (Marne).

BALLADES FRANÇAISES : IRE SÉRIE, préf. de P. Louys, [réunion de poèmes contenus dans les plaquettes suivantes : Plusieurs choses [1894]. Premières lueurs sur la Colline [1894]. Monnaie de fer [1894]. Presque les doigts aux clés [1894]. Il y a là des cris [1895]. Ballades. Ma légende, mes légendes [1895]. Ballades : les Mers, les Cloches, les Champs [1896]. Ballades : les Saisons, Aux Champs et sur la Route et devant l'âtre,

l'Orage [1896]. Ballades : Louis XI. Curieux Homme [1896], Merc. de Fr., 1896, XXI + 353 p. ; — nouv. éd. 1914, 406 p. Il 2° SÉRIE : MONTAGNE. FORÊT. PLAINE. MER [Glaciers et Sources. Bois et Ruisseaux. Prairies et Fleuves. Ports et Rivages. L'Amour et l'Aventure], Merc. de Fr., 1898, 260 p. 3c SÉRIE : LE ROMAN DE LOUIS XI, Merc. de Fr., 1898, 432 p. Il 4e SÉRIE : LES IDYLLES ANTIQUES ET LES HYMNES [Morphée. Galatée.Vénus. Hercule. Les Néréides. Les Jeux de l'Hiver et du Printemps], Merc. de Fr., 1900, 212 p. 11 5e SÉRIE : L'AMOUR MARIN [La Grande Ronde. Chansons au bord de la Mer. Les Pêcheurs. Chansons de Fou], Merc. de Fr., 1900, 216 p. Il 6e SÉRIE : PARIS SENTIMENTAL OU LE ROMAN DE NOS VINGT ANS, [Boulevard Sébastopol. Square Monge. Luxembourg. Pont au Change. Moulin d'Orgemont. La Bohême du Cœur et les Romans d'un sou], Merc. de Fr., 1902, 214 p. Il 7c SÉRIE : LES HYMNES DE FEU. LUCIENNE, roman lyrique [La Vision lamentable de la terre. Nuit d'étoiles. Harmonie de la Mer, de la Lune et de l'Orage. Hymne au Printemps], Merc. de Fr., 1903, 212 p. Il 8e SÉRIE COXCOMB OU L'HOMME TOUT NU TOMBÉ DU PARADIS [Le Livre des Visions. Henri III. Coxcomb], Merc. de Fr., 1906, 174 p. 11 9c SÉRIE : ILE DE FRANCE [Coucy-le-Château. Senlis. Saint-Jeanau-Bois. Gonesse. Roissy-en-France. Jouy-en-Josas. Margot mon Page], Merc. de Fr., 1908, 180 p. ; - nouv. éd., 1911, 210 p. Il 10e SÉRIE : MORTCERF, précédé d'une étude de Louis Mandin [Villes et villages. SaintMammès. Nemours. Reclose. Velizy. Intermède. Mortcerf. Les Beaux Noms. Forêt de Crécy], Vers et Prose, 1909, 180 p. Il 11e SÉRIE : LA TRISTESSE DE L'HOMME [Repos de l'âme au bois de l'Autil Elégies. Cahier de romances et de complaintes], Figuière, 1910, 176 p. Il 12e SÉRIE : L'AVENTURE ÉTERNELLE : [(I) En Gatinais. Le Plateau des Trois-Clochers. N.-D. du Corail-des-Champs....], Figuière, 1911, 148 p. Il 13 e SÉRIE : MONTLHÉRY-LA-BATAILLE [Aubry d'Argenlieu ou les Fleurs de Lys. L'Aventure éternelle (II)], Figuière, 1912, 152 p. Il 14e SÉRIE : VIVRE EN DIEU [Vivre en Dieu. Naissance du Printemps à la FertéMilon. L'Aventure éternelle (III])], Figuière, 1912,200 p. 11 1 5e SÉRIE : CHANSONS POUR ME CONSOLER D'ÊTRE HEUREUX [Richard Cœur de Lion. Aux Andelys. Hélène Tourangelle. Complaintes et dits. Voyages], Figuière, 1913, 212 p. Il 16e SÉRIE : LES NOCTURNES [Germaine Tourangelle. Prétentailles], Figuière, 1914, 168 p. Il 17e SÉRIE : SI PEAU D'ANE M'ÉTAIT CONTÉ, Contes'pour Jacques Bonhomme écrits au temps de guerre, préf. de M. Maeterlinck, Emile-Paul, 1917, 237 p. 11 18e SÉRIE : DEUX CHAUMIÈRES AU PAYS DE L'YVELINE, A. Monnier, 1916, 64 p. Il 19e SÉRIE : POÈMES DE FRANCE, Bulletin lyrique de la guerre 19141915, 1 re série, précédée d'une lettre-préface d'Anatole France [Chants de 1914 et de 1915, Reims, la Marne, Dixmude, In Memoriam, poèmes de l'Auxiliaire, Coups de fouet],Payot, 1916 328 p. 11 20' ' SÉRIE : QUE J'AI DE PLAISIR D'ÊTRE FRANÇAIS, suivi de TEMPS DE GUERRE, avant-propos de l'auteur [Voyages en Touraine, dans le Blésois, en Vendômois], Fasq., 1917, XII + 280 p. Il 2Ie SÉRIE : L'ALOUETTE, fantaisies à la gauloise sur la vie, la guerre et l'amour, L'Edition, 1917, 296 p. 1! 22e SÉRIE LA LANTERNE DE PRIOLLET ou L'ÉPOPÉE DU LUXEMBOURG [en dix chants], Emile-

Paul, 1918, 280 p. Il 23e SÉRIE : LES ENCHANTEURS [Médée. Merlin. Bulbul. Les Rois Mages, Heures de Guerre], Merc. de Fr., 1919, 286 p. Il 24e SÉRIE : BARBE-BLEUE, JEANNE D'ARC ÉT MES AMOURS, légendes frangées de feuilles,de coquillages et de rayons d'aurore, L'Edition, 1919, 255 p. Il 25c SÉRIE : CHANSONS A LA GAULOISE [Ecoutez la Caille. 50 chansons sur la Vie, le Rêve et l'Amour], Fasq., 1919, 260 p. Il 26e SÉRIE : HÉLÈNE EN FLEUR ET CHARLEMAGNE [écrit à Verrièresle-Buisson], Merc. de Fr., 1921, 283 p. Il 27e SÉRIE : Au PAYS DES MOULINS suivi de COMME UNE SOLENNELLE MUSIQUE [Le Voyage en Hollande, Airs de flûte, de violon et de cornet à bouquin], Fasq., 1921, 256 p. Il 28e SÉRIE : L'ARBRE A POÈMES, précédé d'une Conférence d'A. Fontainas, Povolozky, 1922, 221 p. 11 —ANTHOLOGIE DES BALLADES, Figuière, 1912, 620 p. ; — Merc. de Fr., 1917, 286 p. ; — Flamm., 1921, 499 p.

FOULON DE VAUX (ANDRÉ), 15 mai 1873, Noyon (Oise).

LES JEUNES TENDRESSES, préf. de Gabriel Vicaire, 1894, XII + 192 p. Il LES FLORAISONS FANÉES, 1895, 129 p. 11 LES LIVRES PARÉS, 1895, 125 p. 11 LES VAINES ROMANCES, 1896, Il +146 p. Il LA VIE ÉTEINTE, 1897, 107 p. Il L'ACCALMIE, 1898, 123 p. 11 LE JARDIN DÉSERT, 1898, 135 p. ; — 2C édit. 1913, 248 p. Il L'ALLÉE DU SILENCE, 1904, 135 p. || LA STATUE MUTILÉE, (1904-1906), 1907,172 p. Il LA FONTAINE DE DIANE (1907-1909), 1910, 163 p. 11 LES EAUX GRISES (1910-1912), 1913, 165 p. || LE VENT DANS LA NUIT, 1920, 205 p., Lemerre. FOUREST (GEORGES), 6 avril 1867, Limoges (HauteVienne) .

LA NÉGRESSE BLONDE, préf. de Willy, A Messein, 1909, XVI + 124 p. ; — Crès, 1913, 143 p. FRANC-NOHAIN (MAURICE LEGRAND dit), 25 octobre 1872, Corbigny (Nièvre).

INATTENTIONS ET SOLLICITUDES, Vanier, 1894, II + 80 p. Il (1) FLUTES, Rev. Blanche, 1898, XXI + 215 p. Il (2) CHANSONS DES TRAINS ET DES GARES, Rev. Blanche, 1899, IX + 235 p. Il (3) LA NouVELLE CUISINIÈRE BOURGEOISE, plaisirs de la table et soucis du ménage. Rev. Blanche, 1900, V + 249 p. (4) LE DIMANCHE EN FAMILLE, juven, 1903, 289 p. 11 FABLES, Renaiss. du Livre [1923], 246 p. 11 LE KIOSQUE A MUSIQUE [réunion de 1.2.3.4], Fasq., 1922, 292 p. FRANCIS-BŒUF (JEAN) (JEAN-FRANÇOIS BŒUF dit), 5 décembre 1873, Argelès-de-Bigorre (HautesPyrénées) .

SUR LE SENTIER, vers et nouvelles. République de Demain, 1903, XVI + 203 p. Il LA HALTE, Bordeaux, Gounouilhou, 1902, 150 p. 11 FLEURS DE ROUTE, préf. de E. Haraucourt, Bordeaux, Gounouilhou, 1903, 47 p. || SUR LE VIEUX CLAVIER, La Phalange, 1911, 213 p.

FRANCK (HENRI), 2 décembre 1888, Paris ; 25 février 1912, Paris.

LA DANSE DEVANT L'ARCHE, préf. de la Comtesse de Noailles, N. F. R., 1912, 227 p.

FRANCONI (TRISTAN-GABRIEL), 17 mai 1887, Paris;

23 juillet 1918, Bois de Dauvilliers (Somme). POÈMES 1887-1918, préf. de F. Divoire, Renaiss. du Livre, 1922, XXXIV 4- 102 p.

FRÊNE (ROGER) (FRAYSSE dit), 18 janvier 1878, Rodez (Aveyron).

PAYSAGES DE L'AME ET DE LA TERRE (Eglogues et Paysages, dédicaces, déclamations], Toulouse, Soc. prov. d'édit., 1904, 145 p. 11 LES SÈVES ORIGINAIRES, suivies de NOCTURNES, Perrin, 1908, 208 p. || LES NYMPHES, poème, Ronald Davis, 1921, 30 p. FRICK (LOUIS DE GONZAGUE), 13 mars 1883, Paris.

TRÈFLES A QUATRE FEUILLES, quatrains, Campagne 1911-1913, La Phalange, 1915, 2 6 p. 11 Sous LE BÉLIER DE MARS, Campagne 1916, La Phalange, 1916, 76 p. ! 1 GIRANDES, Carnet critique, 1919, 43 P- Il LE CAI.AMISTE ALIZÉ, h. c., s. /., 1921, 26 p.

GABORY (GEORGES), 14 octobre 1899, Paris.

CŒURS A PRENDRE, illust. par Galanis, Le Sagittaire, 1920, 30 p. Il LA CASSETTE DE PLOMB, illust. de A. Berain, Belle Edition, 1920, 28 p. POÉSIES POUR DAMES SEULES, N. R. F., 1922, 56 p.

GADON (HENRI), 1884, Limoges (Haute-Vienne).

LE CHALUMEAU DE PAN, Psyché, 1906, 30 p.

GAILLARD (ROGER), 17 avril 1894, Salon-de-Provence (Bouches-du-Rhône).

POÈMES, Oudin, 1914, 127 p. Il LA STATUE SANS VISAGE, préf. de Maurice Magre, Figuière, 1918, 224 p. Il L'IF ET LES CONSTELLATIONS, Feuilles libres, 1921, 190 p.

GANAY (ERNEST DE), 28 mai 1880, Bellevaux (HauteSaône) .

LA CENDRE DES HEURES, Floury, 1908, 128 p. || LES FLEURS DU SILENCE, Grasset, 1911, 146 p. 11 LE VOL DE LA VICTOIRE, Bernouard, 1918, 14 p. Il LE POÈME DES JARDINS, Crès, 1919, 44 p. Il FLEURS, FEUILLAGES, FONTAINES, Crès, 1920, 50 p. CŒURS, CONCERTS, COURONNES, Naert, 1924, 56 p.

GARNIER (AUGUSTE-PIERRE), 12 octobre 1885, Quettreville (Manche).

SUR LA COLLINE, 1913, 128 p. Il LES DICTS D'AMOUR, 1913, 112 p. LA GESTE DE JEHANNE D'ARC, 1914, 88 p. Il LE MYSTÈRE DE Ste-GENEVIÈVE, 1916, 90 p. 11 LA GLOIRE DE LA TERRE, 1917, 90 p. 11 LES ANGOISSES, 1918, 92 p. Il LE DIT DE SAINTE-ODILE, 1919, 88 p. 11 LES CORNEILLES SUR LA TOUR, illust. de R. Sallès, 1920, 158 p. il LES SAISONS NORMANDES, ill. de P. Gusman, 1921, 68 p. Il LE JARDIN D'AMOUR, ill. de M. de Becque, 1922, 190 p. Il LE SOIR MARIN, ill. de M. de Becque, 1924, 69 p., Garnier.

GARNIER (NoÊL), 24 décembre 1894, Fréjus (Var).

LE DON DE LA MÈRE, préf. de H. Barbusse, Flamm., 1920, VII + 204 p. 11 PLACE CLICHY, bois de Georges Aucouturier, Clarté, 1922, 34 p.

GASQUET (JOACHIM), 31 mars 1873, Aix-en-Provence;

6 mai 1921, Paris.

L'ENFANT, poésies, Aix-en-Provence, Dragon, 1900, 000 p. 11 L'ARBRE ET LES VENTS, poèmes [Le crépuscule, Pleine nuit, Aube], Jltven, 1901, 236 p. Il LES CHANTS SÉCULAIRES, préf. de Louis Bertrand, Ollend., 1903, LI + 285 p. Il LE PRINTEMPS, poèmes, Perrin, 1907, 198 p. Il LE PARADIS RETROUVÉ, Grasset, 1911, 239 p. Il LES HYMNES 1914-1919, Nouv. Lib. Nat.,

1919, 128 p. IL Y A UNE VOLUPTÉ DANS LA DOULEUR, préf. de Ed. Jaloux, IIlc Cahier vert, Grasset, 1923, XIV + 141 p. Il LE BUCHER SECRET, Sant' Andrea et Marcerou, 1921, 196 p. 11 LES CHANTS DE LA FORÊT, Lib. de France, 1922, 32 p.

GAUBERT Ernest (GAUBERT DE VALETTE DE FAVIER dit), 27 janvier 1881, Saint-André-deSangonis (Hérault).

VERS LES LOINTAINS ÉCHOS, Montpellier, l'Aube méridionale 1898, p. || FLORE D'ÉVEIL, Montpellier, l'Aube mérid., 1899, 40 p. Il LES VENDANGES DE VÉNUS, La Plume, 1900, p. Il LES ROSES LATINES, préf. de Pierre Louys, [Les Paysages sur la Mer. La Ronde des Heures. Les Elégies pour Bérénice. Du Souvenir aux Lèvres], Sansot, 1907, 170 p.

\*GAUD (AUGUSTE), 26 avril 1857, Chef-Boutonne (Deux-Sèvres) ; 1924, La Rochelle.

RIMES A MA PAYSE, sonnets, Niort, Clouzot, 1895, 59 p. Il L'AME DES CHAMPS, avec préf. de G. Deschamps, Lemerre, 1901, VIII + 165 p. 11 LA CHANSON DES BLOUSES BLEUES, poésies d'un Paysan, Lemerre, 1904, IV + 213 p. 11 LA TERRE DE CHEZ NOUS, poèmes et bucoliques, Lemerre, 1905, 170 p. ! 1 LES CANTILÈNES DU BON PAUVRE, Lemerre, 1908, IV + 156 p. 11 POÈMES ET ELÉGIES D'AUTOMNE,Lemerre, 1909, 142 p. 11 Au PAYS DE MÉLUSINE, stances à Jeannie, Beauvais, Prévost, 1913, 123 p. Il POUR DIRE A L'ECOLE, vingtdeux poèmes rustiques, Beauvais, Prévost, 1913, p.

GAUDION (GEORGES), 22 novembre 1885, Toulouse (Haute-Garonne).

LES AMES PALIES, Toulouse, Imp. de Ecos et Olivier, 1905, 85 p. IL LA MAISON D'ENFANCE, Toulouse, id., 19°5, 15 P- IL DES PETITS PAS SUR LA PELOUSE, Toulouse, «Poésie», 1906, 95 p. ! 1 PUO[JUÇSIV,[14Sonnets], Toulouse, « Poésie », 1906, 28 p. Il LE JEU DOCILE, poèmes, Sansot, 1906, 88 p. || LAMPES AVANT LE SEUIL, Toulouse, « Poésie », 1906, 20 p. Il LA PRAIRIE FAUCHÉE, Toulouse, « Poésie ),, 1909, 151 p.

GAUTHIER-FERRIÈRES, 15 mai 1880, Paris;

17 juillet 1915, Sedhul-Bar (Dardanelles).

LA BELLE MATINÉE, 1904, 139 p. Il JOURS D'ORAGE, 1908, 147 p. 11 LA ROMANCE A MADAME, 1909, 159 p. 11 LES OMBRES HEUREUSES, 1912, 175 p. || LE MIROIR BRISÉ, Les Gémeaux, 1920, 80 p., Lemerre.

\*GAUTHIEZ (PIERRE), 1862, Fontenay-aux-Roses (Seine).

ISLE DE FRANCE [Banlieue, Paris], Maison des Poètes, 1902, 182 p. Il Au SOLEIL DE VERSAILLES, Versailles, Bernard, 1910, 48 p.

GAZANION (ÉDOUARD), 1880, Le Puy (Haute-Loire).

CHANSONS POUR CELLE QUI N'EST PAS VENUE, Vers et Prose, 1910, 147 p.

GÉRALDY (PAUL), 6 mars 1885, Paris.

LES PETITES AMES, Messein, 1908, 155 p. JJ Toi ET MOI, Stock, 1913, 147 p.

GERMAIN (ANDRÉ), voir CENDRÉ (Loys).

GHÉON (HENRI) (Dr VANGEON dit), 15 mars 1875, Bray-sur-Seine (Seine-et-Marne).

CHANSONS D'AUBE, Merc. de Fr., 1897, 74 p. 11 LES

CAMPAGNES SIMPLES. LA SOLITUDE DE L'ÉTÉ [Chansons du Chemin creux. Chansons de Pluie, gaies, naïves. Poème de la Plaine au Soleil. Intermède au Village], Merc. de Fr., 1898, 250 p. Il FOI EN LA FRANCE, poèmes du temps de guerre, N. R. F., 1916, 205 p. 11 LE MIROIR DE JÉSUS, Quinze'petits poèmes, composés sur les Quinze Mystères du Rosaire, Art Catholique, 1920, 52 p. Il ALGÉRIE, poèmes, Merc. de Fr., 1906, 106 p. GHIL (RENÉ), 27 septembre 1862, Tourcoing (Nord);

15 septembre 1925, Niort (Deux-Sèvres).

ŒUVRE. — PREMIÈRE PARTIE : DIRE DU MIEUX, Livre V :

L'ORDRE ALTRUISTE, Tome I: Melle, Imp. Goussard, s. d., 84 p. Il Tome II. id, 1895, 72 p. 11 Tome III. id., 1896, 96 p. Il DEUXIÈME PARTIE : DIRE DES SANGS. Livre I : LE PAS HUMAIN. Merc. de Fr., 1898, 94 p. 11 Livre II : LE TOIT DES HOMMES. Merc. de Fr., 1901, 82 p. Il Livre III : LES IMAGES DU MONDE, Tome I. Figuière, 1912, 144 p. Tome II, Figuière, 1920, 144 p. Il ŒUVRE, éd. nouvelle et revue, A. Messein. EN MÉTHODE A L'ŒUVRE, 1904, 72 p. Première Partie : DIRE DU MIEUX, Livre I: LE MEILLEUR DEVENIR, Livre II. LE GESTE INGÉNU, 1905, 158 p. 11 Livre III. LE VŒU DE VIVRE. Tome I. 1906, 176 p. 11 Tome II. 1907, 202 p. 11 Livre IV. L'ORDRE ALTRUISTE. 1909, 266 p. 11 LE PANTOUN DES PANTOUMS, poème javanais, Paris et Batavia [Melle, Imp. Goussard], 1902, 80 p.

GIDE (ANDRÉ), 22 novembre 1869, Paris.

LES POÉSIES D'ANDRÉ WALTER [Ire éd. 1892], ; — Nouv. éd., N. R. F., 1922, 49 p.

GILBERT DE VOISINS (A), 1877, Paramé (Ille-et- Vilaine).

FEHL YASMIN (avec A. ERLANDE), [vers et prose], Floury, 1905, 65 p. Il FANTASQUES, petits poèmes de propos divers, Crès, 1920, 307 p.

GOJON (EDMOND), II avril 1886, Philippeville (Algérie).

ANTIQUAILLES DORÉES, Alger, Imp. Algérienne, 1904, 42 p. 11 LES CENDRES DE L'URNE, Alger, Imp. Alg., 1907, 220 p. 11 LE VISAGE PENCHÉ, poèmes, Fasq., 1910, 364 p. 11 LA GRENADE, poésies, Fasq., 1912, 320 p. Il LE JARDIN DES DIEUX, Fasq., 1920, III + 296 p.

GONZAGUE FRICK, voir FRICK (Louis DE GONZAGUE).

GOSSEZ (ALPHONSE-MARIUS), 27 mars 1878, Lille (Nord).

Six ATTITUDES D'ADOLESCENT, Lille, Le Beffroi, 1901, 20 p. Il Du SOLEIL SUR LA PORTE, poème, suivi de Lettres Familières [L'Abord. L'Eloge. Transpositions, L'Amour. La Joie. Le Repos], Merc. de Fr., 1905, 171 p. Il LA MAUVAISE AVENTURE [Du Soleil sur la porte. Les Vérités de la douleur], Crès, 1914, 163 p. MARCHES DE WALLONIE : Au PAYS DES PATURES, Tallandier, 1921, 102 p. Il MARCHES DE WALLONIE : LA NOSTALGIE DU CIEL NATAL, Tallandier, 1923, 112 p.

\*GOURCUFF (OLIVIER DE) (PIERRE-CHARLES-OLIVIER Vicomte DE GOURCUFF), 26 octobre, 1854, Paris. SUR LA ROUTE, Lemerre, 1895, 93 p. I! GENS DE BRETAGNE, histoire et littérature, prose et poésie, E. Le Chevalier, 1900, XX + 364 p. || HUGOPHILIES, Messein, 1906, 63 p.

GOURMONT (REMY DE), 4 avril 1858, Château de la Motte, à Bazoche-en-Houlme (Orne) ; 27 septembre 191 5, Paris.

LITANIES DE LA ROSE, Vanier, 1892, 29 p. Il (1) HIÉROGLYPHES, poèmes, manuscrit autographié, de 19 feuillets, Merc. de Fr., 1894. Il (2) ORAISONS MAUVAISES, poèmes ornés de vignettes de Georges d'Espagnat, Merc. de Fr., 1900, 17 p. 11 (3) SIMONE, poème champêtre, 1892, A-ferc. de Fr., 1901, 53 p. Il DIVERTISSEMENTS, poèmes en vers [Réunion de 1, 2, 3 avec : Les Saintes du Paradis. Paysages spirituels. Le Vieux coffret. La Main), Crès, 1912, 177 p. ; — Merc. de Fr., 1914, 196 p.

GREGH (FERNAND), 14 octobre 1873, Paris.

LA MAISON DE L'ENFANCE, C. Lévy, 1897, 241 p. Il LA BEAUTÉ DE VIVRE, C. Lévy, 1900, 216 p. 11 LES CLARTÉS HUMAINES, Fasq., 1904, 225 p. Il L'OR DES MINUTES, Fasq., 1905, 291 p. Il PRÉLUDE FÉERIQUE, conte bleu en vers, Merc. de Fr., 1909, 69 p. LA CHAINE ÉTERNELLE, Fasq., 1910, 463 p. || LA COURONNE DOULOUREUSE, Fasq., 1917, z61 p. || TRIOMPHE, poème dramatique, Garnier, 1919, 20 p. Il COULEUR DE LA VIE, Flamm., 1923, 287 p.

GROLLEAU (CHARLES), 26 juin 1867, Paris.

RELIQUIAE, P. Carrington, 1904, 105 p. Il L'ENCENS ET LA MYRRHE, P. Lethielleux, 1909, 141 p. Il SUR LA ROUTE CLAIRE, «Le Temps Présent », 1913, 145 p.

GROS (GABRIEL-JOSEPH), 2 avril 1890, Lyon.

LES YEUX PLEINS DE LARMES, poèmes, 1906-1909 [La Chambre de l'Aimée. Jardin mélancolique. Visage dans l'Ombre. Paysages d'accalmie], Lyon, L'Art Libre, 1909, 248 p. Il LA BEAUTÉ DU CIEL 1910-1911 ' [Roses de l'Hôpital. La Clarté sur le seuil], Basset, 1912, 144 p. Il GUIDE CHAMPÊTRE, bois de Marcel Gimond, Le Damier, 1922, 80 p.

GUERBER (ÉT)OITARD), 2 décembre 1882, Mets (Moselle) ; août 1922, Paris.

LE CRÉPUSCULE DU MONDE [sous la signature Jean Thogorma], Falque, 1910, 224 p. 11 L'ART HÉROÏQUE, poème, Crès, 1914, 203 p. 11 SOUS LE DOUX CIEL DE FRANCE, poèmes satiriques, Libr. de Fr., 1922, 108 p.

GUÉRIN (CHARLES), 29 décembre 1873, Lunéville (Meurthe-et-Moselle), 17 mai 1907, Lunéville.

(1) FLEURS DE NEIGE [sous le pseudonyme d'Héirclas Rügen], Nancy, Crépin et Leblond, 1893, 40 p. Il (2) L'ART PARJURE, Munich,, Kutzner, 1894, 6 + XI + 5 p. Il L'AGONIE DU SOLEIL. I. JOIES GRISES, préf. de G. Rodenbach, Ollen., IV + 188 p. II. LE SANG DES CRÉPUSCULES, Prélude musical de Percy Pitt, Merc. de Fr., 1897, 214 p. Il SONNETS ET UN P-OÈME [Réunion de 1 et 2], Merc. de Fr., 1897, 40 + 6 + XI, p. || LE CŒUR SOLITAIRE, Merc. de Fr., 1898, 149 p. ; — éd. augm. de plusieurs poèmes, 1904, 191 p. L'EROS FUNÈBRE, L'Ermitage, 1900, 27 p. Il LE SEMEUR DE CENDRES, 1898-1900, Merc. de Fr., 1901, 234 p. Il L'HOMME INTÉRIEUR, 1901-1905, Merc. de Fr., 1905, 186 p. Il PREMIERS ET DERNIERS VERS [Fleurs de Neige. Joies grises. Le Sang des Crépuscules], Merc. de Fr., 1923, 185 p.

GUERNE (Vicomte ANDRÉ DE), 18 juin 1853, Paris.

LES SIÈCLES MORTS. I. L'ORIENT ANTIQUE, 1890.

XVI + 239 p. 11II. L'ORIENT GREC, 1893,XIII+ 248 p, 11 III. L'ORIENT CHRÉTIEN, 1897, XVI + 259 p. 11 LE BOIS SACRÉ, 1898, 227 p. Il LES FLUTES ALTERNÉES, 1900, 303 p., Lemerre.

GUILBEAUX (HENRI), 5 novembre 1884, Verviers (Belgique).

BERLIN, FEUILLETS D'UN SOLITAIRE, Phalange, 1909, 90 p. Il Du CHAMP DES HORREURS, poèmes, Genève, « Demain », 1917, 77 p.

GUILLAUMIN (EMILE), 10 novembre 1873, Ygrande (Allier).

MA CUEILLETTE, Moulins, Crépin-Leblond, 1903, 118 p.

HALARY (PIERRE), 1863, Limoges (HauteVienne) .

AVÈNEMENT A L'EMPIRE, La Plume, 1902, 73 p. ||

Du VALLON AU SOMMET [Eros. Gravures et Fusains. Le Drame intérieur], Lemerre, 1908, 145 p.

\*HAREL (PAUL), 18 mai 1854, Echauffoltr (Orne).

LES VOIX DE LA GLÈBE, Lemerre, 1895, 149 p. Il LES HEURES LOINTAINES, Lemerre, 1902, 175 p. || EN FORÊT, Pion, 1903, 115 p. Il POÈMES MYSTIQUES ET CHAMPÊTRES, Plon, 1914, 151 p. Il ŒUVRES [Heures lointaines. Aux Champs [1886]. Voix de la Glèbe. Poèmes inédits], Plon, 1904, 230 p.

HENRIOT (EMILE), 3 mars 1889, Paris.

POÈMES A SYLVIE, « Psyché », 1906, 42 p. Il EURYNICE, Merc. de Fr., 1907, 60 p. 11 XI PORTRAITS DONT UN DE FEMME, Merc. de Fr., 1909, 26 p. 11 PETITE SUITE ITALIENNE, Dorbon, 1909, 51 p. 11 JARDINS A LA FRANÇAISE, « Marches de l'Est », 1911, 24 p. || VIGNETTES ROMANTIQUES ET TURQUERIES, sonnets, « Le Divan », 1912, 15 p. Il EGLOGUES IMITÉES DE VIRGILE, Champion. Les Amis d'Edouard, N° 11, 1912, 35 p. DEIV^E SACRUM, élégies, « Le Divan », 1913, 88 p. Il LA FLAMME ET LES CENDRES, poésies, 1907-1914, Merc. de Fr., 1914, 283 p. Il BELLICA, Le Divan, 1915, 28 p. DIVINITÉS NUES ET QUELQUES AUTRES, sonnets, Soc. litt. de Fr., 1920, 28 p. Il AQUARELLES, poésies, 19141921, Em. Paul, 1922, 128 p.

HENRY-JACQUES, 21 février 1886, Nantes (LoireInférieure) .

Nous... DE LA GUERRE, poèmes, Préf. de Gaston Vidal, Fasq., 1918, XII, 243 p. Il LA SYMPHONIE HÉROÏQUE, Belles Lettres, 1922, 318 p.

HENRY-MARX, 12 février 1885, Paris.

LES HEURES FERVENTES, Gastein Serge, 1907, 70 p. [|

LA GLOIRE INTÉRIEURE, Grasset, 1914, 241 p.

\*HERLEMONT (HENRI), II mars 1859, Le Cateau (Nord).

LES CHRYSANTHÈMES, poèmes, 1910-1912, Le Beffroi, 1913, 188 p. || LE FIER DEVOIR [Par le Rêve. Par l'Action. Les Grands Vaincus. Socrate. Annibal], Le Beffroi, 1914, 194 p.

\*HÉROLD (ANDRÉ-FERDINAND), 24 février 1865, Paris.

INTERMÈDE PASTORAL, sonnets, Le Centaure, 1896, 31 p. Il IMAGES TENDRES ET MERVEILLEUSES [La Joie de Maguelonne, mystère [1891]. La Fée des Ondes. Floriane et Persigant, drame [1894]. La Légende de Sainte Libera ta, mystère [1894]. Le Victorieux, drame [1895], Merc. de Fr., 1897, 261 p. Il Au HASARD DES CHEMINS, Merc. de Fr., 1900, 142 p. 11 LA ROUTE FLEURIE, Merc. de Fr., 1911, 179 p. Il GUILLAUMELE-PETIT, 1919, 186 p.

HERTZ (HENRI), 17 juin 1875, Nogent-sur-Seine (Aube).

QUELQUES VERS, Messein, 1906, 96 p. 11 LIEUX COMMUNS, Grasset, 1909, 152 p. LES APARTÉS [Le Cadran. Les Légendes survivantes. Sur les Confins. Madrigaux aux Inconnues] « La Phalange », 1912, 137 p. Il LES MÉCRÉANTS, mystère civil, Cahiers de l'Artisan, 1920, 34 p.

\*HOLLANDE (EUGÈNE), 22 février 1866, Paris.

LA CITÉ FUTURE, Fasq., 1903, 291 p. Il LA VIE PASSE, Soc. Franç. d'Imp. et de Libr., 1909, 199 p.

HOOGHE (ÉDOUARD D'), 27 juillet 1873, Dunkerque (Nord).

POÉSIES, Soc. des Poètes Français, 1904, 29 p.

HUBERT (PAUL), 25 juin 1875, Coincy-l'Abbaye (Aisne).

VERBES MAUVES, Clerget, 1898, 87 p. Il Aux TOURNANTS DE LA ROUTE, Maison d'Art, 1900, p. Il LES HORIZONS D'OR, poème du Languedoc, Préf. de Georges Lecomte, Ollend., 1907, XX + 230 p. Au CŒUR ARDENT DE LA C ITÉ , poème, Fasq., 1908, 248 p. 1 f LE POÈME DES VERDURES, Belles Lettres, 1923, 255 p.

HUBERT-FILLAY, 10 septembre 1879, Bracieux (Loir-et-Cher).

LES POÈMES MAUDITS, 1900-1907, Vendôme, Impr. Ouvrière, 1907, 231 p. Il LES POURPRES DU COUCHANT, poèmes, 1907-1912, Figuière, 1912, XII + 15 6 p. 11 LES ANNÉES ROUGES, 1914-1916, Blois, « Le Nouvelliste... », 1916, 47 p.

HUMIÈRES (ROBERT D'), 2 mars 1868, Château de Conros (Cantal) ; 26 avril 1915, Lizerne (Belgique). Du DÉSIR AUX DESTINÉES, Merc. de Fr., 1902, 210 p.

HUMILIS, voir NOUVEAU (Germain).

JABLONSKI (PIERRE-CHARLES).

LUEURS [L'Appassionata. Les Génies de ma Paix], Figuière, 1912, 106 p.

JACOB (MAX), II juillet 1876, Ouimper (Finistère).

LES ŒUVRES MYSTIQUES ET BURLESQUES DE FRÈRE MATOREL, MORT AU COUVENT DE BARCELONE, Henri Kahnzceiler, 1912, 78 f. n. c. LA CÔTE, Recueil de Chants celtiques anciens inédits, texte breton revu par M. Julien Tanguy, Paul Birault, 1911, 142 P. 11 LE CORNET A DÉS, chez l'auteur, (lmp. Levé),1917, 1917,191p. ; — éd. complète, revue et corrigée, Stock, 1923,136 p. 11 LES ALLIÉS SONT EN ARMÉNIE, Imp. Lembessis, 1916, h. c. 14 p. 11 LA DÉFENSE DE TARTUFFE, extases, remords, visions, prières, poèmes et méditations d'un juif converti. Soc. Litt. de France, 1919, VII + 215 p. I!

Dos D'ARLEQUIN, S. Kra, 1921, 77 p. Il LE LABORATOIRE CENTRAL, poésies, (cAu Sans Pareil », 1921, 175 p.

JACQUES-NOIR (ARMAND GEOFFRIT dit), 13 janvier 1881, Niort (Deux-Sèvres).

L'AME INQUIÈTE, poésies, Le Beffroi, 1909, 133 p. Il Aux MORTS, poème, h. c., s. 1., 1918, 7 p. LES MALÉDICTIONS, poèmes, Figuière, 1919, 112 p.

JALABERT (PIERRE), 13 janvier 1884, Béziers (Hérault).

LES CHANSONS DE L'AUBE, Grasset, 1909, 231 p. Il LA CHAMBRE CLOSE, Crès, 1914, 173 p. Il LA VIE ENTHOUSIASTE, Garnier, 1921, 171 p. 11 PARMI LES ROSES DES LÉGENDES, Garnier, 1925, 126 p.

\*JAMMES (FRANCIS), 2 décembre 1868, Tournay (Hautes-Pyrénées).

UN JOUR, poème dialogué, Merc. de Fr., 1895, 91 p. 11 LA NAISSANCE DU POÈTE, Bruxelles, « Coq rouge », 1897, 24 p. 11 DE L'ANGELUS DE L'AUBE A L'ANGELUS DU SOIR, 1888-1897, Merc. de Fr., 1898, 345 p. Il QUATORZE PRIÈRES, Orthez, E. Faget, 1898, 16 ff. n. c., || LA JEUNE FILLE NUE, poésie, l'Ermitage, 1899, 24 p. Il LE POÈTE ET L'OISEAU, poésie, l'Ermitage, 1900, 23 p. Il LE DEUIL DES PRIMEVÈRES, 1898-1900 [Elégies. La Jeune Fille nue [1899]. Le Poète et l'Oiseau [1900]. poésies diverses. Prières [1898], Merc. de France, 1901, 213 p. Il LE TRIOMPHE DE LA VIE, 1900-1901 [Jean de Noarrieu. Existences], Merc. de Fr., 1901,249 p. Il CAHIER DE VERS [25 poèmes sans titre et sans aucune indication], Orthez, E. Faget, 1905, 14 f. n. c. Il L'EGLISE HABILLÉE DE FEUILLES, Merc. de Fr., 1906, 80 p. Il CLAIRIÈRES DANS LE CIEL, 1902-1906 [En Dieu. Tristesse. Le Poète et sa Femme. Poésies diverses. l'Eglise habillée de feuilles], Merc. de Fr., 1906, 225 p. Il POÈMES MESURÉS, Merc. de Fr., 1908, 30 p. 11 RAYONS DE 'MIEL, églogues, l'Occident, 1908, 53 p. LES GÉORGIQUES CHRÉTIENNES. CHANTS I ET II, Merc. de Fr., 1911, 60 p. ; —\W-W,Merc. de Fr., 1911, 6o p. ; — V-VI ET VII, Merc. de Fr., 1912, 89 p. ; — réunis en un vol., 1912, 219 p. 11 LA VIERGE ET LES SONNETS, poèmes, Merc. de Fr., 1919, 202 p. Il LE TOMBEAU DE JEAN DE LA FONTAINE, suivi de POÈMES MESURÉS, Merc. de Fr., 1921, 237 p. || EPITAPHES, Art catholique, 1921, 47 p.

JOUVE (PIERRE-JEAN), II octobre 1887, Arras (Pasde-Calais) .

LES MUSES ROMAINES ET FLORENTINES, Messein, 1910, 107 p. || LES ORDRES QUI CHANGENT, poème, Figuière, 1911, 46 p. || PRÉSENCES, poèmes, IIE série, Crès, 1912, 127 p. || PARLER, poèmes, 2C série, Crès. 1913, 162 p. I! VOUS ÊTES DES HOMMES, N. R. F., 1915, 128 p. || POÈME CONTRE LE GRAND CRIME, Genève, éd. Demain, 1916, 53 p. 11 DANSE DES MORTS. La Chaux-de-Fonds, éd. d'Action Sociale, 1917, 160 p.

Il (1) LIVRE DE LA NUIT, Genève, le Sablier, 1919, 132 p. Il (2) LIVRE DE LA GRACE, Genève, Kundig, 1920, 185 p. Il (3) TOSCANES, Genève, Kundig, 1921, 91 p. || LES AÉROPLANES, poème, Figuière, 1921, 42 p. || TRAGIQUES, suivis du VOYAGE SENTIMENTAL [Réunion de 1, 2 et 3.], Stock, 1922, 292 p.

\*KAHN (GUSTAVE), 21 décembre 1859, Metz.

DOMAINE DE FÉE, Bruxelles, Société Nouvelle, 1895, 52 p. Il LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS, Vanier, 1896,

112 p. LIMBES DE LUMIÈRE, Bruxelles, Deman, 1897, 93 p. Il PREMIERS POÈMES [Palais nomades [1887]. Chansons d'Amant [1892]. Domaine de Fée [1895], précédés d'une Etude sur le Vers libre, Merc. de Fr., 1897, 339 p. 11 LE LIVRE D'IMAGES [Images d'Ile de France. La Tapisserie des Quatre Eléments. Images du Rhin. Mosellanes. Par la Lande et la Mer grise. Images de Provence et d'Orient], Merc. de Fr., 1897, 277 p. || ODES DE LA RAISON, Ed. La Raison, 1902, 23 p.

KLINGSOR (TRISTAN) (TRISTAN LECLÈRE dit), 8 août 1874, La Chapelle (Oise).

FILLES FLEURS, Merc. de Fr., 1896, 59 p. Il SQUELETTES FLEURIS, Merc. de Fr., 1897, 107 p. 11 L'ESCARPOLETTE, Merc. de Fr., 1899, 85 p. SCHÉHÉRAZADE, Merc. de Fr., 1903, 222 p. Il LE VALET DE CŒUR, Merc. de Fr., 1908, 221 p. Il POÈMES DE BOHÈME, Merc. de Fr., 1913, 237 p. || CHRONIQUES DU CHAPERON ET DE LA BRAGUETTE, Sansot, 1911, 77 p. Il HUMORESQUES, Amiens, Malfère, 1921, 159 p. || L'ESCARBILLE D'OR, Chiberre, 1922, 159 p.

LABÈQUE (Loys), 25 novembre 1869, Léon (Landes).

POÈMES PRIMITIFS [Forêt d'Enfance. Avenues d'Amour. Carrefour de la Révolte. Vaisseaux d'exil...], 1920, 288 p. Il POÈMES VISIONNAIRES [Ténèbres. Visions. Landes], 1921, 232 p. Il POÈMES EXPIATOIRES [Terres. Enfers. Purgatoires. Paradis], 1923, 240 p., Messein.

LACUZON (ADOLPHE), 12 novembre 1870, Valenciennes.

ÉTERNITÉ, LIVRE I, avec un avant-propos sur la Poésie, Lemerre, 1902, 94 p. 11 ELÉVATION SUR LE SIÈCLE, ETERNITÉ, LIVRE II, Crès, 1914, 147 p.

LAFARGUE (MARC), 20 mai 1876, Toulouse (HauteGaronne).

L'AGE D'OR, Merc. de Fr., 1903, 268 p. Il LA BELLE JOURNÉE, Lib. de France, 1923, 30 p. Il LE JARDIN D'OU L'ON VOIT LA VIE, Toulouse, L'Effort, 80 p.

LAFON (ANDRÉ), 17 avril 1883, Bordeaux ; 4 mai 1915, Hôpital de Blaye (Gironde).

(1) POÈMES PROVINCIAUX, Roubaix, Le Beffroi, 1908, 105 p. Il (2) LA MAISON PAUVRE, « Temps Présent », 1911, 135 p. Il POÈMES 1906-1910 [Réunion de 1 et 2], Temps Présent, 1913, 239 p.

LAMANDÉ (ANDRÉ), 7 avril 1886, Blaye (Gironde).

LA VIE ARDENTE [Dans le travail, Dans le Rêve, Pour l'action], Jouve, 1910, 205 p. ILA MADONE BRISÉE, Jouve, 1911, 36 p. Il Sous LE CLAIR REGARD D'ATHÉNÉ [Les Heures lumineuses. Jours tragiques. Poèmes du retour. Les Hommes et les Dieux], Delalain, 1920, 157 p. Il LA TRANCHÉE COURONNÉE DE VIGNES : I. LES FRESQUES, Jouve, 1917, 16 p.

LANTE (ÉMILE), 1881, Lille (Nord).

A LA GLOIRE DE LILLE, Rev. Contemporaine, 1901, p. Il LES HOMMAGES DU MONDE A VICTOR HUGO,

, 1902, p. Il LES ÉMOTIONS MODERNES, poèmes [Au Cœur des Cités neuves. Paroles fragiles. Pour celle qui viendra. L'Inquiétude humaine], Havard, 1904, 203 p.

\*LAPAIRE (HUGUES), 26 août 1869, Sancoins (Cher).

Au PAYS DU BERRY, Lemerre, 1896, 162 p. 11 SAINTE SOULANGE, Moulins, Crépin-Leblond, 1898, 68 p. Il NOËLS BERRIAUDS, id., 1898, 30 p. || LES CHANSONS BERRIAUDES, id., 1899, VI + 166 p. ; 2e éd. Figuière, 1924, 188 p. Il Au VILLAGE, poésies berrichonnes, 10 lithos. Atelier Cadal. Imp. Belfond, 1901, 10 p. || Au VENT DE GALERNE, Crépin-Leblond, 1903, 231 p. Il LES RIMOUÈRES D'UN PAYSAN, Crépin-Leblond et Sansot, 1904, 124 p. Il Du SOLEIL DANS LES CYPRÈS, CrépinLeblond, 1917, 76 p.

LARBAUD (VALÉRY), 29 août 1881, Vichy (Allier).

LES PORTIQUES, Cusset. Imp. Simon Fumoux, 1896, 30 p. foliotées. 11 POÈMES PAR UN RICHE AMATEUR, ou Œuvres françaises de M. Barnabooth, précédées d'une introduction biographique, [non signé], Messein, 1908, 228 p. Il A.-O. BARNABOOTH, SES ŒUVRES COMPLÈTES, c'est-à-dire un conte, ses poésies complètes et son journal intime, N. R. F., 1913, 430 p. Il LES POÉSIES DE A.-O. BARNABOOTH, N. R. F., 1923, 127 p.

LARGUIER (LÉo), 6 décembre 1878, La Grand'Combe (Gard).

LA MAISON DU POÈTE, Storck, 1903, 199 p. || LES ISOLEMENTS, 1903-1904, Storck, 1905, III+ 215 p. i 1 JACQUES, poème, Merc. de Fr., 1907, 184 p. || ORCHESTRES, poésies, Flamm. 1914,1 + 231 p.

LA SALLE (Louis DE), 10 février 1872, Paris ; 7 octobre 1915, en Champagne.

LES VAINES IMAGES, Grasset, 1911, 141 p. Il IMPRESSIONS DE VOYAGE ET AUTRES, Messein, 1906, 148 p. LA TAILHÈDE (RAYMOND DE) (RAYMOND-PIERREJOSEPH GAGNABÉ DE LA TAILHÈDE), 14 octobre 1867, Moissac (Tarn-et-Garonne).

DE LA MÉTAMORPHOSE DES FONTAINES, poème suivi des ODES, DES SONNETS ET DES HYMNES, Bibl. art. et litt., 1895, 60 p. Il HYMNE POUR LA FRANCE, Em. Paul, 1917, 14 p. Il LE DEUXIÈME LIVRE DES ODES, poèmes, Bernollard, 1920, 39 p.

LAVAUD (GUY), 9 août 1883, Terrasson (Dordogne).

LA FLORAISON DES EAUX, l'Occident, 1907, 56 p. 11 Du LIVRE DE LA MORT, Phalange, 1908,64 p. 11 DES FLEURS, POURQUOI... précédé d'une réimpression choisie de la FLORAISON DES EAUX et du LIVRE DE LA MORT, E. Cornély, 1910, 125 p. 11 SUR UN VIEUX LIVRE DE MARINE, (extr. des Imageries des Mers], Les Marges, 1918, 10 p. Il IMAGERIES DES MERS, Em.-Paul, 1919, 52 p. 11 SIX POÈMES D'AUTOMNE, h. c., 1919, 28 p. Il MARINES, 12 dessins de A. Lhote, Le Divan, 1923, 24 p. LA VILLE DE MIRMONT (JEAN DE), 20 décembre 1886, Bordeaux, 28 novembre 1914, devant Verneuil (Oise).

L'HORIZON CHIMÉRIQUE, SOC. litt. de Fr., 1920, 67 p.

\*LEBESGUE (PUILÊAS), 26 novembre 1869, La Neuville- Vault (Oise).

LES FOLLES VERVEINES, Lille, Le Beffroi, 1903, 21 p. Il MONSIEUR DE BOUFFLERS, sonnets, La Phalange, 1903, 47 p. Il LE BUISSON ARDENT, h. c. Seiches, Henry Cormeau, 1910, 161 p. 11 A PLEIN VOL, Beauvais, Moniteur de l'Oise, 1911, 23 p. Il LES SERVITUDES : ire SÉRIE [Le Cœur attendri. Les Silencieux. Les Travaux et les Songes. Les Métiers. Evasions], Merc.

de Fr., 1913, 176 p. Il LES SERVITUDES : 2c SÉRIE : LA GRANDE PITIÉ, POÈMES, 1914-1918 [Le Vent de la bourrasque. Flammes échevelées. Sous le Ciel d'orage. Les Braises rouges], Sansot, 1920, 120 p. Il LE CHAR DE DJAGGERNATH, proses lyriques, « Le Savoir vivre », 1919, 64 p. ! 1 BEAUVAIS A TRAVERS LES AGES, vitrail historique en 12 tableaux, h. c., Beauvais. Monit. de l'Oise, 1921, 39 p. 11 LES TISONS EN FLEURS, conte dramatique en vers, Rev. de l'Epoque, 1922, 51 p. 11 A MOLIÈRE,. h. c., Beauvais, Monit. de l'Oise, 1922,4 p. Il LA BÛCHE DANS L'ATRE, Chiberre, 1923, 143 p. Il PAGES CHOISIES, assemblées et préfacées par Marcel Coulon, Beauvais, République de l'Oise, 1923, 369 p.

\*LEBEY (ANDRÉ), 10 août 1878, Dieppe (SeineInférieure).

CHANSONS GRISES, Merc. de Fr., 1896, 132 p. || AUTOMNALES, Le Centaure, 1896, 50 p. Il POÈME DE L'AMOUR ET DE LA MORT, Merc. de Fr., 1898, 373 p. 11 LES CHANSONS MAUVES, Merc. de Fr., 1899, 222 p. || LES ELÉGIES DU JARDIN MÉLANCOLIQUE, Merc. de Fr., 1899, 82 p. Il LES COLONNES DU TEMPLE, Merc. de Fr., 1900, 105 p. Il SUR UNE ROUTE DE CYPRÈS, Occident, 1904, I73\*P. j 1 SUR UNE ROUTE DE PEUPLIERS, Grasset, 1912, 269 p. || LES BLASONS DU PLAISIR, Bernouard, 1923, 32 p. n. c.

LEBRAU (JEAN), 20 octobre 1891, Moux (Aude).

L'HUMBLE LEVÉE, Carcassonne, Bonnflfous, 1909, 74 p. n. c. Il LA VOIX DE LA-BAS, préf. d'Henry Bataille, Crès, 1914, 142 p. Il SIX MORCEAUX DE BUIS, Pau, Lescher-Moutoué 1918, 10 p. POÉSIE, Pau, id., 1918, 18 ff. n. c. 11 LES QUINZE TONNELLES DE MARIE [sous la signature Jean Comigne], Ligugé, Aubin, 1920, 47 p. Il LE CYPRÈS ET LA CABANE, Le Divan, 1922, 94 p. 11 LE CIEL SUR LA GARRIGUE, Libr. de France, 924, 106 p.

LE CARDONNEL (Louis), 25 février 1862, Valence (Drôme).

POÈMES, Merc. de Fr., 1904, 207 p. || CARMINA SACRA [Chants d'Ombrie et de Toscane. Orphica. Elégies chrétiennes. Méditations et cantiques], Merc. de Fr., 1912, 197 p. || DE L'UNE A L'AUTRE AURORE [A travers les heures. Dans la lumière de Florence. Sub signo Martis. Dans l'Aube spirituelle], Merc. de Fr., 1924, 175 p.

LECLERC (MARC), ICR octobre 1874, Provins (Seineet-Marne).

RIMIAUX D'ANJOU, éd. illustr. par l'auteur, Angers, G. Grassin, 1913, 261 p.; - 2C éd. Angers,lib. SainteCroix, 1918, 300 p. 11 LA PASSION DE NOTRE FRÈRE LE POILU 1916-1918, Crès, 1916, 25 p.

LECONTE (SÉBASTIEN-CHARLES), 22 octobre 1860, Arras (Pas-de-Calais).

L'ESPRIT QUI PASSE, épopée théosophique, Merc. de Fr., 1897, 262 p. ; — 2c éd., 1910, 194 p. Il LE BouCLIER D'ARÈS, Merc. de Fr., 1897, 175 p. SALAMINE, poème, Merc. de Fr., 1897, 32 p. Il LES BIJOUX DE MARGUERITE, Merc. de Fr., 1899, 163 p. || LA TENTATION DE L'HOMME, Merc. de Fr., 1903, 170 p. LE SANG DE MÉDUSE, Merc. de Fr., 1905, 195 p. Il LA GLOIRE DE CORNEILLE, scène lyrique, Rueff, 1905, 8 p. 11 L'ESPRIT QUI PASSE, Merc. de Fr., 1910, 194 p. Il LE MASQUE DE FER, Merc. de Fr., 1911, 191 p.

LEGENDRE (Louis), 20 octobre 1851, Paris ; 21 août 1908, Villers-sur-Mer (Calvados).

LE SON D'UNE AME, Chailley, 1895, 225 p. I! MuSIQUE D'AUTOMNE, Fasq., 1904, 269 p. Il LE BRUIT ET LE SILENCE, poésies, Fasq., 1907, 310 p. 11 MERCI, poème, Stock, 1909, 8 p. Il POÉSIES, Conard, 1911, XVI + 239 p.

LÉGER (ABEL), novembre 1882, Paris.

LE CŒUR INSOUPÇONNÉ, Messein, 1908, 160 p. ||

D'APRÈS L'ANTIQUE, Pan, p. Il L'OMBRE INVISIBLE, Douce France, 1923, 223 p.

\*LE GOFFIC (CHARLES), 14 juillet 1863, Lannion (Côtes-du-Nord).

LE BOIS DORMANT 1889-1899 [Rondes et Chansons.

L'Ile des Sept Sommeils], Lemerre, 1900, 163 p. POÉSIES COMPLÈTES 1889-1914 [Amour breton [1889]. Le Bois dormant [1909]. Le Pardon de la Reine Anne. Impressions et Souvenir], Rev. des Poètes, 1913,313 p. ; — 2C éd., Plon, 1922, III + 285 p.

LELUC (LUCIEN), 14 octobre 1876, Orléans (Loiret).

LES HEURES DE SOLEIL, Grasset, 1910, 156 p.

LEMAITRE (JULES), 27 avril 1853, Vennecy (Loiret) ;

5 août 1914, Tavers (Loiret).

POÉSIES [Les médaillons (1880). Les Petites Orientales (1882). Une Méprise. Au Jour le Jour], Lemerre, 1896, 279 p.

LEMERCIER D'ERM (CAMILLE), 12 novembre 1888, Rennes (llle-et- Vilaine).

LES EXILS (préf. de Ch. Le Goffic). Visions Natales (prélude de Louis Tiercelin). L'Ame isolée ; d'autres exils, Sansot, 1909, 221 p. 11 LA MUSE AUX VIOLETTES, Sansot, 1910, 35 p. Il LE POÈTE ET LA FEMME, poème, Nice, Les fleurs d'Or, 1918, 16 p. Il LE POÈME DE PARIS NOCTURNE, Les Gémeaux, 1919, 31 p.

LE MOUEL (EUGÈNE), 24 mars 1859, Villedieu (Manche).

DANS LE MANOIR DORÉ, Lemerre, 1901, 130 p. ||

JEUNES FILLES, Lemerre, 1913, 160 p.

LEVAILLANT (MAURICE), 17 avril 1883, Crépy-enValois (Oise).

LE MIROIR D'ÉTAIN [La Guirlande de Lierre], Rev. des Poètes, 1906, 138 p. 11 LE TEMPLE INTÉRIEUR, Grasset, 1910,292 p. 11 LEs PIERRES SAINTES [Versailles, SaintDenis, Malmaison], prose et vers, Dorbon aîné, 1913, 125 p. Il DES VERS D'AMOUR, Garnier, 1921, 160 p. Il LA PORTE D'AZUR, poèmes 1909-1914, E. Champion, (Les Amis d'Edouard, N° 85), 1925, 62 p. LEVET (HENRY-JEAN-MARIE), 13 janvier 1874, décembre 1906, Menton.

Sous la signature Henry-J. Levey : LE PAVILLON OU LA SAISON DE THOMAS W. LENCE, petit poème cultique, Préf. de E. La Jeunesse, Coll. Biblioph. de l'Aube, 1897, 32 p. || LE DRAME DE L'ALLÉE, Ch. Renaudie, 1897, p. || POÈMES, précédés d'une conversation de L. P. Fargue et Valery Larbaud [Réédition des deux plaquettes précédentes], Amis des Livres, 1921, 83 P-

LIÈVRE (PIERRE), 10 novembre 1882, Paris.

JEUX DE MOTS, poèmes, Stock, 1909, 180 p.

LŒVENGARD (POL), io février 1877, Lyon ; 10 août 1917, Lyon.

LES POURPRES MYSTIQUES, Merc. de Fr., 1899, 152 p. Il GEORGINA, préf. de M. Barrès, Lyon, Legendre, 1902, 33 p. 11 LES FASTES DE BABYLONE, Sansot, 1905, 144 p. 11 A Mme POL LŒVENGARD, Lyon, A. Rey, 1906, 36 p.

LOYSON (PAUL-HYACINTHE), 14 octobre 1873, Genève ; avril 1921, Paris.

LES DEUX COUPES, poème, [sous la signature Jean Rémy], Vanier, 1897, 104 p. 11 LES PRÉLUDES, poèmes, La Plume, 1905, XI + 200 p.

MACHARD (Alfred), 12 octobre 1887, Angers (Maineet-Loire).

FRIMOUSSES, poésies, avec une Présentation en vers de Vincent Muselli, Falque, 1909, 36 p.

\*MADELEINE (JACQUES), 16 mai 1859, Paris.

A . L'ORÉE, Fasq., 1899, 268 p. Il LE SOURIRE D'HELLAS, h. c., Fontainebleau, Imp. Bourges, 1899, 276 p. 11 UN JOUR TOUT DE RÊVE, h. c. (25 exempl.)., ibid., 1900, 56 p. || LA PETITE PORTE FEUILLUE, h. c., ibid, 1909, 28 p. Il LA CLAMEUR DE GUERRE ET LA CLAMEUR DE VICTOIRE, Imp. Réunies, 1918, 16 p.

MAGALLON (XAVIER DE), 2 avril 1866, Marseille.

PRIÈRE EN GUISE DE RÉPONSE A LA COMTESSE DE NOAILLES, Aix-en-Provence, Le Feu, 1919, 22 p. || L'OMBRE, Libr. de Fr., 1921, 34 p.

MAGRE (MAURICE), 2 mars 1877, Toulouse.

EVEILS (en collab. avec ANDRÉ MAGRE), Toulouse, Vialelle et Perry, 1895, p. LA CHANSON DES HOMMES, Fasq., 1898, 221 p. !! LE POÈME DE LA JEUNESSE, Fasq., 1901, 347 p. || LES LÈVRES ET LE SECRET, Fasq., 1906, 258 p. 11 LES BELLES DE NUIT, Fasq., 1914, 282 p. Il LA MONTÉE AUX ENFERS, Fasq., 1919, 328 P.11 LES SOIRS D'OPIUM, l'Edition, 1921, 169 p.

MALLARMÉ (Stéphane), 18 mars 1842, Paris ;

9 septembre 1898, Valvins (Seine-et-Marne). POÉSIES [1 re éd., photogravée, tirée à 40 exempt., Rev. Indépendante, 1887, puis édit. Bruxelles, Deman 1899], éd. complète contenant plusieurs poèmes inédits, N. R. F., 1913, 172 p. Il UN COUP DE DÉS JAMAIS N'ABOLIRA LE SORT, poème, N. R. F., 1914, 16 ff. n. c. Il VERS DE CIRCONSTANCE... avec un quatrain autographe, N. R. F., 1920, XII + 193 p. Il MADRIGAUX, images de Raoul Dufy, La Sirène, 1920, 55 P.

MALLET (GÉRARD), 20 septembre 1877, Jouy-enJosas (Seine-et-Oise) ; 7 août 1918, près de Bazoches (Aisne).

HEURES ET RÊVES, N. R. F., 1913, 240 p. Il POÈMES DE GUERRE, préf. de J.-L. Vaudoyer, Soc. Litt. de Fr., 1921, XVI + 43 p. || POÈMES EN PROSE. VOYAGES, Soc. litt. de Fr., 1921, 123 p.

MALO (HENRI), 4 mars 1868, Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais).

Au TEMPS DES CHATELAINES,Lemerre, 1894, 133 p. 11 LA FOLLE AVENTURE, Lemerre, 1900, IV + 223 p. 11 LES PARFUMS DU COFFRET, Le Beffroi, 1911, 141 p.

MALTESTE (HENRI), 20 octobre 1870, Paris ; 10 décembre 1920.

L'ENCENS PERDU, préf. d'E. Faguet, Lemerre, 1903, 158 p.

MANDIN (Louis), 14 avril 1872, Paris.

LES SOMMEILS, La Plume, 1904, 104 p. Il OMBRES VOLUPTUEUSES [Joconde. Bouquet de Suppliciées. Perles du silence. Aspirations. Le Sang en Flammes], Sansot, 1907, 132 p. Il L'AURORE DU SOIR. ARIEL ESCLA\E [L'Ombre des Couples. Ailes de la Nuit d'Amour. Au Cœur du Cœur], Merc. de Fr., 1912, 198 p. H LES SAISONS FERVENTES, Merr. de Fr., 1914, 231 p. ( NOTRE PASSION [par l'auteur d'Ariel esclave], Crès, édition de la Phalange, 1920, 83 p. ; — 2C éd. augmentée, Renais. du Livre, 1920, 272 p.

MARAN (RENÉ), 12 novembre 1887, La Martinique.

LA MAISON DU BONHEUR, Le Beffroi, 1909, 163 p. Il LA VIE INTÉRIEURE, poèmes, 1909-1912, Le Beffroi, 1912, 163 p. Il LE VISAGE CALME, Monde Nouveau, 1922,89 p.

MARGUERITTE (VICTOR), 18 décembre 1866, Blidah (Algérie).

Au FIL DE L'HEURE, Plon-Nourrit, 1898, 383 p.

\*MARIÉTON (PAUL), 14 octobre 1862, Lyon ; 25 cembre 1911, Nice (Alpes-Maritimes).

LE LIVRE DE MÉLANCOLIE, Lemerre, 1896, 151 p. ||

HIPPOLYTA, poésie, Lemerre, 1902, 208 p. Il EPIGRAMMES, Merc. de Fr., 1909, 259 p.

MARTIN-BARZUN, HENRI, et MARTIN (HENRI), Voir BARZUN (HENRI MARTIN).

MARTINEAU (HENRI), 25 avril 1882, Coulonges-surAutize (Deux-Sèvres).

PLAGES, Vannes, Lafolye, 1903, 8 p. Il LES VIGNES MORTES, 1897-1904, Niort, Clouzot, 1905, 190 p. Il MÉMOIRES, Poitiers, 1906, 12 p. ACCEPTATION, [XXVII poèmes], Niort, Clouzot, 1907, 64 p.

MARTINEAU (JEAN), 10 décembre 1880, Coulongessur-Autize (Deux-Sèvres),

CHANSON DE LA MER, La Rochelle, Imp. Texier, 1905, 24 p. Il LA ROUTE AU SOLEIL, Rouhaix, Le Beffroi, 1907, 125 p.

MARTINET (MARCEL), 22 août 1887, Dijon (Côted'Or).

Le JEUNE HOMME ET LA VIE, poèmes [Le PerceNeige. Recueillements de l'Aube. Odelettes. Vers le Ciel], Edition de Paris, 1910, 180 p. Il LES TEMPS MAUDITS, 1914-1916, Genève, « Demain », 1917, 162 p.; — nouv. édit. complète, Ollend., 1920, 138 p. Il POUR LA RUSSIE, Libr. du Travail, 1920, 16 p. MARY (ANDRÉ), 20 novembre 1879, Châtillon-surSeine (Côte-d'Or).

SYMPHONIES PASTORALES, S. L, 1903, 114 p. I! LES SENTIERS DU PARADIS [La Colline en Fleurs,poème des Eaux et de la Forêt. Les Rencontres et les Songes. A l'Ombre de l'Amour, Les Haltes bienheureuses], Sansot, 9106, 179 p. 11 LE CANTIQUE DE LA SEINE [Le Livre de la Seine ; des Regrets ; des Raisons et des Sentences ; des Idylles et des Passe-temps ; de la Fan-

taisie], Emile-Paul, 1911, 212 p. 11 LE DOCTRINAL DES PREUX, grav. d'Hermann Paul,L. Pichon, 1920, 23 ff. n, c. 11 LES PROFONDEURS DE LA FORÊT, prose et vers. Sansot, 1907, 269 p. Il LES RONDEAUX, Typ. FirminDidot, 1924, 62 p.

MARX (HENRY) voir HENRY-MARX.

MAUCLAIR (CAMILLE), 29 décembre 1872, Paris.

SONATINES D'AUTOMNE, Perrin, 1895, 124 p. || LE SANG PARLE, Maison du Livre, 1904, 268 p.

MAURIAC (FRANÇOIS), II octobre 1885, Bordeaux.

LES MAINS JOINTES, I( Temps présent n, 1909, 127 p. 11 L'ADIEU A L'ADOLESCENT, poème, Stock, 1911, 2 16 p.

MAURRAS (CHARLES), 20 avril 1868, Martigues (Bouches-du-Rhône) .

POUR PSYCHÉ, Champion, Amisd'Édouard{N°2), 191 1, 11 p. 11 (1) INSCRIPTIONS, Lib. de Fr., 1921, 36 p. (2) LE MYSTÈRE D'LlLYSSE, discours N. R. F., 1923, 38 p. 11 LA MUSIQUE INTÉRIEURE [Réunion de 1 et 2 et autres poèmes], Grasset, 1925. p. 123 à 133.

MAZADE (FERNAND), 23 octobre 1863, Château de Monac, près d'Anduze (Gard).

ARBRES D'HELLADE, Documents du Progrès, 1912, 36 p. Il ATHÉNA, Documents du Progrès, 1912, 36 p. Il DIONYSOS ET LES NYMPHES, Ed. de Pan, 1912, 123 p. || APOLLON, Documents du Progrès, 1913, 48 p. Il L'ARDENT VOYAGE, Libr. de Fr., 1921, 32 p. Il DE SABLE ET D'OR, Garnier, 1921, 171 p. Il LA SAGESSE, Libr. de Fr., 1924, 93 p. Il LES AMOURS, Libr. de Fr., 1925, 306 p.

MELON (JOSEPH), ,1868, Lyon.

LA MAISON VERS LE LAC, Cah. de la Quinz., II<' de la XIE Série, 1910, 68 p. L'AMI DÉSABUSÉ, Cah. de la Quinz., 10C de la XIIIE Série, 1912, 119 p. LE ROI TRISTE, Crès, 1919, 125 p.

MERCEREAU (ALEXANDRE) 22 octobre 1884, Paris.

LES THURIBULUMS AFFAISSÉS [sous le pseudonyme « Eshmer-Valdor j']. [Les Encens. Les Soirs. Les Névroses qui ont passé. Les Lys et les Cygnes. Les Vents. La Bonne et la Mauvaise Vie. Les Cimetières], La Vie, 1904, 139 p.

MERCIER (LOUIS), 6 avril 1870, Contouvre (Loire).

L'ENCHANTÉE, Ollend., 1897, 213 p.; —nouv. éd. C. Lévy, 1911, 233 p. Il VOIX DE LA TERRE ET DU TEMPS, C. Lévy, 1903, 200 p. Il LE POÈME DE LA MAISON, 1906, 200 p. Il LAZARE LE RESSUSCITÉ, illustr. par Marcel Roux, Lyon, Lardanchet, 1908, 119 p. ; — 2C éd. suivie de PONCE-PILATE, C. Lévy, 1910, 203 p. POÈMES DE LA TRANCHÉE, Lardanchet, 1916, 92 p. || PRIÈRES DE LA TRANCHÉE (extrait des POÈMES...), Lardanchet, 1917, 31 p. Il LES PIERRES SACRÉES, Lardanchet, 1920, 176 p.

\*MERRILL (STUART), IER avril 1863, Hampstead (Etats-Unis), icr décembre 1915, Versailles. POÈMES 1887-1897 [Les Gammes (1887). Les Fastes (1891). Petits Poèmes d'automne (1895). Le Jeu des Epées (1897), 1897, 245 p. Il LES QUATRE SAISONS, 1900, 216 p. || UNE VOIX DANS LA FOULE, 1909, 212 p. Merc. de Fr.

\*MESTRALLET (JEAN-MARIE), 3 août 1860, Marseille.

L'ALLÉE DES SAULES [Voix de l'Ephémère. Airs épars. Les Saules. Soirs. Ballade de l'Année. La Vie], Soc. libre d'édit des Gens de lettres, 1900, 204 p. Il DANS L'ESPACE, poème, préf. de J.-H. Rosny jeune, Sansot, 1910, 135 p. Il CHOIX DE POÈMES [Le Chant du Cœur. L'Alice des Saules. Dans l'espace. Voix lointaine], Chiberre, 1924, 278 p.

METZ-NOBLAT (ALEXANDRE DE), 6 mai 1876, Nancy, juillet 1908.

A L'OMBRE DES CYPRÈS, préf. de M. Barrès, Nancy, Berger-Levrault, 1908, IX + 159 p.

MICHELET (VICTOR-ÉMILE), ICR décembre 1861, Nantes (Loire-lnférieure).

LA PORTE D'OR, Ollend, 1902, 236 p. Il L'ESPOIR MERVEILLEUX, Merc. de Fr., 1908, 231 p. 11 LE TOMBEAU D'HÉLÈNE, h. c. [L'encrier] 1924, 22 p. n. c. MILLET (MARCEL), 30 mai 1886, Cannes (AlpesMaritimes).

LE COMPAGNON AUX IMAGES, poèmes, préf. de J.-F.Louis Merlet, Soc. de l'éd. libre, 1911, 206 p. Il LE CIRQUE PASSIONNÉ, poèmes, Crès, 1914, 106 p. Il COMÉDIENS EB TOURNÉE, poèmes, Revue « Vivre », 1917, 16 p. ; nouv. éd. suivis de PIZZICATI et LE VISAGE DÉMAQUILLÉ, Anvers, Lumière, 1921, 96 p. Il LE JEU DES DÉPARTS, Bruxelles, Cahiers Indépendants, 1919, 155 p. IL SENTIR, poèmes, Les Humbles, 1924, 40 p. MILOSZ (O.-W. DE LUBICZ), 1877, Czereïa (Pologne).

POÈME DES DÉCADENCES, Girard et Villerelle, 1899, 72 p. 11 LES SEPT SOLITUDES, Jouve, 1905, 187 p. 1 j LES ELÉMENTS, l'Occident, 1911, 96 p. Il ADRAMANDONI, Menalkas Duncan, 1917, p. || POÈMES, Figuière, 1917, 302 p.

\*MITHOUARD (ADRIEN), 18 janvier 1864, Paris ;

29 mars 1919, Paris.

L'IRIS EXASPÉRÉ, Lemerre, 1895, 114 p. Il LES IMPOSSIBLES NOCES [Les Deux Foules. La Conquête de l'Aube], Merc. de Fr., 1896, 103 p. Il LE PAUVRE PÊCHEUR, Merc. de Fr., 1899, 170 p. Il LES FRÈRES MARCHEURS, Occident, 1902, 19 p. Il IN EXITU, M. de Fr., 1918, p. || LA MAJESTÉ DU TEMPS, Crès, 1922, 173 p.

MONIER (RAOUL) , 5 septembre 1879, Valence (Drôme) ;

4 juillet 1916, Rû-de-Balcicourt (Meuse). RELIQUI^: dans Œuvres de J.-M. Bernard, éditées par Le Divan, Tome I, p. 295 à 310.

MONTESQUIOU FEZENSAC (Comte ROBERT DE), 19 mars 1861, Paris ; 11 décembre 1921, Menton (Al pes-Maritimes).

LES SEPT OUVRAGES CARMINAUX, éd. définitive, Richard : I. LES HORTENSIAS BLEUS, 1906, VII + 395 p. [Ire éd. Fasq., 1896]; Il II. LES CHAUVES-SOURIS, 1907, XI + 424 p. [Irc éd. 1892], suivi de CLAIRS OBSCURS. Il III. LE CHEF DES ODEURS SUAVES [Irc éd. 1893], 1908, XV + 298 p. Il IV. LE PARCOURS DU RÊVE AU SOUVENIR, avec un avant-propos de J.-M. de Hérédia ( 1re éd. Charp. 1895], 1908, XV + 498 p. 11 V. LES PAONS [1er éd. Fasq., 1901], X + 416 p.], 1908.

XIII + 519 p. 11 VI. LES PERLES ROUGES (93 Sonnets Historiques) [Ire éd. Fasq., 1899, 193 p.], suivies de LES PAROLES DIAPRÉES, 1910, XX + 224 p. Il VII. LES PRIÈRES DE Tous, Huit Dizaines d'un Chapelet Rythmique [Ire éd. Maison du Livre, 1902, 178 p.], suivies de PASSIFLORA [Ire éd. l'Abbaye, 1907, 143 p.], 1912, 254 p. Il — LES OFFRANDES BLESSÉES, élégies guerrières, Sansot, 1915, 244 p. Il SABLIERS ET LACRYMATOIRES, élégies guerrières et humaines, Sansot, 1917, VI + 319 p. Il UN MOMENT DU PLEUR ÉTERNEL ; Offrandes innommées, Sansot, 1919, 270 p.

MORAND (PAUL), 13 mars 1888, Paris.

(1) LAMPES A ARC, Au Sans Pareil, 1920, 53 p. || (2) FEUILLES DE TEMPÉRATURE, Au Sans Pareil, 1920, 79 p. 11 POÈMES [Réunion de I et 2], suivis de 25 POÈMES SANS OISEAUX, Au Sans Pareil, 1924, 136 p.

\*MORÉAS (JEAN) (PAPADIAMANTOPOULOS dit), 15 avril 1856, Athènes (Grèce) ; 30 mars 1910, SaintMandé (Seine).

PoÉSIES 1886-1896 [Le Pèlerin passionné (1891). Enone au Clair visage et Sylves ; Eriphyle et Sylves nouvelles]. Bibl. Art. et Lit., 1898, 239 p. ; — nouv. éd. sous le titre : POÈMES ET SYLVES 1886-1896, Merc. de Fr., 1907, 233 p. 11 LES STANCES, POÉSIES, ier ET IIe LIVRES, fac-similé du Manuscrit, Bibl. Art. et Litt., 1899, in-folio, 40 ff. ; — LES STANCES, LIVRES III. IV, V ET VI, La Plume, 1901, 130 p.; — éd. complète, livres I à VI, La Plume, 1905, 213 ; — 2e éd. Merc. de Fr., 1905, 214 p. 11 PREMIÈRES POÉSIES 1883-1886 [Les Syrtes [1884]. Les Cantilènes [1886], Merc. de Fr., 1907, 237 p. Il LE Vile LIVRE DES STANCES, Belle édition, 1921, 23 p. n. c. 11 LE VIlle LIVRE DES STANCES DE JEAN MORÉAS, La Douce France, 1922,44 p. [pastiche]. 11 CHOIX DE POÈMES, préf. d'E. Raynaud, Merc. de Franc., 1923, 202 p.

MOREL (JEAN).

Aux PAYS DE LA BEAUTÉ, Sansot, 1906, 122 p. || POUR L'AME ERRANTE, Le Divan, 1909, 54 p.

MORTIER (ALFRED), g juin 1865, Bade (Grand-Duché de Bade).

LA VAINE AVENTURE, Merc. de Fr., 1894, 104 p. || LE TEMPLE SANS IDOLES, Merc. de Fr., 1909, 245 p.

MOULIÉ (CHARLES). Voir SANDRE (THIERRY).

\*MOUREY (GABRIEL), 23 septembre 1865, Mazargues (Bouches-du-Rhône).

LE MIROIR, Merc. de Fr., 1908, 145 p. Il LE CHANT DU RENOUVEAU, poèmes de guerre, Berger-Levrault, igi6, 37 p. 11 L'OREILLER DES FIÈVRES ET LES CHANSONS DE LEÏLA, avec grav. sur bois de A. Carréra, Lib. de Fr., 1922, 72 p.

MOUSSERON (JULES), 1 cr janvier 1868, Denain (Nord).

FLEURS D'EN BAS, préf. d'André Jurénil, Denain, 1897, 127 p. || CROQUIS AU CHARBON, mœurs et coutumes du pays noir, préf. de Léon Delmotte, Denain, 1899, 124 p. 11 FEUILLETS NOIRCIS, préf. d 'Aug. Dorchain, Lille, Libr. Centrale, 1901, 126 p. COUPS DE PIC ET COUPS DE PLUME, préf. d'André Jurénil, Denain, 1904, 122 p. 11 Au PAYS DES CORONS, préf. de Philéas Lebesgue, Lille, Taillandier, 1907,

141 p. 11 ECLATS DE GAILLETTE, préf. de H. Lapaire, Lille, 1913, I45 P- IL LE BOCHE AU PAYS NOIR, Lille, 1919, 150 p.

MUCHART (HENRY), 4 mars 1873, Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales).

LES BALCONS SUR LA MER, La Plume, 1904, 218 p. Il LES FLEURS DE L'ARBRE DE SCIENCE, Grasset, 1913, 219 p.

MUSELLI (VINCENT), 22 mai 1879, Argentan (Orne).

LES TRAVAUX ET LES JEUX, J. Bergue, 1914. 103 p. n. c.

Il LES MASQUES, Sonnets héroï-comiques, Chrétien, 1919, 24 p. n. c.

NAU (JOHN-ANTOINE) (EUGÈNE TORQUET dit), 19 novembre 1860, San Francisco (Californie U. S. A.); 17 mars 1918, Treboul (Finistère).

Au SEUIL DE L'ESPOIR, Vanier, 1897, 124 p. Il.

HIERS BLEUS, Messein, 1904, 165 p. Il VERS LA FÉE VIVIANE, La Phalange, 1908, 70 p. Il EN SUIVANT LES GOELANDS, Crès, 1914, 117 p. || POÈMES TRIVIAUX ET MYSTIQUES, Messein, 1924, 128 p.

NAYRAL (JACQUES), 15 mai 1876, Remiremont (Vosges) ; 9 décembre 1914, La Bassée (Nord). LES CHANTS DE LA TOMBE, , 1898, p. H A L'OMBRE DES MARBRES, Gastein Serge, 1909, 151p. 11 LA DENTELLE DES HEURES, Figuière, 1910, 168 p.

NERVAT (JACQUES et MARIE) (JACQUES NERVAT, 3 juillet 1875, Pcrigueux (Dordcgne), et MARIE CAUSSÉ, 31 juillet 1875, Bordeaux (Gironde). LES RÊVES UNIS, Merc. de Fr., 1905, 247 p. Il LE GESTE D'ACCUEIL, L'Effort, 1900, 161 p. |J CANTIQUES DES CANTIQUES [signé Jacques Nervat et Matie Caussé], L'Effort, 1897, 101 p.

NESMY (JEAN) (HENRY SURCHAMP dit), 11 juillet 1876, Marc-la-Tour (Corrèze).

TÊTES POUDRÉES, diaiogue, Soc. Fr. d'Impr. et de Lib., 1903, 8 p. Il LE CHARME DES SAISONS, Troyey, P. NOl/el, 1905, 6 p.

NIGOND (GABRIEL), 24 février 1877, Châteaurcux (Indre).

POÉSIES, Vanier, 1896, 90 p. || CONTES DE LA LIMOUSINE, Stock, 1903, 104 p. ; — éd. complète comprenant les NOUVEAUX CONTES, Ollend., 1912, XI + 326 p. Il NOVEMBRE, Stock, 1903, 342 p. 11 L'OMBRE DES PINS, Stock, 1904, 281 p. 11 NOUVEAUX CONTES DE LA LIMOUSINE, Ollend, 1907, 184 p. || MEMOR, Ollend, 1908, 428 p.

NOISAY (MAURICE DE) (MAURICE PIGNIE'Z, Ccmte DE NOISAY), 1885, Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise). L'AME EN ROUTE, pcème [Les Jeux, Les défaites, Les triomphes], Jouve, 1905, XV + 237 p. 11 LE BON ADIEU, suite en mineur, Psyché, 1907, 33 p. 11 LES DOUZE FLÈCHES D'EROS, La Belle Editicn, 1912, 40 p.

\*NOLHAC (PIERRE DE), 15 décembre 1859, Ambert (Puy-de-Dôme).

PAYSAGES DE FRANCE ET D'ITALIE [I re éd. Lemerre 1894] ; — 2c éd., C. Lévy, 1905, 232 p. Il LES SONNETS, Floury, 1907, 44 p. VERS POUR LA PATRIE, 1914-1918, Emile-Paul, 1920, 26 p.

NOUET (NoÊL), 30 mars 1885, Locminé (Morbihan).

LES ETOILES ENTRE LES FEUILLES, H. Falque, 1911, 158 p. Il LE CŒUR AVIDE D'INFINI, « Temps Présent », 1911, 147 p. 11 LES CLOCHES DES CHAMPS [Les Beaux matins. Au Cours des Journées. Les Soirs et les Nuits], « Temps Présent », 1913, 153 p.

NOUVEAU (GERMAIN), 1852, Pourrières (Var), 4 avril 1920, Pourrières.

SAVOIR AIMER, [sous la signature G. N. Humilis), publié par les Amis de l'Auteur sous les auspices de la Société des Poètes Français, 1904, 107 p. Il (1) LES POÈMES D'HuMiLis avec 4 compositions d'Auguste Rodin et notice par Léonce de Larmandie, « La Poétique j', 1910, 192 p. Il VALENTINES ET AUTRES VERS, préf. d'Ernest Delahaye, Messein, 1922, 252 p. Il LES POÉSIES D'HUMILIS ET VERS INÉDITS [nouv. édition de 1], préf. de E. Delahaye, Messein, 1923, 174 P-

OCHSÉ (JULIEN), 18 mai 1874, Paris.

L'INVISIBLE CONCERT, poèmes, Sansot, 1908, 194 p. Il ENTRE L'HEURE ET LA FAUX, Sansot, 1909, 211 p. 11 PROFILS D'OR ET DE CENDRE, Merc. de Fr., 1911, 220 p. 11 REPOSE AILLEURS, poèmes, Chiberre, 1921, 189 p.

ODILÉ (CLAUDE) (JEAN GENTZBOURGER dit), 27 novembre 1887, Strasbourg.

PRÉLUDE, Le Divan, 1912, 78 p. || CHANTS (Printemps anglais, Bretagne. Trois Poèmes], La Phalange, 1912,72 p.

\*OLIVAINT (MAURICE), 27 novembre 1860, Tlemcen (Algérie).

FLEURS DE CORAIL, 1900, 184 p. || POÈMES DE FRANCE ET DE BOURBON, 1905, IV + 175 p. || POÈMES DE FRANCE ET D'ALGÉRIE, 191 1, 243 p. || LES DERNIERS OISEAUX, 1912, 301 p. Il POÈMES DE LA GUERRE 1914, p. Il DANS LES LARMES ET DANS LE SANG, Maison Fr. d'Art et d'Ed., 1919, 136 p. Il L'OMBRE DES PALMES, 1922, 167 p., Lemerre.

OLIVIER-HOURCADE (AUGUSTE-VICTOR-MARIE HOURCADE dit), jer juin 1892, Bordeaux ; 21 septembre 1914, Oulches (Aisne).

DES OMBRES TREMBLANTES [sous la signature Olivier Bag], variations, préf. de André Lafon, Bordeaux, Gounouilhou, 1909, 79 p. Il PETITS POÈMES, Bordeaux, 1911, p. ! 1 CHANSONS DU PAYS DE GASCOGNE ET DE BÉARN, avec deux poèmes de Francis Jammes et Paul Fort, Le Divan, 1922, 194 p.

ORLIAC (ANTOINE), 6 juin 1880, Perpignan (Pyrénées Orientales).

L'ÉVASION- SPIRITUELLE, poème 1908-1912, bois de J. Helly, Lib. de Fr., 1921, 150 p. Il METABOLISME ou une nouvelle attitude du lyrisme moderne, suivis de six fragments de LA CONQUÊTE DU SILENCE, Coll. Rigel, 1921, 23 p.

ORMOY (MARCEL) (MARCEL PROUILLE dit), 3 septembre 1891, Paris.

\* LES CHARITES, trois poèmes, Revue Pantagruel, 1909, 47 p. || \*LES G LUMES ÉPARSES, Niort, éd. Chloé, 1910, 84 p. Il \*LES POÉSIES DE MAKOKO KANGOUROU (en coll. avec CHARLES MOULIÉ), Dorbon aîné, 1910,

59 p. Il \*IMPRESSIONS, Dorbon aîné, 1911, 45 p. Il LE JOUR ET L'OMBRE, poèmes, E. Basset, 1912, 33 p. Il VOTIFS, Niort, Impr. Clouzot, 1913, 18 p. n. c. Il MARQUISE, Niort, Imp. Clouzot, 1919, 12 p. || LE VISAGE INCONNU, Garnier, 1925, 116 p.

[Les volumes marqués d'une \* ont paru sous la signature Marcel Prouille].

OTT (JEAN), 5 décembre 1878, La Fère-en- Tardenois (Aisne).

L'EFFORT DES RACES, poésies, F.-R. de Rudeval, 1907, 180 Il LES VOLONTÉS [L'effort des races (2e série). Rex Amor. Les apparences. Le Calvaire de Jeanne]. Monde Nouveau, 1913, 183 p.

PAILLETTE (PAUL).

TABLETTES D'UN LÉZARD, [Ire éd. 1890], [réunion de vingt-quatre plaquettes de seize pages non chiffrées portant les titres suivants : Famille. Moment Psychologique. Petite Parisienne. Foi. Force. Subjectivité. J'aime les gonzesses. Triolets d'automne. En avant. Instantané. Mon Positivisme. Rouge. Ressauteur. Civilisation. Felixité. Notre Jane. Affaire Rapha. Pour la Camaraderie. Charité. On ne vit qu'en autrui. Ce que pense un enfant de la Nature. Paperasses. Les Intellectuels. Notre Amour.] Paris, s. d., 284 p.

PASCAL-BONETTI, 5 mai 1885, Saint-MartinVésubie (Alpes-Maritimes).

LES ORGUEILS, poèmes, Sansot, 1910, 187 p. LA CHANSON DE FRANCE, , 1912, p. || LA MARCHE AU SOLEIL [Les Départs, Les Blessures, Les Retours], Chiberre, 1923, 2c8 p.

PAUL-SENTENAC, 22 décembre 1884, Toulouse.

TOUT MON CŒUR PAR TOUS LES CHEMINS, Grasset, 1911, 190 p.

PAYEN (LOUIS) (ALBERT LIÉNARD dit), 13 décembre 1875, Alais (Gard).

A L'OMBRE DU PORTIQUE, Maison des Poètes, 1900, 102 p. Il PERSÉE, Rives, Imp. ardéchoise, 1901, 14 p. LES VOILES BLANCHES, Merc. de Fr., 1905, 223 p. LE COLLIER DES HEURES, Merc. de Fr., 1913, 221 p. LES SAISONS ROUGES, Figuière, 1920, 192 p.

PAYS (MARCEL), II juin 1881, Le Puy (Haute-Loire).

LES AILES DE CIRE, poème, Messein, 1909, 155 p.

PÉGUY (CHARLES), 7 janvier 1873, Orléans (Loiret) ;

5 septembre 1914, Villeroy (Seine-et-Marne).

(1) LE MYSTÈRE DE LA CHARITÉ DE JEANNE D'ARC.

Cahiers de la Quinzaine 6e de la XIe Série, 1910, 250 p. 11(2) LE PORCHE DU MYSTÈRE DE I A DEUXIÈME VERTU, id., 4e de la XIIIe Série, 1912, 224 p. Il (3) LE MYSTÈRE DES SAINTS INNOCENTS, id., 12e de la XIIIe Série, 1912, 211 p. Il (4) LA TAPISSERIE DE SAINTE-GENEVIÈVE ET DE JEANNE-D'ARC, id., 5e de la XIVe Séiie, 1913, 123 p. 11 LA TAPISSERIE DE NOTRE-DAME, id.., 10e de la XIVe Série, 1913, 107 p. Il EVE, id., 4e delà XVe Série, 1914, 395 p. Il MORCEAUX CHOISIS DES ŒUVRES POÉTIQUES, 1912-1913, Ollend., 1914, 249 p. Il ŒUVRES COMPLÈTES, TOME V [réunion de 1 et 2], N. R. Fr., 1918, 460 p. ; — TOME VI [réunion de 3 et 4], N. R. Fr., 1919: 420 p.

PELLERIN (JEAN), 24 avril 1885, Pontcharra (Isère), 9 juillet 1921, Châtelard (Savoie).

LE PETIT CARQUOIS. EPIGRAMMES [en collab. avec André Du FRESNOIS], Dorbon, 1913, 35 p. Il LA RoMANCE DU RETOUR, N. R. F., 1921, 53 p. Il LE BOUQUET INUTILE (avec préf. de Francis Carco), N. R. F., 1923, 194 p.

PERGAUD (Louis), 22 janvier 1882, Belmont (Doubs) ;

7 avril 1915, Fresne-en-Woëvre (Meuse).

L'AUBE, poème, Lille, Le Beffroi, 1904, 68 p. Il L'HERBE D'AVRIL, Le Beffroi, 1908, 107 p.

PÊRIN (GEORGES), ier novembre 1873, Metz (Moselle) ;

16 février 1922, Paris.

LES EMOIS BLOTTIS. [Des bruits d'ailes dans les Halliers. Fuites douces sur l'estompe. Petites Chansons en robes d'été. L'Ame bouge. En Sommeil], La Plume, 1902, 139 p. Il LA LISIÈRE BLONDE [Matines. Fleurs souriantes. L'Aile sonore. Appel du bel été. Seuils. Le Temps léger], Sansot, 1906, 170 p. Il LE CHEMIN, L'AIR QUI GLISSE... [Printemps conteur nouveau. Rencontres. Lyres infléchies. Des Pas], Grasset, 1910, 150 p. Il LES FÊTES DISPERSÉES, La Phalange, 1921, 88 p. Il LA NUIT BRILLE, Rieder, 1922, 63 p. PERROT (CHARLES), II octobre 1887, Kentthela (Algérie) ; 13 octobre 1914, Arras (Pas-de-Calais).

LA PLAINTE INTÉRIEURE, Grasset, 1909,

PILON (EDMOND), 19 novembre 1874, Paris.

LES POÈMES DE MES SOIRS [Les Soirs de Pourpre. Au bord des Eaux. Elégies. Images de regret et d'espérance], Vanier, 1896, 166 p. Il LA MAISON D'EXIL, Merc. de Fr., 1898, 146 p.

PIOCH (GEORGES), 10 octobre 1874, Paris.

LA LÉGENDE BLASPHÉMÉE, Merc. de Fr., 1897, 94 p. Il TOI, Merc. de Fr., 1897, 103 p. 11 LES PALMES HARMONIEUSES I : INSTANTS DE VILLE, Merc. de Fr., 1898, 96 p. Il LE JOUR QU'ON AIME [Heures graves, tristes, douces], Merc. de Fr., 1898, 159 p. Il LA BONTÉ D'AIMER [Gloires tristes, Sites], Messein, 1905, 166 p. 11 LES VICTIMES, illust. de A. Domin. Ollend., 1917,30 p.

PIZE (Louis), 16 mai 1892, Bourg-Saint-Andéol (Ardèche).

PETITS POÈMES DES JARDINS ET DE LA MONTAGNE, l'Amitié de France, 19 I3, 40 p. 11 LA COURONNE DE MYRTE, (1914-1918), Em.-Paul, 1919, 136 p. Il LE CANTIQUE DE N.-D. D'AY, Crès, Le Pigeonnier, 1921, 24 p. 11 LES PINS ET LES CYPRÈS, Garnier, 1921, 148 p.

VIVARAIS, h. c., Aubenas, Habauzit, 1922, 12 p. LES MUSES CHAMPÊTRES [Ombres sur la route. Titus aux Enfers. Souffrance de Diane, Suite antique et chrétienne], Garnier, 1925, 135 p.

\*PLESSIS (FRÉDÉRIC), 3 février 1851, Brest (Finistère).

VESPER, poésies, 1886-1896, Lemerre, 1897, 124 p. 11 POÉSIES COMPLÈTES 1873-1903 [La Lampe d'argile [1886], Gallia. Vesper]. Fontemoing, 1904, 379 p. Il

POINSOT (MAFFÉO-CHARLES), 17 août 1872, Forgesles-Bains (Seine-et-Oise).

I. LES YEUX S'OUVRENT, La Plume, 1899, 000 p. || II. LES MINUTES PROFONDES, avec une Etude de Ph. Pagnat, A. Charles, 1904, XXIX + 130 p.

POIRIER (JOSEPH-ÉMILE), 21 février 1875, Corseul (Côtes-du-Nord).

LA LÉGENDE D'UNE AME, Plon, 1905, 175 p. Il LE CHEMIN DE LA MER, Plon, 1908,170 P - 11 PLUS HAUT QUE SOI-MÊME, vers d'un Soldat, Lés Gémeaux, 1919, 96 p.

PONCHEVILLE (ANDRÉ-MABILLE DE), 23 mai 1886, Valenciennes (Nord).

SÉPULTURE, h. c., Bruges, Imp. Sainte-Catherine, 1909; 53 p. 11 MARIE-ANTOINETTE A TRIANON., Grasset, 1910, 29 p. !| LES DIVINITÉS DE VERSAILLES, 21 sonnets et un frontispice, Versailles, Dubois, 1913, 42 p. 11 TROIS LITHOGRAPHIES ROMANTIQUES, Belle édition, 1913, 32 p. Il HYMNE AUX AMÉRICAINS, Crès, 1917, 16 p. Il ODE A LA BELGIQUE, Crès, 1918, 16 p. Il 0 NOS ALLIÉS ANGLAIS, Crès, 1918, 16 p. NORD ET MIDI, SONNETS, POÉSIES, POÈMES 1907-1919. [Sépulture. Le Buisson de Jeunesse. Marie-Antoinette à Trianon. Les Divinités de Versailles. Trois lithographies Romantiques. Préludes. Beautés du Monde. Ode à la Belgique. 0 nos Alliés Anglais. Hymne aux Américains. L'Arbre d'Or. Espoir du Monde], Em. Paul, 1924,224 p. PONCHON (RAOUL), 30 décembre 1848, La RocheSllr Yon (Vendée).

LA MUSE AU CABARET, Fasq., 1920, 312 p.

PORCHÉ (FRANÇOIS), 21 novembre 1877, Cognac (Charente).

LES SUPPLIANTS, 7e Cahier de la Quinzaine, VIle série, 1905, p. 107 à 114.11 A CHAQUE JOUR [Province. L'Autre. Départs. Des Soirs. Notre Amitié. Banlieues.] Merc. de Fr., 1907, 248 p. Il Au LOIN PEUT-ÊTRE, 17e Cah. de la Quinzaine, Ve série, 1904, 131 p. ; - Merc. de Fr., 1909, 215 p. 11 HUMUS ET POUSSIÈRE, Merc. de Fr., 1911, 216 p. 11 PRISME ÉTRANGE DE LA MALADIE, E. Champion; Amis d'Edouard, N° 5, 1912, 33 p. Il LES DESSOUS DU MASQUE, N. R. F., 1914, 192 p. Nous, 10e Cahier de la Quinzaine, XVe série (1914), 141 p. ; — N. R. F., 1916, 183 p. 11 (1) L'ARRÊT SUR LA MARNE, N. R. F., 1916, 66 p. || (2) POÈME DE LA TRANCHÉE, N. R. F., 1916, 50P. Il (3) POÈME DE LA DÉLIVRANCE, N. R. F., 1919, 93 p. 11 LES COMMANDEMENTS DU DESTIN, [réunion de 1, 2 et 3, plus Témoignages. Flandres. Images de guerre. Le Jour de gloire], Em.-Paul, 1921, 278 p. Il SONATES [Dans Paris pluvieux. Soumission à la Vénus d'Arles. L'Oubli. Climat de Bonheur. Confidences de l'Amour nomade], Em.Paul, 1923, 218 p.

POTEZ (HENRI), 20 janvier 1863, Montreuil-sur-Mer (Pas-de- Calais).

JOURS D'AUTREFOIS, Lemerre, 1896, 135 p.

POURRAT (HENRI), 1887, Ambert (Puy-de-Dôme).

LES MONTAGNARDS, Chronique paysanne de la Grande-Guerre, Payot, 1919, 127 p.

PRAVIEL (ARMAND), 13 octobre 1875, l'lsle-Jourdain (Gers).

POÈMES MYSTIQUES [Les rêves, Les prières, Les paroles], Bruxelles, La lutte, 1900, 96 p. || LA RONDE DES CYGNES, odelettes et sonnets, Toulouse, Ame latine, 1901, 57 p. Il LA TRAGÉDIE DU SOIR, Lemerre, 1904, 119 p. Il LE CANTIQUE DES SAISONS [L'Avent Temps de Noël. Carême. Semaine Sainte. Temps Pascal. Pentecôte], Temps Présent, 1913, 222 p.

PRÉVOST (ERNEST), 2 janvier 1872, Beaumont-duGâtinais (Seine-et-Marne).

POÈMES DE TENDRESSE [Le silence. Les amitiés. Les sourciers. Jalousie. L'Offrande], 1920,76 p. 11 L'ARMISTICE, poème, 1921, 13 p. Il L'AME INCLINÉE [Poèmes de guerre. Poèmes philosophiques], 1921, 124 p. LE LIVRE DE L'IMMORTELLE AIMÉE, 1924, 206 p. Jouve.

PROUILLE (MARCEL). Voir ORMOY (MARCEL).

PROUVOST (AMÉDÉE), 4 septembre 1877, Roubaix (Nord) ; 8 mai 1909, Roubaix.

L'AME VOYAGEUSE [Lorient. Le Rhin. La Cité. Vers le Bonheur], Maison des Poètes, 1904, 119 p. Il LE POÈME DU TRAVAIL ET DU RÊVE, Lille, Le Beffroi, 1904, 130 p. 11 SONATES AU CLAIR DE LUNE, C. Lévy, 1905, 215 p. Il PAGES CHOISIES ET INÉDITES, préf. de J. Lemaître, Grasset, 1911, III + 163 p.

\*QUILLARD (PIERRE), 14 juillet 1864, Paris; 4 février 1912, Paris.

LA LYRE HÉROÏQUE ET DOLENTE [De Sable et d'Or. La Gloire du Verbe [1890]. L'Errante. La Fille aux mains coupées [1886], Merc. de Fr., 1897, 223 p.

RADIGUET (RAYMOND), 18 juin 1903, Paris ; 12 décembre 1923, Paris.

LES JOUES EN FEU, orné de 4 pointes sèches de Jean Victor-Hugo, Bernouard, 1920, 34 p. ; — 2e éd. avec préf. de Max Jacob, Grasset, 1925, 104 p. Il DEVOIRS DE VACANCES, images d'Irène Lagut, La Sirène, 1921, 41 p.

RAMBOSSON (YVANHOÉ), 3 mars 1872, Berny (Seine).

LE VERGER DORÉ, Merc. de Fr., 1895, 193 p. Il LA FORÊT MAGIQUE, poème, La Plume, 1898, p. Il ACTES, poèmes, Verneuil, Imp. Gentil, 1899, XII+ 26 p. LE CŒUR ÉMU [L'Ombre des Heures. Dédicaces. Les Destins troublés], Merc. de Fr., 1905, 107 p.

\*RANDAU (ROBERT) (ROBERT ARNAUD dit), 16 février 1873, Mustapha-Alger (Algérie).

AUTOUR DES FEUX DANS LA BROUSSE, Alger, Jourdan, 1900, 70 p. ; — Sansot, 1912, 245 p. Il CRÉPUSCULES AUX CABARETS, Alger, Jourdan, 1902, 88 p.

RAVAL (MARCEL), 9 février 1900, Mulhouse (HautRhin) .

LE RÊVE EN CROIX, poèmes, préf. de G. Duhamel, Feuilles Libres, 1919, 112 p.

\*RAYNAUD (ERNEST), 22 février 1864, Paris.

LE BOCAGE, « La Plume », 1895, 107 p. 11 LE SIGNE [Ife éd. 1887, Au décadent] ; nouv. éd. aug. de plusieurs poèmes [L'Ame inquiète. Les Passe-temps. Versailles], La Plume, 1897, 125 p. I! LA TOUR D'IVOIRE, Bibl. Art. et Litt., 1899, 168 p. LA COURONNE DES JOURS, Merc. de Fr., 1905, 206 p. || LES DEUX ALLEMAGNE, poèmes, Merc. de Fr., 1914, 230 p. 11 LES BUCOLIQUES DE VIRGILE, [interprétées en vers français, préf. de Fr. Plessis], Garnier, 1920, 113 p. ! 1 A L'OMBRE DE MES DIEUX, Garnier, 1924, 108 p.

REBOUX (PAUL) (PAUL AMILLET dit), 21 mai 1877, Paris.

LES MATINALES, Lemerre, 1897, 150 p. Il LES IRIS NOIRS, Lemerre, 1898, 155 p. Il MISSEL D'AMITIÉ,

Floury, 1900, 124 p. 11 TRENTE DEUX POÈMES D'AMOUR, [prose], Flamm., 1921, 155 p.

\*RÉGNIER (HENRI DE), 28 décembre 1864, Honfleur (Calvados).

ARÉTHUSE, Art Indépendant, 1895, 106 p. I! POÈMES 1887-1892 [Poèmes anciens et romanesques [1890]. Tel qu'en Songe [1892]. La Gardienne], 1895, 270 p. Il LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS [Aréthuse, Les Roseaux et la Flûte. Inscriptions pour les treize portes de la Ville. La Corbeille des Heures. Poèmes divers], 1897, 295 p. Il PREMIERS POÈMES [Les Lendemains [1885]. Apaisement [1886]. Sites [1887]. Episodes [1888]. Sonnets [1891]. Poésies diverses], 1899, 335 p. 11 LES MÉDAILLES D'ARGILE [Médailles votives, amoureuses, héroïques, marines. Bûcher d'Hercule. Hélène de Sparte. L'Arbre de la Route. A travers l'an. Les Passants du Passé], 1900, 252 p. 11 LA CITÉ DES EAUX [Versailles. Le Sang de Marsyas. Poèmes d'Italie. Odes et Poésies. La Plainte du Cyclope. Pan. Inscriptions lues au soir tombant], 1902, 199 p. 11 LA SANDALE AILÉE (1903-1905), 1906, 211 p. Il LE MIROIR DES HEURES 1906-1910 [ En marge de Shakespeare. Le Miroir des Amants. Estampes amoureuses. Le Médaillier. Don Juan au Tombeau], 1910, 239 p. 19141916 [Vers sur la Guerre], 1918, 135 p. j 1 VESTIGIA FLAMMAE [Ce qu'ils m'ont dit. Odelettes. Le Jardin du souvenir. Sonnets. Médaillons de Peintres], 1921, 260 p., Merc. de Fr.

RENOUARD (JEAN), 6 octobre 1874, Bagnols-surCère (Gard).

PROVENCE, Lemerre, 1902, 143 p. Il JEUX DE LUMIÈRE ET D'OMBRE, Lemerre, 1906, 168 p. Il Au FIL DE LA ROUTE, Lemerre, 1912, 154 p. 11 PENDANT LA HALTE, 1920, p. || AUBE ET CRÉPUSCULE, Les Gémeaux, 1921, 109 p.

\*RETTÉ (ADOLPHE), 25 juillet 1863, Paris.

L'ARCHIPEL EN FLEURS, Bibl. Art. et Litt., 1895, 128 p. Il LA FORÊT BRUISSANTE, Bibl. Art. et Litt., 1896, 149 p. Il (1) CAMPAGNE PREMIÈRE, Bibl. Art. et Litt., 1897, 106 p. 11 POÉSIES 1887-1892 [Cloches dans la Nuit [1889]. Une Belle Dame passa [1893]], La Plume, 1898, 187 p. Il (2) LUMIÈRES TRANQUILLES, La Plume, 1901, 126 p. Il (3) DANS LA FORÊT [Le Chasseur noir. La Dryade. Les Enseignements de la Forêt, poèmes sylvestres], Messein, 1903, 167 p. Il POÉSIES, 1897-1906 [Réunion de 1.2.3], Messein, 1906, 247 p. Il Sous L'ETOILE DU MATIN, Messein, 1910, 250 p.

REVERDY (PIERRE), 13 septembre 1889, Narbonne (Aude).

POÈMES EN PROSE, Nord-Sud, 1915, 107 p. || LA LUCARNE OVALE, Nord-Sud, 1916, 84 p. Il QUELQUES POÈMES, N.-S., 1917, 12 p. 11 LE VOLEUR DE TALAN, roman poétique, N.-S., 1917, 116 p. ! 1 LES ARDOISES DU TOIT, N.-S., 1917, 108 p. 11 LES JOCKEYS CAMOUFLÉS et PÉRIODE HORS TEXTE, contes, N.-S., 1919, 42 p. ! 1 LA GUITARE ENDORMIE, contes et poèmes, N. S., 1919, 76 p. Il ETOILES PEINTES, Kra, 1921, 45 p. || CŒUR DE CHÊNE, Galerie Simon, 1921, 48 p. Il CRAVATES DE CHANVRE, N. S., 1922, 54 p. || LES ÉPAVES DU CIEL, N. R. F., 1924, 222 p. Il ECUMES DE LA MER, N. R. F., 1925, 96 p.

RICHARD (ACHILLE), , 1879, Marseille.

RÉSONNANCES, poèmes méditerranéens, Ollend., 1907, XI + 237 p. Il LA MER LATINE, Grasset, 1911, 279 p. Il TRANSFIGURATION, chant d'avant-l'aube, poème, Grasset, 1919, 88 p.

RICTUS (JEHAN) (GABRIEL RANDON dit), septembre 1867, Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais).

LES SOLILOQUES DU PAUVRE, chez l'auteur, 1897, 171p. Il DOLÉANCES, NOUVEAUX SOLILOQUES, Merc. de Fr., 1899, 99 p. Il CANTILÈNES DU MALHEUR, P. Sevin et Rey, 1902, 30 p. || LE CŒUR POPULAIRE [poèmes, doléances, ballades, plaintes, complaintes...], Rey, 1914, 224 p.

\*RIOTOR (LÉON), 8 juillet 1865, Lyon (Rhône).

LE PÊCHEUR D'ANGUILLES [1893]. L'ETERNELLE HISTOIRE, nouv. éd. Figuière, 1913, 163 p. Il POÈMES LÉGENDAIRES. LE SAGE EMPEREUR [1896], nouv. éd., Figuière, 1913, 159 p. Il JEANNE DE BEAUVAIS [1887], PETITS POÈMES SUR LE MODE LYRIQUE. LE LONG DES CHEMINS, Figuière, 1914, 158 p. Il POÈMES ET RÉCITS DE GUERRE, Maison franç. d'Art et d'édit., 1918, 163 p.

RIPERT (ÉMILE), 19 novembre 1882 La Ciotat (Bouchesdu-Rhône).

LE CHEMIN BLANC [Poussières bleues. La Maison rousse. L'Ame provençale], Fasq., 1904, 326 p. ! 1 LE GOLFE D'AMOUR, Aix-en-Provence (1 Le Feu ,), 1908, 113 p. Il LE COURONNEMENT DE MUSSET, poème dramatique, « Le Feu », 22 p. Il LA TERRE DES LAURIERS, Grasset, 1912, 299 p. Il ELOGE DE CLÉMENCE ISAURE, «Le Feu », 1912, 15 p. Il LA SIRÈNE BI.ESSÉE, Plon, 1920, 224 p. || LE POFME D'ASSISE, Renaiss. du Livre, 1922, 209 p. || LE PÈLERINAGE A MAILLANE, Le Feu, 1925, 75 p.

RIVET (FERNAND), 5 janvier 1876, Saint-Gervais (Hérault).

LES ADORATIONS, chez l'auteur, 1897, 81 p. Il LE PASSANT DE LA VIE, Soc. franç., d'lmp. et de Lib., 1902, 251 P-

RIVOIRE (ANDRÉ), 5 mai 1872, Vienne (lsère).

LES VIERGES, préf. de Sully Prudhomme, 1895, V + 181 p. I! BERTHE AUX GRANDS PIEDS, imageries, 1899, 133 P- Il (0 LE SONGE DE L'AMOUR, 1900, 153 p. ; — nouv. éd. aug. de dix poèmes, 1906, 176 p. Il (2) LE CHEMIN DE L'OUBLI, 1904, II + 147 p. 11 POÈMES D'AMOUR [Réunion de 1 et 2], 1909, 287 p. || LE PLAISIR DES JOURS, 1914, 167 p., Lemerre.

ROCHER (EDMOND), 2 novembre 1873, Issy-sur-Seine.

LA CHANSON DES YEUX VERTS, poèmes illustrés par l'auteur, précédés d'une glose de Paul Redonnel, La Plume, 1896, 115 p. Il LES EDENS, poèmes illust. par l'auteur, Biblioth. de l'Association, 1898, 125 p. 11 EFFLORESCENCES, poèmes lithographiés, Ollend,. 1899, 42 p. 11 BÉRYL ET MOÏNA, conte de Pâques, illustr., La Maison d'art, 1900, 12 p. n. c. 11 SILLAGES D'ASTRES, poèmes illustrés de lithographies en couleurs, Ollend., 1901, 32 P - Il PETITE PATRIE, poèmes vendômois, ornés de bois en couleuis, Sansot, 1907, p. 11 LE MANTEAU DU PASSÉ 1899-1909, poèmes précédés de douze lettres d'Albert Samain [Paysages vécus, Poèmes vendômois, Atlantides, Fêtes d'Amour], Sansot, 1909, XXVIII + 227 p. Il LES ASPECTS DIVINS, RYTHME ET

BEAUTÉ,poèmes illustrés,Figuière, 1912, 84 p. 11 L'IDYLLE FAROUCHE, poème avec frontispice de Th. Rivière, Crès, 1912, 76 p. || LES FÊTES ET LES DEUILS, poèmes 1913-1917, avec bois en noir, G. Champenois, 1918, 123 p. || LE PRESTIGE DU SOIR, Belles Lettres, 1921. 227 p. Il LES HEURES FLEURIES, chansons pour la jeunesse, ill. par Jean Martin, Crès, 1922, 92 p. Il L'OMBRE DE RONSARD, poèmes vendômois, illust. Etampes, M. Dormann, 1925, 112 p.

RODET (PIERRE), 8 décembre 1884, Paris.

LES PAPILLONS NOIRS, préf. de M. Vaucaire, Garnicr, 1907, VI + 155 p. Il UNE TOUFFE D'ORTIES, l'Abbaye, 1908, 45 p. || LA DAME EN NOIR, poème, Le Beffroi, 1909, 64 p.

\*ROINARD (PAUL-NAPOLÉON), 4 février 1856, Neuchâtel-en-Braye (Seine-lnfériellre).

LA MORT DU RÊVE, Merc. de Fr., 1902, 337 p. Il SUR L'AVENUE SANS FIN, poème, Rev. de Paris et de Champagne, 1906, XII p. 11 LES MIROIRS, moralité lyrique en cinq phases, huit stades, sept gloses et en vers, La Phalange, 1908, 264 p. Il LE DONNEUR D'ILLUSIONS, synthèse de l'Amour de toutes les Amours, féerie tragique... en vers et en prose rythmée, Neufchâtel-en-Braye, 1920, 199 p.

ROLMER (LUCIEN) (LOUIS-JEAN-MARIE-IGNACE DE ROUX dit), 31 juillet, 1880, Marseille ; 28 février 1916, devant Verdun (Meuse).

L'INCONSTANCE, poème lyrique en deux chants, Marseille, Imp. Moullot, 1899, 15 p. Il TEAMYRIS, poème lyrique en deux chants, Marseille, 1900, 17 p. l 1 CHANTS PERDUS, Tome I, Ollend., 1907, 226 p. 11 LE SECOND VOLUME DES CHANTS PERDUS, poèmes lyriques. [Les Offrandes. Les Epigrammes. Les Messages. Les Appels], Merc. de Fr., 1911, 178 p. li L'ELOGE DE LA GRACE, poèmes et critiques, Figuière, 1913, 320 p.

ROMAINS (JULES) (LOUIS FARIGOULE dit), 26 août 1885, Saint-Julien-Chapteuil (Haute-Loire).

L'AME DES HOMMES, Soc. des Poètes Français, 1904, 32 p. || LA VIE UNANIME, poème, l'Abbaye, 1908, 243 p. ; — Merc. de Fr., 1913, 248 p. Il PREMIER LIVRE DE PRIÈRES, Vers et Prose, 1909, 71 p. Il A LA FOULE QUI EST ICI, poème, dit le 2 juin 1909 par de Max à la foule du Théâtre de l'Odéon et couronné par elle, Imp. du XXe siècle, 1909, 5 p. 11 UN ÊTRE EN MARCHE, poème, Merc. de Fr., 1910, 190 p. 11 DEUX POÈMES [Le Poème du Métropolitain et A la Foule qui est ici], Merc. de Fr., 1910, 64 p. Il ODES ET PRIÈRES, Merc. de Fr., 1913, 177 p. 11 EUROPE, N. R. F., 1916, 85 p. Il LES QUATRE SAISONS, odes, A. Monnier, 1917, 32 p. 11 LE VOYAGE DES AMANTS, N. R. F., 1921, 83 p. Il AMOUR COULEURDE PARIS [Les Quatre Saisons. Palais du Monde et Ode], N. R. F., 1921, 46 p. 11 ODE AUX GÉNOIS, C. Bloch, 1925, 64 p.

\*ROSTAND (EDMOND), ICR avril 1868, Marseille ;

3 décembre 1918, Paris.

POUR LA GRÈCE, vers dits à la Renaissance, 1897, 29 p. || UN SOIR A HERNANI (26 février 1902), 1902, 3 1 p || LES MUSARDISES, 1887-1893 [Ire éd. 1890], éd., nouvelle, 1911, VIII + 299 p. 11 LE VOL DE LA MAR-

SEILLAISE, 1919, 336 p. ¡ 1 LE CANTIQUE DE L'AILE, 1922, 272 p., Fasquelle.

ROSTAND (MAURICE), 26 mai 1891, Cambo (BassesPyrénées).

POÈMES, Fasq., 1911, 212 p. || LE PAGE DE LA VIE, Fasq., 1913, 253 p. Il CONVERSATION AVEC LA GLOIRE, Schéhérazade, 1910, 14 p.

\*ROUGER (HENRI), 18 novembre 1865, La Chartresur-le-Loir (Sarthe).

CHANTS ET POÈMES, 1895, 176 p. 11 LE JARDIN SECRET [ire éd., 1893] ; nouv. éd. suivie de poésies diverses [Le Parfum des Myrtes. Le Frisson des Palmes. L'Ombre des Cyprès], 1901, 164 p. M POÈMES FABULEUX, 1897, 123 p. LA RETRAITE FLEURIE, 1906, 146 p., Lemerre.

ROYÈRE (JEAN), 4 juin 1871, Aix-en-Provence ( Bouches-du-Rhône).

EXIL DORÉ, Vanier, 1898, 104 p. 11 (1) EURYTHMIES, Messein, 1904, 72 p. Il (2) SŒUR DE NARCISSE NUE, La Phalange, 1907, 75 p. Il (3) PAR LA LUMIÈRE PEINTS, G. Crès, 1919, 93 p. Il (4) QUIÉTUDE, Emile-Paul, 1923, 50 p. 11 POÉSIES [Réunion de 1,2, 3,4], Amiens, E. Malfère, 1924, 191 p.

\*SAINT-CYR (CHARLES DE), 9 février 1875, Londres.

LES FRISSONS, poèmes, Chamuel, 1897, 164 p. Il MATINES, poème précédé d'un Essai sur l'Intensisme, Rivière, 1910, XXVII + 216 p. Il LAUDES, poèmes [De la Vie quotidienne ; de la Reine de Navarre ; de la Chair douloureuse d'être émue...], M. Rivière, 1912, 136 p. Il TOUTE MON AME, M. Rivière, 1912, 126 p. COMPLAINTES, poèmes suivis de NOEL, Mystère des Ans de l'Epreuve, Renaiss. du Livre, 1919, 196 p.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER (STÉPHANEGEORGES DE BOUHÉLIER-LEPELETIER dit), 19 mai 1876, Rueil (Seine-et-Oise).

EGLÉ OU LES CONCERTS CHAMPÊTRES, suivis d'un EPITHALAME, 1897, 278 p. LES CHANTS DE LA VIE ARDENTE, 1902, V + 283 p. 11 LA ROMANCE DE L'HOMME, poésies, 1912, 234 p. 11 — LÉGENDES DE LA GUERRE DE FRANCE, 1917, VIII + 341 p., Fasquelle.

SAINT-LÉGER, LÉGER (ALEXIS LÉGER dit), 31 mai 1887, Saint-Léger-les-Feuilles (Guadeloupe). ELOGES, N. R. F., 1911, 88 p. n. c. ; — 2e éd., 1925, 97 p. n. c. Il ANABASE (sous la signature SaintJohn Perse], N. R. F., 1924, 50 p.

\*SAINT-POL ROUX (PAUL ROUX dit), 15 janvier 1861, Saint-André (Bouehes-dll-RJ;ône).

LA ROSE ET LES EPINES DU CHEMIN 1885-1900. [Les Reposoirs de la Procession. I.) [Ire éd. 1893], 1901, 279 p. Il ANCIENNETÉS, poème, 1903, 80 p. Il DE LA COLOMBE AU CORBEAU PAR LE PAON 1885-1904 (Les Reposoirs de la Procession. II.), 1904, 334 p. Il LES FÉERIES INTÉRIEURES, 1885-1906 (Les Reposoirs de la Procession. III.), 1907, 379 p. Merc. de Fr.

SAISSET (FRÉDÉRIC), 9 septembre 1873, Perpignan (Pyrénées- Orientales).

Au FIL DES RÊVES, préf. de G. Rodenbach, Ollend., 1897, XII + 132 p. Il LES SOIRS D'OMBRE ET D'OR, Merc. de Fr., 1898, 114 p. Il LES MOISSONS DE LA

SOLITUDE, Sansot, 1907, 103 p. Il PAYSAGES DE L'AME [Poèmes du Roussillon. Inquiétudes. Allégresses], Jouve, 1912, 122 p.

SALMON (ANDRÉ), 4 octobre 1881, Paris.

POÈMES [Ames en Peine et Corps sans Ame. Les Clefs ardentes. Le Douloureux trésor], Vers et Prose, 1905, 102 p. 11 LES FÉERIES, Vers et Prose, 1907, 112 p. 11 LE CALUMET, Falque, 1910, 129 p. ; — éd. définitive avec bois de Derain, N. R. F., 1920, 110 p. Il LE MANUSCRIT TROUVÉ DANS UN CHAPEAU, dessins de Picasso, Soc. Litt. de France, 1919, 115 p. ; - Stock, 1924, 123 p. 11 LE LIVRE ET LA BOUTEILLE, Camille Bloch, 1920, 60 p. Il PRIKAZ, La Sirène, 1919, 58 p. n. c. ; — Stock, 1922, 64 p. Il VENTES D'AMOUR, Bernouard, 1922, 37 p. n. c. 11 PEINDRE, La Sirène, 1921, 60 p. || L'AGE DE L'HUMANITÉ, N. R. F., 1921, 85 P-

SALOMÉ (RENÉ), 4 juillet 1876, Verneuil-Vernouillet (Seine-et-Oise).

PAR LE CHEMIN DES SOUVENANCES. 7e Cah. de la Quinzaine, IXe série, 1907, 120 p. Il PLUS PRÈS DES CHOSES, 6° Cah., Xe série, 1908, 132 p. 11 LES CHANTS DE L'AME RÉVEILLÉE, 8e Cah., XlVe série, 1913, 166 p. Il NOTRE PAYS. 7e Cah., XVE série, 1914, 103 p, Il VERS LA MAISON DU PÈRE [Poèmes extraits des quatre vol. précédents] « Revue des Jeunes », 1921, 155 p.

SAMAIN (ALBERT), 4 avril 1858, Lille (Nord) ; 18 août 1900, Magny-Ies-Hameaux (Seine-et-Oise).

Au JARDIN DE L'INFANTE, poèmes, nouv. éd. augmentée d'une partie inédite. L'URNE PENCHÉE, 1897, 249 p. [Ire éd. 1893]. || Aux FLANCS DU VASE, 1898, 113 p. ; — nouv. éd. avec POLYPHÈME et Poèmes inachevés, 1901, 187 p. || LE CHARIOT D'OR [et la SYMPHONIE HÉROÏQUE], 1901, 236 p., Merc. de France.

SANDRE (THIERRY) (CHARLES MOULIÉ dit), 10 mai 1890, Bayonne (Basses-Pyrénées).

\*LES MIGNARDISES, Nain Rouge, 1909, 61 p. Il \*EN SOURDINE, vers modernes, G. Ficker, 1910,100 p. Il LE TOMBEAU DE RENÉE VIVIEN, Sansot, 1910, 28 p. 11 \*POÉSIES DE MAKOKO KANGOUROU, publiées par Marcel Prouille et Charles Moulié, avec frontispice de Guy Tollac, Dorbon aîné, 1910, 59 p. Il LA POURPRE ET LE CRÈPE [sous la signature Jean Dumoulin], Le Divan, 1918, 43 p. 11 \* L'URNE DES CENDRES, Le Divan, 1918, 70 p. 11 \*LES JOURS D'ExiL, poèmes, carnet d'un Prisonnier de guerre en Allemagne, Le Divan, 1918, 50. p. Il \*LE FER ET LA FLAMME, poèmes 19141917, Perrin, 1919, 218 p. 11 ODE A JOACHIM GASQUET, « Pour le Plaisir », 1921, V p. Il FLEURS DU DÉSERT, Messein, 1921, 47 p.

(Les volumes marqués d'une astérisque ont paru sous la signature Charles Moulié.)

SCHLUMBERGER (JEAN), 1877, Guebwiller (HautRhin) .

POÈMES DES TEMPLES ET DES TOMBEAUX, Merc. de Fr., 1902, 92 p.

SÉCHÉ (ALPHONSE), 29 janvier 1876, Nantes (LoireInférieure) .

L'OREILLE SUR LE CŒUR, Sansot, 1910, 240 p. 11 LE MIROIR DES TÉNÈBRES, Sansot, 1913, 256 p. || QUATRE POÈMES POUR LA FRANCE, Imp. Langlois, 1916,

32 p. Il DANS TOUTE CAGE IL Y A DEUX OISEAUX, Chiberre, 1922, 78 p.

SEGARD (ACHILLE), 4 avril 1872, Roubaix (Nord).

HYMNES PROFANES, La Plume, 1895, p. Il LE DÉPART A L'AVENTURE, Bibl. Art. et Litt., 1897,104 p. 11 L'INFINIE TENDRESSE, Ollend., 1902, p. || LE MIRAGE PERPÉTUEL, Ollend, 1903, 127 p.

SERMAIZE (JACQUES) (JULES LAROCHE dit), 4 novembre 1872, Paris.

L'HEURE QUI PASSE, Le Temps Présent, 1910, 171 p. Il LA VOIE SACRÉE, Poèmes de Rome et d'Italie, Grasset, 1913,265 p.

\*SIGNORET (EMMANUEL), 14 mars 1872, Lançon (Bouches-du-Rhône) ; 20 décembre 1900, Cannes (Alpes-Maritimes).

DAPHNÉ, Bibl. Art. etLitt., 1895, 87 p. [ VERS DORÉS, Bibl., Art. et Litt., 1896, 89 p. Il LA SOUFFRANCE DES EAUX. Ire Partie, Bibl., Art. et Litt., 1899, t03 p. || VERS ET PROSE, Cannes, le Saint-Graal, 1899, p. || LE TOMBEAU DE STÉPHANE MALLARMÉ, poème, Cannes, Saint-Graal, 1899, p. Il LE PREMIER LIVRE DES ELÉGIES, Cannes, Saint-Graal, 1900, p. 11 POÉSIES COMPLÈTES, préf. d'André Gide, Merc. de Fr., 1908, 313 P-

SIVET (DANIEL), 8 juin 1859, Saint-Just-en-Chevalet (Loire).

LES MONTAGNARDES, Sonnets, Plon, 1907, 263 p. Il LES LOINTAINS, Plon, 1914, 140 p.

SOUCHON (PAUL), 15 janvier 1874, Laudun (Gard), ELÉVATIONS POÉTIQUES, Ed. Girard, 1895, 125 p. Il NOUVELLES ÉLÉVATIONS POÉTIQUES, La Plume, 1901, 84 p. Il HYMNE AUX MUSES, Rev. Naturiste, 1900 11 p. || ELÉGIES PARISIENNES, L'Effort, 1902, 144 p. |L LA BEAUTÉ DE PARIS, Merc. de Fr., 1904', 187 p. 11 DANS LE DOMAINE DES CIGALES, suivi de l'ELÉGIE DU RETOUR, Chiberre, 1923, 77 p.

SOUPAULT (PHILIPPE), 2 août 1897, Chaville (Seineet-Oise).

AQUARIUM, Au Sans Pareil, 1917, 36 ff. n. c. 11 ROSE DES VENTS, Au Sans Pareil, 1920, 56 ff. n. c. 11 L'INVITATION AU SUICIDE, h. c., Au Sans Pareil, 1921, 32 p. Il WESTWEGO, poème, 1917-1922, édit. Six, 1922, 28 p. n. c. Il LES CHAMPS MAGNÉTIQUES [en collab. avec André BRETON], Au Sans Pareil, 1920, 119 p.

SOUZA (ROBERT DE ), 4 novembre 1865, Paris.

FUMEROLLES, Art Indépendant, 1894, 169 p. 11 SOURCES VERS LE FLEUVE, Merc. de Fr., 1897, 217 p. 11 MODULATIONS SUR LA MER ET LA NUIT, Bruxelles, Deman, 1899, 28 p. || LES GRAINES D'UN JOUR, H. Floury, 1901, 12 ff. || L'HYMNE A LA MER, La Phalange, 1908, 12 p. Il TERPSICHORE, Crès, 1920, 118 p. 11 MODULATIONS [Edition définitive de : Fumerolles [1894]. Petite Ame [1904]. Graines d'un jour. Mois d'Or [1896-97]. Anacréontiques' [1902]. Du Trouble au Calme [1895-96]. Modulations sur la Mer et la Nuit. Plainte des Collines [1909], Crès, 1923, 207 p. Il MÉMOIRES, Crès, 1922, 54 p. 1 f L'HEURE NOUS TIENT, feuillets lyriques, Monde Nouveau, 1925, 192 p.

SPIRE (ANDRÉ), 28 juillet 1868, Nancy (Meurthe-etMoselle) .

LA CITÉ PRÉSENTE, Soc. d'éd. Litt. et Art., 1902, 180 p. Il ET VOUS RiEz, Cah. de la Quinzaine (18e de la VIne Série), 1905, 118 p. 11 VERSETS [Et vous Riez ; Poèmes juifs], Merc. de Fr., 1908, 224 p. Il VERS LES ROUTES ABSURDES, suivi de LA GRANDE DANSE MACABRE, Merc. de Fr., 1911, 188 p. Il ET J'AI VOULU LA PAIX, Londres, The Egoist Press, 1916, 24 p. Il LE SECRET, N. R. F., 1919, 208 p. 11 POÈMES JUIFS, Genève, Ed. de l'Eventail, Kundig, 1919, 128 p. Il TENTATIONS, Camille Bloch, 1920, 58 p. 11 SAMAEL, poème dramat., Crès, 1921, 112 p. || FOURNISSEURS, Monde Nouveau, 1924, 82 p.

STRENTZ (HENRI), 28 mars 1875, Paris.

PREMIÈRES ODES, S. l., chez l'auteur, 1897, 55 p. Il LE REGARD D'AMBRE [Enfance, Amour. Mer nuptiale. Hantise de la Forêt], Sansot, 1906, 148 p. SUPERVIELLE (JULES), 16 janvier 1884, Montevideo (Uruguay).

BRUMES DU PASSÉ, s. l., 1901, 28 p. Il COMME DES VOILIERS, La Poétique, 1910, 95 p. Il LES POÈMES DE L'HUMOUR TRISTE, Belle Edition, 1919, 64 p. POÈMES, préf. de Paul Fort [Voyage en Soi. Paysages. Les Poèmes de l'Humour triste. Le Goyavier authentique]. Figuière, 1919, 182 p. 11 DÉBARCADÈRES [Le Pampa. Une Paillotte. Au Paraguay. Distances. Flotteurs d'Alarme], Rev. de l'Amérique-latine, 1922, 116 p. 11 GRAVITATIONS [Les colonnes étonnées. Poèmes de Guanaminu. Suffit d'une bougie. Hymne à la Cérès exotique. Cœur astrologue. Géologies], N. R. Fr., 1925, 212 p.

SYFFERT (GASTON), 5 octobre 1881, Cherbourg (Manche).

LES BRUMES DE LA VIE, Le Beffroi, 1907, 92 p.

\*TAILHADE (LAURENT), 17 AWN/1854, Tarbes(HautesPyrénées) ; IER novembre 1919, Combs-la-ViIJe (Seine-et-Marne).

A TRAVERS LES GROUINS, Stock, 1899, 189 p. ||

POÈMES ARISTOPHANESQUES (Au Pays du MufRe [1891]. A travers les Grouins [1899]. Dix-huit ballades familières], Merc. de Fr., 1904, 201 p. 11 POÈMES ELÉClAQUES (Le Jardin des Rêves [1880]. Epigrammes Nocturnes. Rêve antique. Six Ballades élégiaques. La Forêt. Vitraux [1891]. Poèmes en Prose], Merc. de Fr., 1907, 245 p.

TENANT (JEAN), 8 octobre 1885, Rive-de-Gier (Loire).

LA BONNE TÂCHE, poèmes et stances, Le Divan, 1918,72 p.

THALY (DANIEL), 2 décembre 1879, Roseau (Dominique) Antille Anglaise.

LUCIOLES ET CANTHARIDES, Ollend., 1900, 64 p. ||

LA CLARTÉ DU SUD [Matins ardents. L'Ame des Pays. Nostalgie de la Mer. Le Jardin rouge. Les Crépuscules. Sous la Lune errante. La Vie heureuse], Toulouse, Soc. provinciale d'éditions, 1905, 108 p. Il LE JARDIN DES TROPIQUES, POÈMES 1897-1907 [Les Antilles Chansons indolentes. Poèmes nostalgiques], Le Beffroi, 1911, 136 p. Il CHANSONS DE MER ET D'OUTRE-MER [A bord de l'Irène. Nostalgies françaises. Le Souvenir passionné. Parfum des Frangipaniers. Entre Roseau et Charlotteville. Dans le Petit monde des Insectes],

Phalange, 1911, 108 p. Il NOSTALGIES FRANÇAISES 1908-1913, Phalange, 1913, 164 p. Il L'ILE ET LE VOYAGE. Petite Odyssée d'un Poète lointain [en XII chants], Le Divan, 1923, 237 p.

THÉRIVE (ANDRÉ), 18 juin 1921, Limoges (HauteVienne).

POÈMES D'AMINTE, Garnier, 1922, 166 p.

THOGORMA (JEAN). Voir GUERBER (ÉDOUARD). THOMAS (ALBERT), 13 décembre 1873, Rouen (SeineInférieure), 18 mai 1907, Dampmart (Seine-et-Marne) L,ILAS EN FLEURS, La Plume, 1897, 125 p. Il Sous L'ARC DE TRIOMPHE [à Victor Hugo], Fischbacher, 1902, II p. 11 LE POÈME DU DÉSIR ET DU REGRET, Sansot, 1908, 152 p. 11 LE MIROIR DE L'HEURE, poème, suiv. de PAR UN BEAU SOIR et de LA SULAMITE, Sansot, 1909, 214 p.

THOMAS (LOUIS), 21 avril 1885, Perpignan (PyrénéesOrientales).

LES CRIS DU SOLITAIRE, Psyché, 1906, 55 p. || POÈMES A SYLVIE, Psyché,. 1906, 42 p. Il LES FLUTES VAINES, Psyché, 1906, 37 p. Il LILY, Psyché, 1906, 30 p. || LES DOUZE LIVRES POUR LILY, Dorbon, 1909, 288 p. Il MUSIQUES, Le Divan, 1923, 70 p. || D'UN AUTRE CONTINENT, Le Divan, 1924, 49 p.

THUILE (HENRI), 14 mai 1885, Marseille (Bouches-duRhône).

LA LAMPE DE TERRE, Grasset, 1913, 87 p.

TOSCAN (RAOUL) (CHARLES BRUN dit), 30 septembre 1886, Buenos-Aires (République Argentine».

LES POÈMES DU CLOCHER [Nivernie. Les Roses. Aspects], Moulins, Cahiers du Centre, 1913, 189 p. Il LE BERGER, douze sonnets, en marge de la Bible, Nevers, Imp. de l'Avenir, 1916, 56 p. n. c. Il POÈMES, Nevers, Le Grouyre, 1923, 60 p.

TOUCAS-MASSILLON (EDMOND), 10 janvier 1880, Toulon ( Var).

LES AMES ENCLOSES [Les Heures mortes], Messein, 1907, 56 p.

TOULET (PAUL-JEAN), 5 juin 1867, Pau (Basses-Pyrénées) ; 6 septembre 1920, Guéthai y (Basses-Pyrénées). LES CONTRERIMES, « Le Divan », Emile-Paul, 1921, 155 PTOUNY-LERYS (MARCEL MARCHANDEAU dit), 17 février 1881, Gaillac (Tarn).

LES FILLES D'EROS, Toulouse « Gallia », 1900, 20 p. 11 DANS L'IDÉAL ET DANS LA VIE, id. Gallia, 1900, 128 p. 11 CHANSONS DOLENTES ET INDOLENTES, Gamber, 1902, 170 p. Il LA PAQUE DES ROSES 1900-1908 [Pâques des Roses. Touny-les-Roses. Petits Poèmes d'Amour. Elégies. Épitaphes], préf. de F. Jammes, Merc. de Fr., 1909, 220 p. 11 AMOUREUSEMENT, symphonie lyrique, Toulouse « Poésie )J, 1910, 25 p. Il LE PRINTEMPS SOURIANT ET GRAVE, Crès, 1923, 72 p. TOUSSAINT (MARCEL) (TOUSSAINT-COLLIGNON dit), 1882, Nancy, 13 octobre 1916, SaillySalliset.

LE SCULPTEUR DE SABLE, 1910, 139p. || VERS ECRITS SUR L'EAU, 1912, 119 p. Il LES TACITURNES, 1916, 175 p. || LE DARD ET L'EPÉE, [1914-1916], 1917, 189 p. Lemerre.

\*TRARIEUX (GABRIEL), 17 décembre 1870, Bordeaux.

LA COUPE DE THULÉ, Art Indépendant, 1896, 84 p.

Il LE PORTIQUE, Cahiers de la Ouinz., 2e de la XIe série, 1909, 131 p.

TROHEL (JULES),

FEUILLES INTIMES, poèmes, Bibl. Indép. d'édit., 1905, 50 p. Il LE CŒUR EN PRIÈRE [Les Jardins. Les Aurores], préf. de Paul Olivier, Laval, Les Arts Réunis, 1924, 93 P-

TUDESQ (ANDRÉ), 28 janvier 1883, Alais (Gard) ;

27 janvier 1925, Saïgon (Indo-Chine).

LA VIE, poèmes, Lib. Française, 1905, 000 p.

TURPIN (GEORGES-Louis), 19 novembre 1885, GrandMontrouge (Seine).

PARCELLES DE CŒUR ET FEUILLES MORTES, préf. de G. Apollinaire, l'Edition, 1910, 80 p. 11 DANS LE SENTIER DE MARJOLAINE, poème, 1913-1914, Rev. Litt. et Art., 1921, 45 p. 11 LA CHANSON DE LA VIE, poèmes, 1900-1913, Figuière, 1914, XII + 113 p. Il LE BAISER DE LA FRANCE, poème, chez l'auteur, 1915, 18 p. Il LA FONTAINE DES DOULEURS, poèmes, Maison franç. d'art et d'édition. Il LE PITRE RouGE. préf. de Philéas Lebesgue, Poèmes et Pamphlets, Rev. litt. et artist., 1917, 113 p.

TZARA (TRISTAN), 4 avril 1896, Zurich (Suisse).

LA PREMIÈRE AVENTURE CÉLESTE DE MONSIEUR ANTIPYRINE, avec bois de Marcel Janco. Collect. Dada, Zurich, 1916, 17 p. || 25 POÈMES, Zurich, Coll. Dada, 1918, IV + 52 p. Il CINÉMA [Calendrier de Cœur. Abstrait. Maison], avec bois de Arp. Au Sans Pareil, 1920, 80 p.

VALERY (PAUL), 30 octobre 1871, Cette (Hérault).

LA JEUNE PARQUE, N. R. F., 1917, 42 p. ; — 2e éd.

1921,47 p. Il ODES [La Pythie, Aurore, Palme], N. R. F., 1920, 20 f. n. C. || ALBUMDE VERS ANCIENS (1890-1900), Cahiers des Amis des Livres, Monnier, 1920, 33 p. 11 LE CIMETIÈRE MARIN, Emile-Paul, 1920, 12 p. Il LE SERPENT, N. R. F., 1922, XVI p. Il CHARMES OU POÈMES, N. R. F., 1922, 32 p.

VALLERY-RADOT (ROBERT), 31 juillet 1885, Les Alleux, par Avallon (Yonne).

LES GRAINS DE MYRRHE [Les Chants de Chryseis.

Les Dents du Sylvain. Au Seuil de la Demeure, 19041906], Sansot, 1907, 171 p. 11 IN MEMORIAM, poème [A la mémoire de sa Mère], Plon, 1908, 23 p. Il republié dans : L'EAU DU PUITS, poème, Plon, 1909, 178 p.

VALMONT (GUSTAVE), 24 juin 1881, Barentin (SeineInférieure) ; 6 septembre 1914, Courgivaux (Marne). L'AILE DE L'AMOUR. C. Lévy, 1911, 168 p.

VALMY-BAYSSE (JEAN), 3 juillet 1874, Saint-Médcrrden-Jalles (Gironde).

LE TEMPLE, poèmes, Nouv. Rev. Moderne, 1903, I35 P- IL STANCES A LÉON VALADE. Bordeaux, 1904, 12 p. || LA VIE ENCHANTÉE, 1902-1905, Sansot, 1906, 172 p. 11 IMAGES TENDRES ET LYRIQUES, Les Poèmes, 1914, 32 p.

VANNOZ (LÉON).

LE POÈME DE L'AMOUR, A Poligny, Imp. Jacquin, 1900,

42 p. 11 LE POÈME DE LA MORT,Poligny,Imp. A. Jacquin, 1901, 96 p. || POÈMES [Poème de l'Amour. Symphonie nostalgique. Orphée. Chant de l'Eternité, Sansot, 1906, 164 p.

VARLET (THÉO) (THÉODORE), 12 mars 1878, Lille (Nord).

HEURES DE RÊVE, Lille, Ninez et Lecocq, 1898, 88 p. n. c. Il NOTES ET POÈMES, Lille, Le Beffroi, 1905, 176 p. NOTATIONS, poèmes, Lille, Le Beffroi, 1906, 160 p. Il POÈMES CHOISIS 1906-1910, chez l'auteur, 1912, 80 p. 11 Aux LIBRES JARDINS, Amiens, Malfère, 1922, 196 p.

VASSON (MICHEL), 20 juin 1873, Romagnat (Puy-deDôme).

VERS L'OUBLI, poèmes, 1905, 106 p. || LES FESTINS DE LA MORT, 1906, 113 p. Il LE CRI DU NÉANT, 1908, 123 p. Lemerre.

VAUDOYER (JEAN-LOUIS), 10 septembre 1883, Le Plessis-Piquet (Seine).

LES COMPAGNES DU RÊVE, essais et poèmes en prose, Sansot, 1906, 87 p. Il QUARANTE PETITS POÈMES, La Rochelle, Imp. N. Texier, 1907, 98 p. Il STANCES ET ELÉGIES, Floury, 1908, 59 p. 11 LA COMMEDIA, album, suite de sonnets, préf. de H. Le Régnier, Venise, Imp. Emilienne, 1908,31 p. Il SUZANNE ET L'ITALIE, Floury, 1909, 52 p. Il POÉSIES 1906-1912 [Le Cœur et les Saison. La Commedia. Hommage à Th. Gautier. Album. Colliers pour des Ombres. Suzanne et l'Italie. Allégories], C. Lévy, 1913, 291 p. ! 1 LA STÈLE D'UN AMI, poésies à la Mémoire de Paul Drouot, Le Divan, 1916, 61 p. 11 RAYONS CROISÉS, POÉSIES 1913-1921[ Léonardesques. Heliade. A Thamar KarSlyina. Les Flammes mortes. Album. La Stèle d'un Ami], Soc. Litt. de France, 1921, 199 p. Il L'ALBUM ITALIEN, poésies, Lib. de France, 1922, 40 p.

VÉRANE (LÉON), 21 décembre 1885, Toulon (Var).

LA FLUTE DES SATYRES ET DES BERGERS, sonnets imités de l'Anthologie, avec Arthur VERDIER, Vers et Prose, 1910, 20 p. 11 TERRE DE SONGE, Les Facettes, 1912, 30 p. 11 DANS LE JARDIN DES LYS ET DES VERVEINES ROUGES, Les Facettes, 1913, 18 p. Il LA GARDEUSE DE PAONS OU LE TOMBEAU DE STUART MERRILL (en collaboration avec Marius M \RTIN et Elie DALICHOUX), Les Facettes, 1917, 40 p. 11 IMAGES AU JARDIN, Les Facettes, 1922, 68 p. Il LE PROMENOIR DES AMIS, Garnier, 1925, 130 p.

VERMENOUZE (ARSÈNE), 25 septembre 1850, Viellesd'Ytrac (Cantal) ; 8 janvier 1910, id.

EN PLEIN VENT. SONNETS D'AUVERGNE, Stock, 1900, 238 p. Il MON AUVERGNE, Plon, 1903, p. Il DERNIÈRES VEILLÉES [publ. par Gabriel Aubray], Jouve, 1911, 205 p.

VEYSSIÉ (ROBERT), 19 septembre 1883, Les Rosiers-surLoire (Maine-et-Loire).

HOULES ET SÉRÉNITÉS, avant-propos de P. Verola [Au Seuil d'une Ame. La Rêverie m'a dit. Par les Rues. A l'Ombre des Roses. Au Flanc du Calvaire. Le Poète et la Jeune Fille], Renaissance du Beau, 1908, 132 p. 11 LES TRESSAILLEMENTS, poésie de la chair et de l'esprit [L'Argile sonore. Vers demain], Renaissance contemporaine, 1911, 129 p. 11 LES TRESSAILLEMENTS, POÈMES

DE CE SIÈCLE. LIVRE TROISIÈME, Renaissance Contemporaine, 1913, 83 p. Il LE IV° LIVRE DES TRESSAILLEMENTS, DEMAIN CHANTE EN Nous, Renaiss. Contemporaine, 1918,77 p.

\*VIELÉ GRIFFIN (FRANCIS), 26 mai 1864, à Norfolk, (U. S. A.).

POÈMES ET POÉSIES, Merc. de Fr., 1895, 324 p. ||

LA CLARTÉ DE VIE [Chansons à l'Ombre. Au Gré de l'Heure], Merc. de Fr., 1897, 23 p. 11 PHOCAS LE JARDINIER, précédé de Swanhilde, Ancaeus. Les Fiançailles d'Euphrosine, Merc. de Fr., 1898, 227 p. M LA PARTENZA, h. c., Etampes, Imp. Enard, 1899, 29 p. 11 LA LÉGENDE AILÉE DE WIELAND LE FORGERON, Merc. de Fr., 1900, 123 p. Il PLUS LOIN, poèmes [La Partenza. In Memoriam Stéphane Mallarmé. L'Amour sacré], Merc. de Fr., 1906, 227 p. Il SAPHO, l'Occident, 1911, 67 p. Il LA LUMIÈRE DE GRÈCE [Pindare. Sapho. La Légende ailée de Bellerophon. Hippalide], M. Rivière, 1912, 210 p. 11 VOIX D'IoNlE [Le Délire de Tantale. Pasiphae. Galatée. Les Noces d'Atalante. La Sagesse d'Ulysse, précédées de quelques poèmes], Merc. de Fr., 1914, 188 p. Il CHOIX DE POÉSIES, introd. par Jean de Cours, Merc. de Fr., 1923, LXIII + 304 p.

VIGNAUD (JEAN), 26 septembre, Saintes (CharenteInférieure) .

L'AccUEIL, Ollend., 1901, 188 p.

VILDRAC (CHARLES) (MESSAGER dit), 22 novembre 1882, Paris.

POÈMES, Lille, Le Beffroi, 1906, 100 p. Il IMAGES ET MIRAGES, L'Abbaye, 1908, 124 p. Il LIVRE D'AMOUR, Figuière, 1910, 104 p. ; — 2E éd., N. R. F., 1914, 158 p. Il CHANTS DU DÉSESPÉRÉ, N. R. F., 1920, 78 p. Il POÈMES DE L'ABBAYE, suivis de ESQUISSE D'UN PÉGASSE, préf. de Georges Duhame!, Le Sablier, 1925, 123 p.

VIOLLIS (JEAN) (HENRI D'ARDENNE DE TIZAC dit), 17 mai 1877, La Capelle-Marival (Lot).

LA GUIRLANDE DES JOURS, Toulon, L'Effort, 1897, 50 p.

VISAN (TANCRÈDE DE), 16 décembre 1878, Lyon.

PAYSAGES INTROSPECTIFS, poésies, avec un Essai sur le Symbolisme, Jouve, 1904, LXXIX + 152 p.

VOISINS (GILBERT DE) voir GILBERT DE VOISINS.

VOLLAND (GABRIEL), 27 février 1881, MaisonsAlfort (Seine).

LE PARC ENCHANTÉ, Merc. de Fr., 1903, 180 p. ||

LA FLUTE D'ÉBÈNE, Fasq., 1910, 209 p.

YVIGNAC (HENRV D'), 10 février 1886, Paris.

LA QUENOUILLE ENRUBANNÉE, préf. de Ch. Le Goffic, Le Breton de Paris, 1913, XII + 101 p. 11 Nous DEUX, Missel d'Amour, Les Gémeaux, 1922, 126 p.

ZAMACOÏS (MIGUEL), 8 septembre 1866, Louveciennes (Seine-et-Oise).

DITES-NOUS DONC QUELQUE CHOSE, Ollend., 1896;

152 p. || REDITES-NOUS QUELQUE CHOSE, Ollend., 1906, 284 p. Il L'ARCHE DE NOÉ, Lib. Théâtrale, 19II, 160 p. Il L'INEFFAÇABLE. LA GRANDE GUERRE, Fasq., 1916, 203 p.

LA PHILOSOPHIE PAR

PIERRE LASSERRE

1

Philosophie des sciences

Si, parmi les rubriques dont se composera cette très rapide étude, la philosophie des sciences s'inscrit la première, ce n'est point que nous lui attribuions en droit la première place dans la hiérarchie des disciplines philosophiques ; c'est parce qu'en fait, dans la période qui nous occupe, les travaux qu'elle a suscités, les doctrines qu'elle a inspirées ont eu une importance prépondérante et exercé une dominante influence sur tout le champ des idées philosophiques . en général.

A la fin du moyen-âge, lorsque la philosophie gréco-scolastique perdit son empire traditionnel pour faire place au cartésianisme triomphant, ce furent les données nouvelles fournies par les sciences de la nature, données incompatibles avec la commune métaphysique de Platon, d'Aristote et de Saint-Thomas, qui opérèrent cette grande révolution doctrinale. Fondées sur le fait et le calcul, ces données furent plus fortes que des constructions systématiques modelées sur les convenances du sentiment poétique et religieux et agencées par le jeu abstrait des idées. Je ne dis pas, pour autant, que les inspirations religieuses et esthétiques ne doivent avoir aucune part aux vues les plus générales que nous puissions nous former sur l'univers. Ce serait une thèse bien forcée et bien exclusive. Encore faut-il que ces inspirations qui ont, par elles-mêmes, quelque chose de mouvant, se mettent d'accord avec les exigences intransigeantes de la raison et avec les enseignements irrécusables de la science expérimentale.

Il semble que nous voyons depuis une quarantaine d'années se passer en philosophie l'inverse de ce qui advint quand le mathématisme et le mécanisme de l'école cartésienne détrônèrent la vieille scolastique. La conception de l'univers qui s'était fondée sur les résultats et les méthodes de la physique et de la mathématique modernes, prises comme arbitres exclusives du vrai, se voit attaquée de toutes parts. Et ce qui est nouveau, c'est qu'elle est attaquée au nom de ces mêmes sciences qui lui avaient servi de fondements et dont l'autorité la couvrait. Tout un travail de critique s'est produit, d'où il y aurait, d'une manière générale, à conclure que le cartésianisme a fait dire aux sciences mathématiques

et physiques beaucoup plus qu'elles ne disent en réalité, que leur sphère de juste compétence est plus bornée qu'on ne le croyait et qu'elles sont fort loin de pouvoir servir de support à un dogmatisme universel articulé comme elles et enchaînant uniquement les idées et les faits de la manière dont elles les enchaînent. En un mot, la portion de réalité qui s'explique et s'élucide par l'application des méthodes et des formes d'analyse propres aux sciences serait beaucoup plus restreinte qu'on ne se l'était longtemps figuré.

L'origine de cette critique se trouve chez Kant, qui, sans mettre en doute la rigoureuse exactitude des lois de la physique mathématique, s'est cependant appliqué à rendre manifeste la part des formes et données propres de l'intelligence humaine dans la construction de ces lois. Celles-ci sont vraies rigoureusement, mais pour nous, et une fois donnée la structure de notre esprit. Elles ne sont pas vraies absolument, vraies telles quelles, en Dieu, comme l'enseignaient Descartes, Spinoza et Malebranche.

Deux grands esprits, Augustin Cournot et Charles Renouvier, ont continué chez nous et poussé plus avant cette critique, établissant, chacun à sa façon et en son sens, que non seulement les lois scientifiques ne sont pas des vérités absolues qui exprimeraient le fond des choses et, pour ainsi dire, les volontés immédiates de Dieu, mais encore qu'elles ne sont pas des vérités entièrement rigoureuses et qu'il y a dans leurs formules bien de l'approximatif, encore qu'on s'y puisse fier pratiquement. Mais Cournot ni Renouvier n'appartiennent à la période dont nous devons esquisser ici l'histoire.

Dans cette période, Emile Boutroux ne se rangerait qu'à moitié, si l'on a égard aux dates de ses principaux écrits: la Contingence des lois de la nature (1874) et l'Idée de loi naturelle (1894). Mais la profonde influence qu'il y a exercée, l'importance du mouvement d'idées parti de sa thèse fameuse sur la Contingence, que Renouvier, dans sa Philosophie analytique de l'histoire, caractérise comme une « renaissance de l'aristotélisme », nous incitent à l'y inscrire.

Le titre de cette thèse en indique assez la doctrine. La notion usuelle que les hommes cultivés se forment des lois de la nature se ramène à l'idée de nécessité. Si la chute d'un corps en mouvement uniformément accéléré, si l'augmentation de volume d'un corps échauffé et la proportionnalité exacte entre cette augmentation et la quantité de chaleur reçue, si la gravitation des astres, l'égalité de l'action et de la réaction mécaniques, la conservation de l'énergie et autre relations physiques de même sorte ne sont pas des nécessités, qu'est-ce donc que nous pourrons qualifier de nécessaire ? Dire que tout cela est contingent, n'est-ce pas renverser l'opinion la plus assurée ?

Remarquons toutefois que cette conception des lois de la nature est moderne et que les anciens s'en formaient une bien différente. L'esprit le plus « positif » de l'antiquité, Aristote, admet que la suprême raison d'être des lois, ordonnances

et corrélations de la nature, c'est la bonté, la beauté des effets qu'elles tendent à réaliser. La nature est comme une artiste inspirée de Dieu qui porte en elle les images latentes de mille ouvrages harmonieux à construire. Ces images sont des forces actives, immanentes qui s'exercent sur la matière universelle, pour y soulever les mouvements, pour y établir les dispositions par lesquelles la matière se modèlera, autant que possible, sur elles-mêmes. Ces mouvements, ces dispositions ne sont certes pas arbitraires, étant orientés et comme canalisés vers les contours du modèle à l'effigie duquel ils s'organisent et qui constitue leur loi. Mais ils n'obéissent pas davantage à une contrainte mécanique, pas plus que

les mouvements du peintre qui choisit ses lignes et ses couleurs en vue de l'expression dont il pense animer une scène ou une figure. Pour le dire dans les termes précis de l'école, tous les phénomènes, tous les mouvements de la nature ont, chez Aristote, une cause finale, proche ou éloignée, qui est leur véritable cause, et à laquelle leurs causes efficientes ou mécaniques sont subordonnées. Or, une cause finale est chose contingente, en ce qu'elle est une chose choisie et que choix et nécessité s'excluent. Des raisons esthétiques, morales, l'attrait de ce qui est senti comme le meilleur, l'ont fait choisir. Sa nature limite assurément les moyens capables de la réaliser au moins approximativement. Mais elle ne les commande pas d'une manière rigide. Elle y laisse du jeu. Les phénomènes et corrélations naturelles s'expliquent secondairement par des actions mécaniques qui y représentent la part de la nécessité. Ils s'expliquent principalement par une action comme psychique qui y forme la part de la contingence.

ÉMILE BOUTROUX

Telle était, dis-je, la conception des métaphysiciens grecs, conception continuée chez les scolastiques. Depuis le xvie siècle, depuis Képler, Copernic, Bacon, Galilée, Descartes, la science l'a rejetée. Elle a condamné l'aristotélisme. Elle a radicalement exclu la considération des causes finales. Pourquoi ? parce que la découverte des instruments d'investigation physique qui avaient manqué à l'antitquié et au moyen-âge a ouvert un champ infini aux recherches expérimentales que ces époques n'avaient pu pratiquer que dans une mesure comparativement très chétive. Or l'expérience scientifique est une autorité souveraine sur son terrain et contre les arrêts de qui rien ne vaut. Quand l'esprit humain a goûté aux

certitudes qu'elle lui procure, il se sent enclin à traiter de vaines ou d'insolubles les questions qu'elle ne saurait résoudre. La question des causes finales est l'une d'elles. Les causes finales sont l'objet d'une conjecture, d'une appréciation de l'esprit ; elles ne peuvent l'être d'une constatation de fait. La seule causalité que nous puissions constater en fait, c'est la causalité mécanique ou physique. Mais il y a plus. Est-ce que la question de la cause finale n'est pas supprimée, même en droit, par la connaissance de la cause mécanique ? Quand nous savons que la chaleur dilate universellement la matière, qu'elle la dilate dans le minéral, le végétal, l'animal, partout et toujours, est-ce que le problème de savoir en vue de quelle fin elle la dilate peut encore se poser et conserve un sens ? Pas plus que celui de savoir en vue de quel effet ultérieur un corps abandonné à lui-même tombe par terre. Il tombe parce qu'il est pesant, et quand même sa chute devrait occasionner des désastres. La recherche ou la supposition de la finalité ne peut engendrer que des erreurs de physique. Elle en avait peuplé la médecine des anciens et du moyen-âge. La conception finaliste de la nature était un rêve métaphysique auquel l'avènement de la science expérimentale a coupé court. Et d'autant que la science expérimentale achevée n'est pas constatation seulement, mais calcul. Elle ne se contente pas de savoir que le phénomène-cause détermine le phénomène-effet. Elle les ramène tous deux à leurs éléments mesurables, de manière à se rendre compte combien d'unités de l'un sont requises pour produire une unité de l'autre. Elle formule entre eux une relation mathématique. C'est le type même de la nécessité.

Ce que se propose Boutroux, ce n'est point de réintroduire dans la physique positive, dans la physique du physicien, la considération des causes finales, des raisons de convenance esthétique ou religieuse ; c'est de conserver ou de rendre à ces raisons et à ces causes leur droit de cité dans la pensée humaine. Ce droit, si la science expérimentale le leur a ôté, au regard du grand nombre des esprits modernes, c'est par une conclusion tout abusive. Ni les exigences de sa méthode, ni la teneur de ses résultats les plus sûrs ne prouvent qu'elles n'existent point, qu'elles n'opèrent point, qu'elles n'aient point leur part dans la génération des choses de la nature. La science expérimentale n'a pas à en tenir compte dans ses explications propres, qu'une telle préoccupation ne pourrait que troubler, et qui sont, sans cela, pratiquement suffisantes. Mais ces mêmes explications sont théoriquement incomplètes et offrent toujours une lacune que des considérations métaphysiques peuvent seules combler. La démonstration de Boutroux est, en quelque sorte, négative. La finalité admise, comme l'admettaient les métaphysiciens grecs et scolastiques, il en résulte la contingence. Pour lui, il prouve la contingence et par là il insinue, d'une manière générale, la finalité et le rôle des raisons morales. Il veut établir que le lien de pure nécessité que les lois empiricomathématiques posent entre les phénomènes n'est pas aussi rigoureux de beau-

coup qu'il en a l'air à première vue, et qu'une inspection plus approfondie met en lumière ce qu'il a d'approximatif et de relativement lâche.

Je n'aurai garde d'entrer dans le détail trop technique de cette argumentation. Je me bornerai à en indiquer les principaux thèmes.

Les axiomes logiques, tels que A = A, sont sans doute d'une nécessité absolue. Mais ils ne s'appliquent à rien de réel. A est A. Mais dans la réalité, il n'y a sans doute rien qui reste identique à soi-même en deux moments consécutifs. L'univers, dans son existence, est contingent et non nécessaire ; impossible de prouver et même de concevoir qu'il ne pouvait pas ne pas être. Dans ce système contingent, comment y aurait-il place pour des rapports de pure nécessité? Une telle nécessité ne caractérise pas à la rigueur le principe de causalité lui-même. En gros et selon l'apparence, la même cause produit toujours le même effet. Mais est-ce absolument le même effet? Du moment qu'il est hétérogène à sa cause, comment oser dire qu'il le soit toujours au même degré, et qu'il n'y ait pas, dans chaque cas, un peu de différent, un peu de nouveau ? Ce différent, ce nouveau nous échappent. Ce peut être à cause de la grossièreté de nos sens et de l'insuffisante délicatesse de nos instruments. Ou bien ils ne nous échappent pas tout à fait. Mais alors notre besoin pratique de régularité dans l'enchaînement des choses nous fait supposer quelque facteur nouveau qui rende raison de la part d'imprévu et assure la constance de la loi. Cela va très bien, quand il s'agit de phénomènes physiques et l'usage de cet expédient a fait faire bien des découvertes et dévoilé bien des ressorts. Mais quand il s'agit de faits psychologiques et moraux, il peut être bien trompeur. Le mécanisme d'un Taine, appliqué à l'explication des âmes et du monde spirituel, est une grosse exagération. La nature spirituelle a mille subtilités pour passer à travers ses mailles. Les principes les plus généraux de la statique, qui nous sont donnés comme régissant l'économie universelle du monde, se présentent comme des théorèmes d'arithmétique où un terme de l'énoncé commande d'une manière absolue les autres termes. A y bien voir, ils ne sauraient posséder ce caractère. Ainsi le principe de la conservation de l'énergie. Tout d'abord, quel est le procédé expérimental qui nous permettrait de constater que la somme d'énergie qui circule et se dépense, sous diverses formes, dans l'univers, à un certain moment de son être, s'y retrouve à un autre moment et qu'il ne s'en est rien perdu, qu'il ne s'y est rien ajouté entre temps! Cette énergie étant supposée éternelle, on en concevrait l'éternelle égalité à elle-même. Mais l'hypothèse est gratuite et elle serait aisée à réfuter. Si cette énergie a jailli de quelque source qui la contenait implicitement, pourquoi le jet qui l'a lancée se serait-il arrêté soudain ? Elle s'est équilibrée. Mais un équilibre peut garder une certaine mobilité et n'être pas constance et identité absolue. Pour établir entre les phénomènes physiques des corrélations tout à fait fixes et rigoureuses, nous les rapportons à leurs éléments mesurables (ainsi nous ramenons la chaleur, le son aux mouvements moléculaires ou vibratoires qui les pro-

duisent), nous les traitons comme des quantités. Artifice très utile, mais artifice. Les phénomènes sont avant tout des qualités et les qualités échappent à la définition mathématique. Elles échappent à la définition en général. Elles ont toujours du nouveau. D'une manière générale, un fait scientifique, un fait qu'on appelle d' « expérience » n'est pas la même chose qu'un fait réel. C'est comme un extrait plus ou moins artificiel prélevé sur le tissu mystérieux de la nature et adapté d'avance à nos méthodes explicatives, de telle sorte que ce qui se soumet à nos lois physiques, ce n'est pas absolument la nature même dont les profondeurs et les intimes économies se dérobent aux prises expérimentales, ce sont certaines circonstances choisies et séparées du tout et dont cette séparation altère plus ou moins la qualité. En poussant à fond cette dernière idée on arriverait à dire que la science a une valeur pratique beaucoup plus qu'une valeur de connaissance et qu'elle est, dans son ensemble, une sorte de construction industrielle.

L'arrière-pensée religieuse de cette doctrine est manifeste. On ne saurait la reprocher à Boutroux. Comme dit Platon, il faut philosopher avec toute son âme. Le tout est que la vue du vrai, de ce qui est, ne soit pas faussée par le souci de quelque intérêt moral, même élevé et pur. Boutroux ne prête pas à ce grief. Sa pensée est honnête et limpide. Quant à connaître positivement le fond de sa pensée métaphysique et religieuse, ce n'est pas fort aisé. Il ne s'est pas étendu làdessus. Son ouvrage Science et Religion, recueil d'études assez maigres, est, à cet égard une déception. Ce qu'on peut dire, si l'on ne donne pas trop de précision aux mots, c'est que Boutroux est chrétien dans une nuance discrètement catholique.

Il n'est d'ailleurs pas besoin d'une intention bien déterminée de dogmatisme religieux ou métaphysique pour inspirer la critique des sciences. Un dessein purement critique y suffit. J'entends par là le besoin de restituer l'air, l'espace, toutes les voies d'accès de la vérité, à l'intelligence humaine un peu étouffée depuis trois siècles par le dogmatisme mécaniste.

Mais de tels travaux exigent des conditions d'autorité difficiles à réunir. Il faut être, pour les mener à bien, savant et philosophe à la fois. En apparence, la culture philosophique, qui a un caractère de généralité, est plus facile à acquérir pour le savant que la culture scientifique, avec son caractère spécial, ne l'est pour le philosophe. A la vérité, la difficulté est égale des deux parts. De même que le philosophe est fort exposé à trébucher dans la technique scientifique, de même le savant risque de patauger dans le maniement si délicat des abstractions et généralités de la philosophie.

Prami les philosophes d'origine qui, dans la période qui nous occupe, ont marqué dans la critique et la philosophie des sciences, nous citerons au premier rang, MM. Hannequin, Goblot, Couturat, Lalande ; parmi les savants qui se sont faits philosophes, en vue de la même tâche, soit d'une manière habituelle, soit incidemment MM. Henri Poincaré, Milhaud, Duhem, Meyerson, Lechalas, Le Roy.

Gaston Milhaud, esprit fin, averti, flexible, professeur à l'Université de Montpellier, puis à la Sorbonne, prématurément enlevé à la science, a principalement

EDMOND GOBLOT

exprimé sa pensée dans sa thèse sur Les conditions et les limites de la certitude logique ( 1894) et dans son livre sur le Rationnel (1897). Mais la seule énumération de ses écrits donne une idée de la valeur de sa contribution à ce genre d'études : Leçons sur les origines de la science arec-

A. LALANDE

que. — Les philosophes géomètres de la Grèce. — Le positivisme et les progrès de l'esprit. - Etudes sur la pensée scientifique chez les Grecs et chez les Modernes. -

Descartes savant.

GASTON MILHAUD

Je relève chez Mi-

lhaud, cette idée que

les notions scientifi-

ques (définitions ou

lois) sont des cons-

tructions formées de

deux sortes de maté-

riaux : les données

brutes de l'expérience

et les formes logiques

de l'esprit.

Ces formes, s'ap-

pliquent à ces don-

nées, leur confèrent

une fixité, une stabi-

lité de contour, une

simplicité de contenu

que d'elles-mêmes el-

les n'auraient pas et

qui sont donc con-

ventionnelles. L'iner-

tie, telle que la méca-

nique la définit, est

une chose qui sans

doute n existe point

en soi et qui n'exprime, à la vérité, que certaines conditions de fait où il est plausible et où il sera convenu de dire que toutes les forces qui agissent en des

sens divers sur un corps s'équilibrent et se neutralisent réciproquement. Les déductions que l'on tire de cette propriété conventionnelle ou demi-conventionnelle de l'inertie satisfont l'esprit, si elles sont tirées avec correction. On ne peut prétendre qu'elles soient moulées sur le réel et en épousent les méandres et la mobilité, puisqu'à strictement parler, l'inertie même n'est point, et n'offre qu'une approximation. Le système de la science et le cours de la nature font deux. Cependant Milhaud ne trouve là aucun sujet de scepticisme scientifique. Une perpétuelle reprise de contact avec l'expérience, l'abondance des ressources et des points de vue de l'esprit pour s'en adapter les données et en tirer parti concourent à conférer à un système scientifique, à défaut de la certitude théorique stricte qu'il ne comporte pas, la plus haute probabilité.

A peu près contemporain de Milhaud, et mort comme lui avant d'avoir donné sa mesure, Arthur Hannequin (1856-1905) fit paraître en 1896 son Essai critique sur l'hypothèse des atomes. Il y montre la fatalité à la fois et le caractère factice de cette hypothèse. Les notions de quantité et de nombre sont les plus claires et les plus familières à notre esprit, celles qu'il manie le plus aisément. C'est une nécessité pour lui de les appliquer à toute réalité. C'est ainsi qu'il ne peut concevoir la matière que comme composée d'atomes et les phénomènes matériels que comme des mouvements ou des combinaisons de mouvements atomiques. « C'est en vertu de sa constitution même, et non par l'effet d'une sorte de hasard, que la science trouve dans l'atomisme l'expression la plus haute à la fois et la plus complète de ses explications. Œuvre de l'entendement, qui ne conçoit clairement et distinctement, selon la pensée de Descartes, que le nombre, elle ne parvient que par le nombre à se rendre maîtresse de l'obscure et confuse variété du réel.» (Essai, p. 129). Maîtrise toute relative et apparente. En soi, la réalité n'est pas atomique. Elle est continue. Ses flots débordent les réseaux de la conception atomistique et passent de toutes parts au travers. D'ailleurs, cette conception, quoique indispensable, aboutit à des contradictions internes, à d'insolubles difficultés si l'on en pousse trop loin l'application. Comme Boutroux, et contrairement à une des données fondamentales du cartésianisme, Hannequin estime que l'élément quantité, l'élément mesurable des phénomènes a quelque chose de relativement superficiel, et que la perception immédiate et naïve que nous en avons comme qualités nous met bien plus en rapport avec leur réalité substantielle. Toutes ces considérations sont la porte ouverte à une métaphysique que Hannequin n'a pas définie, mais que l'on pressent pénétrée d'individualisme moral et, comme on dit vulgairement, de spiritualisme.

Dans un ouvrage plus récent, Identité et Réalité (1907) qui l'a classé au premier rang des philosophes contemporains, M. Meyerson montre à son tour et par ses voies propres, l'opposition entre ce qu'est le train réel de la nature et ce qu'il devrait être pour se prêter à l'inévitable forme d'une représentation

propre à contenter la raison. La nature procède, selon toutes les apparences, de l'hétérogène à l'hétérogène. La causalité physique enchaîne des phénomènes différents et irréductibles entre eux. La science expérimentale relève les successions des phénomènes, satisfaite si elle y trouve quelque chose de constant et de régulier. Cependant l'histoire de la physique et plus généralement, l'histoire de l'esprit humain nous découvre son penchant fondamental, qui est d'enchaîner les choses par une causalité intelligible et non point par un lien empirique. M. Meyerson altère peut-être l'usage habituel moderne du terme de causalité en lui faisant signifier non pas simplement une relation constatée, quoique non comprise, mais une relation comprise et parfaitement assimilable à la raison, c'est-à-dire la relation entre deux états tels que nous apercevions clairement tout le passage de l'un à l'autre et puissions intellectuellement réduire le second au premier. Mais peu importe que le nom de causalité convienne ou non à ce genre de rapport. Les définitions de mots sont libres. Retenons qu'un tel rapport est en réalité statique et qu'il s'établit du même au même. Il est le type du rapport rationnel. Si les rapports constitués, mais non intelligibles, que la science appelle des lois sont tout l'objet possible des sciences de la nature, c'est qu'il y a opposition entre la nature et l'intelligence et que nous sommes rejetés aux antipodes du point de vue cartésien, lequel identifie l'être et la pensée. Cette opposition peut-elle être surmontée par des interprétations nouvelles des lois physiques, qu'une mathématique plus approfondie ramènerait à des rapports d'identité ? On a reproché à M. Meyerson de laisser sa pensée en suspens là-dessus et de ne pas dégager la métaphysique que sa critique enveloppe et fait pressentir. Mais sans doute son livre n'est-il qu'une pierre d'attente.

Les points de convergence de ces diverses doctrines sont assez apparents. Elles vont toutes à distendre la rigidité du dogmatisme scientifique issu de Descartes et à contester à la forme du déterminisme scientifique, fondée sur la traduction mathématique de l'expérience, sa prétendue universalité de portée et d'application. Celui qui, à cause de l'éclat de son nom, a donné le plus de crédit à ces tendances critiques et les a peut-être, en dépit des rudesses et même des gaucheries de son langage de mathématicien, raisonnées de la manière la plus pénétrante, c'est Henri Poincaré (1854-1912). Les ouvrages, adressés au grand public, où s'exprime sa pensée à cet égard sont les suivants : La Science et l'Hypothèse (1902). La Valeur de la Science (1905). Science et Méthode (1909).

Henri Poincaré n'a pas été le premier à dire que les « vérités » scientifiques les mieux acquises ont quelque chose de conventionnel. Mais c'est par lui que cette idée a été répandue dans le public, qui l'a naturellement interprétée d'une manière frivole. Dans le temps où parut La Science et l'Hypothèse, nous avons pu lire dans les journaux que Poincaré avait dénoncé comme fausse la rotation de la terre autour du soleil, ou qu'il n'y voyait, tout au moins, qu'une

affirmation convenue. De plus avertis, il est vrai, ajoutaient que, selon l'illustre mathématicien, cette affirmation possédait, au moins, sur l'affirmation inverse la supériorité d'être plus « commode », c'est-à-dire que, la première supposée, l'explication générale des mouvements célestes était plus facile et se déroulait plus aisément. En fait, l'idée de commodité se joint, chez Poincaré, à celle de convention pour caractériser la nature de certaines données scientifiques fondamentales et en justifier le crédit. Ces propositions sont conventionnelles. Et elles représentent la convention la plus commode, la plus avantageuse par ses conséquences et ses suites, que l'esprit humain puisse établir sur une certaine

HENRI POINCARÉ

question. Mais il s agit, dis-je, de propositions fondamentales, c'est-à-dire de ces axiomes, postulats, définitions premières que chaque science suppose à son point de départ et à sa base. Il ne s'agit pas de propositions concrètes "et particulières. Poincaré ne dira pas qu'il est convenu et commode d'admettre qu'une éclipse de soleil aura lieu tel jour et à telle heure, ce qui n'aurait aucun sens : l'éclipsé aura lieu ou n'aura pas lieu. Il dira que le système ou postulat général de la gravitation (les corps s'attirent en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances) système ou postulat par application duquel cette éclipse peut être prévue,'n'est pas proprement une vérité, bien rqu'il soit encore moins une invention arbitraire, mais qu'il s'est révélé jusqu'ici la plus commode des formes sous lesquelles on puisse conventionnellement se représenter la raison et l'économie générale des mouvements des corps célestes. L'intelligence conçoit la possibilité logique de plusieurs conventions différentes, mais moins

commodes que celle-là, c'est-à-dire moins appropriées aux faits tels qu'ils sont et au tour de notre esprit.

Voici un vaste ensemble d'objets semblables à compter. Je puis choisir arbitrairement l'unité, compter par un ou par deux ou par sept ou par quinze ou par vingt. Je puis même prendre un nombre fractionnaire. Selon la base de numération adoptée, le même groupe d'objets pourra être représenté par un nombre très petit ou très grand, par une formule mathématique simple ou complexe. Cette formule ne pourra être dite vraie à l'exclusion des autres for-

mules possibles. Elle ne pourra être que la plus commode, en ce sens qu'elle ouvre la voie à des calculs relativement simples et non pas, comme l'eût pu faire quelque autre formule, à des calculs d'une effroyable complication.

Encore l'exemple est-il trop simple lui-même, puisque ces divers systèmes de numération possibles seraient tous empruntés à la normale et commune arithmétique. Considérons l'espace géométrique, c'est-à-dire cet espace idéal dans lequel la géométrie construit ses figures. Nous lui attribuons trois dimensions, c'est-à-dire que la position d'un point demande pour y être fixée trois droites qui se coupent perpendiculairement en ce point. Des géomètres modernes ont imaginé un espace à deux ou bien à quatre, à cinq, à n dimensions. Ils n'ont assurément pas pu tracer les figures de cet espace, ni s'en donner imaginativement l'intuition sensible. Ils ont pu du moins représenter ces figures algébriquement par les procédés de l'analyse. Et ils ont constitué par là des géométries aussi riches en théorèmes que notre géométrie euclidienne, et où tout se déduit rigoureusement. Ces géométries supposent des sortes d'espaces qui seraient l'espace réel pour des êtres d'une constitution physique différente de la nôtre, pour des êtres, par exemple, fluides et non solides, ou bien complètement plats ou bien convexes ou concaves. Jeux de mathématiciens, dira-t.-on. Sans doute. Mais que veut en conclure Poincaré ? Simplement ceci : que notre espace à trois dimensions est l'espace vrai pratiquement, mais non pas métaphysiquement. Il confirme la thèse par des analyses psychologiques d'où il résulte que cet espace n'est pas une donnée immédiate et primitive de l'esprit humain, mais une combinaison de son art, combinaison sans doute la plus conforme à notre nature, puisqu'elle a réussi et développé heureusement ses conséquences. L'idée des trois dimensions déterminantes de l'espace est chose trop abstraite pour l'homme sans études. Il en est d'elle comme de toutes ces abstractions savantes du langage, familières à l'homme cultivé, au point de lui paraître des produits spontanés de l'intelligence, et dont il a fallu beaucoup de travail et de développement intellectuel pour composer et fixer le contenu et le sens.

Les formules algébriques, les figurations linéaires des données de la mécanique et de la physique mathématique supposant l'espace euclidien à trois dimensions, ces sciences elles-mêmes participent au caractère de relativité de la géométrie euclidienne. Mais il n'y aurait pire trahison de la doctrine de Poincaré que de prendre son relativisme, défini et limité d'une manière si subtile et si précise, pour du scepticisme. Cette doctrine va contre une certaine mythologie, une certaine idolatrie mathématiques, (on dirait avec plus de précision : contre un certain ontologisme mathématique) qui remonte à Pythagore et qui a séduit l'école cartésienne. Elle ne va pas contre l'autorité de la raison même qui domine les mathématiques, les manie, les fait, pour ainsi parler, et ne s'y incorpore pas, tant s'en faut, tout entière. Ce qu'il y a de proprement rationnel dans les mathématiques, ce n'est pas, comme le croyait Descartes, leur objet

même, physique et idéal à la fois, c'est l'ordre, l'enchaînement, la déduction, l'induction que la raison y apporte de son fond, comme elle les peut apporter dans toute matière à quoi elle s'applique.

Voilà l'acte propre de la raison. Elle l'exerce en vertu d'une décision intuitive de confiance en elle-même et en la valeur de ses opérations essentielles. La forme scientifique est un chef-d'œuvre de la pensée humaine. Mais la pensée n'est pas asservie à cette forme qui convient à l'explication des phénomènes physiques et, en général, des réalités données à l'expérience. Elle plane au-dessus. Et si dans le domaine de la métaphysique, de la poésie, de la morale, elle n'est certes pas affranchie du bon sens, elle l'est des liens du déterminisme physique.

II

Bergson

Ce serait une totale erreur sur la philosophie de M. Bergson que d'y voir un phénomène singulier, sans analogie ni attache aucune dans la philosophie moderne ou dans la philosophie contemporaine. Et ce ne serait certes pas pour elle une louange. Il en est du vrai génie philosophique comme du génie scientifique. Il n'y a jamais d'abîme entre son œuvre et celle de ses prédécesseurs ou de ses voisins. Il reprend les questions à un certain point où elles ont été conduites. Il est un continuateur, ce qui n'affaiblit aucunement (bien au contraire !) sa personnalité de. physionomie.

Ce qu'il y a précisément de frappant dans la doctrine de M. Bergson, c'est le nombre et la complexité de ses points d'adhérence aux doctrines de l'époque et du milieu où elle s'est produite. D'une part, elle se relie à ce mouvement de critique des sciences, de réaction contre le dogmatisme scientifique que nous avons esquissé à gros traits. D'autre part, elle continue d'une manière originale ces théories de métaphysique psychologique qui s'illustrent chez nous principalement des noms de Maine de Biran et de Ravaisson et qui ont joui de la plus grande faveur dans l'Université française au xixe siècle. L'idée de ces penseurs, c'est que, par la conscience interne, nous ne nous saisissons pas seulement dans nos états successifs et multiples, mais par delà ces états, dans le fond même et les sources de notre être. Enfin on a noté l'influence décisive que peuvent avoir eue sur la pensée de M. Bergson les conceptions évolutionnistes de la biologie et de la cosmologie modernes. S'il s'agissait de faire de sa philosophie un exposé général qui la parcourût et la traversât en tous sens, on pourrait, me semble-t-il, le faire avec une égale facilité (facilité extrêmement difficile d'ailleurs) en partant de ses idées sur la mesure et la nature de vérité des sciences expérimentales, de ses idées sur les « données immédiates de la conscience » ou de ses idées sur l'évolution des choses.

La philosophie bergsonniene a joui d'une rare fortune. Le public ne s'y est pas moins intéressé que les philosophes. Non pas, sans doute, que beaucoup de gens aient été capables de suivre la pensée du philosophe dans ses méandres profonds. Mais beaucoup du moins ont pu, en effleurant ses ouvrages, goûter le charme d'une diction merveilleusement ingénieuse à rendre à fond les plus subtiles idées et à revêtir de rythme et de couleur les démarches de la technique intellectuelle la plus ferme et la plus sûre.

Mais plus encore que le talent personnel de M. Bergson, l'aide que cer-

taines causes, étrangères à la philosophie même, se sont flattées de trouver dans sa doctrine en explique la faveur et le retentissement par delà le cercle des initiés.

Tout d'abord elle a paru favorable à la religion. Et ce n'est point sans motif. Le christianisme présuppose une certaine autonomie, une certaine liberté métaphysique de l'âme individuelle, une certaine faculté pour elle de prendre élan au-dessus du réseau de la nature qui l'enveloppe et la conditionne, pour prendre contact avec Dieu. A défaut de Dieu, dont M. Bergson ne s'est point occupé, encore qu'on puisse, moyennant une certaine interprétation qu'il n'avouerait peut-être pas, le trouver dans sa philosophie ; à défaut de ce terme fixe, idéal et suprême de l'élan, nous avons chez lui du moins l'élan même. M. Bergson a combattu et refoulé avec une singulière puissance d'observation et de raisonnement, les théories longtemps florissantes et quasi populaires du déterminisme psychologique, ces théories pour lesquelles le psychologique n'est en

BERGSON

quelque sorte que le revers du physiologique, et nos états d'âme des reflets, des efflorescences, ou mieux, des interprétations sui generis de ce qui se passe dans notre corps. Au gré de ces théories, nos événements corporels et nos événements psychiques forment substantiellement une seule et même série sous deux faces ; [et cette série n'est qu'une phase, une zone de déroulement des forces et actions générales de la nature ; l'âme n'a rien de créateur ; elle n'est pas un foyer spontané, une source d'être. M. Bergson lui restitue ce pouvoir et cette indépendance. Par là il sert, si j'ose me servir d'une terminologie fort grosse et dont l'inexactitude est indigne de lui, mais qui se

fait vulgairement entendre, la cause du « spiritualisme ». C'est ce dont les chrétiens lui ont su gré. Et la séduction qu'il a exercée sur certains catholiques a été à ce point que l'Eglise l'a mis à l'index. En effet, la philosophie bergsonienne n'offre aucune base à la construction d'une métaphysique dogmatique. La métaphysique, entendue dogmatiquement, c'est la connaissance de certaines réalités supra-sensibles supposées exister éternellement et toujours constantes à ellesmêmes dans un monde transcendant. La métaphysique, au sens bergsonien, c'est la vie perpétuellement créatrice et ascendante (non pas d'ailleurs fatalement) de l'esprit.

La philosophie bergsonienne a également éveillé des espérances chez certains novateurs politiques et sociaux qui ont cru y trouver une défense contre le reproche fait à leurs constructions utopiques de contredire aux leçons de l'histoire et aux enseignements d'une expérience constante. Ils s'en sont autorisés pour alléguer la possibilité de transformations, de nouvelles « poussées » de la nature humaine qui rendraient praticables et viables des modes de vie collective que ne purent être essayés jusqu'ici.

Enfin on a voulu faire parler la philosophie bergsonienne en faveur de certaines esthétiques dissolvantes qui prétendent bannir de l'œuvre d'art toute préoccupation d'ordre rationnel et de construction logique pour la vouer à l'expression de l'indéfini, considéré comme une réalité psychique beaucoup plus profonde que toute représentation limitée et définie, et comme la forme authentique et pure de nos sensibilités et impressions poétiques.

Renfermé dans l'étude de la métaphysique, qui sans doute lui donne assez à faire, M. Bergson ne s'est jamais prononcé pour ou contre ces commentaires du dehors. Peut-être sont-ils aussi étrangers à sa pensée que le seraient à un géomètre les conclusions que l'on prétendrait tirer de ses inventions algébriques dans le domaine de la stratégie ou de la jurisprudence. Du moins, entre ses principes et les conséquences que l'on en prétend déduire sur des questions dont il ne s'est jamais occupé formellement, réclamerait-il l'intercalation d'une foule de moyens termes, dont des commentateurs expéditifs n'ont eu aucunement cure, et qui sans doute modifieraient ou déplaceraient d'une manière considérable les conséquences elles-mêmes. Ce qu'on peut noter, c'est que M. Bergson a pris indirectement, mais nettement position contre ces esthétiques dissolues qui se réclamaient de lui, quand il a plaidé avec autant de finesse que de vigueur la cause des humanités classiques.

Aussi, quelle que soit notre attitude à l'égard de sa doctrine, nous séparonsnous nettement de ceux-là qui, sans l'avoir probablement méditée en elle-même, en ont fait le procès, au seul vu de ce qu'on lui fait dire sur ce dont elle ne parle pas. Le bergsonisme est une métaphysique et pas autre chose. Voilà ce qu'il est jusqu'ici. On dit M. Bergson occupé depuis des années à une œuvre sur la morale.

Cette métaphysique, on n'en cherchera pas ici l'exposé. Il serait trop long. Et, pour être exact, il devrait être trop technique. J'en toucherai seulement, et sans pousser l'analyse à fond, une des idées les plus connues et qui y tient, il est vrai, un rôle central : la fameuse distinction du temps et de la durée.

Tandis que l'aiguille de l'horloge a parcouru une certaine partie du cadran j'ai, moi, éprouvé telles et telles sensations, et impressions, conçu telles et telles volontés ou velléités, formé telles et telles imaginations. On dira que la suite de ces états de conscience a occupé un certain temps déterminé. C'est une manière de parler. Consultons-nous : toute notion de temps proprement dite fut étrangère à la conscience que nous eûmes de ces états et elle est absente du souvenir qu'ils nous laissent, à moins qu'ayant consulté après coup notre montre, nous ne l'ajoutions surérogatoirement à ce souvenir. La preuve, c'est que tantôt cinq minutes nous font, comme on dit vulgairement, l'effet d'un siècle, au lieu que d'autres fois un temps très long a passé pour nous très vite. Cela dépend de la qualité de ce que nous avons intérieurement vécu dans les deux cas. Et c'est là le pur et immédiat sentiment de la durée. La durée n'est pas une quantité. C'est une pure qualité. Elle ne se compte pas. Elle s'éprouve. Elle est intuition.

Le temps est la mesure de la durée. Mais comment la mesure-t-il ? Par l'espace. Un temps donné, c'est un espace donné, parcouru par l'aiguille du cadran. Si l'on veut appeler le temps durée, il faut dire que c'est une durée susceptible d'être découpée en tranches entièrement homogènes. Mais rien de plus contradictoire, la durée étant essentiellement l'hétérogène. L'homogène c'est l'espace. Et il est, dans la nature, le seul homogène. C'est pourquoi il est le type de la quantité. On peut parler d'une unité de temps qui sera, en réalité, une portion d'espace. On ne peut parler d'une unité de durée. Pour transformer en temps connu la durée vécue, pour la rendre évaluable, il faut donc que nous lui fassions subir une opération de morcellement et de découpage, que nous divisions ce qui est de soi fondu et indivisible et qui ne peut être divisé qu'au prix d'une certaine altération de nature. Les états de conscience qui composent une certaine durée ne sont pas plusieurs, pas plus qu'ils ne sont un. Ils sont un tout dont toutes les parties s'entrepénètrent et s'infusent les unes dans les autres comme les notes d'une mélodie dont aucune n'a dans notre sensibilité d'existence individuelle ; car la mélodie, qui est expression, n'est faite que de la répercussion sonore et expressive qu'elles ont toutes dans chacune et chacune dans toutes. La durée est un devenir. Le temps est un « donné ». Pas une durée n'est identique à une autre durée. Le temps est universellement identique à lui-même. La durée rapportée au temps, c'est de la durée dont nous avons séparé, découpé, juxtaposé par artifice les éléments constitutifs, pour les mettre comme bout à bout, mais nous avons à demi tué dans cette opération

ce qu'ils avaient de vivant ; nous avons, du vivant fait de l'inerte, du fluent nous avons fait de l'immobile et du fixé. Mais le réel c'est le fluent, le vécu et non pas le fixé. Il est vrai que le fixé est plus facile à exprimer. Et les besoins du langage, le besoin social de communication par le langage est précisément la raison de cette fixation qui nous permet de nommer et de définir, qui nous donne prise intellectuelle. Mais il est vrai aussi que le langage parvenu à sa perfection a d'infinies ressources et que manié par un esprit d'une pénétration et d'une imagination supérieures, il peut exprimer beaucoup au delà de ce qu'il exprime, être évocateur autant qu'il est clair.

La distinction psychologique de la durée et du temps a une signification universelle. Elle équivaut à la distinction entre la réalité et les concepts ou relations de concepts qui l'expriment. En soi la réalité est une genèse incessante, une assimilation perpétuelle qui fond du nouveau dans l'existant et transforme celui-ci par ce nouveau. Les concepts, les définitions, les lois sont une stabilisation au moyen d'un morcellement, d'une délinéation habile, de ce que la réalité nous offre bouillonnant et flot sur flot. Théoriquement parlant, ils n'ont qu'une valeur schématique. Au point de vue de l'action, rien de plus nécessaire. Car nous ne pouvons manier que du défini. Définir, séparer, fragmenter, enfermer dans des contours solides, c'est nous donner prise. Tel est le propre rôle de l'intelligence. Par elle-même elle ne saisit pas le réel qui est objet d'intuition. Mais elle le débite en quelque sorte et en compartimente les éléments. Comme d'autres philosophes de son temps, M. Bergson oppose l'inévitable rigidité du système scientifique et de tout système de représentation intellectuelle en général à la productivité, à la plasticité débordante de la nature. Ce qui lui est propre, c'est de s'appliquer à concevoir, à côté du procédé analytique de l'intelligence ou plutôt en opposition avec lui, une démarche inverse par laquelle l'intelligence, une fois familiarisée avec tous les renseignements secs et distincts de l'analyse, s'efforcerait de reconstituer l'unité vivante de ce que l'analyse sépare et, cessant de regarder du dehors le mouvement créateur de la nature, de la saisir au dedans en y liant, en quelque sorte, son mouvement propre. Peut être les expressions dont le philosophe s'est servi pour rendre ce desideratum, par exemple celle de « torsion de la pensée sur elle-même » sont-elles un peu singulières. Il s'agit de choses difficiles à rendre par les mots. Mais je pense que ce dont il veut parler n'est pas sans beaucoup d'analogie avec cette espèce de frisson illuminateur que de grands esprits nous ont confié avoir éprouvé quand, ayant longuement scruté les détails d'un sujet, ils y découvraient soudain des profondeurs qui allaient bien au delà de tous ces détails. Ils en touchaient les sources. La métaphysique de la question s'entrouvrait à leurs regards.

Je m'arrête là. Ces indications sont suffisantes pour donner un aperçu de la méthode générale du bergsonisme. Montrer l'application de cette méthode aux grands problèmes qui ont principalement occupé M. Bergson nous entraî-

nerait fort loin. En étant trop bref nous serions inintelligible. Au premier rang de ces problèmes sont ceux de la liberté humaine et du déterminisme, et des rapports de l'âme et du corps. Nous avons voulu suggérer, pour ainsi dire, l'esprit bergsonien et nullement exposer la philosophie de M. Bergson, ce qui, dans le cadre dont nous disposons, en eût été la mutilation inévitable.

Les ouvrages célèbres où se développe cette philosophie sont les suivants. Essai sur les données immédiates de la conscience (1889) ; Matière et Mémoire (1896) ; l'Evolution créatrice (1907). Il faut y ajouter une très importante Introduction à la métaphysique parue dans la Revue de métaphysique et de morale, un essai sur le Rire ; une toute récente étude : Durée et simultanéité à propos des conceptions d'Einstein. L'énumération n'est pas complète. Il y manque maints articles non recueillis en volume.

On peut être adversaire ou partisan de la philosophie bergsonienne. On peut y trouver à prendre et à laisser. On peut même juger qu'elle donne lieu à certains reproches graves. Nul de ceux qui ont pris la peine d'étudier l'œuvre de 1\1. Bergson n'y méconnaîtra le sceau brillant d'un génie à la fois solide et fin, non plus qu'il n'aura manqué d'y goûter le fruit d'une culture intellectuelle merveilleusement sûre, approfondie et variée.

III

Autres métaphysiques

Dans un ouvrage, comme celui dont la présente étude est un chapitre, consacré à l'histoire de la littérature, je ne saurais m'étendre sur des doctrines dont la réputation a pu être imposante parmi les philosophes professionnels, mais n'est pas sortie de ce cercle spécial, et qui n'ont, par conséquent, exercé aucune influence générale sur les esprits. Encore a-t-il fallu que, pour ne pas pénétrer jusqu'au public, même le plus cultivé, les doctrines auxquelles je fais allusion ne prissent pas beaucoup d'influence sur les philosophes euxmêmes et qu'elles se fissent chez eux plus d'admirateurs respectueux que d'adeptes. La plus importante dans ce genre est celle de Octave Hamelin (18561907) dont la mort prématurée et cruellement accidentelle fut pour l'Université un grand deuil. Professeur à la Faculté de Bordeaux, puis à la Sorbonne, Hamelin nous a laissé un grand ouvrage dogmatique, Essai sur les éléments principaux de la représentation, auquel s'ajoutent deux très remarquables études historiques sur le système de Descartes et sur celui d'Aristote.

Hamelin a repris la tradition, qu'on eût pu croire périmée, de la métaphysique de Hegel. Sa doctrine est un idéalisme absolu qui donne pour principes générateurs à l'univers de pures abstractions et les plus abstraites de toutes, si l'on peut dire. La constitution de l'univers, les hiérarchies des êtres qui le

composent, des idées qui le représentent en son développement ont leur raison premières dans les rapports et le jeu logique de ces abstractions. Hegel fondait tout sur l'antithèse originelle de Y être et du non-être qui trouvent leur synthèse dans le devenir. C'est un peu le même rôle génétique et universel que Hamelin fait jouer au posé, à l' opposé et à la relation. Par la savante combinaison de ces éléments il engendre tout d'abord le nombre qui a ce caractère, que «les éléments qui le constituent restent discrets jusque dans leur union » ; puis le temps « rapport de répulsion réciproque qui sera en même temps une impossibilité d'isoler et de disjoindre » ; ensuite le mouvement, la spécification, le genre, la vie, la personnalité.... Sans contester la force et l'acuité d'esprit de Hamelin, dont j'admire les travaux d'histoire de la philosophie, je ne crois pas que la profondeur de ces sortes de spéculations s'égale de beaucoup à la contention qu'elles doivent coûter aux esprits qu'elles séduisent; je ne doute pas d'ailleurs qu'il n'y ait à leur point de départ un gros et fallacieux paralogisme.

Je ne puis, à mon grand regret, que mentionner le nom du regretté Louis Couturat, auteur de l' Infini mathématique, mathématicien et métaphysicien dont la doctrine d'un rationalisme audacieux détonne un peu dans notre époque. Couturat prétend que « la raison peut reconstruire le monde des sens avec des idées a priori», et cela ne l'étonné point, puisque « la nature est déjà l'œuvre de la raison ». Ce philosophe avait un sentiment rigide de la dignité philosophique. L'idée que la nature se fût permis d'y attenter en n'étant pas rationnelle de tous points, lui eût causé du scandale. C'est encore, de ma part, une injustice forcée de me borner presque à signaler le nom de M. Léon Brunschwig, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, auteur de La modalité du jugement (1897) et des Etapes de la philosophie mathématique. Je ne saurais mieux faire que d'emprunter au méritoire ouvrage de M. Parodi sur La philosophie contemporaine en France la caractéristique suivante : « La doctrine de M. Brunschwig est une sorte d'idéalisme nouveau, idéalisme devenu infiniment prudent et modeste, tout prêt à s'effacer devant la science positive, bornant son ambition à en comprendre les démarches, mais revendiquant pourtant encore le point de vue essentiel de la grande philosophie et les droits de la raison. » C'est une noble revendication qu'on ne peut qu'honorer, quand même on la souhaiterait plus précise.

IV

Psychologie

Une lutte s'est poursuivie pendant le xixe siècle, dans le domaine de la psychologie philosophique, entre la conception subjectiviste et la conception objectiviste de cette science et de sa méthode. La première se fie à l'observation

intérieure ou introspection de nous faire connaître, autant qu'il soit possible, les phénomènes de l'âme, leurs corrélations et leurs lois. La seconde affirme l'insuffisance de l'introspection et ne lui reconnaît qu'un rôle d'aide. Elle veut que les faits psychiques soient observés du dehors comme les faits physiques. Comment l'entend-elle ?

Auguste Comte demande que le fonctionnement de l'esprit humain soit étudié dans ses produits. Il ne croit pas à la possibilité d'une investigation directe de l'esprit par l'esprit, se reployant sur lui-même, pour surprendre, ses propres opérations. Mais l'esprit agit, il construit. Il organise des méthodes pour trouver le vrai dans les sciences physiques. Il a sa part dans les fondements et les principes de l'institution sociale. C'est en analysant ces méthodes, en explorant les mœurs et les principes qui soutiennent la vie collective qu'on parviendra indirectement à la connaissance de ses propriétés, à la connaissance de la nature humaine. Celle-ci se révèle à l'œuvre. Philosophie des sciences, sociologie, voilà les véritables sources, les seules sûres de la psychologie, le détour par où il faut passer pour la bien aborder.

L'école empirique, école beaucoup plus florissante en Angleterre que chez nous, parce que sans doute son point de vue général correspond plus à l'esprit des Anglais qu'à celui des Français, et dont le plus brillant représentant en France au xixe siècle a été Taine, l'école empirique, dis-je, semble partir de cette idée que les faits psychologiques qui paraissent, à l'observation intérieure, simples ou du moins irréductibles, sont en réalité composés et que nous en pouvons, du moins dans bien des cas, saisir les éléments composants. La combinaison de ces éléments composants donne le fait, cornme la combinaison des atomes donne la matière. Nul besoin de recourir à un dynamisme mystérieux, à un facteur métaphysique. Ce qui revient à dire que cet empirisme doctrinaire repose sur une hypothèse mécaniste générale qui serait le premier postulat de la science psychologique.

Dans la période qui nous occupe, ni l'une ni l'autre de ces deux manières de concevoir et de pratiquer l'objectivisme psychologique n'a été précisément rejetée. Elles ne l'ont été qu'en ce qu'elles ont d'exclusif. Analyse des procédés logiques inscrits dans les créations de l'intelligence, analyse des mœurs et recherche de ce qu'il y a de « social » dans la pensée et les sentiments de l'individu, essai de décomposer tous les états mentaux en leurs facteurs génétiques et, pour cela, recours constant aux données physiologiques et pathologiques, voilà ce que, depuis trente ans, la psychologie savante n'a pas cessé de pratiquer. Elle n'a certes rompu avec Comte ni avec Taine. Mais elle refuse de s'en tenir aux limites qu'ils traçaient et aux moyens qu'ils préconisaient. Tous les moyens d'aborder son objet lui sont bons, et au premier chef, l'observation interne, dont il était singulièrement systématique de vouloir se passer. Il n'y a rien de moins systématique, de plus ouvert, que la psychologie scientifique contemporaine, dans son ensemble.

Ce qu'on pouvait reprocher à-la méthode d'observation intérieure, telle que la pratiquèrent Maine de Biran, Ravaisson, Jouffroy, Garnier et, avant eux, les Ecossais, c'était qu'elle ne fût pas naïve et sans prévention. Elle enveloppait une métaphysique cachée. Elle présupposait la « spiritualité » de l'âme, le libre arbitre, l'origine transcendante des principes rationnels. Ces idées sont si naturellement reçues par la généralité des esprits, par le « sens commun », comme on dit, qu'on doit bien admettre qu'elles répondent à de fortes apparences. Mais il appartient à la science d'aller au delà de ces apparences, pour en expliquer l'illusion, si elles sont illusoires, et, si elles recouvrent des réalités, pour se rendre compte de la manière qu'ont ces réalités d'exister. Dire de l'âme qu'elle est immatérielle, c'est n'en rien dire du tout. Il s'agit de montrer quels modes d'être, de se produire caractérisent les phénomènes matériels en général et ne se retrouvent pas dans les phénomènes psychiques, quels modes d'être carac-

THÉODULE RIBOT

térisent les phénomènes psychiques, qui ne se retrouvent point dans les phénomènes matériels. C'est ce que fait M. Bergson. Si l'on peut l'appeler spiritualiste et défenseur du libre arbitre, c'est en ce sens qu'il remplit de quelque chose de concret les notions un peu vides de spiritualité et de libre arbitre et qu'il décrit avec candeur des processus réels auxquels on peut, si l'on veut, donner ces noms usuels ; noms plus ou moins pesants et déformants d'ailleurs et antipathiques, comme les noms contraires, à tout vrai philosophe.

Mais l'école de l'empirisme systématique, a elle aussi, sa métaphysique, son

présupposé dogmatique dépassant les faits et imposé en quelque manière aux faits : à savoir sa conception toute mécaniste et déterministe de la vie intérieure, sa préalable définition de la conscience comme un « épiphénomène », la négation anticipée de toute indépendance, de toute autonomie dans le psychique. De cette métaphysique également une science entièrement libre doit se défaire.

L'homme qui a le plus fait pour rendre à la psychologie cette pleine liberté, cette entière souplesse d'inspection, est Théodule Ribot (1839-1916), grand esprit discret, de qualité très française, qui a laissé une œuvre considérable, universellement lue. Ribot débuta par deux ouvrages la Psychologie anglaise contemporaine (1872) et la Psychologie allemande contemporaine (1879) dont les préfaces fort importantes annonçaient son originalité de chercheur. Puis ce furent ses études, toutes devenues célèbres sur les Maladies de la mémoire,

les Maladies de la volonté, les Maladies de la Personnalité, l' Attention, Y Evolution des idées générales, la Psychologie des sentiments, Y Imagination créatrice, la Logique des sentiments. Ces ouvrages clairs, d'une exposition élégante et facile qui n'exclut pas le sérieux et le serré de l'étude ni le poids substantiel de la pensée, ont eu le plus grand succès. D'une forme moins éclatante que Y Intelligence de Taine, mais d'une plus grande valeur d'observation, ils ont à peine moins séduit le public et n'ont pas moins fait pour l'intéresser aux questions de la psychologie et y répandre une juste notion de cette science.

Ribot a laissé deux disciples insignes qui ont continué son œuvre avec une forte originalité et sont devenus eux-mêmes des maîtres. Normaliens, philosophes d'origine, le DrPierre

Janet, professeur au Collège de France

PIERRE JANET

GEORGE DUMAS

et le Dr George Dumas, professeur à la Sorbonne, ont complété par les études médicales leur culture philosophique. L'esprit médical les a tournés vers la psychologie pathologique qui est, selon l'expression de M. Parodi, comme « une expérimentation opérée par la nature elle-même », en ce sens que la maladie décompose les faits psychiques, nous permet d'en apprécier la complexité et de discerner le rôle de chacun des facteurs qui y concourent. Mais il faut noter à l'avantage de M. Pierre Janet et de M. George Dumas, que l'écueil d'une interprétation trop étroite, trop spéciale, trop peu vraisemblable, où tombent souvent les psychiâtres exclusivement médecins, leur est évité par le tact qu'ils tiennent d'une culture littéraire première puisée aux sources et par ce large sens de l'humain qui ne [va pas'sans la familiarité de

l'histoire et de la philosophie. Leurs ouvrages ne sont pas moins séduisants que savants et méritent les mêmes louanges que ceux de Ribot. Je citerai du Dr Janet Y Automatisme psychologique et les Névroses ; du Dr Dumas, une magistrale thèse sur la Tristesse et la joie.

Je citerai, dans le même ordre et, si je puis dire, dans la même veine, le remarquable travail de M. Revaut d'Ollones, philosophe et médecin lui aussi, sur les Inclinations, les ouvrages, d'un caractère et d'un esprit plus parti culièrement médical du Dr Sollier (Psychologie de l'idiot et de l'imbécile) et l'œuvre de M. Alfred Binet (les Altérations de la Personnalité ; la Psychologie

ALFRED BINET

du Raisonnement). Le mouvement des études psychologiques est suivi par deux périodiques : l' Année Psychologique de M. A. Binet et le Journal de Psychologie de MM. Janet et Dumas.

A côté de ces psychologues, armés de toutes les ressources de la physiologie et de la médecine, d'autres, sans retomber dans le vieil a priorisme tant reproché à l'école universitaire de jadis, pratiquent une méthode plus littéraire dont la liberté et l'ingéniosité n'excluent pas nécessairement la pénétration des vues et la valeur substantielle des résultats. Leur position est intermédiaire entre celle du savant proprement dit et celle du moraliste. Le plus notable de ces esprits est M. Paulhan, auteur de l' Activité mentale et les lois de l'esprit, de la Psychologie de Vlnvention et de bien d'autres études fines et nourries. On a fait grief à M. Paulhan d'être trop ambitieux de synthèses. C'est une querelle d'autant plus honorable pour lui qu'on ne

saurait le présenter comme un esprit téméraire et précipité. Il faut bien que le goût des synthèses demeure, à côté et je dirai même au-dessus de celui des monographies.

Si nous avons dit qu'une saine psychologie exclut tout présupposé métaphysique sur lequel se régleraient et modèleraient d'avance la description et l'explication des faits, nous n'avons pas dit, pour autant, qu'il ne pût s'établir entre la psychologie et la métaphysique aucun contact, aucune communication légitime. Mais cette communication, pour être acceptable, doit, si j'ose ainsi parler, avoir lieu en avant et non pas en arrière de la psychologie. La psychologie ne saurait partir d'une certaine métaphysique. On ne saurait certes exclure en

principe qu'elle n'y puisse justement aboutir. En fait, certains philosophes contemporains, observateurs psychologiques sans a priorisme ont comme cueilli aux données mêmes d'une observation suffisamment poussée une véritable métaphysique ou les rudiments d'une métaphysique. Au premier rang, M. Bergson.

M. Bergson ne dit pas : « L'homme est doué de libre arbitre ; c'est de sens commun ; donc l'observation psychologique doit constater des actes de liberté ». Il ne dit pas : « L'âme est immatérielle ; donc l'observation doit constater que les faits de l'âme sont sans corps et sans figure. » Des constatations ainsi conçues

seraient d ailleurs impossibles. M. Bergson constate que les mouvements psychologiques, au lieu d'être complètement réductibles à des mouvements antérieurs qui les détermineraient, se produisent par une sorte de poussée jaillissante et autonome. Il constate que le contenu ou, pour mieux dire, les disponibilités de la mémoire sont infiniment trop nombreuses et trop riches pour se laisser concevoir comme des traces mécaniques laissées dans nos organes cérébraux par nos perceptions. Il en conclut que le cerveau est l'instrument et non pas le siège de la mémoire, qui repose sur un autre fond, et dont le jeu commande aux mouvements du cerveau plus encore qu'il n'en est commandé. Nous sommes conduits de la sorte à des idées de dynamisme, d'existence supra-sensible qui sont des idées métaphysiques en ce sens au moins que l'objet s'en dérobe à l'application des méthodes de dissection et de recomposition expérimentale. Mais nous y sommes conduits (il n'y a là aucune contradiction) expérimentalement.

HENRI DELACROIX

Certains psychologues ont abouti à des vues du même ordre par leurs études sur les dispositions religieuses et mystiques de l'esprit, soit qu'ils les étudiassent en eux-mêmes, comme William James, soit qu'ils les étudiassent historiquement chez des sujets privilégiés comme lVi. Delacroix, professeur à la Sorbonne, auteur d'un Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au xive siècle, d'Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme. Ces travaux et d'autres analogues ont introduit dans la pensée contemporaine la notion, nécessairement obscure, mais singulièrement intéressante d'une zone de vie psychologique qui existerait et s'étendrait profondément au-dessous de la zone de la

conscience claire et distincte. Il ne s'agit pas de l'inconscient, au sens ordinaire de ce mot, qui désigne une manière d'être accidentelle de certains états qui ont été conscients, comme les actes d'habitude, et qui sont devenus automatiques, ou bien d'états trop faibles pour être perçus, mais qui se laissent reconnaître au prix d'une attention concentrée. Il s'agit d'états inconscients de nature, destinés à le demeurer, qui ne sont aucunement réductibles à des troubles physiologiques ou sensoriels, qui ne sont pas morbides, et bien au contraire, car ils constituent une source d'énergie et d'action saine, et qui ne le cèdent pas en qualité morale aux états conscients les plus élevés, puisque ceux-ci, par une génération mystérieuse, en naîtraient plutôt. Etats durables et forts qui, chez certains êtres, sous-tendent, pour ainsi parler, toute la vie intérieure, la mènent et l'inspirent.

LÉvy-BRULH

VI

Morale et Sociologie

L'œuvre la plus considérable qui se soit produite au cours de ces trente dernières années, dans le domaine de la sociologie et de la morale, est celle d':Ëmile Durckheim. Elle a pris du moins une grande importance dans l'institution universitaire. Des chaires officielles de sociologie ont été fondées à la suite des travaux de Durckheim. On peut dire que, dans cette période, l'influence sur les jeunes étudiants de l'Université, voués à la philosophie, s'est partagée entre lui et Bergson.

Professeur à Bordeaux, puis à la Sorbonne, décédé en 1917 à l'âge de soixante-

neuf ans, Durckheim nous a principalement laissé sa thèse sur la Division du travail social (1893), les Règles de la méthode sociologique, le Suicide, les Formes élémentaires de la vie religieuse. Il a fondé l' Année sociologique, recueil annuel de travaux de sociologie, conçus selon sa méthode, et rédigés par ses élèves parmi lesquels je nommerai MM. Fauconnet, Mauss, Simiand.

Mais Durckheim a eu un autre élève plus insigne et bien inattendu qui est venu à lui à un âge où les changements d'orientation des idées et de l'activité intellectuelle sont plutôt rares. C'est M. Lévy-Bruhl. Dans la première partie de sa carrière, M. Lévy-Bruhl s'était fait connaître par des travaux historiques fort distingués tels que l' Allemagne depuis Leibniz et la Philosophie de Jacobi, sans parler de sa thèse sur la Responsabilité. En 1893, la Division

du travail social, coup d'essai et coup de maître de Durckheim, qui instituait vraiment une doctrine (je dirai même un dogme), une méthode, une école, le conquit. Et le fruit de cette séduction fut la Morale et la science des mœurs (1903), étude inspirée par Durckheim avec des vues personnelles que celui-ci n'approuva pas toutes. Les Fonctions mentales des sociétés inférieures (1910) sont un second résultat fort notable de cette inspiration, que M. Lévy-Bruhl était homme à enrichir de son fond propre.

Rien de plus dogmatique que les conceptions de Durckheim. J'essaierai

de les résumer (de fort loin) en quelques

sentences.

EMILE DURCKHEIM

La sociologie est

une science entière-

ment distincte qui a

son objet spécial et

irréductible : les faits

sociaux. Elle n est pas

du tout une applica-

tion de la psychologie

individuelle. Elle est,

si l'on veut, une psy-

chologie, mais sui ge-

neris. Une psychologie

individuelle peut s'é-

clairer en partie par la

psychologie sociale ;

mais non pas réci-

proquement.

Les faits sociaux

sont les institutions,

lois, rites religieux,

mœurs et coutumes

des communautés

humaines. Ou plutôt,

ils consistent essen-

tiellement dans les

idées communes qui

s attachent a ces ob-

jets communs chez

tous les membres d'un

groupe. A ces idées

se lie un sentiment de

contrainte et d obli-

gation. Sont sociales

toutes les manières de

penser et d'agir que

1 individu conçoit

comme obligatoires

pour lui. «Tout ce qui

est obligatoire a sa

source en dehors de

l'individu ..... Ce pou-

voir d obliger se re-

connaît lui-même à

l'existence de quelque

sanction. »

Les faits sociaux sont purement des faits, des faits bruts, des choses. La science, dit Durckheim doit les traiter comme des choses. C'est-à-dire qu'elle ne doit pas les expliquer par des besoins conscients, par des vues d'utilité ou de bien à quoi ils correspondraient, par des leçons d'expérience dont ils seraient le fruit. Toutes ces manières de les justifier et de leur trouver une raison d'être viennent après coup. Si ingénieuses soient-elles, elles sont illusoires. Les faits sociaux (droit, morale, institutions de la propriété et de la religion, sentiments de patrie) qui règnent aujourd'hui nous viennent du fond des âges. Ils ont évolué et se sont transformés avec la constitution des sociétés elles-mêmes. Mais,

pour leur origine, ils la tirent de superstitions religieuses que nous n'entendons même plus et qui leur confèrent leur vrai sens. Ce sens, la sociologie le restitue. Elle montre par exemple que la prohibition de l'inceste, dont nous nous plaisons à rendre compte par des considérations d'hygiène, de psychologie et de morale, se rattache au culte fétichiste des animaux (totémisme) et à la vénération, à la crainte superstitieuse du tabou. Ce qui est vrai de l'inceste est vrai de toutes les règles sociales, de celles-là mêmes qui nous paraissent refléter le plus de civilisation acquise. Le droit romain, les canons de l'art grec, la morale chrétienne, la sociabilité française sont du totem et du tabou qui s'ignorent.

Toute subordonnée au fait (à ce qu'elle croit du moins), la sociologie durckheimiste ramène la distinction du bien et du mal à celle du normal et de l'anormal. Le normal, c'est tout ce qui forme lien social entre les consciences. L'anormal, c'est ce que la société repousse et réprime. Il se définit par cette répression même. Il ne faut pas dire que le crime est puni parce qu'il est crime. Il faut dire qu'il est crime parce qu'il est puni. Aussi y a-t-il des crimes qui perdent avec le temps ce caractère : le crime d'hérésie, par exemple. (Bien que j'expose sans critiquer, me sera-t-il permis de remarquer que l'hérésie était qualifiée crime par une application très logique d'idées fort nettes ? Nous n'avons plus et ne pouvons plus avoir ces idées, soit. Mais l'idée que la répression du vol, de l'assassinat, de la violence contre les personnes se justifie rationnellement en ce qu'elle procure la sécurité et protège le travail des honnêtes gens, cette idée est-elle destinée à disparaître quand la science aura dissipé les dernières obscurités du totem ?)

Pour rendre raison de l'infinie diversité des règles sociales dont l'humanité a vécu, Durckheim passe en revue les divers types sociaux qui se sont succédé depuis les plus anciennes époques connues de son existence. Au commencement la horde ou le clan, type de la société la plus élémentaire. Puis les sociétés à segmentation simple (tribus) à segmentation double, etc. C'est un progrès du simple au complexe, de l'homogène à l'hétérogène, assez analogue à l'évolutionnisme universel, selon Spencer.

Plus on remonte dans l'histoire des sociétés humaines, vers les formes primitives, plus on observe que le lien qui les unit et les cimente est, comme dit Durckheim, répressif. C'est-à-dire qu'il tient à l'accord très énergique des consciences sur ce qui est normal et anormal, sur ce qu'il faut réprimer. A mesure que la constitution des sociétés se complique, le lien répressif fait place au lien « contractuel ». Les superstitions s'affaiblissent, les croyances totémiques, dont la communauté créait dans le corps social une unité aussi puissante que ténébreuse, vont déclinant de plus en plus. Il y aurait là un terrible risque de dispersion et d'anarchie, s'il n'y était paré par les liens contractuels, c'est-à-dire réfléchis, volontaires, reposant sur un échange conscient que les individus, à partir de cette phase, nouent de plus en plus et entre eux et avec la collectivité.

C'est l'ère rationnelle de la vie sociale qui commence après de longs siècles de totémisme plus ou moins sauvage. Nous sommes à son début. La « division du travail social », faible dans les sociétés anciennes médiocrement peuplées, agricoles, patriarcales, devenue très importante dans nos sociétés regorgeantes et industrielles, favorise éminemment ou plutôt exige de plus en plus cette transformation. Si Durckheim ne dit pas formellement avec Karl Marx que l'humanité sort à peine de sa période préhistorique, toute son œuvre suggère cette idée. La sociologie est l'Evangile du monde moderne rationnellement régénéré.

J'ai à peine besoin de faire remarquer que cet ensemble d'idées, qui se présente sous un gros appareil scientifique, est bien plutôt un produit instinctif de l'esprit de son auteur. Fils d'un rabbin, Durckheim porte en lui l'âme des prophètes. C'est un nabi du vieil prinel, tout frotté de positivisme. C'est par ce caractère qu'il m'intéresse, c'est par son messianisme. Et les ironies que ses théories pourraient m'inspirer je suis fort loin de les adresser à sa personne dont je respecte, au contraire, l'ardeur et la gravité passionnée. Après tout, Durckheim a profondément senti la grandeur des périls que l'individualisme moral, suscité par l'affaiblissement des vieilles croyances et auquel le romantisme a prêté tant d'équivoque séduction, fait courir à notre pays. Son livre sur le Suicide, démontrant que la principale cause de ce mal est l'isolement moral de l'individu, est fort bon et fort sain. Pour son système général, je suis frappé, en l'étudiant, par le constrate entre son apparence de construction forte et le pullulements de difficultés qui surgissent contre lui de toutes parts et qu'il foule superbement aux pieds. S'il est vrai, comme je l'entends dire, qu'on en ait tiré un catéchisme pour les instituteurs primaires, je suis effrayé à la pensée de ce que ce catéchisme va leur mettre dans la tête. Ne nous étonnons pas que Durckheim ait fondé une école. Il a au plus haut point les deux qualités voulues pour cela. Il est impérieux et il est scolastique. J'entends par ce dernier mot (qui a également un sens plus favorable) une grande puissance de raisonner à partir de définitions et d'abstractions artificiellement simplifiées.

Ce n'est point la rigidité doctrinaire dont on pourrait faire grief au brillant et fertile Gabriel Tarde (1843-1904) auteur de ces ouvrages si connus : les Lois de l'Imitation, la Logique sociale, l' Opposition universelle. L'école de M. Durckheim témoigne à l'égard de Tarde un dédain rituel et pontifical auquel cet observateur si libre et si intelligent, à qui l'exercice de fonctions judiciaires en apprenait plus sur les réalités humaines que tous les traités d'anthropologie, ne répondait, je pense, que par un sympathique sourire. Il aimait les faits. Et le durckheimisme, certes, en est un. L'entité « fait social », telle que Durckheim la définit, n'eût rien dit de bon à Gabriel Tarde. Il ne sépare pas l'observation sociale de l'observation psychologique ordinaire. Il les pratique l'une et l'autre avec une admirable souplesse. Chez lui elles s'éclairent réciproquement.

S'il n'a rien d'un systématique, ses vues ne sont pas toutefois dénouées et sans unité. Le rôle prépondérant qu'il attribue à l' imitation dans la formation et les transformations des idées collectives et des mœurs, est bien connu. Nous ne pouvons entreprendre de le suivre dans le détail de ses ingénieuses théories dont l'abondance et la richesse sont remarquables. Tarde n'a pas fondé d'école. Les écoles passent vite ! Il a trouvé et trouve encore beaucoup de lecteurs intelligents qui lui doivent le plus substantiel surcroît de culture et de réflexion.

Si, dans cette partie de mon esquisse, j'ai donné le pas à la sociologie sur la morale, ce n'est point du tout en vertu de quelque idée théorique de préséance qui serait mienne, c'est parce qu'en fait, dans la période qui m'occupe, les spéculations sociologiques ont tenu plus de place et montré plus d'originalité que les recherches de pure morale. On voudra bien n'entendre qu'en un sens relatif cette dernière expression ; il est trop clair qu'une doctrine morale construite sans égard formel aux conditions particulières de la civilisation et de l'état social d'un temps, serait en l'air. Les deux ordres de considérations ne peuvent se séparer. Si la morale repose sur des données universelles (ce qui n'est pas douteux) le bon sens indique que ces données doivent se composer avec les possibilités et les exigences de la vie d'une époque et d'un milieu.

Victor Brochard, professeur à la Sorbonne, qui s'est illustré dans l'histoire de la philosophie, a, dans deux articles qui firent sensation (Morale ancienne et morale moderne, 1901) critiqué avec force la morale kantienne de l' « impératif catégorique », très en faveur alors dans l'Université. Il a préconisé la conception morale des philosophes antiques, principalement d'Aristote, fondée sur la recherche raisonnable du bonheur. A force de fréquenter les anciens, Brochard avait pris quelques chose de leur âme. Comparable à Condorcet, qui dans les prisons de la Terreur, écrivait un livre sur le progrès de l'humanité, Brochard enseignait la morale du bonheur sous les coups d'une inguérissable maladie qui le vouait aux pires souffrances.

Frédéric Rauh (1861-1909) professeur à Toulouse, puis maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, a exercé sur ses élèves l'action d'une noble personnalité, sincère à un degré rare, et à qui son inquiétude de pensée et de cœur prêtait quelque chose de prenant. Son livre sur l' Expérience morale (1903), œuvre d'un esprit tendu, mais de beaucoup de mouvement, est l'œuvre de philosophe la moins froidement composée qui se puisse. Il atteste une personnelle anxiété sur les principes à tenir dans la vie. Il accuse partout la préoccupation des « conflits de devoirs », comme on disait autrefois, que les agitations de l'affaire Dreyfus avait fait surgir dans beaucoup de consciences. Il est, pour un certain milieu, un témoin expressif de cette époque troublée. Rauh se prononce contre les métaphysiciens et les dogmatiques de la morale en faveur d'un empirisme qui amasse, pour se décider, tous les faits, toutes les impressions, aussi

bien celles que lui apporte le tumulte de la vie contemporaine que celles qu'il trouve dans la lecture des grands méditatifs.

Ce regret de toute systématisation rationnelle de la morale n'est pas approuvé par M. Paul Lapie, auteur de la Logique de la volonté (1902) dont M. Parodi résume en ces termes exacts l'idée la plus générale et la méthode : « Pour M. Lapie, les principes les plus universels de l'entendement, le principe d'identité et de raison suffisante, suffisent à expliquer tous nos jugements pratiques ; il y a une logique de la volonté, faillible, sans doute, mais intelligible, et la morale n'est que cette logique amenée à un plus haut point de perfection et de précision : la morale est déductive. » Il y a évidemment du vrai dans cette vue. Obser-

vons cependant que,commeondit,

FRÉDÉRIC RAUH

PAUL LAPIE

la vie est difficile, qu'il est très souvent malaisé de discerner où est le bien et que cet embarras s'expliquerait mal si le principe d'identité, qui est la plus simple chose du monde, « suffisait» toujours à nous fournir le « jugement pratique » désiré.

Une observation, que le lecteur approuvera ou n'approuvera point, lui fera du moins comprendre le médiocre intérêt que j'attache à ces sortes d'ouvrages. Héritiers des plus grandes civilisations et de la plus haute religion de l'humanité, nous regorgeons d'idées morales et juridiques. C'est une mer qui recouvre et déborde tous les cas pratiques que la vie privée et publique peuvent nous proposer à résoudre. La difficulté est dans l'application. Elle est concrète, non abstraite. Ce ne sont donc pas tant les philosophes que les moralistes, les romanciers,

les auteurs dramatiques (je dirai aussi les casuistes) qui la traitent d'une manière vivante et réelle. En général, ces essais de reconstruction doctrinale de la morale me paraissent pauvres et insipides. Je dis cela beaucoup moins pour des hommes comme Durckheim ou Rauh, familiarisés par l'âme même de leur race errante et le sentiment qu'ils ont de sa destinées avec les mouvements du genre humain et la psychologie des peuples, que pour nos honnêtes radicaux universitaires qu'une culture aride a, si j'ose ainsi dire, desséchés de tout ce passé, et qui s'ôtent ainsi à eux-mêmes l'eau où ils devraient nager pour parler morale d'une façon quelque peu égale à la richesse de cette matière.

VII

Histoire de la philosophie

F. PICAVET

Les travaux sur l'histoire de la philosophie ne sont pas quelque chose d'étranger au mouvement des idées philosophiques contemporaines. Ils l'influencent et ils en sont influencés dans leur esprit. Je ne puis malheureusement, en ce domaine, procéder guère que par énumération.

Sur la philosophie ancienne je citerai principalement les Sceptiques grecs de Victor Brochard ; la thèse de Rodier sur la Physique de Straton de Lampsaque et une magistrale édition du Traité de l'âme, d'Aristote, où l'on peut toutefois lui reprocher d'avoir laissé de côté le plus fort commentateur d'Aristote, qui est saint Thomas. J'ai mentionné les écrits de G. Milhaud, sur la science grecque

étudiée aussi par M. L. Brunschwig dans les Etapes de la philosophie mathématique. Nous devons à M. Robin, successeur de M. Rodier, à la Sorbonne, la Théorie platonicienne des idées et des nombres, d'après Aristote.

Sur le moyen âge, la période qui nous occupe a été peu fertile, du moins du du côté laïque. Le P. Sertillanges a donné une brillante étude en deux volumes, sur la Philosophie de saint Thomas. Le P. Pègues, publie un Commentaire général sur la Somme théologique dont plusieurs volumes ont paru. La Revue Thomiste, poursuit assidûment l'étude du grand scolastique. Dans l'université M. Picavet a donné une étude sur Roscelin philosophe et théologien, qui est loin d'éclipser les pages admirables de Victor Cousin dans sa Philosophie du moyen

âge, très injustement oubliée. Les dernières années ont vu se produire dans l'Université même, une renaissance des études de philosophie médiévale autrefois supérieurement cultivéees par Cousin et Hauréau. Il en faut faire principalement honneur à M. Gilson, professeur à la Sorbonne, dont les ouvrages déjà nombreux sont en dehors de notre cadre. (Je dois citer de Picavet encore l'esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales). Le moyen âge est le centre du célèbre et vaste ouvrage de Pierre Duhem sur Le système du monde, histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic, dont il a paru cinq volumes, mais qui est resté inachevé.

Pour la période moderne, nous paraissent mériter surtout l'attention : la thèse de M. Gilson : La Liberté chez Descartes et la théologie, et son Index scolastico-cartésien, très spécial mais très précieux travail sur les significations comparées des notions les plus abstraites chez les scolastiques et chez Descartes ; la grande édition des Œuvres complètes de Descartes par MM. Adam et Paul Tannery ; celle de Pascal par M. Brunschwig et les études sur Pascal de MM. Boutroux et Strouski ; les travaux de Couturat sur Leibniz (La logique de Leibniz), ceux enfin, très remarquables de M. Pierre Tisserand sur Maine de Birun, dont il nous donne une édition définitive, après l'avoir supérieurement exposé et commenté.

Le travail le plus considérable sur la philosophie allemande est sans conteste la Philosophie pratique de Kant par Victor Delbos auquel je tiens à adjoindre une étude juvénile mais curieuse de M. E. Charles parue dans la Revue de philosophie, du P. Peilhambe. De M. Xavier Léon, directeur de la Revue de métaphysique et de morale, un vaste ouvrage sur Fichte. De M. H. Delacroix, le Mysticisme spéculatif en Allemagne au xive siècle. Sur l'Angleterre la Philosophie de Newton de M. Bloch et l'histoire du Radicalisme philosophique en Angleterre de M. Elie Halévy.

Je m'excuse de beaucoup d'omissions inévitables.

Si nous essayons d'embrasser sous une vue générale le mouvement philosophique français de cette période, nous y éprouverons quelque embarras. Ce mouvement ne se trouve pas, comme au temps de Descartes ou encore de Kant, dans la dépendance de quelque grand système qui le domine et par rapport auquel ses directions diverses se coordonneraient. Il est assez dispersé. Néanmoins une tendance y paraît prépondérante : c'est la mise en question d'un dogmatisme rationaliste, cette expression s'appliquant ici à un dogmatisme qui prétendrait faire participer la vérité expérimentale et scientifique au caractère absolu de la vérité métaphysique. Tendance critique qui ne

va jamais, chez un philosophe digne de ce nom, à contester à la raison et à l'expérience aucun de leurs droits, lesquels s'étendent exactement aussi loin que leur réelle puissance investigatrice et constructive, mais qui va seulement à se rendre compte des limites de cette puissance et à ne s'embarrasser d'aucun

préjugé pour les défi-

nir. Au delà commence

ou l'inconnu pur, ou

un domaine sur lequel

nous ne pouvons trou-

ver de clarté que dans

les décisions de la

volonté morale, dans

les inspirations mvsti-

ques, dans une intui-

X J tion intellectuelle sui

generis. Contre ces po-

sitions, le dogmatisme

logique ou antilogique

d'un l-Iamelin, conti-

nuateur de la scolasti-

que hégélienne, le

dogmatisme mathéma-

tique d'un Couturat se

sont montrés faibles.

Je veux dire que,

quelle qu'en soit la

valeur, ils n'ont pas été

suivis. Nulle influence

n'a pu lutter avec celle

de M. Bergson. La

« renaissance » du tho-

misme est, a nos yeux,

une illusion, ce qui ne

nous empêche pas de

reconnaître la grandeur

et l'utilité des inspira-

tions générales que la

philosophie moderne

peut encore en tirer de

PIERRE LASSERRE, par Alex Hervey

saint Thomas, entendu

dans l'esprit, non dans la lettre. Le dogmatisme « sociologique » n'a eu non plus aucune prise sur l'esprit public. Il ne conserve quelque crédit que pour l'action officielle qui s'exerce en sa faveur, notamment quand on essaie de l'imposer aux esprits sans défense des jeunes instituteurs primaires. Quant à l'école psychologique française, ses qualités natives de finesse et de tact, jointes à la solidité et à la prudence de l'esprit scientifique qu'elle a définitivement acquis, lui assurent en Europe le premier rang.

LE THÉÂTRE PAR

CLAUDE BERTON

"... C'est un grand art que celui de rendre un homme heureux pendant deux heureis.

(VOLTAIRE à Sedaine)

" Les idées, quoi qu'en en dise, sont toujours au service des passions, mais elles ressemblent à ces maîtres qui obéissent toujours en croyant toujours commander. ".

(Th. RIBOT)

Le Drame

Parmi tous les genres de littérature, le théâtre demeure, de beaucoup, le plus populaire, le plus direct, le plus condensé, et encore qu'il soit le plus chargé d'artifices, le théâtre se présente comme un reflet sincère de la pensée d'une époque, sinon par ce qu'il copie directement des mœurs, du moins par ce qu'il révèle des goûts, des aspirations, des passions de cette époque.

De forte ou de basse qualité, qu'importe ! les œuvres dramatiques qui ont charmé ceux qui vivaient à l'heure où elles apparurent, en nous montrant ce qu'ils aimèrent, nous dévoilent l'orientation de leurs idées. Le théâtre parle. Même lorsque la langue est élaborée, travaillée, lyrique, le théâtre dit sans cesse : « Je...! » « Moi...! » Il n'est impersonnel que dans la variété de ses personnages et dans le tour de ses fictions. Autrement, il reste personnel à un degré puissant.

C'est un homme qui s'exprime pour des hommes, à travers un homme : l'auteur, les spectateurs, l'acteur. Le théâtre est triplement humain. Le côté matériel de ses réalisations lui donne, pour traverser les peuples et les âges, une aisance de transmission, un rayonnement de vulgarisation, une immortalité splendides.

De tous les écrivains, l'auteur dramatique est impérativement celui auquel cette absurdité reste interdite, de penser qu'il n'écrit que pour lui-même. Au delà des rêves de son imagination, le dramaturge voit constamment le geste de ses acteurs éclairé par l'attention de milliers de spectateurs. Ainsi, l'éternelle présence de celui qui doit achever de donner la vie à son œuvre, et de ceux

qui assisteront au prodige de cette incarnation, domine l'inspiration du dramaturge. Si haut qu'il s'élève, il reste dans la vie, car toujours sa pensée se recouvre de chair.

Comment donc s'étonner que de toutes les créations de l'esprit humain,\* les seules populairement universelles, et les seules éternelles, appréciées de la foule en même temps que des délicats et des érudits, soient des pièces de théâtre.

La période Pré=Cinématographique

La période qui doit faire spécialement l'objet de cette rapide analyse est, pour le théâtre comme pour l'histoire, particulièrement critique.

Les frères AUGUSTE et Louis LUMIÈRE

Au point de vue historique, ce sont les vingt années qui ont préparé et amené la guerre européenne, puis cette guerre et ses conséquences, dans une paix belliqueuse et révolutionnaire.

Au point de vue politique, c'est la poussée de l'internationalisme et la nécessité de l'effort collectif imposée aux hommes par leur pullulation, nécessite manifestée par le plus formidable essai de communisme qui ait jamais été tenté.

Au point de vue social, c'est l'émancipation des femmes, leur lutte pour

conquérir l'égalité en face des hommes, et le désordre amené par ce conflit et ce début d'affranchissement.

Au point de vue artistique, c'est la naissance d'un nouveau moyen d'interprétation scénique, la vision cinématographique.

La place me manque pour commenter dans le détail toutes les réactions des idées, et tous les courants d'influence du mouvement politique et social sur le théâtre, mais il sera aisé de constater que ses maîtres les plus écoutés ont, la plupart, travaillé dans la mesure où ils l'ont pu, à une âpre discussion, sinon à la destruction de l'ordre social établi par la bourgeoisie qui règne aux sommets de notre démocratie. Le théâtre de la fin du xixe siècle et du commencement du xxe, a un caractère évident de critique et de revendication, qu'il tient surtout — en dehors de toute autre cause — à l'influence du journalisme qui brasse pêle-mêle, dans un labeur de publicité vénale, de satire violente et de vulgarisa-

tion sommaire, les meilleures et les pires conceptions. Enfin, dans ce laps de vingtcinq années, la photographie des images en mouvement et leur projection lumineuse a pris naissance, s'est perfectionnée, s'est développée au point de concurrencer, en leur empruntant une partie de leurs moyens, et le théâtre proprement dit, et le roman, et le journal. L'invention n'est qu'à son début, rudimentaire et incomplète encore, et laisse prévoir la transformation que son perfectionnement amènera. Avec le synchronisme des sons et des images, ce sera, dans un avenir assez proche, une représentation théâtrale unique, parfaite, standardisée, multipliée à des milliers de représentations pareilles, exactement dans tout l'univers, grâce à l'audition et à la vision à distance.

Au théâtre, le cinéma a emprunté le mélodrame, dont il possède désormais

le monopole, et dont il fait vivre l'outrance épisodique sur son écran. Les Deux Gosses sont le dernier succès du genre que l'on aura vu sur la scène. Au journalisme, le cinéma a pris le roman-feuilleton (autre mélodrame) qui continue de coexister et dans les grands quotidiens et sur l'écran, mais que, dans un temps très bref, l'écran restera seul à exploiter. Il est assez vraisemblable que la courte nouvelle, en une ou deux colonnes, squelette d'une anecdote réduite à un

A. ANTOINF

bref scénario, disparaîtra du journal où elle a balancé l'intérêt accordé par le public au feuilleton, pour reparaître mimée sur l'écran. Les films d'actualité, accompagnés de dépêches, qui passent tous les soirs en projection animée sous les yeux des spectateurs des salles de théâtre et de cinéma, sont l'embryon d'un quotidien largement illustré, dont le perfectionnement et la diffusion nuiront au prestige et bientôt à la vente de la feuille imprimée.

Depuis la découverte de l'imprimerie, les hommes n'ont pas créé de plus puissant moyen pour interpréter et pour propager leur pensée, que cette application merveilleusement ingénieuse de la photographie et du kinétoscope. Il faut l'incroyable aveuglement de l'esprit de conservantisme et de tradition pour ne pas le voir et pour le nier.

Aujourd'hui, le cinéma n'absorbe pas encore le théâtre, puisqu'il n'a pas la parole et que ses visions n'ont pas de relief, mais il l'envahit et il le déborde. Il lui enlève, sans que l'on s'en doute, une partie de ses interprètes. Combien

d'acteurs eussent été des comédiens parlants, et qui, muets sur l'écran, n'exprimeront jamais qu'avec des gestes et des physionomies, les sentiments humains ? Il lui enlève, et l'on s'en aperçoit, ses scènes et ses spectateurs. Il arrête son extension, il le rétrécit, il lui donne sa brusquerie, sa précipitation, son invraisemblance sensationnelle.

Les dramaturges de talent, qui ont dédaigné cet art nouveau, et le laissent aux mains d'industriels arriérés, cupides et bornés, d'écrivains ratés et de metteurs en scène sans ingéniosité, sont en France de grands coupables. Ils n'ont pas aidé à l'évolution d'un art directement apparenté au théâtre et dont les prodigieuses possibilités nous ont été livrées par deux Français, les frères Lumière. Cet art, la nation de l'avenir, s'en est emparé. Le - cinéma est aujourd'hui une sorte de monopole américain. Nous aurons bien du mal pour regagner le terrain perdu si toutefois, là comme ailleurs, nous puissions jamais le regagner. Il faudrait, dans ce but, dépenser de l'argent, ce que nous ne savons pas faire pour nos propres entreprises, et cesser de nous imaginer que tout l'art du théâtre s'est arrêté à nos illustres auteurs classiques, ce que nous ne pouvons pas concevoir.

Cette période de vingt-cinq années, de 1895 à 1920 pourrait s'intituler, dans une histoire du théâtre : l'ère pré-cinématographique. Elle est signalée, d'abord et avant tout, par la naissance et le développement ininterrompu de l'art du cinéma (les films l'Arrivée du train, la Baignade, 1896).

Le progrès, ou si l'on n'acceptait pas ce terme, l'évolution de l'art dramatique proprement dit, est lié intimement aux conditions matérielles de ses réalisations. Comme dans l'évolution de la peinture, les procédés d'exécution sont d'une importance capitale. La scène est le cadre d'un tableau. Les tragédies classiques, la comédie moliéresque ont pu naître et s'épanouir sur des estrades, encore encombrées de spectateurs, mais à peu près organisées pour la représentation et situant l'action. Le jour où le plateau a été débarrassé des spectateurs qui l'encombraient, la comédie d'imbroglio, dont le Mariage de Figaro est le modèle, est venue faire virevolter, sous les yeux de la foule, l'amusante multiplicité, l'inattendu vivant de ses jeux.

Le XIXe siècle n'a matériellement rien fait pour l'agencement de la scène. Le machinisme, qui triomphait partout, n'a jamais été appliqué aux organes essentiels de la décoration scénique. Nul compte n'a été tenu des découvertes de l'optique et de l'acoustique. Il a fallu un incendie aux conséquences effroyables (l'Opéra-Comique en 1887) pour imposer l'usage de la lumière électrique. Dix ans après l'adoption de la lumière électrique par les autres théâtres, les Français avaient encore une rampe à l'huile. Paris ne compte pas une seule

grande scène de comédie neuve et équipée pour la représentation de spectacles variés avec des changements de décors rapides. Les plans des meilleures scènes, les Français, l'Odéon, les Variétés, datent de plus de cent ans, de l'éclairage aux carcels !

Ce sont toujours des architectes, et non point des ingénieurs constructeurs mécaniciens, électriciens, hydrauliciens, opticiens et acousticiens qui édifient les salles où l'on doit voir et entendre des acteurs au milieu de décors, transportant la vision des spectateurs à travers les aspects du vaste monde. Les grandes dispositions scéniques ont absolument fait défaut aux auteurs, resserrés dans la limite de trois actes que leur impose l'indigence des décors et des moyens d'illusions mis au service de leurs œuvres.

Le Théâtre n'a pas eu son Balzac.

En l'année 1895, Antoine, après une réussite extraordinaire, abandonnait son Théâtre Libre en annonçant la construction d'une scène idéale dont il avait donné le plan dans une brochure de propagande. Antoine n'a jamais pu bâtir son théâtre. Les œuvres dramatiques subissent l'étiolement et la stagnation de cette insuffisance de cadre.

Le Théâtre Libre, fondé en 1887, avait, en 1895, donné tout ce qu'il pouvait. Antoine, avec une activité prodigieuse et une vaillance que l'on oublie trop aujourd'hui, venait de tenter de rénover le théâtre, et il échouait dans sa grande entreprise, faute d'avoir trouvé le puissant dramaturge réaliste et lyrique, l'animateur scénique des grands conflits sociaux, de l'amour, de la guerre, de la paix, des forces

BALZAC, gravure sur bois de A. Ouvré

(Les chefs-d'œuvre méconnus, Bossard. éditeur)

de la nature, le Goëthe, le Balzac, le Tolstoï, le Kipling, dont le génie forçant la

scène de s'élargir à sa taille, aurait accompli pour le théâtre du xixe siècle ce que Molière a accompli au XVIIE siècle.

Antoine aurait été, pour cet écrivain, un admirable producer, un inspirateur, un véritable collaborateur.

Le théâtre n'aura pas eu la même fortune que le roman. Molière a créé la comédie de caractère, Beaumarchais la comédie de caractère et d'imbroglio. Le drame romantique n'a été qu'un essai confus, absorbé tout de suite par l'invraisemblance désordonnée du mêlo, dont un génie balzacien aurait régularisé la fougue et équilibré les excès.

ALFRED DE MUSSET

La comédie aux horizons agrandis, amalgamant tous les genres, le tragique, le comique, l'étude de mœurs et de caractères, développant une intrigue, compliquée et contrastée comme la vie elle-même, n'existe pas. L'étude de la vie n'est présentée au théâtre que fragmentairement.

Les genres demeurent séparés. La magnifique évolution, opérée dans le roman par le génie de Balzac, ne s'est pas produite au théâtre, faute d'un homme, faute aussi des moyens qui eussent forcé peut-être l'inspiration des écrivains.

Lorsqu'on le juge aujourd'hui, avec le recul du temps, il semble que le théâtre, au xixe siècle, a connu de beaux talents, des écrivains remarquables, ingénieux, spirituels, inspirés, maissans aspiration à la véritable grandeur, sans le

génie complexe et généralisateur. La plupart d'entre eux ne présentent que des cas sentimentaux ou psychologiques particuliers, qui n'atteignent pas à la proportion magnifique des personnages balzaciens, centres d'une action puissante, et représentant en même temps qu'un tableau des passions éternellement humaines, les réactions de ces passions au milieu des conflits issus de l'organisation sociale.

Alfred de Musset demeure pour cette raison, puisque nul réaliste n'est venu lui disputer ce titre, le plus grand auteur dramatique du xixe siècle.

Ces Balzaciens incomplets, entravés et étriqués, encore chargés de conventions, les Dumas, les Augier, les Sardou, les Feuillet, sont à présent complètementéclipsés par ce poète, écrivain classique, d'une éclatante pureté, d'une souplesse et d'un esprit sans égaux, doué d'une sensibilité frémissante et d'une ardente imagination toujours charmeuse et distinguée. Alfred de Musset a doté la scène française d'inoubliables figures : l'Amour et ses erreurs, la Jalousie, la

Haine, la Douleur, l'Ironie. Il allie la fantaisie et la puissance de Shakespeare à la parfaite mesure de Molière et à l'analyse infiniment nuancée de Marivaux. C'est une merveille.

Mais Musset n'est pas essentiellement moderne. Il a pu, par un tour de force, par un génie particulier, concilier la fougue romantique et la règle classique. Il est le premier, le plus varié et le plus joué des auteurs du XIXe siècle parce que personne, d'après Balzac, n'a osé faire au théâtre la révolution que l'auteur du Père Goriot et des Illusions perdues a osé faire dans le roman.

Le théâtre français souffre de cette infirmité. Il ne manque ni de beauté ni de mouvement. Il manque d'ampleur. Les poètes sont encore les maîtres. La simple tragédie pastorale l'Arlésienne, de Daudet, efface tous les mélodrames. Son ingénuité a le sublime d'une légende.

Si les écrivains de théâtre n'ont pas eu le courage de suivre le grand Balzac, c'est que, d'une part, leur orgueil n'était pas à la hauteur de leur vanité. S'adressant directement au public, ils pour-

MONNIER peint par lui-même dans le rôle de Joseph Prud'homme

suivaient le succès et ne cherchaient pas la véritable gloire. Et c'est que, d autre part, deux terribles censures s'exerçaient sur eux : la censure officielle qui leur interdisait le réalisme des passions, et la censure occulte, la pudeur hypocrite de la foule des salles de spectacle qui n'admettait pas la discussion publique de

certains sujets réservés. Il fallait renverser, par la domination du génie et le courage du renoncement, ces deux Bastilles.

Lorsqu'on évoque la censure officielle, on peut dire que l'ancien régime : Louis XIV qui a permis la représentation de Tartuffe et Louis XVI qui a autorisé la représentation du Mariage de Figaro, s'est montré plus libéral que l'Empire qui a interdit Hugo, la Troisième République qui a interdit le Mahomet, de Bornier, pour ne pas contrarier le Sultan, et Thermidor, de Sardou, pour ne pas déplaire à Clémenceau. Quant à la censure occulte, aujourd'hui que la censure officielle n'existe plus, son ostracisme tacite est d'ailleurs secondé par une mystérieuse pression du gouvernement qui, depuis la guerre, par tous les moyens maintient la nation dans l'ignorance des faits les plus patents, et continue de prolonger son engourdissement en face d'une situation dont il n'est plus maître.

Que l'on apporte un drame sur l'avortement, pré ou post-conceptionnel, tel qu'il est pratiqué par nombre d'honnêtes gens, ou sur les inversions sexuelles, une comédie sur le journal, Etat dans l'Etat, ou sur les grandes puissances de l'argent qui mènent la politique, ou sur la bataille pour les matières premières, ou encore sur les embusqués du temps de la guerre, et la foule, moins tolérante que les rois, ne laissera pas le rideau se relever deux fois sur des pièces exposant, avec le relief et l'accent de la vie du théâtre, des personnages et des faits, sur lesquels personne, ou à peu près, ne veut avoir de précision et que l'on s'efforce d'oublier, d'ignorer ou de nier. A moins, pourtant, que l'auteur ne s'adresse à cette foule en narcose, avec assez de vigueur et l'éloquence d'un art assez robuste pour amener son réveil.

Becque et son Ecole

A l'heure 01'1, renonçant aux représentations à demi-privées du théâtre d'avant-garde qu'il avait si miraculeusement lancé, Antoine allait exploiter commercialement son entreprise, trois auteurs sortaient de l'école réaliste dont il s'était fait le promoteur : Brieux et Curel dans le genre sérieux, Courteline dans le genre bouffon. Les auteurs de la première heure, Céard, Ancey, Hennique, Jean Julien, écrivains de talent, et surtout de haute conviction littéraire, sont déjà distancés. Edmond de Goncourt domine de haut cette génération de jeunes qu'il encourage... mais qui s'éloigne de lui. Zola encore grand maître dans le roman, au théâtre ne se manifeste pas. Il n'a jamais su dialoguer. Il confiait à Busnach et à d'autres « carcassiers » du même ordre, la transformation dramatique de ses romans, et ces médiocres adaptateurs n'en ont tiré que de sombres mélodrames (La Terre, 1902). Daudet, malheureuse-

ment, ne fait plus de pièces seul et il a, comme Zola, un choix déplorable de collaborateurs. Maupassant a disparu, lui, le mieux doué de tous pour resserrer l'action, faire parler ses héros et découper les situations en une chaîne d'épisodes bien rattachés. Maupassant possèdait l'art essentiel du drame : le développement de la crise. Telles de ses nouvelles sont des pièces toutes faites et son dialogue est d'une vie lumineuse. Le chef de file, le véritable maître, l'inspirateur littéraire du Théâtre Libre, Becque, ne donne plus rien, promet les Polichinelles et mourra sans les avoir terminés.

Henry Becque a produit les Corbeaux et la Parisienne. C'est assez pour sa gloire. C'était insuffisant pour imposer sa forme au public, qui a besoin de voir reparaître dans des œuvres diverses la pensée d'un écrivain novateur, pour le goûter et le comprendre.

Henry Becque a eu pour l'empêcher de réussir devant la foule un autre

défaut, en dehors de son étourdissant esprit de conversation, ces étincelants bavardages par lesquels il se gaspillait et qui lui enlevaient le pouvoir de concentration laborieuse indispensable pour écrire. Becque n'aimait pas les personnages de ses fictions. On ne le sentait animé pour ses héros ni de tendresse, ni de bonne grâce, ni d'indulgence.

L'écrivain, et surtout l'écrivain de théâtre qui s'adresse directement au public, si violent, si passionné, si puissamment satirique que soit son œuvre, y doit mettre un peu d'amour pour les

HENRY BECQUE (d'après l'eau-forte de Rodin)

hommes. La leçon, la démonstration des travers et des vices peut être brutale, injuste, furibonde, terrifiante, mais elle est acceptée si l'on peut sentir au fond de cette sévérité sourdre un peu de chaude sympathie. Le satiriste, l'observateur glacial, s'il a du génie, suscitera l'admiration sans doute, jamais il n'obtiendra l'intérêt affectueux de ses auditeurs, jamais il ne sera complètement en communion avec eux. Il demeurera très loin de leur sensibilité. Des médiocres, comme Pierre Wolff (Le Secret de Polichinelle, Le Ruisseau), ont eu cette grâce humaine dispensée parfois à des esprits vulgaires. Un grand talent comme Becque ne l'avait pas. Les Corbeaux, supérieur à la Parisienne, sont une tragédie balzacienne de l'affreuse tyrannie de l'argent, de l'exploitation de la faiblesse, du naufrage d'une famille privée de son chef, vision poignante,

profonde, vengeresse. Les Corbeaux sont moins goûtés que la Parisienne. Ce n'est point que la leçon soit trop rude. Mais c'est qu'elle est donnée avec une virtuosité, une clairvoyance, une vigueur sans pitié.

Les Affaires sont les Affaires, de Mirbeau, n'est qu'un gros drame poussé au noir, pesant et sommaire, bourré d'épisodes ingénument agencés, avec des personnages rudimentaires peints en couleurs violentes sans nuances et sans réalité, mais Mirbeau avait l'indignation d'une révolte attendrie. Emporté, exaspéré, il est plein d'émotion et cette émotion atteint ceux qui l'écoutent.

Le livre, la comédie, le poème — la comédie surtout — ne sont en somme qu'une histoire racontée par un homme aux autres hommes, dans une halte • au bord de la route. C'est le soir, ou au milieu du jour, ou le matin avant le départ.

GEORGES ANCEY

Il fait froid, ou il fait très chaud. Parfois, c'est lorsque la nuit vient ou quand l'orage gronde. Ces humains assemblés sont las de leurs peines ou de leurs plaisirs. Très souvent, ils cachent au fond de leurs âmes une crainte, une honte, une douleur secrète. Ils tremblent pour leurs biens, pour leurs amours, pour leur santé. Harrassés, joyeux ou frissonnants, ils souhaitent tous oublier la vie et tous la retrouver pourtant, car elle seule les intéresse. Le récit du conteur tient toujours dans sa trame les péripéties d'une lutte qui les captive, eux dont l'existence est, comme la sienne, un combat sans trêve. Mais dans les détails de cette lutte, burlesque ou tragique, quelle qu'elle soit, contre des gens ou contre des idées, ils réclament inconsciemment la sympathie de leur

Imaginatif compagnon, puisque c'est d'eux qu'il s'agit en somme, et que tout individu en lui-même retrouve quelques traits du héros glorieux, de l'ignominie du traître, de la stupidité du grotesque. Tous redisent mentalement : « Homo sum... »

Et le plus écouté des conteurs, au milieu de cet arrêt sur le grand chemin de la vie, sera donc celui-là dont les phrases éloquentes ou naïves évoqueront, dans leur cœur l'émotion qu'il ressent, toute chargée d'affection et de pitié pour eux.

Henry Becque n'est encore compris que des écrivains, la foule ne lui appartient pas. Peut-être même, à bien examiner les choses, ses imitateurs, par un

besoin de l'effet, ont-ils été poussés à imprimer à leur œuvre le caractère de drôlerie sinistre qui demeure la marque du théâtre dit « rosse » et par laquelle ils espéraient quand même se gagner la faveur du public. En fait, la plupart d'entre eux ont échoué, le théâtre rosse n'a pas vécu. Georges Ancey, l'auteur de l'Ecole des Veufs, est resté en route ; Maurice Boniface, l'auteur des Petites Marques, joué à la Comédie-Française, n'a pas duré ; Couteline a fait du Labiche, tourné à la pochade ; Pierre Wolff a évolué vers la comédie sentimentale.

Les réalistes ont, d'ailleurs, déjà des adversaires, En 1894, l'école symboliste est née, réaction contre le naturalisme, et le théâtre de Y Œuvre, dirigé habilement par Lugne-Poë, qui fit ses débuts sous Antoine, commence de donner des ouvrages dont les tendances sont une protestation contre le réalisme. La vogue d'Ibsen bat son plein. On le joue dans les salons. Les Scandinaves pénètrent dans la littérature française. Antoine, éclectique, en avait été l'initiateur en France. Maison de Poupée est joué au Vaudeville en 1894. Puis c'est, en 1895, Solness le Constructeur, et de Bjornstjerne Bjornson, Au-dessus des forces humaines.

Madame RACHILDE, par Henry Bataille

Il est fort heureux que le public français ait connu ces auteurs nordiques, mais on ne saisit pas ce qu'ils ont apporté à l'inspiration française. Il faudra attendre Jean Sarment en 1920, pour voir le parti qu'un écrivain de notre race peut tirer de ces dramaturges trop loin de nous par la pensée, et trop près par l'exécution. Leur facture procède directement de Dumas fils, le Dumas biblique de la Femme de Claude, et l'éloquent moraliste concis et rapide des Idées de Madame Aubray. C'est vieux et neuf. Neuf seulement par l'exotisme.

En 1894, VŒuvre donne limage de Maurice Beaubourg, et Volupté de Rachilde, pièces de suggestion d'un art indirect et curieux qui réclame une foule cultivée et très sensible et qui arrive un peu trop tôt.

Le public, et même nombre d'auteurs de cette époque, s'éloignent du naturalisme de la fameuse « tranche de vie ». En 1894, Rostand a donné aux Français les Romanesques qui ont obtenu un vif succès. Dans la même période, Jean Richepin faisait représenter Vers la joie, laborieux conte de fée dont la fantaisie très alourdie n'a pas eu l'heur de plaire. Richepin, dramaturge parnassien d'une truculence fort ordonnée, réussit à prendre sa revanche avec le succès du Chemineau (1896).

La Virtuosité systématique

P. HERVIEU. — Les Tenailles Dessin de Léandre (Le Rire).

En cette année 1895, l'auteur dramatique qui se révèle est Paul Hervieu, avec les Tenailles aux Français. Paul Hervieu le promoteur des tragédies modernes, si chargées de postulats, et dans lesquelles l'humanité des personnages est inexistante, commence une carrière extrêmement brillante marquée par d'éclatants succès. Ses pièces se présentent, conçues comme des réquisitoires ; et, dans le dessein de prouver quelque chose, l'intrigue en est à la fois sommaire et compliquée, les personnages arbitraires et conventionnels. Ce sont des principes qui se heurtent et non des êtres qui luttent.

Du premier coup, Hervieu arrivait à la maîtrise de ce genre artificiel et d'impression violente. Il continuait Dumas fils en le simplifiant d'une manière effroyable. Dans ce théâtre dénué de toute apparence de réalité, il prouvait... il prouvait que les lois humaines qui règlent l'union des hommes et des

remmes sont caduques, ce que neuf sur dix de ses spectateurs, et surtout de ses spectatrices, pensaient dans leur for intérieur. Il renversait une barricade que personne ne pensait plus à défendre. Il s'attaquait à cette loi des hommes, faite par les hommes pour maintenir les femmes sous leur domination, afin de

perpétuer le régime familial basé sur la propriété et l'autorité du mari. Les mœurs, la culture nouvelle des femmes, leur abandon de la religion, les lois du divorce avaient déjà fortement entamé l'omnipotence masculine.

Paul Hervieu, démolisseur systématique, ne devait rien au Théâtre Libre. Il avait conçu la pièce à thèse intégrale, la pièce qui n'est qu'une thèse d'un bout à l'autre, sans esprit, sans poésie, sans caractères développés, et dont les répliques ne sont pas du dialogue, mais de la dialectique. Sa puissance -d,e dramaturge lui venait de cette logique implacable, qui ne se préoccupait ni de l'étude des caractères, ni de la logique des événements et, plaçant ses héros dans un monde élégant et riche (il est peut-être un des derniers auteurs dont les personnages portent des noms à particule), il a su satisfaire à certain snobisme

de caste, dont le public, surtout au Théâtre-Français, avait encore le préjugé.

Ecrivain sans grâce, mais écrivain vigoureux, en renonçant au roman réaliste, où il avait excellé, pour faire des pièces à engrenages démonstratifs dont pas une seule ne restera, pas même cette ambitieuse Course du Flambeau qui n'est qu'un long mêlo à déclanchements automatiques et trop brutalement amenés, Paul Hervieu est une éclatante démonstration du dommage que subit la scène française pour n'avoir pas suivi l'évolution balzacienne. L' Armature, Peints par eux-mêmes, eussent été des drames vivants. Mais il fallait oser un grand nombre d'actes et de tableaux et multiplier la variété des personnages, pour la présentation de quoi les théâtres ne sont pas outillés. La tragédie moderne en trois actes ou deux actes, avec trois

HERVIEU

par La Jeunesse

acteurs et deux décors, était autrement aise a entreprendre. Le succès immédiat et éphémère a justifié cette adroite combinaison. Le lendemain de la mort de cet habile auteur, son œuvre n'existe plus.

En même temps que Paul Hervieu, Jules Lemaître, critique ingénieux, attachant, sceptique et sans profondeur (voir son opinion sur Balzac et sur Musset), tenté par le théâtre, cherchait, en imitant les auteurs du Théâtre Libre dont il édulcorait les rudesses, à donner des œuvres vivantes. Son effort était réel. Le Pardon, au Français, l'Age difficile, au Gymnase, marquent une tentative de faire vrai et juste. Sans tempérament, sans véritable don créateur, doué d'une abondante facilité qui l'aidait à se plier à tous les genres, il essayait

des demi-pièces à thèse, demi-pièces de mœurs. Lemaître a fait de la pièce autobiographique : Révoltée, de la comédie psychologique : Mariage blanc, de la comédie légère genre Meilhac : la Bonne Hélène, du drame à la Sardou : les Rois.

Il avait lu et vu beaucoup de pièces de théâtre, une inquiète et timide sensualité le troublait, mais il n'a jamais été au bout d'une idée ni d'un sentiment sans en voir tout de suite la contre-partie. Possédant une grande culture et doté d'une malice spirituelle, il était bon et simple, mais indécis et dilettante : un essayiste en tous genres. Jamais le public, qui le lisait avec tant de plaisir parce qu'il était récréatif et paradoxal, ne l'a écouté devant la rampe que d'une oreille distraite. Il a, toute sa vie, écrit pour le théâtre comme un débutant adroit et terne. Si Lemaître n'avait pas eu à Paris l'éclatante réputation de critique que lui valait son incontestable talent de journaliste, à la troisième pièce les directeurs se seraient lassés. Cet honnête homme ne faisait pas pression sur eux, mais comme ses comédies, sans parvenir au succès, n'étaient point des chutes rentissantes, on lui demandait des manuscrits. Et, sa plume trop facile produisait de médiocres choses, peut-être hâtivement faites. Réactionnaire et religieux, de principe et non de foi, au point de déclarer que le théâtre était une distraction impie, il n'en a pas moins été sévère pour les puissances de l'argent. Fait typique, ce fils de paysan n'a pas donné une œuvre inspirée par son milieu natai.

Parisianisme == Provincialisme

Le soir où parut Amants, de Maurice Donnay, l'étoile naissante de Jules Lemaître subit une éclipse. Pièce élégante, spirituelle, vécue sans rancœur, attendrie sans larmoiement et toute imprégnée de l'esprit du moment, frissonnant de la sentimentalité à fleur de peau de la jeunesse de ce temps-là, Amants marqua une date et éloigna le public des vaudevilles amers du Théâtre Libre.

Amants et Donnay, c'était « Le Chat noir » et la Vie Parisienne, le frisson de Paris et l'humour montmartrois. Le boulevard, la rue et le faubourg.

Donnay, Lavedan, Hermant, Maurice Vaucaire, Pierre Veber sont sortis de la l'ïe Parisienne, où Gyp avait si brillamment recréé (on peut même dire créé), le roman dialogué, dont Henry Monnier avait donné la formule, et dont Balzac s'était servi dans quelques chapitres des Employés, formule qui approchait singulièrement du théâtre.

Au « Chat noir», réunion d'artistes, Salis avait fondé un théâtre d'ombres, fantaisiste et gracieux, comme les dialogues de la Vie Parisienne, et hors des conventions scéniques habituelles. L'influence de ce journal de satire observée et élégante, et de ce cabaret artistique, véritable cénacle de gens d'esprit, ne fut pas négligeable.

Dans Amants, Donnay se permettait l'audace d'une comédie, présentée en cinq croquis charmants, heureusement nuancés, reliés entre eux par le fil léger d'une anecdote de tendresse sans thèse, sans coup de théâtre, mais à l'arrière-plan de quoi étincelait comme dans les spectacles d'ombres, une pâle clarté poétique, diffusée, suave, adoucie, horizon artificiel - sur lequel les minces silhouettes de ses personnages se profilaient avec grâce.

UNE SOIRÉE AU CHAT NOIR

Les amoureux d'Amants ne sont pas de grands passionnés. Ce sont des sentimentaux, un peu égoïstes et sensuels. Tout sentiment, incapables d'un grand sentiment, tout cœur, avec assez de raison, honnêtes et bons, charmants reflets d'une époque où la jeunesse avait plus de gaminerie que d'emportement, plus d'enjouement que de persiflage, pas beaucoup d'énergie, mais pas de vice dans son corps ni dans son âme. Donnay était un amoureux spirituel, un Mercutio. Les œuvres fortes n'étaient point son fait. Il est arrivé bien trop tôt au Théâtre-Français, où ses pièces d'idées et de passion, malgré le succès qui accueillit l'Autre Danger, n'ont pas grande signification. En collaboration avec le fruste et réaliste Descaves, il a donné deux très bonnes comédies : la Clairière, Oiseaux de Passage. Aux Variétés : Education de Prince a obtenu un succès mérité. Son Retour de Jérusalem, au lendemain de l'affaire Dreyfus,

a obtenu un succès de circonstance. Donnay est un auteur des Variétés du genre le plus distingué, un fantaisiste espiègle, avec un soupçon d'attendrissement, un rien de passion et une bonne humeur qui reste dans la juste mesure sans aller jusqu'à la grosse farce, un faiseur d'ombres, un découpeur de silhouettes. Il pouvait être profond dans la légèreté. Au contraire, lorsqu'il veut être profond, il manque de consistance.

Henri Lavedan, sorti, comme Donnay, de la Vie Parisienne, observateur moins indulgent, d'un esprit plus âpre, soucieux de l'étude des milieux, après

RODOLPHE SALIS

le brillant Prince d Aurec, satire de ce qui reste encore en France de noblesse, avait fait représenter Viveurs, s'attaquant cette fois à la riche bourgeoisie, mais sans réussir complètement.

I-Ienri Lavedan apportait au théâtre beaucoup d'observation, le don de croquer des physionomies et un dialogue fourmillant de traits, tout cela surgissant d'un fond de mécontentement ironique, qui aurait pu faire de lui un vigoureux satiriste. Il avait pris la facture du Théâtre Libre, et construisait des personnages étudiés et vus. Les milieux dont il dépeignait les mœurs, il les avait connus et traversés. Il lui a manqué la sensualité passionnée pour écrire des scènes d'amour. Ses personnages féminins n'ont point d'allure, mais il a créé des types.

Avec bien peu de sensibilité extérieure, mais préoccupé des directions morales de ses contemporains, agité par un sens mystique qui le rapproche de

Paul Bourget, on peut regretter que Lavedan ait trop dédaigné le moyen de la mordante raillerie pour parvenir à ses fins de moralisateur.

C'est la marque des auteurs de la Vie Parisienne. Leurs caricatures sont mieux réussies que leurs portraits.

En étudiant de près son œuvre, on y découvrirait peut-être l'expression mélancolique d'un viveur converti, d'un jeune homme intelligent et caustique

qui aurait vieilli très vite, échappant par raison, par nécessité, par hauteur d'âme aux périls des plaisirs qui deviennent une habitude du corps, un effondrement de l'esprit. Le Nouveau Jeu, le Vieux Marcheur, le Marquis de Priola, persifleurs ou solennels, disent tous la même chose, et sans doute, chez Lavedan y a-t-il plus de force dans les boutades que dans les sermons.

A l'antipode de Lavedan, écrivain mondain, sorti de la Vie Parisienne, le pragmatique Brieux, journaliste professionnel de province, au théâtre est resté journaliste mais sans style, sans brio, sans aisance, sans puissance satirique, sans éloquence. La déplorable simplicité de son esprit, son absence totale de sensibilité, à quoi n'ont jamais pu suppléer une grande bonté et une bonne volonté évidente,

Gyp

ne 1 ont conduit qu a produire des œuvres pesantes et naïves, des tracts dialogués aux conclusions incertaines. Il a écrit pour et contre le développement de l'instruction du peuple (Blanchette), avec un dénouement conseillé par

HENRI LAVEDAN

Sarcey ! pour et contre la science (l'Evasion) ; la syphilis est un terrible danger social (les Avariés), mais avec des soins tout s'arrange, etc.... Les Trois Filles de M. Dupont demeure sa pièce la meilleure, comme facture et comme conception. Il a touché là une des plaies morale et physique des mariages français modernes, conclus pour des raisons d'argent, inféconds systématiquement ; et le désarroi de la famille française l'a ému. Mais c'est une bien grande disgrâce pour un écrivain, inapte à manier des idées générales, que de manquer d'esprit, en France, dans un pays où l'on a si

profondément le goût des idées et où tout le monde sait, avec des mots, faire jaillir un clair amusement.

Il reste à Brieux, que l'Académie a recueilli, la gloire d'avoir été salué par Bernard Shaw comme le Balzac de la scène contemporaine, mais on peut se demander si cette écrasante qualification n'est pas une de ces terribles plaisanteries à renversement, familières à l'Irlandais blagueur, qui transforme à - plaisir, au dernier acte de ses pièces le laquais en grand seigneur, et vice-versa.

Deux Isolés

EUGÈNE BRIEUX

Un auteur dramatique cultivé, plein de pensée et de réflexion, a eu par sa fortune la chance de pouvoir circuler dans des milieux très divers, de voyager, de contempler de près ces puissants de la terre que sont les millionnaires de l'industrie, et de consacrer du temps à l'examen des idées. François de Curel, au lieu de produire hâtivement afin d'assurer sa fortune et de conquérir la notoriété à défaut de la gloire, a dépassé de beaucoup les Hervieu. les Brieux et même les Donnay et les Lavedan des pièces graves.

François de Curel est une sorte de phénomène au milieu du théâtre de cette époque, à laquelle il appartient pourtant tout entier. Il n'est pas seulement un observateur de l'humanité, mais surtout de la nature, des

bois, des champs, des bêtes, chose absolument exceptionnelle parmi les dramaturges, tous conquis dès la première heure de leur vocation, par la vision du cadre étroit de la scène et de son ciel de toile peinte.

Sans avoir ce don de synthèse qui est l'essence même de l'art dramatique, pour

son malheur (malheur dont il peutse consoler, puisque, sans un seul succès durable, il a conquis une situation morale considérable) il a écrit pour le théâtre, au lieu de donner des romans ou des essais. Il a dialogué ses méditations et par instants, sa réflexion concentrée, détachée des préoccupations ambiantes, jette de la lumière. Ces clartés brèves, au milieu de beaucoup d'obscurités, jaillissent de loin, intermittentes, surprenantes et nullement préparées. Elles s'éteignent

très vite. Ces lueurs intenses et fugitives sont 1 attrait des pièces de Curel et leur communiquent ce prestige que la flamme méditative d'un homme intelligent exercera toujours sur l'élite du public, et même parfois sur la partie la moins cultivée de la foule, le jour où les sots auront peur de se tromper.

On comprend qu'un penseur de cet ordre, dont le mécanisme mental reste tout entier subordonné à des impressions issues du spectacle des forces de la nature, ait conçu quelque dépit en face des triomphes de Paul Hervieu, discuteur dramaturgique des textes du Code.

Emporté par ses réflexions de rêveur solitaire, homme d'action dont la timidité probable s'est transformée en orgueilleux dédain, François de Curel n'a pas cet 'artifice, ou ce don, de la continuité et de la coordination scéniques, indispensable à l'écrivain de théâtre qui veut faire suivre au public les déroulements d'une discussion abstraite. Ses personnages sont à deux faces, inégalement présentées. D'un côté, la physionomie d'un être réel, une esquisse seulement de cette créature de sa fiction, à laquelle il donne la vie avec le trouble qui lui-même l'agite. Et de l'autre côté, sans transition, sans fusion, un masque, l'artificielle image de

FRANÇOIS DE CUREL à la chasse

ses propres conceptions, fortement modelées. Au lieu d'accentuer les traits d'une figure, vraie d'abord de la réalité objective, il y soude des arguments, des ratiocinations de l'éloquence personnelle et subjective. Ces Janus mystérieux, humains et extra-humains, élémentaires et compliqués, allégorisation de l'humanité, incarnation d'une idée, dans l'emmêlement de leur polymorphie, ne laissent deviner que très péniblement la pensée de l'auteur.

Romancier, de Curel aurait certainement trouvé les moyens de rendre acceptables, vraisemblables, ces discussions d'un caractère à la fois brutal et élevé, oscillant entre les intuitions magnifiques et irraisonnées de l'instinct et les déductions de l'intelligence. Sa tendance au rêve, cette sujétion à l'inconscient

est si manifeste chez lui que deux de ses comédies, l'Ame en folie et la Comédie du génie ont chacune un tableau capital dénouant le drame dans un rêve.

Les pièces de François de Curel peuvent se lire. A la représentation, elles présentent d'extrêmes difficultés. Parmi les meilleures, la Figurante est la mieux composée, le Repas du Lion la plus éloquente, la Fille sauvage la plus originale.

Abel Hermant, comme Lavedan et Donnay, est sorti de la Vie Parisienne, mais après eux, et dans cette période où les premiers auteurs du Théâtre Libre ayant, sauf Brieux et Courteline, tous échoué devant le public, on cherchait ailleurs {la Meute, 1897).

S'il suffisait de la qualité des intentions pour devenir un dramaturge émouvant, Brieux eut connu la gloire, et s'il suffisait d'une pénétrante observation, Abel Hermant eût dominé le théâtre de son époque.

Ses comédies sérieuses (la Meute, la Belle Madame Heber, le Faubourg) fourmillent de détails vrais, bien rassemblés par un dialogue extrêmement brillant. Hermant sait plus de. choses, il en a vu davantage, il a une intelligence plus nourrie que Donnay et que Lavedan. Cela ne fait aucun doute. Comme romancier, il est parvenu à franchir le hiatus de la guerre. Il a infiniment de curiosité. Il est véritablement sorti de chez lui pour voir et observer, et ensuite bâtir des fictions avec les éléments de la réalité. Le malheur veut qu'il n'ait aucune émotion. Il ne touche pas ses auditeurs. Ses comédies sont adroites, mais l'accumulation des détails l'empêche de dégager l'essentiel, de ramasser avec puissance les grandes lignes des péripéties. La sensation s'éparpille. Il n'y a pas de dominante, parce que sa raison froide lui laisse tout mettre sur le même plan, sans préférence. Impersonnalité de l'auteur, acceptable dans le roman, mais bien dangereuse au théâtre, devant la foule.

Il semble qu'Abel Hermant ne se soit jamais aperçu de ce travers. Aucun écrivain dramatique, avant 1900, n'avait, comme Abel Hermant, les moyens intellectuels et la faculté d'adaptation qui lui eussent permis de devenir un éminent auteur de théâtre, donnant des œuvres variées, dépeignant les milieux les plus divers et reflétant les préoccupations de l'heure.

Ses pièces, tirées de ses dialogues de la Vie Parisienne (la Carrière, les Transatlantiques, Trains de luxe) sont d'une verve mordante et d'une drôlerie toujours surprenante d'observation. L'absence d'une touche légère de sensibilité, moins préjudiciable que dans les comédies sérieuses, n'en reste pas moins, même dans ces facéties, inconsciemment perçue.

Le cas d'Abel Hermant peut être rapproché de celui d'Henry Becque. On ne peut rien sur la foule, sans être directement en communication avec elle

On ne l'entraîne, on ne l'enflamme, on ne la fait vibrer que si l'on est soi-même entraîné, enflammé, vibrant. L'émotion, même de la nature la moins élevée, a plus de puissance que les arguments du raisonnement et la rigueur de l'observation. Lorsque des hommes sont en présence, ils se comprennent d'abord

par le moyen de leurs sens avant de s'entendre par les arguments de leur raison.

Abel Hermant avait tous les dons, sauf le plus efficace. Supérieur à beaucoup d'autres, accumulant les œuvres, il n'a pu se classer. Les lettrés eux-mêmes font des restrictions devant ses comédies, dont la lecture pourtant ne laisse pas d'être agréable ou amusante, ou documentaire. Pour ces motifs, il vieillira moins vite que nombre de ses contemporains, dont la vogue a pu l'éclipser.

Le Maître du Théâtre d'Amour

Si je cite Georges de PortoRiche à la suite de ces auteurs, après avoir débuté par Becque, c'est que l'école dramatique des dix dernières années du xixe siècle est toute entière encadrée, conduite par l'influence de ces deux maîtres, profondément hommes de théâtre dans le sens le meilleur de l'expression. Même chez le sec Paul Hervieu, même chez le léger Maurice Donnay, même chez le raisonnant rêveur de Curel, on retrouve

partout des traces de l'un et des indices de l'autre. Personne n'a pu échapper

complètement à ces connaisseurs, à ces interprètes supérieurs des faiblesses du cœur humain qui ont porté à la scène, avec une forme surprenante de concision et de justesse, les nuances les plus délicates, les aperçus les plus aigus des débats psychologiques de l'individu aux prises avec la fatalité de sa situation, de ses sentiments et de ses sens.

Tandis que le grand et l'infortuné Becque n'est pas parvenu à conquérir la foule, Porto-Riche a eu la chance de s'imposer complètement, et si l'Académie, qui a fait si vite une place à Brieux, n'a pas encore compris le ridicule de

ANDRÉ ANTOINE (Dessin de Désiré Luc)

laisser à sa porte cet écrivain, une des gloires de la littérature dramatique contemporaine, beaucoup de gens, dans le public où l'on n'a pas présent à la mémoire la liste exacte des Quarante, croient que l'auteur d'Amoureuse occupe un siège sous la Coupole.

L'œuvre de Porto-Riche, comme celle de Becque, n'est pas nombreuse. Comme pour Becque, cette infécondité est très regrettable. Trois pièces, trois âges de l'amour : Amoureuse, le Passé, le Vieil Homme, trois pièces qui sont marquées du type de l'autobiographie, et dans lesquelles certainement l'auteur a mis beaucoup de lui-même, mais en élargissant l'épanchement dramatisé de ces réminiscences personnelles, en les reconstruisant, grâce à la véhémence ordonnée d'une imagination toujours maintenue dans la logique, de telle

sorte que rien ne demeure de l'auteur, sinon sa voix aux accents émouvants et que disparaît son visage.

Le dialogue de Porto-Riche, comme celui de Becque, est merveilleux de liaison. L'entretien entre les personnages circule vivant, fondu, flexueux, fluide, coulant en de courtes répliques, reliées, incorporées les unes aux autres, pour former un groupe de sensations et d'idées extériorisées d'un sens précis, entraînant naturellement l'évolution d'un autre groupe de sentiments, dont on suit la naissance et la formation et le dispersement, comme des ondes

sur l'eau agitée par le vent ou atteinte par le choc d 'un objet à sa surface.

Un des problèmes du bon dialogue est analogue à la difficulté de la poésie. Le dialogue contient des chevilles. Pour amener telle ou telle phrase, nécessaire à l'explication condensée des caractères ou de l'action, le dramaturge doit imaginer des phrases relais, des phrases d attente qui, dans l 'enchaînement de leur signification, conduisent à la phrase essentielle, celle qui

ressort caractéristique, éclaire la situation, la transforme ou lui donne son expression totale.

Chez Porto-Riche, comme chez Becque, l'énonciation conserve un essor continu et sans a parte, sans tirade, sauf à l'instant nécessaire, sans remplissage, sans intervention de l'auteur. Les scènes ont le même déterminisme. PortoRiche, pas plus que Becque, semble-t-il, n'a eu à chercher leur mouvement, à conduire avec des intercalations adventices, ce balancement des phrases, que suit l'oreille du spectateur, en dehors du sens des mots, et qui rend, par les variations de son rythme accéléré, arrêté, ralenti tour à tour, les pulsations de la pensée.

Le théâtre moderne n'est point parvenu à nous donner de larges visions sans doute, mais il serait injuste de nier qu'il n'ait réellement perfectionné l'instrument, sa technique : coordination, continuité et logique.

Il suffit de comparer le dialogue d'Augier, solide, spirituel, mais heurté encore, le dialogue de Dumas brillant, éloquent, plein d'effets voulus, surchargé de commentaires ingénieux, et les dialogues de Becque et de Porto-Riche serrés, nets, non moins étincelants (le théâtre vit de clarté) mais d'une légèreté, malgré l'accu-

Dessin-charge par de Losques

mulation des traits psychologiques, d'une harmonie et d'une cohésion que seul, Labiche, dans sa simplicité de haut comique, avait atteint avant eux.

Là est le progrès.

Porto-Riche a eu, sur Becque, la supériorité d'une voix insinuante et aimable. Pour se faire comprendre du grand public, son verbe est surexcitant

et entraînant, chargé de flammes et de caresses. Narrateur ému, les aventures qu'il a contées, ces analyses mouvementées des délices, des tourments et des catastrophes de la passion amoureuse, idylles évoluant en tragédies sentimentales, se réalisent scéniquement au milieu d'un courant de pathétique, sensuel toujours, mais élevé, pitoyables sans jérémiades, et lamentables sans geignement, ennoblies par une indéfinissable séduction.

Ses héros et ses héroïnes versent des larmes mais ne grimacent pas vilainement. Ils commettent des actions odieuses ou absurdes, mais ils ne s'effondrent pas dans la stupidité et dans la muflerie, dont pourtant, à chaque instant, ils frôlent la ternissure sordide.

Porto-Riche a écrit son théâtre d'amour avec une intuition, une nervosité et une séduction féminines. Il avait en lui beaucoup de la femme. Lorsque les femmes produiront des œuvres dramatiques, leur art aura probablement ce caractère attrayant, fascinateur avec de l'outrance et du tact, et l'instinctif enveloppement de leur amertume sous la buée d'une candeur émue. Elles seront, comme Porto-Riche, parfaitement personnelles. Elles raconteront leurs histoires; mais ces bavardages indiscrets n'auront pas la lourdeur des vanteries masculines. Peut-être parce qu'il est difficile aux femmes de ne point déformer la vérité, peut-être surtout parce qu'il leur restera toujours la pudeur qui est un souci de beauté, autant qu'une arme de séduction.

Élèves de Becque et de Porto=Riche

La manière de ces deux maîtres a été suivie par des auteurs chez lesquels on les retrouve, chez Edmond Sée (la Brebis, les Miettes, l'Indiscret), chez Romain Coolus (Raphaël, Antoinette Sabrier, les Amants de Sazy), chez André Picard (Jeunesse, la Fugitive), chez Gleize (une Blanche), chez René Péter, chez Rivoire, chez Gandillot, le Gandillot de Vers l'Amour, le sensuel attristé, chez Nozière, chez Louis Artus, chez Georges Turner (le Passe-Par tout) qui, plein de promesses, n'a eu qu'une carrière écourtée par une fin prématurée, chez Ed. Guiraud, chez Albert Guinon (le Partage), chez Gaston Devore (la Conscience de l'Enfant), chez Gabriel Trarieux (la Brebis perdue), chez Bourdet (le Rubicon).

Tous ces écrivains, en conservant leur individualité, ont directement procédé de Becque et de Porto-Riche. Ils ont eu des réussites diverses, plus honorables que brillantes. Si l'on excepte Edmond Sée, qui, lui, a suivi une

ligne, se consacrant uniquement aux pièces de développement psychologique et s'est conquis une place estimable de continuateur du genre, les autres ont évolué, ceux-ci vers la pièce comique, l'œuvrette, le pastiche, ceux-là vers le vaudeville, mais à leur début, ou parmi leurs œuvres marquantes, on reconnaît l'empreinte reçue par l'influence de Becque, la concision, et de Porto-Riche, la recherche des minutieux détails accumulés pour éclairer des caractères et les conflits issus de leur choc.

Dans cette abondante production, il y a surtout beaucoup d'ébauches, des esquisses légères avec de jolies qualités de dialogue, de brillants essais dramatiques, peu de comédies tout à fait manquées, mais aussi à la vérité, fort peu de pièces de facture achevée.

Dans ce théâtre d'amour, de galanterie, de libertinage qui n'est que rarement un théâtre de passion forte, la plupart de ces écrivains se sont faits, qu'ils l'aient voulu ou non, les avocats de la cause des femmes. Légalement, moralement, ils les ont montrées désarmées, faibles, mal défendues, mal éduquées et à la merci de l'égoïsme, de la sensualité, de la rapacité ou de l'inconstance des hommes.

Presque tous, chaque fois que l'occasion s'est présentée, ils ont ridiculisé ou sapé l'appareil des lois et le bloc des préjugés sociaux qui maintiennent les femmes dans une situation d'infériorité.

Ce théâtre avait un grand fond de tristesse, non point de douleur déchirante, exaltée, mais une amertume rageuse, concentrée, un mécontentement chronique, une malignité critique incessamment stimulée, cet état d'esprit du scepticisme qui se met en face de la réalité, s'exaspère, discute, argumente, raille et cherche par des boutades burlesques à échapper au déprimant effet de ses propres conclusions.

Beaucoup de ces psychologues désenchantés et grinçants se sont transformés en vaudevilistes galants, à quiproquos, poursuites et passades. Le souffle leur manquait. Ne pouvant atteindre à l'ode, ils ont fabriqué des chansonnettes et parfois des romances.

Déjà, dans ce dernier lustre du siècle, ils commencent d'alimenter ces scènes minuscules, boudoirs et fumoirs, où devant quatre paravents, un public opulent et qui a bien dîné, vient écouter des atellanes, dont les fables libertines continuent, prolongent et matérialisent les grivois propos du dessert avant le souper et le coucher. Ces tréteaux de farces aphrodisiaques vont se multiplier pour rétrécir, étriquer, étioler le théâtre devant le cinéma perfectionnant sa technique, élargissant ses réalisations.

Rostand, le Conteur Populaire Français

En 1897, alors que le public se repaissait avec lassitude de leur demi-réalisme, de leurs grivoiseries et de leurs sèches discussions, Edmond Rostand fit paraître Cyrano de Bergerac, à la Porte-Saint-Martin.

Ce fut un éblouissement ! Le bouquet d'un feu d'artifice qui fait les ténèbres plus sombres autour de sa splendeur diaprée. L'ombre s'étendit autour de cette flamme joyeuse,' héroïque, généreuse, pétillante, rallumée aux

flambeaux du grand siècle et aux torches romantiques, et qui soudain effaçait tout.

Rostand ressuscitait les rimeurs dont la verve picaresque et recherchée avait précédé la limpidité moliéresque et la majesté cornélienne, en même temps qu'il continuait les traditions de 1830.

Dans le passé, Rostand sortait de l'hôtel de Rambouillet, où les Précieuses refirent la langue et la galanterie françaises, et de l'hôtel Pimodan, où les romantiques rêvèrent leurs épopées et leurs hallucinations flamboyantes. Dans le présent, il surgissait au déclin du siècle, dont il résumait en France l'espérance obstinée, la volonté de ne pas faire figure de vaincue, la fantaisiste et fouaillante satire, le besoin de piaffer, de briller, de contredire, la rage d'être discuté, l'ambition de réussir un tour de force, l'horreur de la banalité, enfin l'amour de la gloire, de la gloire à la française!

Rostand était vieille France et JeuneFrance, Il était la France! non sans

défauts, mais douée de quelles qualités...

Depuis le colossal succès de Cyrano, bien des attaques se sont élevées contre Rostand. On a cherché à secouer ce haut piédestal sur lequel subitement, au-dessus de tous, la Renommée le faisait monter d'un coup d'aile. Le drame balzacien n'était pas né. De patients écrivains en distribuaient au public la

monnaie, intelligemment, laborieusement frappée, le plus souvent du billon, avec pas mal de faux deniers. Mais ce n'était que fragments et morceaux. Rostand semait les pièces d'or de l'esprit, de l'enthousiasme, de la poésie. Il satisfaisait l'instinct des masses qui aspirent au grandiose.

Une fois encore, un poète triomphait.

Rostand ne faisait pas nouveau sans doute, ni comme genre, ni comme facture, mais il faisait grand. Sa forme n'était pas neuve et non plus ses héros, mais, précipitant devant la foule un défilé d'images prodigieux, il reprenait une tradition. Il coulait, dans un moule élargi, l'alliage brasillant des sentiments et des évocations historiques et littéraires de la nation. Tous ses plus beaux souvenirs, toutes ses plus justes revendications, et surtout son allégresse, qui jamais ne défaut, son panache!

Le conteur, dont la voix, ce soir-là, arrêtait les hommes sur le bord de la route, contait une aventure ancienne. Il refondait, dans le bouillonnement de son improvisation prestigieuse, des fragments empruntés aux chroniques, aux annales, aux fabliaux, toute l'iconologie de la bonne France, de celle qui dit, avec le sire de Joinville : « Mésaise que l'on a au cœur ne doit point paraître au visage, car autrement c'est réjouir ses ennemis et attrister ses amis », et, reconnaissant leur humeur dans ses éclats d'une intrépide gaieté, les Français frémirent de plaisir et de fierté, et le monde tout entier voulut entendre cette légende, parce qu'elle était exemplairement française, d'accent, d'esprit et d'idéal.

Le grand succès de Rostand lui vint comme poète, non pas directement de sa poésie, à quoi se mêlent quelques scories et des banalités, mais de son sentiment lyrique, et de ce qu'il fut complètement, absolument et sans effort, national et puissamment populaire.

Comme auteur dramatique, mieux que personne, Rostand possède la continuité, l'unité d'action. Quel que soit l'imprévu de son décor ou bien de ses péripéties, il est maître du temps. Il arrête à son gré les aiguilles qui mesurent notre vie et la vie de ses personnages. Aucune longueur, aucune attente, aucune précipitation, aucun à-coup. Ses actes, que deux heures, deux jours, ou vingt ans les séparent, s'inscrivent, harmonieux, logiques, sans retard, sans ralentissement. Ses doigts habiles guident les heures. Il fait circuler les figures comme il lui plaît.

Avec mille épisodes, et un grouillement de foule, ses protagonistes dominent toujours la situation, et pourtant les autres personnages ne sont jamais escamotés, abandonnés ou estompés. Isolés ou groupés, ils concourent tous à parfaire l'en-

semble. L'œil, l'oreille du spectateur ne peut les oublier, car le poète, à tous leur a donné une silhouette et une voix distinctes. Cyrano est un rôle énorme, un rôle de pièce s'il en fût, mais auprès de lui, et suscitant un vif intérêt, on voit se dresser Roxane et Guiches, et Christian, et Ragueneau, et les Cadets, tous ensemble et séparés. Chacun a sa scène ou son hémistiche ou son mot, ou, moins encore, son attitude ! Et c'est assez pour que vive l'individu fictif. Il est créé.

L'action possède l'allure coordonnée, l'ample évidence du bon récit français qui ne laisse rien dans l'ombre et distribue les épisodes selon leur importance et les rassemble. Tout s'ordonne, se répand, se manifeste et se concentre.

Quant au théâtre, un acte fait longueur, c'est que l'inspiration de l'auteur a fléchi. Ce n'est pas toujours que l'acte soit inutile. Chez Rostand, pas un instant son abondance extraordinaire ne se tarit,jamais sa verve inouïe ne l'emporte au delà du cadre qu'il s'est tracé. Il n'est pas partout d'un goût très pur, pourtant jamais il n'est hors de propos. Dans l'agencement des scènes, dont les allégories se juxtaposent ou se répondent, la structure si compliquée, si articulée de ses pièces ne présente aucune symétrie rectiligne, mais l'équilibre dans la profusion.

Un habile auteur, un « carcassier » resserrant l'action par des coupures, dans Cyrano aurait peut-être retranché l'acte du Camp. Avec de la patte, on pouvait le remplacer au dernier acte par un beau récit de bataille, amenant le jeu des lettres. Supprimez-le maintenant ? Fait-il longueur?

Placer le drame à côté de la bouffonnerie, les mêler, les combiner, les unir même par moments, présenter ce contraste incessant qui est la vie, houle mouvante avec le balancement des vagues de sublime et de baroque, les dramaturges de la prose ne l'admettaient ni ne l'essayaient point. Ici, les frivoles, là, les austères. Jamais Thalie et Melpomène n'alternaient leurs chants sur une même scène, dans la même œuvre.

Un dramaturge poète avait eu cette magnifique témérité. Son héros merveilleux d'esprit, de bravoure, de générosité était comique, pis que comique, grotesque! Défiguré par un pif monstrueux, épique. C'était d'Artagnan, Chamfort et Riquet à la Houppe, évoluant au milieu de cinq longs actes dans les décors les plus variés. Epopée, comédie et féérie !

Le soir de la première de Cyrano, Antoine, devant ce succès, déclara que les progrès du théâtre étaient retardés de vingt ans. On conçoit le regret qui l'amenait à cette erreur.

Le Théâtre Libre conservait ses conquêtes de réalisme scénique, dans le décor et le jeu des acteurs. Littérairement, il s'écroulait. Nul ne pouvait plus désormais supporter la banalité systématique, ce terre à terre qui n'est pas la vérité de la vie, mais un à peu près médiocre, sans style, sans puissance généra-

lisatrice, sans variété divertissante, monotone. Arrivant à l'Odéon, Antoine montait du Shakespeare et il reprenait l'Arlésienne.

Le triomphe de Rostand déclancha tout de suite des imitateurs. Plus encore que le roman, le théâtre est soumis aux procédés de la copie industrielle.

A la suite de Cyrano, on vit le Don Quichotte de Jean Richepin (1905), le Scarron de Catulle Mendès (même date), le Cadet Roussel de Jacques Riche-

pin, les Bouffons de Zamacoïs, le Rabelais d'Albert du Bois (1904), le Bon Roi Dagobert de Ri voire (1905).

Au milieu de tous ces auteurs inspirés, suggestionnés par le type du personnage héroïcomique, seul Zamacoïs, jeune versificateur sorti du « Chat noir » et d'une verve moins choisie que facile, soutenu par le magnifique talent de Sarah Bernhardt, parvint au succès. Les autres sombrèrent.

Donnant à ses émules un exemple que ceux-ci auraient dû suivre, Rostand, seul, ne chercha pas à s'imiter, mais à se renouveler. Après l'héroïcomique Cyrano, l'épopée élégiaque l'Aiglon, et le fabliau de Chantecler.

Un auteur attendri, douloureux, d'une émotion déchirée en dedans et d'un stoïcisme concis, un doux, minutieux, souriant avec une angoisse contractée, Jules Renard (Poil de Carotte, le Pain de ménage, Monsieur Vernet), le poète en prose de l'émotion intérieure, si loin de l'abondance méridionale, expansive et tumul-

JEAN RICHEPIN, par Capiello

tueuse de Rostand, a admiré et aimé l'auteur de Cyrano. Sans en être offensée, et s'y ^réchauffant au contraire, la mélancolie concentrée de Jules Renard a côtoyé le retentissant optimisme de Rostand.

Le goût que ce délicat écrivain d'une élite et dont l'action considérable se fera bientôt sentir sur les esprits, aura eu pour le poète de la foule, donne la mesure du fascinant pouvoir du dernier des romantiques.

L'influence de Rostand ne se fit pas seulement sentir par le grand nombre d'imitateurs que suscita sa réussite fabuleuse. Après lui, le théâtre prend une

autre allure. Le public et les écrivains cessent de croire que tout l'art soit résumé dans le réalisme trivial et calqué avec un naïf scrupule. La fantaisie, la vérité, l'observation profonde et généralisatrice, l'analyse pénétrante et développée, le déroulement des péripéties surprenantes et mouvementées se manifesteront sur la scène librement, sans souci d'obéir à une école quelconque.

Devant la rampe, les conteurs vont narrer des aventures plus variées, plus excentriques parfois, plus chargées d'enseignement, plus osées, plus savantes, plus nuancées. Personne pourtant ne se risquera, par insuffisance

COURTELINE, par Ernest Lajeunesse

d'inspiration, et surtout par hâte de prompt et lucratif succès, à tenter la grandeur des tableaux populaires de Rostand, ou des fresques panoramiques à la Balzac. L'épopée du réel n'évoluera pas sur la scène. Personne ne travaillera pour la foule. Quelques-uns croiront s'adresser à l'élite. En réalité, la plupart ne penseront qu'à atteindre le public moyen.

Le théâtre ne s'élargira pas. Le cinéma n'arrêtera pas ses progrès, bien que pas un des plus brillants auteurs dramatiques ne consente à apporter aux images mouvantes l'appui de son génie inventif. Or, le théâtre ne réagissant pas directement sur le cinéma, c'est le cinéma qui, à la longue, va réagir sur le théâtre. Et le siècle se termine sur cette ruine définitive du naturalisme à prétention scientifique, devant le prestige d'un

poète pendant que s'éclairent, revanche de la science, les premières projections de la moderne lanterne magique.

La Génération de 1900

Le Temps a retourné son sablier. Et, par hasard, le changement de millésime correspond à une évolution des esprits. A l'aube du xxe siècle, les dramaturges, ces conteurs écoutés, qui, sur le bord du grand chemin de la vie, retiennent la foule par le récit animé de leurs fictions, appartiennent à une génération nouvelle.

Ces écrivains, dont le succès s'impose dans les années 1900 et va se prolonger

jusqu'à la déclaration de la guerre, auront pour caractéristiques, la hardiesse, une culture artiste et surtout une expérience de la vie précoce et étendue, dont on sent les traits de cynisme et de sincérité qui font la force, la valeur pittoresque, la diversité de leurs productions.

Cette génération ne se réclame pas de la « documentation humaine » naturaliste, pourtant elle est très informée. Elle sourit des fictions romantiques, et elle est romanesque. Elle affirme son admiration pour les auteurs classiques, auxquels cependant l'on ne voit guère comment on pourrait la relier.

En réalité, ces auteurs ne se rattachent à aucune école. Ils les côtoient toutes. Leur indépendance et la variété de leurs œuvres ont accoutumé le public à de l'éclectisme, et comme en cherchant le développement de leur personnalité, ils ont essayé beaucoup de choses, il en ont fait comprendre, autour d'eux, quelques-unes.

De 1900 à 1914, la France passe par une phase de nervosité intellectuelle extraordinaire. L'affaire Dreyfus a contraint les Français à renoncer au scepticisme endormeur et, dans les deux camps, à se découvrir des convictions qui ne soient pas originellement des appétits ou des négations. Pour bien des veuleries, la secousse de Fachoda fut un réveil brutal. L'Exposition Universelle a soulevé un mascaret de cosmopolitisme et la visible montée, à côté de la France, d'une Allemagne incroyablement prospère et envahissante fait naître une sourde inquiétude. Il n'y a pas d'école dominante, rien qui ressemble au mouvement naturaliste qui fit bloc autour des années 80, mais une foisonnante variété de tendances, de formes et d'aspirations artistiques. En art comme en politique, les extrêmes se dressent face à face : les néo-classiques répondent aux symbolistes, les néo-catholiques aux nietzschéens, les monarchistes aux anarchistes. On épuise les systèmes.

Il semble, dans ce pays de toutes les discussions, après le Panama et l'affaire Dreyfus, graves crises sans solution, dans lesquelles l'argent et l'influence ont joué un rôle trop défini, que la France veuille secouer le joug de la bourgeoisie moyenne, base d'une République dont les idéaux se sont racornis dans une atmosphère de marchandages politiques et de trafics d'affaires. Il y a désormais des convictions partout, sauf dans les Parlements.

La prospérité mondiale, jusqu'en 1907, croissante, ne subit qu'un insignifiant déclin dans les années suivantes. Les mœurs sont libres et gaies. La société parisienne, envahie chaque jour davantage par les étrangers et par des richesses récentes, prend un aspect de bohémianisme luxueux où les classes se confondent sans autre différence que la fortune ou son apparence. Il n'y a point

La soi tie des ateliers Lumière. Le premier film, projeté sur l'écran à Paris,le 22 Mars 1895

d'arrêt dans les progrès de l'affranchissement des femmes. Les nouveaux écrivains dramatiques zélateurs de leur émancipation, après avoir réclamé pour elles les libertés légales, maintenant réclament la liberté sexuelle.

Alfred Capus a donné en 1897 Rosine, première apologie de l'union libre, à laquelle la voix de la passion a manqué pour réussir. Cette voix, Bataille la fera parler avec une éloquence déchirante. Bernstein montrera des hommes aveulis dominés par l'égarement sensuel, en face de créatures audacieuses, ardentes, sans autre guide, sans autre loi que l'instinct débridé. Flers et Caillavet, dans des comédies éblouissantes de drôlerie satirique, vont railler l'Académie, le Gouvernement, la République, avec une impertinence spirituelle et une fougue d'irrespect, que les corps constitués acceptent comme les vieillards, au seuil de la tombe, sourient aux plus furieuses gamineries de leurs petits-enfants. Tristan Bernard, dans de petits actes, fera vivre des escrocs bourgeois ou autres ; combinant leurs filouteries, tantôt comme des opérations de commerce courantes, tantôt comme de spirituelles revanches sur la mauvaise destinée. Claudel, avec l'emportement et la foi d'un prophète, criera son indignation de l'avaricieuse et de l'incroyante Bourgeoisie.

De haut en bas, c'est la démolition, le ravage fragmentaire et superficiel. Les vêtements, puis la peau du corps social organisé, sont arrachés pièce à pièce par les dramaturges. Les raisons profondes de ce désordre et de cette dévalorisation de la morale, ne sont pas atteintes à la base. Pas un mot sur le labeur d'en bas. Pas d'examen des grands problèmes.

Il est juste de dire, cependant, que cette fois, sans arriver à donner une vue d'ensemble de la société française, les auteurs dramatiques, par à-coups, avec un sens de l'analyse, un souci du réel et une puissance qui l'emportent sur ceux de leurs aînés, offrent une réduction, du spectacle de « la Comédie humaine » morcelée, éparpillée sans doute, mais dans leurs divers petits tableaux, aussi exacte que possible,

— 160 —

Le Silence des Poètes

La classification, ordonnée ici, entre les auteurs de la fin du xixe siècle et ceux du début du xxe, peut paraître arbitraire. Elle correspond pourtant à une réalité. Il est exact que Lavedan, Donnay, Hervieu, Curel, etc..., ont continué leur carrière avec des succès après 1900, mais la trentaine passée, l'homme a acquis, sinon toutes les idées qu'il développera plus tard, du moins la forme définitive de ces idées. L'esprit, les tendances de ces écrivains étaient ceux de l'autre siècle. Les éléments de leur observation et de leur discussion dataient déjà, et après avoir profité de leurs leçons, leurs successeurs les dépassaient par une hardiesse, une pénétration, une habileté technique évidemment perfectionnées.

Les poètes qui cherchaient une nouvelle expression et un rajeunissement des symboles lyriques ont quelque motif d'en vouloir à Rostand... Par ses imitateurs maladroits, il leur fit indirectement tort.

Une représentation de L'Electre, d'Alfred Poizat, au Théâtre antique d'Arles

— 161 —

. II

(Copyright by Librairie de France. 1923)4

Les directeurs de théâtre, au lendemain de Cyrano, avaient senti subitement qu'il « fallait faire quelque chose pour les poètes ». La pièce en vers attirait le public et procurait de grosses recettes.

Par la faveur de ce zèle subit, que ne guidait nullement l'amour des Lettres, un certain nombre de versificateurs et quelques poètes, à leur surprise, furent accueillis dans les théâtres et joués. Devant des échecs répétés, cet enthousiasme s'éteignit rapidement.

La pièce en vers, sauf Rostand, ne payait pas. On se le tint pour dit. Il y eut donc encore sur la place une certaine « demande » pour le « genre Rostand ». Ces contrefaçons, qui prolongeaient, sans la reviviscence du génie, une forme lyrique déjà ancienne, irritèrent les poètes contre l'auteur de Cyrano. Les entrepreneurs de spectacle n'avaient pas su choisir, les interprètes du lyrisme faisaient absolument défaut, la presse, de plus en plus travaillée par le chancre rongeur de la publicité, corrompue par camaraderie ou par intérêt, avait eu des dénigrements stupides ou des enthousiasmes maladroits. La critique évoluait déjà vers le prospectus.

Il resta aux poètes les arènes méridionales, les théâtres en plein air, et les scènes d'exception. Ferdinand Hérold, Rivollet, Magre, Lionel des Rieux, Emile Verhaeren, Edouard Ducôté, Francis Viélé-Griffin, André Gide, Henry Ghéon, Alfred Mortier, Jules Bois, Louis Payen, Alfred Poizat, donnent dans ces conditions des œuvres originales ou des adaptations de théâtre antique, mais les uns et les autres ne peuvent poursuivre une réelle carrière dramatique, ceux-ci parce qu'ils sont plus poètes que dramaturges, ceux-là par lassitude, mais presque tous parce que le contact répété avec le public, -le vrai public, leur manque, pour parvenir à se connaître eux-mêmes et acquérir la maîtrise de leur talent.

Ceux que la Comédie-Française et l'Odéon ont produits : Rivollet, Jules Bois, Magre, Albert du Bois, Hérold, Rivoire, ne sont pas les plus originaux.

La facilité inimitable de Rostand a gâté le public, qui veut comprendre tout de suite. Les promoteurs du vers libre n'ont pas trouvé leur formule définitive et il faut, pour aborder le théâtre, un verbe absolument fixé.

Rivoire : Il était une bergère, aux Français (1903), Gabriel Nigond : Le Cœur de Sylvie, « 1812 » (1910), Mademoiselle Molière, Emile Veyrin, mort prématurément : L'Embarquement pour Cythère (1904), continuent le Parnasse, très loin de Rostand. Fauchois avec Beethoven (1909), et Rivoli (1911), monte un instant, soulevé par le génie de la musique et aidé par une certaine adresse scénique. Le souffle est insuffisant. Il retombe.

La Comédie a deux aventures ridicules : La Courtisane, d'Arnyvelde, qui fait grand tort à un excellent homme de lettres, et le Chérubin, de Croisset, retiré à la répétition générale, erreurs dues à l'incompétence de jugement des comédiens et de l'administrateur, qui n'ont pas encore réclamé Cyrano pour leur répertoire et qui ont laissé partir Les Romanesques.

Ce silence des poètes sur la scène française fut un très grand dommage. Seuls, Paul Claudel, Jules Romains, et Georges Duhamel apparaissent, mais tardivement, et à une heure où le public, saturé de prose et de réalisme, fatigué de l'analyse, sentira le désir, le besoin inconscient du grand espace, du vaste horizon où la pensée s'élance, se perd et cherche avec une angoisse enivrante un sens à l'éternel devenir des sentiments humains.

Théâtre comique » Théâtre social

En face de ces tentatives d'une renaissance du théâtre poétique, avortées pour les raisons exposées plus haut : désaccord entre les dramaturges poètes, sur la question de la forme, insuffisance d'encouragement aux auteurs lyriques

et médiocrité pour ainsi dire systématique des comédies en vers choisies par les directeurs, les vaudevillistes, eux, ne varient guère leur manière. Bisson s'éteint dans la vulgarité, avec une grosse jovialité de vaudevilliste malin, mais lourd comme un âne mort. Hennequin et Valabrègue produisent des vaudevilles à trucs, frisant la féerie : Coralie et Cie (1899), Paul Gavault, Charvay ont une touche plus légère : L'Enfant du Miracle (1903), Madame Flirt (1901) avec Georges Berr. Néanmoins, leurs amusantes pasquinades ne parviennent pas à être autre chose que

Romain COOLUS, par de Losques

des canevas bien tissés, assez souvent rapiécés et empruntes a d anciens vaudevilles dont ils ont relevé la saveur par des exhibitions de couples ou de trios dans des lits. Romain Coolus, (Les Amants de Sazy) après avoir insuffisamment réussi dans la comédie psychologique fait ses débuts dans ce genre, plus rapproché de ses moyens.

Pierre Veber se classe à part : Gonzague (1903), Loute (1902), Que Suzanne n'en sache rien, (1899). Cet auteur, d'un charme incisif, se gaspille à travers une production incessante et d'innombrables collaborations. Il dilue

Pierre VEBER, par Cappiello

son humour délicat, dans un courant de trivialités où parfois son esprit clair et vif jaillit, limpide comme le scintillant filet d'une source pure qui s'en va se mêler aux remous d'un torrent bourbeux.

Pierre Veber reste l'auteur d'un livre ému, amusant et profond : Amour-Amour. Il aura signé beaucoup de vaudevilles...

Georges Feydeau, lui, ne fut jamais autre chose qu'un auteur dramatique, mais d'un imprévu fantasque, inimitable. Sa force comique, abondante, sursautante et agile, est faite d'une ingéniosité miraculeuse, servie par une observation très fine. Ses farces excentriques sont de vraies comédies et elles ont l'allure débridée de pantomimes clownesques. L'Hôtel du Libre-Echange (1894) qu'il a signé avec Desvallières, La Dame de chez Maxim's (1899) sont des chefs-d'œuvre de l'imbroglio. Paradoxes de la mesure dans l'outrance et de l'équilibre dans l'extravagance, malgré cette effrénée surcharge de quiproquos, de rebondissements et de bousculades, malgré tant de culbutes et de sauts périlleux, les vaudevilles de Feydeau conservent un sens et un équilibre. La continuité et la coordination de ses multiples

actions, parfaitement maintenues, le sauvent de l'absurde. Dans le genre, nul ne l'a dépassé encore et au milieu des disgracieuses obscénités divaguantes et balourdes des scènes comiques, les pièces de Feydeau gardent un indéfinissable bon ton, de chic parisien, osé, fantasmagorique, jamais vulgaire.

Sûr de lui, Georges Feydeau pouvait tout faire et tout dire. Jamais il n'eut de mauvais goût. Il a mis en scène un jeune prêtre, (Le Bourgeon 1906), et il s'en est tiré. Vers la fin de sa carrière, lorsque la mode sévit des pochades, roulant sur les détails de l'intimité physique la moins élevée, Feydeau sut

trousser quelques-unes de ces saynètes scabreuses : On purge bébé (1910), Mais ne te promène donc pas toute nue (1911). L'avenir n'oubliera pas le nom de ce jongleur aux gestes élégants et vertigineux, qui, dans les dyonisiaques

modernes, fut l'équilibriste de l'inattendu, le prestidigitateur de l'invraisemblable.

Yves Mirande semble rechercher sa succession. Au milieu de toutes les collaborations de cet humoriste boulevardier, il n'est pas aisé de démêler sa personnalité et les sources de son invention.

L'affaire Dreyfus, et !e mouvement social si fugitif que son émotion a déterminé, suscita les essais du Théâtre du Peuple de Romain Rolland. Cet écrivain considérable dont la voix a perdu de son autorité, parce que, dans des heures tragiques, par une erreur incompréhensible, elle ne s'est fait entendre qu'à travers la frontière, n'était pas doué pour le théâtre. Ses pièces : Le Triomphe de la Raison (1899), Danton (1900),

Le 14 Juillet (1902), ne sont pas le meilleur de son œuvre. Lucien Besnard a fait joué Le Domaine (1901) au Gymnase. Mirbeau, auteur des Mauvais Bergers (1892), a donné : Les Affaires sont les Affaires (1902), drame naïf et vivifié par une fureur émue. On doit à Anatole France L'OrmeZdu Mail, comédie manquée dont l'insuccès fut racheté par Crainquebille (1903) que l'on peut inscrire comme un modèle de comédie populaire puissamment humaine, et dont. le comique hardi et émouvant s'en va rejoindre Molière et Labiche.

La Comédie-Française, qui s'est annexé la médiocre farce de Boubouroche (Courteline) et la pochade de L'Anglais tel qu'on le parle (Tristan Bernard) n'a pas encore pensé à faire entrer dans son répertoire cette pièce si chargée de bon sens pitoyable et de forte et distrayante vérité. Anatole France, comme Rostand, manque à l'affiche des Français. Dans notre beau pays, les facétieux trop souvent ont le pas sur la pensée et sur la poésie.

Dans le parti opposé, Paul Bourget (L'Emigré (1908), La Barricade (1901),

Le Tribun (1911), a poursuivi ses thèses favorites avec l'autorité de son nom, de son talent et, si l'on en croit la rumeur, avec une collaboration occulte qui

Lucien GUITRY dans Crainquebille

suppléait à son inexpérience d'auteur dramatique. Il est assez vraisemblable que, pour Crainquebille, Anatole France eut aussi recours aux conseils avisés d'un grand artiste. Ce sent des mystères qu'il n'est pas permis d'approfondir. Au regard de ceux qui connaissent la manière de ces deux maîtres et l'admirable intelligence scénique de leur interprète Lucien Guitry, une telle supposition n'a rién de désobligeant pour ceux-ci, ni pour celui-là.

Le véritable théâtre populaire s'organisait pourtant en dehors des écrivains et des penseurs. Les premières salles de cinéma allaient ouvrir leurs portes.

Là, serait la distraction des masses; de là pouvait sortir aussi leur enseignement.

Par un hasard, ou plutôt par un enchaînement de mobiles trop complexe pour être étudié dans ces pages, les plus brillants auteurs de cette nouvelle

génération sont des jeunes hommes riches ou influents venant des classes aisées et abordant par conséquent le théâtre avec un acquis d'expérience, des moyens de loisirs et d'observation, une culture et une mâturité d'esprit indispensables aux descripteurs de la vie.

Seuls, les poètes possèdent le monde rien qu'en ouvrant les yeux. Il faut aux prosateurs des laboratoires, des instruments et des sujets d'expériences. Ces choses-là se paient.

Capus, Bataille, de Flers et Caillavet, Bernstein ont eu de grandes possibilités dont leur talent s'est enrichi.

Imaginez Capus ingénieur, Bataille rapin besogneux, de Flers fonctionnaire, Caillavet marchand de fruits, Bernstein employé chez un coulissier, et tous maintenus par des nécessités d'existence dans un cercle étroit de travail et de relations. Auraient-ils percé si tôt, si vite, si complètement ? Personne ne l'imagine.

Le romancier peut élaborer son œuvre lentement en accumulant les faits et les réflexions. Les revues, les cénacles seront son tremplin. Le dramaturge, lui, peint sa fresque sur

Portrait-charge inédit d'Alfred CAPUS par Gassier

un grand mur, devant quoi la foule défilera. Les conditions actuelles font que ces murs, les théâtres, sont très coûteux. Question d'argent ou d'influence,

dont le départ est toujours la fortune, ou tout au moins l'indépendance absolue.

Ces conditions se modifieront peut-être. Elles sont actuellement la règle. En tous cas, nous leur devons, par la sévérité même de la sélection qu'elles imposaient, des comédies et des drames remarquables, où, sans parvenir à une représentation large et totale de notre société, des auteurs avisés, adroits, pleins de talent, ont serré de plus près que leurs aînés la réalisation de ces vastes tableaux. Aucun cependant de ces écrivains n'a eu l'instinct de la foule, la visée sociale. Le théâtre populaire s'élabore loin d'eux, sans qu'ils veuillent y penser. Les muettes visions du cinéma vont s'appliquer à narrer des aventures que ces conteurs au verbe, retentissant dédaignent. Ils ne voient pas l'avenir.

La Philosophie du hasard

Le 2 avril 1901, Alfred Capus offrait aux Parisiens l'éthique d'une philo-

sophie souriante et dédaigneuse exprimée dans La Veine : «Tout s'arrange». Comme Amants, comme Cyrano, La Veine est une date, le point culminant du succès d'un écrivain et le tournant d'une évolution des esprits.

La vie considérée comme un jeu de hasard et la société comme une maison de jeu, la vanité de l'effort, la certitude du dénouement toujours heureux, cette manière de ne rien prendre ni au tragique, ni au sérieux, cette négation du libre arbitre et de la volonté, ce « nitchevo » parisien prêché à la foule par un homme d'esprit, sur une des plus élégantes scènes de la capitale de la France, troublée encore par l'Affaire, envahie par la bohème

Alfred JCAPUS

à l'époque de La Veine

de tous les mondes, par ses propres outlaws, ce credo de l'insouciance eut un retentissement énorme. Ce fut la détente.

-

On se déchirait entre Français, on était inquiet, agacé, énervé, mais quoi ? « Tout s'arrange, tout s'arrangera. A demain les affaires sérieuses! » Ce fut comme une apaisante piqûre de morphine qui laisse l'esprit lucide et béat, abolit la volonté, pervertit le jugement et, à la frontière de l'abrutissement, exalte l'illusion de l'intelligence.

La philosophie de Capus est celle d'un joueur misant sur la probabilité et confiant dans le hasard heureux par une bienveillante indolence de caractère. Il oscille entre Descartes (Toutes les passions sont bonnes et peuvent devenir mauvaises), car il a une parfaite culture classique, et Bernouilli, car il est un scientifique patient et pour lui le hasard est un mot intelligible. Il est surtout un Parisien et, bien qu'il n'ait pas collaboré à La Vie Parisienne, sa tournure d'esprit, ses dialogues journalistiques (en collaboration avec Fernand Vandérem) son champ d'observation l'apparentent directement aux Lavedan, aux Donnay et aux Hermant du journal de Marcelin. Son théâtre est parisien, du Paris de la Bourse, des joueurs et des courtiers marrons engagés dans ce genre de travail mal défini qui embrasse toutes les entreprises et conduit à la fortune ou à la prison. Il est Balzacien par ses types de joueurs, de spéculateurs et de tenanciers de claquedents, les plus vraisemblables que l'on ait jamais mis à la scène : La Bourse ou la Vie (1900), Brignol et sa fille (1894), Monsieur Piégois (1905). Son élégance est un optimisme railleur qui accentue chez les pires drôles, sans avoir l'air d'y insister, le côté bon garçon, inconscient, miséricordieux, dénué de calcul résolument pervers. Comme personne, il aura réussi à ne pas faire le diable aussi noir qu'il l'est et selon le proverbe anglais : To give the devil his due. Ses personnages féminins ont une énergie, une indépendance et une décision qui manque à presque tous ses types d'hommes. Entre ceux-ci, menés par le hasard et celles-là, inspirées par leurs sentiments ou leurs passions, il y a un abîme.

Peu d'écrivains auront, ainsi que Capus, noté cette volonté, ici anarchique, et là raisonnée, des femmes dominant les hommes : Les Maris de Léontine (1900), Notre Jeunesse (1904). Sans accents violents et sans acquérir une réputation d'iconoclaste, Capus aura jeté, de Rosine (1897) aux Deux Ecoles (1908), le discrédit et pas mal de ridicule sur l'institution du mariage.

Comme observateur, reconnaissons son insistance à nous montrer le rôle énorme joué dans notre société nouvelle par la bohême, les arrivistes sans le sou, que tous les métiers et toutes les bassesses servis par le hasard heureux, peuvent conduire aux sommets et même, après des avatars assez sinistres, à l'honorabilité et la respectabilité. Monsieur Piégois, tenancier de tripot, proxénète probable et usurier certain, est une figure du temps, tracée avec une extrême habileté.

La facture de Capus est plus soignée que logique et ses dénouements plus satisfaisants que conformes à la réalité. Son dialogue possède le charme particulier de l'entretien bien mené entre gens aptes à s'entendre et dans lequel une foule d'aperçus ingénieux, amusants, piquants, profonds parfois, sont jetés, effleurés

et presque toujours exprimés à demi-mot... Causeur aimable, il laisse au spectateur le plaisir un peu vaniteux d'achever sa .pensée et de se croire de la sorte autant d'esprit que l'auteur.

On peut se demander pourtant si cet optimisme de bonne grâce chez Capus ne dissimule pas une sorte de spleen latent, une détresse obscure, sous un dandysme de plaisante mine et qui crie peut-être par lassitude, par dégoût, par crainte, comme un de ses héros en face d'une crise imminente : « Non, il ne se passe rien, il ne s'est rien passé! »

L'anarchique volupté et l'ironie dissolvante

Il se passait bien des choses pourtant dans cette vie de Paris qui résume la vie de tous les Français, opinions, sentiments, passions. La mêlée terrible des appétits empêche les mariages jeunes et n'amène à la fortune, à la réussite, que très tard. L'âge d'être heureux n'est pas toujours la jeunesse et les amoureux de la vie et du théâtre avaient reculé le temps d'aimer. Les amants de quarante ans et plus se multiplient à la scène. Arnolphe cesse d'être ridicule. Eléonore est plus touchante que jadis. Les vieilles amoureuses, les délaissées, les éperdues criant leur désespoir devant le froid miroir révélateur des yeux de leurs jeunes amants, ont trouvé leur animateur scénique avec Henry Bataille.

Laissons les premières pièces qui ne furent, pour ce peintre et ce poète à ses débuts, qu'un apprentissage de la scène : Ton sang (1897), La Lépreuse (1894), mais dans lesquelles se révèlent déjà son tourment et sa sentimentalité chargée de complications charnelles et d'impressions artistes.

Bataille naît avec Maman Colibri (1904) le jour où, ayant pris connaissance de la vie parisienne, il emprunte à des événements, à des faits de l'existence, des aventures et des personnages qu'il transpose et à travers lesquels il incorpore les sensations virtuelles ou réalisées de sa propre expérience. On peut mettre des noms connus sur ses personnages.

Maladif, épuisé avant l'âge, chercheur d'une volupté qui le fuit, enfiévré de désirs inapaisés, Bataille a composé de tragiques figures de femmes, hurlantes de souffrance, râlantes de concupiscence, terrifiées de l'approche du déclin, croulante argile humaine effritée par le temps et qui sent l'horreur de son retour à la poussière. Dépourvues des consolations du mysticisme, du devoir ou du dévouement, ni épouses, ni mères, ni amies, soutenues par leur seul orgueil et le souvenir de leurs ivresses, leur désolation atteint au grandiose. Tendres,

lourdes et troublées, elles subodorent la chaleur du lit, l'humidité des caresses. Leur frénésie jaillit de l'irritante obsession des étreintes. Ce sont des sexes. Maman Colibri (1904), L'Enfant de l'Amour (1911), La Femme nue (1908), La Vierge folle (1910) sont des œuvres qui dureront, car Bataille a su parer ces terrifiantes créations avec un art extrême et, sur ces faces fiévreuses et fardées, sur ces masques tavelés, ridés, creusés, les larmes brûlantes qu'il fait ruisseler ne sont point laides. Ces sursauts d'afflictions sans noblesse, il les assouplit dans une recherche de beauté, émouvante presque toujours, et pourtant maniérée

Henry BATAILLE, par lui-même.

en quelques parties. Bataille est un esthète. Il y a en lui de l'Oscar Wilde, du Dante Gabriel Rosetti, et, par taches, de l'échotier mondain à scandales.

Musique des mots, chatoiement des images, caresse des évocations poétiques, déguisements, cascades de fleurs, lettres pathétiques, sonate au clair de lune, parfums, potins mondains et des gros mots aussi... tout lui est bon pour créer une atmosphère étincelante, aveuglante, papillotante, tapageuse, énervante autour de ses femmes damnées, ivres de sensualité révoltée. Elles se meuvent à travers un décor verbal incroyablement ornementé, enjolivé, historié jusqu'au clinquant par la main nerveuse d'un artiste dont le défaut, assurément, est de ne pas toujours demeurer simple et dont le mérite,

avec une inlassable habileté, est le rendu frémissant d'une sensibilité féminine à bout de nerfs et prête à tous les abandons.

Son théâtre a été qualifié d'impur. Mais quelles amours restent vraiment pures dans la lutte? De ses drames exposés sans pudeur, et dénoués dans des catastrophes logiques, sort, obscure et vague, une grande pitié qui mérite tout de même ce beau nom. Une vieille courtisane trop parée et qui pleure, en offrant son stupre inassouvi, est tout de même une femme.

En face de ce haletant passionné, pour qui l'amour ne fut jamais qu'un

désir, un regret, une plainte, Flers et Caillavet, avec la plus impertinente jovialité, ont couvert de ridicule les maîtres de l'heure. Que Flers et Caillavet aient fait œuvre de démolisseurs, cela n'est pas douteux. Ils ont commencé par un dieu de l'Olympe : Les Travaux d'Hercule (1901), ils ont continué avec les rois, avec les parlementaires, les ministres, les académiciens, et même le Président de la République en personne!

Dans leurs comédies de demi-teinte (Les Sentiers de la vertu (1903), ils

ont singulièrement badiné sur la fidélité conjugale. Leurs comédies sentimentales L'Amour veille (1907), Primerose (1911), sont des pièces aimables avec lesquelles on fait sa fortune ; leurs bouffonneries sont des tableaux satiriques qui établissent une renommée.

Capus a l'esprit à demi-mot. Flers et Caillavet ont de l'esprit à tous les mots. Lavedan insiste sur le trait, eux, ils glissent pour l'enfoncer. Donnay découpe des ombres, eux ils taillent dans des réalités. Le Roi (1907), Le Bois sacré (1900), L'Habit vert (1913), sont autre chose que des comédies infiniment amusantes : ce sont des documents de mœurs, des pamphlets lancés avec impertinence au nez des autorités, de la monarchie, de l'administration, du corps gouvernemental et de l'Académie française, que le peuple respecte encore, par la raison qu'il prend ce cénacle électif bien plus pour un monument que pour une Assemblée.

Ayant eu l'heureux privilège de vivre

Robert DE FLERS

parmi les opulents et les comblés, frayant avec les grands de ce monde, académiciens, ministres, gens arrivés, célébrités de tout ordre, ces deux jeunes hommes d'esprit, agacés, peut-on croire, par ces soutiens de la société qui s'appuient sur elle, au rebours du peuple qui voit dans l'Institut un bâtiment et non pas des hommes, virent, eux, que ces personnages étaient surtout des choses, des habits, des titres et des mots. Ils s'en sont donc amusés comme l'on s'amuse des choses. Et puisqu'ils n'en souffraient pas trop, ils ne mirent dans leur

jeu ni férocité amère, ni passion de revanche, mais seulement la joie de se moquer, d'être irrévérents, le plaisir français, dangereux et séduisant, de n'être pas dupes des sottises auxquelles on ne met pas un terme par le fait que,

G.-A. DE CAILLAVET

les tenant pour ce qu'elles sont, on cesse d'y attacher de l'importance.

Dans la légèreté délicieuse de leurs comédies des Variétés, on retrouve, appliqué aux drôleries, le sens contemporain de l'analyse, Caractères et traits de mœurs, leur invention a toujours pour support le réel. Leur caricature est un calque retouché, leur saillie railleuse est la pirouette d'une pensée, leur scénario un conte en marge de l'histoire.

On a dit d'eux qu'ils avaient pris leur bien partout, mais les mémoires du temps appartiennent à tout le monde. Ce n'est pas le bon peuple qui les a entendus. Leurs modèles étaient croqués parmi leur public. Ils ont étrillé ceux qui les applaudissaient, comme la cour de Louis XVI applaudit Figaro à la veille de la Révolution ; et lorsque l'Académie, sans

rancune ou par prudence, a reçu de Flers dans son sein, c'était un neveu de Beaumarchais qui pénétrait sous la Coupole.

Quant à la Révolution, elle était faite.

Amants et Voleurs

Au rebours de de Flers et de Caillavet, Henri Bernstein n'a pas d'esprit. Tout différent de Bataille, il n'est pas artiste. Sa culture est sommaire, sa philosophie simpliste et son style sans nuances. Il possède, ce qui supplée à presque tout au théâtre, le don de la vie, l'art de la synthèse et la faculté extraordinaire de pouvoir plaquer dans ses pièces d'énormes récits pour remplacer des scènes et qui n'ont pas l'air de récits, mais s'animent comme des tableaux avec le mouvement, la couleur, l'allure heurtée, contractée, passionnée de l'action.

Le monde des idées ne lui appartient pas. Son domaine est celui des faits.

Là, il prédomine et il a imprimé à ses pièces une précision, une robustesse et une véridicité qui le classent au premier rang. Son observation paraît toute neuve, directe et vécue. Il n'est pas arrêté par un acquis de lectures et de rêveries. Il a un œil de voyageur qui voit tout avec un regard impressionné vivement dans l'instant et que ne brouille pas la complexité des comparaisons, des analogies et des similitudes. Il s'ensuit que ses personnages appartiennent au type moteur le plus caractérisé. Leurs sentiments se traduisent en actes

immédiatement. D'impérieuses nécessités matérielles les subjuguent et les conduisent.

On ne peut le rapprocher que d'un écrivain américain probablement de même origine que lui : Jack London, le romancier, génie inculte et spontané, qui absorba la vie ardente des pionniers du Nouveau-Monde, la pompa avec une imagination puissante pour en faire jaillir dans son œuvre l'élémentaire et féroce splendeur.

Parvenus, décavés, rastas, escrocs, érotomanes, amoureuses perverties ou détraquées, se livrent dans les pièces de Bernstein à de furieux combats, pour maintenir leur prestige, satisfaire leurs aises et nourrir leurs amours avec la bestialité, l'égoïsme sans frein, la frénésie animale des coureurs de piste et de chercheurs d'or du Klondyke. Presque toutes les tragédies de Bernstein et les meilleures, comme La Rafale (1905), la plus complète dans le genre, ou Le Voleur (1907), ont pour mobile cette infectieuse question d'argent qui se mêle à tout, empoi-

Henry BERNSTEIN

sonne et pourrit tout et tous, tous ceux qui n'ont pas l'énergie de limiter leurs besoins. Et les héros de Bernstein ont des besoins auxquels ils cèdent comme les enfants cèdent aux leurs et par une débilité mentale analogue. Ils ne commandent pas à leurs réflexes.

Le phénomène et la leçon morale de ce théâtre de l'action frénétique, et qui n'est pas sans beauté, c'est au milieu d'un mouvement paroxystique, l'aboulie de ces êtres mus par leurs instincts, atteints par la démence impulsive de l'idée fixe. Humains, stupidement humains! Humains...

La facture de Bernstein est moins la brusquerie que le raccourci. J'ai indiqué son procédé capital : le long récit faisant tableau et qui, par la force de cette inspiration motrice, se déroule ainsi qu'une scène avec l'accélération et le remous des gestes dans l'émotion des spectateurs. Son œuvre est monochrome, sans le moindre repos du rire, mais non dépourvue de la brève flamme d'une poésie qui n'est pas contenue dans les mots, mais se réfracte par instant au-dessus de cette zone glaciale et farouche des instincts aux prises, ainsi que

par Toulouse-Lautrec

l'aurore boréale éclaire parfois les nuits polaires, avec les reflets du beau soleil dont la flamme vivifie au loin, très loin, un autre monde plus clément et plus varié où s'épanouissent des fleurs.

Le schéma des pièces de Bernstein se découpe presque toujours sur une question d'argent, un marché ou une escroquerie. Son talent réaliste, assez rude, amalgame les instincts de la sensualité et du lucre que les autres écrivains séparent à tort. Les drames de l'amour échappent très rarement à cette complication de l'impérieuse nécessité qui réagit si puissamment sur tous les actes de notre vie. Balzac, qui n'était pas israélite, a magnifiquement confondu les deux tragédies de l'amour et de l'argent. L'imiter en cela est un mérite.

Dans son œuvre comique, Tristan Bernard a. introduit le même élément d'intérêt. Encore que Tristan Bernard ait réussi, seul ou en collaboration, des comédies-vaudevilles : (Le Petit Café (1912), Le Danseur inconnu (1910), trop visiblement calquées sur des anciens succès (sauf Triplepatte (1903) avec Godfernaux) dans ses comédies vraiment

originales, il s'amuse à déchiqueter avec une sournoise bonhomie le manteau fort usé des conventions de la morale courante, et le plus souvent il fait jouer les ressorts curieux de l'escroquerie habile ou naïve. Ses héros sont toujours « amants et voleurs », surtout voleurs. Ils mettent de la volupté dans leur filouterie. Ce ne sont jamais que de pâles coquins, de la très médiocre espèce, voleurs

à la tire ou maraudeurs d'affaires écorniflant les marges du Code. Tristan Bernard a donné de la sorte des petites choses amusantes et décousues, relevées par la saveur d'une imagination un peu cynique et débraillée, très personnelle. Les trois actes de Monsieur Codomat (1901) contiennent tout le procédé de Tristan Bernard.

Le remous Claudelien

Dans cette période (1904-1910) les petites scènes dont le début a été le « Théâtre d'application » (la Bodinière des années 90) commencent d'attirer l'attention du public. Le Grand Guignol donne des petits mélos express sensationnels et des pochades signées Maurey, Laumann, Dieudonné, Level, Mirande, etc., etc... André de Lorde est le maître de ce théâtre dit de « terreur » (Au Téléphone, en collaboration avec Ch. Foley). Les autres scènes du même ordre sont consacrées à la galanterie. On y joue des opérettes de salon (Chonchette, de Flers et Caillavet, musique de Terrasse ; La Fiancée du Scaphandrier, Franc-Nohain, musique de Terrasse), des saynètes à femmes. On y dépense et on y gâche beaucoup d'esprit. C'est le véritable théâtre de la foire qui, d'une part, aura son complet épanouissement dans les tableaux-parades de Sacha Guitry et, d'autre part, amènera (peut-être!) par la carence des autres scènes, une sorte de renouvellement par en bas dont nous ne percevons pas encore aujourd'hui même tous les effets, mais qui n'en est pas moins sensible.

Les humains, les hommes, les femmes, ne vivent pas que de préoccupations sexuelles. Nourris de pain et de chair, au-dessus de leurs ventres, leurs poitrines se gonflent de l'air, invisible sur terre et couleur d'azur dans le ciel. Inquiets de la signification de leur destinée, ils se tourmentent de l'inconnu, de l'infini. Ils veulent une explication à l'univers et cette anxiété est un autre désir qui leur fait, comme pour le désir charnel, bâtir des rêves magnifiques et dont ils croient s'assouvir.

A la poursuite de l'impossible certitude, ils aiment aussi changer, se renouveler dans la variation.

Le théâtre d'analyse extérieure, de rapacité, de sensualité parée, étalée, étudiée, avait, dans ses spectacles, donné tout ce qu'il pouvait offrir de divertissement. Les auteurs, par leur genre même, étaient claquemurés dans ces petits trois actes (quatre au plus, rarement) simples exposés de crises habilement nouées, au milieu de décors toujours pareils, décrivant la vie de Paris et son

Une page du manuscrit autographe de Tête d'Or, de Paul CLAUDEL (Collection Doucet)

tourment passionnel, étroit. Ce théâtre de parisianisme moléculaire limité aux opulents, et pour ainsi dire à une seule classe, ne pouvait pas aller très loin.

Le cinéma, multipliant ses salles dans tous les quartiers, attirait et repaissait la curiosité du public...

Rostand était une joie et ne suffisait pas. Bernstein une secousse, Bataille un délire, Capus de l'aimable ironie, de Flers et Caillavet de l'hilarité intelligente, Feydeau un baladin charmant, les autres auteurs suivaient, imitaient (Kistemaeckers, Frondaie, de Croisset, Guiraud, René Peter, Artus, Besnard, etc.. ) et le goût du public se transformait,

La discussion lassait, la satire épuisait sa veine, la réalité, toujours perçue dans le détail, sans vaste ensemble, fatiguait l'attention. Les yeux se fermaient, regardaient en dedans, les fronts se penchaient, la réflexion venait Une introspection laborieuse travaillait les intelligences. Des sensibilités cherchaient leur épanchement.

Les conceptions maîtresses de Taine, sa patiente analyse et sa lente généralisation, le scepticisme scientifique de Renan, l'amoralité artiste de Guyau, la frénésie égoïste de Nietzche que l'on retrouvait dilués dans la substance des œuvres dramatiques, avaient perdu de leur crédit.

Bergson avait ouvert aux esprits de nouveaux horizons. Dans les hautes classes cultivées, les traditionnelles et rigides disciplines catholiques avaient retrouvé une grande force de séduction. On allait croire bien plus à l'intelligence spontanée des choses qu'à leur observation consciente, et la tendance française éternellement critique mêlait son âcreté savoureuse à ce renouveau de mysticisme.

Paul Claudel est un éclatant exemple de cette évolution. Un poète, encore un poète, dans des œuvres lyriques, injouées la plupart, allait-il donner la pâture attendue ?

Les marionnettes pseudo-shakespeariennes de Maeterlinck (La Princesse Maleine, Tintagille) n'avaient pu paraître sur la scène qu'avec de la musique. Monna Vanna (1902) est un drame quelconque, L'Oiseau bleu (1902) n'a vécu que grâce aux décors russes charmants qui l'encadraient et donnaient à ce faux conte d'Andersen, sans une image poétique neuve, la légèreté et la profondeur mythiques qui lui manquaient. Littérairement au contraire et dramaturgiquement, l'œuvre de Paul Claudel se suffisait à elle-même et elle a impressionné nombre d'écrivains. Cette œuvre est nombreuse et forte.

Sur le public qui lit, Paul Claudel a agi. Sur le public qui va au théâtre, il demeura à peu près sans effet. N'oublions pas que Becque, dans son genre, eut un sort analogue. L'Annonce faite à Marie (1912), Le Pain dur, L'Otage (1911), sont parfaitement jouables. Néanmoins, alors qu'une grande partie de la jeune

élite intellectuelle de l'époque inclinait vers un renouveau de mysticisme, vers un néo-catholicisme affirmés, la masse des Français sceptiques restait sans aucune foi. Les grands mystères satiriques de Claudel (on ne peut que dénommer ainsi ces longs poèmes dialogués, animés de personnages symboliques, la Foi, la Haine, la Bourgeoisie, le Réformateur, la Juive, la Conception Immaculée, etc...) s'adressent à des auditeurs animés de la ferveur, ou tout au moins de la confiance religieuse. Ces auditeurs, Claudel ne les a jamais eus en nombre. Il n'avait pour

Paul CLAUDEL en ambassadeur

lui qu'un groupe restreint d'artistes, de pieux enthousiastes et les dilettantes.

Il manqua aussi d'interprètes.

L'appareil scénique, comme les acteurs doués de la puissance de l'interprétation lyrique déchaînée, n'existaient pas. Le théâtre vit des acteurs. Ces automates inspirés seuls, peuvent donner l'existence totale aux œuvres dramatiques. Pour les plus grands écrivains, ce sont mieux que des porte-voix, des porte-pensées. Les lyriques surtout, dépendent d'eux, devant la foule. Seuls, ils dispensent l'émotion collective pour quoi le drame est conçu et qui est sa fin.

Inutile de dire que Claudel non plus n'a pas trouvé la presse.

Sans éveiller dans l'âme des spectateurs l'émoi d'une foi absente, L'Otage et Le Pain dur flambaient des feux d'une satire irritée, percutante, nouvelle, qui aurait secoué la

masse. La bourgeoisie -régnante,'. encore une fois en faisait les frais. L'Annonce faite à Marie certainement « moins public » que ces deux autres tragédies, a eu quelques soirées heureuses. L'Otage à l'Odéon (1913) a rempli quelques salles brillantes.

Ces soirées doivent être notées. Elles avaient un sens et elles eussent pu être suivies de beaucoup d'autres. La faillite de Claudel est la confirmation de cet étriquement de nos scènes, organiquement sans ressources pour produire

autre chose que des pièces d'un réalisme moyen renfermé dans un étroit horizon.

Joué souvent, Claudel aurait achevé son éducation de dramaturge, car, par certains accents, il possède la voix populaire. Ses vastes compositions, pareilles aux grandes peintures des Primitifs, avec des personnages sertis d'or, légendaires et idéalisés, évoquant Eschyle, les prophètes bibliques, l'image d'Epinal, Walt Whitmann, les extases verlainiennes, l'Imitation, eussent conquis une partie de la foule. Au moins, Claudel a suscité, encouragé, l'inspiration d'autres poètes suivant la même route vers le lyrisme grandiose.

Ah! que les poètes ont manqué à la littérature dramatique ! Eux seuls pouvaient la rénover.

Vers le Théâtre de synthèse

Le mouvement était acquis. La réaction se faisait. Un lyrique également, Jules Romains, essayait, lui, autre chose : le drame d'action collective.

Un auteur, moins brillant, un réaliste de vieille école du Théâtre Libre, Emile Fabre, était parvenu

Emile FABRE alpiniste

le premier, par un instinct singulier, dans deux pièces : La Vie publique (1902) et Les Ventres dorés (1905) à donner cette impression d'une action unique faisant mouvoir de multiples acteurs agissant ainsi qu'un seul individu, animé des mêmes passions ; fort simples à la vérité.

Phénomène curieux, le Chœur devenait le Protagoniste.

Ces pièces de Fabre sont difficilement lisibles : des scénarios que, seul, le mouvement des jeux de scène font vivre.

L'Armée dans la ville (1911) de Jules Romains n'est qu'une tentative excentrique, un tour de force du même genre, mais trop voulu et jusqu'ici sans lendemain.

Il est bien difficile de penser que le Drame, individualiste par essence, puisse se condenser dans les émotions d'une foule. Les émotions collectives manquent de nuances et de variété. Le théâtre est monothéiste.

On cherchait la stylisation, la simplification des lignes. On voulait faire tomber les murailles, élargir les frontières de la représentation scénique. On

avait vaguement l'impression que les auteurs ne possédaient pas le cadre et les couleurs qu'il leur aurait fallu.

Au lieu de se mettre à la mesure du monde si vaste, si agité, si coloré, si changeant, le théâtre ne présentait que des études savantes, artistes, spirituelles, mais bornées, évoluant dans un horizon restreint et sans puissance conjecturale, sans préoccupation de l'au-delà religieux, philosophique ou social! L'au-delà de l'air, les quatre vents de l'esprit.

Le Théâtre des Arts, fondé par un homme de goût, Rouché, tenta une rénovation scénique, avec des artistes acquis à ses tendances, comme les peintres Dethomas, Dresa, Piot...

Jules ROMAINS

Les moyens étaient insuffisants. Des décorateurs !

Il aurait fallu aussi des écrivains et des architectes novateurs et bâtir une scène avec des machines.

Le Théâtre des Arts a fait preuve d'un éclectisme louable : Le Carnaval des Enfants, de Bouhélier (1910), drame poétique de psychologie ; Les Frères Karamazov, de Dostoïewski, par Copeau et Croué (1911) ; Marius vaincu, tragédie classique d'Alfred [Mortier (1910) > La Nuit persane, turquerie pastiche de J.-L. Vaudoyer (1911) ; Le Chagrin dans le Palais de Han, de Louis Laloy (1911), etc. Il n'a eu aucune influence littéraire, mais ses spectacles ont heureusement stimulé le public

et surexcité le goût qui s'éveillait des incarnations pittoresques.

L'ère des comédies de la vie parisienne était à son déclin. Dans ce genre, on semblait avoir tout fait. Et pourtant, on avait à peine esquissé les sujets. La comédie sociale restait toute entière à écrire.

Qu'importe! La vie de l'imagination s'en va vers l'avenir, son élan est irrésistible !

De nouveaux écrivains surgissaient, travaillaient, scrutateurs plus insistants de la pensée, et qui en poursuivaient les origines, la naissance, la croissance, et les altérations jusqu'au plus profond de l'être. On cherchait à atteindre l'inconscient.

Et, comme ces investigations subtiles ne peuvent se traduire, même résumées, qu'avec beaucoup de mots, chose impossible à la scène, il fallut concentrer leurs faisceaux dans des figures synthétiques. On fit appel à la mimique, au hochement de tête, au sourire, aux silences. On condensa en inscrivant des formations de pensées, des embryons de sentiments. Une véritable idéographie

dramatique venait au secours de ce théâtre de synthèse qui semblait devoir succéder au théâtre d'analyse. Crommelynck, Duhamel, Ed. Schneider, Lenormand, Jean Sarment, J.-J. Bernard, au lieu de «dire» allaient «indiquer» aux spectateurs, par des suggestions, ces obscures vacillations du comportement individuel, et leur révéler ce qui se passe (ce qui peut-être se passe) très loin, dans l'arrière-fond mystérieux des âmes, ainsi que ces grondements, ces lueurs et ces fumées alentour des volcans, décèlent le feu souterrain prisonnier et prêt à jaillir.

Il semble difficile qu'un tel art de synthèse puisse se passer de lyrisme. Il paraît impossible, à moins de personnalités exceptionnellement intuitives ou d'une sensibilité égoïste profonde, qu'il puisse également se passer d'érudition.

L'influence de Claudel, comme celle de Jules Renard, sont ici manifestes. En les étudiant, on comprend vers quoi tendent les écrivains dramatiques de la nouvelle école.

Claudel a suggéré les larges enveloppements inactuels, ces hautes illustrations stylisées et presque sans figures de second plan. Jules Renard a suggéré le procédé des réticences, des notations silencieuses, des images vives et condensées, du dialogue bref et qui pense tout le temps. L'un et l'autre sont des imagiers symbolistes, Claudel profondément lyrique, Renard exagérément sensible et concentré.

Tous les deux mélancoliques, anxieux, pleins de soucis, chargés de toutes les peines humaines, parlant aux âmes. Claudel avec de grands cris, Renard avec des soupirs. Pathétiques et recueillis, ils s'extériorisent par des figurations d'idées. C'est le point de départ d'un art qui peut aller très loin.

Duhamel, qui donna au Théâtre des Arts une tragédie claudélienne : Le Combat (1913) a beaucoup mieux réussi une comédie de ce nouveau style : Dans l'ombre des statues (Odéon), vers la même date.

Jean SARMENT

CROMMELYNCK

J.-H. LENORMAND

Une page du manuscrit autographe de Poil de Carotte, de Jules RENARD (Collection Doucet)

Tabarin et l'Enclose

Ce mouvement vers la synthèse, et le dépouille-. ment des détails, vers la simplicité, ce détachement du réalisme et de ses éclats variés et brutaux a fait la fortune d'un auteur comique: Sacha Guitry.

Il y a d'autres raisons de circonstance qui sont venues au secours de l'habileté de cet habile. Pourtant, ces contingences auraient été de nul effet, sans la lassitude ressentie d'une manière encore indécise, mais certaine, dans le public et parmi les jeunes auteurs, pour l'esprit brillant, les imbroglios compliqués, l'observation serrée, lassitude qui, en quelques occasions et dans le cas Guitry spécialement, a aidé le succès de la platitude.

Jules RENARD, par Valloton

On était fatigué du trop vrai, du trop exact et même du vraisemblable. Les auteurs étincelants d'esprit perdaient de la faveur, un peu par jalousie, un peu par amour du changement, par cette inconsistance humaine, grâce à laquelle la brume est accueillie comme un soulagement après de trop longues journées lumineuses.

Sacha Guitry, pour des petits théâtres, fabriquait de courtes saynètes. Il dialoguait, et il donnait une forme scénique rudimentaire, lâchée, disloquée, sans façon, à des historiettes et des propos de café. Il avait juste ce genre de verve de l'amuseur qui a la réputation « d'en raconter de bien bonnes ». Et il les racontait lui-même, en compagnie de sa femme, avec rondeur, l'air bon enfant de n'y pas attacher d'importance, et de rire au nez des gens. Parfois, il mettait en scène des détails de sa propre vie, ses amis, son logis. Cela paraissait vécu, observé, et très fin. C'était seulement facile, coulant et d'assez bonne humeur, et une sorte de curiosité familière, attachait avec bienveillance les yeux sur ce couple rigolo et funambulesque. Il était le phénomène dans l'entresort forain, auquel on pouvait toucher. Alors, quelques-uns l'ont pris au sérieux et l'on a dit : « Molière! Molière avec Armande Béjart! »

Oh! oh! non c'est Tabarin avec Francisquine.

Les pièces de Sacha Guitry sont des parades. Elles en ont le sel fort gros, la

Sacha GUITRY et sa femme Charlotte LysÈs dans Le Veilleur de Nuit

spontanéité sans gène, la fugitive insignifiance, l'inspiration d'actualité. Sans leur auteur, le bon lanceur de boniments, ce n'est plus rien. Puis, comme à la foire, dans la baraque des bonshommes de cire, Sacha Guitry s'est mis à exhiber les grands hommes : La Fontaine, Debureau, Béranger, Pasteur... Il s'est arrêté, sentant le ridicule.

Etre Tabarin, qu'il s'en console, c'est être quelqu'un. Molière, en compagnie des beaux esprits de l'époque, a écouté avec plaisir ses pantalonnades ingénues et il lui a emprunté certains tours de sac. Tabarin est un conteur, lui aussi, sur la route...

Marie Lenéru est le dernier auteur qui se révèle avant 1914 : Les Affranchies, La Triomphatrice, Le Redoutable. Enveloppée dans elle-même par son infirmité et par une subjectivité féminine innée, Marie Lenéru est une enfant de Curel. Enclose comme

lui dans une pensée double, dont elle ne se dégage pas, sourde au

monde extérieur, elle pose des cas de conscience sans les développer et sans les résoudre. Son dialogue a une vigueur apparente et c'est elle, pourtant, qui ne cesse de parler. Romancier, essayiste, elle se serait peut-être complètement expliquée. Elle a, un instant, donné l'illusion de l'action dramatisée. Elle était livresque. Livresque, au théâtre!...

Marie LENÉRU

La guerre et son lendemain

Et puis le cyclone de 1914 éclata...

Pour alimenter le brasier, où l'Europe consumait ses richesses, les Gouvernements payèrent très cher les aliments de l'incendie. L'or ruissela à l'arrière, pendant que, sur le front, les jeunes hommes périssaient... Donc, les théâtres rouvrirent avec les cinémas et, bien munis d'argent, les spectateurs s'empressèrent pour les remplir.

On s'enrichissait. La fortune changeait de mains, se répandait. Les femmes, matériellement libérées, achevaient de s'affranchir comme elles l'entendaient. Une classe disparaissait, sans que l'on s'en aperçut : la bourgeoisie moyenne.

Le livre et le théâtre allaient avoir un public nouveau et bien plus nombreux. Les enrichis subits, petits et grands, entraient en possession, dans la joie et dans la crainte. La révolution européenne ouvrait son ère, instaurée sur une hécatombe sans précédent, au milieu des trépas atroces et de la ruée des jouissances affolées.

Le théâtre ne dit rien de cela.

La censure veillait! Une pièce analogue au Feu, de Barbusse, ou à La Vie des Martyrs, de Duhamel, n'aurait pas pu paraître. L'arrièrefront se faisait partout une vertu de ses gains et de ses plaisirs. La censure veillait et elle veille encore.

Bataille, inlassable, essaya de comprendre, anticipa sur les événements, et écrivit l'inutile Amazone (1916). Il était déjà en dehors du courant. Bernstein (L'Elévation, 1917), en fit autant pour subir le même sort...

Devant la disparition horrible des géné-

Paul GÉRALDY

rations fauchées, les idées des survivants, presque partout étaient frappées d'un vieillissement soudain. La guerre précipitait les heures.

Ce fut la gloire des amuseurs. Sacha Guitry renforça sa réputation. Tous les marchands d'orviétan faisaient fortune.

Seuls, deux auteurs dramatiques, dignes de cette qualification, sortirent : Paul Géraldy aux Français et François Porché chez Antoine.

Les Noces d'argent (1917) de Paul Géraldy, datent visiblement de l'inspiration d'avant-guerre. Rattachée plutôt à l'école de Becque qu'à celle de Porto-Riche, cette pièce ne donne pas la vraie mesure de ce jeune écrivain, de sa délicatesse attendrie, de sa notation psychologique minutieuse, aiguë, un peu étroite, mais éclairée par la flamme d'une sentimentalité poétique très pure.

Les Butors et la Finette (1916) de François Porché, drame symbolique

claudélien, inspiré par la

guerre, obtint un vif succès,

preuve que ce genre avait

accès auprès de la foule,

lorsque sont interprétés ses

sentiments directs. François

Porché, poète, paraît man-

quer de fantaisie. Sa seconde

pièce, La Jeune Fille aux

joues roses (1919), l'a du

moins prouvé momentané-

ment. François Porché est

un des rares écrivains

français qui connaissent

la Russie d'avant - guerre.

Que ne s'inspire-t-il de

l'émouvante aventure de

sa jeunesse, qu'il a vécue

dans le pays du désastre

total ?

Le cinéma avait enfin

produit une vraie pièce :

The Cheat (Forfaiture), et

une grande évocation mys-

tico - philosophique assez

obscure, mais suggestive,

Intolérance, de Griffith. Le

François PORCHÉ

cinéma essayait de manier

l'action cohérente et de présenter des idées. Il y parvenait, avait gagné du terrain et cherchait à rejoindre le théâtre.

Enfin, l'armistice vint, et la paix!...

Les banquiers, derrière les politiciens, se mirent à gouverner le monde aux finances exploitées et détraquées. Ce fut l'atmosphère pourrie et bouleversée du Directoire, la griserie en pleine catastrophe, l'ivresse des plaisirs, le renversement des destinées, et comme en l'An IV, le fourmillement des petites « boîtes » avec leurs farces poissardes ou lubriques, pendant que, sur les grandes scènes, les auteurs d'avant-guerre essayaient de se maintenir et de se prolonger, tout vieux comme ils le sont, de tant de morts derrière eux.

Frappés de cette sénilité irrémédiable, alors qu'ils peuvent se croire dans la force de l'âge, lesquels d'entre eux pourront durer ?

La Dramaturgie du subconscient

Il serait vain, injuste et puéril de formuler une opinion catégorique sur les nouveaux auteurs dont le talent, évidemment en puissance dans les années d'avant-guerre, se sont dernièrement révélés.

Les pronostics sont incertains comme les temps que nous traversons. Seules des tendances peuvent être indiquées.

Cessons de discuter Nicolet et son singe et toutes les Emma Lyonna qui, au sortir du promenoir du Vaux-Hall, pour prodiguer des exhibitions de leur beauté et de leur talent, bâtissent ou subventionnent des petites scènes. Signalons seulement le sérieux danger qu'ils font courir au théâtre, avec leurs encombrants tréteaux, si luxueux soient-ils, si spirituels que soient les atellanes dont ils régalent la foule. Ce ne sont que de jolies baraques. Pendant que le cinéma élargit ses visions et s'efforce de parvenir au Drame, les théâtres diminuent leurs cadres et se consacrent à des soties qui, pour joviales qu'elles soient, n'en constituent pas moins une régression de l'art. La satire, cet élément puissant de la littérature dramatique (et quelle époque y prête mieux que celle-ci ?) se réfugie, brillante, mais sommaire et sans portée, dans les cabarets chantants. Elle part de trop bas.

Pas une pièce sur la guerre. Duhamel, le visionnaire admirable, le philosophe de la connaissance du monde, ne donne que des pochades : L'Œuvre des Athlètes (1920), Lapointe et Ropiteau (1921), indignes de sa géniale sensibilité.

Charles Méré, qui avait débuté heureusement (La Captive, 1919) s'égare dans le mélo. Pas une pièce sur la richesse nouvelle, les tragédies des Gouvernements, la confusion et la détresse des peuples, sur les dieux qui s'en vont, le crépuscule de l'Europe, la foudroyante évolution des mœurs. Ce serait à croire qu'il ne se passe rien autour des théâtres. La grande comédie de mœurs n'a plus d'auteurs. Le Balzac du théâtre ne s'est pas révélé. Viendrait-il, d'ailleurs, qu'il est trop tard. On va vers autre chose que le réalisme extérieur. Les nouveaux écrivains essaient le développement dramaturgique du subconscient.

Sur les petites scènes, un auteur qui avait donné des œuvres plus fortes (Le Baptême, 1907), Alfred Savoir, atteint de cette contagion de nanisme littéraire régnante, offre des piécettes intéressantes et vives, observées au moins dans le dialogue et dans les caractères. Savoir promet d'être le Meilhac

de la nouvelle vie parisienne cosmopolite. Ce Meilhac slave, d'un comique rude, à fond sinistre, d'une sensualité à coups de knout, un Watteau le couteau entre les dents est le seul qui donne le ton du jour.

Les grandes scènes comiques classées, dans ce genre, n'ont rien représenté qui ait cette vigueur.

Paul Raynal (Le Maître de son cœur, 1920), donne une comédie intéressante. Charles Vildrac (Le Paquebot " Tenacity 1920), a réussi un très joli proverbe d'un sentiment classique, français, parfaitement juste.

Crommelynck, (Le Sculpteur de masques (1911) fait de l'analyse psychologique romantique dans un style flamand très coloré. Jean Sarment, (Le Pêcheur d'ombres (1921) s'assimile ingénieusement Ibsen avec une clarté plus douce, inspiré comme Edouard Schneider par le raisonneur allégorique norvégien.

J.-H. Lenormand apporte au théâtre un esprit d'investigation scientifique, de la vigueur, une pensée (Les Ratés (1920), Le Temps est un songe (1919) et une curiosité, ardente mais un peu sombre, qui lui enlève de la force persuasive. Il semble pourtant posséder une maturité et une maîtrise qui font beaucoup espérer. De tous les jeunes, il est le plus robuste et le plus cultivé.

J.-J. Bernard (Le Feu qui reprend mal, 1921) promet un écrivain subtil d'une grande distinction.

Ces derniers auteurs, cités plus haut, offrent, quelle que soit leur manière et leur valeur, un grand intérêt. Ecartés par leur tempérament, ils ont une direction commune. Les artistes doivent avoir les yeux fixés sur ces pionniers qui vont à la découverte de quelque chose de non atteint encore. Trouveront-ils ? Ils poursuivent l'extériorisation au théâtre de l'inconscient.

Ils tendent de surmonter les difficultés de la représentation scénique des oscillations, à travers les actions humaines, de ce second moi obscur, instinctif et automatique, de cette originelle volonté aveugle sans pouvoir discriminant et qui remonte sans cesse vers le moi conscient dont il est l'inspirateur et parfois le guide ou le maître. L'analyse devient irréalisable. Les obstacles à la figuration claire, précise et circonscrite des palpitations du subconscient dans le cadre d'un scénario dramatique, obligent ces écrivains pénétrants au resserrement de la synthèse et à l'interprétation symbolique.

La tâche de ces audacieux est incroyablement ardue. Il convient de les signaler en saluant leur effort. Ils sont peut-être l'avenir.

Ils ont eu pour les mettre en lumière, les scènes d'exception qui, heureusement, en même temps que les scènes galantes, se multiplient : l'Œuvre, la Flamme, la Chimère... où des producers remarquables les secondent.

Jacques COPEAU

Georges PITOÊFF, dans Hamlet

Gaston BATY

Les grands théâtres, sauf le Français et l'Odéon (et encore !) sont absolument fermés aux jeunes dramaturges, par de déplorables combinaisons occultes ou avouées d'auteurs directeurs, de millionnaires en mal de théâtre et d'entrepreneurs dépourvus de flair. La situation pour ces nouveaux venus serait tragique sans ces scènes à côté qui leur sont parfois ouvertes.

Ces producers qui méritent d'être signalés, comme les meilleurs serviteurs d'un

art si dépendant des moyens matériels, auprès de LugnePoë qui conduit l' « OEuvre » et de Jacques Copeau qui fonda le « Vieux-Colombier », sont Pitoëff le Russe, et Baty le Français. Pitoëff et Baty, les derniers venus, sont néanmoins les premiers par l'invention, le goût et la science scéniques. Avec bien peu de chose, des rideaux, quelques meubles, des schémas de plantes et d'arbres ou des silhouettes indiquées de monuments, ils construisent une décoration, ils en donnent l'illusion, ils la suggèrent avec un tact surprenant, et diversifient les aspects. Les gestes savamment réglés des acteurs font le reste.

Lugné PoÊ

La pièce en trois actes va, espérons-le, disparaître. Le drame, grâce à ces ingénieux artistes, pourra se mouvoir enfin à l'aise dans le temps et dans l'espace.

Il faudra tout de même bâtir un jour le grand théâtre équipé et éclairé à la moderne, qui permettra tous les spectacles. Attendons.

Les yeux neufs

Le théâtre subsiste avec les passions et les instincts du public. Chamfort, qui se suicida de dégoût au début d'une crise analogue à celle que nous traversons, l'a dit : « Le théâtre renforce les mœurs ou les change. Il faut, de nécessité, qu'il corrige le ridicule ou qu'il le propage. »

Henri BECQUE à 30 ans.

Voici le public. Le public est tout nouveau.

Il n'a rien vu, il ne sait rien et il a une hâte fébrile de tout voir et de tout comprendre.

En regardant la photographie d'une représentation de l'opéra de Moscou bolchevisé, bondé de pauvres hères crasseux et faméliques s'empilant, les yeux écarquillés, dans la luxueuse salle de spectacle, je pensais à notre public français.

La comparaison n'est pas gracieuse sans doute. Elle s'impose pourtant, en tenant compte de la distance. Le public qui s'entasse dans les théâtres de Paris et de la province (car il n'y a jamais eu pareille affluence en dépit des plaintes des directeurs) est composé de gens, non point sous-nourris comme les bolchevicks, mais surnourris, fort ignorants, et pour lesquels ce plaisir est tout neuf. Ces enrichis, commerçants, industriels, artisans, agriculteurs, devant cette enivrante apparition de la vie fictive, devant ce mirage du

rêve réalisé, sont pour la majorité, des riches d'hier, et aussi ils écarquillent les yeux et ils ouvrent leur cœur avec la même candeur que les misérables bolchevicks exaltés par la faim.

Ce public, mêlé de toutes les classes, ne ressemble nullement au public de l'avant-guerre. Il est plus simple, pas blasé du tout et enflammé d'une ardeur de vivre et de jouir qui n'est pas encore rassasiée. Il est à la fois plus naïf et plus averti. Le cinéma lui a montré, dans son cortège fantastique de visions, pas mal de réalités (beaucoup plus qu'on ne le veut bien dire) avec des personnages choisis pour leur beauté ou pour leur force physique, et très souvent, d'une expression intense. Il est donc moins accessible aux réalités truquées et

maladroites, mais, en revanche, il accepte, par sa fraîcheur d'impression, toutes les audaces fantaisistes, car il a vu la guerre et les épisodes les plus pharamineux ne le trouvent pas sceptique. Ce public est excellent. Il est populaire. Avec lui, on peut tout oser, tout imaginer, et tout dire. Il est prêt à tout comprendre.

Il admettra très bien cet art mystérieux nouveau, pourvu que les situations présentées soient fortes et claires et les figures nettement accentuées. Il voit les vifs et sensationnels tableaux des événements contemporains se succéder sous

ses yeux avec une rapidité vertigineuse et un imprévu foudroyant. Il n'en saisit que l'ensemble. De plus, il est pressé de comprendre, pressé de s'instruire, pressé de s'amuser, comme il a été pressé de s'enrichir, et comme il est pressé de dépenser. Rien ne l'étonne, rien ne le choque ; tout l'intéresse. Il a beaucoup moins d'idées toutes faites et il cherche ses idées. Les femmes, parmi cette foule d'après-guerre, sont très actives, très influentes. Elles veulent maintenant dominer les hommes et imprimer la forme de leurs pensées sur l'opinion. Elles comptent de plus en plus auprès de leurs compagnons masculins pour lesquels leur jaillissante sensibilité est un stimulant intellectuel. Ceux-ci et celles-là sont attentifs profondément.

Regardez-le ce public. Il a sur son visage les traits encore indécis, ondozants et plastiques du monde

Affiche par Toulouse-Lautrec.

nouveau qui se dessine. Parlez-lui. 'll est jeune. Il interroge sa destinée.

Aujourd'hui, plus que jamais, le conteur sur la route peut arrêter les hommes en leur narrant de belles histoires, leur histoire même, qui a pour eux tant d'attraits, transfigurée par son imagination. Jamais le bavard sorcier n'a eu meilleure occasion d'exercer ses sortilèges. Jamais les hommes n'ont été plus assoiffés de l'entendre. Jamais ils n'ont été plus empressés à se livrer à sa magie. Ils viennent de vivre dans l'épouvante, et ils ne savent pas encore où ils vont.

Qu'il parle, le conteur, et si son charme les gagne, si sa véracité les saisit, si ses chimères les fascinent, alors sur le sombre humus de l'oubli, tu t'épanouiras dans leur âme, fleur divine, espérance, toi dont le parfum apaisant les terreurs et remplissant les âmes d'une confiante audace, permet qu'on se remette en chemin d'un cœur léger.

Affiche dessinée par Bataille, pour Résurrection.

.0

BIBLIOGRAPHIE THEATRALE

PAR

JEAN BONNEROT

Cette bibliographie des vingt-cinq dernières années théâtrales 1895-1920 n'a pas la prétention de donner le nom de tous les auteurs dramatiques français ayant fait jouer des pièces depuis vingt-cinq ans, ni pour chacun des auteurs choisis la liste complète de toutes leurs pièces. Le choix dicté par le texte peut sembler arbitraire, puisqu'il se borne à 158 auteurs et que beaucoup d'entre eux tels que Sardou, Gavault, Hennequin, etc., étaient déjà connus depuis dix ou vingt ans ; leurs Pièces antérieures ou postérieures à 1894 font partie de leur œuvre et la constituent dans son ensemble ; à ce titre, elles ne devaient pas être éliminées. Cependant là encore un choix s'imposait : c'est ainsi que souvent livrets d'opéra ou d'opéra-comique, piécettes en un acte, ou fantaisies de salon ont été écartés pour laisser place aux seules pièces importantes. Un chapitre spécial ayant été consacré (Tome II, pp. 97-128) à la Littérature Française à l'Étranger, les auteurs dramatiques tels que Albert Du Bois, Mceterlinck, Verhaeren, etc., ont dû être supprimés de cette liste, bien que leurs pièces aient été jouées et souvent créées sur des scènes françaises.

Pièces imprimées et non représentées, pièces jouées et non imprimées y figurent également. Pour chaque auteur, on trouvera :

1° Les dates et lieux de naissance - ou de mort ; ces renseignements, d'ordre confidentiel, n'ont pu souvent être obtenus et parfois ne sont donnés qu'à titre de simple indication, mais non contrôlée.

2° Le théâtre complet — quand il existe - avec le dépouillement, par tome, des pièces, lieu et date de la première représentation, et les recueils collectifs groupant, sous un titre général, Plus de deux Pièces (ex. : Du Désir au Fruit défendu de Michel Provins).

30 La liste alphabétique des titres de Pièces. Toutefois, lorsqu'une pièce paraissant en librairie se trouve réunie à une autre — contemporaine ou Plus récente — pour former un volume, cette unité bibliographique a été conservée pour éviter les confusions. Deux petites barres / / séparent simplement les deux Pièces qui se suivent sur la même ligne.

L'ordre strictement alphabétique des titres a été préféré à l'ordre chronologique pour la commodité des recherches. Les titres commençant par un, une, sont classés à u.

Quant aux Pièces écrites en collaboration, comme on ignore en général quel auteur est inscrit le premier sur la couverture ou l'affiche, elles figurent aux noms de chacun d'entre eux.

On a cru utile de donner en abrégé pour chaque pièce les renseignements suivants :

1. Genre de la Pièce : c. comédie, dr. drame, op. opéra, opt. opérette, pant. pantomime, tr. tragédie, vaud. vaudeville ; — 2. Le nombre d'actes : a. ou de tableaux : tabl. ; — 3. La mention des pièces en vers : v. ; — 4. Le nom du collaborateur : coll. et du musicien qui a composé la musique : mus. ; — 5. Le théâtre où la Pièce a été jouée pour la première fois et la date. Certains noms de théâtre ont dû être abrégés : en voici la liste. Bouffes Par. Bouffes Parisiens, Com. Franç. Comédie Française, Com. Par. Comédie Parisienne, Fol. Dram. Folies Dramatiques, Gymn. Gymnase, Nouv. Nouveautés, Op. Com. Opéra Comique, Renais. Renaissance, Sarah Bern. Théâtre Sarah Bernhardt, Vaud. Vaudeville ; — 6. L'éditeur quand la Pièce a été imprimée et la date de publication : celle-ci est presque toujours la même que celle de la première représentation ; aussi est-elle indiquée seulement quand première et publication ne coïncident pas. Le nom de l'éditeur figure, en italique, après la date de la représentation. Voici la liste des noms des éditeurs qui ont été abrégés. Charp. Charpentier, Fasq. Fasquelle, Flam. Flammarion, 111. Illustration, Lib. Th. Librairie Théâtrale, Merc. de Fr. Mercure de France, N. R. F. Nouvelle Revue Française, 011. Ollendorf, Lib. Mol. Librairie Molière.

Le millésime des dates est en abrégé : 97 = 1897, — 00 = 1900, — 07 = 1907. Pour établir cette Bibliographie, la première de ce genre, on a eu recours aux collections suivantes :

10 Le Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale, — qui s échelonne actuellement (en 83 volumes) de 1897 à 1925 et s'arrête à Kur (classement alphabétique et par auteurs de Pièces imprimées ; la mention des théâtres et de la première représentation figure entre parenthèses), — et les suppléments sur fiches dans la salle de lecture de A à Z. (Séries rouge et blanche).

2° L'Almanach des Spectacles d'Albert Soubies qui, de 1874 à 1913, donne par années et par théâtres les Pièces représentées avec la distribution des rôles. Trois tables alphabétiques décennales (1873-1891 Il 1892-1901 Il 1902-1913) par titre de Pièces et non par auteurs aident les recherches.

3° Les Annales du Théâtre et de la Musique de Noël et Stoullig — 1875-1916 — trente volumes qui donnent par années et par théâtres l'analyse, la distribution et le compte-rendu des Pièces représentées sur les principales scènes parisiennes. Plusieurs théâtres — de second Plan — y sont omis. Aucune table ni de titres de pièces ni de noms d'auteurs ne complète la collection.

40 L'Almanach des Théâtres année 1922, par Augustin Aynard (Stock 1924) qui est le comPlément de l'Almanach de Soubies et des Annales de Stoullig, et donne par théâtres de 1917 à 1922 la liste des pièces représentées — créations et reprises — avec les distributions, mais sans table alphabétique. Le volume préparé pour les années 1923 et 1924 n'a pas paru.

50 Le Catalogue général des œuvres dramatiques et lyriques faisant partie du répertoire de-la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (de la rue Henner) : ce catalogue récaPitulatif, établi à l'aide de la Bibliographie théâtrale, publiée, chaque année, par l'Annuaire de la Société, donne dans leur ordre alphabétique les titres des Pièces représentées depuis 1833 avec le théâtre, la date, nombre d'actes, etc. Le tome I va jusqu'au 31 décembre 1859 ; II, 1860-1898; dès lors, Périodes décennales, 1899-1909 ; 1909-1919.

60 Les Ephémérides théâtrales publiées pour les années 1907-1920 par Henri de Curzon dans le Bulletin de la Société de l'Histoire du Théâtre, donnant jour par jour les pièces créées, ou reprises sur les différentes scènes de Paris, sans aucune table alphabétique.

70 L'Annuaire des Artistes, qui, depuis 1920, donne chaque année, par théâtre, la distribution et l'analyse des Pièces représentées au cours de la saison (ler juillet à fin juin) : rubrique rédigée par Jean Bonnerot ; une table alphabétique des titres de Pièces est en tête de chaque volume.

Il faut ajouter : Nos auteurs et compositeurs dramatiques, de Jules Martin (Flammarion, 1897), qui est une sorte de Bottin théâtral donnant pour chaque auteur la liste chronologique des Pièces jouées jusqu'en 1897 avec l'indication du théâtre et la date de la première représentation ; — Le Théâtre Libre d'Adolphe Thalasso (Mercure de France, 1909), qui donne les listes 1° par ordre chronologique de programme avec la distribution, 20 par ordre alphabétique d'auteurs, et 3° par ordre alphabétique de titres, des Pièces jouées de 1887 à 1896 au Théâtre Libre ; — le répertoire de H. Joannidès : La Comédie Française de 1680 à 1900, dictionnaire général des pièces et des auteurs (Plon Nourrit 1901 ^ avec Tables 1° alphabétiques par titres de pièces, 20 par noms d'auteurs et 30 chronologique. Uniquement pour le répertoire de la Comédie-Française. Suppléments annuels depuis 1901 sur le même plan.

Il faut ne pas oublier surtout les collections de la Nouvelle Bibliothèque de la Comédie Française, fondation Auguste Rondel, où se trouve réuni, classé et constamment tenu à jour tout ce qui intéresse le théâtre ancien ou contemporain, français ou étranger. Le classement des pièces est par noms d'auteur et, pour chaque auteur, dans l'ordre chronologique des premières représentations afin de permettre les additions ; toutes les pièces, imprimées ou non, ont de Plus leur dossier de coupures de journaux collées sur fiche, programmes, articles de revues, etc. Trésor inestimable et certainement unique au monde pour l'histoire du Théâtre, auiourd'hui transférée à la Bibliothèque de l'Arsenal.

ADAM (Paul), 7 décembre 1862, Paris,

2 janvier 1920, Paris.

L'AUTOMNE, dr. 3 a. [Collab. Gabriel Mourey] Interdit par la censure - 3 fév. 93. Kolb. 93.

LE CUIVRE, dr. 3 a. [Collab. André Picard] Com.

Paris. 16 déc. 93. Ollend. 96.

LES MOUETTES, p. 3 a. Com. Franç. 14 novembre 06. lllust.

AICARD (Jean), 4 février 1848, Toulon,

18 mai 1921, Paris.

Théâtre, 2 vol., Flam., :i.

1 WILLIAM DAVENANT, p. 1 a., Londres jer juillet 79.

- OTHELLO, dr. 5 a. v. Com. Franç. 27 fév. 99. II Au CLAIR DE LUNE, C. i a. v., Marseille 73. - PYGMALION, poème dr. 1 a. v., Odéon 72. - LE PIERROT DE CRISTAL, C. i a. v., Ecole Normale Sup. 21 fév. 03. - L'AMOUR GELÉ, C. i a. Porte St-Martin 80. SMILIS, dr. 4 a. Com. Franç. 23 janv. 84.

LA LÉGENDE DU CŒUR, p. 5 a. v., Orange 13 juil. 03.

Flam.

LE MANTEAU DU ROI, p. 4 a. v., mus. Massenet, Porte S'-Martin, 22 oct. 07. Flam.

LE PÈRE LEBONNARD, C. 4 a. v'., Th. Libre 21 oct. 89.

Com. Franç. 4 août 04. Flam.

ALBERT-BIROT (Pierre), 20 avril 1885,

Châlons (Charenie).

LE BONDIEU, dr. com. 5 a., 1 prélude et 5 intermèdes, Art et Action 11 mars 23. Edit. " Sic " 23.

LES FEMMES PLIANTES, dr. com. 4 a. (non représenté).

Edit. " Sic " 23.

L'HOMME COUPÉ EN MORCEAUX, dr. com. 3 a., pour aciobates jongleurs et équilibristes, Th. de Prague 22. Edit. " Sic "21.

SACOUNTALA, polydrame en 2 part. (non représenté).

Edit. " Sic "19.

MATOUM ET TÉVIBAR, OU HISTOIRE ÉDIFIANTE ET RÉCRÉATIVE DU VRAI ET DU FAUX POFTE, dr. pour marionnettes, Rome 15 juin 19. Edit " Sic

ANCEY (Georges de Curnieu, dit

Georges), 9 décembre 1860, Paris, 18 novembre 1917, Paris.

L'AVENIR, c. 3 a., Antoine 25 janv. 99. Stock 98. CES MESSIEURS, p. 5 a. Interdite par la censure oct. 01, Gymnase 2 juin 05. Rev. Blanche 02.

LA DUPE, C. 5 a., Th. Libre 21 déc. 91. Stock 92. L'ECOLE DES VEUFS, C. 5 a. Th. Libre, 27 nov. 89. Stock. GRAND'MÈRE, c. 3 a., Odéon 26 fév. 90. Stock.

LES INSÉPARABLES, C. 3 a.. Th. Libre 2 mai 89. Stock. MONSIEUR LAMBLIN. C. 1 a. Th. Libre 15 juin 88. Stock.

ANTHELME (Paul) (Paul Bourde dit). L'HONNEUR JAPONAIS, p. 5 a. 6 tabl., Odéon 17 avril.

12. Illust.

Nos DEUX CONSCIENCES, p. 5 a., Poite S'-Martin 15 nov. 02. Illust.

ARMONT (Paul) (Dimitry Petrocochino, dit), 26 septembre 1874,Rostojf(Russie).

ALAIN, SA MÈRE ET SA MAITRESSE, C. 3 a. [Coll. M. Gerbidon], Potinière 20 sept. 21.

LE CHEVALIER AU MASQUE, p. 3 a. 5 tabl., [Coll. Jean Manoussi], Antoine 9 avril 13. Lib. Th. 20.

LE COQ EN PATE, p. 3 a. [Coll. M. Gerbidon], Athénée 10 mars 16. Lib. Th. 19. Stock.

LE DANSEUR DE MADAME, c. 3 a. [Coll. Jacques Bousquet], Capucines 26 mars 20. L. Vogel 21.

L'VIOLE DES COCOTTES, c. 3 a. [Coll. M. Gerbidon], Michel 18 sept. 19.

LA MAISON DU PASSEUR, dr. 1 a. [Coll. Louis Verneuil], Châtelet 23 janv. 15. Lib. Th.

LES NUITS DU HAMPTON CLUB, p. 3 a. 2 tabl., [Coll.

Mouézy-Eon], Grand-Guignol 15 fév. 08. Stock 09.

SOURIS D'HÔTEL, p. 4 a. [Coll. Gerbidon], Fémina 13 oct. 19.

THÉODORE ET Cle, p. 3 a. [Coll. Nancey], Cluny 17 oct. 19.

LA TONTINE, C. 2 a. [Coll. M. Gerbidon], Antoine 27 mars 14. Lib. Th. 19.

LE TRÈFLE A QUATRE FEUILLES, vaud. 3 a. [Coll. NanPalais-Royal 14 avril 06.

LE TRUC DU BRÉSILIEN, vaud. 4 a. [Coll. Nancey], cey], Cluny 12 oct. 04. Lib. Th. 05.

LE ZÈBRE, p. 3 a. [Coll. Nancey], Nouv. 3 déc. 10.

ARNYVELDE (André) (André Lévy, dit),

29 novembre 1881, Paris.

L'AUTRE NUIT, p. 4 ac., L'Irrégulier, 30 mars.

LE CLOITRE, tr. lyr. 3 a., d'après Verhaeren, musiq.

Michel Maurice Lévy, Lyon 7 nov. 23.

LA COURTISANE, p. 5 a. v., Com. Franç. 16 oct. 06. Fasq. LA SILENCIEUSE, p. 1 a., Art et Action, jer déc. 22.

ARTUS (Louis), 10 janvier 1870, Paris. L'AMOUR EN BANQUE, c. fantaisiste 3 a. 4 tabl., Variétés 24 oct. 07. Lib. Th. 08.

CE QU'ON DOIT TAIRE, c. 1 a., Vaud. 20 avril 93. Lib.

Th. 98.

LA CHANOINESSE, c. 1 a. Gymnase 3 fév. 04.

CŒUR DE MOINEAU. c. 4 a., Athénée 5 mai 05. Lib. Th. LA CULOTTE, vaud. 3 a. [Coll. André Sylvane] PalaisRoyal 25 fév. 98. Lib. Th.

Du DROIT DE LA FEMME, C. i a. Th. du Champ de Foire fév. 98. Lib. 'Th.

LA DUCHESSE PUTIPHAR, farce romantique, 2 a. prol. v. mus. H. Bemberg. Th. d'Applicaticn 25 mai 92. Lib. Th. 03.

L'INGÉNU LIBERTIN OU LA MARQUISE DU MARMITON, cont. galant 3 a. [Mus. CI. Terrasse], Bouffes-Par. II déc. 07. Lib. Th. 08.

LES MIDINETTES, C. 4 a., Variétés 31 janv. 11. Em.

Paul 12.

LE PETIT DIEU, C. 4 a., Athénée 8 oct. 10. Em. Paul 12. LA POIRE, p. 4 a., Palais-Royal 7 mars 99. Lib. Th. LA PONETTE, C. 4 a. [Coll. Paul Fuchs], Athénée 27 nov. 06. Lib. Th. 07.

UNE TERRIBLE AFFAIRE, fant. 1 a., Le Havre 29 oct. 99.

Lib. Th.

ARQUILLIÈRE (Alexandre), 18 avril 1870,

Boën (Loire).

LA BRANCHE MORTE, c. 3 a., Antoine 11 oct. 20. LA GRANDE FAMILLE, p. 6 a., Ambigu 22 noy. 05.

Lib. Th. 06.

NÉVROSE, dr. 2 a., Grand-Guignol 19 mai 23.

ATHIS (Alfred) (Louis-Alfred Natanson, dit), 15 août 1873, Varsovie.

BOUTE EN TRAIN, c. 3 a., Athénée 30 janv. 08. CABOTINE, c. 3 a. [Coll. Tristan Bernard], Nouveautés 2 oct. 07.

LE COSTAUD DES ÉPINETTES, C. 3 a. [Coll. Tristan Bernard], Vaud. 14 avril 00.

LES DEUX CANARDS, p. 3 a. [Coll. Tristan Bernard], Palais-Royal 3 déc. 13. Illust.

GRASSE MATINÉE, c. i a., Antoine 12 juin 00.

LES MANIGANCES, c. 1 a., Antoine 3 fév. 05. Fasq. VIEILLE RENOMMÉE, C. 1 a., Antoine 3 avril 06. Lib.

Th. 09.

BARDE (André) (Bourdonneau, dit), 17 juillet 1874, Meudon (Seine-et-Oise). AFGAR OU LES LOISIRS ANDALOUS, op. 2 a. [Coll.

Michel Carré], Capucines 10 avril 09. Lib. Th. 10. LE BON NUMÉRO, c. 1 a., Vaud. 18 fév. 05. Fasq. 05. LE CAVALIER PIOCHE, vaud. 1 a., Gaîté 9 mai 07.

G. Ondet 09.

CHANGEMENT DE MAIN, C. i a., Capucines 2 avril 09.

G. Ondet.

LA COUVERTURE, c. i a., Capucines 7 oct. 09. G. Ondet 10 LA FAUSSE INGÉNUE OU LES MUSCADINES, op. 2 a. [Coll.

Michel Carré], mus. A. Cuvillier, Capucines 28 avril 10.

L'HÔTEL DU GRAND CERF, C. 1 a. [Coll. Michel Carré], Capucines 19 fév. 10. Ondet 12.

LA MAIN DROITE, c. 1 a. [Coll. F. Duquesnel], Variétés 3 nov. 06. Ondet 09.

MAISON DE RENDEZ-VOUS, p. 1 a., Grand-Guignol 25 mai 01. Ondet 09.

LA MAITRESSE DE PIANO, p. 5 a. [Coll. Félix Duquesnel], Sarah-Bern. 3 oct. 07. Fasq.

MONSIEUR COMPLOTE, C. i a., Mathurins 2 mars 96.

Ondet 09.

LA NUIT DE CHIPETTE, p. 1 a., Scala 3 juin 10. Lib.

Nouv. Siècle 10.

LA REINE S'AMUSE, op. 3 a., mus. Cuvillier, Marseille 31 déc. 12. Enoch 13.

[A reparu en 1920 sous le titre de LA REINE JOYEUSE]. SA FILLE, c. 4 a. [Coll. F. Duquesnel], Vaud. 10 oct. 11. SON PETIT FRÈRE, op. 2 a., mus. Ch. Cuvillier, Capucines 10 avril 07. Enoch.

SUZY, c. 1 a., Capucines 15 oct. 08. Ondet 09.

UNE MESURE POUR RIEN, C. 1 a., Capucines 20 oct. 05.

Ondet 09.

BASSET (Serge), 1865, Grenoble (Isère), 29 juin 1917 près Lens. L'AUBERGE ROUGE, dr. 2 a., d'après H. de Balzac, Antoine ier oct. 08. Lib. Th. ; nouvelle lyr. mus. Nouguès, Nice 21 fév. 10.

CE QUI ARRIVA AU PRÉCEPTEUR, p. 3 a., Bruxelles, Com. Mondaine 3 nov. 06.

DANS LA TOURMENTE, dr. mus. 3 a., mus. Henri Contesse, Nîmes ler mars 13.

L'ÉVASION DU CAPITAINE, dr. patriot. 5 a. [Coll.

Henry Darcourt], Gaîté Rochech. 3 mai 12. Joubert.

LA FAUTE, C. i a., Mathurins 14 nov. 03. Joannin 04. LA FEMME DE CÉSAR, C. 1 a. [Coll. Alf. Delilia], GrandGuignol 2 déc. 04. Fasq. 05.

LA GRANDE ROUGE, dr. social 4 a. (non représenté).

Chamuel 97.

LAURE, c. i a., Grand-Guignol 11 mai 03.

MON AMI L'ASSASSIN, dr. 5 a. 6 tabl. [Coll. Ant. Yvan], Ambigu 15 mai 13.

PETITS HOMMES, p. 1 a., Michel 21 janv. 10. Lib. Th. POSTE RESTANTE, C. 1 a., Odéon 29 oct. 03. Joannin. RACINE CHEZ ARNAUD, à propos 1 a., Com. Franç.

21 déc. 04. Fasq. 05.

UN CAS DE CONSCIENCE, p. 2 a. [Coll. P. Bourget], Com. Franç. 4 juil. 10. Plon.

UNE AVENTURE IMPÉRIALE, C. 1 a. [Coll. M. Hennequin], Capucines 10 fév. 10. Stock.

UNE AVENTURE DE FRÉDÉRICK LEMAITRE, C. 2 a., Œuvre (Th. Grévin) 7 juin 07.

UNE NUIT D'AMOUR, p. 1 a. [Coll. M. Hennequin], Grand-Guignol 24 mars 12.

BATAILLE (Henry), 4 avril 1872, Nîmes,

2 mars 1922, Rueil (Seine).

L'AMAZONE, p. 3 a., Porte St-Martin, 9 nov. 16 Il. LES FLAMBEAUX, p. 3 a.,Porte St-Martin 26 nov. 12. Charp. 17.

L'ANIMATEUR, p. 3 a., Gymn. 27 janv. 20. Illust. LA BELLE AU BOIS DORMANT, féerie 3 a. [Coll. Robert d'Humières], mus. Georges Hue, Œuvre 24 mai 94.

LA CHAIR HUMAINE, p. 3 a., Vaud. 10 fév. 22.

LA DÉCLARATION, C. 1 a. Grand Cercle 28 janv. 03.

Illust. 20.

L'ENCHANTEMENT, c. 4 a., Odéon 4 mai 00 Il. MAMAN COLIBRI, c. 4 a., Vaud. 8 nov. 04. Charp. 04.

L'ENFANT DE L'AMOUR, p. 4 a. Porte St-Martin 27 fév. ix. Fayard.

LA FEMME NUE, p. 4 a., Renais. 27 fév. 08 Il. - POLICHE c. 4 a., Com. Franç. 10 déc. 06. Fayard.

LES FLAMBEAUX, p. 3 a. Porte St-Martin 26 nov. 12.

Fayard.

L'HOMME A LA ROSE, p. 3 a., Th. de Paris 6 déc. 20.

Illust.

LA LÉPREUSE, C. 3 a., Œuvre 4 mai 96 11. - TON SANG, Œuvre 8 mai 97. Merc. de France 97.

LE MASQUE, C. 3 a., Vaud. 24 avril 02 11. - LA MARCHE NUPTIALE, p. 4 a., Vaud. 27 oct. 05. Charp. 21.

NOTRE IMAGE, p. 2 a., Réjane 17 oct. 18.

LE PHALÈNE, p. 4 a., Vaud. 22 oct. 13.

LA POSSESSION, p. 4 a., Th. de Paris 22 déc. 21. RÉSURRECTION, dr. 4 a., d'après Tolstoï, Odéon 11 nov. 02. Charp.

LE SCANDALE, p. 4 a., Renais. 30 mars 09 Il. - LE . SONGE D'UN SOIR D'AMOUR, poème v., Com. Franç.

26 avril 10. Fayard.

LES SŒURS D'AMOUR, Com. Franç. 15 avril 19. Crès 21. LA TENDRESSE, p. 3 a., Vaud. 24 fév. 21. Illust.

LA VIERGE FOLLE, p. 4 a., Gymn. 25 fév. 10. Charp. 14.

BEAUBOURG (Maurice), 1866, Bordeaux. L'IMAGE, p. 3 a., Œuvre 27 fév. 94. Ollend.

LA MAISON DES CHÉRIES, p. 2 a., Bruxelles, Th. du Parc 9 nov. 98. Larollsse.

LES MENOTTES, p. 3 a., Odéon ier oct. 97. Ollend. LA VIE MUETTE, dr. 4 a., Œuvre 27 nov. 94. Stock.

BENJAMIN (René), 20 mars 1885, Paris. COMPRENDRE OU LA VACHE A LAIT, C. 1 a., Réjane 30 avril 08. Touche à Tout. 13

IL FAUT QUE CHACUN SOIT A SA PLACE, c. 3 a., VieuxColombier 14 fév. 24.

LE PACHA, C. 2 a., Odéon 11 fév. 11. Stock 22.

LA PIE BORGNE, C. 1 a., Odéon 24 juin 21. Stock. LES PLAISIRS DU HASARD, C. 4 a., Vieux-Colombier 21 avril 22. N. R. F.

BENIÈRE (Louis), 1851,

27 février 1915, Rambouillet.

COLICHE ET GRIFFELIN, c. 3 a., Odéon 6 janv. 22. CRÉDULITÉS, c. 3 a., Antoine 13 nov. 12. Lib. Th. 13. LES EXPERTS, C. 1 a., Antoine 3 fév. 05. Lib. Th. LES GOUJONS, C. I a., Odéon 19 avril 07. Lib. Th. PAPILLON, DIT LYONNAIS-LE-JUSTE, p. 3 a., Antoine 30 sept. 09. Illust.

LES TABLIERS BLANCS, C. 3 a., Antoine 7 janv. 03.

Lib. Th. 05.

BERGERAT (Emile), 29 avril 1845, Metz,

13 octobre 1923, Paris.

Théâtre, 6 vol., Fasq., 1900-07 :

1 UNE AMIE, C. 1 a. v., Com. Franç. 9 sept. 65. PÈRE ET MARI, dr. 3 a., Cluny 21 juin 70. - ANGE BOSANI, C. 3 a. [Coll. A. Silvestre], Vaud. 25 juil. 73. - SÉPARÉS DE CORPS, C. 1 a., Vaud. 11 mars 74. LE NOM, C. 5 a., Odéon 3 fév. 83.

II HERMINIE, C. 4 a., Bruxelles, Th. du Parc 83. FLORE DE FRILEUSE, C. 3 a., Ambigu 15 déc. 85. ENGUERRANDE, dr. lyr. 4 a. [Coll. Wilder], mus. Chapuis, Op. Com. 9 mai 92.

III LA NUIT BERGAMASQUE, tr. com. 3 a. v., Th. Libre 30 mai 87. MYRAME, étude dram. 3 a., Th. Libre 13 juin 90 - LE PREMIER BAISER, c. 1 a., Com. Franç. 20 mai 89. - LE CAPITAINE FRACASSE, com. héroïq. 5 a. v., d'après Th. Gautier, Odéon 10 oct. 96. IV MANON ROLAND, dr. 5 a. v. [Coll. Cam. de SteCroix], Com. Franç. 4 mai 96. - PLUS QUE REINE, p. 5 a., Porte St-Martin 4 avril 99.

v LA POMPADOUR, p. 5 a. Porte St-Martin 13 nov.

01. - LE CAPITAINE BLOMET, c. 3 a., Antoine 9 déc. 01.

vi LA FONTAINE DE JOUVENCE, C. 2 a. v., Com.

Franç. 5 juil. 06. -PETITE MÈRE, C. 4 a., Vaud. 29 avril 03. - COMBAT DE CERFS, p. 3 a., non représentée. LA NUIT FLORENTINE, C. 4. a., Odéon 20 fév. 13. VIDOCQ, EMPEREUR DES POLICIERS, p. 5 a., SarahBernhardt 15 mai 10.

BERNARD (Tristan) (Paul Bernard, dit),

17 septembre 1866, Besançon.

Théâtre (en cours), C. Lévy, 1908-11.

1 L'ANGLAIS TEL QU'ON LE PARLE, vaud. 1 a., Com.

Paris. 28 fév. 99; Com. Franç. jer janv. 07. - LE FARDEAU DE LA LIBERTÉ, C. 1 a., Œuvre 15 mai 97. - FRANCHES LIPPÉES, C. 1 a., Th. du Champ de Foire 6 mars 98. - DAISY, p. 1 a., Renais. 13 mai 02. - LE CAPTIF, p. 1 a., Mathurins 9 fév. 04. - MONSIEUR CODOMAT, c. 3 a., Antoine 17 oct. 07. - LE SEUL BANDIT DU VILLAGE, vaud. 1 a., Capucines, 10 nov. 98. - LES PIEDS NICKELÉS, c. 1 a., Œuvre 15 mars 95. - UNE AIMABLE LINGÈRE, proverbe, Mathurins 26 janv. 99. - LA PETITE FEMME DE LOTH, opt. bouff. 2 a., Mathurins IER oct. 00. JE VAIS M'EN ALLER, C. 1 a., Mathurins, 4 mars 07.

II LE DANSEUR INCONNU, C. 3 a., Athénée 29 déc. 09.

- L'ARDENT ARTILLEUR, p. 1 a., Th. Rabelais 21 oct. 03. - L'INCIDENT DU 7 AVRIL, C. 1 a., Athénée 20 mai 11. - LE PETIT CAFÉ, C. 3 a., Palais-Royal 12 octobre II. - Du VIN DANS SON EAU OU L'IMPÔT SUR LE REVENU, c. 1 a., Com. Champs-Élysées, 5 mars 14. - LA GLOIRE AMBULANCIÈRE, c. 1 a., Com. Champs-Élysées 10 mai 13. - JEANNE DORÉ, p. 3 a., Sarah-Bernhardt 16 déc. 13.

III LE PRINCE CHARMANT, c. 3 a., Com. Franç. 12 juil.

14. - LES PETITES CURIEUSES, C. 3 a., Th. des Boul. 11 fév. 20. - LE POULAILLER, C. 3 a., Michel 3 déc. 08. LE PEINTRE EXIGEANT, c. 1 a., Com. Franç. 21 fév. 10.

L'ACCORD PARFAIT, c. 3 a. [Coll. Michel Corday], Fémina 25 nov. II.

L'AFFAIRE MATHIEU, p. 3 a:, Palais-Royal 24 oct. 01. LE COSTAUD DES ÉPINETTES, C. 3 a. [Coll. A. Athis], Vaud. 14 aviil 10.

EN PAYS CONQUIS, p. 1 a.; Mathurins 4 mai 07.

LES DEUX CANARDS, p. 3 a. [Coll. A. Athis], PalaisRoyal, 3 déc. 13.

LA FAMILLE DU BROSSEUR, vaud. 3 a., Fol. Dram.

16 janv. 03.

LES JUMEAUX DE BRIGHTON, C. 4 a., Fémina 16 mars 08. LA MARIÉE DU TOURING CLUB, vaud. 4 a., Athénée 8 déc. 99.

LES PHARES SOUBIGOU, c. 3 a., Com. Royale, 4 déc. 12. SA SŒUR, c. 3 a., Athénée 7 fév. 07. lllus. C. Lévy. SILVERIE, p. i a. [Coll. A. Allais], Capucines 20 mai 98. TRIPLEPATTE, c. 5 a. [Coll. A. Godfernaux], Athénée 30 nov. 05

LA VOLONTÉ DE L'HOMME, p. 3 a., Gymn., 12 avril 17.

BERNARD (Jean-Jacques), 30 juillet 1888,

Enghien-les-Bains (Seine-et-Oise).

Théâtre, Albin Michel 25

LE FEU QUI REPREND MAL, p. 3 a., Antoine (Escholiers), 9 juin 21. - MARTINE, p. 5 tabl., Mathurins (Chimère) 9 mai 22. - LE PRINTEMPS DES AUTRES, p. 3 a., Fémina 19 mars 24. - L'INVITATION AU VOYAGE, p. 3 a. 5 tabl., Odéon 15 fév. 24.

LA JOIE DU SACRIFICE, c. 1 a., Com. Royale 8 mars 12. LA MAISON ÉPARGNÉE, p. 3 a., Nouv. Th. Libre 5 nov.

19. Lib. Th.

VOYAGE A DEUX, c. 1 a., Grand-Guignol 29 déc. 17.

Lib. Th.

BERNSTEIN (Henry), 20 juin 1876, Paris. Théâtre (en cours de publication): Fasq.. 12.

I. LE MARCHÉ, C. 3 a., Antoine 12 juin 00. - LA

GRIFFE, c. 4 a., Renais. 18 avril 06. - LE DÉTOUR, c. 3 a., Gymn. 5 janv. 02.

APRÈS MOI, p. 3 a., Com. Franç. 20 fév. 11. Fayard. L'ASSAUT, p. 3 a., Gymn., 2 fév. 12. Fasq.

LE BERCAIL, p. 3 a., Gymn., 13 déc. 04. Fasq. L'ELEVATION, p. 3 a., Com. Franç. 8 juin 17. Fayard. FRÈRES JACQUES, c. 4 a. [Coll. Veber], Vaud. 6 janv. 04. ISRAEL, p. 3 a., Réjane 13 oct. 08. Fasq. 09. JOUJOU, c. 3 a., Gymn., 26 nov. 02. Fasq. 03.

JUDITH, dr. 3 a. 7 tabl., Gymn., 23 oct. 22.

LA RAFALE, p. 3 a., Gymn., 20 oct. 05. Fasq. 06. SAMSON, p. 4 a., Renais. 6 nov. 07. Fasq. 10.

LE SECRET, p. 3 a., Bouffes-Par. 22 mars 13. Fayard 17. LE VOLEUR, p. 3 a., Renais. 7 déc. 06. Fasq. 07.

BERNÈDE (Arthur), 1871,

Redon (Ille-et- Vilaine).

L'ANGE DU TROTTOIR, p. 3 a. 10 tabl., Ternes 24 août 23.

Aux BAT' D'AF, p. 3 a. 10 tabl. [Coll. Aristide Bruant], Ternes 28 juil. 22.

LE BIJOU DE STÉPHANE, vaud. 3 a. [Coll. Alb. Dubarry], Cluny 9 juil. 94. Ollend.

LA DUCHESSE DE BERRY, dr. hist. 5 a. 8 tabl., Ambigu 16 mars 00.

FILLE MÈRE, dr. 5 a. 7 tabl., Th. de Belleville 7 oct. 22. JUDEX, p. 3 a. Il tabl. [Coll. Louis Feuillade], Cluny 10 août 23.

LA LOI DU TALION, p. dram. 2 a. [Coll. Charles Vayre], Bodinière 27 oct. 03.

NINON DE LENCLOS, épis. hist. 4 a. 5 tabl. [Coll.

Leneka], mus. E. Missa, Op. Com. 20 féy. 95. Choudens 94.

LE ROI SOLEIL, dr. hist. 5 a. 7 tabl., Ambigu 4 mars 11. SOUS L'ÉPAULETTE, dr. 5 a. [Coll. D. Riche], 8 mars 06.

Lib. Th. 06.

LA SOUTANE, p. 3 a. Th. Molières 18 janv. 05. Lib. Th.

BERR (Georges), 30 juillet 1867, Paris. BALANCEZ vos DAMES, C. 1 a. [Coll. Gavault], Gr.Guignol 28 octobre oo.

LA CAROTTE, c. 3 a. [Coll. Dehère et Guillemaud], Palais-Royal 24 nov. 02. Lib. Molière 05.

LA CHARRETTE ANGLAISE, p. 3 a. [Coll. Verneuil], Gymn., 31 mai 06. Lib. Th.

LA DETTE, C. dr. 5 a. [Coll. Gavault], Odéon 17 mars 04. Stock.

Dix MINUTES D'AUTO, vaud. 3 a. [Coll. Decourcelle], Nouv. 13 nov. 08. Stock 09.

L'ESCAPADE c. 3 a. [Coll. Gavault], Palais-Royal 18 avril 04. Lib. Th.

LA GRIMPETTE, vaud. 3 a.[ Coll. Guillemaud], PalaisRoyal 7 fév. 06. Lib. Molière.

L'INCONNUE, p. 3 a. [Coll. Gavault], Palais-Royal 18 déc. 01. C. Lévy 03.

L'IRRÉSOLU, c. 4 a., Com. Franç. 21 juil. 03. Lib. Th. J'OSE PAS, vaud. 3 a., Palais-Royal 9 mail 4. Monde III. MADAME FLIRT, C. 4 a. [Coll. Gavault], Athénée 27 déc. 01. C. Lévy 02.

LES MERLEREAU, p. 3 a., Bouffes, 19 janv. 05.

LE MILLION, C. 5 a. [Coll. Guillemaud], Palais-Royal 28 oct. 10. Stock 13.

MOINS CINQ, c. 3 a. [Coll. Gavault], Palais-Royal 21 nov. 00. C. Lévy 02.

MON OEUVRE ! ou LE GLAS DE M. VERVOLAND, p.

3 a. [Coll. Verneuil], Athénée 22 sept. 17. Lib. Th.

MONSIEUR DASSOUCY, p. 4 a. 5 tabl., Odéon 29 nov. 19. MONSIEUR BEVERLEY, p. 4 a., d'après Walter Hacquet [Coll. Verneuil], Antoine Ier mars 17.

LE SATYRE, vaud. 3 a. [Coll. Guillemaud], PalaisRoyal 4 déc. 07. Stock 13.

LE TÉNOR, c. i a., Nantes 4 avril 06. Lib. Th.

UN COUP DE TÉLÉPHONE, C. 3 a. [Coll. Gavault], Réjane 13 nov. 12.

UN JEUNE HOMME QUI SE TUE, p. 4 a., Fémina 19 déc. 13.

BERR DE TURIQUE (Julien) 4 février 1863,

Paris, Ier juillet 1923 Levallois-Perret.

CHATEAU HISTORIQUE, c. 3 a. [Coll. Alex. Bisson], Odéon 18 déc. 00. Stock 01.

CRISE CONJUGALE, C. 3 a., Odéon 9 nov. 95. C. Lévy 96. DOCTORESSE ET COUTURIER, C. 1 a., Menus-Plaisirs Ier déc. 84. Ollend. 85.

LETTRES POSTHUMES, C. i a., Capucines 14 mars 04. MADAME AGNÈS, c. 3 a., Gymn., 2 sept. 91. C.Lévy 93. LE MANNEQUIN, pant. 1 a., mus. Thomé, Maligny 10 oct. 04.

LE MAROQUIN, p. 3 a., Palais-Royal 20 oct. 04. Lib. Th. LE PASSÉ DE MONSIEUR, C. 1 a., Odéon 22 déc. 00.

C. Lévy.

PIEUX MENSONGES, C. 1 a., Gymn., 31 oct. 86. Lib.

Th. 87.

LES PLUMES DU PAON, c. 3 a., [Coll. A. Bisson] Odéon 8 oct. 07. Lib. Th.

PREMIÈRE IVRESSE, c. 1 a. [Coll. P. Bilhaud], Odéon 22 sept. 85. Lib. Th.

LE REZ-DE-CHAUSSÉE, c. 1 a., Com. Franç. 29 mai 91.

C. Lévy.

LE SUPPLICE DU SILENCE, C. 2 a., Antoine 03. Fasq. LES TROIS ANABAPTISTES, C. 4. a. [Coll. A. Bisson], Vaud. 16 sept. 04. Lib. Th.

BERTON (Pierre), 6 mars 1842, Paris,

24 octobre 1912, Paris.

LA BELLE MARSEILLAISE, p. 4. a., Ambigu 3 mars 05. BRIDGE, p. 4 a., d'après Cosmo-Hamilton, Th. Réjane 22 avril 10.

LES CHOUANS, C. 5. a., d'après H. de Balzac [Coll.

Blavet], Ambigu 12 avril 94.

DIDIER, p. 3. a., Odéon 10 janv. 68. M. Lévy.

LES JURONS DE CADILLAC, c. 1 a., Gymn., 23 avril 65 ; — Com. Franç. 5 déc. 90. C. Lévy.

LENA, p. 4 a. [Coll. Mme de Velde], Variétés 16 avril 98. LA RENCONTRE, p. 4 a., Com. Franç. 17 janv. 09. Fasq. SARDANAPALE, op. 3 a., d'après Byron, mus. Alph.

Duvernoy, Nouveaux Concerts 3 déc. 82. Tresse.

LA TEMPÊTE, poème symphon. 3 part., d'après Shakespeare [Coll. Armand Silvestre, mus. Alph. Duvernoy], Châtelet 18 nov. 80. Tresse.

LA VERTU DE MA FEMME, C. i a., Gymnase ier sept.

67. M. Lévy.

YVETTE, C. 3 a., d'après G. de Maupassant, Vaud.

26 oct. 01.

ZAZA, p. 5 a., [Coll. Charles Simon], Vaud. 12 mai 98.

Fasq. 04.

BESNARD (Lucien), 19 janvier 1872, Nonancourt (Eure).

L'AFFAIRE GRISEL, dr. 3 a., Th. du Peuple 24 mars 06.

Lib. Molière.

LES CHIENS DU MAITRE, dr. 3 a. [non représenté].

Rev. d'Art. dramat. 00.

LE DIABLE ERMITE, C. 4 a., Athénée 15 nov. 12. Monde Illustré 14.

LE DOMAINE, p. 3 a., Gymnase 14 fév. 01.

LA FOLLE ENCHÈRE, c. 3 a., Renais. 14 janv. 13. Monde Illustré 14.

LES FORCES DU PASSÉ, p. 3 a. (non représentée.) Rev. d'Art dram.

LA FRONDE, p. 3 a., Escholiers Antoine 18 avril 00.

Rev. d'Art dram. 04.

LE GLAS, p. 3 a. (non représentée). Rev. d'Art dram. 98' L'HOMME QUI N'EST PLUS DE CE MONDE, p. 3 a., Odéon 14 mars 24. III.

MON AMI TEDDY, p. 3 a. [Coll. Rivoire], Renais.

29 avril 10. Lemerre.

PAPA DOLLIVET, c. 4 a. (non représentée). Rev. d'art dram. 92.

LA PLUS AMOUREUSE, p. 4 a., Vaud. 3 oct. 06. Lib.

Molière 07.

BISSON (Alexandre), 9 avril 1848, Briouze

(Orne), 27 janvier 1912, Paris.

LE BON JUGE, c. 3 a., Vaud. 5 janv. 01. Stock.

LE BON MOYEN ! c. 3 a., Nouv., 12 nov. 01.

Stock 02.

LA CAPITAINE THÉRÈSE, op. com. 3 a., mus. Robert Planquette, Gaîté Ier avril 01. Stock.

115 RUE PIGALLE, c. 3 a., Cluny 17 avril 82. C. Lévy. CHATEAU HISTORIQUE, c. 3 a. [Coll. Julien Berr de Turique], Odéon 18 déc." 00. Stock 01.

LE CHEVALIER BAPTISTE, C. I a. [Coll. André Sylvane], Gymnase 18 juin 74. C. Lévy.

LE CONTRÔLEUR DES WAGONS-LITS, C. 3 a., Nouv.

II mars 98. Stock.

LE COUP DU BERGER, v. 3 a. [Coll. Marc Sonal], PalaisRoyal 29 juil. 11. Lib. Th.

LE DÉPUTÉ DE BOMBIGNAC, C. 3 a., Com. Franç.

28 mai 84. Stock 87.

DISPARU !!!, c. 3 a. [Coll. André Sylvane], Gymn.

19 mars 96. Stock.

DOCTEUR! c. 1 a. [Coll. Georges Thurner], Gymn.

24 août 00. Stock.

LES ERREURS DU MARIAGE, C. 3 a., Nouv. 13 nov. 96.

Stock 97.

LA FAMILLE PONT-BIQUET, c. 3 a., Vaud. 12 janv. 92.

Stock.

LA FEMME X..., dr. 5 a., Porte S'-Martin 15 déc. 08.

Lib. Th.

FEU TOUPINEL, C. 3 a. Vaud. 27 fév. 90. Stock.

LA GYMNASTIQUE EN CHAMBRE, vaud. 1 a., MenusPlaisirs 20 nov. 82. Stock 88.

L'HÉROÏQUE LE CARDUNOIS, C. 3 a., Variétés 25 janv.

94. Stock.

JALOUSE, c. 3 a. [Coll. Adolphe Leclercq], Vaud.

4 oct. 97. Stock 98.

JOIES DE LA PATERNITÉ, c. 3 a. [Coll. Vast-Ricouard], Palais Royal 23 fév. 91. Stock.

MA GOUVERNANTE, c. 3 a., Renais. 10 fév. 87. C. Lévy. MAMZELLE Pioupiou, vaud. 3 a., mus. William Chaumet, Porte Sl-Martin 31 mai 89. Stock.

MARIAGE D'ÉTOILE, c. 3 a., [Coll. G. Thurner] Vaud.

8 mai 08.

MONSIEUR LE DIRECTEUR! c. 3 a. [Coll. Fabrice Carré], Vaud. 12 fév. 95. Stock.

MOUTON! c. 1 a. [Coll. Georges Thurner], Vaud.

13 nov. 97. Stock 98.

NICK CARTER, p. 5 a. [Coll. G. Livet et J. Kuhn], Ambigu 4 nov. 09.

NINETTA, op. com. 3 a. [Coll. Hennequin], mus.

R. Pugno, Renais. 26 déc. 82. C. Lévy 83.

Nos JOLIES FRAUDEUSES, C. 3 a., Nouv. II nov. 90. LE PÉRIL JAUNE, C. 3 a. [Coll. Albert de Saint-Albin] Vaud. Ier fév. 06.

LES PLUMES DU PAON, c. 3 a. [Coll. Berr de Turique], Odéon 8 oct. 07. Lib. Th.

LE ROI KOKO, vaud. 3 a., Renais. 29 nov. 87. Stock. LE SANGLIER, C. 1 a., Vaud. 17 avril 90. Stock.

LA SOURICIÈRE, C. 3 a. [Coll. Albert Carré], Variétés 15 déc. 92.

SURPRISES DU DIVORCE, c. 3 a. [Coll. Antony Mars], Vaud. 2 mars 88. Stock 89.

LE TERRE NEUVE, C. 3 a. (Coll. Maurice Hennequin], Palais-Royal 25 fév. 97. Stock.

LES TROIS ANABAPTISTES, c. 4 a. [Coll. Berr de Turique], Vaud. 16 sept. 04. Lib. Th.

UN CONSEIL JUDICIAIRE, c. 3 a. [Coll. Jules Moinaux), Vaud. 9 nov. 86. Stock 88.

UN COUP DE TÊTE! C. 3 a. [Coll. André Sylvane],

Palais-Royal 3 nov. 94. Stock 95.

UN LYCÉE DE JEUNES FILLES, vaud. op. 3 a., mus. Louis Gregh, Cluny 28 déc. 81. Gregh 95.

UN VOYAGE D'AGRÉMENT, c. 3 a. [Coll. E. Gondinet], Vaud. 3 juin 81. C. Lévy 82.

UNE MISSION DÉLICATE, c. 3 a., Renais. 8 janv. 86.

C. Lévy.

LE VEGLIONE (LE BAL MASQUÉ), C. 3 a. [Coll. Albert Carré], Palais-Royal 8 fév. 93. Stock.

VEILLÉE DE NOCES, op. com. 3 a. [Coll. Bureau et Jattiot] mus. Fred. Toulmouche. Menus-Plaisirs 27 nov. 88. Stock 89.

LE VIGNOBLE DE Mme PICHOIS, c. 4 a. [Coll. André Sylvane], Th. Scribe 5 sept. 74. Michel Lévy.

Bois (Jules), 28 septembre 1868, Marseille.

LA FURIE, p. 5 a. v., Com. Franç. 17 fév. 09. Illust. HIPPOLYTE COURONNÉ, dr. antique, 4 a. v., Orange 30 juil. 04; Com. Franç. 23 mars 05. Fasq.

NAIL, poème dr., 3 a., mus. Isidore Lara, Gaîté 22 avril 12. Fasq.

BONIFACE (Maurice), 6 août 1862, Lille. CLARISSE ARBOIS, c. 3 a., Renais. 28 mars 03. Stock. LA CRISE, c. 3 a., Vaud. 7 avril 93. Stock.

GYPTIS, op. com. 2 a. [Coll. Édouard Bodin], mus.

Desjoyaux, Rouen, Th. des Arts 16 déc. 90.

LE MARQUIS PAPILLON, C. 3 a. v., Odéon 22 sept. 87. LES PETITES MARQUES, c. 2 a. Com. Franç. 20 fév. 95. TANTE LÉONTINE, c. 3 a. [Coll. Édouard Bodin], Th. Libre 2 mars 90. Stock.

BOURDET (Edouard), 26 octobre 1887,

Saint-Germain-en-Laye.

LA CAGE OUVERTE, c. 3 a., Th. Michel 14 mars 12. L'HEURE DU BERGER, p. 3 a., Antoine 16 fév. 22. Stock. LE RUBICON, p. 3 a., Th. Michel 17 janv. II. Fasq.

BOURGET (Paul), 2 septembre 1852, Amiens.

LA BARRICADE, p. 4 a., Vaud. 7 janv. 10. Plon.

LA CRISE, c. 3 a. [Coll. André Beaunier], Porte stMartin] 3 mai 12. Illust.

L'ÉMIGRÉ, c. 4 a. [Coll. André Cury], Renais. 9 oct.

08. Illust.

LE LUXE DES AUTRES, c. 3 a. [Coll. Henri Amie], Odéon 20 fév. 02.

LE TRIBUN, p. 3 a., Vaud. 15 mars 11. Plon.

UN CAS DE CONSCIENCE, p. 2 a. [Coll. Serge Basset], Com. Franç. 4 juil. 10. Plon.

UN DIVORCE, c. 3 a. [Coll. André Cury], Vaud. 9 oct.

08, Illust.

BRIEUX (Eugène), 19 janvier 1858, Paris.

Théâtre complet, 8 vol., Stock 21. ss.

1 MÉNAGES D'ARTISTES, c. 3 a., Th. Libre 21 mars 90. - BLANCHETTE, c. 3 a., Th. Libre 2 fév. 92 ; Com. Franç. 9 oct. 03. - M. DE RÉBOVAL, p. 3 a., Odéon 20 sept. 92. - L'ECOI.E DES BELLES-MÈRES, c. 1 a., Gymn. 25 mars 98.

II LES BIENFAITEURS, c. 4 a., Porte SI-Martin 22 oct.

96. - L'EVASION, c. 3 a., Com. Franç. 7 déc. 96. - LA ROBE ROUGE, p. 4 a., Vaud. 15 mars 00 ; Com. Franç. 23 sept. 09.

III LES TROIS FILLES DE M. DUPONT, c. 4 a., Gymn.

8 oct. 97. - RÉSULTAT DES COURSES, c. 6 tabl.. Antoine 10 déc. 98.

IV L'ENGRENAGE, c. 3 a., Com. Paris. 16 mai 94.

- LES REMPLAÇANTES, p. 3 a., Antoine 15 fév. 01. MATERNITÉ, p. 3 a., Antoine 9 déc. 03.

v LE BERCEAU, C. 3 a., Com. Franç. 19 déc. 98. SIMONE, p. 3 a., Com. Franç. 13 avril 08. - SuZETTE, p. 3 a., Vaud. 28 sept. 09.

vi LES AVARIÉS, p. 3 a..'répétée Th. Antoine, nov.

01 et interdite; Liège 6 mars 02, puis Antoine 22 fév. 05. - LES HANNETONS, C. 3 a., Renais. 3 fév. 06. - LA PETITE AMIE, c. 4 a., Com. Franç. 3 mai 02. vu LA FOI, p. 5 a., mus. Saint-Saëns, Odéon 23 mai 12. - LA FEMME SEULE, p. 3 a., Odéon 18 avril 07. VIII LE BOURGEOIS AUX CHAMPS, C. 3 a., Odéon 11 fév. 14. - LES AMÉRICAINS CHEZ NOUS, C. 3 a., Odéon 9 janv. 20. - TROIS BONS AMIS, c. 3 a., Odéon 7 mai 21.

L'ARMATURE, p. 5 a., d'après Paul Hervieu, Vaud.

19 avril 05.

L'AvoCAT, c. 3 a., Vaud. 22 sept. 22. Illust.

LA COUVÉE, C. 3 a., Th. du Peuple 9 juil. 03. Stock. LA DÉSERTEUSE, p. 4 a. [Coll. Jean Sigaux], Odéon 15 oct. 04. Stock.

CAILLAVET (Gaston Arman de), 15 mars

1870, Paris, 13 janvier 1915, Paris.

LE CHOIX D UNE CARRIÈRE, Vaud. 1 a., Capucines 10 oct. 02. Lib. Th. 04.

LA LOI DE L'OMBRE Rev. d'ombres, 3 part. 8 tabl.

[Coll. Alphonse Franck], Boîte-à-Musique 7 mars 97. Ollend.

NOBLESSE OBLIGE, v. 1 a. [Coll. Grunebaum], Th. d'Application 5 avril 93.

P'TIT LOULOU, c. 1 a., Mathurins 27 avril 00. Ollend. LA SAINTE LIGUE, C. 1 a. [Coll. Grunebaum], PalaisRoyal 9 avril 92.

VENEZ EN OMBRE, rev. 1 a. [Coll. Alph. Franck], Boîte-à-Musique 12 janv. 98.

Pour les pièces en collaboration avec ROBERT DE FLERS, voir ce nom.

CAPUS (Alfred), 25 novembre 1857, Aix

(Bouches-du-Rhône), ier novembre

1922, Neuilly-sur-Seine.

Théâtre complet, 8 vol. Fayard, 1910-13.

1 BRIGNOL ET SA FILLE, C. 3 a., Vaud. 23 nov. 94.

- ROSINE, c. 4 a., Gymn. 2 juin 97. - LES MARIS DE LÉONTINE, C. 3 a., Nouv. 14 fév. 00.

II PETITES FOLLES, C. 3 a., Nouv. 3 oct. 97. — LA BOURSE OU LA VIE, c. 4 a., Gymn. 4 déc. 00. - LA VEINE, C. 4 a., Variétés 2 avril 01.

III MARIAGE BOURGEOIS, C. 4 a., Gymn. 5 mars 98.

- LA PETITE FONCTIONNAIRE, C. 3 a., Nouv. 25 avril 01. - LES DEUX ÉCOLES, C. 4 a., Variétés 28 fév. 02.

iv LA CHATELAINE, c. 4 a., Renais. 25 oct. 02. — L'ADVERSAIRE c. 3 a., [Coll. Emmanuel Arène], Renais. 23 oct. 03. - MONSIEUR PIÉGEOIS, c. 3 a., Renais. 5 avril 05.

v NOTRE JEUNESSE, C. 3 a., Com. Franç. 16 nov. 04.

- LE BEAU JEUNE HOMME, c. 4 a., Variétés 27 fév. 03. - LES PASSAGÈRES, c. 4 a., Renais. 9 oct. 06. vi L'ATTENTAT [Coll. Lucien Descaves], p. 5 a., Gaîté 9 mars 06. - L'OISEAU BLESSÉ, c. 4 a., Renais. 7 déc. 08. - QUI PERD GAGNE [Coll. Pierre Veber], p. 4 a., Réjane 14 mars 08.

vu LES DEUX HOMMES, p. 4 a., Com. Franç. 20 janv.

08. - UN ANGE, C. 3 a., Variétés 14 déc. 09. L'AVENTURIER, C. 4 a., Porte St-Martin 4 nov. 10.

VIII LES FAVORITES, c. 4 a., Variétés ier déc. 11. EN GARDE! c. 3 a., [Coll. Pierre Veber] Renais. 19 mars 12. - HÉLÈNE ARDOUIN, C. 5 a., [tirée de son roman Robinson], Vaud. 14 mars 13.

L INSTITUT DE BEAUTÉ, c. 3 a., Variétés 21 nov. 13.

Illust.

LA TRAVERSÉE, C. 3 a., Marigny, 28 oct. 20. Illust.

CARRÉ (Michel) fils, 7 février 1865, Paris. AFCAR OU LES LOISIRS ANDALOUS, opt. 2 a. [Coll.

A. Barde], Capucines 10 avril 09. Lib. Th. 10.

L'AME DES HÉROS, p. 1 a. v., Com. Franç. 6 juin 07.

Stock.

LA BELLE AU BOIS DORMANT, féerie lyr. 4 a. 9 tabl.

[Coll. Paul Collin] mus. Charles Silver, Marseille nov. 01. C. Lévy 03.

LE CLOS, op. com. 4 a., d'après A. Achard, mus.

Ch. Silver, Op. Com 5 juin 06. C. Lévy.

LE COQ A CHANTÉ, opt. 3 a., mus. Jean Rioux, Gaîté 6 sept. 21. Comple Franç. d'édit.

LE COUP DE NAVAJA, fant. 1 a., Mathurins 15 avril 02.

Lib. Th.

LA COURTISANE DE CORINTHE, dr. 5 a. v. [Coll. Paul Bilhaud], Sarah-Bernhardt 8 avril 08. Stock.

LA FAUSSE INGÉNUE ou LES MUSCADINES, opt. 2 a.

[Coll. A. Barde], mus. Cuvillier, Capucines 28 avril 10. Ondet 12.

HILDA, op. com. 1 a. [Coll. Ch. Narrey], mus. Albert Millet, Op. Com. 15 janv. 90. C. Lévy.

L'HOTE, p. lyr. 3 a., tirée de la pantomime de Michel Carré et Paul Hugounet, mus. Edmond Missa, Lyon 6 fév. 97. Heugel.

L'HOTEL DU GRAND CERF, C. i a. [Coll. A. Barde], Capucines 19 fév. 10. Ondet 12.

MAGUELONE, op. com. 1 a., mus. Edmond Missa, Londres, Covent Garden 20 juillet 03. C. Lévy.

MUGUETTE, op. com. 4 a., d'après Ouida [Coll. Georg.

Hartmann], mus. Edmond Missa, Op. Com. 18mars 03. C. Lévy.

PÉCHÉ D'AMOUR, p. 1 a. [Coll. Georges Loiseau], Th.

Libre 27 juin 92. C. Lévy.

POUR ÊTRE AIMÉE, c. 3 a. [Coll. Léon Xanrof], Athénée 27 fév. 01. Lib. Th. 02.

PRIS AU PIÈGE, op. bouff. 1 a., mus. A. Gédalge, Op.

Com. 7 juin 95. C. Lévy.

LES P'TITES MACHIN, fant. 1 a., Mathurins 2 déc. 98.

C. Lévy 99.

CHARVAY (Robert) (Adrien Lefort, dit),

5 mars 1856, Paris.

L'ENFANT DU MIRACLE, c. 3 a. [Coll. P. Gavault], Athénée 23 fév. 03. C. Lévy.

LE FIANCÉ DE THYLDA, opt. 3 a. [Coll. V. de Cottens], mus. Varney, Cluny 26 janv. 01, reprise sous le titre de LE VOYAGE AVANT LA NOCE.

MADEMOISELLE JOSETTE MA FEMME, C. 4 a. [Coll.

Paul Gavault], Gymn. 16 nov. 06. Stock 07.

MONSIEUR PICKWICK, C. 3 a., d'après Dickens [Coll.

G. Du val], Athénée 20 mai 11.

PAPA MULOT, p. 3 a., Antoine 12 avril 04. Stock 07.

CÉARD (Henri), 18 novembre 1851, Bercy;

16 août 1924, Paris.

Le Mauvais Livre. Théâtre sans acteurs. Lib. fr. 22 '• TOUT SE PAIE, C. i a. (d'après Machiavel). - SOIR DE FÊTE, C. 1 a. - NE DÉRANGEZ PAS LE MONDE, fant. dr.

1 a. v.

LAURENT, c. i a. v. [Coll. J.-L. Croze], Odéon 15 janv.

09.

MARCHAND DE MICROBES OU LA FILLE AUX OVAIRES, parade [Coll. H. de Weindel].

LA PÊCHE, p. 1 a., Odéon 30 mai 90.

PIERROT SPADASSIN, C. 1 a. [Coll. Ch. Grandmougin]. RENÉE MAUPERIN, C. 3 a. (d'après J. et E. de Goncourt), Odéon 18 nov. 86.

LES RÉSIGNÉS, C. 3 a. Th. Libre 31 janv. 89.

TOUT POUR L'HONNEUR, dr. 1 a. (d'après le Capitaine Burle de Zola), Th. Libre 23 déc. 97.

CLAUDEL (Paul), 6 août 1868, Villeneuve-sur-Fère (Aisne).

Théâtre (Ire série), 4 vol., Merc. de Fr. 1911-12. 1 TÊTE D'OR [Ire et 2E versions]. - n LA VILLE [Ire et 2E versions]. - III LA JEUNE FILLE VIOLAINE.

L'ECHANGE, 3 a., Vieux Colombier 22 janv. 14. IV LE REPOS DU SEPTIÈME JOUR. AGAMEMNON [traduction de la pièce d'Eschyle].

L'ANNONCE FAITE A MARIE, mystère en 4 a. et 1 prol., Œuvre, Salle Malakoff 24 déc. 12. N. R. F. 17.

LES CHOÉPHORES d'Eschyle. N. R. F. 20.

LES EUMÉNIDES D'ESCHYLE [traduction]. N. R. F. 20. L'OTAGE, dr. 3 a. Th. de l'Astrée 16 déc. 12 N. R. F. 19. L'OURS ET LA LUNE, farce pour un Th. de Marionnettes.

LE PAIN DUR, dr. 3 a. N. R. F. 18.

LE PARTAGE DE MIDI, p. 3 a. Occident 06.

LE PÈRE HUMILIÉ, dr. 4 a. N R. F. 20.

PROTÉE, dr. satyrique 2 a. N. R. F. 19.

COLETTE (Mme) (Gabrielle -Sidonie),

28 janvier 1873, Saint- Sauveur -en- -

Puisaye (Yonne).

CHÉRI, C. 3 a. [Coll. Léopold Marchand], Michel 13 déc. 21.

EN CAMARADES, C. 2 a., Th. des Arts 22 janv. 09.

LA VAGABONDE, p. 4 a. [Coll. L. Marchand], Renais.

20 fév. 23. Flam.

COOLUS (Romain) (René Weil, dit), 25 mai 1868 Rennes.

Théâtre complet (en cours), Albin Michel, 21. ss.

1 LES AMANTS DE SAZY, C. 3 a., Gymn. 13 mars 01.

- CŒUR A CŒUR, p. 3 a., Antoine 21 nov. 07.

Il PETITE PESTE, C. 3 a., Vaud. 13 janv. 05. - ANTOINETTE SABRIER, p. 3 a., Vaud. 22 oct. 03.

ni LES BLEUS DE L'AMOUR, c. 3 a., Athénée 6 déc. 10.

LES ROSES ROUGES, p. 3 a., Renais. 3 sept. 13.

IV QUATRE FOIS SEPT, VINGT-HUIT, C. 3 a., BouffesPar. 29 janv. 09. - L'ENFANT CHÉRIE, c.4 a., Gymn.

20 mars 00.

v L'AUTRUCHE, c. 3 a., Michel 27 janv. 23. - UNE FEMME PASSA, c. 3 a., Renais. 25 fév. 10.

Les Rendez-vous Strasbourgeois... et autres. [Recueil] Fasq. 08 :

LES RENDEZ-VOUS STRASBOURGEOIS, opt. 1 a., mus.

Cuvillier, Com. Royale 12 fév. 08 Il. - LES PIEDS. QUI REMUENT, C. 1 a., Capucines 11 avril 03

- LE KANGUROO, c. 1 a., Mathurins 17 avril 03

- YVONNE DINE EN VILLE, c. la., Paris. déc. 02

- RUE SPONTINI, c. 1 a., Lyon, Th. des Célestins 4 oct. 01.

L'AMOUR BUISSONNIER, c. 2 a., Renais. 7 fév. 14.

Monde Illust.

AMOUR, QUAND TU NOUS TIENS, C. 3 a. [Coll. M. Hennequin], Athénée 17 sept. 19.

CŒURBLETTE, C. 2 a., Antoine 4 mai 99. Stock.

LA COTE D'AMOUR, C. 3 a., Bouffes-Par. 7 mai 12. L'ENFANT MALADE, p. 4 a., Bouffes-Par. 5 juin 97.

Fasq.

L'ÉTERNEL MASCULIN, C. 3 a., Michel 29 nov. 20.

A. Michel.

LYSIANE, p. 4 a., Renais. 20 avril 98.

LUCETTE, C. 3 a., Gymn. 10 mai 02. Fasq. 03.

LE MARQUIS DE CARABAS c. lyr. 3 a., (non représenté).

Fasq.

LË MÉNAGE BRÉSILE, C. 1 a., Th. Libre 16 janv. 93. LE PARADIS FERMÉ, p. 3 a. [Coll. M. Hennequin], Athénée 24 nov. 21.

RAPHAËL, p. 3 a., Œuvre 11 fév. 96. Lemerre.

LE RISQUE, p. 3 a., Réjane 26 nov. 09.

LA SONNETTE D'ALARME, C. 3 a. [Coll. M. Hennequin], Athénée IER déc. 22.

COPEAU (Jacques). 1879, Paris. LES FRÈRES KARAMAZOW, dr. 5 a. (d'après Dostoievsky) [Coll. Jean Croué], Th. des Arts 6 avril 11. N. R. F. MAISON NATALE, dr. 3 a., Vieux-Colombier 18 déc. 23.

N. F. R. 24.

COTTENS (Victor de), 21 août 1862,

Eaux- Vives (Suisse).

CHAMPIGNOL, COMPÈRE MALGRÉ LUI, rev. 2 a. [Coll.

Paul Cavault), Concert La Fourmi 31 janv. 94. Alcan-Lévy.

CHÉRI ! c. vaud. 3 a. [Coll. Paul Gavault], PalaisRoyal 13 déc. 98. Stock 03.

LA DAME DU COMMISSAIRE, C. 3 a. [Coll. Pierre Veber], Cluny 20 avril 01. Lib. Th. 02.

LES DEMOISELLES DES SAINTS-CYRtENS, opt 3 a. [Coll.

Paul Gavault], mus. Louis Varney, Cluny 22 janv. 98. Heugel.

L'ÉLU DES FEMMES, c. 4 a. [Coll. Pierre Veber], Palais-Royal 28 oct. 99. Illust.

FIN DE RÊVE, c. dr. 3 a. [Coll. Paul Gavault], Athénée 4 janv. 95. Stock 04.

LE GUET-APENS, C. 1 a. [Coll. Paul Gavault], Gymnase 8 avril 94. StOck.

MADEMOISELLE GEORGE, p. 4 a. [Coll. Pierre Veber], mus. Varney, Variétés 2 déc. 00.

LE PAPA DE FRANCINE, op. vaud. 4 a. [Coll. P. Gavault], mus. Louis Varney, Cluny 5 nov. 96. Heugel.

COURTELINE (Georges) (Georges Moinaux dit), 25 juin 1858, Tours. Théâtre (en cours), Flam., 18, ss.

1 BOUBOUROCHE, 2 a. Th. Libre 27 avril 93, Com.

Franç. 21 fév. 10. - UN CLIENT SÉRIEUX, Carillon 24 août 96, Antoine 01. - LES BOULINGRIN, Grand Guignol 7 fév. 98. - MONSIEUR BADIN, Grand Guignol 13 avril 97. - LA CRUCHE OU J'EN AI PLEIN LE DOS DE MARGOT, C. 2 a. [Coll. P. Wolff], Renais. 27 fév. 09. - LA PEUR DES COUPS, Th. d'Application 14 déc. 94. - LA PAIX CHEZ SOI, c. 1 a., Antoine 25 nov. 03. - LE COMMISSAIRE EST BON ENFANT [Coll. Jules Lévy], Gymn. 16 déc. 99' II LE GENDARME EST SANS PITIÉ [Coll. Édouard Norès], Antoine 27 janv. 99. - LA CONVERSION D'ALCESTE, c. 1 a. v., Com. Franç. 15 janv. 05. - LIDOIRE, Th. Libre 6 juin 91. - THÉODORE CHERCHE LES ALLUMETTES, Grand Guignol 10 oct. 97. - LES GAITÉS DE L'ESCADRON, 9 tab1. [Coll. E. Norès], Ambigu 18 fév. 95. - LE DROIT AUX ETRENNES, Grand Guignol 13 mai 96. - HORTENSE COUCHE-TOI ! Grand Guignol 15 mars 97. - L'ARTICLE 330, c. 3 a., Antoine 12 déc. 00. - LES BALANCES, Antoine 26 nov. 01. - GROS CHAGRINS, Carillon 2 déc. 97.

Un choix de ces pièces a paru antérieurement sous le titre LES MARIONNETTES DE LA VIE. Flam. 03.

L'AFFAIRE CHAMPIGNON, tribunal comique 1 a. [Coll.

P. Veber et J. Moineaux], Scala 8 sept. 99.

BLANCHETON PÈRE ET FILS [Coll. Veber], Capucines 26 oct. 99. Flam.

LA CINQUANTAINE, C. 1 a., mus. Delmet, Carillon 22 nov. 95. Flam.

LES JOYEUSES COMMÈRES DE PARIS, com. 5 a. [Coll.

C. Mendès], mus. Massenet, Casino de Paris 16 avril 92. Fasq.

LES MENTONS BLEUS, C. 1 a. [Coll. Dominique Bonnaud], Boîte à Fursy jer janv. 06.

LES GAITÉS DE L'ESCADRON, C. 3 a. [Coll. E. Norès], Ambigu 18 fév. 95. Stock.

SIGISMOND, fant. 1 a., mus. CI. Terrasse. Tréteau de Tabarin 10 fév. 01. Juven.

VICTOIRES ET CONQUÊTES, fant. 1 a., Mathurins 15 avril 02. Stock.

LA VOITURE VERSÉE, C. 1 a., Carillon 2 déc. 97. Stock 98.

CROISSET (Franz Wiener, dit Francis de),

28 janvier 1877, Bruxelles.

Théâtre (en cours), Flam. 19, ss.

1 D'UN JOUR A L'AUTRE, C. 3 a., Com. Franç. 14 nov.

17. - CHÉRUBIN, C. 3 a. v., Com. Franç. ier juin 01. Répét. générale seulement ; Th. Fémina 15 mai 08. - LA BONNE INTENTION, C. 2 a., Capucines 24 janv. 05. - PAR POLITESSE, C. 1 a., Mathurins 7 avril 99.

II LE BONHEUR MESDAMES! C. 4 a., Variétés 13 oct.

05. - LES DEUX COURTISANES, C. i a., Mathurins 10 oct. 02. - LE CŒUR DISPOSE, c. 3 a., Athénée 22 fév. 12.

III L'ÉPERVIER, C. 3 a., Nouvel Ambigu 27 fév. 14.

- LE FEU DU VOISIN, C. 2 a., Th. Michel 8 nov. 10. - NE DITES PAS, FONTAINE..., C. i a. (non représentée).

iv LE PAON, C. 3 a., v. Com. Franç. 9 juil. 04. LE JE NE SAIS QUOI? C. 3 a. [Coll. Maurice de Waleffe], Capucines 24 mars 01. - TOUT EST BIEN, c. 1 a. [Coll. Abel Tarride], Salle du « Journal » 7 nov. 00.

ARSÈNE LUPIN, p. 3 a. [Coll. Maurice Leblanc], Athénée 28 oct. 08. III.

LE CIRCUIT, p. 3 a. [Coll. G. Feydeau], Variétés 29 oct. 09.

L'HOMME A L'OREILLE COUPÉE OU UNE MAUVAISE PLAISANTERIE, C. 3 a., Athénée 23 janv. 00.

PARis-NEW-YoRK, p. 3 a. [Coll. Emm. Arène], Réjane 16 mars 07. Ill.

LA PASSERELLE, C. 3 a. [Coll. Mme Fred Grésac], Vaud. 31 janv. 02.

QUI TROP EMBRASSE, p. 1 a., Caumartin 27 oct. 16.

Flam.

LE RETOUR, C. 3 a. [Coll. R. de Flers], Athénée 25 oct. 20. III.

LE TOUR DE MAIN, C. 3 a. [Coll. Abel Tarride], Gym.

16 mai 06. Ill.

LES VIGNES DU SEIGNEUR, C. 3 a. [Coll. R. de Flers], Gymn. 16 janv. 23. Ill.

CUREL (François de), 10 juin 1854,Metz.

Théâtre complet (en cours), Crès, 19, ss..

i LA DANSE DEVANT LE MIROIR, p. 3 a., Nouvel Ambigu 17 janv. 14. - LA FIGURANTE, c. 3 a., Renais. 5 mars 96.

II L'ENVERS D'UNE SAINTE, p. 3 a., Th. Libre 25 janv.

92. - LES FOSSILES, p. 4 a., Th. Libre 29 nov. 92, et nouvelle version, Com. Franç. (salle de l'Odéon) 21 mai 00.

III L'INVITÉE, c. 3 a., Vaud. 19 janv. 93. - LA NouVELLE IDOLE, p. 3 a., Antoine 11 mars 99, et Com. Franç. 26 juin 14.

iv LE REPAS DU LION, p. 4 a., Antoine 26 nov. 97.

- LA FILLE SAUVAGE, p. 5 a., Antoine 17 fév. 02. v LE COUP D'AILE, p. 3 a., Antoine 10 janv. 06.

Interdite le 25 oct. 15 à la Com. Franç. - L'AME EN FOLIE, p. 3 a., Th. des Arts 23 déc. 19.

vi LA COMÉDIE DU GÉNIE, p. 3 a., 8 tabl. Th. des Arts 16 mars 21. - IVRESSE DU SAGE, C. 3 a., Com. Franç. 6 déc. 22.

L'AMOUR BRODE, p. 3 a., Com. Franç. 15 oct. 93. Tresse. TERRE INHUMAINE, dr. 3 a., Th. des Arts 13 déc. 22. Ill.

DECOURCELLE (Pierre), 25 janvier 1856, Paris.

A PERPÈTE, dr. 5 a. [Coll. Edm. Lepelletier et Xanrof], Ambigu 29 déc. 99.

L'ABBÉ CONSTANTIN, c. 3 a., [Coll. Hector Crémieux], d'après Ludovic Halévy, Gymn. 4 nov. 87. C. Lévy 91.

L'AMAZONE, c. 4 a., Renais. 14 octobre 84.

APRÈS LE PARDON, c. 4 a. [Coll. Malthide Serao], Th. Réjane 19 nov. 07. Illust.

L'As DE TRÈFLE, dr. 5 a. et 9 tabl., Ambigu 15 mars 83. Ollend. 85.

L'AUTRE FILS, C. dr. 3 a., Th. des Arts 31 janv. 22. L'AUTRE FRANCE, p. 5 a., 8 tabl., Ambigu 20 déc. 00. LA BAILLONÉE, dr. 2 part. et 8 tabl. [Coll. Paul Rouget], Ambigu 30 mars 04. Stock.

LA CHARBONNIÈRE, dr. 5 a., 7 tabl., [Coll. Hector Crémieux], Gaîté 30 janv. 84. Ollend. 95.

LES CINQ DOIGTS DE BIROUK, dr. 5 a., 7 tabl., d'après Louis Ulbach, Th. de Paris 18 déc. 86. C. Lévy 87. LE COLLIER DE LA REINE, dr. 5 a., 13 tabl., d'après Alex. Dumas, Porte St-Martin 31 janv. 95. C.Lévy 96. LA COUSINE BETTE, p. 4 a., 7 tabl. [Coll. Granet], d'après H. de Balzac, Vaud. 5 déc. 05.

LA DAME DE CARREAU, dr. 5 a., 8 tabl., Adapt. de l'anglais de Chambers et Stephenson, Porte S4Martin 15 mai 96. Ollend.

LA DANSEUSE AU COUVENT, c. 1 a., Gymn. 23 sept.

83. C. Lévy.

LES DEUX GOSSES, 2 part. 8 tabl., Ambigu 19 fév. 96.

Stock 98.

LE FOND DU SAC, c. 3 a., Palais-Royal 24 mars 83.

C. Lévy.

GIGOLETTE, dr. 1 prol. 5 a. et 8 tabl. [Coll. Edmond Tarbé], Ambigu 25 nov. 93. Ollend. 94.

LE GRAIN DE BEAUTÉ, c. 1 a., Gymnase 27 mars 80.

Tresse.

LA GRANDE VIE, vaud. 3 a. [Coll. Bocage], Nouv.

2 janv. 90.

L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE, C. 3 a., d'après Ed.

About [Coll. A. Mars], Gymn. 15 avril 93.

INÈS MENDO, op. 3 a., d'après P. Mérimée [Coll.

A. Liorat], mus. Frédéric Régnol, Londres, Covent Garden. C. Lévy 97.

MADAME CARTOUCHE, op. com. 3 a. [Coll. William Busnach], mus. Léon Vasseur, Folies Dram. 19 oct. 86. Lib. Th. 87.

MENSONGES, c. 4 a., 5 tabl. [Coll. Léopold Lacour], d'après Paul Bourget, Vaud. 18 avril 89. Lemerre 90.

LA MÔME AUX BEAUX YEUX, dr. 2 part., 8 tabl., Ambigu 30 déc. 06. Stock 07.

LES MYSTÈRES DE St-PÉTERSBOURG, dr. 5 a., 9 tabl.

[Coll. Stanislas Rzewuski] Bruxelles, Alhambra 26 nov. 04. Stock 05.

PAPA LA VERTU, p. 5 a., 8 tabl. [Coll. René Maizeroy], Ambigu 4 nov. 98. Ollend. 99.

LA PRINCESSE BÉBÉ, p. 3 a. [Coll. G. Berr], mus. Varney, Ncuv. 18 avril 02.

LE Roy SANS ROYAUME, énigme hist. 3 a., 7 tabl., Porte St-Martin 23 sept. 09. Ill.

LA RUE DU SENTIER, C. 4 a. [Coll. A. Maurel], Odéon 16 avril 13. Illust.

SERVICE SECRET, p. 4 a., d'après W. Gillette, Renais.

2 cet. 97.

SHERLOCK HOLMÈS, p. 5 a. [Coll. Frohman], d'après Conan Doyle, Antoine 20 déc. 07.

LE TIGRE DE LA RUE TRONCHET, com. vaud. 3 a., Menus-Plaisirs 29 mars 87.

UNE IDYLLE TRAGIQUE, p. 3 a. [Coll. A. d'Artois], d'après P. Bourget, Gymn. 29 déc. 96.

WERTHER, p. 5 a. [Coll. Henri Crisafulli], d'après Goethe, Sarah Bernhardt 6 mars 03.

DELORME (Hugues) (Georges Thiebost, dit), 10 avril 1868, Avize (Marne).

Au COIN D'UN BOIS, c. 1 a. v., Antoine 3 oct. 05. CARTOUCHE, opt. 3 a. [Coll. Francis Gally], mus. CI.

Terrasse, Trianon Lyrique 9 mars 12. Choudens.

CASINO, HoTEi.s, JEUX..., ETC... [Coll. Armand Numès], Grand-Guignol 27 fév. 04. Chaponet.

CE VEINARD DE BRIDACHE, vaud. 3 a., Cluny 13 fév.

08. Lib. Th.

LE CHEMIN DE TRAVERSE, C. 1 a., Mathurins 10 mai 04. Lib. Th.

LE COUP DE MINUIT, vaud. 1 a. [Coll. Francis Gally], Scala 20 mars 00. Flam.

LA COURSE AU BONHEUR, p. à grand spect. 4 a., Châtelet 19 déc. 17.

FAUSSES MANŒUVRES, vaud. 1 a. [Coll. Francis Gally], Gaité Montparn. 16 mars 06. Ondet 10.

GROS BÉGUIN, C. 1 a., Capucines 15 oct. 08. Ondet 09. L'HOMME ROUGE ET LA FEMME VERTE, pochade V.

[Coll. Armand Numès], Antoine 17 oct. 07. Juvell.

JEAN QUI RIT, féerie 3 a. 30 tabl., Châtelet 19 déc. 17. LE MAITRE A AIMER, C. 1 a. v. [Coll. Pierre Veber], Odéon 30 mai 07. Fasq.

LA MARCHANDE DE POMMES, féérie 1 a. v., Guignol de l'Expos. 8 avril 00. Lib. Th. 02.

MES ONCLES S'AMUSENT, vaud. 1 a. [Coll. Francis Gally], Cluny 4 sept. 06. Lib. Th. 07.

MiLLE REGRETS, c. i a. [Coll. Francis Gally], GrandGuignol 23 janv. 03. Lib. Th.

MOLIÈRE AU PALAIS-ROYAL, à propos i a. v., PalaisRoyal 22 janv. 22.

DESCAVES (Lucien), 18 mars 1861, Paris. L'As DE CŒUR, c. 3 a., Th. des Arts 19 mars 20.

Soc. Mutuelle d'édition.

ATELIER D'AVEUGLE, dr. 1 a., Grand Guignol 9 mai 11.

Lib. Th. 12.

L'ATTENTAT, p. 5 a. [Coll. Alfred Capus], Gaîté 9 mars 06. Fasq.

LA CAGE, p. 1 a., Antoine 21 janv. 98. Stock.

LES CHAPONS, p. 1 a. [Coll. Georges Darien], Th.

Libre 13 juin 90. Tresse Stock.

LA CLAIRIÈRE, C. 5 a. [Coll. Maurice Donnay], Antoine 6 avril 00. Rev. Blanche.

OISEAUX DE PASSAGE, p. 4 a. [Coll. Maurice Donnay], Antoine 4 mars 04. Fasq.

LA PELOTE, p. 3 a. [Coll. P. Bonnetain], Th. Libre 23 mars 88. Lemerre 89.

PIERRE DUPONT, p. 1 a., Grand Guignol 25 janv. 22.

Stock.

LA PRÉFÉRÉE, C. 3 a., Odéon 25 oct. 06. Stock 07. LA SAIGNÉE, dl". 5 a., 7 tabl. [Coll. Nozière], Ambigu 2 oct. 13. Ollend.

LES SOULIERS, p. 1 a. [Coll. René Verguhgt], Th.

Coopération des Idées 26 avril 03. Stock.

LE TIERS ETAT, C. i a., Antoine 6 mai 02, Stock.

DESVALLIÈRES (Maurice), 3 octobre 1857, Paris.

L'AFFAIRE ÉDOUARD, c. vaud. 3 a. [Coll. Georges Feydeau], Variétés 12 janv. 89. Ollend.

LE BONHEUR D'EN FACE, p. 2 a. [Coll. Hugues Delorme], Deux Masques 26 janv. 06. Lib. Th.

C'EST UNE FEMME DU MONDE, C. 1 a. [Coll. Georges Feydeau], Renais. 10 mars 90. Ollend.

CHAMPIGNOL MALGRÉ LUI, vaud. 3 a. [Coll. Feydeau], Nouv. 5 nov. 92.

LE COUP DU MILLION, c. bouf. 3 a., [Coll. Millou] Cluny 31 oct. 06.

LA DEMOISELLE DU TÉLÉPHONE, com. opt. 3 a. [Coll.

Antony Mars], mus. G. Serpette, Nouv. 2 mai 91. Lib. Th.

LES DOUZE FEMMES DE JAPHET, vaud. opt. 3 a. [Coll.

Antony Mars], mus. Victor Roger, Renais. 16 déc. 90. Lib. imp. réunies 91.

LES FIANCÉS DE LOCHES, vaud. 3 a. [Coll. Georges Feydeau], Cluny 27 sept. 88. Ollend.

LE FILS A PAPA, C. 3 a. [Coll. A. Mars], Palais-Royal 27 nov. 06.

L'HÔTEL DU LIBRE ÉCHANGE, c. 3 a. [Coll. G. Feydeau], Nouv. 5 déc. 94.

MAITRE NITOUCHE, vaud. 3 a. [Coll. A. Mars], Nouv.

12 mai 03.

MAMZELLE QUAT'SOUS, opt. 4 a. [Coll. A. Mars], mus.

Planquette, Gaîté 5 nov. 97.

MAMZELLE TROMPETTE, opt. 3 a. [Coll. Moncousin], mus. Hirleman, Folies-Dram. 15 sept. 08.

LE MARIAGE DE BARILLON, vaud. 3 a. [Coll. Georges Feydeau], Renais. 10 mars 90. Ollend.

LA POUDRE AUX MOINEAUX, vaud. 3 a. [Coll. L. Gleize, et A. Mars], Palais-Royal 23 mars 08.

PRÊTE-MOI TA FEMME, C. 2 a., Palais-Royal 10 sept. 83.

Ollend. 84.

LE RUBAN, c. 3 a. [Coll. G. Feydeau], Odéon 24 fév. 94. LE TRUC DE SÉRAPHIN, c. 3 a. [Coll. Antony Mars], Variétés 22 déc. 96. Lib. Th. 01.

UN DUEL S'IL VOUS PLAIT, C. 3 a. [Coll. Fabrice Carré], Renais. 11 nov. 85. Lib. Th. 86.

UN MARI AU CHAMPAGNE, C. i a., Renais. II nov. 85.

Lib. Th. 86.

UNE MATINÉE DE CONTRAT, C. 1 a., Com. Franç. 7 déc.

83. Ollend.

LA VIE EN VOYAGE, C. 5 a., Vaud. 30 sept. 01. Lib.

Molière 02.

DEVORE (Gaston), 31 juillet 1857, Paris. LES COMPLAISANCES, C. 5 a., Renais. 30 déc. 01.

Ollend. 02.

LA CONSCIENCE DE L'ENFANT, C. 4 a., Com. Franç.

11 déc. 99. Ollend. 00.

DEMI-SŒURS, p. 3 a., Escholiers 2 juin 96, Com.

Franç. 15 nov. 02. Ollend. 02.

L'ENVOLÉE, p. 3 a., Com. Franç. 30 mars 14.

PAGE BLANCHE, C. 3 a., Athénée 5 nov. 09. Lib. Th. LA SACRIFIÉE, p. 3 a., Antoine 19 sept. 07. Lib. Th. SOURDS-MUETS, dr. 1 a., Th. d'Application 18 juin 94.

Ollend.

TENTATION, C. 1 a., Odéon 17 mai 94. Ollend.

DONNAY (Maurice), 12 octobre 1859, Paris Théâtre (en cours), Fasq. 08, ss.

i LYSISTRATA, c. 4 a., Grand Th. 22 déc. 92. Eux, saynète. - FOLLE ENTREPRISE, c. 1 a., Vaud. 26 fév. 94. - EDUCATION DE PRINCE, C. 4 a., Variétés 17 mars 00.

II AMANTS, c. 5 a., Renais. 6 nov. 95. - LA DouLOUREUSE, c. 4 a., Vaud. 12 fév. 97. - L'AFFRANCHIE, c. 3 a., Renais. 5 février 98.

III GEORGETTE LEMEUNIER, p. 4 a., Vaud. 15 déc. 98.

- LE TORRENT, p. 4 a., Com. Franç. 5 mai 99. LA BASCULE, c. 4 a., Gymn. 31 oct. 01.

iv L'AUTRE DANGER, c. 4 a., Com. Franç. 22 déc. 02.

LE RETOUR DE JÉRUSALEM, C. 4 a., Gymn. 3 déc. 03. v L'ESCALADE, p. 4 a., 5 tabl., Renais. 5 nov. 04.

- PARAITRE, p. 4 a., 5 tabl., Com. Franç. 2 avril 06. - LA VRILLE, C. i a., Bodinière 26 mars 95.

vi LA PATRONNE, p. 5 a., Vaud. 6 nov. 08. - LE MÉNAGE DE MOLIÈRE, C. 5 a. et 6 tabl. v., Com. Franç. 11 mars 12.

VII LE MARIAGE DE TÉLÉMAQUE, C. 5 a. [Coll. Jules Lemaître], mus. CI. Terrasse, Op. Com. 4 mai 10. - LES ECLAIREUSES, p. 4 a., Marigny 26 janv. 13. L'IMPROMPTU DU PAQUETAGE, p. 1 a., Antoine 28 juin 1915. - LE THÉATRE AUX ARMÉES, p. 1 a., Op. Com. 27 déc. 16.

LA CLAIRIÈRE, c. 5 a. [Coll. Lucien Descaves], Antoine 6 avril 00. Rev. Blanche.

OISEAUX DE PASSAGE, C. 4 a., [Coll, Lucien Descaves], Antoine 4 mars 04. Fasq.

LA CHASSE A L'HOMME, C. 3 a., Variétés 24 déc. 19 Flam. 20.

LE ROI CANDAULE, c. lyr. 5 a., mus. A. Bruneau, Op. Com. jer déc. 20.

DORCHAIN (Auguste), 19 mars 1857,

Cambrai (Nord).

CONTE D'AVRIL, c. 4 a. v., d'après Shakespeare, mus.

Widor, Odéon 22 sept. 85. Lemerre.

MAITRE AMBROS, dr. lyr. 4 a. [Col!. François Coppée], mus. Widor, Op. Com. 6 mai 86. Heugel.

POUR L'AMOUR, dr. 4 a. v., Odéon 17 avril 01. Lemerre. LE PUITS, dr. lyr. 2 a. (non représenté), Imp. L. Maurice 02.

ROSE D'AUTOMNE, c. 1 a., Odéon 4 mars 95. Lemerre 95.

DUCOTÉ (Edouard), 29 octobre 1870,

Douai (Nord).

LE BARBIER DE MIDAS, c. 3 a. v., Bouffes-Par. 16 juin 02. Ermitage 01.

HERCULE CHEZ OMPHALE, c. héroïque 3 a. (non représentée) . Ermitage 00.

DUHAMEL (Georges), 30 juin 1884, Paris. LE COMBAT, p. 3 a., Th. des Arts 14 mars 13. M. de France

DANS L'OMBRE DES STATUES, p. 3 a., Odéon 26 oct. 12.

N. R. Franç.

LA LUMIÈRE, p. 4 a., Odéon 8 avril 11. Figuière 21. L'ŒUVRE DES ATHLÈTES, p. 4 a., Vieux Colombier 9 avril 20, suivi de LAPOINTE ET ROPITEAU, p. 1 a., Th. des Arts 10 fév. 21. Nouv. Rev. Franç. 21. QUAND VOUS VOUDREZ, Th. des Arts 10 fév. 21.

DUMAS (André), ier février 1874, Paris. L'AUTRE, c. 1 a. v., Odéon 28 mai 08. Lemerre, ESTHER PRINCESSE D'ISRAËL, dr. 4 a. [Coll. Sébastien Charles Leconte], Monte-Carlo 5 janv. 12 ; Odéon 8 fév. 12. Illust. ; en opéra mus. Ant. Mariotte, Opéra ler mai 25. Enoch.

ETERNELLE PRÉSENCE, nocturne 1 a. v., Com. Franç.

13 sept. 17. Crès.

LA GALANTE SURPRISE, C. 1 a. v., Gaîté II janv. 96.

Va nier.

L'HEURE DES CRIMES, C. 1 a. v., Michel 23 mai 14.

Stock 23.

LE PREMIER COUPLE, C. 1 a. v., Com. Franç. 23 fév. 20. SANS NOUVELLES, dr. 1 a. [Coll. Ch. Le Goffic], Com. Franç. 24 mai 16. Crès 17.

DUQUESNEL (Félix), 2 juillet 1832, Paris ;

28 avril 1915, Paris.

LE CAVALIER PIOCHE, p. i a., Gaîté 17 mai 07. Je Sais Tout. 08.

LA MAITRESSE DE PIANO, p. 5 a. 6 tabl. et 1 prol.

[Coll. A. Barde], Sarah-Bern. 4 oct. 07. Fasq.

PATACHON, C. 4 a. [Coll. M. Hennequin], Vaud.

23 oct. 07. Fasq.

LA PEUR, C. 1 a. ,Capucines 11 mai 03. Lib. Th.

SA FILLE, C. 4 a. [Coll. A. Barde], Vaud. 10 oct. 11.

Lib. Th.

EPHRAÏM (Armand), 31 décembre 1852,

Haguenau (Alsace).

En collaboration avec Adolphe ADERER

AGNEAU SANS TACHE, C. 1 a., Odéon 3 nov. 87. Ollend. L'AN VII, p. hist. 5 a., Odéon 10 juil. 20.

COMME ILS SONT TOUS, c. 4 a., Com. Franç. 9 sept. 10.

Illust.

DARIA, dr. lyr. 2 a., mus. Georges Marty, Opéra 27 janv. 05. C. Lévy.

LE JEU DES ANS ET DE L'AMOUR, C. 2 a., Odéon 21 mai 06. Lib. Th. 07.

1807, c. 1 a., Gymn. 12 oct. 98. Lib. Th. 99.

LE PAIN D'AUTRUI, dr. 2 a., d'après Tourgueneff.

[Coll. Willy Schutz], Th. Libre 10 janv. 90.

LA PREMIÈRE DU MISANTHROPE, C. 1 a., Odéon 15 janv.

86. Olend.

L'INCENDIE DE ROME, dr. hist., 5 a., 8 tabl., [Coll.

Jean La Rode]. (non représentée). Ollend. 98.

POLICHINELLE, C. 2 a. v. [Coll. Colias]. Ollend. 94.

FABRE (Emile), 24 mars 1869, Metz.

Théâtre complet (en cours). Flam. 20, ss.

i L'ARGENT, C. 4 a., Th. Libre 6 mai 95. - LES CADEAUX DE NOÊL, conte hist., 1 a., mus. X. Leroux, Op. Com. 25 déc. 15. - LA VIE PUBLIQUE, C. 4 a., Renais. 14 oct. 01.

II LES VENTRES DORÉS, p. 5 a., Odéon 4 mars 05. LE BIEN D'AUTRUI, C. 3 a., Antoine 5 nov. 97. LA MAISON D'ARGILE, p. 3 a., Com. Franç. 25 fév. 07.

LE BIEN d'AuTRUi, c. 3 a., Antoine 5 nov. 97. Stock. CÉSAR BIROTTEAU, p. 5 a., d'après H. de Balzac, Antoine 7 oct. 10. Illust.

COMME ILS SONT TOUS, C. 5 a., Com. Par. 5 nov. 94.

Stock.

IMPÉRISSABLE, c. 2 a., non représentée. Edit. d'Art dramat. 98.

LA MAISON SOUS L'ORAGE, com. dr. 3 a., Odéon 21 avril 20. Illust. 20.

LA RABOUILLEUSE, p. 4 a., d'après H. de Balzac, Odéon 11 mars 03. Lib. Th.

LES SAUTERELLES, p. 5 a., Vaud. 13 déc. II. Stock. TIMON D'ATHÈNES, p. 6 a. et 7 tabl., Antoine 12 avril 07. Stock.

UN GRAND BOURGEOIS, p. 3 a., Antoine 25 janv. 14.111. LES VAINQUEURS,p. 4 a., Antoine 25 nov. 08. C. Lévy 09.

FARAMOND (Maurice de) (Faramond de

Montels), , 1864, Paris,

26 mai 1923, Château de Thélières

(Tarn).

LA DAME QUI N'EST PLUS AUX CAMÉLIAS, trag. com.

4 tabl., Œuvre 16 déc. 08, suivi de NABUCHODONOSOR, tr. 1 a., Th. des Arts 28 janv. 11. Figuière 11.

DIANE DE POITIERS, trag. com. 3 a., Odéon 3 juin II.

Figuière 13.

LE MAUVAIS GRAIN, trag. rustique 1 a., Aulnay-sousBois 12 juil. 08. Fasq.

MONSIEUR BONNET, dr. 4 a., Œuvre 6 janv. 00, Rev. d'Art dramat.

LA NOBLESSE DE LA TERRE, Œuvre 9 fév. 99. Effort 02.

FAUCHOIS (René), 31 août 1882, Rouen.

Comédies, Lib. Th. 23 :

LA DANSEUSE ÉPERDUE, C. 3 a., Mathurins 4 fév. 20.

- L'ENFANT GATÉE, C. 3 a., Potinière 17 déc. 21. BOUDU SAUVÉ DES EAUX, c. 3 a., Albert Jer 22 nov. 20.

Théâtre de France.

RIVOLI, p. 5 a. pr. et v., Odéon 28 mars 11. - VITRAIL, p. 1 a. v., Com. Franç. 4 mai 16. - JEAN BART OU LE BON CORSAIRE, image à la manière d'Épinal, Lyon Célestins 14 juil. 19.

L'AUGUSTA, tr. 1 a., Com. Franç. 17 fév. 16. Stock. BEETHOVEN, p. 3 a; v., mus. de scène ext. de Beethoven, Odéon 9 mars 09. Fasq.

L'EXODE, p. 3 a., Nouv. Th. 24 mars 04. Emancipatrice. LA F LLE DE PILATE, p. 3 a. v., Th. des Arts 13 avril 08.

Fasq.

Louis XVII, dr. 5 a. v., Nouveau Th. 11 mai 02. LE MIRACLE, c. 3 a., Enghien 27 juil. 14. [Chez l'aut.]. LA MORT DE PATROCLE, p. 3 a. v., Champigny-laBataille 26 juin 21.

MOZART, p. 3 a. v., Th. Champs-Élysées, ler avril 23. NOCTURNE, p. 1 a., Fémina 3 mars 14. [Chez l'aut.]. PÉNÉLOPE, p. lyr. 3 a., mus. G. Fauré, Th. ChampsÉlysées, 10 mai 13.

RIVOLI, p. 5 a. pr. et v., Odéon 28 mars 11. Illust. LE ROI DES JUIFS, dr, 5 a. v., Bodinière, 17 juin 99. ROSSINI, c. 3 a., Lyon Célestins, 27 janv. 20.

FEYDEAU (Georges), 8 décembre 1862,

Paris, 5 juin 1921, Paris.

L'AFFAIRE ÉDOUARD, com. vaud. 3 a. [Coll. Desvallières], Variétés 12 janv. 89. Ollend.

L'AGE D'OR, p. 3 a. 12 tabl. [Coll. Desvallières], Variétés 1 er mai 05.

AMOUR ET PIANO, p. 1 a., Athénée Com. 28 janv. 83.

Lib. Th.

LE BOURGEON, c. 3 a., Vaud. IER mars 06. Lib. Th. C'EST UNE FEMME DU MONDE, C. 1 a. [Coll. Desvallières], Renais. 10 mars 90. Ollend.

CHAMPIGNOL MALGRÉ LUI, vaud. 3 a. [Coll. Desvallières], Nouv. 5 nov. 92.

LE CIRCUIT, p. 3 a. [Coll. F. de Croisset], Variétés 29 oct. 09.

LA DAME DE CHEZ MAXIM'S, vaud. 3 a., Nouv.

17 janv. 99. Lib. Th.

LE DINDON, p. 3 a., Palais-Royal, 8 fév. 96.

LA DUCHESSE DES FOLIES BERGÈRES, p. 3 a., Nouv.

3 déc. 02.

FEU LA MÈRE DE MADAME, C. 1 a., Com. Royale 16 nov. 08.

LES FIANCÉS DE LOCHES, vaud. 3 a. [Coll. Desvallières], Cluny 27 sept. 88. Ollend.

GIBIER DE POTENCE, com. bouff., 1 a. Cercle Volney, 23 déc. 84. Ollend. 85.

L'HÔTEL DU LIBRE ECHANGE, C. 3 a. [Coll. Desvallières], Nouv. 5 déc. 94.

LÉONIE EST EN AVANCE OU LE MAL JOLI, C. 1 a., Com.

Royale 9 déc. 11.

LA LYCÉENNE, vaud. opt. 3 a., Nouv. 23 déc. 87.

Ollend. 88.

LA MAIN PASSE, p. 4 a., Nouv. ICR mars 04.

MAIS N'TE PROMÈNE DONC PAS TOUTE NUE, C. 1 a., Fémina 25 nov. 11. Lib. Th.

LE MARIAGE DE BARILLON, vaud. 3 a. [Coll. Desvallières], Renais. 10 mars 90. Ollend.

MONSIEUR CHASSE ! c. 3 a. Palais-Royal 23 avril 92.

Ollend. 96.

OCCUPE-TOI D'AMÉLIE, p. 3 a., Nouv. 15 mars 08.

Lib. Th.

ON PURGE BÉBÉ, p. 1 a., Nouv. 12 avril 10. Lib. Th. LA PUCE A L'OREILLE, p. 3 a., Nouv. 2 mars 07.

Lib. Th. 10.

LE RUBAN, c. 3 a. [Coll. Desvallières], Odéon 24 fév. 94. LE SYSTÈME RIBADIER, c. 3 a. [Coll. Hennequin], Palais-Royal 30 nov. 92.

TAILLEUR POUR DAMES, c. 3 a., Renais. 17 déc. 87.

Lib. Th. 88.

UN BAIN DE MÉNAGE, vaud. 1 a., Renais. 15 avril 88.

Lib. Th. 89.

UN FIL A LA PATTE, C. 3 a., Palais-Royal 9 janv. 94.

Ollend. 99.

FLEG (Edmond) (Flegenheimer, dit), 26 novembre 1874, Genève.

LA BÊTE, p. 4 a., Antoine 2 avril 10. E. Rey.

LA CLOISON, p. 1 a. [Coll. Paul Meylan], Th. d'Eylau 13 fév. 05. Lib. Molière 06.

LE DÉMON, p. i a., Mathurins 5 nov. 06. MACBETH, dr. lyr. 7 tabl., d'après Skakespeare, mus.

E. Bloch, Op. Com., 30 nov. 10. G. Astruc.

MAISON DU BON DIEU, 3 a., Th. des Arts 8 oct. 20. LE MESSAGE, p. 3 a., Nouv. Th. 15 janv. 04. Lib. Mol.

Illust.

LE TROUBLE FÊTE, c. 3 a. 4 tabl. Com. Ch.-Élysées 10 mai 13.

FLERS (Marquis Robert de), 25 novembre 1872, Pont-l'Evêque (Calvados).

En collaboration avec G. ARMAN DE CAILLAVET :

L'AMOUR VEILLE, c. 4 a., Com. Franç. Icr oct. 07.

Lib. Th. 08.

L'ANE DE BURIDAN, C. 3 a., Gym. 19 fév. 09. Illust. L'ANGE DU FOYER, C. 3 a., Nouv. 19 mars 05. Lib.

Th. 05.

LA BELLE AVENTURE, C. 3 a. [Coll. Etienne Rey], Vaud. 23 déc. 13. A. Michel 20.

LE BOIS SACRÉ, c. 3 a., Variétés 22 mars 10. Lib. Th. II. LA CHANCE DU MARI, c. i a., Variétés 16 mai 06. Illust. CHONCHETTE, opt. 1 a., mus. CI. Terrasse, Capucines 11 avril 02.

LE CŒUR A SES RAISONS, C. i a., Renais. 13 mai 02.

Lib. Th. 04.

L'EVENTAIL, p. 4 a., Gymnase 29 oct. 07. Illust. FORTUNIO, com. lyr. 4 a. 5 tabl., d'après Le Chandelier d'A. de Musset, mus. d'André Messager, Op. Com. 5 juin 07. Choudens.

L'HABIT VERT, C. 4 a., Variétés 16 nov. 12. Illust. MIQUETTE ET SA MÈRE, C. 3 a., Variétés 2 nov. 06. Lib.

Th. 07.

MONSIEUR BROTONNEAU, C. 3 a., Porte St-Martin 9 avril 14. Com. Franç., 19 mars 1923.

MONSIEUR DE LA PALISSE, op. bouff. 3 a., mus. Claude Terrasse, Variétés 2 nov. 04. Soc. N. d'éd. Mus.

LA MONTANSIER, p. 4 a. [Coll. Ibels-Jeoffrin], Gaîté 6 nov. 03. Fasq.

PAPA, C. 3 a., Gymn. 11 fév. 11. Illust.

PARIS OU LE BON JUGE, opt. 2 a., mus. CI. Terrasse, Capucines 18 mars 06. Choudens 06.

PRIMEROSE, c. 3 a., Com. Franç. 9 oct. 11. Illust. LE ROI, C. 4 a. [Coll. Emmanuel Arène], Variétés 7 avril 08. Lib. Th. 09.

LES SENTIERS DE LA VERTU, C. 3 a., Nouv. 6 nov. 03.

Lib. Th. 04.

LE SIRE DE VERGY, opt. 3 a., mus. Claude Terrasse, Variétés 16 avril 03. Soc. N. d'Ed. Mus.

LES TRAVAUX D'HERCULE, op. bouff. 3 a., mus. Claude Terrasse, Bouffes-Par. 7 mars 01. Lib. Molière. LA VENDETTA, dr. lyr. 3 a., d'après Loriot-Lecaudey, mus. Jean Nouguès, Marseille, Opéra 27 janv. 11. Enoch ix.

LA VEUVE JOYEUSE, op. 3 a. Adaptée d'après V. Léon et Stein, mus. Franz Lehar, Apollo, 28 avril 09.

(En collaboration avec FRANCIS DE CROISSET)

LE RETOUR, C. 3 a., Athénée 25 oct. 20. Illust. LES VIGNES DU SEIGNEUR, c. 3 a., Gymn. 16 janv. 23.

Illust.

FRANC-NOHAIN (Maurice Legrand, dit),

25 octobre 1873, Corbigny (Nievre). Au TEMPS DES CROISADES, op. bouffe 1 a., mus. Terrasse, Caumartin 18 nov. 16 Soc. N. d'Ed. Mus. 02. LE BONHOMME JADIS, op. com. 1 a., d'après 'Murger, mus. Jacques-Dalcroze, Op. Com. oct. 06. Heugel. LA FIANCÉE DU SCAPHANDRIER, op. bouffe v., Mathurins, 8 janv. 02.

L'HEURE ESPAGNOLE, com. bouff. 1 a. v., Odéon 28 oct. 04. Mus. Maurice Ravel, Op. Com. 19 mai 01, Fasq. 04.

LES TRANSATLANTIQUES, opt. 3 a. [Coll. Abel Hermant], mus. Claude Terrasse, Apollo 20 mai II. Monde Illustré.

LA VICTIME, p. 3 a. [Coll. Vanderem], Com. Ch.Élysées 4 mars 13. Illust.

FRANCE (Jacques-Anatole Thibault, dit

Anatole), 16 avril 1844, Paris. 12 octobre 1924, La Béchellerie, près de

Saint-Cyr-sur-Loire (Indre-et-Loire). Au PETIT BONHEUR, C. i a., chez MME A. de Caillavet IER juin 98 ; Renais. 2 fév 06. C. Lévy.

CRAINQUEBILLE, 3 tabl., Renais. 28 mars 03. C. Lévy. LA COMÉDIE DE CELUI QUI ÉPOUSA UNE FEMME MUETTE, p. 2 a., Porte St-Martin 30 mai 12. Champion 12. Amis d'Edouard n° 8, et Ill. 08.

DIALOGUE AUX ENFERS (à propos de Molière), p. 1 a., Nouv. Th. 17 janv. 22.

LE MANNEQUIN D'OSIER, c. 4 a. 8 tabl., Renais.

22 mars 04.

LES NOCES CORINTHIENNES, dr. 3 a. et 1 prol. v., Odéon 30 janv. 02, et avec mus. H. Büser, Op. Com. 11 mai 1922.

LE VALET DE CHAMBRE DE MADAME LA DUCHESSE, C. I a [Coll. Xavier de Ricard] (non représentée), publ La Revue, 15 juillet 1903.

FRAPPA (Jean-José), 3 avril 1882, Paris. LES ANGES GARDIENS, c. 4 a., d'après Marcel Prévost.

[Coll. H. Dupuy-Mazuel], Marigny 30 oct. 13. Flam.

LE BARON DE BATZ, p. 5 a. 6 tabl., d'après les études de G. Lenôtre, Bouffes-Par. 5 sept. 11. Monde Illustré.

COMME ON FAIT SON LIT..., vaud. 2 a., Th. Impérial 22 oct. 12. Joubert 13.

DERNIÈRE HEURE, p. 4 a., Œuvre 10 mai 12. M. Illust. LES DON JUANES, c. 3 a., d'après Marcel Prévost [Coll. H. Dupuy-Mazuel], Porte S t-Martin 3 mai 22.

L'HOMME RICHE, c. 3 a. [Coll. Dupuy-Mazuel], Renais.

20 mai 14.

ISIDORE, c. 1 a., Capucines 24 fév. 08. Joubert. LE JOUET, p. 2 a. [Coll. Mme R. Maquet], Escholiers 26 avril 07.

MATCH DE BOXE, c. 3 a. [Coll. H. Dupuy-Mazuel], Variétés 22 août 12. Monde Illustré.

MICHE A DES PRINCIPES, C. i a., Little Palace 15 oct.

07. Joubert.

MOLIÈRE, p. 3 a. 6 tabl. [Coll. H. Dupuy-Mazuel].

Odéon 17 mars 22. Illust.

LE PORTIQUE, c. 1 a., Little Palace 22 nov. 05. Stock 04.

FRONDAIE (René Fraudet, dit Pierre).

25 avril 1884, Paris.

L'APPASSIONATA, p. 4 a., Porte St-Martin 22 oct. 20.

Lib. Th.

LA BATAILLE, p. 3 a., d'après Claude Farrère, Antoine 18 mars 21. Lib. Th.

BLANCHE CALINE, c. 3 a., Michel 6 avril 13. Ill. COLETTE BAUDOCHE, p. 3 a., d'après le roman de Maurice Barrès, Com. Franç. 10 mai 15. Em. Paul.

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD, C. 4 a., d'après Anatole France, Antoine 21 déc. 16. C. Lévy.

LA FEMME ET LE PANTIN, p. 4 a. 5 tabl. [Coll. Pierre Louys], Antoine 8 déc. 10. Ill.

L'HOMME QUI ASSASSINA, p. 4 a., d'après CI. Farrère, Antoine 19 déc. 12. III.

L'INSOUMISE, p. 4 a., Antoine 3 oct. 22. Lib. Th. 23. LA MAISON CERNÉE, dr. 4 a., Sarah-Bernhardt 11 déc.

19. Lib. Th. 22.

MONTMARTRE, p. 4 a., Vaud. 24 nov. 10. Ill.

LE REFLET, p. 4 a., Fémina 9 juin 22.

GANDÉRA (Félix) (Pensieri Manuel, dit).

Comédies légères, Stock 24 :

LE COUCHÉ DE LA MARIÉE, c. 3 a., Athénée, 27 nov. 18.

- LA DAME DE CHAMBRE, p. 3 a., Athénée 8 janv. 18. - MAIS LES HOMMES N'EN SAURONT RIEN, C. 3 a., Capucines 30 juin 20.

ATOUT... CŒUR! c. 3 a., Athénée 17 mars 22. Stock. LES DEUX MONSIEUR DE MADAME, c. 3 a., Mathurins 7 oct. 21.

LA FOLLE NUIT OU LE DÉRIVATIF, p. 3 a., [Coll. Mouézy Eon], Edouard VII 7 avril 17.

LA LIAISON DANGEREUSE, p. 3 a. [Coll. Mouézy-Eon], Edouard VII 5 déc. 19.

LA MAITRESSE IMAGINAIRE, p. 3 a. [Coll. CI. Gevel] Variétés 24 juin 21.

LE PETIT CHAPERON ROUGE, 1 a. v. [Coll. Gevel], Com. Franç. 16 juin 19.

GANDILLOT (Léon), 25 janvier 1862,

Paris, 22 septembre 1912, Neuilly (Seine).

ASSOCIÉS, c. 3 a., Déjazet 26 nov. 94. Ollend. 95. BONHEUR A QUATRE, c. 3 a., Vaud. 25 mars 91. Ollend.

LA COURSE AUX JUPONS, c. 3 a.,Déjazet 20 fév.90. Ollend. LES DAMES DU PLESSIS-ROUGE, p. 5 a., Bouffes du Nord 7 mars 94. Ollend.

DE FIL EN AIGUILLE, C. 3 a., Th. d'Applic. 15 janv. 91. LE DEVOIR CONJUGAL, C. 3 a., Vaud. 15 janv. 03. LA DIVA EN TOURNÉE, c. 1 a., Bruxelles, Th. du Parc Ier avril 90. Ollend.

ENLÈVEMENT DE SABINE, com. bouff. 3 a., Cluny 2 mars 90. Ollend.

L'Ex, c. 4 a., Vaud. 27 avril 09.

LES FEMMES COLLANTES, com. bouffe 5 a., Déjazet 16 oct. 86. Ollend.

FERDINAND LE NOCEUR, c. 4 a., Déjazet 19 déc. 90. LE FUMERON, c. 1 a., Th. Indépend. 18 fév. 88. LA MARIÉE RÉCALCITRANTE, com. bouffe 3 a., Déjazet 19 janv. 89. Ollend.

LE PARDON, C. 3 a. Th. Moderne 28 janv. 92. Ollend. LE SOUS-PRÉFET DE CHATEAU BUZARD, com. vaud.

3 a., Palais-Royal 21 avril 93.

LE SUPPLICE D'UN AUVERGNAT, C. 1 a., Ollend 93. LA TORTUE, p. 3 a., Nouv. 7 mars 93.

LA TOURNÉE ERNESTIN, vaud. 4 a., Cluny 15 oct. 92. VERS L'AMOUR, p. 5 a., Antoine 10 oct. 05. Fasq. LA VILLA GABY, C. 3 a., Gymn. 23 oct. 96. ZIGOMAR, p. 3 a., Palais-Royal 20 mars 00.

GASQUET (Joachim) 31 mars 1873, Aixen-Provence, 6 mai 1921, Paris.

DIONYSOS, trag. lyr. 3 a. v., Orange ior août 04 ;

Œuvre 19 fév. 05. Fasq. 05.

GAVAULT (Paul), 2 septembre 1866, Paris.

LES AVENTURES DU CAPITAINE CORCORAN, p. 5 a.

7 tabl., adapt. d'Alfred Assolant [Coll. Georges Berr et Adrien Vely, Châtelet 30 oct. 02. Stock 04. BALANCEZ VOS DAMES, C. 1 a. [Coll. Georges Berr], Grand-Guignol 28 oct. 02. Lib. Mol.

LA BELLE DE NEW-YORK, opt. 2 a., d'après Morton et Karker, Moulin-Rouge 29 mai 03. Stock 04. LE BONHEUR DE JACQUELINE, C. 4 a., Gymn. 5 fév.

08. Stock.

LE BONHEUR SOUS LA MAIN, c. 3 a., Variétés 26 janv.

12. Illust.

CHAMPIGNOL COMPÈRE MALGRÉ LUI [Coll. V. de Cottens], Rev. 2 a. 4 tabl., Concert La Fourmi. 31 janv. 94. Alcan-Lévy.

CHARMANT SÉJOUR! vaud. 3 a. [Coll. P. L. Flers].

Cluny 15 nov. 98. Stock 04.

CHÉRI! C. vaud. 3 - a. [Coll. V. de Cottens], PalaisRoyal 13 déc. 98. Stock 03.

LA DAME DU 23, v. 3 a. [Coll. Bourgain et Ordonneau], Nouv. 14 sept. 04.

LES DEMOISELLES DES St CYRIENS, opt. 3 a. 5 tabl.

[Coll. V. de Cottens], mus. Louis Varney, Cluny 22 janv. 98. Heugel.

LA DETTE, C. dr. 5 a. [Coll. Georges Berr], Odéon 17 mars 04. Stock.

LES DUPONT, p. 3 a. Palais-Royal 18 oct. 02. Stock 03. L'ENFANT DU MIRACLE, C. bouff. 3 a. [Coll. Robert Charvay], Athénée 23 fév. 03 C. Lévy.

FAMILY HÔTEL, vaud. 3 a. [Coll. Eugène Héros et Eugène Millon], Palais-Royal 10 avril 02. Stock 03.

LES FEMMES DE PAILLE, vaud. 3 a. [Coll. Guillemaud], Palais-Royal 14 avril 00. Stock 04.

FIN DE RÊVE, C. dr. 3 a. [Coll. V. de Cottens], Athénée (Escholiers) 4 janv. 95. Stock 04.

LE FRISSON DE L'AIGLE, p. 5 a., Sarah-Bernhardt 27 janv. 06.

Le GUET-APENT, c. 1 a. [Coll. V. de Cottens], Gymn. 8 avril 94. Stock.

L'IDÉE DE FRANÇOISE, C. 4 a., Renais. 3 oct. 12. Ill. L'INCONNU, c. bouff. 3 a. [Coll. Georges Berr], PalaisRoyal 18 déc. 01. C. Lévy 03.

LE JOCKEY MALGRÉ LUI, opt. 3 a. [Coll. Maurice Ordonneau], Bouffes 3 déc. 02. Lib. Th. 03.

MA TANTE D'HONFLEUR, c. bouff. 3 a., Variétés 20 mars 14. Illust.

MADAME FLIRT, c. 4 a. [Coll. Georges Berr], Athénée 27 déc. 01. C. Lévy 02.

MADEMOISELLE JOSETTE MA FEMME, C. 4 a. [Coll.

Robert Charvay], Gymn. 16 nov. 06. Stock 07.

LE MANNEQUIN, C. 4 a., Marigny 5 fév. 14. Illust. MANU MILITARI! C. I a., Variétés 7 déc. 02. Stock 03. MOINS CINQ! vaud. 3 a.[ Coll. Georges Berr], PalaisRoyal 21 nov. 00. C. Lévy 02.

MONSIEUR L'ADJOINT, C. bouff. 1 a., Nouv. 26 nov.

05. Stock 06.

MONSIEUR ZÉRO, vaud. 3 a. [Coll. Mouézy-Eon], Palais Royal 18 mars 09. Stock.

NAPOLÉON MALGRÉ LUI, op. bouff. 1 a. [Coll. V. de Cottens], Fourmi 3 avril 96. Stock 08.

PANACHOT GENDARME, vaud. 3 a. [Coll. Mouézy-Eon], Palais-Royal 12 oct. 07. Stock.

LE PAPA DE FRANCINE, op. vaud. 4 a. [Coll. V. de Cottens et H. Chivot], mus. Louis Varney, Cluny 5 nov. 96. Heugel.

LE PASSANT, parodie 1 a. v., Escholiers 19 fév. 94.

Simonis Empis.

LA PETITE CHOCOLATIÈRE, C. 4 a., Renais. 23 oct. 09.

Fasq. 10.

LA PETITE Mme DUBOIS, C. bouff. 3 a. [Coll. Jean Lahaix], Nouv. 19 janv. 06. Stock.

LES PETITES BARNETT. opt. 3 a., mus. Varney, Variétés, 8 nov. 98.

PLUTUS, c. 3 a., adapt. d'Aristophane, mus. Xavier Leroux, Odéon 17 déc. 96. Simonis Empis.

LE POMPIER DE SERVICE, opt. 4 a. [Coll. V. de Cottens], mus. Varney, Variétés 18 fév. 97.

LA REVUE DE LA BOITE, rev. 1 a. [Coll. Georges Berr] , Boîte-à-Fursy 31 mai 00. Simonis Empis.

SHAKESPEARE! op. bouff. 3 a. [Coll. P.-L. Flers], mus. Gaston Serpette, Bouffes-Par. 23 nov. 99. Heugel.

UN COUP DE TÉLÉPHONE, C. 3 a. [Coll. Georges Berr], Réjane 12 nov. 12.

UN FLIRT A MONTMARTRE, saynète 1 a. Tréteau de Tabarin, 30 nov. 98. Simonis Empis.

UNE AFFAIRE SCANDALEUSE, vaud. 4 a. [Coll. Maurice Ordonneau], Palais-Royal 22 nov. 04. Stock 05.

GÉRALDY (Paul) 6 mars 1885, Paris. AIMER, p. 3 a., Cpm. Franç. 5 déc. 21. Stock 22. LES GRANDS GARÇONS, p. 1 a., Com. Franç. 18 nov. 22.

Stock 23.

LES NOCES D'ARGENT, c. 4 a., Com. Franç. 5 maiI7. Crès. LA PRINCESSE, c. 4 a. [Coll. Laveline], Odéon 4 juil. 19.

GERBIDON (Marcel), 26 septembre 1868, Paris.

LE BEL EDGARD, C. i a., Grévin jer avril 12. Stock. LE COQ EN PATE, p. 3 a. [Coll. P. Armont], Athénée 10 mars 16. Lib. Th. 19.

L'ECOLE DES COCOTTES, p. 3 a. [Coll. P. 'Armont], Michel 18 sept. 19.

PÉCHÉ DE JEUNESSE, c. 3 a., Marigny 2 mai 22. SOURIS D'HÔTEL, p. 4 a. [Coll. P. Armont], Fémina 13 oct. 19.

LA TONTINE, C. 2 a. [Coll. P. Armont], Antoine 27 mars 14. Lib. Th. 19.

UN FILS D'AMÉRIQUE, C. 4 a. [Coll. P. Veber], Renais.

29 déc. 13. Illust.

UNE AFFAIRE D'OR, C. 3 a., Antoine 15 oct. 12. III.

GHÉON (Henri) (Dr Vanglon dit), 15 mars 1875, à Bray-sur-Seine (Seineet-Marne).

Jeux et Miracles pour le peuple fidèle. (éd. Rev. des Jeunes 22) :

Ire SÉRIE : LE BON VOYAGE OU LE MORT A CHEVAL, miracle 3 tabl., Versailles, Patronage St-Joseph 29 déc. 21. Il LES AVENTURES DE GILLES OU LE SAINT MALGRÉ LUI, mir. 4 épis., Melun, Ecole St-Aspais 23 mars 22. Il LE LIT DE L'HOMME QUI AURAIT VU S I-NICOLAS, mir. 2 tabl.

2e SÉRIE : LA BERGÈRE AU PAYS DES Loups (ste Germaine de Pibrac) précédée du CRIME DE FRÈRE GENIÈVRE et suivie du GRAND COMBAT ENTRE L'ERMITE ET LE DRAGOn. Ecole St-Aspais de Melun, 8 déc. 22. LE DÉBAT DE NICOLAZIC ENTRE Ste-ANNE ET LE RECTEUR, mir. Stock.

L'EAU-DE-VIE, tr. rust., 3 a., Vieux-Colombier, 23 avril 14. N. R. F.

LA FARCE DU PENDU DÉPENDU, mir. 3 a., Th. Balzac 26 mai 20. Soc. hist. de France.

LE PAIN, trag. popul. 4 a., Th. des Arts 8 nov. 11.

N. Rev. Franç.

LE PAUVRE SOUS L'ESCALIER, 3 épisodes d'après la Vie de St-Alexis, Vieux-Colombier 24 janv. 21. N. Rev. Franç.

LES TROIS MIRACLES DE Ste-CÉCILE suivi du MARTYRE DE St-VALÉRIEN, non représentés. Soc. litt. de Fr. 22.

GHEUSI (Pierre - Barthélémy ), 21 novembre 1865, Toulouse.

LES BARBARES, tr. lyr. 3 a. et i prol. [Coll. Victorien Sardou], mus. C. Saint-Saëns, Opéra 23 oct. 01. C. Lévy.

ÇANTA, tr. lyr. 3 a. et 4 tabl. [Coll. J. Fonville], mus.

Pierre Kunc. Dubreuil 04.

CARLOMAN, dr. lyr. 3 a., mus. Fournier Alex. Dupont96. CHACUN SA VIE, c. 3 a. [Coll. Gustave Guiches], Com. Franç. 10 sept. 07. Fasq.

LA CLOCHE DU RHIN, dr. lyr. 3 a. [Coll. Georges Montorgueil], mus. Samuel Rousseau, Opéra 8 juin 98. Flam.

LE COMTE ROGER, dr. 4 a. [Coll. Edouard Noël], Athénée 28 juin 00. Flam.

DAMAYANTI, leg. lyr. 1 a. Marseile7 mai 95. Dupont. 96.

FIORELLA, c. lyr. 1 a. lColl. V. bardouj, mus. Weber.

Enoch 05.

GUERNICA, dr. lyr. 3 a. [Coll. P. Gailhard], mus.

Paul Vidal, Op. Com. 5 juin 95. Charp.

KERMARIA, Idylle d'Armorique 3 a., mus. Erlanger, Op. Com. 8 fév. 97.

LE MIRACLE, dr. lyr. 5 a. [Coll. A. Mérane], mus.

Georges Huë, Opéra 14 déc. 10. Choudens.

ORSOLA, dr. lyr. 3 a., mus. P.-L. Hillemacher, Opéra 14 mai 02. C. Lévy.

TRILBY, conte 1 a. v. [Coll. Ch. Lomon], Com. Franç.

15 déc. 04. C. Lévy.

GIGNOUX (Régis), 7 octobre 1878, Lyon. LA FOLLE ESCAPADE, op. 3 a. [Coll. Eugène de Marsan], Variétés 15 fév. 19. Lib. Th.

L'INGÉNU, C. 3 a., d'après Voltaire [Coll. Charles Méré], Michel 18 nov. 13. Monde Illust. 14.

JUDITH COURTISANE, opt. 2 a. [Coll. A. Barde], Michel 22 déc. 17.

LE KAMA SOUTRA OU IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LE FEU, c. 1 a., Grand-Guignol. 25 mars 22. Lib. Th.

LE SCANDALE DE DEAUVILLE OU L'ART D'ÊTRE PÉPÈRE, c. 3 a. [Coll. Rip], Capucines 15 oct. 20. Crès 21.

VIVE BOULBASSE, c. 1 a., Grand-Guignol 5 fév. 21.

Illust.

GLEIZE (Lucien), 15 août 1865, Marseille.

L'AMOUR VEUT RIRE, c. 3 a., Potinière 27 oct. 22. Au SOLEIL, C. 1 a. [Coll. Maurice Desvallières], Antoine 25 janv. 11. Lib. Th. 13.

L'AVEU, c. 3 a., Vaud. 22 nov. 97. Stock 98. CHARITÉ, p. 3 a., Escholiers 16 mars 97. Boulanger. CŒUR VOLANT, 1 a. v., Odéon 15 sept. 92. Dentu. LA DIVINE ÉMILIE, C. 2 a., Odéon 1 er juin 04. Lib. Th. L'ÉTRANGE AVENTURE, C. 3 a., Odéon 21 mai 06. UNE BLANCHE, p. 3 a., Renais. 21 nov. 01. Lib. Mol. LE VEAU D'OR, C. 3 a., Th. Léon-Poirier 12 nov. 13.

Illust. 14.

GRENET - D ANCOURT ( Louis - Antoine -

Ernest), 21 février 1859, Paris, 10 février 1913.

L'AGRAFE, c. 1 a. [Coll. Destrem], Odéon 17 mai 05.

Ollend.

L'ASSASSINÉ, c. 4 a., d'après Gaston Bergeret, Antoine 12 fév. 04. Lib. Th.

LA BANQUE DE L'UNIVERS, dr. 5 a., Ambigu 15 janv. 86. CEUX QU'ON TROMPE, C. 1 a., Antoine 12 juin 00. Flam. CHOU BLANC, p. 3 a. [Coll. Robert Dieudonné], Nouv.

29 oct. 10.

LE FILS SURNATUREL, c. bouffe 3 a. [Coll. M. Vaucaire].

Cluny 20 sept. 01. Ollend. 03.

LES GAITÉS DU VEUVAGE, C. 3 a., Cluny 6 fév. 03. Lib.

Th. 04.

LE MARI DE LA REINE, opt. 3 a. [Coll. Pradels], mus.

A. Messager, Bouffes 18 déc. 89.

LES MARIÉS DE MONTGIRON, C. bouffe 3 a., Cluny 18 fév. 88.

LES NOCES DE Mlle LORIQUET, C. 3 a., Cluny 26 sept. 82.

Ollend.

NORAH LA DOMPTEUSE, c. 3 a. [Coll. Bertal], Nouv.

31 oct. 91.

LE MENDIANT D'AMOUR, opt. 3 a. 4 tabl. [Coll. Louis Marsolleau], mus. Henri José, Molière 25 janv. 08. Lib. Th. 08.

LA REVANCHE DU MARI, C. 3 a. [Coll. Félix Cohen], Déjazet 20 mai 90.

RIVAL POUR RIRE, c. 1 a., Odéon 12 sept. 81. Lib. Th. LES TRIBULATIONS D'UN GENDRE, c. 3 a. [Coll. Eug.

Héros], Cluny 12 fév. 08.

TROIS FEMMES POUR UN MARI, C. bouffe 3 a. [Coll.

Valabrègue], Cluny 11 janv. 84.

TROP AIMÉ, c. bouffe 3 a. [Coll. Valady], Cluny 11 mai 89.

LE VAMPIRE, C. 1 a., Mathurins 15 avril 02. Ollend. LE VOYAGE DES BERLURON, vaud. 4 a. [Coll. Ordonneau et Keroul], Déjazet 14 mars 93.

GUICHES (Gustave), 18 juin 1860, Albas

(Lot).

CÉLESTE, dr. lyr. 4 a. 5 tabl., d'après Céleste Prud- hommat, mus. d'Émile Trepard, Op. Com. IER déc. 13. Enoch 13.

CHACUN SA VIE, C. 3 a. [Coll. P.-B. Gheusi], Com.

Franç. 10 sept. 07. Fasq.

GHYSLAINE, dr. lyr. 1 a. [Coll. Marcel Froger], Op.

Com. 26 fév. 08. Fasq.

LAUZUN, p. 4 a. [Coll. F. de Nion], Porte St-Martin 16 avril 09.

MÉNAGE MODERNE, p. 4 a., Sarah-Bernhardt 18 mars 01. LE NUAGE, C. 2 a., Com. Franç. 15 déc. 01. Fasq. 02. SNOB, C. 4 a., Renais. 5 avril 97. Ollend.

VOULOIR, c. 4 a., Com. Franç. 19 mai 13. Illust.

GUINON (Albert), 15 avril 1861, Paris,

7 mars 1923, Paris.

Deux Pièces, Lib. Th. 92 :

SEUL, p. 2 a., Th. Libre 7 mars 92. Il A QUI LA FAUTE c. 1 a., Vaud. 28 oct. 96.

LE BONHEUR, C. 3 a., Antoine 3 nov. 11. Lib. Th. 14. CINQ MILLE QUATRE !..., c. 3 a. [Coll. Ambroise Janvier], Déjazet 10 juin 90. Tresse et Stock 91.

DÉCADENCE, c. 4 a., interdite par la Censure mars 01, Vaud. 18 fév. 04. Lib. Th. 01.

J'ÉPOUSE MA FEMME, c. 2 a. [Coll. Maurice Denier], Renais. 6 mars 85. Ollend. 85.

LES JOBARDS, c. 3 a. [Coll. Maurice Denier], Vaud.

18 oct. 91. Ollend. 98.

LE JOUG, C. 3 a. [Coll. Jeanne Marni], Vaud. 28 nov.

02. Lib. Th. 03.

OSCARINE, opt 3 a. [Coll. Charles Nuitter], mus.

Victor Roger, Bouffes-Par. 15 oct. 88. Tresse.

LE PARTAGE, p. 3 a., Vaud. 28 oct. 96. Ollend. 98. SON PÈRE, C. 3 a. [Coll. Alfred Bouchinet], Odéon 31 oct. 07. Illust.

UN GENDRE A LA BROCHE, vaud. 1 a. [Coll. Denier], Déjazet 7 déc. 88.

GUIRAUD (Edmond), 22 mars 1879, Paris. L'AMOUR S'EN MLÊE, C. 1 a. v., Montpellier 20 fév. 02, Nîmes Chastanier.

ANNA KARÉNINE, p. 5 a. 7 tabl., d'après Tolstoï, Antoine 30 janv. 07. Illust.

LE DIVAN NOIR, p. 3 a., Renais. IER avril 21. MARIE-VICTOIRE, p. 48.5 tabl., Antoine 7 avril 1 I.Illust. LE POUSSIN, c. 3 a., Odéon 4 déc. 08. Lib. Molière 09. PAUL ET VIRGINIE, tr. 4 ac. d'après Bernardin de SL Pierre. [Coll. L. Népoty]. Mus. Rabaud, Sarah-Bernh. 21 déc. 22.

LA SAUVAGEONNE, C. 3 a., Bouffes-Par. 28 mai 14. VAUTRIN, p. 4 a., d'après H. de Balzac, Com. Franç.

12 mai 22.

ZIZI, p. 1 a., Eldorado 16 mai 05, Antoine iodée. 07.

Lib. Molière 08.

GUITRY (Sacha), 21 février 1885, Saint-

Pétersbourg.

L'AMOUR MASQUÉ, C. music. 3 a., mus. Messager Édouard-VII, 15 fév. 23. Stock.

BÉRENGER, c. 3 a. 1 prol., Porte St-Martin 21 janv. 20.

Fasq.

LE BLANC ET LE NOIR, C. 4 a., Variétés nov. 22. C'TE PUCELLE D'ADÈLE ! c. 1 a., Gaîté Rochechouart 19 nov. 09. Ondet.

CHEZ LA REINE ISABEAU, C. 1 a., Bouffes-Par. 2 juin 17. CHEZ LES ZOAQUES, C. 3 a., Antoine 5 nov. 06. et LE KWETZ, dr. pass. 1 a., Capucines 13 déc. 05. Stockoj.

LA CLEF, C. 4 a., Réjane 4 mai 07. Stock.

LE COMÉDIEN, c. 4 a., Édouard-VII 21 janv. 21. Illust. LE CRIN, p. 1 a., Tréteau-Royal ier oct. 07. DEBUREAU, c. 4 a. 1 prol. v., Vaud. jer mars 18. Fasq. DEUX COUVERTS, C. 1 a., Com. Franç. 30 mars 14.

Stock 22.

FAISONS UN RÊVE, p. 4 a., Bouffes-Par. 3 oct. 16. LE GRAND Duc, p. 3 a., Édouard-VII 13 avril 21. L'ILLUSIONNISTE, p. 3 a. 1 prol., Bouffes-Par. 28 août 17. JACQUELINE, p. 3 a., d'après H. Duvernois, Édouard-VII 11 oct. 21. Illust.

LA JALOUSIE, p. 3 a., Bouffes-Par. 6 avril 15.

JE T'AIME, C. 5 a., Édouard-VII 11 oct. 20. Illust. JEAN III ou L'IRRÉSISTIBLE VOCATION DU FILS MONDOUCET ,c. 3 a., Com. Royale 7 mai 12. Illust.

JEAN DE LA FONTAINE, p. 4 a., Bouffes-Par. 17 déc. 16. MAGGIE GAUTHIER ET P. CLERGET, p. 1 a., TréteauRoyal ier juin 07.

LE MARI, LA FEMME ET L'AMANT, p. 3 a., Vaud. 19 avril.

21. Œuvres Libres 21.

LE MARI QUI FAILLIT TOUT GATER, C. 1 a., Odéon 12 déc. 06.

MON PÈRE AVAIT RAISON, c. 3 a., Porte St-Martin 9 oct. 19.

LE MUFFLE, C. 2 tabl., Antoine 25 nov. 08.

NONO, C. 3 a., Mathurins 6 déc. 06. Illust. 09.

PAS COMPLET, c. bouffe 2 a., Marigny IER sept. 12. PASTEUR, p. 5 a., Vaud. 23 janv. 09. Fasq.

LA PÈLERINE ÉCOSSAISE, p. 3 a., Bouffes-Par. 15 janv. 14. PETITE HOLLANDE, C. 3 a., Odéon 25 mars 08. Stock. LA PRISE DE BERG-OP-ZOOM, C. 4 a., Vaud. 4 oct. 12.

Illust. 13.

QUAND ON EST SEUL, C. i a., Bouffes-Par. 2 juin 17. LE SCANDALE DE MONTE-CARLO, C. 3 a., Gymn.

22 avril 08. Illust.

UN BEAU MARIAGE, C. 3 a., Renais. 17 oct. 11. Illust. UN ÉTRANGE POINT D'HONNEUR, C. 1 a., Th. Royal 30 mars 06.

UN SUJET DE ROMAN, c. 3 a., Édouard-VII 4 janv. 23. UN TYPE DANS LE GENRE DE NAPOLÉON, C. 1 a., BouffesPar. 2 juin 17. Œuvres Libres 22.

UNE PETITE MAIN QUI SE PLACE, C. 3 a., Édouard-VII 4 mai 22.

LE VEILLEUR DE NUIT, C. 3 a., Michel 2 fév. II. Fasq.

HARAUCOURT (Edmond), 18 octobre 1856,

Dourmont (Haute-Marne).

CIRCÉ, poème lyr. 3 a. mus. P.-L. Hillemacher, Op.

Corn. 17 avril 07. Fasq.

DON JUAN DE MANARA. dr. 5 a. v., mus. P. Vidal, Odéon 8 mars 98. Fasq.

HÉRO ET LÉANDRE, p. dr. 3 a., mus. P.-L. Hillemacher, Chat Noir 24 nov. 93. Charp.

JEAN BART, dr. 5 a., Porte St-Martin 5 avril 00. LES OBERLÉ, p. 5 a., d'après René Bazin, Gaîté 17 nov.

05. C.-Lévy.

LA PASSION, myst. 2 chants et 6 part., Concerts Lamoureux 4 avril 90. Charp.

LA PREMIÈRE, à propos 1 a., Renais. 20 déc. 94. SHYLOCK, c. 3 a. 7 tabl. v., d'après Shakespeare, mus.

Gabriel Fauré, Odéori 14 déc. 89. Charp.

HENNEQUIN(Maurice), 10 décembre 1863,

Liège.

COMPARTIMENT DE DAMES SEULES, p. 3 a. [Coll. Mitchell], Palais-Royal 27 nov. 17.

CORALIE ET Cie, p. 3 a. [Coll. Albin Valabrègue], Palais-Royal 30 nov. 99. Stock 01.

LE COUP DE FOUET, p. 3 a. [Coll. Georges Duval], Nouv. 9 janv. 01. Stock 02.

CRIME PASSIONNEL, p. 1 a., Monte-Carlo 3 fév. 08.

Stock.

LES DRAGÉES D'HERCULE, p. 3 a. [Coll. Paul Bilhaud], Palais-Royal 15 janv. 04. Stock.

LA FAMILLE BOLÉRO, p. 3 a. [Coll. Paul Bilhaud].

Nouv. 13 fév. 03 Stock.

LA FEMME DU COMMISSAIRE, vaud. 3 a., Cluny 27 août 92. Ollend. 94.

LES FÊTARDS, opt 3 a. [Coll. Antony Mars], mus.

V. Roger, Palais-Royal 28 oct. 97. Heugel.

LA FILLE DE FIGARO, Op., com. 3 a. [Coll. Hugues Delorme], mus. X. Leroux, Apollo 20 mars 14. Choudens.

FLORETTE ET PATAPON, p. 3 a. [Coll. Pierre Veber], Nouv. 20 oct. 05. Stock 06.

LE GANT, c. 1 a. [Coll. Paul Bilhaud], Palais-Royal 22 avril 05. Stock.

LE GARDIEN DE MA FEMME, C. 3 a., Bruxelles 20 avril 88 LA GUEULE DU Loup, p. 3 a. [Coll. Paul Bilhaud], Nouv. 28 oct. 04. Stock 05.

HEUREUSE ! c. 3 a. [Coll. Paul Bilhaud], Vaud. 26 fév.

03. Stock.

INVIOLABLE ! c. 3 a., Nouv. II avril 94. Stock 98. LES JOIES DU FOYER, c. 3 a., Palais-Royal IER sept. 74.

Stock 98.

LILI, vaud. 3 a. [Coll. Millaud], mus. Hervé. Variétés 11 janv. 82.

M'AMOUR, C. 3 a. [Coll. Paul Bilhaud], Palais-Royal 22 janv. 01. Stock.

MADAME ET SON FILLEUL, p. 3 a. [Coll. Pierre Veber et Henry de Gorsse]. Palais-Royal 12 sept. 16. Ondet 17.

LA MEILLEURE DES FEMMES, C. 3 a. [Coll. Paul Bilhaud], Vaud. 27 mars 09. Stock.

MON BÉBÉ, p. 3 a., d'après Miss Marg. Mayo, BouffesPar. 13 déc. 13.

MONSIEUR IRMA, C. i a., Renais. 16 avril 86. Lib. Th. 87. NELLY ROZIER, C. 3 a. [Coll. Paul Bilhaud], Nouv.

10 déc. 01. Stock 02.

NINICHE, vaud. 3 a. [Coll. Millaud], Variétés

15 fév. 78.

NOBLESSE OBLIGE, p. 3 a. [Coll. Pierre Veber], Nouv.

6 janvier 00. Stock 10.

LE PARADIS, p. 3 a. [Coll. P. Bilhaud et A. Barré], Palais-Royal 3 avril 95. Stock 98.

LE PARADIS FERMÉ, C. 3 a. [Coll. R. Coolus], Athénée 24 nov. 21.

PATACHON, c. 4 a. [Coll. Félix Duquesnel], Vaud.

23 oct. 07. Charp.

PLACE AUX FEMMES, c. 4 a. [Coll. Albin Valabrègue] Palais-Royal 8 oct. 98. Stock 01.

LE POILU, opt. 2 a. [Coll. P. Veber], mus. M. Jacquet, Palais-Royal 14 janv. 16. Eschig.

LA PRÉSIDENTE, p. 3 a. [Coll. P. Veber], Palais-Royal 27 nov. 12.

LE REMPLAÇANT, c. 3 a. [Coll. W. Busnach et G. Duval] Palais-Royal 28 nov. 95. Stock 98.

LE SYSTÈME RIBADIER, C. 3 a. [Coll. Feydeau], PalaisRoyal 30 nov. 92.

LES RICOCHETS DE L'AMOUR, C. 3 a. [Coll. Valabrègue], Palais-Royal 27 déc. 94.

LA SONNETTE D'ALARME, C. 3 a. [Coll. R. Coolus], Athénée 15 déc. 22.

TAIS-TOI, MON COEUR ! p. 3 a. [Coll. P. Veber], Palais-Royal 6 avril 10 Stock.

LE TERRE-NEUVE, C. 3 a. [Coll. A. Bisson], 25 fév. 97.

Stock 97.

TOTOTE ET BOBY, C. 1 a., Palais-Royal 3 oct. 06.

Stock 07.

UN MARIAGE AU TÉLÉPHONE, c. 1 a., Bruxelles 13 janv.

88. Lib. Th.

UN PRIX MONTYON, C. 3 a. [Coll. A. Valabrègue], Palais-Royal 4 déc. 90. Lib. Th. 91. '

UNE GROSSE AFFAIRE p. 3 a. [Coll. P. Veber], Nouv.

23 janv. 09. Stock.

LES VACANCES DU MARIAGE, vaud. 3 a. [Coll. A. Valabrègue], Menus-Plaisirs 12 fév. 87. Lib. Th. 88.

VINGT JOURS A L'OMBRE, p. 3 a. [Coll. P. Veber], 20 nov. 07. Stock 08.

Vous N'AVEZ RIEN A DÉCLARER, p. 3 a. [Coll. P. Veber], Nouv. 6 oct. 06. Stock.

LE VOYAGE AUTOUR DU CODE, C. 4 a. [Coll. Georges Duval], Variétés 20 déc. 98. Stock 02.

YETTE, C. 1 a., Capucines 13 oct. 10. Stock II.

HERMANT (Abel), 3 février 1862, Paris.

Théâtre des Deux-Mondes. Ollend. 99 :

LA CARRIÈRE, c.4 a., Gymn. 17 mars 97. - LES TRANSATLANTIQUES, c. 4 a., Gymn. 21 janv. 98. (LES TRANSATLANTIQUES, opt. 3 a. [Coll. Franc-Nohain 1. Mus. CI. Terrasse. Apollo 20 mai 11. Monde Illustré.

L'ARCHIDUC PAUL, c. 3 a., Gymn. 25 mars 02.

LA BELLE Mme HÉBER, p. 4 a., Vaud. 15 sept. 05.

Lemerre.

C'EST SOLIDE, fant. mil. 1 a. [Coll. Yves Mirande], Concert Mayol 8 sept 10. G. Ondet 11.

LE CADET DE COUTRAS, c. 5 a. [Coll. Yves Mirande], Vaud. 9 fév. 11. Monde Illustré.

L'EMPREINTE, c. 3 a., Antoine 2 mars 00. L'ESBROUFFE, c. 3 a., Vaud. 31 mars 04. Flamm. LE FAUBOURG, c. 3 a., Vaud. 23 nov. 99. Ollend. 00. LES JACOBINES, c. 4 a., Vaud. 22 fév. 07. Lemerre. LA MEUTE, p. 4 a., Renais. 9 avril 96. Ollend.

M. DE COURPIÈRE, C. 4 a., Athénée 7 nov. 07. Lernerre 08. LA PHILIPPINE, c. 1 a., Nouv. Th. 15 janv. 04. Ollend. 99. RUE DE LA PAIX, C. 3 a. [Coll. Marc de Toledo], Vaud.

22 janv. 12. Monde Illustré.

LA SEMAINE FOLLE, C. 4 a., Athénée 28 mars 13. Lem. SYLVIE OU LA CURIEUSE D'AMOUR, C. 4 a., Vaud. 26 nov.

00. Ollend. 01.

TRAINS DE LUXE, C. 4 a., Réjane 16 fév. 09.

HÉROLD (André-Ferdinand), 24 février

1865, Paris.

L'ANNEAU DE ÇAKUNTALA, c.-héroïque adaptée de Kalidasa, Œuvre 10 déc. 95. Merc. de France. CLÉOPATRE, dr. 5 a. v., Com. Franç. 22 mai 21.

LA CLOCHE ENGLOUTIE, conte dram. trad. de G. Hauptmann, Œuvre 5 mars 97. Merc. de France.

LE COR FLEURI, féérie lyr. 1 a. [Coll. Ephraïm Mikhaël], mus. Fernand Halphen, Op. Com. 10 mai 04. Soc. N. d'Ed. Mus.

ELECTRE, tr. 3 épis., d'après Euripide, Odéon 13 fév.

08. Merc. de France.

LES HÉRÉTIQUES, op. 3 a., mus. Levadé, Béziers 17 août 05. Merc. de France.

LE JEUNE DIEU, C. 4 a., Nîmes, Arènes 24 juin 1 I.

Merc. de France.

LA LÉGENDE DE STE-LIBERATA, mystère. Merc. de Fr. MAISON SEULE, p. 3 a., Nouv. Th. d'Art 22 mai 09.

Merc. de France 10.

PROMÉTHÉE, tr. lyr. 3 a. v. [Coll. Jean Lorrain], mus.

Gabriel Fauré, Béziers 27 août 00. Merc. de Fr. SAVITRI, c. héroïque, Escholiers 13 avril 99. M. de Fr. UNE JEUNE FEMME BIEN GARDÉE, C. 1 a., Grand-Guignol 28 mai 00. Merc. de France.

HERVIEU (Paul), 2 septembre 1857, Neuilly-sur-Seine, 25 octobre 1915, Paris.

Théâtre complet, 4 vol., A. Fayard 1910-14.

1 POINT DE LENDEMAIN, 1 a., Cercle de Union Artist.

11 janv. 90. - LES PAROLES RESTENT, com. dram. 3 a., Vaud. 17 nov. 92. - LES TENAILLES, p. 3 a., Com. Franç. 28 sept. 95. - LA LOI DE L'HOMME, p. 3 a., Com. Franç. 15 fév. 97

il L'ENIGME, p. 2 a., Com. Franç. 5 nov. 01. - LA COURSE DU FLAMBEAU, p. 4 a., Vaud. 17 avril 01. - THÉROIGNE DE MÉRICOURT, p. 6 a., Sarah-Bern. 23 déc. 02.

III LE DÉDALE, p. 5 a., Com. Franç. 19 déc. 03. LE RÉVEIL, p. 3 a., Com. Franç. 18 déc. 05. - MoDESTIE, 1 a., Com. Franç. 5 avril 09. - CONNArs-TOI, p. 3 a., Com. Franç. 29 mars 09.

iv BAGATELLE, c. 3 a., Com. Franç. 28 oct. 12. LE DESTIN EST MAITRE, p. 2 a., Porte St-Martin 9 avril 14.

HUMIÈRES (Robert d'), 2 mars 1868,

Château de Conros (Cantal) ; 26 avril

1915, Lizerne (Belgique).

Théâtre, Merc. de Fr. 24 :

I PIÈCES MODERNES. CŒUR, p. 4 a. - LES AILES CLOSES, p. 3 a. - COMME DES DIEUX, dr. 1 a.

II PIÈCES ORIENTALES. L'ÉTENDARD CRAMOISI, p. 3 a.

5 tabl. - L'AMOUR DE KESA, dr. légend. japonais 2 tabl., mus. Léon Moreau, Fémina 18 nov. 10. LA NUIT DU TAJ, dr. 1 a. - SCÉNARIOS ET LIVRETS : LA TRAGÉDIE DE SALOMÉ, dr. lyr. 2 a., mus. Florent Schmidt, Th. des Arts 9 nov. 07. - ÉCHO, mus. de L. Moreau. - LE PARFUM ET LA CENDRE.

LA BELLE AU BOIS DORMANT, féerie 3 a. [Coll. Henry Bataille], mus. Georges H üe, Œuvre 24 mai 94.

LE GRAND SOIR, dr. 4 a., adapté de Léon Kampf, Th. des Arts 22 déc. 07.

LA SECONDE MADAME TANQUERAY, p. 4 a., adaptée de Pinero, Odéon 3 fév. 04.

JANVIER DE LA MOTTE (Ambroise) (dit

Beauvallon), 2 octobre 1852, Angers,

24 mai 1905, Paris.

Théâtre

1 LES RESPECTABLES, C. 3 a., Vaud. 21 nov. 89. LES AMANTS LÉGITIMES, c. 3 a. [Coll. Marcel Ballot], Gymn. 10 fév. 93. — MON ENFANT, C. 3 a., Odéon 9 avril 98.

II LA MARRAINE, c. 3 a., Gymn. 2 oct. 98. - LA BONNE HOTESSE, c. 3 a. [Coll. Marcel Ballot], Vaud. 28 sept. 99.

III LE PRESTIGE, C. 3 a., Gymn. 16 nov. 00. - FRANCINE OU LE RESPECT DE L'INNOCENCE, C. 3 a. Athénée 27 avril 00. - LEPATRlMOlNE,c. 3 a.,Odéon 12janv. 05. iv LES APPELEURS, p. 3 a., Odéon 26 fév. 03. - LES AMES EN PEINE, p. 3 a. [Coll. M. Ballot], Com. Franç. 3 juill. 03. - LA MEURlNE,p. 3 a., non jouée.

CINQ MILLE QUATRE !... c. bouffe 3 a. [Coll. Albert Guinon], Déjazet 10 juin 90. Stock.

IL NE SAIT PAS LIRE, C. 1 a., Palais-Royal 22 mars 76.

Tresse.

LES JOCRISSES DU DIVORCE, C. 3 a. [Coll. Marcel Ballot], Menus-Plaisirs 30 oct. 95.

LES PETITS CÔTÉS DU DIVORCE, C. 3 a. [Coll. Ballot], Th. Moderne 5 déc. 92.

JULLIEN (Jean), 4 décembre 1854, Lyon

(Rhône), 4 septembre 1919, Ville d'Avray.

Le Théâtre vivant, essai théorique et pratique. Charp.

92 : L'ECHÉANCE, p. i a., Th. Libre 31 janv. 89. 11 LA SÉRÉNADE, p. 3 a., Th. Libre 23 déc. 87. Il LE MAITRE, p. 3 a., Th. Libre 21 mars 90. Il LA MER, p .3 a., Odéon 30 sept. 91.11 VIEILLE HISTOIRE, p. 1 a., Th. de l'Avenir Dramatique mai 91.

LES DROITS DU CŒUR, p. 1 a. Marigny 8 oct. 04. L'ÉCOLIÈRE, p. 5 a. Renaissance 30 sep. 01. Stock 02. LES ÉTOILES, p. 4 a. Th. Molière 9 fév. 07.

MICK ET LICK p. 1 a. Angers, 2 mars 10.

LA MINEURE, p. 1 a. Grand-Guignol, 24 fév. 03. Stock.

LA MÔME, C. i a. Nouvelle Comédie, 23 fév. 03. L'OASIS, p. 5 a. Œuvre 14 déc. 03. Fasq. 04.

LE PÈRE BASSELET, p. 1 a. Th. du Peuple, 6 nov. 03. LES PLUMES DU GEAI, p. 4 a., Th. Molière, 14 fév. 06.

Stock.

La POIGNE, p. 5 a., Gymnase, 28 oct. 00, Stock 02.

KISTEMAECKERS (Henry), 13 octobre 1872

Floreffe (Belgique).

Théâtre de Rire et de Larmes, Fasq. 05 :

L'INSTINCT, C. 3 a., Th. Molière 17 janv. 05. - LA BLESSURE, p. 4 a., Athénée 11 déc. 00. - DENT POUR DENT, C. 1 a., Nouv. Th. 12 avril 99. - LE PREMIER CLIENT, C. 1 a., Capucines 27 déc. 01. - ŒDIPE... VOIT ! c. 1 a., Capucines 12 fév. 01.

L'EMBUSCADE, p. 4 a., Com. Franç. 10 fév. 13. ||

L'EXILÉE, p. 4 a., Com. des Champs-Élys. 3 avril 13. Fasq.

LA FLAMBÉE, p. 3 a., Porte St-Martin 7 déc. 11. Fasq. LE MARCHAND DE BONHEUR, C. 3 a., Vaud. 15 oct. 10.

11 LA BLESSURE, p. 5 a., Athénée 11 déc. 00. Fasq. 11. MARTHE, p. 4 a., Nouv. Th. 28 mars 99.

LA PASSANTE, p. 3 a., Th. de Paris 23 sept. 21. Illust. LA RIVALE, p. 4 a. [Coll. Eug. Delard], Com. Franç.

13 juin 07. Fasq.

LE ROI DES PALACES, p. 3 a., Th. de Paris 12 avril 19.

Chatenet 23.

UN SOIR AU FRONT..., p. 3 a., Porte St-Martin 26 fév.

18. Il L'OCCIDENT, p. 3 a., Renais. 4 nov. 13. Fasq. 18.

LAVEDAN (Henri), 9 avril 1859, Orléans. CATHERINE, c. 4 a. Cotn. Franç. 24 janv. 98. Flamm. LES DEUX NOBLESSES, C. 3 a., Odéon 14 avril 94. C.

Lévy 97.

LE DUEL, p. 3 a., Com. Franç. 17 avril 05. Ollend. 05. LE GOUT DU VICE, C. 4 a., Com. Franç. 10 avril 11.

Illust.

LE MARQUIS DE PRIOLA, p. 3 a., Com. Franç. 7 fév.

02. Flam.

LES MÉDICIS, C. 3 a., Variétés 22 fév. 01.

LE NOUVEAU JEU, C. 5 a., Variétés 8 fév. 98. Illust. SERVIR, p. 2 a., Sarah-Bern. 8 fév. 13. || LA CHIENNE DU Roi, p. 1 a., Sarah-Bern. 8 fév. 13. Flam.

SIRE, p. 5 a., Com. Franç. 22 nov. 09. Ollend. 10. VARENNES, p. 5 a. [Coll. G. Lenôtre], Sarah-Bern.

22 avril 04. Lib. Univ. 04.

VIEUX MARCHEUR, C. 5 a., Variétés 3 mars 99. Flam. 09. VIVEURS, p. 4 a., Vaud. 20 nov. 95. Flam. 04.

LEGENDRE (Louis), 20 octobre 1851,Paris,

21 août 1908, Villers-sur-Mer (Calvados).

AT HOME, C. 1 a. v., Odéon 24 déc. 94. Chailley. BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN, C. 5 a. v., d'après Skakespeare, Odéon 8 déc. 87.

CÉLIMÈNE, c. 1 a. v., Odéon 15 janv. 85.

COLIBRI, c. 1 a. v., Vaud. 11 juin 89. Ollend. CYNTHIA, c. 1 a. v., Odéon 28 oct. 85.

EPREUVE, C. 1 a. v., Odéon IER octobre 98. Stock. JEAN DARLOT, dr. 3 a., Com. Franç. 22 nov. 92. Ollend. MADEMOISELLE MORASSET, p. 3 a., Gymn. 21 déc. 98.

Ollend.

LE PAQUET, C 1. a., Odéon 10 nov. 00. Stock. PYLADE, c. 1 a. v., Odéon 4 déc. 08.

LEMAITRE (Jules), 27 avril 1853, Vennecy

(Loiret), 5 août 1914, Tavers (Loiret).

Théâtre, 3 vol. C. Lévy, 1906-08

1 RÉVOLTÉE, p. 4 a., Odéon 9 avril 89. - LE DÉPUTÉ LEVEAU, C. 4 a., Vaud. 16 oct. 90. - MARIAGE BLANC, dr. 3 a., Com. Franç. 20 mars 91. - FLIPOTE, c. 3 a., Vaud. 22 fév. 93.

ii LES ROIS, dr. 5 a., Renais. 9 nov. 93. - L'AGE DIFFICILE, c. 3 a., Gymn. 29 janv. 95. - LE PARDON, c. 3 a., Com. Franç. 11 fév. 95. - LA BONNE HÉLÈNE, c. 2 a. v., Vaud. 31 janv. 96.

III L'AÎNÉE, c. 4 a. 5 tabl., Gymn. 6 avril 98. — LA MASSIÈRE, C. 4 a., Renais. 11 janv. 05. - LA PRINCESSE DE CLÈVES, p. 4 a., Th. des Arts 16 juin 08.

BERTRADE, c. 4 a., Renais. 4 nov. 05. C. Lévy. KISMET, cont. arab. 3 a., d'après Edward Knoblauch, Sarah-Bern. 18 déc. 12. Illust.

LE MARIAGE DE TÉLÉMAQUE, C. 5 a. 6 tabl. [Coll.

Maurice Donnay], mus. CI. Terrasse, Op. Com. 4 mai 10. Illust.

LENÉRU (Marie), 2 juin 1880, Brest,

27 septembre 1918, Lorient.

LES AFFRANCHIS, p. 3 a., Odéon 11 déc. 10. Hachette. LA PAIX, p. 4 a., Odéon 12 fév. 21. Grasset 22.

LE REDOUTABLE, p. 3 a., Odéon 22 janv. 12. Hach. LA TRIOMPHATRICE, p. 3 a. Com. Franç. 21 janv. 18.

LENORMAND (Henri-René), 3 mai 1882, Paris.

Théâtre complet (en cours) Crès 1921 ss

1 LES RATÉS, p. 14 tabl., Th. des Arts 22 mai 20. LE TEMPS EST UN SONGE, p. 6 tabl., Th. des Arts 2 déc. 19.

II LE SIMOUN, p. 13 tabl., Com. Montaigne 21 déc. 20.

- LE MANGEUR DE RÊVES, tr. 9 scènes et 1 prol., Com. Champs-Élys. Ier fév. 22.

III LA DENT ROUGE, p. 4 a. 7 tabl., Odéon 6 oct. 22. || UNE VIE SECRÈTE, p. 3 a. (non représentée).

Trois drames, Crès. 1918:

LES POSSÉDÉS, p. 3 a., Th. des Arts 14 avril 09. TERRES CHAUDES, p. 2 a., Grand-Guignol 14 juin 13. LES RATÉS, [Voir Tome I. Th. complet].

Au DÉSERT, dr. 2 a., Petit Th. 26 janv. 10 Ondet II. LA FOLIE BLANCHE, dr. 2 a., Grand-Guignol 23 oct.

05. Stock 06.

LA GRANDE MORT , p. 2 a. [ Coll. Jean d'Aguzan], GrandGuignol 11 avril 09.

POUSSIÈRE, p. 3 a., Antoine 30 avril 14.

LE RÉVEIL DE L'INSTINCT, p. 3 a., Th. d'Art (PalaisRoyal) 27 mars 08.

LEROUX (Gaston), 1868, Paris. ALSACE, p. 3 a. [Coll. Lucien Camille Dreyfus], Réjane 10 janv. 13. Illust.

(I,es premières éditions et affiches jusqu'en 1918 portent seulement les deux prénoms Lucien Camille comme nom de collaborateur.)

L'HOMME QUI A VU LE DIABLE, p. 2 a., Grand-Guignol 14 déc. 11. Illust.

LE LYS, p. 4 a. [Coll. Pierre Wolff], Vaud. 18 déc. 07.

Fasq. 09.

LA MAISON DES JUGES, p. 3 a., Odéon 26 janv. 07.

Illust.

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE, p. 4 a., Ambigu 14 fév. 12. lliust.

LORDE (André de), II juillet 1870, Toulouse.

Théâtre d'Épouvante, Fasq. 09 :

UNE LEÇON A LA SALPÉTRIÈRE, tabl. dram. 2 a., GrandGuignol 2 mai 08. - L'OBSESSION, dr. 2 a. [Coll. Alfred Binet], Grand-Guignol 17 mai 05. - LA DORMEUSE, p. 2 a., Odéon 9 fév. 01. - Au RAT MORT, CABINET 6..., dr. 1 a. [Coll. Pierre Chaîne], Grand-Guignol 2 mai 08. - LE SYSTÈME DU DOCTEUR GOUDRON ET DU PROFESSEUR PLUME, dr. 1 a. (d'après Ed. Poë), Grand-Guignol, 3 avril 08. - LA DERNIÈRE TORTURE, dr. 1 a. [Coll. Eugène Morel], GrandGuignol 2 déc. 04. - SUR LA DALLE, dr. 1 a. [Coll. Georges Montignac], Th. Moderne 30 avril 04.

Théâtre de la Peur, Lib. Théâtrale, 24 :

1 L'HORRIBLE EXPÉRIENCE, dr. 2 a. [Coll. Alfred Binet], Grand-Guignol 29 nov. 09. - BARATERIE, p. 2 a. [Coll. Masson-Forestier], Grand-Guignol 10 mai 06. — L'ACQUITTÉE, dr. 1 a., non représenté. - LES INFERNALES, dr. 1 a., Grand-Guignol de Londres mai 21.

La Folie au Théâtre, Fontemoing, 1913 :

L'HOMME MYSTÉRIEUX, p. 3 a. [Coll. Alfred Binet], Sarah-Bern. 3 nov. 10. - LA PETITE ROQUES, dr. 3 a. (d'après G. de Maupassant) [Coll. Pierre Chaîne], Ambigu 2 oct. 11. - LES INVISIBLES, tabl. dram. 1 a. [Coll. Alfred Binet], Ambigu 31 oct. 12.

Théâtre Rouge, Figuière 1922 :

DES YEUX DANS L'OMBRE, dr. 2 a. (d'après Caragiale), Odéon 20 oct. 10. - FIGURES DE CIRE, dr. 2 a. [Coll. Georges Montignac], Grand-Guignol 25 nov. 10. - L'ENFANT MORT, p. 2 a. [Coll. Eugène Morel], Grand-Guignol II janv. 18. - ATTAQUE NOCTURNE, p. 2 a. [Coll. Masson-Forestier], Antoine 7 mai 03. Figuière 22.

Les Drames mystérieux (en collaboration avec CHARLES FOLEY) Tallandier 05: - Au TÉLÉPHONE, p. 2 a., Antoine 27 nov. 10. - UN CONCERT CHEZ LES FOUS, p. 2 a., Grand-Guignol 29 janv. 09. - LA NUIT ROUGE, 1 a., Nouv. Com. 5 oct. 05.

Drames célèbres du Grand-Guignol (en collaboration avec HENRI BAUCHE) Stock 23 :

LE LABORATOIRE DES HALLUCINATIONS, dr. 3 a., GrandGuignol 29 nov. 16. - LE CHATEAU DE LA MORT LENTE, Grand-Guignol 27 mai 16. - LA GRANDE ÉPOUVANTE, dr. 3 a., Grand-Guignol 2 oct. 17.

Théâtre de la Mort, Figuière 21 :

L'ILLUSTRE PROFESSEUR TRUCHARD, p. 2 a. [non représentée). - L'HOMME MYSTÉRIEUX, p. 3 a. [Coll. A. Binet], Sarah-Bern. 3 nov. 10.

BAGNES D'ENFANT, dr. 4 a. [Coll. P. Chaîne], Ambigu Ier juin 10. Lib. Th.

LA BONNE AMIE [Coll. Bauche], Grand-Guignol 15 juin 16. Lib. Th.

LE CORDON SANITAIRE., C. 1 a. [Coll. Montignac] Eldorado 29 fév. 08. Ondet.

COCHON D'ENFANT! vaud. 3 a. [Coll. Raphaël et CI.

Roland], Cluny 5 mars 09.

MADAME BLANCHARD, Vaud. 19 nov. 98. Ollend. 99. MADAME HERCULE, c. i a. [Coll. Montignac] Scala 7 cct 05. Ondet.

NAPOLÉONETTE, p. 5 a. [Coll. J. Marsèle, d'après Gyp] Sarah-Bern. 29 mai 19. III.

UNE BONNE FARCE, p, 3 a., d'après J. Reibrach, La Roulotte 9 nov. 97. Ollend. 98.

LA VISITEUSE, p. 1 a. [Coll. H. Bauche] Th. Impérial Ier mai 16.

LOYSON (Paul-Hyacinthe), 19 octobre

1873, Genève, avril 1921, Paris.

LES AMES ENNEMIES, dr. 4 a., Antoine 16 juin 07.

E. Pelletan.

L'APÔTRE, tr. moder. 3 a., Odéon 3 mai 11. E. Pelletan. LE DROIT DES VIERGES, p. 3 a., Tours 13 mars 02.

Humanité Nouvelle 03.

L'EVANGILE DU SANG, épis. dr. 1 a., Nouv. Th. (Escholiers) 20 fév. 02 Genève 00.

MAGRE (Maurice), 2 mars 1877, Toulouse.

ARLEQUIN, c. féérique 3 a. et 2 rêves v., Apollo 10 mars 21. Fasq.

COMEDIANTE, p. 2 a. v., Com. Franç. 13 juin 12. Fasq. CŒUR DU MOULIN, Op. Com. 2 a., mus. Déodat de Séverac, Op. Com. 8 déc. 09. Fasq.

LE DERNIER RÊVE, 1 a. v., Odéon II mars 03. Fasq. LA FILLE DU SOLEIL, tr. 2 a. v., mus. André Gailhard.

Béziers 29 août 09. Fasq.

LE MARCHAND DE PASSIONS, p. 3 a. v., Th. des Arts 30 janv. 11.

LA MORT ENCHAÎNÉE, p.:'dram. 3 a. v., Com. Franç.

8 sept. 20.

L'OR, dr. 5 a. v., Th. des Poètes 4 mars 02.

LE RETOUR, p. lyr. 1 a. v., Toulouse 27 avril 96.

Toulouse.

SIN, p. chinoise 19 tabl. v., mus. A. Gailhard, Fémina 18 oct. 21. Lib. Th.

LE TOCSIN, dr. 3 a. v.,Toulouse 22juil.oo. Toulouseoz. VELLEDA, tr. 4 a. v., Odéon 27 mai 08.

LE VIEIL AMI, 1 a. v., Antoine 4 mars 04. Fasq.

MARGUERITTE (Victor), IER décembre 1866

Blidah (Algérie).

L'IMPRÉVU, p. 2 a., Com. Franç. 21 fév. 10.

LA MAISON DE L'HOMME, p. 4 a., Antoine 17 nov. 21. (En collaboration avec son frère PAUL MARGUERITTE) L'AUTRE, p. 3 a., Com. Franç. 9 déc. 07.

LE CŒUR ET LA LOI, p. 3 a., Odéon 9 oct. 05.

MARY (Jules), 20 mars 1851, Launois

(Ardennes) ; 27 juillet 1922, Paris.

LA BEAUTÉ DU DIABLE, dr. 5 a. 8 tabl. [Coll. Émile Rochard], Ambigu 22 déc. 08. F. Schaub-Barbré 09.

LA BÊTE FÉROCE, dr. 5 a. [Coll. E. Rochard], Ambigu 13 fév. 08. Stock.

LA CHANSON DU PAYS, dr. 5 a., Ambigu 12 fév. 01.

Lib. Molière.

CLAUDE ET SA FEMME, vaud. i a. [Coll. Pagès], Folies Marigny 2 fév. 73.

LES DERNIÈRES CARTOUCHES, dr. 5 a. [Coll. F. Rochard], Ambigu 14 janv. 04. Stock.

L'ENFANT DES FORTIFS, p. 5 a. [Coll. E. Rochard], Ambigu, 23 mai 11. Stock.

LA FÉE PRINTEMPS, dr. 5 a., Ambigu 19 oct. 94.

LA GUEUSE, dr. 5 a., Gobelins 21 oct. 11. Stock. LE MAITRE D'ARMES, dr. 5 a. [Col!. Grisier,] Porte S'-Martin 13 oct. 92.

LA POCHARDE, dr. 5 a., Ambigu 4 fév. 98. Stock. LE RÉGIMENT, dr. 5 a. [Coll. Grisier], Ambigu 21 nov.

90. Stock.

ROGER LA HONTE, dr. 5 a. [Coll. Grisier], Ambigu 21 nov. 90.

ROULE TA BOSSE, dr. 5 a. [Coll. E. Rochard, Ambigu 11 mai 06. Stock 07.

SABRE AU CLAIR, dr. 5 a., Porte SI-Martin 4 nov. 94..

Stock 95.

MAUREY (Max), 9 août 1866, Paris.

Quelques actes, Lib. des Annales 1909 :

ASILE DE NUIT, C. 1 a., Antoine 13 oct. 04. - LE CHAUFFEUR, c. 1 a., Odéon 25 mars 08. - DEPUIS SIX MOIS. c. 1 a., Antoine 3 avril 06. - LA RECOMMANDATION, c. 1 a., Th. Pigalle 26 oct. 01. - ROSALIE, c. 1 a., Th. des Auteurs Gais 29 avril 00. - MONSIEUR LAMBERT MARCHAND DE TABLEAUX, c. 2 a., Antoine 12 mai 05. - L'AVENTURE, C. 2 a., Antoine 24 oct. 02.

LES CIGARETTES, c. 1 a., Th. Mondain, 23 janv. 97 Flam.

DAVID COPPERIIELD, p. 5 a., d'après Ch. Dickens, Odéon 8 nov. 11. Ill.

LA DÉLAISSÉE, c. 2 a., Com. Royale 23 mars 00. LA FIOLE, c. 1 a., Grand-Guignol 6 mai 02. Lib. Th. 04. LA GLISSADE, C. 3 a. [Coll. Thierry fils], Com. Franç.

20 juin 94.

LA SAVELLI, p. 4 a. 7 tabl., Réjane 15 déc. 06.

UN DÉBUT DANS LE MONDE, p. 1 a. [Coll. Paul Mathiex], Grand Guignol, 12 janv. 00.

MENDÈS (Catulle), 22 mai 1841, Bordeaux, 7 février 1909, Saint-Germainen-Laye (Seine-et-Oise).

Théâtre en prose, Fasq. 08 :

LES FRÈRES D'ARMES, dr. 4 a., Cluny 18 mars 73. JUSTICE, dr. 3 a., Ambigu 3 mars 77. - LES MÈRES ENNEMIES, dr. en 3 part., Ambigu 18 nov. 82. LA FEMME DE TABARIN, tragi-parade 1 a., Th. Libre 11 oct. 87, Com. Franç. 29 juill. 94.

Théâtre en vers, Fasq. 08 :

LE ROMAN D'UNE NUIT, c. 1 a., (imprimée en 61). LA PART DU ROI, C. i a., Com. Franç. 20 juin 72. - LA REINE FIAMMETTE, conte dr. 6 a., Th. Libre 15 janv. 89. Odéon, 6 déc. 98 ; mus. de Xavier Leroux, Op. Com. 23 déc. 03. - LE TRAITRE, fragment d'un drame.

ARIANE, op. 5 a., mus. Massenet, Opéra 31 oct. 06.

Heugel.

BACCHUS, op. 4 a., mus. Massenet, Opéra 5 mai 09.

Heugel.

BRISÉIS, dr. 3 a. [Coll. Mikhaël], mus. Chabrier, Opéra 5 mai 99. Dentu.

CAPITAINE FRACASSE, op. com. 1 a., d'après Th. Gautier, mus. Pessard, Th. Lyrique 2 juil. 78. Leduc.

LA CARMÉLITE, c. mus. 4 a., mus. Reynaldo Hahn, Op. Com. 16 déc. 02. Heugel.

CHAND D'HABITS, pantomime 2 a. 3 tabl. d'après Th.

Gautier, Th. Salon, 16 mai 96.

LE FILS DE L'ETOILE, dr. mus. 5 a., mus. Erlanger, Opéra 20 avril 04. Soc. Nouv. Ed.

GWENDOLINE, op. 3 a., mus. E. Chabrier, Opéra 27 déc. 1893. Enoch 05.

GLATIGNY, dr. funamb. 5 a. 6 tabl. v., Odéon 17 mars 06. Fasq.

IMPÉRATRICE, p. 3 a., Réjane 3 avril 09. Charp. ISOLINE, conte de féé 10 tabl., mus. Messager, Renais.

26 déc. 88. Dentu 89.

MÉDÉE, tr. 2 a. v., Sarah-Bern. 28 déc. 98. Fasq. SAINTE THÉRÈSE, dr. 5 a. v., Sarah-Bern. 10 nov. 05.

Fasq. 06.

SCARRON, com. trag. 5 a. v., Gaîté 29 mars 05. Fasq. 05. LA VIERGE D'AVILA, p. 5 a. v., Sarah-Bern. 10 nov. 06.

MERÉ (Charles), 29 juillet 1876.

LA CAPTIVE, p. 3 a., Antoine 27 janv. 20. La Sirène. LES CONQUÉRANTS, p. 3 a., Nouvel Ambigu 5 nov. 20.

Lib. Th. 21.

LA FEMME MASQUÉE, p. 4 a., Renais. 7 avril 22.

LE FESTIN DU ROI, p. 3 a. [Coll. H. Fescourt], Champigny 4 juil. 09. Grasset.

LA FLAMME, p. 4 a., Nouvel Ambigu 19 janv. 22.

Lib. Th.

LES HOMMES DE PROIE, p. 3 a., Champigny 30 juin 07.

Lib. Molière.

L'HYDRE, dr. 5 a., Champigny 24 juin 06, Lib. Mol. L'INGÉNU, c. 3 a., d'après Voltaire [Coll. RégisGignoux], Michel 18 nov. 13. Lib. Th. 21.

LE MARQUIS DE SADE, dr. 2 a., Grand-Guignol 5 fév.

21. Lib. Th.

LES RUFFIANS, p. 2 tabl., Th. Mevisto 17 avril 09.

Lib. Molière.

SCEMO, dr. lyr. 3 a., mus. A. Bachelet, Opéra IER mai 14. Eschig.

LES TROIS MASQUES, p. 1 a., Th. Mevisto 26 avril 08.

Lib. Molière 09.

UNE NUIT AU BOUGE, dr. 1 a., Grand-Guignol 22 nov.

19. Lib. Th. 20.

LE VERTIGE, p. 4 a., Th. de Paris 8 nov. 22. Illust.

MIRANDE (Anatole Le Querrec, dit

Yves), 9 mai 1876, Bagneux.

L'AFFREUX HOMME, p. 2 a. [Coll. Maur. Vaucaire].

Michel 22 nov. 09. Lib. Th. 10.

C'EST SOLIDE ! fant. milit. 1 a. [Coll. A. Hermant], Mayol 8 sept. 10. Ondet II.

LE CABOT D'AU-DESSUS, c. i a. [Coll. Henri Geroule], Th. des Fantaisies 17 mars 11, Ondet II.

LE CADET DE COUTRAS, c. i a. [Coll. A. Hermant], Vaud. 9 fév. 11. Monde Illust.

LA CAISSIÈRE, C. 2 a. [Coll. Géroule], Th. Impérial 24 déc. 13.

CHAMPION DE BOXE, C. 1 a. [Coll. Tarride], Com.

Royale jer fév. 12. Ondet 14.

CHIGNON D'OR, C. 1 a., Princess Th. 22 mai oS. Joub. 09.

LA DOT DE VIRGINIE, C. 1 a. [Coll. René Guy], Mathurins 26 fév. 05. Joubert. 06.

EDITH DE NANTES, c. 3 a., Th. Daunou 13 avril 23. LA FEMME DE MON AMI, C. 3 a. [Coll. H. Géroule, Vaud. 10 juillet 20.

GUDULE, C. 1 a., Grand-Guignol 28 janv. 09. Joub. 12. LES JEUX SONT FAITS? c. i a. [Coll. Guill. Wolff], Michel 2 juin 10. Nouv. Siècle 10.

MA GOSSE, p. 1 a. [Coll. Henri Caen], Moulin-Rouge 20 août 09. Joubert 10.

MADAME AURELIE, C. 1 a. [Coll. Marcel Simon], Grand-Guignol 4 déc. 09. Nouv. Siècle 10.

LE MYSTÉRIEUX JIMMY, p. 3 a., d'après Paul Armstrong [Coll. H. Géroule], Renais. 27 juin 11. Monde Illust. or.

OCTAVE, c. 1 a. [Coll. H. Géroule], Tréteau-Royal 28 déc. 06. Lib. Th. 06.

ON RÉPÈTE !... fant. 1 a. [Coll. H. Géroule], Com.

Royale 14 déc. 10. Ondet 12.

POUR VIVRE HEUREUX, C. 3 a. [Coll. André Rivoire], Renais. 16 janv. 12. Illust.

LA PREMIÈRE IDÉE, C. 1 a. [Coll. H. Géroule], Th.

Doré 24 déc. 13. Ondet 14.

LE RÉSIGNÉ, C. 2 a. [Coll. René Guillebert), BouffesPar. 28 oct. 06.

TA BOUCHE, C. mus. 3 a., mus. Maur. Yvain, Th.

Daunou IER avril 22.

LA TROISIÈME PERSONNE, C. 1 a. [Coll. A. Géroule], Mayol 19 mai 16. Ondet 17.

UN CHIC LEVAGE, c. 1 a. [Coll. H. Géroule], Le Havre 26 oct. 12. Ondet 12.

UN HOMME EN HABIT, p. 3 a. Variétés 25 mars 20. UN MALIN, C. 1 a., Grand-Guignol 4 mars 10. Nouv.

Siècle 10.

UN PETIT BÉGUIN, C. i a., Tréteau-Royal 25 fév. 10.

Nouv. Siècle 10.

UN PETIT TROU PAS CHER, p. 1 a. [Coll. Henri Caen], Com. Royale 12 fév. 09. Ondet 10.

UN RÉVEILLON, p. 1 a., Com. Royale 22 mai 07.

Joubert 07.

UN TOUT PETIT VOYAGE, C. 2 a. Com. Royale 15 janv.

II. Ondet 12.

MIRBEAU (Octave), 16février 1850, Trévières (Calvados), 16 février 1917, Paris.

Théâtre, 3 vol. Flamm. 1922.

1 VIEUX MÉNAGE, 1 a., Grand-Guignol 29 oct. 00. - LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES, p. 3 a., Com. Franç. 20 avril 03. - L'ÉPIDÉMIE, i a., Antoine 28 avril 98.

il INTERVIEW, farce 1 a., Grand-Guignol IER fév. 04.

- LE PORTEFEUILLE, c. 1 a., Renais. 19 fév. 00. LES MAUVAIS BERGERS, p. 5 a., Renais. 14 déc. 97. - SCRUPULE, 1 a., Grand-Guignol 2 juin 02. III LE FOYER, c. 3 a. [Coll. Thadée Natanson], Com.

Franç. 7 déc. 08. - LES AMANTS, saynète, GrandGuignol 25 mai 01.

Les pièces en un acte de Mm BEAU ont été publiées en un volume sous le titre FARCES ET MORALITÉS, Fasq. 04.

MITCHELL (Georges), 1859, Paris, 9 août 1919, Au vers (Oise).

L'ABSENT, p. 4 a., Odéon 28 nov. 03. Joanin 04. L'AFFAIRE MONCEL, p. 1 a., Com. Par. 14 juin 94.

Joanin 04.

AIMÉ DES FEMMES, c. 3 a. [Coll. Hennequin], PalaisRoyal 2 mai 11.

L'AMOUR QUAND MÊME, c. 1 a. [Coll. Maurice Vaucaire], Odéon 3 mai 99. Fasq.

COMPARTIMENTS DE DAMES SEULES, C. 3 a. [Coll. M.

Hennequin], Palais-Royal 27 nov. 17.

HANS LE JOUEUR DE FLUTE, op. com. 3 a. [Coll. M. Vaucaire et P. Ferrier], mus. L. Ganne, Monte-Carlo avril 06. Ricordi.

LA MAISON, p. 3 a., Odéon 27 nov. 01. Joanin. NOTRE AMI, c. 3 a., Athénée 4 avril 00.

PAPA BEAU-PÈRE, vaud. 3 a., Déjazet 24 janv. 00.

MORÉAS (Jean) (Papadiamontopoulos, dit), 15 avril 1856, Athènes \ 30 mars 1910, Paris.

IPHIGÉNIE, trag. 5 a. v., Orange 24 août 03 ; Odéon 10 déc. 03. Mercure de France.

MOREAU (Emile), 8 décembre 1852,

Brienon-s.-Armançon (Yonne), 28 décembre 1922, Brienon (Yonne).

Théâtre, Ollend. 12 :

Les pièces des tomes I et II sont en collaboration avec VICTORIEN SARDOU.

1 MADAME SANS-GÊNE, c. 3 a. et 1 prol.,Vaud.27 oct.93.

- CLÉOPATRE, dr. 5 a., Porte St-Martin 13 oct. 90. DANTE, dr. 5 a., Th. Royal de Drury Lane à Londres 30 avril 03.

II CORNEILLE ET RICHELIEU, à prop. 1 a. v., Com.

Franç. 6 juin 83. - LE PAPE CÉLESTIN, p. hist. 3 a., Réjane 8 nov. 11. - LE PROCÈS DE JEANNE D'ARC, dr. hist. 4 a., Sarah.-Bern. 25 nov. 09. - LE PROCÈS DE RAVAILLAC, tabl. hist., à la Cour de Justice 2 juin 89.

III QUO VADIS, dr. 5 a. 10 tabl., d'après Sienkiewicz, Porte St-Martin 17 mars 01. - MANFRED, dr. 4 a. 6 tabl., d'après Byron, Monte-Carlo 12 janv. 12. - LE DRAPEAU, dr. 5 a., [Coll. E. Depré] Ambigu 14 fév. 90.

L'AUBERGE DES MARINIERS, dr. 5 a., Ambigu 4 déc. 91. CAMILLE DESMOULINS, dr. 5 a., Th. Historique ier avril 79.

LE CAPITAINE FLORÉAL, dr. 5 a., Ambigu 23 nov. 95. GERFAUT, p. 4 a. Vaud. 20 sept. 86.

MADAME DE LAVALETTE, p. 5 a., Vaud. 30 mars 99. MADAME MARGOT, p. 5 a., Réjane 23 déc. 09. MATAPAN, c. 3 a. v., Th. Libre 27 avril 88.

UN DIVORCE, dr. 3 a. [Coll. E. André], Gymn. 10 sept.

84.

MOREL (Eugène) 21 juin 1869, Paris. L'AFFAIRE SOREAU, c. 1 a. [Coll. A. de Lorde], Quiberon 16 août 99. Lib. Th. 99.

L'ENFANT MORT, p. 3 a. [Coll. A. de Lorde], jouée

sous le titre LE BAISER MORTEL, Grand-Guignol 17 mars 17. Figuière 22.

DANS LA NUIT, p. 5 a., Escholiers 18 nov. 97. Rev.

Blanche 98.

LA DERNIÈRE TORTURE, dr. 1 a. [Coll. A. de Lorde], Grand-Guignol 3 déc. 04. Fasq. 05.

L'INNOCENT, C. 1 a. [Coll. A. de Lorde], Antoine.

3 1 mars 03. Ondet 09.

LOREAU EST ACQUITTÉ, C. 1 a. [Coll. A. de Lorde], Athénée 23 déc. 98.

STELLA, p. 4 a. [Coll. Jules Case], Renais. 25 janv. 02.

Ollend. 03.

TERRE D'ÉPOUVANTE, p. 3 a. [Coll. A. de Lorde], Antoine 17 oct. 07. Illust.

MORTIER (Alfred), 9 juin 1865, Bade

( Grand- Duché).

L'INCONNUE, c. 1 a. Athénée, 28 av. 00. Stock.

LA LOGIQUE DU DOUTE, p. 2 a. Th. des Arts, 19 nov.

08. Merc. de Fr. 09.

MARIUS VAINCU, tr. 3 a. v. Th. des Arts, 24 mai 10, Mer.

SYLLA, tr. 4 a. v. Odéon, 25 janv. 13. Mer.

MouÉZY EON (André), 9 juin 1880.

Nantes.

L'AMOUR EN MANŒUVRES, c. 3 a., Palais-Royal 10 mars 11.

CANCRELAS, vaud. 1 a., Cluny 19 fév. 08. Ondet. CÉLÉRITÉ ET DISCRÉTION, c. i a., Déjazet 10 nov. 04.

" Idée "05.

LA CLASSE 36, p. 3 a., Déjazet Il déc. 16. DICHOTOMIE, dr. 2 a., Grand-Guignol 18 fév. II.

Stock 12.

LE DOCTEUR HORTENSE, opt. 1 a., Grévin 7 fév. 13.

Joubert 14.

L'ENFANT DE MA SŒUR, c. 3 a. [Coll. Francheville], Déjazet 12 nov. 08. Stock 09.

LES FIANCÉS DE ROSALIE, p. 3 a. [Coll. Desvallières], Déjazet 16 oct. 15.

LE FILON, p. 3 a., Palais-Royal 18 oct. 18. Lib. Th. 19. IL ?... ou ELLE?..., c. 1 a., Déjazet 5 nov. 04. Stock 09. ISOLONS-NOUS GUSTAVE, c. 1 a., Grand-Guignol 28 déc. 17. Lib. Th. 19.

LA MAIN DE MA FILLE, c. i a., Déjazet 5 nov. 04.

Stock 09.

LE MAJOR IPÉCA, p. milit. 3 a. [Coll. Eug. Joullot], Cluny 24 nov. 06. Stock 08.

LA MARRAINE DE L'ESCOUADE, opt. 3 a. [Coll. Daveillans], Vaud. 6 déc. 17.

MALIKOKO, ROI NÈGRE, p. [4. a. 17 tabl., Châtelet 26 nov. 19.

LES NUITS DU HAMPTON CLUB, p. 3 a., d'après R.-L.

Stevenson [Coll. Armont], Grand-Guignol 15 fév. 08. Stock 09.

ON OPÈRE SANS DOULEUR, C. 1 a., Palais-Royal 13 mais 10. Stock 11.

PANACHOT GENDARME, vaud. 3 a. [Coll. Gavault], Palais-Royal 12 oct. 07. Stock.

LE PAPA DU RÉGIMENT, p. mil. 3 a. [Coll. J. Durieux], Déjazet 2 déc. 09. Stock 11.

LA PART DU FEU, C. 4 a. [Coll. Nancey], Bouffes-Par.

24 déc. 12.

LE PAVILLON, c. 3 a. [Coll. Sylvane], Com. Royale 9 déc. II. Stock 12.

POMAROL A DU CRAN, p. 3 a. [Coll. M. Bisson], Scala 10 sept. 19. Lib. Th. 22.

LES POTACHES, p. 4 a. [Coll. A. Machard], Scala 26 mars 20. Albin Michel.

LES SAMEDIS DE MONSIEUR, c. 2 a. [Coll. Sylvane], Com. Royale 4 janv. 13. StOck.

LE TAMPON DU CAPISTON, p. 3 a. [Coll. Vercourt et Bever], Déjazet 25 sept. 18.

TIRE AU FLANC !... p. 3 a. [Coll. A. Sylvane], Déjazet 10 nov. 04. Lib. Th. 05.

TON COQ ET MA POULE, c. 1 a., Cluny 10 mai 03. Joub. LE TROISIÈME LARRON, p. 1 a., Michel 16 mars 10.

Stock 13.

LA TUILE, C. I a. [Coll. Edm. Hannebert], GaîtéMontparnasse 8 nov. 12. Joubert.

UN CORDON A LA PATTE, C. i a., Cluny 7 juillet 04.

" Idée" 05.

NATANSON (Jacques).

L'AGE HEUREUX, c. 3 a., Bruxelles, Th. du Parc 18 janv. 22, Œuvre 22 janv. 22. Ren. du Livre.

LES AMANTS SAUGRENUS, C. 3 a., Fémina 3 oct. 23.

ŒtI'l'res Libres 23.

L'ENFANT TRUQUÉ, C. 3 a., Œuvre 10 oct. 22. Mornay. LE GRELUCHON DÉLICAT, C. 3 a., Michel 30 janv. 25.

NÉPOTY (Lucien), 8 avril 1877, Blidah

(Algérie).

ANTOINE ET CLÉOPATRE, dr. 25 tabl. adapté de Skakespeare, Antoine 27 fév. 18.

LA CIGALE AYANT AIMÉ, p. 4 a., Antoine 10 janv. 21.

III.

LE MARCHAND DE VENISE, tr. 3 a., d'après Skakespeare, Antoine 23 avril 17.

MAROUF SAVETIER DU CAIRE, op. com. 5 a. d'après les Mille et Une Nuits, mus. Rabaud, Op. Com. 15 mai 14. Choudens.

L'OREILLE FENDUE, p. 4 a., Antoine 16 oct. 08. Illust. PAUL ET VIRGINIE, tr. 4 a. [Coll. Ed. Guiraud], mus Rabaud, Sarah-Bern. 21 déc. 22.

LES PETITS, p. 3 a., Antoine 23 janv. 12. Ill.

LE PREMIER GLAIVE, dr. 3 a. v., mus. Rabaud. Béziers, Arènes 30 août 08. Merc. de France.

LA VEILLE D'ARMES, p. 3 a. [Coll. CI. Farrère], Gymn.

5 janv. 17. Flam.

NIGOND (Gabriel), 24 février 1877, Châteauroux.

Théâtre, Ollend 21 ss.

i LE CŒUR DE SYLVIE, c. 3 a. v., Bouffes-Par. 25 nov.

06. - MIHIEN D'AVENE, 'p. 3 a. 4 tabl. v., d'après Maurice des Ombiaux, Bruxelles, Th. du Parc 21 oct. 09. - LE DIEU TERME, C. I a. v., Com. Franç. 25 fév. 07. - MONSIEUR DE PREUX, p. 3 a. v., Athénée 12 juin II. - PERLOT, p. 1 a. v., Nouv. Th. d'Art, Palais-Royal 20 mars 11.

II 1812, p. 4 a. v., Antoine 28 fév. 10. - PETITES BLEUES, p. 1 a. v., Univ. des Annales 26 fév. 12. MADEMOISELLE MOLIÈRE, p. 4 a. v., [Coll. A. Leloir], Odéon 10 mai 10. - KEROUBINOS, C. 1 a. v., Nouv. Th. d'Art. 21 mai 09.

CALIXTE OU L'AMOUREUSE SANS LE SAVOIR, p. 3 a. V., Potinière 12 janv. 22. Stock.

L'ESCARPOLETTE, c. 1 a. v., d'après Miss Lounsbery, Sarah-Bern. 2 mars 04.

L'HONNÊTE FILLE, C. 2 a. v.,Palais-Royal 6 juin 13.

Ollend. 19.

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR, C. lyr. 3 a., d'ap ès A. de Musset [Coll. A. Leloir], mus. Gab. Pierné, Op. Com. 20 mai 10. HeufJel.

SOPHIE ARNOULD, p. 1 a. v., Nouv. Th. 12 févr. 21.

Stock.

NORMAND (Jacques), 25 novembre 1848, Paris.

L'AMIRAL, c. 2 a. v., Gymn. 13 avril 80 ; Com. Franç.

11 mai 95. C.-Lévy 95.

L'AURÉOLE, c. i a. v., Vaud. 20 mars 82. C.-Lévy. BLACKSON PÈRE ET FILLE, C. 4 a. [Coll. A. Delavigne], Odéon 13 nov. 77.

LA DOUCEUR DE CROIRE, p. 3 a. v., Com. Franç. 8 juil.

99. C. Lévy.

MONSIEUR ET MADAME DUGAZON, C. dr. 4 a., Odéon 28 déc. 01. C.-Lévy 02.

MUSOTTE, C. 3 a. [Coll. Guy de Maupassant], Gymn.

4 mars 91.

L'OCCASION, C. 1 a. v. [Coll. G. Rivollet], Com. Franç.

20 juin 17.

ON N'OUBLIE PAS..., p. 1 a., Com. Franç. 9 juil. 04.

C.-Lévy.

LES PETITS CADEAUX, C. 1 a., Gymn. 24 fcv. 76. LES PETITES MARMITES, C. 3 a. [Coll. A. Delavigne], Gymn. 27 oct. 77.

TROISIÈME LARRON, C. i a. v., Odéon 12 fév. 75. LES VIEUX AMIS, C. 3 a., Odéon 17 mai 92.

VOILA MONSIEUR ! c. 1 a. [Coll. A. Delavigne], Dieppe 24 août 91.

NOZIÈRE (Weyl Fernand, dit Pierre),

5 janvier 1874, Paris.

Trois pièces galantes, Dorbon 09 :

L'APRÈS-MIDI BYZANTINE, C. 1 a., Com, Royale 11 oct.

08. - LA BELLE ET LA BÊTE, C. 2 a., Maisons-Laffitte 13 juil. 08. - LES SABOTS DE VÉNUS, fant. 1 a., Maisons-Laffitte 3 juil. 09.

LES LIAISONS DANGEREUSES, c. 3 a., d'après Choderlos de Laclos, Fémina 12 nov. 07. - LE HASARD DU COIN DU FEU, 3 tabl., d'après Crébillon fils, Fémina 25 avril 07. Soc. d'Ed. Illust.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ, C. 4 a., Maisons-Laffitte 20 oct. 13.

LE BAPTÊME, p. 3 a. [Coll. A. Savoir], Œuvre 7 nov. 07.

Lib. Th. 08.

BEL AMI, p. 4 a. 8 tabl., d'après G. de Maupassant, Vaud. 24 fév. 12. Monde Illust.

LA COUR MAURESQUE, fant. 2 a., Maisons-Laffitte 20 juin 12. Messein 21.

LES DEUX VISAGES, C. i a., Michel 13 oct. 09. Illust. ELVIRE, fant. 2 a., Maisons-Laffitte 28 juin 21. ETERNEL MARI, p. 4 a., d'après Dostoievski [Coll.

A. Savoir], Antoine 8 déc. 11 Monde Illust.

IMROULKAIS, LE ROI ERRANT, p. 3 part. et II tabl.

[Coll. Ed. Douttél, Sarah-Bern. 18 fév. 19.

JOCONDE, fant. 2 a., d'après La Fontaine, MaisonsLaffitte 8 juil. 10. Dorbon.

MADAME DURAND, fant. 2 a., Maisons-Laffitte

24 sept. 21.

MAISON DE DANSES, p. 4 a. [Coll. Charles Müller], d'après Paul Reboux, Vaud. 13 nov. 09. Illust.

LE MARI NÉGLIGENT, P-3 a., Maisons-Laffitte 16 juin 23. MARIE GAZELLE, p. 3 a., Montparnasse 11 sept. 20. NAMOUNA, fant. 1 a., Maisons-Laffitte 16 juin 14. LES PREMIERS PAS, c. 4 tabl., Maisons-Laffitte 2 juil. 14. LA PRIÈRE DANS LA NUIT, dr. 1 a., Gymn. 20 avril 15.

Dorbon.

LES QUATRE COINS, p. 3 a., Th. des Arts 7 juil. 20. LA RAQUETTE, p. 1 a., Maisons-Laffitte 25 sept. 20. LA SAIGNÉE, dr. 5 a. 7 tabl. [Coll. Lucien Descaves], Ambigu 20 oct. 13. Illust.

LE SCEPTRE ET LE VOLANT, c. 3 a., Maisons-Laffitte ler juil. 22.

LA SONATE A KREUTZER, c. 4 a. [Coll. A. Savoir]. Réjane 7 avril 10.

TERRAIN VAGUE, p. 2 a. et 1 épilogue, Maisons-Laffitte 6 oct. 23.

LE TOUR DU CADRAN, p. 3 a., Th. des Arts 2 déc. 19. LA VIE EST BELLE, p. 3 a., Ambigu 27 mars 20.

LE VOILE D'AMOUR, opt 2 a. [Coll. Gaston Guérin], mus. Paul Marcelles, Th. Impérial 24 oct. 12.

PASCAL (Dr Henri de Rothschild, dit

André), 26 juillet 1872, Paris.

LE CADUCÉE, p. 4 a., Renais. 5 fév. 21. III.

CRÉSUS, p. 3 a., Londres Garrick Th. 22 mai 13. L'ESCARPOLETTE, c. 3 a., Monte-Carlo 28 janv. 07.

04. Lib. Th.

LORSQU'ON AIME, p. 4 a., Gymn. 14 nov. 21.

LA PIERRE DE TOUCHE, c. 3 a., Monte-Carlo 28 janv. 07. POTAGE BISQUE, 1 a., (sous la signature Charles Desfontaines), Capucines 5 avril 06. C. Lévy.

LA RAMPE, p. 4 a. (sous la signature H. de Rothschild), Gymn. 19 oct. 09. Lib. Th. II.

LA SAUVEGARDE, C. 1 a. (sous la signature Charles Desfontaines), Capucines 17 nov. 05. C. Lévy 06.

LE TALION, p. 3 a., Marigny 4 avril 14.

PAYEN (Louis) (Liénard Albert, dit),

13 décembre 1875, Alais (Gard).

L'AIGLE, épopée lyr. en 3 part. et 10 tabl. [Coll.

Henri Cain], mus. J. Nougués, Rouen Th. d. Arts icr fév. 12. Enoch.

L'AMOUR VOLE, p. 1 a. v., Th. Victor-Hugo 2 avril Lib. Molière.

CARMOSINE, conte roman. 4 a., d'après Boccace et Musset, mus. Février, Gaîté 24 fév. 13. Heugel.

CLÉOPATRE, dr. lyr. 4 a. 5 tabl.. mus. Massenet, Monte-Carlo 23 fév. 14. Helfgel.

LES ESCLAVES, tr. lyr. 3 a., Mus. A. Kunc, Béliers 27 août 11. Merc. de France.

FLEUR DE PÊCHER, cont. lyr. 4 a., Mus. Simon, Nice 10 avril 22.

SISERA, tr. 2 a. v., Nîmes 25 juin 11. Merc. de France. LA TENTATION DE L'ABBÉ JEAN, p. 3 a., Palais-Royal 12 mars 07. Lib. Molière.

VICTOIRE, p. 3 a. v., Orange 7 avril 09. Grasset.

PÉTER (René).

LE BONHEUR DE MA FEMME, c. 3 a. [Coll. Maurice Soulié], Capucines 5 juin 19. Lib. Th. 21.

CHIFFON, C. 3 a. [Coll. Robert Danceny], Athénée 4 nov. 04.

MONSIEUR L'AMOUR, opt. 3 a. [Coll. Henri Falk], mus. Marcel Lattes, Mogador 11 fév. 22.

L'OR, p. 5 a. [Coll. Robert Danceny], Sarah-Bern.

24 sept. 08.

PAPILLON, c. 3 a. [Coll. Robert Danceny], Bouffes 19 avril 07.

LE PAS DE QUATRE, c. 3 a. [Coll. Maur. Soulié], Michel 13 oct. 20.

POUCHE, c. 3 a. [Coll. Henri Falk], Potinière 8 fév. 23. LA PRETENTAINE, p. 3 a., Com. Ch.-Élysées 26janv. 14. TRAGÉDIE DE LA MORT, p. 1 a. v. (non représentée).

Merc. de France 99.

PICARD (André) II juillet 1874, Paris. L'ANGE GARDIEN, C. 3 a., Antoine 19 janv. 10. Il LA FUGITIVE, c. 4 a. Gymn. 13 déc. 10. Fasq. 11.

BONNE FORTUNE, c. 2 a., Antoine 13 fév. 03. Lib. Th. LA CONFIDENTE, p. 3 a., Escholiers, Antoine 26 mai 98.

Rev. Blanche.

LE CUIVRE, C. 3 a. [Coll. Paul Adam], Com. Par.

16 déc. 95. Ollend. 96.

LA DAME DE COMPAGNIE, c. 3 a. [Coll. R. Laveline], Michel 5 nov. 22.

DOZULF., C. i a., Com. Royale 4 déc. 12. Illust.

LE FAUX PAS, c. 3 a., Variétés 20 déc. 07. FRANCHISE, C. 1 a., Com. Par. 19 janv. 99. Ollend. JEUNESSE, c. 3 a., Odéon 12 déc. 05. Lib. Th.

KIKI, c. 3'a., Gymn. 8 fév. 18.

MONSIEUR MALEZIEUX, C. i a., Capucines 11 mai 03 LE PROTECTEUR, C. 1 a., Mathurins 9 fév. 04. Lib. Th. UN AMANT DÉLICAT, C. i a., Athénée 22 janv. 00. Ollend.

POIZAT (Alfred), 9 juillet 1863, Roussillon (Isere).

Théâtre, édit. Spes 1925

Ire PARTIE : SOPHONISBE, tr. 4 a. v., Com. Franç.

7 oct. 13. - CIRCÉ, c. 3 a. v., Com. Franç. 27 juil. 21. - INÈS DE CASTRO, C. 3 a. v., Th. FrançoisCoppée 26 avril 12. - MELEAGRE ET ATALANTE, poème dr. 3 a. v., Orange 6 août 11. - SAINTECÉCILE, tr. myst. 3 a. V. - ECHO ET NARCISSE, C. 1 a. v., Com. Ch.-Élysées 28 mai 19.

2° PARTIE : ANTIGONE, tr. 4 a. v., Th. Clas. et Moderne 4 avril II. - ELECTRE, tr. 3 a. v., Com. Franç. 4 fév. 07. - LE CYCLONE, dr. satyr. 2 a. v., d'après Euripide, Th. Romain de Champlieu 8 juil. 06. - SAUL, tr. 5 a. v., Bruxelles, Th. du Parc. - LATONE, p. 1 a. V. - LE DÉLUGE.

PORCHE (François), 21 novembre 1877,

Cognac (Charente).

LES BUTORS ET LA FINETTE, p. 6 tabi. v., Antoine 29 nov. 17. - Emile Paul 18.

LE CHEVALIER DE COLOMB, p. 3 a. v., Com. Franç.

26 oct 22. Emile Paul 23.

LA DAUPHINE, C. 3 a. v., Vieux-Colombier 13 mai 21.

Emile Paul.

LA JEUNE FILLE AUX JOUES ROSES, p. 3 a. 9 tabl. v. et pr., Sarah-Bern. 12 mars 19. Emile Paul.

PORTO-RICHE (Georges de), 20 mai 1849, Bordeaux.

Théâtre d'Amour, Ollendorf 1898-1923

IRE série. - LA CHANCE DE FRANÇOISE, C. 1 a., Th.

Libre io déc. 88 ; Com. Franç. 15 déc. 91. - L'INFIDÈLE, c. i a. v.,Th. d'Applic. 19 avril 90. - AMOUREUSE, c. 3 a., Odéon 25 avril 91 ; Com. Franç. 5 juin 08. - LE PASSÉ, C. 4 a., Odéon 30 déc. 97.; Com. Franç. 2 juil. 02.

2e série. - LE VIEIL HOMME, p. 5 a. Renais. 12 janv.

11. - ZUBIRI, fant. 1 a., d'après V. Hugo, Com Royale jer fév. 12. - LE MARCHAND D'ESTAMPES, dr. 3 a., Athénée 6 déc. 17. - LES MALEFILATRE, c. 2 a., Renais. 28 avril 04.

LES DEUX FAUTES, C. 1 a., Odéon 18 déc. 78.

UN DRAME SOUS PHILIPPE II, dr. 4 a., Odéon 14 avril 75. LE VERTIGE, C. i a., Odéon 27 juin 73.

PRÉVOST (Marcel), IER mai 1862, Paris. L'ABBÉ PIERRE, C. 1 a., Th. Libre 30 nov. 91.

LES DEMI-VIERGES, C. 3 a., Gymn. 21 mai 95.

PIERRE ET THÉRÈSE, p. 4 a., Gymn. 20 déc. 09. Illust. LA PLUS FAIBLE, C. 4 a., Com. Franç. 25 avril 04.

Lemerre.

PROVINS (Michel) (Gabriel Lagros de

Langeron, dit), 22 mai 1861, Nogentsur-Seine.

Du Désir au Fruit défendu, [recueil]. Fasq. 06 :

LE DÉSIR, C. 2 a., Th. Royal 18 nov. 05. - LE TALION, c. 1 a., Antoine 28 janv. 98. - LA GOUVERNANTE, c. 1 a., Mathurins 11 nov. 04. - LE FEU SOUS LA CENDRE, C. 1 a., Capucines 28 nov. 02. - CONFRÈRES, c. 1 a., Capucines 16 nov. 05. - INCOMPATIBILITÉ D'HUMEUR, c. 1 a., Bodinière 9 janv. 01. - LE FRUIT DÉFENDU, C. 1 a., Mathurins 20 mai 04.

LES ARRIVISTES, C. 4 a. (non représenté) Rev. Litt. 03. DÉGÉNÉRÉS, C. 1 a., Gymn. 6 mai 99. Lib. Th. L'ECOLE DES FLIRTS, C. 3 scènes, Bodinière déc. 97.

Ollend. 99.

LES SYMPTOMES, C. i a., Mathurins 25 janv. 06.

LE VERTIGE, C. 4 a., Athénée 22 avril 01. Lib. Th.

RACHILDE (Mme Marguerite Eymery-

Vallette, dite), 1860. Périgueux (Dordogne).

Théâtre, Merc. de France 91 :

LA VOIX DU SANG, p. 1 a., Th. d'Art 10 nov. 90. MADAME LA MORT, dr. cérébral 3 a., Th. d'Art 20 mars 91. - LE VENDEUR DE SOLEIL, p. 1 a., {( La Halte» 7 déc. 12.

L'ARAIGNÉE DE CRISTAL, dr. 1 a., Œuvre 13 fév. 94. LES FILS D'ADAM, c. 1 a., Th. d'Application 29 avril 94.

VOLUPTÉ, C. 1 a., Athénée Comique 4 mai 96.

RAYNAL (Paul).

LE MAITRE DE SON CŒUR, C. 3 a., Odéon 25 janv. 20.

Stock 21.

LE TOMBEAU SOUS L'ARC DE TRIOMPHE, C. 3 a., Com.

Franç. Ierfév. 24. Stock.

RENARD (Jules) 22 février 1864, Châlonssur-Mayenne (Mayenne), 21 mai 1910 Paris.

Comédies, Ollend. 04 :

LE PLAISIR DE ROMPRE, C. 1 a., Cercle des Escholiers 16 mars 97.; Com. Franç. 12 mars 02. - LE PAIN DE MÉNAGE, c. 1 a., Salle du Figaro 16 mars 98. -POIL DE CAROTTE, C. i a., Antoine 2 mars 00. - MONSIEUR VERNET, C. 2 a., Antoine 6 mai 03.

LA BIGOTTE, C. 2 a., Odéon 21 oct. 09. Ollend. 10. LA DEMANDE, C. 1 a., [Coll. Georges Docquois], Boulogne-sur-Mer 26 janv. 95 ; Odéon 9 nov. 95. Ollend. 96.

HUIT JOURS A LA CAMPAGNE, p. 1 a., Renais. 6 fév. 06 (sous le titre de L'INVITÉ). J. Rouff. 06.

RICHE (Daniel), IER juillet 1864, Le

Caire (Egypte).

LE COMPLICE, C. i a., Michel icr fév. n. Ondet 12. LA FEMME AU MASQUE, c. bouffe 3 a. [Col]. Leo Marchès], 13 fév. 05. Lib. Dram.

LA FILLE DE LA MÈRE MICHEL, opt. 3 a. mus. Ernest Gillet, Bouffes 13 oct. 03. Lib. Th. 04.

LE LISERON, c. 3 a., Renais. 23 fév. 01. Lib. Th.

LA LUNE DE MIEL, C. 3 a. [Coll. A. Bernède], Cluny 12 oct. 02. Lib. Th. 03.

POPOTE, c. 2 a., Michel 4 juin 11. Lib. Th.

LA PRISONNIÈRE, c. dr. 4 a. (d'après la Luciole de J.-H. Rosnv aîné), Odéon 12 août 21. Lib. Th. Sous LE JOUG, c. dr. 1 a., Odéon icr fév. 97. Stock. LA VACHE A LAIT, c. dr. 1 a., Escholiers 23 mars 96. LA VISITE, c. 1 a., Odéon 30 sept. 99. Flam.

RICHEPIN (Jacques), 20 mars 1880, Paris. CADET ROUSSEL, c. 3 a. v., Th. Victor-Hugo 6 nov. 03.

Fasq.

LA CAVALIÈRE, p. 5 a. v., Sarah-Bern. 26 janv. 01.

Fasq.

FALSTAFF, p. 5 a. v., d'après Skakespeare, Porte S1Martin 28 janv. 04. Fasq.

LA GRÈVE DES FEMMES, C. 3 a., d'après Aristophane, Renais. 12 avril 19. Fasq. 20.

LA GUERRE ET L'AMOUR, p. héroïque 4 a. v., Renais.

15 déc. 16. Fasq. 18.

LA MARJOLAINE, p. 5 a. v., Porte St-Martin 20 avril 07.

Fasq. 08.

LA MATRONE D'EPHÈSE, p. 3 a., Renais. 18 déc. 20. LE MINARET, C. 3 a. v., Renais. 20 mars 13. Fasq. 14. LA REINE DE TYR, dr. 4 a. v., Th. Maguera 21 déc. 99.

Fasq. 00.

XANTHO CHEZ LES COURTISANES, C. 1 a. et 1 prol. v., Bouffes-Par. 17 mars 10. Fasq.

RICHEPIN (Jean), 4 février 1849. Medeah

(Algérie).

Théâtre en Vers, Flam. 1920-21 :

1 L'ÉTOILE [Coll. André Gill], 1 a. v., Th. de la Tour d'Auvergne 9 août 73. - NANA SAHIB, dr. v. 7 tabl., Porte St-Martin 20 sept. 83. - MONSIEUR

SCAPIN, com. 3 a., Com. Franç. 27 oct. 86. - LE FLIBUSTIER, com. 3 a., Com. Franç. 14 mai 88.

Il PAR LE GLAIVE, dr. 5 a. v., Com. Franç. 8 fév. 92.

VERS LA JOIE, conte bleu 5 a. v., Com. Franç. 13 oct. 94.

III LA MARTYRE, dr. 5 a. v., Com. Franç. 18 avril 98.

- LE CHEMINEAU, dr. 5 a. v., Odéon 16 fév. 97.

LA BEFFA, dr. italien de Sem Benelli 4 a. v. (trad.) Sarah-Bern. 2 mars 10. Fasq.

LA BELLE AU BOIS DORMANT, féerie lyr. v. [Coll. Henri Cain], Sarah-Bern. 25 déc. 07. Fasq. 08.

LE CARILLONNEUR, p. lyr. 3 a., d'après Rodenbach, Mus. X. Leroux. Op. Com. 20 mars 13. Choudens 13.

LE CHIEN DE GARDE, dr. 5 a., Menus-Plaisirs 21 mai 89.

Fasq. 98.

DON QUICHOTTE, dr. héroï-comique v. 8 tabl., Com.

Franç. 16 oct. 05. Fasq.

LA GLU, dr. mus. 4 a. [Coll. Henri Cain], mus. G. Dupont, Nice, Opéra 24 janv. 10. Heugel 10.

MACBETH, tr. 5 a. v. (d'après Skakespeare), Com.

Franç. 30 mai 14. Charp.

LE MAGE, op. 5 a., 6 tabl. mus. Massenet, Opéra 26 mars 91. Dreyfous.

MIARKA, dr. lyr. 4 a., mus. Alex. Georges, Op. Com.

7 nov. 05. Fasq.

LA ROUTE D'ÉMERAUDE, dr. 5 a. v., (d'après Eug.

' Demolder), Vaud. 4 mars 09. Illust.

LE TANGO, c. 4 a. [Coll. Mm,: Richepin], Athénée 30 déc. 13.

LES TRUANDS, dr. 5 a. v., Odéon 22 mars 99. Fasq. Théâtre Chimérique : Vingt-sept actes de pantomine, sotie, proverbe, etc. Charp. 96.

RIVOIRE (André), 5 mai 1872, Vienne

(Isère).

Théâtre, Lemerre 22.

1 LA PEUR DE SOUFFRIR, p. 1 a., Antoine 11 déc. 99. BERTHE AUX GRANDS PIEDS (non représenté). - IL ÉTAIT UNE BERGÈRE, conte 1 a. v., Com. Franç. 7 avril 05. - LE BON ROI DAGOBERT, p. 4 a., Com. Franç. 7 oct. 08.

MON AMI TEDDY, p. 3 a. [Coll. Lucien Besnard], Renais. 29 avril 10. Lemerre.

L'HUMBLE OFFRANDE, p. 1 a. v. (Poème d'un soir de guerre). Com. Franç. 4 mars 16. Lemerre.

JULIETTE ET ROMÉO, tragi.-com. 5 a., d'après Skakespeare et Luigi da Porto, Com. Franç. jer juin 20. Illust.

POUR VIVRE HEUREUX, C. 3 a. [Coll. Yves Mirande], Renaissance 16 janv. 12. Illust.

ROGER BONTEMPS, c. 4 a. v., Odéon 12 mars 20.

Lemerre.

LE SOURIRE DU FAUNE, C. i a. v., Com. Franç. 5 fév.

19. Lemerre.

RIVOLLET (Georges), 2 novembre 1852, Paris.

ALKESTIS, tr. 5 a. v. d'après Euripide, Orange 14 août 99 ; Com. Franç. 16 nov. 00.

DORALICE OU LA MÉTAMORPHOSE, p. 3 a. [Coll. Nozière], Caumartin (Grimace) 3 mars 22.

JÉRUSALEM, p. 5 a., Monte-Carlo 17 janv. 14. Illust. L'OCCASION, c. 1 a. v. [Coll. Jacques Normand], Com. Franç. 20 juin 17.

ŒDIPE A COLONE, dr. ant. 4 a. v., d'après Sophocle, Com. Franç. 22 juil. 24.

LES PHÉNICIENNES, dr. ant. 4 a. v., Orange 10 août 03 ;

Com. Franç. 10 juil. 05.

Tu NE TUERAS POINT, p. 5 a., Nouv. Ambigu 7 nov. 24.

ROLLAND (Romain), 29 janvier 1866,

Clamecy (Nievre).

Théâtre de la Révolution, Hach. 09 :

LES LOUPS, 3 a., Œuvre 18 mai 98. - DANTON, 3 a.

Cercle Escholiers, Nouveau Th. 29 déc. 00. - LE QUATORZE JUILLET, action popul. 3 a., Renais. 29 mars 02.

Tragédies de la Foi, Hachette 13 :

SAINT-LOUIS, poème dr. 5 a., non représenté. - AËRT, 3 a., Œuvre 3 mai 98. - LE TRIOMPHE DE LA RAISON, dr. 3 a., Œuvre 21 juin 99.

LA MONTESPAN, p. 3 a., non représentée. Art. dr. et mus. 04.

LE TEMPS VIENDRA, p. 3 a., non représentée. Cahiers quinzaine 03. Ollend. 21.

LES TROIS AMOUREUSES, p. 3 a., non représentée. Art. dr. et mus. 05.

LES VAINCUS, dr. 4 a., non représenté. Anvers, édit., Lumière 22.

ROMAINS (Farigoule Louis, dit Jules),

26 août 1885, Saint-Julien Chapteuil (Haute-Loire).

L'ARMÉE DANS LA VILLE, dr. 5 a. v., Odéon 4 mars n.

Merc. de France.

CROMEDEYRE le VIEIL, tr. 5 a. 8 tabl., Vieux-Colombier 27 mai 20. Nouv. Rev. Franç.

M. LE TROUHADEC SAISI PAR LA DÉBAUCHE, C. 3 a., Com. Ch.-Élysées 14 mars 23. Nouv. Rev. Franç.

ROSTAND (Edmond), IER avril 1868, Marseille, 2 décembre 1918, Paris.

L'AIGLON, dr. 6 a. v., Sarah-Bern. 15 mars 00. Fasq. CHANTECLER, p. 4 a. v., Porte S t-Martin 7 fév. 10.

Fasq.

CYRANO DE BERGERAC, c. hér. 5-a. v., Porte St-Martin 28 déc. 97. Fasq. 98.

LA DERNIÈRE NUIT DE DON JUAN,'poème dr. 2 part. et i prol. v., Porte St-Martin 9 mars 22. Fasq. LA PRINCESSE LOINTAINE, p. 4 a. v., Renais. 5 avril 95.

Charp.

LES ROMANESQUES, C. 3 a. v., Com. Franç. 21 mai 94.

Charp.

LA SAMARITAINE, évangile 3 tabl. v., Renais. 14 avril 97.

Fasq.

ROSTAND (Maurice), 26 mai 1891, Cambo (Basses-Pyrénées).

LA GLOIRE, p. 3 a. v., Sarah-Bern. 19 oct. 21. Flam. LA MARCHANDE D'ALLUMETTES, conte lyr. 3 a. [Coll.

Rosemonde Gérard], mus. Tiarko Richepin, Opéra Com. 25 fév. 14. Fasq.

LA MESSE DE CINQ HEURES, p. 3 a., Réjane 28 juin 17.

LE MOYEN D'ÊTRE AIMÉ, p. 1 a., Variétés 24 juin 16. LE PHÉNIX, p. 3 a. v., Porte-St-Martin 10 janv. 23. UN BON PETIT DIABLE, féérie 3 a. v. [Coll. Rosemonde Gérard], Gymn. 22 déc. 11. Fasq. 12.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER (Georges de Bouhélier-Lepelletier, dit), 19 mai

1876, Rueil (Seine-et-Oise).

LES ESCLAVES, dr. 3 a., Th. des Arts 25 avril 20.

LE CARNAVAL DES ENFANTS, p. 3 a., Th. des Arts 25 nov. 10, Com. Franç. 6 mars 23 Fasq. 11.

FÊTE TRIOMPHALE, poème dr. 3 part., mus. R. Hahn, Opéra 14 juil. 19. Fasq.

ŒDIPE ROI DE THÈBES, p. 13 tabl., Cirque d'Hiver 20 déc. 19. Fasq. 12.

LE ROI SANS COURONNE, p. 5 a., Th. des Arts 11 fév. 06. LA TRAGÉDIE DE TRISTAN ET ISEULT, p. 4 a., 18 tabl., Odéon 9 fév. 23. Fasq. 23.

LA TRAGÉDIE ROYALE, p. 3 a., Odéon 7 janv. 09.

LA VIE D'UNE FEMME, p. 4 a. 12 tabl., Odéon 7 fév. 19.

Fasq.

SAMAIN (Albert), 4 avril 1858, Lille ;

18 août 1900, Magny-les-Hameaux

(Seine-et-Oise).

POLYPHÈME, p. 2 a. v., Œuvre (Nouv. Th.) 9 mai 94 ;

Com. Franç 19 mai 08 ; avec mus. Jean Cras, Op. Com. 3 janv. 23. Merc. de Fr. 01 (dans Aux FLANCS DU VASE).

SARDOU (Victorien), 7 septembre 1831,

Paris ; 8 novembre 1908. Marly

(Seine-et-Oise).

L'AFFAIRE DES POISONS, dr. hist. 5 a. i prol., Porte St-Martin 7 déc. 07.

ANDRÉA, c. 4 a., Gymn. 17 mars 73. C.-Lévy 80. DANIEL ROCHAT, c. 5 a., Com. Franç. 16 fév. 80. LE DÉGEL, c. 3 a., Déjazet 12 avril 64.

LES DIABLES NOIRS, dr. 4 a., Vaud. 28 nov. 63. DIVORÇONS ! c. 3 a., Palais-Royal 6 déc. 80. C.-Lévy. DON QUICHOTTE, C. 3 a., Gymn. 25 juin 64.

DORA, C. 5 a., Vaud. 22 janv. 77.

L'ECURUEIL, c. 1 a., Vaud. 9 fév. 61.

L'ESPIONNE, C. 4 a., Renais. 6 déc. 05.

LA FAMILLE BENOITON, C. 5 a. 4 nov. 65. C.-Lévy 84. FÉDORA, C. 4 a., Vaud. 12 déc. 82.

LES FEMMES FORTES, C. 3 a. Vaud. 31 déc. 60. FERNANDE, p. 4 a., Gymn. 8 mars 70.

LES GANACHES, C. 4 a., Gymn. 29 oct. 62. C.-Lévy 81. LES GENS NERVEUX, C. 3 a. [Coll. Théodore Barrière], Palais-Royal 4 nov. 59.

GISMONDA, dr. 4 a., Renais. 31 oct. 94.

LA HAÎNE, dr. 5 a., Gaîté 3 déc. 74. C.-Lévy 93. MAISON NEUVE, C. 5 a. Vaud. 4 déc. 66. C.-Lévy 89. LES MERVEILLEUSES, p. 4 a., Variétés 16 fév. 73. MONSIEUR GARAT, C. 2 a., Déjazet 30 avril 60. C.Lévy 87 Nos BONS VILLAGEOIS, C. 5 a., Gymn. 3 oct. 66.

C. Lévy 85.

Nos INTIMES, c. 4 a., Vaud. 16 nov. 61. C. Lévy 84. L'ONCLE SAM, c. 4 a., Vaud. 6 nov. 73. C. Lévy 83. LA PAPILLONNE, C. 3 a., Com. Franç. 11 avril 62.

C. Lévy.

PATRIE! dr. hist. 5 a., Porte St-Martin 18 mars 69. LES PATTES DE MOUCHE, c. 3 a., Gymn. 14 mai 60. LA PERLE NOIRE, c. 3 a., Gymn. 12 avril 62. C.-Lévy 96. PICCOLINO, c. 3 a., Gymn. 18 juil. 61. C.-Lévy 90. LA PISTE, c. 3 a., Variétés 15 fév. 06.

LES POMMES DU VOISIN, c. 3 a., Palais-Royal 15 déc. 64.

C.-Lévy 95.

LES PRÉS-SAINT-GERVAIS, c. 2 a., Déjazet 24 avril 62. PREMIÈRES ARMES DE FIGARO, p. 3 a. [Coll. Em. Vanderburch], Déjazet 27 sept. 59.

RABAGAS, c. 5 a., Vaud. IER fév. 72. C.-Lévy 85. SÉRAPHINE, c. 5 a., Gymn. 29 déc. 68. C.-Lévy 85. LA SORCIÈRE, dr. 5 a.,Sarah-Bern. 15 déc. 03. C.-Lévy 04. SPIRITISME, C. 3 a., Renais. 8 fév. 97.

LA TAVERNE DES ÉTUDIANTS, C. 3 a. v., Odéon Ieravril 54. THERMIDOR, dr. 4 a., Com. Franç. 24 janv. 91.

LA TOSCA, dr. 5 a., Porte S'-Martin 27 nov. 87. LES VIEUX GARÇONS, C. 5 a., Gymn. 21 janv. 65. C.Lévy 94.

Pour les pièces en collaboration avec E. MOREAU voir la liste au nom de cet auteur. Th. complet, Tomes 1 et 2.

SARMENT (Jean), 13 février 1897, Nantes

(Loire-Inférieure).

ARLEQUIN, c. lyr. 5 a. 6 tabl., mus. Max d'Ollone, Opéra 24 déc. 24. Menestrel.

LA COURONNE DE CARTON, p. 4 a. et 1 prol., Œuvre 4 fév. 20. Il LE PÊCHEUR D'OMBRES, C. 4 a., Œuvre 15 avril 21. Lib. de France 21.

JE SUIS TROP GRAND POUR MOI, p. 4 a., Com. Franç.

26 mars 24. Lib. de France 24.

MADELON, C. 4 a., Porte Sl-Martin 17 mars 25. MARIAGE D'HAMLET, p. 3 a. et 1 prol., Mayence 8 mai 22 ; Odéon 10 nov. 22. Lib. de France 23.

SAVOIR (Alfred), (Poznanski dit), Lodz

(Pologne).

BANCO, C. 3 a. 4 tabl., La Potinière 2 fév. 22. Illust. LE BAPTÊME, p. 3 a. [Coll. Nozière], Œuvre 7 nov.

07. Lib. Th. 08.

LA COUTURIÈRE DE LUNÉVILLE, p. 4 a., Vaud. IOR juin 23. Lib. Th.

DEVANT LA MORT, dr. 2 a. [Coll. L. Marchand], Grand-Guignol 7 nov. 20. Lib. Th.

L'EPATE, p. 3 a. [Coll. Picard], Fémina 25 janv. 13. ETERNEL MARI, p. 4 a. [Coll. Nozière], d'après Dostoiewski, Antoine 8 déc. 11. Monde Illust.

LA HUITIÈME FEMME DE BARBE-BLEU, C. 3 a. 4 tabl., Potinière 14 janv. 21. Illust.

LA SONATE A KREUTZER, C. 4 a. [Coll. Nozière] Réjane 7 avril 10.

LE TROISIÈME COUVERT, C. 3 a., Œuvre 12 avril 06. UNE FEMME DE LUXE, p. 3 a., Michel 4 fév. 21. Lib. Th.

SCHNEIDER (Edouard) 21 février 1880,

Fontenay-sous-Bois (Seine).

LE DIEU D'ARGILE, p. 4 a., Antoine 28 oct. 21.

LES MAGES, p. 4 a., représentée sous le titre LES MAGES SANS ÉTOILES, Odéon 21 mai 11. Sansot 12.

SÉE (Edmond), 20 mars 1875, Bayonne.

Théâtre complet, Flam. 23.

1 LA BREBIS, C. 2 a., Œuvre 29 mai 96. - L'INDISCRET, c. 3 a., Antoine 5 mars 03.

LA DÉPOSITAIRE, c. 4 a., Com. Franç. 13 mai 24. L'IRRÉGULIÈRE, c. 4 a., Réjane 13 nov. 13. Lib. Th. 14. LES MIETTES, C. 2 a., Athénée 28 fév. 99.

SAISON D'AMOUR, C. 3 a., Michel 22 nov. 18. Lib.

Th. 19.

UN AMI DE JEUNESSE, p. 1 a., Com. Franç. 14 déc. 21.

Stock 22.

SOULAINE (Pierre), 8 juillet 1864, Paris. LE DROIT AU BONHEUR, p. 2 a. [Coll. C. Lemonnier], Œuvre 20 mai 07. Fasq.

L'ÉQUILIBRE, c. 2 a., Odéon icr oct. 97. Ollend. 98. LE TANDEM, c. 2 a. [Coll. Léo Trezenik], Œuvre 29 mai 96. Ol/end.

LE TROUBADOUR, C. i a., Renais. 9 déc. 06. Fasq. LA VARIATION, C. 4 a., Odéon 17 mai 05. Fasq.

THURNER (Georges) 1878,

Paris, 16 septembre 1910, Paris.

LE BLUFF, p. 3 a., Antoine 10 janv. 07. Stock. CAMBRIOLEURS, vaud. 1 a., Cluny 24 janv. 01. Stock. DOCTEUR, c. 1 a. [Coll. Alex. Bisson], Gymn. 24 août 00. Stock.

GABY, C. 3 a., Bouffes-Par. 10 fév. 10. Illust. MARIAGE D'ETOILE, C. 3 a. [Coll. Alex. Bisson], Vaud.

8 mai 08.

MOUTON, C. 2 a. [Coll. Alex. Bisson], Vaud 13 nov.

97. Stock.

NOUVEAU RÉGIME, C. 1 a., Nouv. 29 avril 02. Stock. LE PASSE-PARTOUT, C. 3 a., Gymn. 30 oct. 08. Stock. LE RECORD, C. 1 a., Odéon 2 oct. 02. Stock.

TRARIEUX (Gabriel), 17 décembre 1870, Bordeaux.

L'ALIBI, p. 3 a., Odéon 25 avril 08. Fasq..

LA BREBIS PERDUE, p. 3 a., Com. Franç. 20 nov. 11.

Stock.

LA DETTE, p. 3 a., Antoine 21 janv. 09. L'ESCAPADE, p. 3 a., Michel, 24 nov. 12. Illust.

LA GUERRE AU VILLAGE, p. 3 a., Antoine 7 nov. 03.

Fasq.

HYPATHIE, p. 4 a .7 tabl. (non représentée). Cahier de la Quinzaine. 13e de la Ve série, 1904.

JOSEPH D'ARIMATHÉE, dr. 3 a., Antoine 8 avril 98.

Fischbacher.

L'OTAGE, p. 3 a., Odéon 14 mai 07. Fasq. PYGMALION ET DAPHNÉ, p. 1 a. v., Antoine (Escholiers) 16 avril 98. Rev. Art dr.

SAVONAROLE, p. 5 a., (non représentée). Cah. de la Quinzaine, 14e de la VIIE série, 1906.

SUR LA FOI DES ETOILES, p. 3 a., Antoine 16 nov. 00.

Stock 01.

UN SOIR, p. 3 a., Odéon 18 oct. 10. Lib. Th. 11. UNE NUIT D'AVRIL A CÉOS, dr. 1 a., Œuvre 27 fév. 94.

Art Indépend.

VANDÉREM (Fernand), 24 juin 1864, Paris.

Théâtre, Ollend. 13:

LE CALICE, C. 3 a., Vaud. 19 nov. 98. - CHER MAITRE, Com. Franç. 8 juin 11.

LES FRESNAY, c. 1 a., Com. Franç. 13 mai 07. Ollend.08. PENTE DOUCE, p. 4 a. Vaud. 20 mars 01.

LA TIMBALE, p. 4 a. [Coll.G. Lenôtre], Nice21 janv. 13. LA VICTIME, c. 3 a. [Coll. Franc Nohain], Com. Ch.Élysées 5 mars 14. Illust.

VALABRÈGUE (Albin), 17 décembre 1853,

Carpen tras ( Vaucluse).

BOULINARD, c. 3 a., [Coll. Ordonneau et Keroul], Palais-Royal 14 janv. 90. Stock 93.

CLARISSE PÈRE ET FILS, p. 3 a., Th. des Nations 22 juil. 80. Tresse.

CORALIE ET Cie, c. 3 a., [Coll. Hennequin] PalaisRoyal 3 nov. 99. Stock 01.

DURAND ET DURAND, c. 2 a., [Coll. Ordonneau] PalaisRoyal 18 mars 87. Lib. Th.

LES ENTR'ACTES DU CŒUR, c. 1 a., Boulogne-s.-Mer Il oct. 93. Stock 96.

L'ETUDE TOCASSON, vaud. 3 a., [Coll. Maurice Ordonneau], Folies Dr. 31 août 01. Lib. Th. 02.

LE FILS DE L'HOMME, p. 5 a. 10 tabl., non représentée.

Genève 12.

LES MARIS INQUIETS, C. 3 a., Cluny 13 janv. 83. Monnier. MÉNAGE PARISIEN, C. 3 a., Nouv. 15 avril 90. Lib. Th. PLACE AUX FEMMES, C. 4 a. [Coll. Hennequin], PalaisRoyal 8 oct. 98. Stock 01.

PREMIER MARI DE FRANCE, vaud. 3 a., Variétés 2 fév. 93.

PRIX MONTYON, c. vaud. 3 a., [Coll. Hennequin] Palais-Royal 4 déc. 90. Lib. Th.

LES RICOCHETS DE L'AMOUR, c. 3 a. [Coll. Hennequin], Palais-Royal 27 déc. 94. Ollend. 95.

SAINTE GALETTE, C. 3 a., Vaud. 5 déc. 01. SÉCURITÉ DES FAMILLES, C. 3 a., Vaud. 13 déc. 88. Lib.

Molière 92.

LE SOUS-PRÉFET, C. 1 a., Menus-Plaisirs 17 sept. 86.

Lib. Th. 87.

SUBLIME ERNEST, C. 3 a. [Coll. Hennequin], PalaisRoyal 28 janv. 02.

LES VACANCES DU MARIAGE, c. 3 a. [Coll. Hennequin], Menus-Plaisirs 12 fév. 87.

LA VEUVE CHAPUZOT, c. 3 a., Troisième Th. Franç.

(Déjazet) 14 août 79. Dentu.

VARIOT (Jean), 8 avril 1881, Neuillysur-Seine. (Seine).

Théâtre du Rhin, N. R. F. 1924

1 LE CHEVALIER SANS NOM, dr. 5 a., Strasbourg, [Groupe de mai], 19 nov. 23. - LA ROSE DE ROSHEIM dr. 3 a., Champs-Élysées 14 avril 21. - L'AVENTURIER, c. 1 a., mus. Maurice Fouret, Expos. Arts décoratifs 25 mars 25. N. R. F. 24.

II LE BAL PARÉ (non joué). - LA BELLE DE HAGUENEAU, p. 4 images, Com. Ch.-Élysées 21 fév. 22. - SAINTEODILE, dr. 5 a., Châlon-sur-Saône 28 janv. 24.

VEBER (Pierre), 15 mai 1869, Paris. L'AMOURETTE, p. 3 a., Antoine 3 fév. 05. Stock. L'ART DE TROMPER LES FEMMES,c. 3 a. [Coll. P. Février], Marigny 22 janv. 18.

CHAMBRE A PART, C. 3 a., Palais-Royal 22 avril 05.

Stock.

LA CHARMANTE ROSALIE OU LE MARIAGE PAR PROCURATION, c. mus. 1 a., mus. H. Hirschmann, Opéra Com. 18 fév. 16. M. Eschig.

CHICHI, p. 3 a. [Coll. H. de Gorsse], Athénée 27 janv.

17.

LA DAME DU COMMISSAIRE, c. 3 a. [Coll. V. de Cottens], Cluny 20 avril 01. Lib. Th. 02.

DIX ANS APRÈS, C. 1 a. [Coll. Lucien Muhlfeld], Odéon 5 avril 97. Fasq.

L'Écu, c. 1 a., Com. Royale 7 juil. 09. Stock 10. L'ÉLU DES FEMMES, C. 4 a. [Coll. V. de Cottens], PalaisRoyal 23 oct. 99. Illust.

EN DOUCEUR, C. i a. [Coll. Léon Xanrof], Mathurins 23 oct. 06. Stock 07.

EN GARDE, c. 3 a. [Coll. Alfred Capus], Renais. 19 mars 12. Illust.

L'EXTRA, p. 1 a., Palais-Royal 4 oct. 06. Stock 07. LA FEMME ET LES PANTINS, p. 1 a., Michel 2 fév. II.

Stock.

FLORETTE ET PATAPON, p. 3 a. [Coll. Maurice Hennequin], Nouv. 20 oct. 05. Stock.

FRÈRE JACQUES, C. 4 a. [Coll. H. Bernstein], Vaud.

6 janv. 04.

LA GAMINE, C. 4 a. [Coll. Henry de Gorsse], Renais.

24 mars 11. Illust.

GONZAGUE, c. 1 a., Deux Masques 5 nov. 05. Stock 06. LES GRANDS, p. 4 a. [Coll. Serge Basset], Odéon 26 janv. 09. Illust.

LA JEUNE MARIÉE, p. 3 a., Albert Ier 16 fév. 15. LOUTE, c. 4 a., Nouv. 17 mai 02. Stock 02.

MA FÉE, c. 3 a. [Coll. Maurice Soulié], Odéon 4 mai 01.

Stock 10.

MADAME ET SON FILLEUL, p. 3 a. [Coll. Maurice Hennequin], Palais-Royal 12 sept. 16. Ondet 17.

MAIN GAUCHE, C. 3 a., Antoine 15 nov. 00. Lib. Th. LA MAITRE A AIMER, c. i a. v. [Coll. Hugues Delorme], Odéon 30 mai 07. Fasq.

LA MARIOTTE, C. 2 a. [Coll. Maurice Soulié], Antoine 3 nov. 01. S. Empis. 03.

MONSIEUR MESIAN, c. 1 a., Th. des Arts 27 oct. 08.

Stock 09.

MONSIEUR TRULLE ET LE VICOMTE, C. 1 a., Trocadéro 3 juin 09. Stock 10.

NOBLESSE OBLIGE, p. 3 a. [Coll. Maur. Hennequin], Nouv. 6 janv. 10. Stock.

LES PETITES ÉTOILES, opt 3 a. [Coll. Léon Xanrof], mus. H. Hirschman]n Apollo 23 déc. 11. Eschig 12.

LE POILU, c. opt. 2 a. [Coll. Maur. Hennequin], mus.

Maur. Jacquet, Palais-Royal 14 janv. 16. Eschig.

QUE SUZANNE N'EN SACHE RIEN, c. 3 a., Antoine 11 mars 99. Sim. Empis. 00.

QUI PERD GAGNE, p. 5 a., d'après le roman d'Alf.

Capus, Réjane 14 mars 08. Illust.

SON PIED QUELQUE PART, p. 1 a., Mathurins 6 avril 04.

Lib. Th.

TAIS-TOI MON COEUR ! p. 3 a. [Coll. Maur. Hennequin], Palais-Royal 6 avril 10. Stock.

UN FILS D'AMÉRIQUE, C. 4 a. [Coll. Marcel Gerbidon], Renais. 29 déc. 13. Illust.

UNE FEMME, SIX HOMMES ET UN SINGE, p. 3 a. [Coll.

Mirande] Michel 25 oct. 16. Illust.

UNE GROSSE AFFAIRE, p. 3 a., Nouv. 23 janv. 09. Stock. LA VÉRITÉ TOUTE NUE, p. 3 a. [Coll. Montgommery], Gymn. 14 sept. 18.

LA VIERGE DU FORUM, fant. 1 a., Com. Royale 7 juin 09. Stock 10.

VINGT JOURS A L'OMBRE, p. 3 a. [Coll. M. Hennequin], Nouv. 20 Nov. 07. Stock.

Vous N'AVEZ RIEN A DÉCLARER, p. 3 a., Nouv. 6 oct. 06.

Stock.

- VÉLY (Adrien), (Lévy dit), 3 septembre

1864. Paris.

ENGLISH SCHOOL, p. 1 a., Palais-Royal 4 mai 06.

Lib. Th. 07.

MONSIEUR TRANQUILLE, C. i a. [Coll. Léon Mirai], Capucines 22 déc. 02.

VALENTINE CRUSOË, vaud. 1 a. [Coll. Adrien Moche], Menus-Plaisirs 13 avril 87. Lib. Th.

UNE LECTURE, C. i a., Capucines 20 oct. 98. C.-Lévy. VIEIL AMI, p. 3 a. [Coll. René Girardet], Nouv. Th. ier déc. 21.

VERNEUIL (Louis Collin du Bocage, dit

Louis), 14 mai 1893, Paris.

AMANT DE CŒUR, C. 3 a., Potinière 25 fév. 21. Lib. Th. DANIEL, p. 4 a., Sarah-Bern. 10 nov. 20. Lib. Th. DOUBLE EMPLOI, C. 2 a., Rochefort 13 nov. 15. L'INCONNU, p. 4 a., Antoine jer sept. 20. Lib. Th. 21. LA JEUNE FILLE AU BAIN, C. i a., Antoine 30 avril 17.

Lib. Th.

MADEMOISELLE MA MÈRE, p. 3 a., Fémina 24 fév. 20.

Lib. Th.

LA MAISON DU PASSEUR, dr. 1 a. [Coll. P. Armont], dr. 1 a., Châtelet 23 janv. 15. Lib. Th.

POUR AVOIR ADRIENNE, p. 3 a., Michel 7 mai 19.

Lib. Th.

LA POMME, c. 3 a., Michel 13 sept. 22. Lib. Th. RÉGINE ARMAND, p. 4 a., Sarah-Bern. 20 avril 22.

Lib. Th.

LE TRAITÉ D'AUTEUIL, c. 3 a., Antoine 12 nov. 18.

Lib. Th. 19.

UN JEUNE MÉNAGE, p. 4 a., Potinière 17 mai 22. Lib.

Th. 22.

(En collaboration avec GEORGES BERR)

LA CHARRETTE ANGLAISE, p. 3 a. Gymn. 31 mai 16. MON ŒUVRE !... OU LE GLAS DE M. VERVOLAND, p. 3 a., Athénée 22 sept. 17. Lib. Th.

MONSIEUR BEVERLEY, p. 4 a., d'après Walter Hacquett, Antoine Ier mars 17.

VEYRIN (Emile) 1850, Annonay, 1904, près de St-Gall (Suisse).

Aux COURSES, p. 5 a., Nouv. Th. 4 nov. 98. L'EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE, C. lyr. 4 a. v., Bouffes-Par. 15 oct. 04. Lib. Th. 04.

FRÊLE ET FORTE, dr. 1 a.. Com. Franç. 8 juil. 99.

LA PAQUE SOCIALISTE, p. 5 a., Maison du Peuple 20 juil. 94. Stock 05.

VILDRAC (Charles), 23 novembre 1882, Paris.

MICHEL AUCLAIR, p. 3 a., Vieux Colombier 21 déc.

22. - UN PÈLERIN, p. 1 a., Th. Ch.-Élysées, 23. Nouv. Rev. Franç 23.

LE PAQUEBOT TENACITY, p. 3 a., 4 mars 20, VieuxColombier. Nouv. Rev. Franç.

WOLFF (Pierre) Ier janvier 1865, Paris.

Théâtre, Flam. 1922 :

1 LEURS FILLES, c. 2 a., Th. Libre 8 juin 91. - LES MARIS DE LEURS FILLES, C. 3 a., Th. Libre 28 avril 92. - CELLES QU'ON RESPECTE, C. 3 a., Gymn. 26 oct. 92.

L'AGE D'AIMER, C. 4 a., Gymn. jer avril 05. Fasq. LES AILES BRISÉES, p. 3 a., Vaud. 9 oct. 20. Lib. Th. L'AMOUR DÉFENDU, c. 3 a., Gymn. 7 nov. 11. Fasq. LE BÉGUIN, C. 3 a., Vaud.. 8 fév. 00. Flam.

LE BOULET, c. 3 a., Palais-Royal 30 avril 98. Ollend. 99. LE CADRE, p. 3 a., Athénée 27 nov. 02. Lib. Th. CEUX QU'ON AIME. c. 3 a., Com. Par. 7 mai 95.

LE CHEMIN DE DAMAS, p. 3 a., Vaud. 2 nov. 21.

Lib. Th.

LA CRUCHE, OU J'EN AI PLEIN LE DOS DE MARGOT, C.

2 a. [Coll. Courteline], Renais. 27 fév. 09. Illust.

LES DEUX GLOIRES, p. 1 a., Com. Franç. 25 mai 16.

Fasq.

L'ECOLE DES AMANTS, C. 3 a., Nouv. 22 fév. 23. FIDÈLE, c. 1 a., Com. Franç. 11 juin 95.

JACQUES BOUCHARD, p. 1 a., Th. Libre 2 mai 90 Stock.

LE Lys, p. 4 a. [Coll. Gaston Leroux], Vaud. 18 déc.

07. Fasq. 09.

LES MARIONNETTES, C. 4 a., Com. Franç. 26 oct. 10.

Fasq. 1 I.

LE PETIT HOMME, C. 1 a. [Coll. A. Lévy], Capucines 22 déc. 02.

LE RUISSEAU, p. 3 a., Vaud. 21 mars 07. Fasq. SACRÉ LÉONCE, p. 3 a., Palais-Royal 3 avril 01. Lib.

Molière.

LE SECRET DE POLICHINELLE, c. 3 a., Gymn. 5 janv. 03.

Lib. Th. 04.

UNE SACRÉE PETITE BLONDE, c. 3 a., [Coll. Birabeau].

Th. Daunou 30 déc. 21.

VIVE L'ARMÉE ! c. 1 a., Variétés 8 mars 01. Lib. Mol. LE VOILE DÉCHIRÉ, p. 2 a., Com. Franç. 21 oct. 19.

Lib. Th.

ZAMAcoïs (Miguel), 8 septembre 1866,

Louveciennes (Seine-et-Oise).

Au BOUT DU FIL, c. 1 a., Capucines 27 janv. 03. Lib.

Th. 04.

BOHÉMOS, fant. 1 a. v., Sarah-Bern. 28 janv. 04.

Fasq.

LES BOUFFONS, p. 4 a. v., Sarah-Bern. 25 janv. 07.

Lib. Th.

LA FLEUR MERVEILLEUSE, p. 4 a. v., Com. Franç.

23 mai 10. Fasq.

LE GIGOLO, p. 4 a., Nouv. 24 janv. 05. Lib. Th. 05. L'HOMME AUX DIX FEMMES, p. 4 a. v., Antoine 22 déc. 21. Lib. Th.

MONSIEUR CÉSARIN ÉCRIVAIN PUBLIC, C. 3 a. v., Odéon 19 avril 19. Fasq.

SANG DE NAVET, C. 1 a., Grand-Guignol 31 oct. 98.

Stock 01.

UN ARRIVISTE, p. 1 a., Grand-Guignol 23 déc. 06.

Lib. Th. 08.

LES ESSAYISTES PAR

MICHEL PUY

Dans la seconde moitié du xixe siècle, les Essais de critique et d'histoire de Taine, les Essais de psychologie contemporaine de Bourget avaient illustré un genre littéraire qui tient une place importante dans l'histoire des lettres françaises.

Ce genre n'a pas périclité depuis 1895. Il est bien peu de poètes ou de romanciers qui ne s'y soient quelque jour adonnés et qui n'aient exposé leurs vues sur l'art, sur les mœurs, sur la vie. D'autres écrivains sont connus surtout comme essayistes. Certains d'entre eux, comme Daniel Halévy, André Suarès, Elie Faure, Camille Mauclair, se sont classés au nombre des personnalités les plus marquantes de la littérature contemporaine. Enfin Remy de Gourmont a mérité d'être rangé sur la liste de ces esprits lucides qui renouvellent la pensée de leur époque en la clarifiant, à la suite de Sainte-Beuve, de Renan et de Taine.

Remy de Gourmont

Remy de Gourmont était connu comme l'un des principaux collaborateurs du jeune Mercure de France, organe de l'école symboliste, et comme l'auteur de romans et de petits ouvrages dramatiques qui se signalaient par de curieuses recherches d'idées et de style, lorsqu'il publia ses deux Livres des Masques (Le livre des Masques, 1896 ; Le deuxième Livre des Masques, 1898) ; ils formaient une galerie de portraits où les plus notoires des littérateurs nouveaux étaient groupés autour de quelques-uns des maîtres admirés par eux.

Quoiqu'il y eût apporté beaucoup de fantaisie et d'ironie, Gourmont ne s'attarda pas à ce jeu d'étudier et de juger les écrivains. La critique des idées l'attirait. Dans cet ordre, il a composé deux séries d'ouvrages : l'une consacrée à des réflexions sur la vie, ayant un caractère d'actualité, publiées chaque mois, puis chaque quinzaine, sous le titre d'Epilogues, dans le Mercure de France ; l'autre formée d'une suite d'études se rapportant le plus souvent à la littérature et au style ou à d'autres questions propres à retenir un littérateur ou un philosophe : la langue, la versification, le travail de la création artistique, les problèmes d'esthétique (Esthétique de la langue française, 1899 ; La culture des idées, 1900 ; Le chemin de velours, 1902 ; Le problème du style, 1907).

Le trait commun des études et des épilogues, c'est de viser à des dissociations d'idées. L'auteur se propose « de séparer les vieilles idées, les images unies par la tradition, de les considérer une à une, quitte à les remarier et à ordonner une infinité de couples nouveaux qu'une nouvelle opération désunira encore. »

La manière de Gourmont est tout l'opposé de celle des créateurs de systèmes. Au lieu de poser quelques principes et d'en tirer un ensemble de déductions formant une construction logique qui pourrait être complétée, non reprise, il regarde les choses, les compare et les juge d'après les rapports qu'il a surpris entre elles et d'après les impressions qu'il en a reçues. Aussi long qu'ait été son examen, il est toujours prêt à le recommencer et à conclure différemment, pour peu qu'il entrevoie du nouveau.

Observer et conserver sa liberté d'esprit, voilà les deux règles qu'a suivies Remy de Gourmont. Avant lui, elles l'avaient été par son compatriote, le Normand Saint-Evremond, et par Montaigne. Nul davantage que lui n'a refusé de subir une contrainte de pensée, d'emprunter aux commandements d'une religion, d'une morale ou d'un parti politique les motifs de ses opinions.

Il y a un mot : L'IDÉALISME, qui revient souvent sous sa plume et qui risquerait de le faire paraître inféodé à une doctrine. Il s'en sert surtout pour marquer son indépendance et se défendre contre les entreprises du dogmatisme. L'idéalisme, tel qu'il le comprend, se résume dans la formule de Schopenhauer : le monde est ma représentation. Nous ne connaissons rien directement, sauf notre intelligence, et par suite « la seule réalité, c'est la pensée ». Chaque homme se représentant le monde d'une manière différente, comment s'opposer au libre et personnel développement de l'individu, du moins au point de vue intellectuel ?

Le sentiment du relatif, si simple, si pauvre au premier regard, est plus fécond qu'il ne paraît, car il aide à renverser les obstacles qui barrent l'horizon de la pensée. Dans le domaine de la littérature, comme dans le domaine scientifique, Gourmont s'est élevé contre l'absolu des doctrines et il a contribué au renouvellement des formes littéraires et des conceptions sur les sciences.

Si l'on établissait un parallèle entre Gourmont et certains critiques qui ont eu leur heure de célébrité, Brunetière ou Faguet par exemple, il se distinguerait d'eux tout d'abord en ce que, sous ses opinions, on discerne toujours une mentalité et une sensibilité d'artiste. Il n'oublie jamais la valeur de la beauté ni celle des moyens d'expression grâce auxquels elle prend corps. Par là il évite les fautes de goût, les erreurs auxquelles d'autres n'ont point échappé. Chez lui pas de tendance à prêcher ni à morigéner. Dans le fait de pensée, il n'y a rien de supérieur au plaisir même de la pensée. Ce plaisir est de ceux qui grandissent l'homme ; on s'abaisse en voulant l'amoindrir. « On ne lui reprochera jamais d'avoir diminué l'esprit », a dit Gourmont à propos de Vigny. Cet éloge, il a mérité qu'on le lui applique.

Remy de Gourmont avait longtemps écrit pour un petit nombre de lec-

teurs cultivés. Dans la dernière période de sa vie, les amis qu'il avait dans la presse lui demandèrent sa collaboration pour leurs journaux. Il publia dans divers quotidiens des articles sur des sujets généraux et dans le Temps des études sur la littérature qui ont été réunies sous le titre de Promenades littéraires.

Que va donner cet écrivain qui, au lieu de continuer à écrire pour une élite, s'adresse à un public étendu ? Dans l'effort d'adaptation indispensable pour être compris d'un lecteur moyen, ne perdra-t-il pas ses qualités de style et de raffinement intellectuel ? Plus d'un auteur, en abandonnant le ton et la manière qui sont prisés d'une petite chapelle, s'est révélé plat et banal. Or Gourmont, en se pliant aux exigences d'un cadre nouveau, a affirmé ses dons plus pleinement. Il a dû renoncer à ces tours qui séduisent un public averti, s'astreindre à être plus simple, plus clair, et il a entamé son sujet plus profondément. On peut estimer que les cinq volumes des Promenades littéraires, joints aux trois volumes des Promenades philosophiques, constituent la partie la plus solide de son œuvre.

La série, qui s'ouvre par deux articles sur Renan, traite tantôt des écrivains contemporains, tantôt des écrivains d'hier, tantôt de ceux d'autrefois. Gourmont essaye de reconstituer, dans ses traits véridiques, la figure de ses aînés immédiats, un Villiers de l'Isle-Adam, un Huysmans, un Mallarmé, et il y apporte un soin de naturaliste et d'historien préoccupé de dégager une parcelle de vérité. Puis, en face des romantiques qui ont eu la plus grande influence sur les générations suivantes, Chateaubriand, Hugo, Renan, Flaubert, il s'applique à définir leur talent, à caractériser la nature de leur esprit, et il profite de ses découvertes pour aboutir à des observations générales sur l'intelligence humaine. Enfin il prend prétexte de la publication d'un texte ou d'une réédition pour explorer les régions de l'histoire littéraire et il y jette un rayon de lumière qui s'insinue à travers les gloses et les opinions consacrées et sous lequel s'animent soudain des paysages figés dans les brumes du passé.

« Remy de Gourmont est le plus grand écrivain français vivant. A nous tous, il nous est arrivé d'écrire des bêtises. Gourmont, jamais ! » Ces paroles prêtées à Anatole France, qu'elles aient été ou non prononcées, tendent à remettre à son véritable rang un écrivain qui est resté trop ignoré en dehors de l'élite du public. Elles nous permettent de rapprocher deux hommes qui ne se sont pas toujours rendu mutuellement justice et qui pourtant sont parents par la méthode et qui sont l'un et l'autre représentatifs d'une époque où notre littérature, portée vers l'analyse, a été particulièrement lucide, raisonnable et sceptique. L'un et l'autre ont été suivis par la jeunesse et lui ont appris à considérer les choses en dehors des préjugés et des sentiments. Sans fuir l'atmosphère

esthétique qu'a créée le romantisme, ils ont réagi contre l'ivresse romantique et ont retrouvé la netteté de vues et l'allure dégagée du XVIIIe siècle.

Le style de Gourmont, moins sec et peut-être moins pur que celui de France, se distingue par le mouvement naturel de la phrase, gonflée de sens, exempte de mots vides et d'effets oratoires. Les images y naissent sans effort. La même sûreté avec laquelle il conduit sa pensée donne de la force à ses jugements. Se défiant des généralisations faciles et alliant à un rare bon sens beaucoup d'indépendance et de hauteur d'esprit, il n'aborde aucune question sans la dégager de l'enchevêtrement d'opinions reçues et de formules qui la masquent.

Aux yeux d'un lecteur désireux de tirer des livres un enseignement positif, Gourmont, si enclin à contredire, à mettre en lumière l'insuffisance de toute affirmation sans contre-poids, se présentera sans doute comme un esprit purement négatif. Sa négation ne s'exerce que contre des propositions trop hâtives et trop étroites. Il est hostile à tout ce qui limite l'effort de la pensée et qui conseille à l'homme de se contenter des résultats obtenus. D'une curiosité inlassable, il a contribué à former des esprits ouverts et curieux. Mis en présence d'une doctrine qui tend à systématiser, il a vite fait de discerner la brisure qui commande des retouches. Imbu de matérialisme, il a été attentif à toutes les découvertes qui obligeaient à élargir, à renouveler la conception de la matière. On peut dire de lui qu'il ne touche à aucun sujet sans.y apporter une nuance de compréhension personnelle, et ses livres sont émaillés de réflexions qui supporteraient d'être séparées du contexte et qui invitent le lecteur à méditer et à réviser ses jugements.

REMY DE GOURMONT, par Raoul Dufy

Essais de poètes et de romanciers. — L'essai et le roman L'essai est avant tout le domaine de l'indéfini. Il se confond tour à tour avec la philosophie, avec l'histoire, avec la critique. Quand un ouvrage ne se classe pas dans un genre déterminé, on le range parmi les essais.

Au cours de la période de refonte qui a succédé au naturalisme, la démarcation entre les genres a tendu à s'effacer. Chacun ambitionnait de renouveler les moyens de son art et s'efforçait d'en pénétrer le mécanisme. Citer les noms des poètes qui ont disserté sur la technique du vers, des romanciers qui se sont transformés en critiques ou en essayistes serait dénombrer toute la littérature d'hier.

Retenons ceux de Paul Adam, qui consacrait ses Lettres de Malaisie à la description d'une société utopique, privée des hypocrisies ordinaires de la vie sociale ; Hugues Rebell, écrivain puissant, défenseur des légitimes plaisirs humains rabaissés par les sectaires de la morale et qui rêva V Union des trois aristocraties, celle de la race, celle de la richesse et celle du talent ; André Gide, dont les Prétextes annoncent par leur titre même les tendances d'un esprit plein de détours; enfin plus récemment André Spire, vibrant héraut de la grandeur juive.

L'œuvre critique d'Henri de Régnier et de Jean Moréas est plus importante. Poète amoureux des beaux décors, romancier ingénieux qui a créé des types comiques et fouillé des psychologies délicates, Henri de Régnier a apporté dans ses jugements sur la littérature une compréhension très fine et un sens très sûr de la beauté. Il a manifesté, ainsi qu'il le déclare, « le respect où il tient l'art qu'il exerce et qu'il se doit, en toutes circonstances, de pratiquer de son mieux ». Il a montré qu'un artiste, s'il n'est pas toujours enclin à grouper ses idées sur un plan systématique et à mettre en évidence le lien qui les unit, exprime tout naturellement, par le seul jeu de sa personnalité, sur les œuvres et sur les hommes, des vues propres à renouveler des sujets rebattus. Au lieu de se préoccuper, comme tant de critiques professionnels, de faire le procès des écrivains qu'il étudie, il vise à faire ressortir des traits qui nous aident à les comprendre.

Comme les Figures et Caractères d'Henri de Régnier, les Variations sur la vie et sur les livres de Jean Moréas et ses Esquisses et Souvenirs méritent une place de choix dans une bibliothèque. Moréas a consacré son existence à la poésie et a lu assidûment les poètes. Il s'est formé sur eux une opinion qui n'est ni celle des manuels ni celle des novateurs enclins à s'élever contre les idées reçues : il remet avec beaucoup d'équité chacun à son rang. Dans ce labeur, il se révèle comme un prosateur d'une rare qualité. Il est bien loin du style oratoire et se livre peu. Sa phrase est courte, nette, presque sans incidentes. En quelques lignes un point

de critique littéraire est tranché d'une manière si clairvoyante qu'il doit y avoir désormais chose jugée. Moréas apporte dans sa tâche l'esprit d'un philosophe résigné et sans illusions, mais sensible à la grâce des choses et qui sait jouir de l'instant qui passe.

Le goût de jouer avec les idées, d'exposer des vues originales, perce souvent dans les romans. L'intrigue s'affaiblit et devient pour l'auteur le motif de digressions sur des sujets divers. Les personnages les plus typiques de Huysmans se préoccupent moins de vivre que d'exprimer leurs opinions sur l'art, sur la littérature, sur la religion ; l'auteur a donné dans A rebours le modèle du roman où la fiction se subordonne à la présentation d'une esthétique rehaussée de boutades et de paradoxes. Et Hugues Rebell, dans des romans dont l'action est fortement soutenue, jette sans cesse des aperçus sur la vie et sur la morale,

MARCEL SCHWOB

qu'il développera dans ce beau livre inachevé, Le diable est à table, œuvre d'essayiste bien plutôt que de romancier.

Par contre la confusion des genres nous réserve une autre surprise : celle de l'essai qui emprunte les caractères de l'œuvre de fiction. Des ouvrages de Marcel Schwob, d'Emond Pilon, en offrent les exemples les plus frappants. Marcel Schwob, écrivain épris de pittoresque et d'aventure, dont les personnages frissonnent d'inquiétude, a écrit, entre autres essais, de remarquables pages sur Villon dont il a cherché à rétablir la vie « si mystérieusement compliquée ». S'appliquant à reconstituer autour du poète des Lays et du Testament les milieux auxquels il a été mêlé, il décrit l'existence des coquillards du xve siècle en insistant sur l'étrangeté des faits et des individus. Il recueille avec

soin le détail qui fait image et qui concourt à évoquer tout un monde mystérieux et émouvant. Il a le don de retourner les idées générales suivant la courbe de l'humour et de faire sourdre les désirs obscurs qui dorment dans les profondeurs du cœur humain. Son Spicilège, qui débute par des études sur Villon, puis sur Stevenson et Meredith, prend des allures de conte ou de légende. C'est que, pour Schwob, l'art ne décrit que l'individuel. « Que tel homme, dit-il, ait eu le nez tordu, un œil 'plus haut que l'autre, l'articulation du bras noueuse ; qu'il ait eu coutume de manger à telle heure un blanc de poulet, qu'il ait préféré le Malvoisie au Château-Margaux, voilà qui est sans parallèle dans le monde ». Il dit encore : « Les idées des grands hommes sont le patrimoine commun de l'humanité ; chacun d'eux ne possède réellement que ses bizarreries ». On devine quel tour romanesque une conception de ce genre peut imprimer à une biographie.

Marcel ,Schwob aimait à marier le terrible et l'étrange. Edmond Pilon au contraire se complaît dans un rêve de tendresse et de douceur. A la manière de Renan racontant la vie de Jésus d'après quelques traits des Evangiles et d'après ce qu'il connaissait de l'atmosphère de la Palestine, des mœurs et du caractère de ses habitants, il a peint des figures empruntées à l'histoire en complétant et en animant les renseignements qu'il possédait sur ses personnages par une hypothèse sur leur psychologie. Il laisse dans l'ombre ce qu'il y eut de trouble dans l'existence d'une Madame d'Aulnoy ou d'un Daniel de Foë pour ne considérer que la grâce de leur sensibilité et de leur imagination. Les nombreuses études qu'il a publiées sont singulièrement touchantes. Les titres mêmes de ses livres en révèlent les tendances : Portraits de sentiment, Portraits

tendres et pathétiques. Son art est d'un portraitiste aimable, trop partial à l'égard de. ses modèles pour ne pas leur prêter les délicatesses de sa propre nature.

Un amateur : Jean Dolent

Les écrivains que nous avons nommés se rattachent généralement au mouvement symboliste. Jean Dolent (il était né en 1835) appartient à une génération antérieure, mais ses œuvres n'ont guère attiré l'attention que lorsqu'il eut dépassé la soixantaine. D'ailleurs son désintéressement, son parti pris de ne rien écrire qui pût être goûté en dehors d'une élite de lecteurs, son amour pour une forme si condensée que la pensée qu'elle revêt se dégage seulement peu à peu, l'apparentent aux symbolistes.

JEAN DOLENT

Jean Dolent a parfaitement défini sa propre personnalité : « Je ne suis pas un puriste, je ne suis pas un critique, je suis un amoureux d'art. » A une époque où le goût pour les tableaux, et surtout pour ceux des novateurs, était regardé comme une étrange manie, il a suivi avec persistance l'effort des peintres qui tentaient de se libérer des conventions. Il a traversé la vie en regardant les êtres et les choses qui l'entouraient et en s'ingéniant à enfermer dans une phrase nette, concise et, autant que possible, lapidaire, chacune de ses remarques sur les attitudes des hommes et sur leur conduite, comme sur le mouvement de sa pensée propre. Ce Parisien de Belleville, qui connaît et chérit son quartier, est doué d'une sensibilité à la Coppée, fine, malicieuse et un peu populaire,

et qui est compensée par le souci du bien dire et de la nuance dans l'expression. Il a horreur du remplissage et son esprit très réel se disperse en mille traits piquants et pénétrants. On croirait qu'il n'écrit que pour se renseigner sur ce qu'il sent. « J'écris, déclare-t-il, non pour enseigner, pour m'instruire. » Et chacun de ses mots invite à réfléchir.

Un politique : Charles Maurras

Voici un homme au contraire dont toutes les idées se rapportent à une conception politique. Charles Maurras est célèbre comme journaliste et comme homme de parti. Ce Provençal, qui croit à la valeur du principe d'autorité et qui est armé d'une logique si solide qu'il lui est arrivé de convaincre les gens les. plus éloignés de lui par leurs opinions, s'est montré, dans le domaine littéraire, partisan de la beauté classique. De même qu'il faisait front contre l'anarchie, contre le socialisme, contre ce laisser-aller et cette indolence qui caractérisent trop souvent les tendances de la politique moderne, il n'acceptait pas les modes d'idées et de style qui prévalaient au temps de sa jeunesse. Chargé de la critique des livres dans divers périodiques et en dernier lieu dans la Revue Encyclopédique, il affirmait l'attrait d'une pensée claire et d'une phrase nette. Tout n'était pas louable dans l'œuvre des symbolistes. Maurras semblait croire que rien n'y méritait d'être loué. A cette esthétique de l'incertain, nuageuse, vaporeuse, qui présentait parfois de charmants effets de lumière, il opposait la beauté d'un ciel clair du Midi sous lequel les paysages disposent un ensemble de lignes harmonieuses. Rebuté par le maniérisme des poètes en vogue, par la complication de leur poétique, il prônait l'art sobre de Moréas, alors discuté, la sûreté de rythmes et la pureté de sons de ses poèmes. Toutefois il échappait aux défauts des critiques universitaires dont les jugements étaient dictés plutôt par des habitudes d'esprit prises à l'école que par un goût personnel. Après avoir bataillé contre de Régnier, Paul Adam ou Rosny, il savait reconnaître ce qu'il y avait chez eux d'intéressant et de valable. A distance la série de ses articles semble singulièrement forte, sérieuse et intelligente.

Dans ses volumes d'essais, dont l'un, l'Avenir de l'intelligence, a eu un grand retentissement, il s'est dressé contre la sentimentalité moderne sans défiance contre les entraînements du cœur et a raillé cette persuasion naïve où nous vivons que tout est mieux aujourd'hui que dans le passé. Il a introduit dans la critique des idées les vues d'un Méditerranéen traditionaliste et artiste, apte à étudier les faits et à en indiquer le sens, doué des qualités de l'homme d'action et peut-être de celles de l'homme d'Etat. Qu'on partage ou non ses doctrines,

Charles Maurras est une de ces personnalités qui commandent l'estime et le respect. Disons plus : c'est une des grandes figures de ce temps.

Écrivains catholiques : Bloy, Péladan.

Les écrivains qui se sont posés en défenseurs du catholicisme forment, au xixe siècle, le plus curieux des groupes littéraires. Libres d'allures, volontiers excentriques, unissant au respect du dogme une humeur frondeuse, enclins au paradoxe et intransigeants dans leurs partis pris, soucieux d'exprimer leurs opinions d'une manière originale et non de porter des jugements équitables, d'ailleurs épris de littérature et plus riches d'invention que d'espèces sonnantes, ils mettent dans l'histoire des lettres une note pittoresque. Barbey d'Aurevilly, dont les nombreux livres de critique sont, comme ses romans, empreints d'un romantisme forcené, a été reconnu comme chef de file par Villiers de l'Isle-Adam,

LÉON BLOY

Léon Bloy, Joséphin Péladan. On rapprocherait de ces noms ceux de Baudelaire, de Verlaine, de Huysmans. Aucun d'eux n'a eu de son vivant le succès auquel il aurait eu droit et, malgré le prestige qu'ils ont conservé, ils sont

JOSÉPHIN PÉLADAN

aujourd'hui un peu délaissés par les lecteurs, sauf Baudelaire et Verlaine.

Ces écrivains ne tentent pas de dissimuler leurs désaccords avec l'Église. Léon Bloy a consacré un volume à Un Brelan d'excommuniés (J. Barbey d'Aurévilly, Ernest Hello, Paul Verlaine), s'indignant de la méfiance qu'inspiraient au monde catholique ces maîtres du verbe. Lui-même a montré à quelle intempérance de langage peut atteindre un croyant qui se réfugie dans l'absolu de sa foi en se refusant aux compromissions avec le siècle. Les titres de ses premiers ouvrages révélaient la fureur d'anathème qui animait ses écrits : Propos d'un entrepreneur de démolitions. Ici on assassine les grands hommes. Il a introduit dans l'essai les brutalités de ces frères prêcheurs du moyen-âge qui terrorisaient leur

auditoire. Il a vitupéré la bourgeoisie dans L'exégèse des lieux communs et les littérateurs de sacristies dans Les dernières colonnes de l'Eglise. S'attaquant à toutes les classes sociales et même au clergé, il a apporté dans le combat la

puissance d'un prosateur formidable, plein, mouvementé, imagé, coloré, auquel il faudra bien qu'un jour la postérité rende justice.

Joséphin Péladan avait débuté dans la carrière littéraire avec un penchant marqué pour le rare et l'artificiel. Il arborait des costumes étranges, se faisait appeler « le Sar Péladan », et commençait, en même temps qu'une suite de romans, « L'Ethopée », une série d'essais, « L'Amphithéâtre des sciences mortes », dont le premier volume s'intitulait : Comment on devient Mage.

Il joignait à ce penchant une culture étendue et une passion sincère pour l'art auquel il attribuait un sens religieux, répondant aux aspirations les plus pures de l'âme, aux conceptions les plus hautes de l'intelligence. « Je suis entré dans les lettres par l'esthétique, a-t-il écrit, et dans l'esthétique par cette première phrase : Je crois à l'Idéal, à la Tradition, à la Hiérarchie ». Ces trois grandes idées, auxquelles la religion catholique assure un refuge, sont en opposition avec les tendances les plus communes de la société moderne. Péladan fut en hostilité avec une époque dominée par le matérialisme et qui, en art, accordait beaucoup d'importance à la technique et très peu à l'esprit.

De Courbet aux impressionnistes, toute la peinture postérieure à Delacroix, ce génie étincelant, lui a paru mériter d'être condamnée. Sans doute il était plus sensible à la signification intellectuelle et morale de l'art qu'à sa valeur plastique et il s'est attaché souvent à défendre des artistes dont les réalisations n'étaient pas à la hauteur de leurs intentions. Cependant il voyait avec justesse quand il jugeait que les peintres se contentaient à peu de frais et s'adonnaient à des recherches trop dénudées de spiritualité.

Il déclarait dans L'Art idéaliste et mystique que « l'essence de l'œuvre d'art est dans le sentiment de volupté spirituelle qu'elle produit ». Il cherchait à dégager la leçon qui est contenue dans l'œuvre de ces grands créateurs, MichelAnge et Léonard de Vinci. Il se dressait contre le moralisme évangélique que Tolstoï introduisait dans l'esthétique et soulignait les ignorances qui apparaissaient à travers les théories trop systématiques de Taine.

Pendant les premières années du xxe siècle, Péladan a écrit un grand nombre d'articles de revues animés d'un souffle généreux. Esprit généralisateur, érudit, ayant exploré les bibliothèques, imbu de la pensée des humanistes, psychologue apte à disserter sur de subtils cas de conscience, il a laissé une œuvre abondante, parfois négligée ou prolixe, mais pleine de discussions serrées, de remarques justes, de vues fécondes.

Édouard Schuré, Adolphe Retté, Léon Blum

Plus d'un penseur, sans perdre de vue la réalité, s'est inspiré d'une foi qui domine ses œuvres. Cette foi peut revêtir un caractère mystique ou social ou purement humain. Elle constitue un indice personnel qui renseigne sur le tempérament d'un écrivain et sur la manière dont sa pensée réagit devant les faits.

Edouard Schuré appartient à la série de ces hommes d'étude qui cherchent sur la nature et sur l'humanité d'autres explications que celles qui ont généralement cours. Il est plus mystique que religieux, car il est disposé à accepter les grandes vérités qui sont au fond de toutes les religions, tout en gardant sa liberté d'appréciation à l'égard de chacune de celles-ci. Dans les dogmes religieux, il distingue ce qui est pour la masse des croyants et ce qui est pour les initiés.

Les textes sur lesquels ils s'appuient doivent être étudiés dans leur sens ésotérique et non pas pris à la lettre. Le principe essentiel qu'on retrouve dans les différentes doctrines est celui-ci : « L'esprit est la seule réalité. La matière n'est que son expression inférieure, changeante, éphémère, son dynamisme dans l'espace et dans le temps. » Grâce à une large interprétation des vieux poèmes et des livres révélés, Edouard Schuré a pu esquisser une histoire de l'humanité qu'il est difficile de croire très véridique, mais qui a l'avantage d'éviter les resserrements de la science historique et de nous offrir l'enivrement de magnifiques hypothèses. Malheureusement la pensée de l'auteur est insuffisamment soutenue par son style

ÉDOUARD SCHURÉ

Qui aurait cru, lorsqu'Adolphe Retté tenait à la Plume un rôle semblable à celui de Gourmont au Mercure, que cet écrivain violemment humanitaire, qui fraternisait avec les anarchistes et avait été condamné pour outrage à l'autorité, se convertirait comme Verlaine ou Huysmans ? « On le reconnaît entre tous, disait Gourmont dans son Livre des Masques, à son allure dévergondée et presque sauvage... Il aime les idées et les aime neuves et presque excessives ; il veut se libérer de tous les vieux préjugés et il voudrait pareillement libérer ses frères en esclavage social ».

Retté n'est plus guère connu que comme écrivain catholique. Sans nous attarder à ses idées sociales qui furent celles de l'époque, il convient de rappeler que, dans sa campagne de critique vivante et passionnée de la Plume, il fut l'un des premiers à réagir contre le maniérisme et le contourné de l'expression en honneur vers 1895, à revenir au sentiment de la nature et à prôner une forme

plus pure, plus simple, plus directe. Aspects (1897), XIII Idylles diaboliques (1898), Arabesques (1899) sont l'œuvre d'un critique ardent et judicieux qui a des dons de poète.

Léon Blum, qui donna à la Revue Blanche de nombreux articles de critique littéraire et de critique dramatique, a consacré à la critique des mœurs un livre qui a eu quelque retentissement : Du mariage. Constatant qu'il est peu de ménages heureux, il regrettait que les mœurs ne tiennent pas compte de l'instinct qui, chez la femme comme chez l'homme, est de s'essayer dans des aventures amoureuses avant de se fixer dans une union définitive. On trahirait l'auteur si on lui prêtait des visées de réforme sociale et si on voyait dans son livre autre chose qu'une étude psychologique et qu'un pronostic sur l'évolu-

LÉON BLUM

tion des habitudes de la société. En fait la coutume se répand de plus en plus, pour les jeunes filles, de prendre une profession, et le monde est disposé à accorder une grande indépendance à la femme qui est capable de subvenir à ses besoins par son travail. Notons pourtant qu'à l'heure actuelle jeunes gens et jeunes filles semblent suivre la règle inverse de celle proposée par Léon Blum ; ils entrent dans le mariage comme dans une aventure amoureuse.

Charles Péguy, Han Ryner

L'essayiste, comme le philosophe, regarde la vie avec un esprit critique et généralisateur qui le porte à formuler des règles, à prononcer des jugements. En

tant qu'homme, il ne lui est pas permis de se détacher des intérêts humains. Jusqu'à quel point doit-il se mêler à l'existence du groupe auquel il appartient? Voici deux écrivains qui ont résolu le problème de deux manières opposées : Charles Péguy est toujours prêt à prendre parti, à donner de sa personne, Han Ryner regarde la mêlée et demeure à l'écart. L'un a foi dans l'homme, partage ses passions, l'admire dans l'effort. L'autre estime que tous les gestes sont vains et raille toutes les croyances. Ils sont également convaincus, l'un de la vertu de l'action, l'autre de la beauté du renoncement.

Péguy aime à persuader, à entraîner les hommes. On le rencontre partout où il y a une belle cause à défendre. Il s'enflamme pour la justice, se sent lié à sa patrie. C'est un apôtre, rude et cordial, qui a le goût des choses de l'intelligence et, plus encore, de celles du sentiment. Il a écrit des vers, il a composé des drames

plutôt pour exprimer ce qu'il avait sur le cœur que pour imposer à ses réflexions une forme durable. Il discute sans lassitude. Il jette sa pensée sur le papier, sans bien discerner où elle le conduit. Il a réuni les matériaux d'une grande œuvre dont tout est resté à faire. Il a le sens de la lutte, mais loyale et généreuse. Il est peuple, mais de cette partie du peuple qui incarne les vertus de la vieille France et qui est une aristocratie du labeur, de la droiture, et du courage. Fondateur d'une publication, les Cahiers de la Quinzaine, qu'il a soutenue avec une admirable ferveur, il y a donné lui-même de nombreux essais, entre autres Notre Jeunesse, Notre Patrie, où se reflètent l'ardeur et le foi d'une génération qui a été trop souvent calomniée.

Han Ryner débuta dans la littérature (et signait alors Henri Ner) en lançant . une volée de flèches contre les femmes de lettres : ce fut le Massacre des Amazones.

Cette frénésie des femmes qui écrivent des livres pour tromper un besoin d'exci-

tation et de mouvement, était bien cequi pouvait le plus déplaire à un écrivain féru de philosophie. Quoiqu'élu plus tard prince des conteurs, Han Ryner est surtout un essayiste et un philosophe. Il a recueilli les traits les plus purs de la sagesse antique. Il se prodigue en apologues, en paraboles, et énonce des vérités dont le sens est multiple. Ayant horreur du dogmatisme, il se propose seulement de « jouir de la réalité changeante » et répète : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ». L'adoration de la nature l'a conduit au culte de l'individualisme et à une aversion insurmontable pour les lois, les religions et pour « toutes les docilités qui font marcher, tête basse, le troupeau ». Et, pour lui, le dernier mot de la sagesse réside dans l'attitude dédaigneuse d'un Diogène qui considère avec pitié l'agitation tragique de la cité.

HAN RYNER

Les Essayistes d'aujourd>hui

Parmi les auteurs d'essais que nous avons nommés, Gourmont, Schwob, Dolent sont morts. Maurras met en action la formule : Politique d'abord. Seul Edmond Pilon continue à prodiguer des pages d'un tour aisé, poétique et romanesque. D'autres écrivains, Daniel Halévy, Gonzague Truc, Camille Mauclair, André Suarès, Elie Faure, sont en pleine production et semblent faire la liaison, par-dessus cinq années de guerre, entre deux époques dissemblables.

La plupart des ouvrages de Daniel Halévy sont des biographies. Nietzsche, Péguy, le président Wilson, Vauban, voilà les personnalités dont il a tenté de restituer les traits et le caractère. Il excelle à saisir ce qui mérite d'être retenu

dans la vie d'un homme, dans ses idées, dans ses œuvres, et à le replacer dans l'atmosphère où il a vécu. Il apporte dans ce travail des qualités de critique et de philosophe apte à voir les faits, à en dégager le sens, et, grâce à sa compréhension, à son habileté dans le choix des détails, il arrive parfois à donner un portrait plein de vie et dans lequel se révèle ce drame intime qui naît du désaccord entre les sentiments, les tendances de l'individu, et ses moyens physiques et intellectuels. Sa Vie de Frédéric Nietzsche est un des très beaux livres qu'on a publiés depuis vingt ans, un de ceux qu'on ne peut se dispenser de faire entrer dans sa bibliothèque. En suivant Nietzsche dans son existence, Daniel Halévy nous montre le développement de ses conceptions et il dissipe la brume dont les enveloppaient ses nombreuses contradictions, ses violences de langage, son accent enflammé et prophétique. Nietzsche est avant tout un poète qui a la vision des idées, qui sait en deviner la portée, mais qui est trop étranger

GONZAGUE (TRUC

aux systèmes pour qu'on puisse se proposer de découvrir la continuité de sa pensée. Il se rapproche davantage des moralistes français qu'il aimait que des philosophes allemands. L'étude consacrée par Daniel Halévy à un auteur si fougueux et si vibrant est elle-même animée de ce mouvement et de cette passion qui rendent les œuvres vivantes.

Doué d'une activité cérébrale et d'une force de labeur peu communes, Gonzague Truc entre tour à tour dans la peau d'un critique, d'un philosophe, d'un sociologue, voire d'un romancier, et ce qu'il écrit n'est jamais indifférent. Ayant mis en lumière l'opposition qui existe entre l'esprit de culture et l'esprit pratique (D'une organisation intellec-

tuelle du pays), il ne laisse passer aucune question plus ou moins d'actualité sans essayer de la traiter à la fois au point de vue de la culture et au point de vue de la pratique. Après avoir disserté sur la Psychologie de la Grâce ou le Retour à la scolastique, il se pique d'éclaircir le Cas Racine. Ce qu'il voit de particulier chez notre grand tragique, c'est qu'ayant été dans sa jeunesse une manière de séminariste et destiné à tourner à l'oblat sur ses vieux jours, Racine ait été un psychologue de génie. Gonzague Truc s'intéresse moins à la valeur d'une œuvre en elle-même qu'au mécanisme intellectuel et à la mise en œuvre des facultés humaines. Il poursuit ses recherches avec une grande bonne foi, plus soucieux d'atteindre une vérité objective que de faire valoir ses qualités personnelles.

On a dit de Julien Benda qu'il était le premier essayiste de ce temps et on lui a prêté cette définition de l'essai : « L'essai est un écrit idéologique,

ordonné, peu étendu et exempt de dogmatisme. » Ces termes s'appliquent surtout à l'essai philosophique, genre auquel appartiennent ses principaux ouvrages : Les sentiments de Critias et Belphégor. Il a pris position contre les doctrines qui accordent la prééminence au sentiment sur l'intelligence et il a dénoncé l'impuissance de la société moderne à manier les idées, sa tendance à demander à l'art des émotions plutôt que des motifs de penser et à donner la première place dans la littérature au théâtre où l'acteur, par ses gestes, par ses cris, exerce une emprise physique sur les spectateurs. Il a manifesté un esprit clair, passionné pour la discussion et servi par des qualités de style dignes de ces philosophes de jadis qui écrivaient pour être compris.

Les essais de Daniel Halévy, comme de Gonzague Truc, sont l'œuvre

d'intellectuels appliqués à découvrir un lien de causalité entre le caractère, le tempérament des hommes et leurs actes. Ceux de Mauclair, de Suarès, d'Elie Faure, sont dominés par un sentiment intime autour duquel gravitent leurs idées.

La pensée de Mauclair, n'est pas très éloignée de celle d'Edouard Schuré ; mais la sagesse profonde qu'aux yeux de celui-ci se transmettaient les initiés comme les prophètes la Renaissance, s'exprime pour lui, d'une manière plus familière, par la bouche des grands artistes d'hier et d'aujourd'hui : « Je sens, dit-il dans la préface de l'Art en silence, que toute œuvre de l'esprit est vaine qui ne sert pas à l'élévation de l'âme, à un état constant de prière au sens absolu du mot. »

Camille Mauclair a été retenu, dans ses nombreux

CAMILLE MAUCLAIR

volumes d essais, par deux grands sujets, l'amour et l'art. Il y a chez lui un révolté, un réformateur, qui désirerait transformer l'existence sociale et améliorer l'homme au point de vue moral. Il déclare qu'il ne croit pas à la morale courante. Il confesse un spiritualisme passionné et un déisme fervent et se propose « l'élucidation profondément fraternelle de la moralité humaine ».

Il a très bien vu que l'amour physique a la même nature chez l'homme et chez l'animal, mais que la supériorité du premier est d'avoir fait jaillir du jeu d'une fonction une signification supra-charnelle. Il a suivi cette tendance de l'homme à s'élever au-dessus des nécessités matérielles qui tiennent à sa constitution pour atteindre des régions où peuvent s'arrêter seulement des individus d'exception. Il possède une conception religieuse de l'art duquel

s'échappe une force qui dépasse l'homme et qui l'enlève à sa médiocrité originelle. Il donne aux grands artistes le titre de « princes de l'esprit », parce qu'ils sont en relation avec un monde qui échappe à nos sens et que nous ne pouvons connaître que par une sorte d'expansion mystérieuse de notre sensibilité.

Les artistes qu'il aime par-dessus tout sont ceux qui ne se sont pas complus dans la représentation matérielle ou le rendu pittoresque des choses, mais qui ont cherché dans les choses des concordances avec l'infini : Edgar Poë dont l'imagination procède du simple au profond et de l'ordinaire à l'inquiétant, Flaubert qui décrit le seul drame intellectuel véritable, celui qui met l'homme en face du sentiment de l'infini, Mallarmé dont la parole rêveuse et lumineuse ne se retrouvera plus, Villiers de l'Isle-Adam qui associe à un lyrisme éperdu une sombre ironie, Delacroix dont l'âme, avec celle de Liszt, est la plus belle qu'ait connue le romantisme. Autour de ces maîtres, il y a un rayonnement spirituel, parce que, sous la réalité visible, ils ont su voir une seconde réalité plus profonde, plus vraie.

Mauclair a vu dans l'art l'expression la plus pure et la plus haute des aspirations humaines. Des livres comme l'Art en silence et les Princes de l'esprit, sont peut-être les écrits les plus compréhensifs et les plus attachants qu'ait donnés la critique littéraire et artistique de notre temps.

« Seules les passions fécondent l'intelligence du poète, proclame André Suarès dans le Portrait d'Ibsen, et c'est aux passions seulement que les idées empruntent la vie. » Cette grandeur de l'art que Mauclair tire d'une entrée en communication avec un monde invisible et silencieux, Suarès la fait naître d'un soulèvement des forces intérieures de l'homme. Il y a chez lui, comme chez Chateaubriand, un débordement de passion, le frémissement d'un être qui se nourrit de son moi, qui s'alimente sauvagement de ses sentiments et de ses pensées.

Il regarde l'univers avec une sombre tristesse, qui ressemble au désespoir produit par la contemplation du néant. Cette tristesse ne va pas sans délectation. « Les plus tristes, dit-il, aiment le plus la vie ». Elle s'accompagne d'un orgueil sans bornes, d'une fierté qui ne veut pas capituler : « Je ne céderai pas aux puissances, quelles qu'elles soient ».

Dissertant sur la vie, sur les œuvres des écrivains, Suarès raconte avant tout les mouvements de son cœur. Il n'est jamais impassible et ses effusions, ses colères, même s'il s'agit d'un lointain passé, le transportent jusqu'à la souffrance. Avec quel amour il a parlé de ceux qu'il aime : Pascal, Stendhal, Dostoïewski ! Il y a porté une force d'expression, un génie de trouvaille, une ardeur qui auraient fait de lui le premier écrivain de son temps s'il avait su se contenir et se posséder.

Malgré le raccourci de sa phrase et de sa pensée, malgré ses vues saisissantes sur les choses, il lasse souvent par une certaine uniformité de ton ; il est trop constamment tendu et il n'est pas exempt de rhétorique. Ces défauts sont ceux des gens qui s'adressent trop à eux-mêmes. S'il avait eu devant lui un public étendu, il aurait été obligé de se détacher de sa propre personne et de consentir à l'effort nécessaire pour être compris d'un lecteur moyen.

Il a de l'accent, du trait, une allure classique. Il voit tout de suite sous un jour nouveau les événements, les personnages qu'il regarde. Sa phrase unit la force à la pureté et les images s'y croisent en produisant comme un jeu de lumières. Quand il décrit un paysage, il n'en retient que de quoi définir son état d'âme du moment : « Nous étions assis devant la mer. Les nuages violets couraient sur le ciel, et le ciel violet courait sur les vagues ».

Il a porté dans son œuvre des sentiments de poète tragique. Il vise toujours à s'élever. Mais trop souvent il dépasse son but et il devient plus acteur que poète. Il joue un rôle, il interpelle, il se plaint, il se répand en éclats de voix. Dans sa production abondante et touffue, il y aurait la matière d'un très beau livre, s'il consentait à résumer et à élaguer, et à présenter sa pensée dans ses lignes essentielles.

Avec l'ardente générosité d'un écrivain philosophe et artiste, Elie Faure a voulu embrasser l'ensemble des civilisations humaines en s'attachant aux signes qui en sont l'expression la plus riche et la plus fidèle : les formes et les couleurs. L'histoire générale de l'art qu'il a entreprise est autre chose qu'un résumé des notions acquises sur les monuments et les œuvres par lesquels s'est manifesté le génie des races qui ont peuplé l'univers ; elle abonde en idées générales, en jugements originaux. Corrigeant les arrêts de la critique par des intuitions d'artiste et ajoutant à une vision du passé l'interprétation des vestiges qu'il a laissés, l'auteur, sur plus d'un point, donne des indications qui méritent de n'être point négligées. Comme les historiens de la première partie du xixe siècle, il donne à l'histoire le caractère d'une suite de tableaux pleins de vie. De plus il a le mérite de relier le passé au présent et de voir dans l'art, au lieu d'un prétexte à de froides discussions, une merveilleuses extériorisation des sentiments humains.

La Sainte Face d'Elie Faure mérite une mention spéciale parmi les livres parus pendant la guerre, parce que ce livre touche à des sujets multiples et que l'émotion de l'auteur, devant les faits regardés, aiguise sa pensée au lieu de l'obscurcir. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sent lui est motif pour faire un retour sur lui-même, sur la nature humaine et pour dégager de ses remarques particulières des considérations d'un ordre plus vaste. Plus récemment, étu-

diant Napoléon, il s'est rendu compte qu'on ne pouvait comprendre un tel homme sans le replacer au milieu des passions d'une période troublée et il a su restituer cette étonnante figure dans ses traits les plus significatifs.

Il y a chez Elie Faure quelque chose d'un esprit universel et, quoique dans la hâte et l'ampleur de son travail la pensée et le style aient conservé parfois une certaine imprécision, son œuvre est une des plus attirantes d'aujourd'hui.

Si nous revenons aux écrivains dont nous avons essayé de caractériser les tendances, nous constatons que, d'une manière générale, ils ont étudié l'homme considéré dans sa vie intellectuelle et sentimentale et dans les créations de son esprit. Un seul, Remy de Gourmont, a vu l'homme dans la nature et a regardé les manifestations de son activité comme le prolongement des forces qui agissent l'univers.

Il a eu ainsi leptiérite de renouer la tradition du XVIIIe siècle qui tendait à unir la culture littéraire à la culture scientifique. Il nous semble que par là son œuvre a une portée plus vaste que celle des essayistes de son temps, et que quoiqu'elle ne corresponde pas aux besoins intellectuels de la société d'après guerre, éprise d'action et absorbée par des conflits d'intérêts, elle conservera une valeur d'enseignement pour tous les esprits qui se piquent de juger avec clairvoyance et de subordonner le sentiment à la raison.

LA CRITIQUE DES JOURNAUX ET DES REVUES

PAR

JULES BERTAUT

La critique littéraire a toujours été l'enfant sacrifié de la famille des lettres, mais jamais, sans doute, comme dans les vingt-cinq années dont nous nous occupons.

Les uns après les autres, la plupart des grands quotidiens ont évincé de leurs colonnes la prose de ce gêneur qui émettait la prétention, en dissertant sur les œuvres des autres et en les jugeant, d'être en désaccord avec le chef de la publicité. Successivement sont tombés les grands feuilletons de naguère où la pensée critique pouvait s'étaler à l'aise, les articles copieux où étaient traités les mêmes matières et parfois jusqu'aux compte-rendus minuscules, tardifs et incomplets des bibliographes les mieux intentionnés.

Si nous mettons à part quelques journaux comme le Temps, les Débats et le Figaro qui toujours ont eu à honneur de conserver cette libre tribune de la pensée française, on peut dire que partout elle a été sacrifiée à la publicité.

Pourchassé des grands journaux dans les feuilles moindres, puis dans les petites gazettes, le critique littéraire a fini par se réfugier là où on voulait bien l'accueillir, c'est-à-dire dans les revues.

Les revues auront été, dans ces vingt-cinq années, l'asile ordinaire et extraordinaire de l'écrivain assez audacieux pour consacrer ses loisirs à disserter sur les lettres contemporaines. C'est là qu'il faudra fouiller plus tard si l'on veut retrouver et suivre la filière ininterrompue des successeurs de SainteBeuve et de Taine. Toutes n'auront pas compté, parmi leurs rédacteurs, des écrivains retentissants, mais toutes auront marqué leur volonté de ne pas laisser dépérir cette branche de l'art français. Surtout, pourra-t-on dire, les petites revues, les plus humbles, les moins puissantes, celles qui n'avaient qu'une existence précaire, mais où les rédacteurs pouvaient s'exprimer en toute liberté....

Il est donc équitable de leur rendre hommage et nous n'y manquerons pas au cours de ces pages. De même, nous serons heureux de constater que de l'excès du mal a fini par naître sinon le bien, du moins une amélioration sensible de la situation de la critique littéraire et que cette situation n'est plus tout à fait la même à l'instant présent qu'à la veille de la guerre, par exemple.

Sans avoir retrouvé dans les quotidiens la grande place à laquelle elle a droit dans une nation aussi intellectuelle que la nôtre, la critique a récupéré, du moins, une partie de celle qu'elle avait perdue. On ne la pourchasse plus, on la tolère, parfois on la rétablit, souvent on la consolide.

Bien des causes ont déterminé cette évolution. L'abaissement du niveau théâtral a ramené au livre quantité d'auditeurs écœurés, le bruit fait autour des prix littéraires a eu au moins ce bon effet d'apprendre au public que les romanciers existaient, enfin la publicité elle-même qui a le dernier mot en toute cette affaire a compris que son auxiliaire le plus précieux était le critique indépendant et sa tribune. D'autre part, ce dernier s'est efforcé, lui aussi, de s'adapter aux conditions nouvelles de son existence. Dédaignant pour l'instant le feuilleton trop long et trop lourd, il n'a revendiqué qu'une modeste place et un médiocre nombre de lignes. Certaines tentatives dans ce sens, comme celle de M. Paul Reboux au Journal (1907), ont été caractéristiques et mériteraient d'être reprises. Elles constituent probablement la formule la plus nette et la plus pratique de critique au jour le jour, qui n'exclut ni le coup de dent ni le coup de griffe.

Nous suivrons l'évolution de la critique littéraire dans les journaux et les revues en commençant par ces dernières.

La Revue des Deux-Mondes a tenu à honneur de conserver intacte sa rubrique de critique littéraire. Depuis vingt-cinq ans, des titulaires successifs se sont partagé la tâche de tenir les lecteurs au courant du mouvement contemporain.

Le plus ancien en date, Ferdinand Brunetière, n'y a donné, pendant ce laps de temps, que des articles isolés. Mais, prématurément vieilli, l'auteur du Roman Naturaliste était demeuré le lutteur implacable de jadis qui ne perd pas une occasion d'affirmer ses idées et de croiser le fer avec ses adversaires. S'il y eut critique agissant, on peut dire que ce fut celui-là, les qualités d'homme d'action étant égales, chez lui, aux qualités d'homme de pensée. C'était un passionné qui aurait risqué sa vie, son honneur ou sa fortune pour une théorie ou une idée. Sans rancune, du reste, sans amertume, il se consolait d'être un vaincu en s'enrôlant sous une autre bannière, pour le simple plaisir de la bataille. Il aura apporté dans la critique une intransigeance totale au service d'une personnalité débordante et qui, sous couleur d'art objectif, aura fait la littérature la plus subjective qui soit.

Beaucoup plus modéré dans le fond et dans la forme apparaît M. René

Doumic qui succéda à Ferdinand Brunetière. N'apportant pas des théories littéraires strictes sur lesquelles modeler toute sa pensée, il n'est pas davantage parti en guerre contre des adversaires bien désignés. Cependant sur certaines questions de morale, il a manifesté une intransigeance semblable à celle de son prédécesseur.

A M. Doumic, prenant la direction de la Revue, s'est substitué comme critique littéraire M. André Beaunier. Très fin et parfois fort acerbe, très informé et d'esprit nuancé, ce dernier sait allier aux dons du critique ceux du romancier. Il sait avoir des vues larges et trouve des points de vue neufs, il ne s'entête pas dans les formules toutes faites et a eu déjà l'occasion de montrer qu'il savait élargir le champ, un peu borné jadis, des horizons familiers aux lecteurs de la Revue.

L'entreprise de la Revue latine, fondée, dirigée et écrite presque en entier par Emile Faguet est une des plus caractéristiques de celles qui aient vu le jour depuis vingt-cinq ans. Dévoré, on le sait, d'une manie d'écrire et d'une fièvre de l'encre devenue à la fin une véritable maladie, Emile Faguet ne pouvait se contenter des innombrables journaux et périodiques où il déversait sa copie. Il éprouva le besoin d'une sorte de bloc-notes où il pût jeter les idées que lui suggérait la lecture de tel livre, l'audition de telle pièce. Ce bloc-notes, ce fut la Revue latine.

On y trouvera de tout, en la feuilletant, du meilleur et du pire. On y découvrira aussi le schéma de son mécanisme d'esprit. Emile Faguet ne trouvait pas du premier coup la formule cherchée, il ne l'atteignait qu'après des tâtonnements plus ou moins longs. « Sa phrase, disait Jean-Marc Bernard, est une phraseaccordéon. Elle trahit un esprit qui cherche sa pensée. L'auteur pense au fil de la plume. » C'est ce qu'il sera facile d'apercevoir en feuilletant la Revue latine. On y verra aussi combien Emile Faguet était vivant et comme, avec une simple notice sur un livre, il trouvait le moyen de buriner le portrait d'un écrivain ou de faire saillir sa qualité principale. C'est un des traits les plus significatifs de son esprit.

A l'époque même où ce critique s'efforçait d'éclaircir les idées et les sujets que lui apportait l'actualité (car Emile Faguet fut surtout un éclair tisseur), M. Charles Maurras, dans la Gazette de France, dans la Revue encyclopédique et dans les premiers numéros de la Revue critique, s'employait à cette besogne dans un tout autre sens.

Celui-là, on peut vraiment dire qu'il est le critique intelligent en soi. Comme Taine, mais avec plus de logique encore et avec une autorité incontestable, il part d'une doctrine à la lumière de laquelle il se propose de vérifier

tout ce qui passe à la portée de son observation. Systématique, tranchant dans ses conclusions, il ne s'en laisse imposer par aucun nom et par aucune gloire. Il est particulièrement sévère pour Baudelaire qu'il appelle le « mauvais enchanteur », il est dur parfois pour Mallarmé, pour Verlaine. Il réserve toutes ses préférences à ce qui est classique ou à ce qui fait figure de classique, même si c'est à la manière de..., comme les disciples de l'école romane.

Moins partial peut-être quand il s'agit des prosateurs, il fait preuve d'une singulière lucidité lorsqu'il analyse un livre : il y découvre ce qu'on cèle le plus soigneusement et le met en évidence, il fait miroiter la vérité au soleil de la raison ainsi qu'on fait briller un joyau. S'il eût continué à faire de la critique littéraire, il y eût conquis et gardé une des premières places.

Nulle opposition n'est plus absolue à sa figure que celle de M. Léon Blum. Celui-là caractérise essentiellement l'esprit de la Revue Blanche, dont il fut le critique attitré avant de devenir celui de l'Humanité.

Très libéré dans ses opinions, curieux avant tout de partir à la découverte de terres vierges, ou, du moins, peu explorées, sachant à fond les littératures étrangères, sans parti-pris devant le livre non coupé, dégagé de tout esprit de nation ou d'école, poussant parfois la coquetterie jusqu'à s'attarder louangeusement sur des écrivains dont le tempérament est hostile au sien, M. Léon Blum a fait, pendant plusieurs années, figure de grand critique. La bonne foi fut probablement sa qualité principale. Toujours pesant les arguments de ses adversaires il tâcha, autant qu'il lui était possible, de se mettre à leur point de vue dans la discussion. Toujours il fit le plus sincère effort pour épouser les pensées qui lui étaient hostiles et en tirer le suc. Sans préjugés, il fut aussi sans entêtement, et il reste que sa collaboration à la Revue Blanche demeure, en définitive, essentiellement représentative du milieu et de l'époque.

Auprès de M. Léon Blum, socialiste, se place la figure de M. J. ErnestCharles, radical-socialiste.

Si l'on voulait définir d'un mot le critique de la Revue Bleue, il faudrait dire que ce fut un ricaneur qui, en feuilletant les livres nouveaux, lançait, au passage, un trait, décochait une épigramme, risquait un sourire pincé ou laissait passer un petit rire prolongé. La nécessité d'attirer vite l'attention sur lui l'incitait tout de suite à se choisir des têtes de Turcs. Il en trouvait aussitôt : les femmes de lettres, M. Paul Bourget, M. Marcel Prévost, M. Abel Hermant, Lucien Mulhlfeld, entre dix, devenaient les buts familiers de sa satire. Reprenant une vieille idée de Sainte-Beuve, il dénonçait la littérature industrielle de certains et s'attirait de vertes réponses auxquelles il faisait de sanglantes répliques.

Jean Moréas n'était pas un critique-né, mais sa connaissance parfaite de

la langue française, sa culture intense, ses origines grecques en font le plus intéressant des critiques littéraires lorsqu'il prend la plume pour parler d'une œuvre ou d'un écrivain. Dans la Plume, dans la Gazette de France, dans la Renaissance Latine, dans Vers et Prose, il a publié un certain nombre d'articles qui attestent son goût si sûr, sa connaissance si parfaite des littératures et aussi le côté un peu gamin de son esprit. Vingt années passées sur les bancs des cafés donnent à une pensée une tournure particulière : celle de Jean Moréas se distinguait par une ironie bouffe, une philosophie doucement amusée par le spectacle des idées et un goût de la forme parfaite que les vulgarités d'alentour n'ont jamais pu lui faire perdre.

Entre les revues, le Mercure de France est peut-être celle où l'analyse de tous les livres parus se fait avec le plus de détails et le plus de soin :

Mme Rachilde, devenue, en quelque sorte, le bibliographe romanesque par excellence, a réalisé chaque quinzaine, pendant des années, ce tour de force de donner son opinion sur tous les romans parus en ce laps de temps. Exacte ou fantaisiste, logique ou illogique, son opinion avait toujours le mérite de la sincérité. Avec cette nervosité trépidante, cette absence de vulgarité, cette vivacité perpétuelle qu'elle apporte à tout ce qu'elle touche, Rachilde faisait un peu l'effet de l'enfant terrible, qui casse les vitres en s'amusant avec son ballon. Elle avait, du reste, une façon très originale de décortiquer un livre, de le disséquer, de le comprendre.

Pendant longtemps, M. Pierre Quillard a assuré la critique des poètes. Le symboliste qu'il avait toujours été demeurait dans ses goûts et ses préférences, mais son sens très sûr de la poésie lui permettait de s'élever au-dessus des théories d'écoles.

A M. Pierre Quillard succéda M. Georges Duhamel. Cette foi intense en tout ce qui est vivant, la noblesse et la pureté de sa pensée, on les retrouve dans sa critique, large d'inspiration et riche en nuances. Le bienveillant M. Fontainas a suivi. M. Jean de Gourmont assure la critique de la Littérature, c'est-à-dire des ouvrages de critique et d'histoire littéraires, avec le concours de M. Emile Magne, l'érudit et consciencieux évocateur du XVIIe siècle.

La Revue Hebdomadaire, dès ses débuts, avait confié la rubrique des livres à un écrivain, presque inconnu alors, qui était M. Henry Bordeaux. Nourri des théories de Taine et de Paul Bourget, désireux de les appliquer à la production livresque courante, 1\1. Henry Bordeaux, durant plusieurs années, a analysé avec soin la plupart des romans et les livres d'histoire qui paraissaient. Sa causerie était ingénieuse et la culture réelle dont il y faisait preuve ajoutait à l'agrément d'une pensée claire.

Après M. Henry Bordeaux, la critique littéraire de la Revue Hebdomadaire passa aux mains du signataire de ces lignes, puis fut exercée par Jean Lionnet, catholique d'un grand libéralisme d'esprit, que la mort a ravi prématurément aux lettres. Edouard Rod prit sa succession, apportant à suivre le mouvement con-

JULES BERTAUT

temporain cette attention passionnée qu'il accordait aux idées. Il fut lui-même remplacé par MM. André Chaumeix, puis par M. François Le Grix, puis par M. Edmond Jaloux.

Aux Annales politiques et littéraires, pendant vingt ans et plus, M. Adolphe Brisson a été, chaque semaine, le guide d'un immense public, guide de toute sécurité, qui ne s'égara jamais et conduisit toujours sa caravane où elle voulait aller, au pied des très hauts sommets,

PAUL REBOUX

dans les larges vallées où l'on peut circuler sans danger.

A la revue Les Lettres, M. Paul Reboux faisait ses

débuts dans le compte-rendu du livre du jour avec le regretté Charles Müller et avec M. Fernand Gregh. Ce dernier parlait surtout des poètes avec cet enthousiasme et cette foi solide qu'il a apportés plus tard dans les notes critiques

L'ABBÉ BREMOND

sur le même sujet parues à la Revue de Paris et à la Revue des Revues.

Dans cette dernière publication où les compte-rendus littéraires ont toujours été très nombreux, il faut citer, avec les articles de M. Frédéric Loliée et ceux de M. Léo Claretie, la série d'essais sur le Prolétariat intellectuel qu'y donna M. Henry Bérenger. On se souvient du retentissement qu'eurent ces études parfaitement documentées, où, pour la première fois, était soulignée la condition misérable de la plupart des écrivains français. La cri-

FERNAND VANDÉREM

tique littéraire, après avoir été assurée à la Revue pendant plusieurs années par M. Jules Bertaut, l'est maintenant par M. Nicolas Ségur.

Dans la Revue de Paris peu de temps avant 1920, Fernand Vandérem a

commencé la publication d'un « miroir des lettres » amusant, primesautier, renseigné, d'un genre nouveau très séduisant.

Au Correspondant, M. l'abbé Bremond a longtemps assumé la tâche de parler des livres à ses lecteurs. Il l'a fait avec cette érudition légère, avec cette ingéniosité d'esprit un peu précieuse et cette orthodoxie impeccable qui sont de mise en ce milieu.

L'Opinion a connu des critiques littéraires assez intermittents (dont M. Georges Grappe qui y donnait de solides études sur les écrivains de l'âge classique) jusqu'au jour 011 M. Jean de Pierrefeu, s'amusant dans un article à définir la manière de M. Fernand Gregh, se découvrit soudain des qualités de critique littéraire. Très montées de ton, parfois très spirituelles, toujours averties, ces études hebdomadaires qui suivaient le mouvement au jour le jour se réclamaient d'un tour d'esprit fort moderne. Avec une surabondance d'images, une grande richesse de mots et un entrain endiablé, 1\1. Jean de Pierrefeu vagabondait à travers les romans, les livres de poésie et les essais des écrivains contemporains. Sans beaucoup de méthode, mais presque toujours avec bon sens, il musait à droite et à gauche, rapportant de ses investigations des documents variés sur la littérature d'aujourd'hui. Cette manière qu'il a continuée au Journal des Débats, a beaucoup de vie, elle est digne d'obtenir le plus grand succès.

A la Renaissance Latine, M. Gaston Rageot a fait sur le mouvement littéraire contemporain, à propos des livres nouveaux, d'excellents articles. La Revue du Temps présent a, pendant plusieurs années, avec Mlle Henriette Charasson, pour la poésie, 1\1. François Mauriac pour les romans, suivi de très près le mouvement contemporain. A la Revue du Mois, Mme Camille Marbo a, pendant toute la durée de cette publication, donné des notes particulièrement intéressantes sur les romans nouveaux, tandis que M. Alphonse Séché analysait les livres de vers.

Un éditeur, M. Rey, imagina une sorte de recueil critico-bibliographique, l' Echo littéraire du Boulevard, confiant l'analyse des livres nouveaux à M. André Billy et à M. Émile Magne. Le premier y faisait preuve des brillantes qualités de critique que nous retrouverons dans ses articles de l'Œuvre, et le second faisait bénéficier ses lecteurs de son érudition sur les choses du XVIIe siècle. M. Henri Bachelin remplaçait au bout de quelques temps M. André Billy dans cette tâche littéraire. Cependant M. Pierre Dauze, aidé de B.-H. Gausseron, entreprenait un travail à peu près similaire avec sa Revue Biblio-Iconographique.

Au Divan, M. Henri Martineau et M. Eugène Marsan ont donné des articles de critique littéraire qui ont toujours été d'une haute tenue et d'une forme impeccable.

M. Marsan avait d'ailleurs su s'entourer à la Revue critique des idées et des livres d'un groupe de jeunes critiques remarquables tels que Jean-Marc Bernard, André du Fresnois, Pierre Gilbert, Jean Longnon, Henri Clouard, Gilbert Maire, Maurice de Noisay. La Revue critique, revue de doctrine, ne laissait passer

HENRI CLOUARD

sans l'analyser aucune manifestation de la pensée contemporaine.

M. Henri Ghéon a confié à Y Ermitage les notations subtiles de son esprit original, cependant que, dans ce même recueil M. Edmond Pilon, analysant les ouvrages de poésie faisait preuve de ce charme des mots, de cette pensée ornée qui ont assuré le succès de ce parfait historien littéraire.

A la Plume, M. Adolphe Retté apportait, à parler des poètes, le sens du rythme, la passion des idées qu'on s'était plu à reconnaître en lui dès ses débuts, et M. Stuart Merrill cette fougue d'un beau tempérament d'artiste qui se manifeste aussi bien dans des articles littéraires que dans ses poèmes colorés. M. Maurice Le Blond y publia aussi, au temps

du Naturisme, une série d'études remarquées.

La Phalange a vu passer un grand nombre d'écrivains qui ont apporté à cette publication le meilleur d'eux-mêmes. J.-A. Nau et Guillaume Apollinaire

y ont parlé des romans, Jean Royère, Georges Périn, Tristan Klingsor, Roger Frêne, Guy Lavaud, Louis Mandin, de littérature. Enfin M. Thibaudet qui y fit ses débuts et que nous retrouvons plus tard à la Nouvelle Revue française où, parmi de nombreux critiques, comme Jacques Copeau et Jean Schlumberger, le principal fut avant la guerre Michel Arnauld, et depuis Benjamin Crémieux.

La Grande France de Marius-Ary Leblond groupa de son côté d'intéressants critiques, et André Germain, dans son Double Bouquet, témoigna de la plus fine sagacité.

Enfin les Marges ont toujours été la gazette littéraire par excellence où la liberté d'opinion la plus grande était laissée aux écrivains chargés de rendre compte des livres

BENJAMIN CRÉMIEUX

ou des théâtres. La critique y a été tenue soit par des professionnels, soit par des romanciers ou des poètes qui, d'occasion, se sont exercés au dur métier de juger les autres. Toujours il y est fait preuve non seulement d'équité, mais d'originalité. Les Marges pourraient bien être la revue où, depuis vingt ans, le mouvement littéraire a été jugé avec la plus d'impartialité.

M. Eugène Montfort en a donné l'exemple, ne s'improvisant chef d'aucune école, se contentant de signaler les belles œuvres au fur et à mesure de leur apparition, sans se faire le pionnier d'une théorie ou le complice d'une opinion.

Après lui, il faut citer M. Pierre Leguay, un des premiers rédacteurs de

la petite revue, qui, d'une plume incisive y a analysé de nombreux livres, ainsi que M. Pierre Lièvre qui a débuté aux Marges et y a acquis d'emblée sa réputation de critique.

On ne doit pas oublier que M. Jean Viollis a interrompu souvent la construction de ses romans délicats pour mener aux Marges une campagne vigoureuse en faveur de la bonne littérature et que M. Edmond Sée y a fait avec éclat ses premières armes de critique dramatique. Enfin l'on ne saurait passer sous silence la campagne critique de M. Georges Le Cardonnel qui fut si bien conduite, avec tant de goût et de mesure.

II

Si, des revues, nous passons aux journaux, nous som-

PIERRE LEGUAY

mes obligés de faire à nouveau les constatations que nous avions indiquées en tête de cette petite étude.

A part certaines feuilles qui ont tenu à honneur de conserver, envers et malgré tout, le cadre traditionnel du feuilleton pour leur critique littéraire et

PAUL SOUDAY

leur critique dramatique, la plupart des autres ont considéré ces rubriques comme insignifiantes et les ont rayées de leurs colonnes ou ont maintenu la seule critique dramatique en supprimant délibérément la littéraire.

Le Temps est le premier journal qui doit être cité parmi ceux qui ont toujours réservé une place importante au mouvement des lettres.

La critique littéraire, après le départ de M. Anatole France, y a été tenue régulièrement par M. Gaston Deschamps ; on a reproché à celui-ci de ne pas parler assez de certains jeunes, de se tenir dans les limites d'un horizon trop académiquement borné.

A l'inverse de M. Gaston Deschamps, M. Paul

Souday s'enquiert, cherche, flâne un peu partout. Il s'est plu à disserter sur un Paul Claudel ou sur un Marcel Proust, admet presque les dadaïstes, consacre des lignes importantes à M. Jean Cocteau. Mais son domaine véritable est celui des

idées. Intellectuel passionné, si parce qu'il a l'esprit ouvert, les formes nouvelles de l'art sollicitent sa curiosité, c'est un Gobineau qu'il s'attachera à étudier, à faire connaître, à définir, car il possède l'intelligence sérieuse et réfléchie d'un homme d'étude.

Il faudrait le rattacher à la filière des encyclopédistes du XVIIIe siècle : il en a l'esprit libéré, la passion de la critique, le goût de l'imprimé. Aussi l'extrême combativité et l'ardeur dans la polémique. Seul un souci perpétuel de la forme, ou, peut-être plutôt de la grammaire, le sépare de ceux qui édifièrent trop vite et dans un style lâché de vastes ensembles de philosophie et d'histoire. Homme de lettres véridique, avant même d'être un critique, c'est un journaliste, trait par lequel il rejoint une fois de plus les contemporains de Diderot. L'autorité qui s'attache à son nom prouve que le journalisme n'est pas si décrié que d'aucuns le prétendent.

ANTOINE ALBALAT

Le Journal des Débats a toujours consacré à la critique littéraire un certain nombre de colonnes hebdomadaires. M. Antoine Albalat s'y montre, depuis des années, un bibliographe aussi précis que consciencieux.

Pendant longtemps Henri Chantavoine y a publié de longues études sur les livres du jour. M. Raoul Narsy y commente la production littéraire à intervalles irréguliers. De même, M. André Chaumeix a eu l'occasion d'y parler d'un certain nombre d'ouvrages confinant à la politique.

La critique théâtrale n'a été négligée ni dans l'un, ni dans l'autre de ces grands journaux. Au Temps, après la sorte d'intérim exercée par Gustave Larroumet, à la suite

du célèbre Francisque Sarcey, la rubrique fut confiée à M. Adolphe Brisson. Très informé des choses théâtrales, connaissant parfaitement le répertoire classique, soucieux non seulement de donner dans ses articles des notes critiques, mais encore de reconstituer l'atmosphère dans laquelle les pièces de jadis furent montées, la suite de ses feuilletons constitue un chapitre d'histoire littéraire autant qu'un chapitre de critique au jour le jour. Ce qui y manque, peut-être, c'est le ton nouveau d'observation, la marque moderne, la griffe originale à quoi se reconnaît un esprit neuf.

Au Journal des Débats, au contraire, la critique de M. Henry Bidou qui a succédé à Emile Faguet, se distingue par un accent tout nouveau. M. Bidou, en général, ne s'inquiète guère du passé. Ce qu'il veut surtout rendre, c'est le présent, la vision que lui apporte la scène d'aujourd'hui, et il le fait avec un luxe de détails extraordinaire. Il regarde une pièce pour ses côtés extérieurs

si l'on peut dire. Il décrit le décor avec minutie, s'appesantit sur le costume et les gestes des personnages, souligne leur accent. Il pénètre ainsi du dehors au dedans et arrive à l'âme même de la pièce en analysant sa forme, extérieure. En appliquant ce procédé au théâtre classique, M. Henry Bidou a eu d'heureuses trouvailles.

Au Figaro, d'une plume élégante et prudente, M. Marcel Ballot a longtemps tenu le sceptre de la critique littéraire, confié un peu plus tard à Francis Chevassu, chroniqueur non dénué d'ironie, mais qui apportait à ses lectures hebdomadaires un scepticisme un peu désuet. Ce fut l'un des derniers représentants des boulevardiers.

M. Abel Hermant succéda plus tard à Francis Chevassu. Il apporta, à juger les livres des autres, cette observation aiguë, ce ton de pince-sans-rire, ce style impeccable et volontairement plaqué qu'il dédie à l'étude des âmes d'autrui. Henri de Régnier, qui avait déjà parlé des pièces de théâtre dans le Journal des Débats, et dont les

FRANCIS CHEVASSU

souvenirs et les impressions littéraires sont toujours d'un goût très sûr, analysa les livres au Figaro, après Abel Hermant.

L'Echo de Paris a compté longtemps comme critique littéraire M. Charles Foley qui se spécialisait surtout dans les livres et les études d'histoire. C'est

FRANC-NOHAIN

M. Franc-Nohain qui l'a suivi dans cette rubrique qu'il a élargie avec discernement.

Au Journal, le nom de Catulle Mendès domine dans t'une et l'autre branches de la critique. Avec une belle indépendance de pensée, exprimant dans une forme contestable qui touchait parfois au pathos un certain nombre d'idées originales, inspirées toutes par un souci de noblesse d'art, la prose de Catulle Mendès était souvent obscure, difficile à suivre pour les lecteurs d'un quotidien à grand tirage, mais elle séduisait les artistes et satisfaisait les lettrés.

L'auteur y affirmait à chaque instant, et à propos de chaque vaudeville ou de chaque méchant livre dont il était contraint de s'occuper, son amour ardent pour le beau et

son horreur du bas métier. Toujours il cherchait dans l'ouvrage livresque ou théâtral dont il s'occupait le côté un peu élevé qu'il pourrait louer sans s'abaisser à la flatterie du chef de. claque. Il avait de nobles ambitions pour tout le monde et pour tous les genres, et c'est cette noblesse même

qui empêchera peut-être son nom de critique de sombrer dans l'oubli.

A Catulle Mendès succéda, au Journal, pour la critique des livres, M. Paul Reboux dont l'esprit inventif et malicieux tout à la fois ne tarda pas à découvrir la vraie formule journalistique, celle des petites notes critiques paraissant régulièrement à une place déterminée et résumant, sons une forme

elliptique, une opinion sincè-

re. Cette forme nouvelle de la

critique littéraire, si imparfaite

qu'elle fût, ou, précisément,

par son imperfection même,

plut fort aux directeurs des

grands quotidiens et eut cet

effet de réhabiliter auprès d'eux

un genre qui leur apparaissait

antédiluvien.

Moins habile, M. Gus-

tave Lanson ne put maintenir

longtemps au Matin les notes

critiques qu'on l'avait prié de

donner. Intéressantes et cons-

ciencieuses, elles manquaient

précisément de cette conci-

sion, de cette rapidité, de ce

mordant nécessaire pour une

lecture toujours hâtive. Il y

avait là une nécessité de for-

me à laquelle M. Lanson n'a

jamais pu s'habituer.

LÉON WERTH

[texte\_manquant]

Le Gil Blas et Paris-Jour-

nal furent des journaux très

littéraires dont le souvenir de-

meure vivace dans la mémoire

des gens de lettres. Les livres nouveaux y étaient non seulement analysés dans le feuilleton hebdomadaire, mais faisaient l'objet d'innombrables chroniques, et ce sera là, dans cette collection de quotidiens, que les historiens futurs des

J.-J. BROUSSON

lettres iront puiser leurs meilleurs renseignements.

Au Gil Blas, c'était M. Gustave Kahn qui apportait, en parlant de la littérature contemporaine, sa grande culture et le goût de son esprit. L'infortuné André du Fresnois que la guerre devati sacrifier s'y passionnait, d'une charmante façon, pour les écrivains néo-royalistes et envoyait des boutades continues aux romantiques impénitents. M. Léon Werth y était sombre et tourmenté, M

GEORGES LE CARDONNEL

J.-J. Brousson sarcastique, M. André Salmon personnel.

A Paris-Journal, M. Georges Le Cardonnel dirigeait

avec compétence la partie littéraire, et, en des études judicieuses, remettait d'aplomb les hommes et les idées. Il est maintenant au Journal où, sous

l'autorité bienveillante de Lucien Descaves, bref et avisé critique, il continue à servir les Lettres.

A l' Intransigeant, à Paris-Midi, opéraient deux hommes d esprit : M. Henri d.'Alméras s'amusait, avec une verve méridionale très poussée, à confectionner de petites notes sur les livres du jour, et le talent pince-sans-rire de 1\1. André Billy trouvait des formules neuves pour définir les écrivains nouveaux. En outre, à l' Intransigeant, s'ouvrait une rubrique bibliographique signée Les Treize, qui devait être appelée à une belle fortune. De même, à Cornœdia, M. Gaston de Pawlowski débitait de la critique littéraire en petites tranches minces, saupoudrées d'un sel imprévu où il y avait de tout, même des plaisanteries de savant et des images échappées des sciences exactes.

Pendant longtemps, M. Henry Lapauze fit la critique littéraire au Gaulois, secondé, du reste, par une légion d'écrivains qui consacraient nombre d'articles

et même des études copieuses aux questions littéraires du jour et du passé. 1\1. Léon Bluin apportait, à Y Htimanité, les mêmes qualités que nous avons signalées plus haut a propos de sa collaboration à la Revue Blanche.

A la Petite République, M. Paul Abram appréciait finement les œuvres littéraires une fois par semaine et Mlle Henriette Charasson s'emparait du rez-de-chaussée du Rappel où, succédant à M. Hugues Destrem, elle faisait profession de foi de critique de droite, ce qui ne devait pas manquer de surprendre quelque peu les abonnés de ce vieux journal et ce qui eût fait tressaillir dans sa tombe feu Auguste Vacquerie.

G. DE PAWLOWSKI

Nous ne devons pas oublier M. Louis Lumet qui, a 1 Aurore, s occupa des lettres avec M. Maurice Le Blond. Et il nous faut faire une place au Dr Albert Robin qui, sous le pseudonyme de Mongenault, fit très longtemps une critique intéressante et toujours exactement informée des productions nouvelles dans l'édition européenne du New-York Herald.

A Y Action Française, l'activité de M. Charles Maurras ne s'est pas seulement exercée dans le domaine de la politique, elle a envahi aussi celui de la littérature, et, en de substantiels articles, l'auteur de l' Avenir de l' intelligence a exposé ses doctrines en les confrontant avec la production littéraire du moment. Dans ce même journal, M. Pierre Lasserre a écrit de fortes études sur certains livres qui lui ont paru particulièrement caractéristiques et M. Lucien Dubech a fait ses débuts de critique dramatique, tandis que M. Marsan y poursuivait sa carrière.

A Y OEuvre, enfin, après une originale campagne critique de Laurent Tailhade, M. André Billy a déployé pour juger les livres toutes les claires ressources de son esprit logique et précis. Il s'est attaché à l'étude des écrivains nouveaux qu'il a largement contribué à faire connaître au public.

Cette revue rapide des principaux critiques littéraires qui ont écrit dans les journaux entre 1895 et 1920, nous montre que, malgré l'effort accompli ici et là, la revue l'emporte souvent sur le quotidien dans cet ordre d'idées. Il était inévitable, malheureusement, qu'il en fût ainsi dans une presse plaçant au-dessus de tout la grande information et disposant son texte comme une manière de magazine destiné à amuser de grands enfants. Les seuls endroits où la littérature pouvait se maintenir et où elle s'est maintenue, en effet, sont les journaux ayant conservé l'aspect et la disposition de jadis, où toute nuance n'est pas absorbée et où tout ne se mesure pas à la dimension des caractères d'imprimerie. Joignons-y ceux qui se firent de la clientèle littéraire une spécialité et nous aurons ainsi fait très vite le tour de la presse contemporaine.

Cependant, pour être équitable, il convient de signaler l'apparition — très rare — dans ces organès de grand lancement copiés sur la presse américaine, de quelques articles isolés qui rendirent un service considérable à ceux qui en furent l'objet. La présentation au public de Pierre Louys par François Coppée, dans le Journal, celle de M. Fernand Vandérem par le même, celle d'un certain nombre de jeunes par Octave Mirbeau valait un long feuilleton d'antan, faisait le même effet. Cette tradition n'est pas entièrement perdue, puisque M. Léon Daudet, de nos jours, la continue parfois avec succès. C'est un service d'importance que le grand journalisme rend aux lettres françaises et dont celles-ci peuvent lui demeurer reconnaissantes.

LE ROMAN PAR

EUGÈNE MONTFORT

La génération de 1895.

Mon propos est de parler principalement de la génération qui avait dix\* huit ans aux environs de 1895. J'estime que l'histoire des années 1895 à 1920, c'est surtout son histoire : l'histoire de sa jeunesse et de sa maturité. Cette génération forme comme l'épine dorsale, ou la moelle, de cette période. Ses idées, sa façon de sentir, de comprendre les hommes et la vie, ses vérités nous régissent encore ; elles restent dominantes malgré le bouleversement formidable de la guerre, et son rôle est loin d'être entièrement joué puisqu'elle approche seulement de la cinquantaine.

Singulière destinée que celle des romanciers de cet âge! Ils survenaient à la fin d'un siècle littéraire incomparable, et dans un temps où tout semblait se renouveler. L'époque débordait d'espérance. Les jeunes hommes de 1895 avaient été confondus, enfants, par les merveilles de 1889. La Galerie des Machines! La machine alors n'était pas encore écrasante, elle n'avait pas arbitrairement transformé toutes les conditions de la vie ; elle paraissait fabuleuse, elle charmait l'imagination, elle faisait rêver, elle était amusante. Ces enfants avaient vu et enfourché les premières bicyclettes, ils avaient commencé à aimer le grand air.

Un édile de Paris, Paschal Grousset, qui d'autre part, sous le nom d'André Laurie, était un écrivain lu parmi les jeunes garçons, ne luttait-il pas alors pour le développement de l'éducation physique dans les lycées ? Ceux-ci possédaient une piste cycliste au Bois de Boulogne ; au milieu de cette piste on jouait au ballon. Déjà un « stade » ! Mais le sport semblait encore un jeu pour des adolescents sains qui ne faisaient pas de phrases. La boxe n'était pas née en France, — la boxe, qui a introduit l'idée de combat dans le sport, et tout ce qui s'ensuit. Un jeu, comme le canotage pour l'âge précédent...

La génération, qui apparaissait vers 1895, était donc saine, robuste, émerveillée par la vie, croyante en les hommes, ardente et enthousiaste. La France semblait si forte, alors — relevée de 70 — l'univers si sûr, que la jeunesse pouvait être anarchiste, antimilitariste, s'enivrer sans danger d'idées et de mots. Elle se passionnait pour l'Affaire Dreyfus, elle se battait, emportée par sa fièvre, elle était un peu folle et très peu pratique. On n'avait pas encore inventé les prix littéraires, et quant aux éditeurs, au lieu de courir aveuglément après les

jeunes, ils les fuyaient éperdûment. On n'écrivait donc que parce que l'on aimait à écrire, car on ne pouvait escompter aucun bénéfice. Le public n'existait point, il ne pouvait pas être question de l'atteindre pour un écrivain nouveau de la fin du xixe siècle. Il n'y songeait donc pas. Et s'il écrivait, c'était pour soi, parce qu'il avait ça dans la peau.

Aussi tout l'attirait, tout l'intéressait. Il se sentait à une grande époque, époque vibrante, époque de vie débordante, de vastes préoccupations sociales, de profondes secousses politiques, d'inouïes découvertes scientifiques. Au seuil d'un nouveau monde, il était sollicité de toutes parts, en proie à mille tiraillements, livré à tant d'attractions, à tant de surprises !

C'est peut-être à cause de sa curiosité constamment éveillée et surexcitée, de son extrême sensibilité, de ses émotions non disciplinées, de ses transports précurseurs, que cette génération généreuse a donné l'impression d'être éparpillée, et que le public a pu supposer qu'elle s'était imparfaitement réalisée. Impression fausse, jugement prématuré et superficiel qui vient de ceci qu'au moment où arrivant à la maturité, elle allait offrir à la critique attentive le moyen de jeter sur elle un regard d'ensemble, de juger son œuvre, 1914 éclate et disperse tous ces écrivains à la veille de conquérir la grande illustration. Ils doivent tout quitter pour aller se battre. Un abîme se creuse. Parmi les meilleurs, plusieurs restent sur les champs de bataille. Cette génération est décimée.

Mais pour l'observateur impartial et renseigné, aucune n'a été plus riche en talents, ni plus désintéressée: on s'en apercevra chaque jour davantage, à mesure que le temps passera.

Combien de romanciers de cette génération ont écrit de maîtres livres, et n'ont pas fourni de carrière! Je pense à Philippe, à Yell, à Talon, à Daguerches, à Roupnel, à Louis Codet, à vingt autres. Cette étude va essayer de montrer l'opulence, la richessse magnifique et les réalisations de la génération qui avait dix-huit ans aux environs de 1895.

La situation du roman en 1895.

Quel spectacle le roman offrait-il à un jeune homme en 1895 ? Commençant à ouvrir les yeux à la littérature, voilà ce qui frappait son regard :

Zola à l'apogée de sa renommée. Mais les Rougon-Macquart terminés. La période combative, l'époque conquérante du Naturalisme close. Son chef, fort attaqué par la génération nouvelle, par les jeunes de 1885, qui réagissaient violemment contre sa doctrine littéraire, avait commencé la publication des Trois Villes : Lourdes, Rome, Paris. L'effort de Zola, jusqu'à sa fin (1902),

allait devenir de plus en plus social.

Maupassant était mort (1893), l'inimitable Maupassant.

Une autre forme romanesque florissait : le roman psychologique qui entrait à l'Académie, cette année même, avec M. Bourget, dont les chefs-d'œuvre pour gens du monde, Mensonges, Cruelle énigme, etc., étaient célèbres depuis déjà longtemps. On sentait déjà que l'œuvre laborieuse de ce bon critique et médiocre romancier risquait fort de ne pas lui survivre.

Loti aussi était célèbre et Académicien. Le public avait consacré le succès de ces deux romanciers.

Anatole France était moins avancé. Bien que sensiblement plus âgé que ces écrivains, il venait seulement d'obtenir avec

ZOLA, par Léandre

ALPHONSE DAUDET, par André Gill

l e Lys Rouge (1894), le premier de ses grands succès. Il n'avait pas comme eux organisé sa carrière, et il avait flâné en chemin. C'est ainsi qu'il appartient à notre histoire, parce que c'est précisément pendant la période que nous étudions qu'il a conquis sa gloire.

Alphonse Daudet avait à peu de chose près terminé son œuvre. Dans deux ans il allait disparaître, un an seulement après le vieux Goncourt, lequel avait survécu si longtemps à son frère Jules, à son frère au très grand talent. Alphonse Daudet, en imitant un peu Dickens, mais sans la profondeur dramatique de l'Anglais, avait édifié une œuvre fine, riche en jolis détails. Au-dessus de ces maîtres, enfin, planait l'ombre majestueuse de Barbey d'Aurevilly qui avait disparu depuis plus d'un lustre.

Mais entre ces grands noms, dont tous les échos retentissaient, le jeune homme de 1895 entendait prononcer faiblement encore ceux de ses aînés immédiats, mêlés à ceux d'écrivains plus âgés, que le public n'avait pas encore complètement adoptés : les Huysmans, les Rosny, les Lorrain, Octave Mirbeau (l'aîné de tous, mais n'ayant encore renom que de journaliste) ; avec ceux-ci nés entre 1860 et 70: Barrès, Gourmont, Paul Adam, Tristan Bernard, René Boylesve, Jules Renard, Hugues Rebell, Abel Hermant, Henri de Régnier, Marcel Schwob, Maurice Maindron, Pierre Loiïys

Ces écrivains étaient plus artistes, et généralement plus cultivés, que les romanciers naturalistes. Leurs tendances semblaient diverses, et pourtant en y regardant de près on pouvait assez facilement reconnaître les influences qu'ils subissaient et comprendre la formation de chacun. Les plus anciens avaient subi l'influence de Goncourt ; les suivants issus du symbolisme : Gourmont, Régnier, Schwob, puis Jammes, Gide, Jarry, — précédemment Laforgue—n'écrivaient point de romans véritables, mais des contes poétiques, allégoriques, recherchés, hors la vie, nettement opposés au naturalisme. Un autre groupe était celui de la Revue Blanche, quelque peu mêlé, où se confondaient sans se heurter l'humour de Tristan Bernard, l'anarchisme de Paul Adam, le sourire pincé de Jules Renard, la sentimentalité de René Boylesve, la frénésie d'Hugues Rebell. Ce groupe était un groupe de prosateurs assez différent du précédent, formé plutôt de poètes devenus prosateurs.

Un peu à l'écart, on voyait Maurice Barrès, Léon Daudet, qui se moquait dans les Kamtchatka de tout ce monde-là, Abel Hermant.

Mais examinons ces romanciers que le jeune écrivain de i895kdistinguait autour de lui à son entrée dans la vie littéraire. Ils ont été ses contemporains, ils ont fait et achevé leur œuvre, tandis qu'il poursuivait la sienne. Ils ont exercé de l'ascendant sur son esprit. Il convient de les étudier avant de passer à l'étude de sa génération.

Les descendants de Goncourt et ses familiers.

Les Goncourt, et surtout Edmond, le survivant, avaient créé une certaine façon de mal écrire, dans une langue tarabiscotée, remplie de néologismes non étudiés et superflus qui, sous le nom de style artiste, connut la plus grande vogue: il se donnait comme plus apte à rendre la multiplicité des sensations. JorisKarl Huysmans, néerlandais d'origine, curieux esprit, aux tendances les plus contradictoires, à la fois réaliste et mystique, crut aux vertus du style artiste, et ce fut lui sans doute qui, grâce à des dons d'écrivain remarquable, l'employa avec le plus d'autorité.

En 1895, si Huysmans avait depuis 'longtemps déjà publié son célèbre : A Rebours, le monde littéraire était encore occupé de lui : il se convertissait, sa conversion faisait grand bruit ; on en avait suivi les étapes dans Là-Bas, dans En Route, et l'on se demandait si Huysmans, amateur d'art, avait été séduit pai; la pompe extérieure, le décor, toutes les magnificences du catholicisme ou si son âme de vieux célibataire endurci et de rond-de-cuir lettré avait vraiment été touchée par la grâce. Au moment d'entrer en religion, il écrivait à son ami l'abbé Mugnier (1) : « Je me roule dans les vêpres, dans les suffrages des Saints. Je hume les vieux encens, les relents des vraies cires. » Catholicisme bien sensuel et

littéraire. Mais est-il interdit à un croyant de garder son tempérament, de ne pas renoncer à tous ses goûts, surtout lorsque la foi lui vient sur le tard, et, comme à l'auteur d'En Route, après trente-deux ans de bureaucratie (dont il espérait bien qu'ils lui seraient comptés là-haut comme purgatoire).

Huysmans avait choisi les Bénédictins où il était oblat, — c'est-àdire vivant hors clôture et sans l'habit, mais en suivant la règle et les offices du couvent — parce que, expliquait-il, les Bénédictins menaient à la fois la vie contemplative et la vie studieuse, que c'était un ordre de luxe en ce sens qu'il paraissait ne servir à rien directement. Les Bénédictins, vrais artistes, non seulement célébraient l'office litur-

HUYSMANS, par Achille Ouvré

gique avec autant de science que de ferveur, mais ils avaient restauré le plainchant, et lés anciennes et belles formes des vêtements sacerdotaux.

Tel était le Huysmans qui intéressa les jeunes écrivains depuis 1895 jusqu'à sa mort survenue en 1907. On raconte (2) qu'avant d'écrire la vie de Sainte Lydwinne de Schiedam, il avait hésité entre plusieurs saintes, dont Christine de Stumbèle, à laquelle les diables faisaient des farces scatologiques, qu'ils se plaisaient à couvrir d'ordures. Il disait de cette sainte qu' « elle avait vécu dans une gloire d'étrons ».

Voilà sa manière. Le naturaliste n'a pas renoncé. D'ailleurs, dès les pre-

(1) Note citée dans Le Figaro par M. Julien de Narfon.

(1) Cf. Georges Aubault de la Haulte Chambre : Huysmans, souvenirs.

mières pages de Là-Bas, Durtal cherchant à définir vers quelle doctrine littéraire il se sentait de plus en plus porté, avait prononcé le terme de naturalisme spiritualiste. Le naturalisme d'Huysmans finit en naturalisme spiritualiste.

D'A Rebours à En Route, à La Cathédrale, son œuvre raconte l'histoire intérieure d'un homme, et d'un homme d'une originalité certaine. Document psychologique, en même temps que peinture des petits côtés d'une époque. Il existe dans Huysmans un goût de la sincérité, de la véracité qui, uni à son inquiétude, émeut.

Cependant on peut se demander si ce qui restera le plus sûrement de lui, ce n'est pas plutôt certains petits livres de description comme La Bièvre et SaintSéverin. Ayant médité longuement sur les choses et les paysages qu'il regardait, il décrit avec amour. Alors il atteint tout naturellement un style pur, fort éloigné du style artiste.

D'ailleurs, tel qui se plaisait à employer le style artiste ne l'appréciait pas toujours chez les autres. Huysmans, dans Là-Bas, place dans la bouche de des Hermies, ce jugement sur Rosny : « Zola n'a, Dieu merci, pas suivi jusqu'au bout dans ses romans les théories de ses articles qui adulent l'intrusion du positivisme en l'art. Mais chez son meilleur élève, chez Rosny, le seul romancier de talent qui se soit en somme imprégné des idées du maître, c'est devenu, dans un jargon de chimie malade, un laborieux étalage d'érudition laïque, de la science de contre-maître! 1>. Huysmans traite le style de Rosny de jargon de chimie malade, mais il écrit : « des articles qui adulent l'intrusion du positivisme en l'art.» La Paille et la poutre. D'ailleurs Rosny, en effet, dans le Termite, auquel s'applique si l'on veut la phrase de Là-Bas, parle d'association idéennes, ou bien il dit que « Noël identifia toujours l'ambiance à sa philosophie dévoreuse ».

En 1895, Rosny avait à peu près abandonné ce style, il apparaissait bien plus alors un descendant de Zola, comme l'avait écrit Huysmans, que de Goncourt, qui n'était intervenu que pour tarabiscoter et enlaidir son langage.

J.-H. Rosny, bien qu'il ait fait partie des Cinq, qui rompirent avec l'école de Médan, a hérité de Zola son goût pour la science, et un certain penchant à philosopher. Mais la science et la philosophie de Zola demeuraient simples, populaires, vulgarisatrices. Celles de Rosny sont plus ambitieuses, en n'offrant peutêtre pas, avouons-le, beaucoup plus de sécurité. C'est que la philosophie, en art, ne doit pas se voir. Le lecteur tirera lui-même d'un roman sa pensée philosophique: que le romancier donc se garde de nous exposer plus ou moins directement son système du monde, nous le déduirons des actions de ses personnages, des situations, de la vie qu'il place sous nos yeux.

Chez Rosny, le philosophe et le savant se voient, au lieu de se laisser apercevoir. Dans Torches et Lumignons, il parle de son goût extrême pour la métaphysique et pour la science. Peut-être ce goût extrême qui souvent apparaît dans ses livres, et sa langue aussi qui s'est toujours ressentie, malgré tout, de son

origine « artiste », ont-ils empêché que soit mise à sa place dans la littérature contemporaine une œuvre considérable, et variée, puissante, éblouissante, qui comprend, depuis de curieux romans préhistoriques comme Vamireh, jusqu'à de grands romans sociaux comme La Vague rouge, sans oublier un nombre infini de nouvelles dont maintes remarquables. En 1920, J.-H. Rosny avait publié soixante-quinze volumes.

Des Rosny (1), Léon Blum a dit : « Leur cerveau agite évidemment, avec des trépidations fort sincères et un bel enthousiasme, des fragments d'encyclopédie mal digérée. Si, outre ce qu'ils ont, ils avaient encore ce qui leur manque, ils compteraient parmi les plus grands artistes de tous les temps ».

J.-H. ROSNY aîné, par Don

Autographe de J.-H. ROSNY Aîné

(1) Cf. Nouvelles conversations de Goethe avec Eckermann.

Je ne parle que de Rosny aîné parce que, dans son livre de souvenirs, Rosny aîné dit toujours je, son frère ne paraît pas exister. Il semble bien que, dans les ouvrages qu'ils ont signés ensemble, Justin Rosny (le jeune) apportait quelque chose d'anodin, d'assez superficiel, tandis que les conceptions vastes et la profondeur de l'observation appartenaient à l'aîné.

Jean Lorrain lui, ne marquait aucune prétention philosophique : c'était un chroniqueur de talent. Il tenait aussi des Goncourt le style artiste, étant exactement le contemporain de Rosny, mais un style artiste, plus artiste que celui

JEAN LORRAIN, par Henry Bataille

de Rosny. Avant d'être journaliste, il avait été poète : il aimait le mot rare, l'épithète voyante, mais avec finesse. Il ne faut pas oublier des romans comme M. de Bougrelon, comme M. de Phocas où l'on retrouve, parmi le papillotement des phrases et le chatoiement des images, l'atmosphère exacte d'un certain moment assez dépravé de la vie parisienne.

Je ne crois pas arbitraire de rattacher à Goncourt tous ceux qui, n'ayant pas été contaminés par sa déplorable écriture, ont subi son influence personnelle, étant de ses familiers, fréquentant assidûment son grenier, devenant plus tard même — quelques-uns — Académiciens de son Académie. Je cite donc à cette place Elémir Bourges dont l'œuvre romanesque avait déjà paru en 1895, et qui de plus en plus a pris figure d'érudit pour qui l'œuvre

d'imagination est surtout un délassement, Lucien Descaves, que le théâtre a peu à peu enlevé au roman, mais qui, dans la période qui nous occupe, a publié un

livre solide : La Colonne (1902), le fécond Paul Marguentte, avant les pâteux Tronçons du glaive, écrits avec son frère Victor, Jean Ajalbert qui, étant allé en Extrême-Orient, en a rapporté des ouvrages colorés comme Raffin Su-Su et Sao Van Di, et j'arriverai à Léon Daudet et Abel Hermant.

Léon Daudet, enfant de littérateurs, élevé au cœur du monde littéraire, traité par le vieux Concourt comme un petit-fils, s'était tourné d'abord vers la médecine. Il écrivit sur les médecins un roman satirique. Ayant alors découvert en lui le don héréditaire et le goût d'écrire, il abandonna l'hôpital, mais non pas une certaine vision médicale. Tous ses

LUCIEN DESCAVES par H. Reboul

personnages sont des clients : physiologiquement tares, malades, ou pervertis. De ses années d'externat il a gardé encore un rire assez cruel, une

certaine insensibilité et le goût de la scatologie courants dans les salles de garde.

On a dit que c'était un brouillon qui avait gâté beaucoup de beaux sujets. En réalité, sollicité par tant de choses : politique, polémique quotidienne,

journalisme, il n'a guère le temps de faire des romans. Un roman ne s'improvise pas. Les plus grands génies romanesques, s'ils écrivent vite, portent longtemps leurs sujets, accouchement parfois rapide, parturition longue et laborieuse. L'auteur des Kamtchatka est trop bousculé pour pouvoir méditer. On regrettera que, poussé par une sorte de fièvre, de surexcitation peut-être morbide, il se soit ainsi dispersé. Car il aurait sans doute pu réaliser un grand roman. Avec son don de vie extraordinaire, sa verve incomparable, il a su tracer dans ses volumes de souvenirs des portraits que l'on ne peut plus oublier. Mais son imagination, dérivée sur les intrigues de la police, obsédée par l'adultère, l'inceste et la luxure, est

LÉON DAUDET, par Don

Autographe de LÉON DAUDET

monotone, tandis que son observation est toujours prête. Il possède, au

point le plus aigu, le sens du ridicule. M. Jules Bertaut a bien marqué quel avait été pour Léon Daudet, l'héritage de son père, l'usage qu'il avait fait

ABEI. HERMANT <r.

de cet héritage : « Cette tendance subtile qui poussait Alphonse Daudet à observer très exactement et de très près les petites manies de chaque individu, avec un sens très fin des ridicules, est devenue chez le fils une véritable manie à quérir les traits comiques de l'humanité ; les traits menus que le père rendait si justement, apparaissent, derrière les verres grossissants du fils, comme d'énormes tares qui défigurent l'humanité entière, des vices prodigieux, des défauts inouïs qui deviennent le Défaut, le Vice, la Tare (1) ».

La surexcitation maladive de Léon Daudet, son manque d'impartialité dans l'observation, l'ont avec la hâte, la précipitation dans la composition, empêché de nous donner. l'œuvre que nous aurions pu attendre de lui. Il l'a bâclée.

Si le fils d'Alphonse Daudet se voyait traité par Edmond de Goncourt, comme un de ses petits-enfants, Abel

Hermant était un des jeunes gens les mieux accueillis au Grenier, par

(1) Jules Bertaut : Chroniqueurs et Polémistes.

le vieux Maître dont le souvenir est conservé dans la Journée brève (1920).

« Mémoires pour servir à l'histoire de la Société », tel est le titre général dont M. Hermant a baptisé la série de ses romans de la maturité. Celui d'entre eux qui semble doué de l'existence la plus durable, c'est Courpière. Dans les Souvenirs du Vicomte de Courpière, l'écrivain a créé un type. Ce livre est réussi, léger, mais non pas superficiel, comme Transatlantiques et Trains de luxe; là M. Hermant se montre en possession de tous ses moyens. La dure satire est souriante, et si mesurée dans l'expression qu'on l'accepte paisiblement. Il n'effraie pas. Cette œuvre pénétrante et spirituelle a de la portée.

On a reproché à M. Hermant d'avoir outré ses personnages. Il a lui-même répondu à ce reproche en disant d'une de ses héroïnes : « Je certifie qu'on n'a jamais articulé sur cette femme que des mensonges, mais que les calomnies la peignent au vif, et, en fin de compte, telle qu'elle est... » La vérité, en effet, importe peu, à condition que la transposition de la vérité soit juste.

Après la Guerre, M. Abel Hermant, a voulu traiter des sujets sérieux, ou qui en aient l'air. Il est devenu grave, phraseur, parfois oiseux. Ses anciens lecteurs le suivent difficilement. Cependant l'auteur de Courpière écrit avec aisance de la façon la plus classique, et il a mis dans la bouche d'un de ses personnages, le littérateur Philippe Lefebvre, à quelqu'un qui lui disait : « Vous écrivez, Monsieur, comme si les Goncourt n'avaient jamais existé, cette réplique : « Mais je l'espère fichtre bien!... »

En 1895, le jeune écrivain se trouvait donc en présence, d'abord, de ce qui restait des naturalistes et des réalistes, et de leurs descendants. Il avait aussi en face de lui des parnassiens qui s'adonnaient, sur leurs vieux jours, au roman : Catulle Mendès (La Maison de la Vieille), François Coppée (Toute une Jeunesse,) et des écrivains sans âge, destinés de toute éternité à l'Académie, comme Paul Hervieu (Peints par eux-mêmes, UArmature).

Mais ce qui représentait pour lui la nouveauté, ses aînés immédiats, ses grands frères, ceux qu'il suivait et qu'il étudiait avec le plus d'intérêt, c'était les écrivains nés à peu près entre 1860 et 1870.

Les romanciers du Symbolisme et de la " Revue Blanche

Il semblait que l'on se trouvât à un tournant de l'histoire du roman. Des influences contradictoires jouaient. Ce qui restait du naturalisme et du réalisme à la Goncourt, nous venons de le voir. A ces formes survivantes, une génération qui environnait la trentaine allait mêler ses tendances, ajouter son apport. Des prosateurs issus du symbolisme, originellement poètes, artistes raffinés, d'autres

groupés à la Revue blanche ou autour de cette revue, plus réalistes, observateurs et ironistes, allaient élargir le cadre du roman, le transformer, sous la poussée de leurs talents si variés, en un genre infiniment souple, presque indéfinissable, limité par rien, voué pour un temps au rêve et à l'invention poétique en même temps qu'à la description de la vie, et dans lequel pouvaient rentrer toutes sortes d'œuvres, sans aucune ressemblance, sans nulle parenté les unes avec les autres. Le roman redevenait un art. Mais après cette débauche, quand cette sorte d'insurrection intellectuelle serait réduite, à la fin de cette bataille des tempéraments les plus contraires, aurait-il trouvé une orientation nette ? Pourrait-on de nouveau le définir? Nous chercherons plus loin à répondre à cette question.

Un poète comme Henri de Régnier, un essayiste comme Rémy de Gourmont, un très rare artiste comme Marcel Schwob, s'ils abordaient le roman, c'était en réaction absolue contre le naturalisme. Extrêmement lettrés, érudits, ayant écouté la leçon de Mallarmé, hantant les bibliothèques, vivant dans un monde illusoire et précieux, le naturalisme leur était odieux. Ils mettraient dans un récit du rêve, de la poésie, une sorte de vérité supérieure, volontairement fort éloignée, très ignorante, de l'existence quotidienne. Ils y introduiraient quelque métaphysique. Ils composeraient une œuvre d'art hautaine et mélancolique, pâle princesse songeant dans un parc d'automne. Ainsi les Contes à Soi-même ou le Trèfle noir, d'Henri de Régnier.

Mais Henri de Régnier devait subir une évolution remarquable. De La Double Maîtresse (1900) à la Pêcheresse (1920), il parcourt une longue route où le souvenir du point de départ symboliste se perd complètement. Le Grand Siècle, voilà l'époque, Versailles, Venise, voilà les villes dont la méditation a mûri son aristocratique talent. Dans le Bon Plaisir, dans le Mariage de Minuit, on trouve un art distingué, qu'une pointe de libertinage pimente parfois. On le sent moins à l'aise dans le roman moderne qu'il traite nonchalamment et, semble-t-il, avec l'ennui même dont l'accable le temps où il lui a fallu vivre.

Rémy de Gourmont sacrifia peu au roman. Après les « proses » de ses années d'apprentissage, de la période pendant laquelle il se cherchait, les Histoires magiques ou les Chevaux de Diomède, il n'a guère écrit qu Une Nuit au Luxembourg et Un Cœur virginal, délassements, jeux, intermède dans une vie laborieuse et consacrée tout entière aux plus graves problèmes de la pensée.

Le conteur issu du symbolisme vraiment caractéristique demeure Marcel Schwob. L'auteur de Cœur double et du Roi au masque d'or restera. Il a écrit des contes d'une fermeté magnifique ; sous l'influence de Poë et de Baudelaire sans doute, mais dans un style si sûr, avec un tel amour et un tel respect de la langue, émanés d'une si haute culture, sachant si bien rejoindre l'humain à travers tous

les livres que la sécurité, à son sujet, est complète. Marcel Schwob plaçait haut l'intelligence. Il ressentait une horreur profonde pour la sottise, le lieu commun, le journal (Mœurs des diurnales). Sa formation complexe : culture grecque, culture du moyen-âge, culture anglaise, habillait d'une vaste imagination très colorée une belle sensibilité. Marcel Schwob n'a pas composé d'ouvrages de longue haleine, mais il avait réfléchi à l'avenir du roman, et dans la préface de Cœur double, il écrivait : « Si la forme littéraire du roman persiste, elle s'élargira sans doute extraordinairement.... Le roman sera sans doute un roman d'aventures dans le sens le plus large du mot, le roman des crises du monde intérieur

et du monde extérieur... » Zola disait de son côté : « Je crois à une sorte de classicisme du naturalisme (1) ».

Avant d'en arriver là, notons comme romanciers ou conteurs issus du symbolisme, mais cadets des précédents : André Gide (T lmmoraliste, les Caves du Vatican), auteur subtil, curieux, mais décevant, sophistique et d'une pensée fuyante, affligé de sérieuses tares morales et intellectuelles, écrivain d'ailleurs surfait, Camille Mauclair de qui le Soleil des Morts demeu-j rera comme un document important sur Mallarmé et son entourage, Alfred Jarry dont la célébrité d'Ubu-Roi ne doit pas faire oublier Les Jours et les Nuits, ni surtout le Surmâle, roman étrange, d'une langue forte et savante, et parvenons à deux écrivains qui se dégagent complète-

PIERRE Loüys, par Henry Bataille

ment de l'esthétique symboliste : Pierre Loüys et Francis Jammes.

Le roman le plus connu de Loüys, Aphrodite, n'est pas son meilleur ; c'est le premier qu'il ait écrit, étant fort jeune et non point encore en pleine possession de son art. Mais il devait vite acquérir la maîtrise, car deux ans après Aphrodite, en 1898, paraissait la Femme et le Pantin, ouvrage durable. C'est Sanguines, cependant, un recueil de plusieurs nouvelles parfaites, d'une langue pure, qui fait le plus profondément regretter qu'un tel artiste ait si tôt cessé d'écrire.

(1) Enquête sur l'Evolution littéraire, de Jules Huret.

Francis Jammes, on l'a dit souvent, est un prosateur délicieux. Sa Clara d'Ellébeuse conserve toujours, malgré les années, la jeunesse, le charme, la fraîcheur d'autrefois.

Contemporainement, parallèlement à ces écrivains, travaillaient les jeunes gens de la Revue blanche. Ceux-ci, alors que les prosateurs venus du symbolisme étaient pour la plupart primitivement des poètes, ceux-ci étaient de bons et de solides prosateurs. Ils considéraient volontiers la poésie comme un exercice d'assouplissement, mais convaincus de l'excellence, sinon de la prééminence de

MAURICE MAINDRON

' X

la prose, ils l'avaient toujours pratiquée, et, attachés à la réalité, à l'observation, comme un de leurs aînés qui devenait un de leurs maîtres : Octave Mirbeau, ils étaient des romanciers, à tel point même que c'est de leur groupe qu'allaient s'élever deux des trois plus importants romanciers de cette génération-là.

Dans ce groupe de la Revue blanche, on ne rêvait pas parmi des paysages de songe, on ne s'abandonnait guère à la mélancolie de l'automne, et l'on pratiquait peu la métaphysique, mais on cherchait à voir la vie et à la peindre, chacun avec son tempérament, chacun selon ses moyens. On distinguait là un Maindron, un Rebell, un Boylesve, un Paul Adam, un Jules Renard, un Tristan Bernard.

Assez dissemblables, ces auteurs avaient toutefois des points communs : une certaine liberté d'esprit, de l'aversion pour tous les préjugés, le

goût de la clarté, le respect de la langue française, une tendance, tout en aimant la nouveauté, à un retour vers une certaine tradition. Le bouillonnant Paul Adam, d'ailleurs, grand amateur de paradoxes, pratiquant une syntaxe très personnelle, faisait un peu figure à part dans ce milieu.

Maurice Maindron, de beaucoup le plus âgé, mais qui avait donné son premier livre : le Tournoi de Vauplassans, en 1895 seulement, a montré dans ses romans de reconstitution historique Saint-Cendre ou Blancador l'Avantageux, la plus franche humeur. Il connaît parfaitement la vie familière et l'apparence extérieure du passé. Sans doute est-ce au xvie siècle qu'il eût préféré venir

au monde, mais la petite erreur de date commise à son détriment par la destinée, ne lui a pas donné un coeur nostalgique, ni l'air ténébreux. Il s'est accommodé tout de même d'une époque où l'on trouve encore de belles armures chez les brocanteurs, et où, pour peu que l'on possède un goût de collectionneur et de l'imagination, on peut retrouver les ivresses du temps passé et courir, assis dans son fauteuil, les plus fracassantes aventures.

Hugues Rebell est bien différent. S'il place à Venise, et au XVIe siècle lui aussi, les personnages de la Nichina, en les peignant il pense à des contemporains : « Les héros sont de notre temps, disait-il... Ah! si on les connaissait! » (1) Il ne fait pas d'archéologie, mais comme l'action est violente, il l'a reculée dans le temps, à une époque où elle devenait plus vraisemblable. Hugues Rebell montrait une invention assez frénétique, parce qu'il avait le sang ardent, et un cœur

passionné. Avant d écrire des romans, il avait publie les Chants de la Pluie et du Soleil, poèmes en prose d'un accent éclatant. Sa mort prématurée (1905) est infiniment regrettable.

Le plus original du groupe était Jules Renard, qui s'était créé une manière, et avait inventé son art. Si l'auteur des Bucoliques a beaucoup aimé La Fontaine, il ne lui ressemble guère. Seulement, comme le Bonhomme, il haïssait toute redondance, il avait besoin de vérité et de naturel. Son sourire est pincé ; c'est qu'il démonte tous les sentiments, et leur applique une méticuleuse analyse, afin de les rendre avec une exactitude scientifique. Mais il lui arrive quelquefois, en voulant éviter le faux,

HUGUES REBELL. par Pierre Veber

l'exagéré, de dépouiller à l'excès et d'appauvrir la vie intime de ses personnages. Quand il est bon, il est excellent. Sa phrase courte est définitive. Elle aboutit au chef-d'œuvre d'expression. Jules Renard sait découvrir des rapports nouveaux, imprévus, qui amènent sur nos lèvres un sourire étonné et ravi. Il y a en lui quelque chose de Japonais, une ingéniosité, un amour et une intelligence des détails, une certaine poésie courte et irréfutable qui saisissent. D'ailleurs on sent au fond une souffrance : à l'origine de cette sensibilité si fine, si subtile, une blessure. Poil-de-Carotte a toujours renfoncé ses envies de pleurer, il s'est moqué de lui-même en même temps que de M. et de Mme Lepic, mais ça lui a fait mal. Il se mordait très fort les lèvres. D'où cette amertume

(1) Georges Le Cardonnel et Charles Vellay : La Littérature contemporaine.

pudique — cette émotion qui nous touchent si profondément, et qui humanisent

Autographe de TRISTAN BERNARD '

tant de pages de Jules Renard.

Tristan Bernard l'admirait profondément. Tristan Bernard a d'autre part subi l'influence des humoristes anglais. On trouve dans son esprit une bonhomie qui vous approche de lui. Il semble naïf, on dirait que tout ce qu'il découvre l'étonné, et cet étonnement devant tant d'absurdités et de paradoxes, cet étonnement, que nous partageons tout de suite, détermine notre rire. Mais Les Mémoires d'un Jeune homme rangé et Un Mari pacifique, d'une observation un peu terre-à-terre ne faisaient pas prévoir Amants et Voleurs, admirable recueil de contes pour la plupart tragiques, où l'auteur a montré sa maîtrise. Tristan Bernard est singulièrement pénétrant, son regard va loin ; mais une certaine nonchalance naturelle l'a empêché, hélas ! de persévérer dans une voie qui lui appar-

tenait en propre et où il eût peut-être — en employant l'art le plus sobre — égalé les Russes.

Sans doute peut-on, sans trop d'arbitraire, rattacher à ce groupe de la Revue blanche, à cause de nombreuses affinités, deux écrivains qui ont suivi chacun plus tard une route éloignée du roman, mais dont la contribution passagère à ce genre a marqué : Alfred Capus, indulgent observateur des faiblesses humaines (Années d'Aventures, Robinson) et Fernand Vanderem (Les Deux Rives) lettré sans peur et sans reproche.

Mais de ce groupe sont sortis deux romanciers, exclusivement romanciers, René Boylesve et Paul Adam auquel je vais joindre Louis Bertrand, bien que venu d'un autre horizon, parce que tous les trois sont les plus représentatifs

romanciers et les plus importants de leur génération.

Paul Adam, René Boylesve, Louis Bertrand.

Paul Adam semble primer. Son labeur considérable, sa fécondité, le nombre de ses livres, imposent tout de suite l'idée que la première place lui revient. Quand on a lu ses romans, on est plus hésitant. Comment prévoir ce qui restera de tant de pages écrites dans la fièvre ; cette œuvre, hâtivement construite, durera-t-elle beaucoup plus que le temps qui l'a vu s'édifier ?

En 1895, Paul Adam sort de la période tâtonnante de ses débuts. Il est en possession de luimême. Le Mystère des Foules, le premier de ses grands ouvrages, contient des pages puissantes, Il

PAUL ADAM vers 1890, par Zed

et correspond à son tempérament, lequel le pousse à peindre plutôt des ensembles que des individus, une foule, un pays plutôt qu'un homme. Il s'attaque quelques années plus tard à une « Tétralogie » : La Force, l'Enfant d'Austerlitz, La Ruse, Au Soleil de Juillet, dans laquelle il veut ressusciter presque un demi-siècle de vie française, la gloire militaire de Napoléon, le retour des Bourbons, les barricades de 1830, puis les Orléans. Son Omer Héricourt, fils d'un soldat républicain, finit ministre après avoir traversé

PAUL ADAM, par J.-E. Blanche . (Musée du Luxembourg)

tous les régimes, avoir subi toutes les secousses de ces époques troublées. Certes il y a de la grandeur dans la conception de cette « tétralogie », mais pour la réaliser, Paul Adam était-il à la taille d'un Victor Hugo ou d'un Balzac ?

Il le pensait.

Ce qui lui manque, pour être le grand romancier qu'il avait la noble ambition d'être, c'est la sensibilité. Paul Adam ne croit qu'à l'intelligence. Or, pour un créateur, c'est la sensibilité qui doit ouvrir la porte à l'intelligence (1). Il doit se soumettre humblement à la vie. Il doit avoir éprouvé les émotions, les sentiments communs à tous les hommes.

Les personnages de Paul Adam ne vivent pas, ils sont sortis de l'imagination de l'auteur, laquelle n'est pas fondée humainement. Il croit copier la vie, il la refait, et selon ses thèses. Comme il sent qu'il est incapable de créer des personnages vrais, de chair et de sang, il se compose une doctrine pour masquer

cette iaiblesse, pour la déguiser en vertu : « Il ne se soucie guère de creuser la psychologie d'une âme : il juge le drame du moi achevé par nos grands classiques », dit un de ses admirateurs, M. Jean Royère (2). A Jules Huret jadis, il avait confié, que l'art est «un moyen pour faire prévaloir un système et mettre au jour des vérités », et que pour lui l'homme est « une cellule cérébrale ». Jugeant le

(0 « L'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes! » (Maurice Barrès).

(\*) Préface de Dieu.

drame du moi achevé par les classiques, Paul Adam veut écrire le drame des groupes. Il se sent fait pour décrire des ensembles, des foules, des forces naturelles et non pas l'homme, car pour décrire l'homme, il faut le voir d'abord autrement que comme une cellule cérébrale. Des ensembles, des foules, des forces... mais l'homme est à la base : il faut d'abord le peindre, pour peindre un groupe ou une race. Et Paul Adam échoue là.

Il crée arbitrairement un univers non conforme à la réalité. Lyrique, il n'est pas poétique. Intellectuel, naturellement synthétique et abstrait, le théoricien ne devient que par volonté concret et analytique, c'est-à-dire romancier. Idéologue, son idéologie est intarissable. Il s'est passionné pour Byzance. Puis du VIIIe siècle, il est allé promener sa fièvre créatrice dans le XIVe. L'Italie, la France, l'antiquité, le moyen-âge, les temps modernes et ceux à venir ont tenté son abondance. Et s'il a regardé vivre des financiers et des acteurs, il sonde aussi l'âme de Lertineaux, meneur de grèves (1).

Ses amis s'extasieront devant l'universalité de ses connaissances (Lucien Corpechot), mais ceux qui le goûtent moins, soutiendront avec irrévérence qu'il est l'homme « qui a mis le plus de désordre dans le Larousse ».

Il n'en est pas moins vrai que l'auteur de la Bataille d'Uhde, possédait un magnifique tempérament. De la puissance, de la couleur, parfois une remarquable force d'évocation. Pourtant M. Martin Mamy a bien dit que, constamment sous pression, il n'avait pas le temps de « décanter ses impressions ». Son œuvre considérable et qui de loin semble si écrasante perd quand on s'en approche son apparence robuste.

Mais ce qui a peut-être le plus décidément écarté de lui les lecteurs, c'est son style, style qui se souviendra toujours de Goncourt et des temps décadents et symbolistes, le « chantournement (2) » de son style. M. Mauclair, qui aime profondément Paul Adam, reconnaît que l'abondance des détails, des détails non choisis, dans ses descriptions, rend fatigante la lecture de certains de ses morceaux (3). Manque de choix dans les détails, pêle-mêle barbare. Répondant à cette critique qu'avait formulée M. Faguet, l'auteur de la Ruse écrivait : « Quand vous me reprochez, cher Monsieur, d'employer quarante mots pour un, c'est que vous refusez de constater que j'ai tenté de traduire en même temps le geste, la pensée, la vision, le réflexe de l'inconscient, la divination du futur prochain ou immédiat, les sentiments perçus chez les interlocuteurs du personnage, et selon sa perception particulière, enfin les lignes du décor, du paysage, ou l'agitation de la foule, etc., etc. Vous m'opposerez que Voltaire faisait un choix, et que ce choix

(1) Martin Mamy : Les Nouveaux Païens.

(2) Camille Mauclair : Paul Adam, p. 173.

(1) Id. ibid., p. 201.

plaisait. Oui pour ses lecteurs ; non pour les miens. Je ne réprouve pas le choix. Mais je réclame le droit de ne pas le faire....»

Eh bien, nous, nous réclamons de l'écrivain qu'il fasse ce choix, et nous sommes parfaitement sûrs que Voltaire écrivait mieux que Paul Adam. D'ailleurs, nos cadets penseront peut-être autrement, peut-être liront-ils un jour Paul Adam avec délices. L'un d'entre eux a remarqué, en effet, l'étroite parenté qui, dit-il, unit le style de Paul Adam et celui de Paul Morand (1). Qui sait donc si demain l'auteur de l'Année de Clarisse ne connaîtra pas quelque vogue ?

L'idée de la conquête du monde par l'idéal méditerranéen, l'idée de Latinité, c'était la grande idée de Paul Adam. Cette idée-là, nous la retrouvons chez un romancier qui, dans la même génération, nous semble tenir une place non moins importante, nous la retrouvons développée, idée centrale, idée-mère, chez Louis Bertrand.

Bertrand était venu d'un tout autre point de l'horizon littéraire. Tandis que Paul Adam à Paris, hante les cénacles, fréquente les célébrités des cafés du quartier latin où il fait des entrées sensationnelles, et qu'il se développe peu à peu (2) et forme son goût littéraire au milieu du fracas des querelles d'écoles, Louis Bertrand, universitaire, élève à l'École Normale, puis agrégé, petit professeur dans des lycées de province, fait son apprentissage tout seul, loin du peuple des écrivains, qu'il ne connaît pas et qu'il a, comme tout bon pédagogue, tendance à dédaigner. Il a connu à Aix-en-Provence où il enseignait, il a eu comme élève Joachim Gasquet. Professeur à peine plus âgé que l'élève, il s'exaltait avec lui à propos des poètes, de la littérature. Il nourrit un culte pour Flaubert, qui lui paraît encore excessivement audacieux. Envoyé à Alger, là, en homme du Nord — il est Lorrain — il est pris par le soleil, transporté par la beauté méditerranéenne. Il travaille, travaille patiemment, et publie enfin son premier livre, un roman : Le Sang des Races. Il a trente-trois ans, il n'a point, comme Paul Adam, marqué par des ouvrages les étapes de son développement. Il a œuvré dans le silence. Du premier coup, il donne un livre fort, solide, construit, composé — il a bien étudié Flaubert — qui fait sensation aussi bien près de la critique sérieuse et doctorale que chez les artistes. M. Jean Lorrain est enthousiasmé par la couleur, par les belles descriptions du livre, et La Revue des Deux-Mondes est rassurée par la redingote de l'auteur, par ce qu'elle sait de ses origines. Un succès authentique, à une époque où les succès ne s'imitaient pas, succès de critique et succès de confrères. Louis Bertrand écrira donc des romans. Et

(1) René Schwob : Paris-Journal (9-1-25).

(2) Il n a guère que vingt-deux ans quand il publie son premier livre : Chair molle. Il y a du chemin entre ce livre et le Mystère des Foules (1895).

d'abord il se consacrera à l'Afrique du Nord, à l'Algérie. Cette race nouvelle en formation, mêlée de Provençaux, d'Italiens, d'Espagnols, l'intéresse. Il ne l'abandonne pas, il reste le romancier ethnique qu'il veut être — après avoir voulu devenir seulement un romancier héroïque (1). Quand il passe en Espagne (le Rival de don Juan), ou à Marseille (VInvasion), sur toutes ces côtes éblouissantes, il observe les éléments qui ont formé le peuple méditerranéen au sang fort, les hommes sains et violents qu'il admire.

/ - /

/

Autographe de Louis BERTRAND

(1) Il Faire un roman héroïque, est-ce que-cela ne serait plus possible ?» Propos rapporté dans la Littérature contemporaine de Georges Le Cardonnel et Charles Vellay.

Son maître Flaubert le soutient qui a profondément senti et aimé l'Afrique, et peut-être la thèse de Paul Adam contribue-t-elle à arrêter définitivement ses idées sur le sujet. Pour lui l'Afrique du Nord, l'Algérie est une possession romaine. Partout elle est marquée du sceau de Rome. Elle était aux Romains, elle nous appartient maintenant à nous, plus qu'aux autochtones, plus qu'aux Kabyles, aux Berbères, plus qu'à tous les peuples arabes, qui n'ont rien su fonder et qui ne sont sur leur sol que pour subir notre loi, la loi du nouveau peuple latin, émancipé, formé là, amalgamé sous le soleil. Comme Paul Adam, c'est l'idée de latinité que soutient Louis Bertrand sur la terre d'Afrique. Après avoir étudié l'Algérie contemporaine et son mélange de races latines, il étudie en Saint Augustin le Saint Africain. Et quand il se convertit, il voudrait substituer aux dieux de la Rome antique qu'on avait transportés autrefois et qu'on adorait à Thégeste ou à Madaure, l'unique Dieu de la Rome chrétienne.

Le système de Louis Bertrand a de l'unité. Il en donne après coup à son œuvre. Ses romans, à l'exception du Sang des Races, sont généralement mal composés et verbeux. A côté de passages magnifiques, ils contiennent de fastidieuses dissertations professorales. L'auteur de la Cina, comme celui de la Force, possède un tempérament incontestable, mais l'universitaire nuit chez lui à l'artiste. Il pratique le développement, l'amplification, et même les « élégances ». Ses personnages, en général, ne vivent pas. Lui qui d'abord suivait Flaubert, qui a de toutes ses forces attaqué le naturalisme (1), finit par employer surtout les procédés, les méthodes et la technique des naturalistes. Il a, comme Paul Adam, de la grandeur dans la conception, son ambition est élevée, mais il n'est pas très artiste, son goût n'est jamais pur, la réalisation est trop souvent imparfaite.

René Boylesve possède plus de mesure, de discrétion, de finesse. Son ambition étant moins vaste, il a plus de chances de la réaliser. Un Paul Adam, un Louis Bertrand, exubérants, touffus, désordonnés, réussissent rarement un chef-d'œuvre. Ils produisent des ouvrages intéressants, qui contiennent d'excellents éléments, de beaux morceaux, parfois somptueux, mais il manque un pied à la table sortie de leurs mains, ou le dossier de leur chaise est fragile : on ne peut pas s'y appuyer. Un Boylesve est capable d'écrire un jour un petit livre parfait. Celui de cet auteur que, pour ma part, je place au-dessus des autres s'appelle le Meilleur ami, sans que je méconnaisse d'ailleurs la réussite de Mademoiselle Cloque ou de la Becquée.

René Boylesve est le romancier renseigné, réfléchi et souriant de la bour-

(1) Cf. Préface aux Chants séculaires, de Joachim Gasquet.

Une page autographe de RENÉ BOYLESVE

geoisie provinciale. Issu d'une famille d'hommes de procédure (1), on imagine assez son père, son grand-père, notaires ou avoués, au courant par leur profession des secrets des familles, des drames cachés, discrets et parlant sur un ton paisible et volontiers confidentiel. Originaire deTouraine, il possède le calme, la modération, l'équilibre, la clarté des paysages de son pays. Chez lui pas de grands gestes, ni de grands mots, aucun éclat de voix, il redoute avant tout l'exagération. Si ses personnages ont de la passion, ils ont d'abord de la tenue, ils redoutent les mauvais propos de leur ville, éprouvent la terreur du scandale, et pratiquent à fond la prudence provinciale. On comprend combien un tel romancier est loin d'un Paul Adam ou d'un Louis Bertrand.

René Boylesve a réintégré l'art dans le roman, un certain art fait de choix, judicieux, guidé par une sage critique, et à des sujets guère différents en somme de ceux d'un Octave Feuillet, peuplés de personnages moyens, volontiers médiocres, il a apporté le style, une atmosphère littéraire. On lui est reconnaissant, tandis qu'il fait se mouvoir des héros de si bonne compagnie; toujours cossus, traditionalistes et juste milieu, tandis qu'il s'adresse à un public si modéré, d'avoir su conserver un esprit libre, de n'avoir pas flagorné les bourgeois, en les exaltant comme M. Bourget, de s'être gardé de poser au bon apôtre, comme M. Bazin ou M. Bordeaux, qui s'adonnent sous couleur de conter des histoires à la propagande pieuse, d'avoir fui les récits d'almanach destinés à faire naître, croître et multiplier les lauréats des prix Monthyon. Jamais il n'a pris le ton cafard, il a toujours proclamé sa soumission à la réalité, si sa nature est pondérée, si elle lui commande de parler doucement, de ne rien prendre au tragique, elle est honnête, elle aspire d'abord au vrai (2). Et il a dit lui-même : « Ce n'est pas leur moralité que je reproche aux ordinaires romans moraux, c'est d'être écrits pour la morale et non pour la vérité (3) ».

Un isolé : Maurice Barrès.

D'où Maurice Barrès venait-il ? Il ne sortait pas des cénacles, comme Paul Adam. S'il avait traversé les cafés de la Rive gauche, c'était en dissimulant son sourire dédaigneux, c'était sans se mêler passionnément aux discussions d'écoles. Il n'était pas non plus, comme Louis Bertrand, issu de l'Université. Bien que connu de tous les jeunes de sa génération, si, avec politesse, il ne s'était pas écarté d'eux, du moins était-il intérieurement demeuré solitaire, avec sa pensée

0) Maxime Revon : René Boylesve.

(2) Il J'oserai dire de lui que ce n'est pas seulement un écrivain, mais aussi, mais surtout un honnête homme. » Louis Thomas : Vingt portraits.

(3) Maxime Revon : René Boylesve.

en formation, qu'il sentait fort différente de celle des autres. Au lieu de collaborer aux jeunes revues, il avait créé sa revue personnelle, Les Taches d'Encre, puis il s'était efforcé de voir clair dans son moi. On ne pouvait guère le classer sous une des étiquettes alors en faveur. Etait-ce un philosophe ? Il imitait avec grâce le sourire de Renan ; la psychologie de M. Bourget l'intéressait ; il était attiré par les philosophes allemands.... Mais le boulangisme arrive, et soudainement, voilà notre précoce penseur député. La politique va décider de l'orientation de sa carrière littéraire, sans elle, peut-être, fût-il demeuré un essayiste, une sorte de grand dilettante. Elle lui a permis d'écrire son œuvre capitale, l'ouvrage qui semble avoir le plus de chances de durée et qui est un roman et un grand roman : « Le Roman de l'Energie nationale », les Déracinés, l'Appel au Soldat, leurs Figures.

Les premiers livres de Barrès ont un intérêt d'époque, ils conservent leurs caractères de curiosités, mais la partie lyrique de son œuvre, est le plus souvent caduque : l'enflure, l'ampoule, la « littérature » en un mot, dont elle déborde, la rendront vite d'une lecture pénible. Pour ses romans nationalistes, Au service de l'Allemagne, ou Colette Baudoche, ce sont des livres de circonstance, des romans à thèse dont l'intérêt ne se soutiendra guère, leur cause ayant disparu ou s'étant transformée. Car les thèses de Barrès ne sont pas philosophiques, elles n'ont aucun caractère scientifique ; ni objectivité, ni mesure; passionnées, excessives, ce sont des thèses de partisan, ce sont des opinions politiques, cela n'a qu'une valeur électorale ou parlementaire. Si la politique a servi Barrès, en lui permettant de se trouver aux premières places pour voir un spectacle d'un profond intérêt, en le mettant à même, à l'âge où l'homme, non encore blasé, non encore usé, est capable de regarder d'un œil neuf, et prodigieusement curieux, des scènes dramatiques, des hommes en état de crise intense, gonflés de haine, d'ambition, d'orgueil, de terreur, dans des assemblées traversées par des souffles puissants, soulevées par des mouvements d'enthousiasme, ou de peur, si la politique l'a servi encore en l'échauffant, en le grisant, en lui faisant oublier son moi, son analyse égoïste et limitée, en ouvrant ses yeux sur un monde plus vaste, infini, sur la mer des passions humaines, elle lui a nui aussi en tarissant chez lui la source des recherches désintéressées, en le détournant de la pensée pure. Elle a taré une partie de son œuvre. Mais comment peser la perte et le gain ? Qu'aurions-nous eu sans elle ; nous l'ignorons. Et du moins nous savons qu'avec elle, nous tenons Leurs Figures.

Il est impossible de conjecturer quoi que ce soit, relativement à une nature aussi complexe que Barrès. Entré à la Chambre au cœur de sa jeunesse, plein d'ardeur, curieux, avide de voir, de sentir, de comprendre, il s'y est magnifi-

quement développé. Encore près de ses souvenirs d'école, ayant beaucoup réfléchi à sa formation, non pas encore en possession d'une doctrine qui devait le serrer comme un carcan, il a pu écrire Les Déracinés — puis avec ses émotions et son intense observation parlementaire Leurs Figures. Il vivait, et Barrès adore l'action, qui lui fait oublier le fond de lui-même, fond ravagé par la notion du néant, de la vanité de tout, que sa sensibilité lui a apportée de très bonne heure, et dont il souffre quand l'action ne l'en distrait pas.

Ce sentiment douloureux du néant, qui pour développer sa poésie le conduisait, comme Baudelaire, vers les ruines, la pourriture et la mort, était bien éloigné du renanisme du début : il lui a inspiré quelques beaux cris, des cris inoubliables.

Maurice Barrès ressentait une grande volupté devant la mort ; il savourait le poison dont elle assaisonne la vie. L'odeur de la décomposition éveillait en lui une abondante vie sentimentale, et il la recherchait soigneusement (La Mort de Venise), mais ce désenchantement, d'où venait-il, et cette apparence d'exilé que présentait Barrès avec sa grande figure ovale, brune, au grand nez, aux grands yeux... Quelle était la lointaine origine de ce mélancolique ? On l'a prétendu sémite.

M. René Jacquet, son biographe, nous dit que les Barrès sont originaires d'Auvergne, et que ce pays a été pénétré par de fortes infiltrations de Sarrazins (1). L'auteur des Déracinés souffre-t-il d'une si ancienne hérédité ? Il s'est enraciné en Lorraine. Mais cette recherche obstinée de ses racines semble de quelqu'un d'égaré ; il se fabrique un pays, mais ce pays, la Lorraine, en dépit de toute la littérature dont il le couvre, ne lui inspire pas une émotion aussi profonde que l'Espagne par exemple. Il y a chez Barrès quelque chose d' étrange: ce fond négateur, nihiliste, désespéré, qu'il combat avec méthode, avec acharnement, quand il ne s'y abandonne pas pour faire de la poésie, des « cadences », qui deviennent trop souvent à la fin de la littérature.

Deux grands aînés : Anatole France et Octave Mirbeau.

Nous nous rapprochons de la génération de 1895. On vient de voir les groupes divers de ses aînés. Aux plus voisins de ceux-ci, il faut joindre deux écrivains dont l'importance a été considérable, et qui, hommes d'âge, ne connurent cependant leur plein développement que pendant la période étudiée ici.

Anatole France était contemporain d'Alphonse Daudet, mais il s'était mis à écrire tard et d'abord avec nonchalance, et son succès n'était qu'à son aurore quand s'achevait la carrière de Daudet. Sa grande réputation, en effet, préparée

(') René Jacquet : Notre maître Maurice Barrès.

par Thaïs, par la Rôtisserie de la Reine Pédauque, date surtout du Lys Rouge (1894). Quant à Mirbeau, contemporain de Maupassant, de Bourget, de Loti, c'est sa pièce Les Mauvais Bergers (1897), puis le Jardin des Supplices (1899), enfin le Journal d'une Femme de Chambre (1900) et parallèlement sa collaboration au Journal de cette époque qui font rayonner son nom et lui donnent tout son lustre.

Octave Mirbeau est adopté par les écrivains nouveaux, par La Revue blanche. • Anatole France, tous les jeunes écrivains l'admirent ; il possède leur audience

comme celle du public. Beaucoup, séduits par sa forme, enchantés par son tour d'esprit, subissent longtemps son influence directe. On l'observe dans un remarquable roman de Georges Le Cardonnel Les Soutiens de l'Ordre (1909), dans les ouvrages de Coulangheon, et jusqu'en 1911 dans La Demoiselle de la Rue des Notaires de Louis Latzarus.

Fils de libraire, Anatole France passe une partie de sa jeunesse dans la boutique paternelle, respirant l'odeur paisible des vieux livres. Après le collège, il use un an et plus à rédiger des catalogues, et cette besogne ne lui déplaisait pas (1). A cette époque, il rêvait de devenir « un de ces vieillards courtois et proprets », comme il en voyait beaucoup au sortir des Académies voisines. Ecrire une savante histoire, vivre hors de son siècle (2). Tout, ses

ANATOLE FRANCE

goûts comme son entourage, le portait vers la patiente étude et vers l'érudition. Il semble que la connaissance qu'il fit de Renan élargit son horizon. D'autre part, il hantait des poètes et se sentait pour l'art une vive inclination. Cependant Renan, qui professait un assez grand mépris de la littérature, le poussait à embrasser les

(') Jean-Jacques Brousson : Anatole France en pantoufles. Page 305.

(2) Id., Ibid. Page 100.

études historiques (1). Anatole France, qui aimait les contes, en écrivait, cherchant une forme sous laquelle il pût employer toutes ses connaissances, un genre littéraire qui permettrait de s'exprimer au savant et au lettré comme à l'artiste. Il s'agissait pour lui de composer des romans où mettre en valeur ses dons, selon son goût, en produisant toutes ses acquisitions de bibliothèque, en utilisant son immense lecture. Thaïs, et d'autre part La Rôtisserie de la Reine Pédauque furent dans ce genre de parfaites réussites. On en savourait le ton, le style, l'esprit. Un murmure d'admiration s'élevait, sortant des doctes comme des gens de bonne et de moyenne culture. Mais c'est à partir de 1894, année du Lys Rouge, que ce maître atteignit le grand public. Son récit voluptueux touchait les femmes et les jeunes gens. Enfin, avec les quatre romans de l' Histoire contemporaine où, dans la langue la plus limpide et la plus sûre, comme la plus charmante aussi, il donnait, pendant la violente crise de l'Affaire Dreyfus, sa pensée sur les événements, sur la société, sur la vie, son autorité devint considérable. La souriante sagesse des propos de M. Bergeret séduisait, persuadait les Français. Ils étaient infiniment sensibles à son aisance, à sa mesure, à sa grâce. On se pressait, pour l'entendre, autour de l'auteur de l'Orme du Mail. Des disciples l'entouraient, recueillant pieusement sa parole. Il semblait éclaircir tous les problèmes. Son prestige alors devint immense. Les hommes d'État lui soumettaient leurs projets, lui demandaient avis. Il était devenu le penseur et le pape de la République.

Anatole France sut jouer ce rôle avec autant d'adresse que de nonchalance. On demeura longtemps captivé par les sortilèges de son merveilleux humanisme. Il représentait l'esprit le plus poli de chez nous, il était celui qui savait le mieux, le plus délicieusement, manier notre langue : sourire et musique de mots, la fleur parfaite d'une race. On le considère maintenant comme le dernier Sage. On lui a reproché ses contradictions, l'instabilité de ses opinions. Mais lorsqu'on se trouve au sommet d'une montagne, on en découvre tous les versants. Anatole France dominait les questions. Il avait l'esprit libre. Mais insensible aux opinions, dont il pensait au fond qu'elles se valent toutes, comme les intelligences (les intelligences moyennes) (2), d'un caractère faible et très bon (3), il se montrait volontiers de l'avis des personnes qui lui étaient chères.

Il y avait aussi en lui un amour vrai du peuple, de l'affection pour les petites gens, pour les simples. Rien de démagogique, rien de « politique » dans ce pen-

(1) Nicolas Ségur : Conversations avec A. France.

(2) « Cela me surprend lorsqu'on déclare devant moi qu'un tel est bête. Je trouve à peu près tous les gens intelligents, je veux dire pareils...". Nicolas Ségur.

(') « Son immense bonté, sa tendresse qui s'émouvait de tout et compatissait à tout... » Ségur, Id.

chant. Anatole France éprouvait du plaisir dans la société des gens du peuple, parce qu'il avait le cœur peuple, le cœur bon (1).

Sa gloire peut subir une éclipse. Si la France subsiste, l'auteur du Lys Rouge demeurera. L'histoire littéraire est remplie des aventures surprenantes de nos plus grands écrivains. Soleils qu'un nuage couvre parfois, mais qui ensuite se remettent à resplendir. Ronsard ou bien Racine sont tantôt l'objet de soins empressés, tantôt délaissés. Chaque époque a ses goûts, ses préférences, qu'elle tient de sa vie. Cependant les grands, si ballottés qu'ils soient par les flots, ne font

jamais naufrage.

Autant Anatole France était mesuré, souriant et disert, autant Octave Mirbeau était ardent, brutal, entier. L'un parlait doucement dans une librairie où brillaient à peine parmi les meubles anciens de vieux maroquins et des dorures fanées, l'autre s'exclamait, s'emportait, dans une vaste et lumineuse pièce ornée de tableaux éclatants. L'auteur de Thaïs avait mené une jeunesse paisible d'homme d'études et de philosophe, l'auteur du Calvaire sortait du journalisme et de la politique, du fracas des polémiques, du cliquetis des épées, des duels. Impossible d'imaginer deux natures plus opposées, deux écrivains plus dissemblables. Mais ils avaient la même haine des préjugés et des opinions toutes faites, ils n'accep-

OCTAVE MIRBEAU, par Rodin

taient point la société telle qu'elle était, ils se plaisaient à la reconstruire.

On a souvent comparé Anatole France à Voltaire, il y avait du Diderot dans Octave Mirbeau. Comme Diderot, il est fougueux, passionné, plein de verve.

(1) « Sa sensibilité le livrait à toutes les influences. On l'a toujours vu sous la domination ou le pouvoir de quelqu'un », dit M. Nicolas Ségur. C'est ainsi qu'il a subi, vieillard, la domination d'un entourage communiste. Mais en 1912, à une époque où il était dans l'entière possession de lui-même, il condamnait dans Les Dieux ont soif les Terroristes : « De ce chef-d'œuvre, il ressort avec évidence que M. Anatole France n'aime pas la Révolution », écrit M. Paul Souday (Les livres du Temps : Anatole France et la Révolution) qui ajoute : « Anatole France est essentiellement un adorateur de la sagesse et de la beauté grecque. Toute évolution brusque et violente doit l'excéder par son désordre brutal et son impertinente prétention de bouleverser le cours des lois historiques ».

Une page autographe d'OCTAVE MIRBEAU

Il écrit une langue claire, directe et solide. L'injustice le bouleverse ; tous les ridicules le frappent. Il n'a jamais fini de railler. Et sa raillerie est dure, violente, cruelle, elle blesse, elle cherche à tuer. On trouvait quelque chose de trouble, d'un peu sadique dans l'auteur du Jardin des Supplices. Mais ce riche tempérament flambait aussi souvent, et aussi fort, d'amour que de haine. Son enthousiasme n'était pas moins fort que sa colère.

Octave Mirbeau éprouvait un amour profond pour la nature et pour tous les mouvements de la vie. Il adorait les bêtes et les fleurs, il ressentait une pitié intense pour les déshérités, pour les misérables. Une photographie de Tolstoï, qui d'ailleurs goûtait ses ouvrages, ne quittait jamais sa table de travail. Le Journal d'une Femme de Chambre est un beau livre, palpitant de vie, d'une observation puissante et d'une complète liberté d'esprit. Si Mirbeau se plaisait, emporté par sa fougue, à prendre le contre-pied des idées reçues, à soutenir de brillants paradoxes, son grand bon sens normand l'empêchait toutefois de verser dans l'absurde, dans le déraisonnable, il se maintenait toujours sur un plan largement humain. Et si quelque affirmation excessive avait frappé le lecteur, celui-ci comprenait bientôt que cette exagération n'était placée là que pour lui faire apercevoir dessous quelque vérité indiscutable. La caricature aboutit au portrait. Mirbeau était un écrivain de la meilleure tradition, un peintre de mœurs et un peintre de caractères, ce qu'il a prouvé non seulement dans ses romans, mais dans son théâtre semé de traits profonds à la Daumier. Venu du naturalisme, il était parvenu peu à peu, guidé par un sûr instinct, soutenu par son style très ferme, simple, mais jamais abandonné, à un certain classicisme.

Cette évolution vers le classicisme, c'est-à-dire vers un art sobre, délivré du mauvais goût et de la grossièreté naturaliste et de la surcharge de Goncourt, et vers une expression plus française, une langue meilleure, est très sensible chez les écrivains que nous venons d'examiner. S'ils suivent toutes sortes de voies, ces voies aboutissent les unes et les autres à un même carrefour. Certains sont plus grecs, certains plus latins. Ils rejoignent différentes traditions, mais la littérature française n'est pas une, et elle est assez vaste pour que plusieurs traditions y aient place. En tout cas un Henri de Régnier,un Pierre Loüys, un Jules Renard, un Boylesve, un Anatole France, un Mirbeau montrent que l'art de la prose, que la façon de mener un récit, de faire agir des personnages et de comprendre la vie ont bien changé depuis Zola. L'auteur de La Terre avait d'ailleurs prévu cette évolution, quand il disait à Jules Huret, en 1891 : « Je crois à une peinture de la vérité plus large, plus complexe, à une ouverture plus grande sur l'humanité, à une sorte de classicisme du naturalisme » f1).

(1) Jules Huret : Enquête sur l'évolution littéraire.

La génération nouvelle.

En 1895, la génération nouvelle, tous ces jeunes gens épars à Paris, en province, frais émoulus du lycée, qui dévorent des livres dans la fièvre de leurs dix-huit ans, qui se sentent attirés par la littérature et voudraient écrire, respirent donc un certain air de renaissance. Le naturalisme est à peu près délaissé, on s'en détourne. Les maîtres : un France, un Mirbeau même, en sont bien éloignés et quant aux écrivains jeunes, aux aînés immédiats, que les adolescents découvrent chaque jour (1), que ce soit Barrès, que ce soit Jules Renard, que ce soit Boylesve, ils font tous autre chose.

Vers quoi marche-t-on ? Sans doute vers ce classicisme du naturalisme que Zola prévoyait, et le roman naturaliste classique, il est possible que ce soit cette génération de 1895 qui le réalise.

Elle est très vivante, cette génération, elle est intéressante. Et quand elle travaille depuis déjà dix ans, quand elle a déjà produit des œuvres, elle commence à savoir où elle va, ce qu'elle fait, et il peut être profitable de l'interroger elle-même. En 1905, c'est ce que font MM. Georges Le Cardonnel et Charles Vellay, dans une enquête sur La Littérature Contemporaine, qui fut ce qu'avait été quinze ans auparavant pour la génération précédente l'enquête de Jules Huret. Et en rapprochant les réponses de plusieurs romanciers qui marquent en cette génération toute neuve, il semble qu'on commence à voir clair et qu'on puisse essayer de définir, si voisine qu'elle soit encore de nous, l'œuvre de cette génération.

C'est ainsi qu'on remarque une singulière concordance d'opinions entre un Delbousquet, par exemple, et un Charles-Louis Philippe, cependant si différents l'un de l'autre, le premier disant : « Il faut enclore le plus d'émotion et de réalité dans le roman et pour cela faire directement participer à notre sensibilité les personnages et les décors où nous les situons... » et le second : «Il faut recréer des personnages qu'on a vus. Il faut les sentir (2), se rendre compte de leurs raisons d'agir.... Un romancier doit décrire son personnage comme s'il s'agissait de lui-même. Il doit surtout l'aimer, ou bien encore le haïr, ce qui revient au même. » Et n'est-ce pas le même son chez Viollis : « Que l'art reste tout simplement humain: sachons bien comprendre pour savoir aimer...» Et encore, la même idée sous une autre forme lorsque Charles-Henry Hirsch déclare : « Dans le roman, il semble qu'on mette un peu de lyrisme dans une observation scrupuleuse de la vie. » ?

(0 (C J'ai devant les yeux le volume de Poil-de-Carotte que j'ai acheté, étant collégien, dans une librairie -, toulousaine... » Jean Viollis: Jules Renard (Les Marges, juillet 1910).

(2) Les mots soulignés le sont par Delbousquet et par Philippe.

Voilà donc, déjà, ce que semble apporter cette génération nouvelle. Une intimité plus grande entre l'auteur et ses personnages, de l'amour, le besoin d'être humain. Nous voilà loin du réaliste qui se voulait impassible, du naturaraliste qui se prétendait scientifique.

Et quant à la forme, Jaloux répondra : « Le roman se dirige vers une conception plus classique de la composition... » Delbousquet : « Seuls les livres écrits dans une langue forte et pure résisteront à l'oubli... » Les Goncourt et le style artiste sont bien morts (I).

D'où donc sortait cette génération de 1895 qui, après dix années de travail, définissait ainsi sans y prendre garde ses tendances et son apport? Comme la précédente, issue de la Revue blanche ou du Mercure de France, elle avait eu ses revues : L'Effort, la Revue naturiste, L' Enclos (2). Dans ces revues elle avait exprimé ses sentiments, ses idées voués à la vie, à l'observation et l'amour de la vie. Ses tendances « naturistes » s'opposaient en même temps au symbolisme, quand elle repoussait la littérature artificielle, et au naturalisme, quand elle magnifiait l'homme et qu'elle célébrait la nature avec un lyrisme tout panthéiste.

Nous allons la voir jusqu'en 1910 travailler, donner des œuvres importantes, puis en 1910 de nouveaux romanciers naîtront et s'attèleront à la tâche que poursuivent en même temps leurs aînés.

Charles-Louis Philippe.

Charles-Louis Philippe est un des romanciers les plus singuliers de cette génération. Je l'y placerais volontiers à l'un des pôles, mettant à l'autre les frères Tharaud. Il représenterait la sensibilité, l'intuition, un certain désordre, eux la composition, l'art conscient, la volonté. Les Tharaud ont été classiques en venant au monde : ils sont classiques de tempérament comme de culture. Philippe est un barbare, un révolté, mais riche de la matière humaine qui doit être coulée dans une œuvre classique.

Charles-Louis Philippe, fils d'un sabotier du Bourbonnais, petit-fils d'un mendiant, était profondément peuple. Élevé dans son village de Cérilly par sa mère, il avait été un enfant maladif et extrêmement sensible. Quand il arrive à Paris, aux alentours de sa vingt-cinquième année, il est devenu un petit homme râblé, « au regard perçant, pénétrant derrière le lorgnon jusque dans les profondeurs de votre pensée et descendant ensuite à votre cœur pour y déshabiller

(') On ne trouve dans cette enquête que les Leblond — parmi les romanciers de la génération — pour ptôner l'art des Goncourt.

(2) Voir dans le tome II du présent ouvrage le Chapitre sur les Revues littéraires.

l'âme » (1). Il a acquis une apparence de santé appréciable. Il est petit, « mais costaud », comme il se plaît à le répéter. Il subsiste d'un petit emploi à l'Hôtel de Ville. Il vit seul, tristement, dans un hôtel garni, rue des Mauvais-Garçons; il lit beaucoup. Il trouve enfin des camarades, des amis ; il fait partie du groupe de L'Enclos (1896), connaît des Naturistes, travaille. D'abord il avait aimé René Ghil et Stéphane Mallarmé. Mais très vite il se dégage de ces influences, dont il conserve seulement un certain maniérisme, une affectation littéraire qu'on lui a beaucoup reprochés (2). Son émotion qui est profonde se complique d'un verbalisme artificiel qui en gâte l'expression, mais tout à coup un éclair jaillit qui illumine le fond d'un être.

CHARLES - L. PHILIPPE, par Delaw

La Bonne Madeleine et la pauvre Marie, La Mère et l'enfant (3), petits livres attendris où se montrent beaucoup de douceur et de tristesse, de fraîcheur et de poésie, avaient déjà attiré l'attention des lettrés quand il publia Bubu de Montparnasse (1901), histoire d'une pauvre fille et d'un souteneur, dont le sobre pathétique, en certains passages, et l'originalité émurent tout un public de raffinés. Il s'était alors dépouillé, et par instants rejoignait la pure et puissante simplicité qu'il cherchait.

Le Père Perdrix, dont le sujet est plus ingrat, appartient aussi à cette bonne époque de l'écrivain. Il traversera ensuite une période troublée, hésitante, pendant laquelle il s'efforce de développer son art, de l'approfondir, de le durcir aussi ; de la lecture de Dostoïewski, il était arrivé à celle de Nietszche, période de recherches, période d'efforts (Marie Donadieu, Croquignole), dont il allait sortir victorieux, lorsque la mort le saisit prématurément (1909). Plusieurs de ses nouvelles écrites

au cours de la dernière année de sa vie, et réunies en volume sous le titre : Dans la petite ville, montrent qu'il était sur le point de se réaliser entièrement. Il obtient là, en effet, sans effort, en confrontant simplement des personnages en de grandes minutes psychologiques, avec une simplicité sublime, des scènes d'une émotion intense, admirable. Il met les cœurs à nu. Cela est supérieur à Charles Blanchard, son roman posthume, et donne plus sûrement la promesse d'une perfection renouvelée.

La perte de Charles-Louis Philippe, mort à trente-huit ans, a été déplorable. Son œuvre, si loin d'être terminée, aurait réalisé non seulement sa personnalité,

(1) Charles Max, dans le numéro des Cahiers nivernais sur Ch.-L. Philippe.

(2) Pierre Lasserre : Portraits et discussions.

(") Cf. Paul Souday : Les livres du Temps. « C'est un tout petit livre, très simple et très beau, profondément humain et absolument original. »

mais une des possibilités, une des tendances profondes de notre génération. Il en exprimait parfaitement un aspect. Francis Jammes, Mme de Noailles s'émerveillent devant la nature, Philippe éprouvait le même émerveillement devant les sentiments. Il était profondément humain. Intuitif, il devinait d'une manière

presque féminine les sentiments de ses personnages et les traduisait en y participant.

Il disait volontiers qu'il était un romancier de classe, mais s'il aimait les humbles et les pauvres, si c'est d'eux qu'il se sentait le plus près, il n'en était pas moins, cependant, un artiste raffiné. Il disait encore : « Je ne crois pas qu'il soit nécessaire à un écrivain d'avoir une culture. Je le vois comme un sauvage, comme un barbare. Il faut qu'il ait le goût de sauvage... » (1). Cela, c'est le sentiment naturiste, le besoin de voir et de sentir directement, d'éprouver des sensations simples et puissantes, de se sentir vivre intensément, sentiment qui a caractérisé ses contemporains, qui leur a fait aimer Walt Whitman et Gauguin. C'est la glorification de l'instinct, comme moyen de comprendre, de l'instinct qui plus ou moins consciemment a été adoré par cette génération, et qui lui a fait apporter en art quelque chose de nouveau. A Philippe, cet instinct faisait découvrir dans l'existence des choses qui restent pour nous enveloppées. Il allait d'un coup au fond, au point central des êtres et apercevait leurs raisons essentielles de vivre. C'est en le considérant sous cet angle que Léon Bloy a pu dire de lui qu'il avait du génie (2).

« Cependant, écrit M. Michel Arnauld, l'amour des pauvres, en concentrant sa vision, lui fixe des bornes étroites. Le monde où se meut Philippe n'est pas un monde à la Balzac, où des êtres de toute classe gardent, malgré leur dissemblance, un même air de réalité. Lui voit les pauvres du dedans, les riches seulement du dehors » (3).

Cela est vrai, mais précisément c'est cela qui a paru le plus nouveau dans les romans de Charles-Louis Philippe. Il a parlé des pauvres et des humbles avec une vérité que nous ignorions, hors de toute convention. Son point de vue est à lui. Il a rompu complètement avec le réalisme ; son art n'est ni impassible, ni impartial : il a arraché ses livres de son cœur. « Écris avec du sang, dit Nietszche, et tu sentiras que le sang est esprit. »

Autour de Charles-Louis Philippe.

Si Charles-Louis Philippe est bien, comme il se voulait, un romancier de classe, on pourrait rattacher à lui des écrivains comme Léon Frapié (La Maternelle), Ênlile Guillaumin (La Vie d'un simple) Lucien Jean, Yell, Henri Bachelin, Pierre Hamp.

Henri Bachelin a beaucoup aimé Charles-Louis Philippe, mais aussi Jules

(') Le Cardonnel et Vellay : La littérature contemporaine, p. 168.

(2) Id. ib., p. 219.

(') Michel Arnauld dans le N° de la Nouvelle Revue française sur Ch.-L. Philippe.

Renard dont l'art était achevé. Si ses personnages comme ceux de Philippe sont des humbles, ce n'est point de l'amour qu'il leur porte. Lui-même raille légèrement dans la préface qu'il a écrite pour Les Cloportes de Renard « cette sympathie

de l'auteur pour ses héros qui depuis nous est venue de Russie, à moins que ce ne soit des cieux ». Point de l'amour, mais du respect, remarque M. Marcel CcuIon (1), qui ajoute: «Respecter quelqu'un, c'est le prendre tel qu'il s'offre, et juger que tel qu'il s'offre il est comme il faut qu'il soit. C'est par conséquent, romancier, chercher à le rapporter dans sa vérité qu'on estime parfaite et n'avoir pas plus de disposition à l'embellir qu'à l'enlaidir. » Henri Bachelin est donc objectif. Il peint

des villageois, qu'il voit tels qu'ils sont, sans s'attendrir sur

eux, ni les railler. 11 est ému, cependant, il est touché dans Le Serviteur, récit de la vie de son père, à propos duquel il a écrit autre part'dans Sous

d'humbles toits: « Ce n'est point par une espèce de forfanterie à rebours que je me réclame de toi. Les pauvres ne sont pas tout... ». Bachelin, dont l'esprit est solide, possède une philosophie moins fragile que celle de Philippe. Il est doté

HENRI BACHELIN

de raison autant que de sensibilité, bien équilibré. Mais « romancier de classe », si l'on veut, étant sorti de l'humble peuple qu'il décrit en le connaissant bien, il ne défend aucune doctrine sociale, son origine et ses goûts ne l'ont, pas plus que Philippe (2), conduit à un art qui de « classe », devient de lutte de classes avec Pierre Hamp.

Marée fraîche (1908), Vin de Champagne (1909) furent accueillis avec faveur par le public lettré. Marée fraîche, c'est l'his-

MICHEL YELL

(') Dans Les Marges du 15 juin 1919.

(2) « Philippe est aux pauvres. Je dis aux pauvres, et m'étonne que l'Humanité ait presque osé dire : au Patti socialiste unifié «. Nouvelle Revue française citée.

toire d'une sole, depuis le moment où elle est pêchée en pleine mer, jusqu'à celui où elle est servie sur la table d'un grand restaurant. « Seulement que de souffrance humaine entre le départ et l'arrivée ! Pêcheurs, mareyeurs, trimardeurs, hommes, femmes, enfants, la pluie, le froid, les attentes sans fin — pour

aboutir à des croquis de grande vie aussi acerbes que des Forains » (1). Même procédé, qu'il s'agisse du champagne ou d'un parfum. «Pierre Hamp a surtout considéré l'industrie, mise au service du luxe et de la jouissance, opposition brutale entre les épisodes de la production qui sont douloureux :t ceux de la consommation qui sont frivoles » (2).

A douze ans, apprenti pâtissier, puis cuisinier, ensuite au Chemin de fer du Nord, à l'exploitation, puis à l'Ecole des Travaux Publics, d'où il sort ingénieur et devient inspecteur du travail, son vrai mérite, dit M. Benjamin Crémieux (3), sera d'avoir été le premier ouvrier à parler de soi avec son âme d'ouvrier. « Toute la vie humaine lui apparaît en fonction du travail et de la peine des hommes ».

Aussi l'auteur des Métiers blessés est-il socialiste avec passion, et se fait-il de sa mission d'écrivain une idée mystique. « Son verbe se veut action. »

Le goût de ces écrivains pour les humbles gens, les personnages et les milieux qu'ils peignent permettrait semblet-il, de les relier, au naturalisme. Cependant, comme ils en

sont déjà loin! Quel naturalisme transformé, développé, ici éclairé par l'amour, là fortifié par une documentation précise, fondée sur de réelles connaissances tech-

niques. C'est un naturalisme nouveau de même que celui d'un Roupnell (Nono), celui encore d'un Viollis, d'un Géniaux, et celui plus tard, d'un Jean-Richard

(1) Fernand Vanderem : Le Miroir des Lettres.

(2) Pierre Lièvre : Les Marges, octobre 1923.

(\*) B. Crémieux : xxe Siècle.

Bloch, de même aussi que le naturalisme catholique d'Emile Baumann ( VImmolé).

Il y a, dans Jean Viollis, un poète d'une sensibilité délicate et un observateur de race. Le poète se révèle dans son premier conte L'Emoi, puis dans Petit

Cœur. Ayant beaucoup médité sur son art, il n'aborde le roman qu'après s'être exercé patiemment, qu'après avoir développé ses forces. Il écrit alors Monsieur le Principal. Il a parlé lui-même « d'une formule de roman qui permette d'échapper à ce que le naturalisme avait de morne et de glacé tout en maintenant ses méthodes de documentation» (1). Formule qui pourrait s'appliquer à la plupart des romanciers de cette génération. Depuis ses petits livres de début, un peu timides, il grandit et se développe, prend de l'ampleur, s'enrichit, approfondit son observation, et donne enfin La Flûte d'un sou, un roman puissant, qui sera un jour mis à sa place, mais que je puis seulement citer, parce que, encore qu'écrit avant la guerre, la date de sa publication est très postérieure à la période étudiée ici.

ÉMILE BAUMANN

Charles Géniaux qui, depuis L' Homme de peine (1907), est un romancier excellent, a placé les épisodes de ses récits en des paysages très divers. Son Océan est le drame âpre et sobre de la mer bretonne.

GASTON CHÉRAU

Jean Vignaud (La Terre ensorcelée), Gaston Chérau ( Champi- Tor tu), Paul Reboux (Maison de danses), Charles-Henry Hirsch (Eva Tumarche), sont de bons écrivains et de parfaits lettrés.

Jean et Jérôme Tharaud.

En plaçant Charles-Louis Philippe à l'un des pôles de la génération de 1895, j'ai indiqué qu'à l'autre pôle on trouverait les Tharaud.

Le premier en effet s'abandonne à sa sensibilité.

Il se laisse gouverner par elle, proclame qu'un écrivain doit être un sauvage, et d'abord sentir. A ce titre il est représentatif d'une des tendances dominantes

(1) Article sur Charles-Louis Philippe, dans Vers et Prose (janvier-mars 1910).

JÉRÔME THARAUD

de son époque littéraire : la subordination de la raison à l'instinct, la souveraineté des sens.

Mais les seconds mettent au-dessus de la sensibilité la raison. Ils sont équilibrés. Opposés à tout dérèglement, maîtrisant leurs sensations, ils veulent penser. Méthodiques, ils pratiqueront un art où primera la compo' sition. A un interviewer, ils déclarent : « Ce

JEAN THARAUD

qui nous intéresse,

c'est l'émotion in-

tellectuelle : tout ce

qui s'évade de la

sensiblerie, de la

sentimentalité, à

moins que celle-ci

soit intellectualisée.

Nous répugnons

surtout à la littéra-

ture de gens exci-

tés (1) ».

Tandis que

Charles-Louis Phi-

lippe, et les roman-

ciers de ses alen-

tours, modernisent

le naturalisme,

poursuivant la tra-

dition d un art de

liberté, de vente,

d humanité, d un

art, somme toute,

de tendance popu-

laire, les Tharaud

veulent revivifier le

classicisme, réinté-

grer un certain in-

tellectualisme dans

leroman,etils adop-

tent des formules

anciennes qu'ils ré-

novent cependant

par leur étude de la

vie contemporaine,

par leur curiosité

des âmes étrangè-

res, par leurs en-

quêtes à travers

Autographe de J.-J. THARAUD

l'Europe et l'Afri-

que du Nord (2), par leur goût de l'exotisme. Ils tendent vers un art aristocratique.

(1) Jean Muller et Ga«ton Picard - Les tendances présentes de la littérature française.

(2) « Il y a un abîme entre cette attirance vers la réalité et l'ancienne documentation des écoles naturalistes. Ces reporters de génie (car bien souvent les Tharaud sont cela) ont l'esprit trop clair, la qualité du talent trop fine, le sens artiste trop développé surtout, pour se laisser prendre à toutes les plates histoires de cahiers de notes.... S'ils se déplacent, c'est qu'il leur est nécessaire pour décrire de s'imprégner de la réalité, de pénétrer en elle par un effort de sympathie, comme dirait M. Bergson, de s'y installer à jamais ». Jules Bertaut : Le roman nouveau.

Dans le roman ils apportent le sérieux de l'Université, semblant mieux préparés d'ailleurs à l'étude des pièces d'archives, à l'examen des documents d'histoire, qu'à déchiffrer les hommes. Leurs ouvrages les mieux réussis ont toujours un peu l'air de seconde main, et souvent l'on sent en eux des historiens plutôt que des romanciers. Aussi peu à peu abandonnent-ils le roman, qui d'abord semblait leur principal objet, pour des ouvrages d'observation politique, de grandes investigations menées à l'étranger afin d'expliquer des événements historiques (La bataille à Scutari d'Albanie. Quand Israël est roi).

Mais ils disaient en 1913 : « Nous recherchons avant tout une histoire vivante et simple à raconter... » (1). Histoire qui fut Dingley, l'illustre écrivain, petit livre bien fait, mais froid, apparaissant précisément comme une reconstitution contemporaine plutôt que comme un récit romanesque.

Cet aspect guindé, livresque et artificiel, se retrouve dans la plupart de leurs romans, dont la perfection est laborieuse. L'histoire contée dans La Maîtresse servante peut être vraie, elle est invraisemblable, hors de la vérité humaine. Dans La Fête Arabe, au contraire, où le penchant des Tharaud pour le pittoresque oriental se donne carrière, on approche davantage les auteurs.

Ce sont des descriptifs, des visuels, plutôt que des psychologues. Sur la façon de dépeindre des auteurs de Dingley, peut-être que la vérité a été énoncée par M. Armand Praviel (2) : « Ils voient merveilleusement, certes, mais leur peinture trop savante n'a pas l'étonnante vie du croquis enlevé dans la hâte et la fièvre par celui qui communie sans apprêt avec le paysage. Ils voient avec une singulière acuité filer devant eux les peuples divers, ils ne laissent échapper ni une papillotte, ni une boucle, ni un éperon, ni une bague ; ils savent étudier les hommes et les races avec les patientes méthodes de l'ethnologue et de l'historien, mais, malgré tant de science et ajoutons-le, aussi, tant d'art, certains de ces volumes de voyages où ruissellent de si beaux soleils, demeurent un peu froids. Et l'on n'a pu manquer de s'apercevoir que, si les Tharaud ont eu des marins pour ancêtres, ils ont eu aussi quelques professeurs ».

On a d'autre part reproché aux Tharaud leur sobriété excessive. « Ne confondons pas sobriété avec ellipse », écrit à leur propos M. Lasserre.

Mais l'un des ouvrages de ces écrivains où la sobriété n'apparaît point comme un signe de pauvreté, comme un manque, mais au contraire comme la réalisation parfaite de leur art, de leur conception de l'art, c'est Une Relève, un petit récit de la guerre qui est un chef-d'œuvre. Les Tharaud réussissent, en effet, le chef-d'œuvre. Ils peuvent avoir du mouvement, de l'aisance, et s'exprimer

(') Muller et Picard : Les tendances présentes de la Littérature française.

C) Dans le Correspondant : « Deux grands lettrés limousins, les frères Tharaud ».

dans une très belle prose. Ce sont des auteurs pour anthologies, « un peu trop conscients peut-être, mais sérieusement organisés » (1).

Si leur art est plus intellectuel que sensible, c'est bien de l'art. Par leur

ROMAIN ROLLAND, par F. Voulot

exemple, ils ont rappelé l'importance de la compo-

sition. Toujours ils se sont appliqués à faire du roman une œuvre d'art. Ils ont excercé une influence bienfaisante et, parmi les romanciers de leur génération, il convient de les placer au rang des plus respectables artistes.

D'où venaient les Tharaud, quel était leur milieu ? Ils sortaient des Cahiers de la Quinzaine, de Charles Péguy. C'est là qu'ils

JULIEN BENDA

avaient débuté, qu'ils avaient commencé à se former, avant de connaître Maurice Barrès, dont leur style, plus tard, allait subir l'influence. Il y avait là un groupe très intellectuel, universitaire ou de tendance universitaire, en tout cas de culture supérieure, et dont certains représentants : Jean Schlumberger (Heureux qui comme Ulysse, L'inquiète

. -

paternite), Julien Joenda (Jb ordination) devaient écrire des romans remarquables. Aux Cahiers de la Quinzaine, ils rencontraient aussi Romain Rolland, lequel a édifié, avec Jean-Christophe, un monument qui, si toutes les parties n'en sont pas également solides, témoigne d'une générosité et d'une abondance sentimentale parfois admirable. Ils pouvaient aussi rencontrer aux Cahiers de la Quinzaine, Pierre Mille, fonctionnaire colo-

nial, voyageur, avide comme eux d'exotisme et qui, dans Barnavaux, a su créer un type.

Le goût de la composition, la recherche de la sobriété qui ont distingué les frères Tharaud, je les retrouve, par exemple, dans les Métèques de Binet-

(1) Paul Souday : Les livres du Temps. r\*

Valmer, roman fort, dramatique, d'un art beaucoup plus brutal sans doute que celui des écrivains de la Fête Arabe, mais qui faisait espérer de son auteur une œuvre moins théâtrale, moins extérieure, que celle qu'il a donnée par la suite.

Exotiques et Voyageurs.

Si les écrivains que j'ai placés dans les environs de Charles-Louis Philippe se sont bornés à peindre ce qui vivait autour d'eux, entre les limites de leur horizon, retrouvant le monde immense dans le plus étroit coin de la terre, estimant que si l'on se penche avec amour sur l'âme la plus humble, on y fait de merveilleuses découvertes, bien des romanciers de cette génération ont été comme les Tharaud, comme Pierre Mille, attirés par les terres lointaines, amoureux de visages

inconnus, curieux de sensations étranges sous des cieux neufs. Les uns, un Claude Farrère, un Daguerches, doivent à leur métier la connaissance et l'amour des rivages tropicaux, d'autres, comme les frères Leblond, les doivent à leur naissance, mais plusieurs âmes inquiètes, cœurs nomades remplis toujours d'un désir d'évasion et de dépaysement, ont sans cesse la nostalgie d'autres terres, semblent constamment chercher leur patrie, ne peuvent se fixer nulle part.

John-Antoine Nau était peut-être le plus original de ceux-là. Né à San Francisco de parents français, dès l'âge de trois ans et demi, son père mort, il était rentré en France. Mais il gardait un souvenir précis de ses

Fac-similé d'un autographe de BINET- VALMER

premières impressions. Élevé au Havre, puis à Paris, il s'embarque à vingt-et-un ans, en qualité de pilotin, à bord d'un voilier. Il accomplit plusieurs voyages aux Antilles, et découvre la Martinique qui, a écrit Jean Royère (1), « devait demeurer toute sa vie le phare de sa nostalgie. » Il abandonne la marine, mais devenu libre ne cesse de voyager. Quand Nau n'est pas en Bretagne ou en Provence, on le trouve en Espagne, aux Baléares, aux Canaries, ou bien là-bas aux Antilles, à moins qu'il ne soit en Corse ou à Alger. C'est en Corse qu'il habita le

(1) Préface de Thérèse Donati.

plus longtemps : près de sept ans. Porto-Vecchio l'enchanta. « Il y retrouvait presque ses Antilles ».

Il a écrit un roman de mœurs corses : Thérèse Donati, et un roman (que je préfère), de mœurs algéroises, Cristobal le poète. Ses nouvelles, composées avec ses souvenirs de marin, sont entièrement évocatrices et saisissantes, ses lettres (1), fort belles. John-Antoine Nau est un artiste personnel. Sa langue à la fois difficile et très familière, patoisante, argotique et littéraire, convient à ses personnages d'une fantaisie savoureuse et qui appartiennent à toutes les races blanches ou noires. Son invention est cocasse et poétique. C'est un de ces écrivains, que non seulement on lit, mais encore avec qui l'on vit ; il vous entraîne dans son existence vagabonde.

Claude Farrère, qui avait débuté par Fumées d'opium et Les Civilisés, a vite .tourné au romancier professionnel, feuilletonesque et facile (2). Il a toutefois

CLAUDE FARRÈRE -'-

écrit un bon roman : La Bataille. Mais ses types sont généralement conventionnels et ses paysages sans accent.

Henry Daguerches est un écrivain d'une autre qualité.

Consolata, fille du Soleil et surtout Le Kilomètre 83 demeureront. Dans ce dernier livre, l'histoire de la construction d'un kilomètre de chemin de fer dans le Cambodge, les passions d'une poignée d'Européens, mêlés aux travailleurs indigènes dans la forêt marécageuse, et minés par la fièvre, sont décrites avec force.

Marius-Ary Leblond n'ont pas découvert les Tropiques, en qualité d'officiers de marine ou de soldats coloniaux. Nés là-bas, aux Iles, ils sont créoles. Dans leur œuvre qui est

importante et variée, je crois que l'on remarquera surtout La Sarabande, où ils dépeignent avec intensité les mœurs électorales de la Réunion, et le Zézère. Ils connaissent à fond les noirs des Antilles, savent faire parler leurs étranges personnages, mettre à nu leurs sentiments violents et primitifs. Les livres des Leblond sont à la fois des documents et des œuvres d'art, d'un art très personnel.

Dois-je placer ici un écrivain, qui a écrit sur l'Espagne un roman admirable, La Marquesita, J ean-Louis Talon, dont la mort prématurée est une perte considérable pour les lettres ?

C'est la place en tout cas d'Émile Nolly (Hien le Maboul).

Le roman de mœurs exotiques qui avait été renouvelé, rajeuni et comme

0) Publiées par Les Marges et par Belles-Lettres.

(2) Voir sur Claude Farrère l'étude de M. Pierre Lièvre dans ses Esquisses critiques.

recréé par Pierre Loti, a pris une extrême importance dans la période que nous

étudions. Bien des causes y ont contribué. Le Français, devenu moins casanier, le voyage beaucoup plus facile, nos colonies s'étendant toujours, ayant besoin d'hommes. Enfin une grande vague de littérature étrangère, qui a roulé jusqu'à nous : Tolstoï, Dostoiewski, Ibsen, d'Annunzio, Nietzsche, Whitman et Thomas Ilardy, excitant notre curiosité, nous poussant au dehors.

Le romancier doit varier ses points de vue, multiplier les comparaisons. Le voyage, enrichissant sa connaissance des hommes, élargit sa vision. Qu'il observe des races différentes, en concevant l'infinie diversité des existences, il se délivre d'une pensée étriquée, d'une conception étroite du monde, il élargit

MARIUS LEBLOND, par Odilon Redon

ARY LEBLOND, par Odilon Redon

et humanise sa philosophie.

S'il est permis de parler de soi,— mais cela est prescrit, car il faut parler de ce que l'on connaît, et ce que l'on connaît le mieux c'est encore soi-même — s'il est permis de parler de soi, disons combien pour notre art le voyage a été bienfaisant. Partant du pôle Philippe, nous nous sommes portés vers le pôle Tharaud, c'est-à-dire que partant d'une vue sentimentale de l'art (Sylvie, Chair, Essai sur l'Amour), nous sommes parvenu à la conception d'un art équilibré où l'intuition est réglée par la raison, où la dictée du Démon doit être constamment corrigée par le goût.

De subjectif notre art est devenu objectif. Dans La Turque, nous dessinons

les attitudes du cœur humain autour d'une fille, essayant de rendre les diverses faces de l'amour, mais quand nous allons à Naples, nous ne cherchons plus qu'à peindre la ville. Dans La Chanson de Naples comme dans La Belle-Enfant, les personnages, le drame n'existent que pour exprimer les cités. Ah ! cités remuantes, cités éclatantes sous l'azur ! Toute notre étude est subordonnée à cet objet. Beaucoup d'observations (1), des croquis nombreux, puis nous dessinons notre tableau, et commençons à peindre. Faire le portrait d'une ville ; portrait vivant, vrai et ressemblant. Du goût de la sensation pure, de la religion de l'instinct (religion commune à toute notre panthéiste génération), nous nous sommes haussé à l'œuvre d'art, objective, créée, vivant sa propre existence, au roman détaché de l'auteur, au roman qu'on pourrait comme un marbre poser sur un socle pour tourner autour. Or c'est le voyage qui nous a instruit : c'est

EUGÈNE MONTFORT

la Méditerranée, sa lumière, son mouvement, ses couleurs.

Voyage, dépaysement, évasion, la génération de 1895 a beaucoup pratiqué cela ; ceux qui n'ont pu partir ont toujours rêvé au départ. Les générations actuelles sont voyageuses aussi. L'un de ceux qui les aura le plus entraînées, c'est Valéry Larbaud, dont il sera plus loin parlé, et qui figure un pont entre les deux époques.

La Fantaisie.

Le voyage enlève à la vie quotidienne, morne et maussade. Un coup d'aile, tout disparaît, le passé s'évanouit. On s'élance vers le songe, vers l'inconnu,

vers l'avenir rose et vaporeux comme l'aurore. En route pour des réalités belles comme des rêves. Voilà le chemin de la Fantaisie. Si la génération de 1895 est riche en voyageurs, elle comprend aussi nombre de romanciers fantaisistes, d'écrivains qui, dans leur description de la vie et la composition de leurs personnages, ont introduit beaucoup de fantaisie; elle compte nombre de rêveurs.

Il est bon d'abord de noter que tous ces romanciers dans leur vingtième année étaient mêlés aux poètes, et poètes eux-mêmes pour la plupart. Les revues de l'époque résonnent de leurs vers. Ils fonnaient en province, àParis, des groupes où littérature et poésie se confondaient. A Toulouse un Viollis, un Delbousquet, qui écrira plus tard ces beaux romans :Le Mazareilh, L'Ecarteur, sont étroitement

(1) Voir pour la Chanson de Naples et les Noces folles « Naples et les Napolitains » dans En flânant de Messine à Cadix et pour la Turque : Montmartre et les Boulevards.

liés à Magre, à Marc Lafargue; ils rédigent ensemble L'Effort, écoutant la parole d'un maître : Émile Pouvillon, l'auteur admirable des Antibel, Pouvillon à qui Pol Neveux dédie Golo. Jaloux est l'ami de Gasquet, il collabore aux Mois Dorés, au Pays de France. Poètes et romanciers dans cette génération ne sont pas ennemis : ils se comprennent, ils parlent la même langue. C'est un romancier, Louis Bertrand, qui écrira la préface des Chants Séculaires de Joachim Gasquet. Et Gasquet s'essaiera dans le roman (Tu ne tueras point), comme Maurice Magre (La Tendre camarade, L'Appel de la Bête), ou Saint-Georges de Bouhélier (La Route noire). A Paris, la Revue naturiste réunit ainsi jeunes poètes et jeunes prosateurs. Charles-Louis Philippe, qui collabore à L'Enclos, est l'ami très cher des nouveaux poètes belges, d'Arthur Toisoul, d'Henri Vandeputte, de Georges Rency.

Les mêmes sentiments font donc palpiter toute cette jeunesse, l'animent.

Un seul souffle la gonfle. Elle vit dans une atmosphère particulière. Elle est exaltée, elle croit que s'ouvre une ère nouvelle, qu'un monde nouveau va naître de son généreux panthéisme.

Cet état lyrique de la jeunesse, de 1895 à 1900, éclaire, explique la fantaisie, le fond poétique qu'on rencontre chez beaucoup de romanciers de cette génération.

Je distingue d'ailleurs plusieurs groupes de fantaisistes, très différents les uns des autres. L'un qui d'abord vivait à Marseille, puis venu à Paris, qui se reforme autour d'Henri de Régnier, et dans lequel on peut remarquer Edmond Jaloux,

r rancis de Miomandre, Gilbert de Voisins, Albert Erlande. Un autre qui était très parisien, moins littérateur,

fréquentait le monde des journaux et les boulevards et ou je placerai Henri Duvernois, Ernest La Jeunesse, Henri Barbusse, puis deux écrivains fort dissemblables, mais auxquels le Quartier Latin confère une sorte de parenté : Jean de Tinan, P.-J. Toulet. Enfin, hors de cette classification, un peu arbitraire, si l'on veut, je nommerai fantaisistes ces isolés : un Louis Codet, un Pierre Villetard (La Maison des Sourires) et un Charles Derennes, poète qui sans y paraître attacher d'importance a écrit maints petits romans.

Edmond Jaloux, hantant les salons marseillais, désireux d'élégance, soucieux de dandysme, semble n'avoir été informé des tendances de sa génération que par Joachim Gasquet, qui défendait alors et répandait en Provence les idées naturistes. Sensible aux charmes symbolistes, il demeurait alors réfractaire aux

idées nouvelles. L'attitude hautaine d'Henri de Régnier le séduisait. D'autre part Francis de Miomandre, scn ami, vivait dans l'intimité de Camille Mauclair, héraut du symbolisme et l'influençait. Il était'd'ailleurs poète, poète avant d'être

EDMOND JALOUX, par Favory

romancier, et ses romans les plus séduisants, comme Fumées dans la Campagne, sont bien d'un poète. Il possède une sensibilité fine, un peu anglaise, une imagination vaporeuse, et c'est quand il s'y laisse aller qu'on mesure ses dons. Est-il né romancier ? On dirait qu'il l'est volontairement devenu. Un bon roman comme les Sangsues n'est pas personnel et ressemble à un exercice intelligent. Mais c'est une figure complexe que celle d'Edmond Jaloux, nonchalant plein de passion, paresseux laborieux, ambitieux conscient de la vanité de tout. Extrêmement cultivé, sa culture a pu nuire à son œuvre personnelle ; il semble l'avoir incomplètement assimilée, avoir subi successivement, simultanément parfois, diverses influences. Généralement il est trop littéraire, plus intéressé peut-être par la littérature que par la vie, attiré davantage par les livres que par les hommes, curieux de science psychologique plutôt que d'observation directe.

11 paraît se livrer avec dégoût à un métier qu'il n'aime guère, flatter le public en le méprisant, et fait penser qu'il se retire parfois dans une pièce secrète — comme le cabinet caché dans le mur de la maison de Michel-Ange — pour y être enfin lui-même, s'y adonner à l'art qu'il aime, rêver profondément, écrire pour lui seul le livre qu'il porte dans son cœur et dont il ne parle à personne.

La personnalité de Francis de Miomandre est plus apparente que celle d'Edmond Jaloux, Mais elle est plus s'mple, mieux définissable. C'est un fan-

taisiste charmant que tout porte à sourire, d'un sourire gracieux, sans méchanceté,

d'un sourire surpris, enfantin. Il déforme aimablement la vie, et, créant les personnages les plus baroques, les laisse vraisemblables. Le livre de Miomandre

que je préfère, c'est Le Veau d'Or et la Vache enragée, roman excellent où tous les types sont pittoresques et amusants sans outrances. L'humour léger, le romanesque un peu facile et la sentimentalité touchante de l'auteur d'Ecrit sur de l'Eau ont un ton quelque peu anglais. Je me demande si dans ce groupe de Marseille, Edmond Jaloux et Francis de Miomandre n'ont pas été influencés par leurs amis Albert Erlande, poète à ses débuts sous le nom de Branditnburg, et Gilbert de Voisins l'un et l'autre à demi anglais.

Gilbert de Voisins, (Le Bar de la Fourche) est un artiste dont les poèmes en prose plutôt que les romans montrent le raffinement. Quant à Albert Erlande, lyrique à l'ardente

imagination, il a écrit comme en se jouant des romans animés.

On pourrait rattacher Jean-Louis Vaudoyer à ce groupe, non qu'il soit Marseillais, mais il s'y agrégea lorsque ses membres installés à Paris entourèrent Henri de Régnier. Les premiers récits de 1\1. Vaudoyer, La Bien-aimée, La Maîtresse et l'Amie exhalaient un parfum

voluptueux original. Amateur d art élégant et distingué, dilettante et voyageur, l'auteur de L'Amour masqué adore l'Italie.

P.-J. Toulet, poète aux vers si adroits,

ALBERT ERLANDE, par Pierre Girieud

recherché, mais qui cherche et trouve, a peut-être exercé une influence sur M. Vaudoyer. Son esprit brillant, ses paradoxes, son amertume provocante, son léger sardonisme et sa raillerie étaient séduisants. La prose de ses romans (Mon Amie Nane, Le Voyage de don Quichotte, La jeune fille verte) est un régal très fin, elle en-

JEAN-LOUIS VAUDOYER

chante les lettrés. Il a été assis longtemps à la table de Moréas, au café Vachette,

il a aimé les bars et le Quartier Latin, ce qui me le fait rapprocher de Jean de .

JEAN DE TINAN, par Henry Bataille

Tinan, d'un talent bien différent, d'un barrésisme assez frivole (Penses-tu réussir?) mais qui, mort à vingt-trois ans, n'a pu donner sa mesure.

Il y a du parisianisme dans Tinan et dans Toulet. Dans M. de Comminges aussi. Dans Paul Léautaud. Nous en trouvons davantage encore et d'une autre sorte, dans Henri Duvernois, écrivain fécond, qui a écrit des centaines de nouvelles, a observé beaucoup de types, en a imaginé d'innombrables. Il les situe généralement dans un milieu moyen et leur prête des sentiments très ordinaires, mais sa fantaisie souriante le sauve de la platitude. Il a débuté par des

histoires ironiques (et spirituelles à la Capus, comme Le Mari de la Couturière, pour

s'élever au drame, au roman touffu et fort comme Faubourg Montmartre. Edgar fait comprendre l'épithète de romantique que lui a décernée M. Benjamin Crémieux (1).

Henri Duvernois a été très mêlé au monde des journaux. Ernest La Jeunesse, de même, qui fut un de nos derniers boulevardiers. Mais La Jeunesse, qui aimait passionnément les lettres et qui possédait le sens critique le plus sûr, n'était point né romancier. Son Inimitable

n est pas à imiter. Il ne se lit qu avec peine.

Henri Barbusse hantait aussi les rédactions. Il est déjà, dans l'Enfer, le visionnaire puissant que nous retrouverons plus tard. Enfin, je n'oublie pas

M. de Pawlowski, 1 original inventeur des Contes singidier» et de Polochon.

Duvernois a peint surtout des Parisiens. C'est une petite Parisienne, un

(') B. Crémieux : XXe Siècle.

franc moineau de Paris que Louis Codet nous montre dans ce roman délicieux : La Petite Chiquette. Louis Codet, tué dans les premiers mois de la guerre, n'était pas Parisien, et il n'appartenait à aucun groupe. Entouré seulement de quelques amis qui le chérissaient, il s'était formé lui-même, guidé par le goût le meilleur. S'il n'était pas Parisien, il était profondément et admirablement Français. Tout ce que renferme de tendre et de souriant le mot de Français, il le faisait comprendre. Toute la grâce, toute la mesure, tout l'esprit de chez nous, il les possédait. C'était un écrivain exquis, d'un art achevé, dont la perte sera toujours ressentie par ceux qui conservent le culte des ouvrages aisés et parfaits, fleurs d'une sensibilité sans tare et d'une intelligence harmonieuse.

Je tiens César Capéran pour son chef-d'œuvre. Mais aucun livre n'est plus aimable que la Rose du Jardin.

1910 à 1914 : Une vague de nouveaux Romanciers. Les romanciers dont je viens de parler étaient nés entre 1875 et 1880. Aux environs de 1910, on sent les frémissements d'une nouvelle couvée, une éclosion : les cadets de la génération tous nés entre 80 et 85. Ils s'affirmeront avec éclat en 1913. Au cours de ces pages, nous verrons ce qu'ils ont apporté de nouveau, comment ils ont complété l'apport de leurs aînés et préparé les voies à la génération suivante.

1909, Jean Giraudoux publie Provinciales ; 1910, Louis Pergaud : Goupil à M argot; ; 1911, Valéry Larbaud : Fermina Marquez ; 1912, Alexandre Arnoux : Didier Flaboche ; Jean-Richard Bloch : Le'vy ; mais c'est 1913 surtout qui est une grande année pour les nouveaux romanciers, 1913 où paraissent Jea i Barois, de Roger Martin du Gard,Le Grand Meaulnes d'Alain Fournier, Les Copains de Jules Romains, L'Enfant chargé de chaînes de François Mauriac, Le Manuscrit trouvé dans une île de Luc Durtain, Du côté de chez Swann, de Marcel Proust, La Maison Blanche de Léon Werth, Les Hasards de la Guerre de Jean Variot, les deux parties de Barnabooth de Valéry Larbaud, ouvrages suivis, au début de 1914, du Jésus la Caille, de Francis Carco et du Cabinet de Portraits d'Ernest Tisserand. Voici un ensemble de romans, d'ouvrages d'imagination, remarquables qui se groupe dans l'espace d'une seule année et témoigne, si je puis dire, de l'arrivée d'un contingent important de troupes fraîches sur le champ de bataille littéraire.

Au vrai, ces écrivains pour la plupart ne sont pas des débutants. Mais ou bien ils se sont essayés jusque-là dans un autre genre que le roman, ou bien ils ont travaillé longtemps sans rien publier ; ils ont mûri une œuvre. Tous sont

sortis de l'âge des tâtonnements, loin des ébauches de l'adolescence et de la première jeunesse. François Mauriac, Alexandre Arnoux ont publié plusieurs volumes de vers, Jules Romains a fondé une école littéraire, Léon Werth est déjà connu comme chroniqueur et polémiste, Roger Martin du Gard plusieurs années auparavant a donné un livre, Valéry Larbaud a fait en 1908 éditer la première partie de son Barnabooth.

Quant à Marcel Proust, s'il se trouve dans ce groupe de romanciers, c'est par un singulier anachronisme. Il est né bien des années avant eux tous. Mais son œuvre importante commence à paraître seulement en même temps que les leurs. On ne peut guère parler de lui avant 1913, et sa notoriété comme son

JEAN GIRAUDOUX

Influence date de cette année-là pour s'épanouir après la guerre.

Jean Giraudoux, Valéry Larbaud, Marcel Proust.

Les débuts de Jean Giraudoux étaient charmants. On retrouvait dans Provinciales (1909), puis dans l' Ecole des Indifférents, qui deux ans après suivit, des voix déjà connues, celle de Jules Renard, celle de Charles-Louis Philippe, mais mélangées et harmonisées selon un goût personnel.

M. Giraudoux disait, à la manière de Jules Renard : « Un moineau nous effleurait d'un vol déraisonnable et saccadé qui semblait tenir au ciel par une élastique...». Il écrivait, à peu près comme Charles-Louis Philippe : « Ma maladie appuyait sur

un point donné de mon corps ; ma convalescence, au contraire, m'entoure d'un manteau léger, ou bien elle me semble une force douce qui met tout à niveau dans mon corps étendu, qui distribue jusqu'à mes genoux la chaleur amassée, pendant deux mois, au cœur, et elle circule dans la plus petite de mes veines. »

Mais c'était un Philippe sans la naïveté, sans l'inexpérience et les hésitations qui font le charme de l'auteur de Croqnignole, et c'était un Jules Renard, moins sa mesure, son goût parfait. Bientôt ce qu'il y a de précieux dans CharlesLouis Philippe va se développer exagérément, tout envahir dans l'esprit trop délié de Giraudoux. Sa fantaisie se forcera ; on le sentira pédant, avec quelque chose de didactique, de professeur. Il deviendra superficiel et peu humain. Jules Renard s'arrêtait toujours juste à la limite. Giraudoux ne se souciera d'aucune limite. L'influence de Renard sera vite déformée. L'écrivain finira

par accumuler les images sans se soucier de leur justesse, sans se préoccuper d'un choix. Le brillant deviendra clinquant, et Giraudoux en arrivera à se parer de n'importe quelles images comme un sauvage qui indifféremment se pare de rondelles de fer blanc et de purs diamants. Ce délicieux écrivain finira par jouer un jeu de mandarin, fatigant, par jongler pour jongler et par user jusqu'à la corde tous ses procédés.

Jean Giraudoux, dans l' Ecole des Indifférents, se plaisait déjà à mettre en scène bien des variétés d'étrangers ; il se donnait l'air Européen, même l'air citoyen du monde, il prenait le ton voyageur. Ce cosmopolitisme, qui plus tard devait si vivement impressionner la génération suivante, c'est dans Valéry Larbaud qu'il s'épanouit. Larbaud a l'amour des voyages, il est infiniment curieux des âmes étrangères. Les symbolistes avaient fort contribué à introduire en France la connaissance des littératures d'importation. Dostoïewski, Ibsen, Nietzsche, Kipling avaient éveillé chez les lettrés un intérêt qui, se développant, finit par se transformer en une curiosité intense pour les êtres qui vivaient dans leurs livres, pour les âmes si différentes des nôtres qui y respiraient. Comme Dickens a donné jadis à beaucoup le besoin de Londres, la curiosité de Londres, Dostoïewski attirait violemment vers la Russie. Je crois que l'amour de l'Europe de Larbaud est d'une origine littéraire. Extrêmement cultivé, et possédant toutes sortes de cultures, polyglotte, les livres lui ont inspiré une curiosité profonde pour les hommes. Beaucoup d'écrivains de la génération de 1895 avaient éprouvé cette curiosité : que Philippe n'aurait-il pas donné pour pouvoir accomplir de grands voyages ! — mais il leur manquait la connaissance des langues étrangères et la fortune : ils demeurèrent ; Valéry Larbaud, lui, plus jeune, a réalisé totalement cette aspiration de ses aînés. Il voyagera comme ils auraient aimé voyager : transmettra aux générations suivantes leur goût nouveau pour les voyages, leur conception inédite du voyage. Son Barnabooth, un livre remarquable, vient éclairer celle-ci. Larbaud ne s'éloigne pas comme on s'évade : il ne voyagera pas comme Nau, qui partout semble chercher son indéfinissable patrie, et auquel ce qui d'abord importe, c'est la nature, c'est le charme d'un pays : les êtres, les habitants ne font en effet, pour John-Antoine Nau, que compléter la nature, que la prolonger. Il ne voyagera pas non plus comme les Tharaud qui ont des conceptions politiques, quelque chose à expliquer, à prouver, qui sont sous pouvoir de système, en puissance de doctrine, il voyage lui en curieux des âmes, en avide étudiant des êtres, en vrai cosmopolite. Tour à tour Espagnol, Russe, Anglais. S'il est curieux de la vie étrangère, c'est qu'il est curieux de la vie humaine, de l'âme humaine, des multiples façons de ressentir l'amour, les passions, c'est qu'il

demande à chacun son mot, et qu'il sait qu'étant homme il découvrira, il retrouvera en lui-même, tour à tour, un être espagnol, un être anglais pour vivre avec ses compatriotes, pour les comprendre, les deviner.

Ce qu'il y a de neuf encore dans Larbaud, c'est qu'avant l'avion, avant la T. S. F., avant l'automobile devenue universelle, avant la guerre grande mélangeuse de races, il a su rapetisser le monde. Ce sentiment de la petitesse du monde devenu commun chez les jeunes gens, grâce à tous les nouveaux engins de déplacements rapides qui leur en ont imposé la notion, Valéry Larbaud est un des premiers à l'avoir éprouvé et exprimé.

L'univers que Valéry Larbaud parcourt en tous sens pour l'interroger avec avidité, Marcel Proust lui tourne le dos délibérément. Il n'en a pas du tout la

MARCEL PROUST, par J.-E. Blanche

curiosité. Il reste en France, et en France à Paris, et à Paris, dans quelque salon, sauf l'été, où il villégiature, retrouvant là où il va la même société qu'à Paris. L'horizon de Marcel Proust est fort restreint, et son champ d'observation tout petit. Aussi ne se lasse-t-il pas de le creuser et recreuser, et en examine-t-il les moindres parcelles au microscope.

Du côté de chez Swann paraît en 1913. Le livre étonne et déjà séduit (1), mais reste le régal d'un petit nombre. Il faut laisser passer la guerre et arriver jusqu'au prix Goncourt de 1919, qui couronne A l'ombre des jeunes filles en fleurs et rend célèbre le nom de Proust, pour voir son œuvre se répandre et dégager son influence.

De cet écrivain on a dit qu'il était le créateur

d'une nouvelle psychologie, l'inventeur d'une nouvelle introspection, le découvreur d'un nouveau monde intérieur. D'autres ont émis l'opinion que ses livres étaient écrits d'après des rapports de domestiques avec lesquels il entretenait! d'étroites relations. La vérité, c'est qu'on y trouve des morceaux passionnants au milieu d'autres infiniment fastidieux. Marcel Proust est intarissable, parce qu'il est retourné à l'observation des primitifs. Si le plus grand art est le plus dépouillé, celui qui évoque le plus de choses avec le moins de mots., l'art de Proust est véritablement inférieur. Il est l'artiste qui ne choisit pas,

(1) Non sans soulever déjà les critiques que l'on reprendra plus tard, Paul Souday écrit : « Français et Latins, nous préférons un procédé plus synthétique. Il nous semble que ce gros volume de M. Marcel Proust n'est pas composé, et qu'il est aussi démesuré que chaotique, mais qu'il renferme des éléments précieux dont l'auteur aurait pu former un petit livre exquis ». Les livres du Temps.

/fiorTquelconque dans le fait de quitter son travail pour aller voir un ami et ' r leurer avec lui en apprenant la fausse nouvelle de l incendie du Louvre. ç j'en étais arrivé à Balbec, à trouver le plaisir de jouer avec des jeunes plies moins funeste à la vie spirituelle, à laquelle du moins il reste 1 Étranger, que l'amitié dont tout l'effort est de nous faire sacrifier la lipartie seule réelle et incommunicable (autrement que par le moyen ade l'art)/de nous-même, à un moi superficiel, qui, ne trouve pas comme 'autre ae joie enlui-même, mais trouve un attendrissement confus à se ctsentir soutenu sur des étais extérieurs, hospitalisé dans une individualité étrangère, où, heureux de la protection qu'on lui donne, il fait rayonner Î on bien-être en approbation et s'émerveille de qualités qu'il appellerait .défauts et chercherait à corriger chez soi-même. D'ailleurs les contempteurs de l'amitié peuvent, sans illusions et non sans remords, être les meilleurs amis du monde, de,même qu'un artiste portant en jlui un chef-d'œuvre et qui sent que son devoir serait de vivre pour traLvai!leajmalgré cela pour ne pas paraître ou risquer d'être égoïste, donne Isa vi pour une cause inutile, et la donne d'autant plus bravement que ( les raisons pour lesquelles il eût préféré ne pas la donner étaient des ' raisons désintéressées. Mais quelle que fût mon opinion sur l'amitié, même pour ne parler que du plaisir qu'elle me procurait^d'une qualité si > médiocre qu'elle ressemblait à quelque chose d'intermédiaire entre la itigue et l'ennui, il n'est breuvage si funeste qui ne puisse à certaines -heures devenir précieux et réconfortant en nous apportant le coup de fouet qui nous était nécessaire, la chaleur que nous ne pouvons pas trouver en nous-même.

J étais bien éloigné certes de vouloir demander à Saint-Loup comme je le désirais il y a une heure de me faire revoir des femmes de ivebelle, le sillage que laissait en moi le regret de Mme de Stermaria ne voulait pas être effacé si vite, mais au moment où je ne sentais plus dans mon cœur aucune raison de bonheur, Saint-Loup entrant, ce fut c m me une arrivée de bonté, de gaîté, de vie, qui étaient en dehors de moi sans doute mais s'offraient à moi, ne demandaient qu'à être à moi. ^ll ne comprit pas lui-même mon cri de reconnaissance et mes larmes d attendrissement. Qu'y a-t-il de plus paradoxalement affectueux d'ailleurs qu'un de ces amis — diplomate, explorateur, aVlateurAmdltalre comme l'était Saint-Loup, et qui, repartant le lendemain pour la cam pagne et de là pour Dieu sait où semblent faire tenir pour eux-mêmes, dans la soirée/qu'ils nous consacrent, une impression qu'on s'étonne de Fac-similé d'une épreuve d'imprimerie corrigée par MARCEL PROUST

celui qui veut dire tout (1). Or l'art, c'est choisir. On a publié jadis la traduction intégrale des œuvres de Tolstoï, la Guerre et la Paix en six volumes au lieu de trois, Anna Karénine en quatre volumes au lieu de deux. Cela n'est pas lisible : la minutie des descriptions est insupportable, Tolstoï ne passe rien, rien de ce qu'il faudrait passer. Ce grand romancier est barbare. La barbarie de l'observation du Russe pour les choses extérieures, Marcel Proust l'a transportée dans l'observation de la vie intérieure. De là des volumes entiers qu'on ne peut supporter que, comme le veut un de ses admirateurs, M. Bernard Fay, dans les temps infiniment inactifs et vides des convalescences. On ne peut nier la sorte de génie de Proust, mais il faut s'élever contre son art, contre sa négation de l'art. Un bavardage intarissable, qui de temps en temps contient autre chose que du bavardage, ne forme pas réellement, authentique et impérissable, un livre. En outre, ses personnages, le monde auquel il s'attache, est excessivement médiocre, il est ridicule (2). On ne peut dans la vie s'intéresser à de telles gens. Ils ne méritent qu'une satire sans pitié. Proust est snob, il a un goût incroyable pour le protocole mondain, et toutes ces choses infiniment petites apparaissent comme la préoccupation centrale d'un individu oisif, vaniteux, qui admire démesurément, désirant de toutes ses forces y pénétrer, une société restée à demi fermée pour lui (3).

Henri de Régnier a dit justement que l'œuvre de Marcel Proust est « une immense préparation à quelque chose, une gigantesque exposition du travail sous-jacent que chaque romancier réalise instinctivement avant que d'écrire...))( 4).

Les ouvrages de Proust semblent marquer l'extrême aboutissement et la fin du roman psychologique. Sa vogue qui a été considérable passera. Et l'on réduira ses livres si intolérablement compacts à une anthologie de leurs meilleurs morceaux, dont plusieurs sont admirables.

Plusieurs autres Romanciers d'avant 1914.

Nous l'avons dit, en ces années 13 et 14, nombre d'écrivains intéressants débutent dans le roman. Naturellement ils sont arrêtés par la guerre, et pour la

(') » C'est plus que de la psychologie au microscope ; c'est de la psychologie en pellicules de cinéma, où un pas, un geste se décomposent en vingt clichés. » Fernand Vanderem : Le Miroir des Lettres.

(2) » La faute en est aussi à Proust qui n'a pas su isoler la toute petite part d'éternité que La Bruyère aurait peut-être découverte chez les Swann et les Guermantes et qu'il aurait seule exposée à nos yeux. » Henry Charpentier, dans Les Marges.

(3) « Et puis, à force d'inventorier le détail, on perd la faculté de contempler l'ensemble et de dresser le bilan. Proust, chroniqueur inimitable du snobisme, n'a pas su en être le philosophe. » André Germain De Proust à Dada.

(1) Dans une interview de l'Eclair.

plupart ne développeront leur talent, ne connaîtront la réputation qu'après

celle-ci. Il faut hélas! mettre à part Alain Fournier, disparu en septembre 14 et Louis Pergaud, disparu en avril 15.

Alain Fournier est l'auteur d'un seul livre : Le Grand Meaulnes. Mais ce livre est d'un si poétique accent, il possède quelque chose de si vaporeux et de si rêveur, un ton si gracieux, tant de jeunesse et de distinction, que la perte de son auteur inspire les plus grands regrets. Louis Pergaud, lui, était râblé, rustique, chasseur et coureur de bois, et c'était un écrivain dru, un bon et sain observaleur des bêtes et des gens.

Dans Jean Barois, un roman

dialogué sur l'Affaire Dreyfus, Roger Martin du Gard tém o i g n a i t déjà de ce sérieux dans

1 observation et de cette force intellectuelle qu on devait retrouver beaucoup plus tard dans les Thibault. On rencontrait dans Mort de Quelqu'un, de Jules Romains, les dons incontestables, la personnalité accusée, mais un peu primaire, l'esprit au tour pédagogique, le talent raide et volontaire, mais d'une singulière vigueur, qu'on avait déjà remarqué dans ses drames et dans ses vers. François Mauriac,

dont les débuts de poète avaient intéressé Barrés, préludait à ses romans par quelques exercices délicats, sur son enfance et son adolescence. Jean Richard Bloch, dans son premier récit, Lévy, histoire d'un petit commerçant juif en province pendant l'affaire Dreyfus, avait montré un accent saisissant, une force amère, une sorte d'émotion condensée très puissante.

La guerre allait suspendre les travaux de ces nouveaux romanciers, ainsi

que le labeur du pittoresque Jean Variot, du vivant et ironique Léon Werth, de Francis Carco, dont le Jésus la Caille venait de révéler un artiste original, aigu

ERNEST TISSERAND

et souple, en même temps que le Cabinet de Portraits d'Ernest Tisserand avait montré un tempérament riche, d'âpre psychologue et de visionnaire.

La Guerre. Livres de Guerre.

Oui, La Guerre. La Guerre : un silence immense ; le fracas des armes, mais les hommes muets. Toute cette génération est partie.

A l'arrière, non mobilisés, ne restent plus que les vieux écrivains, les infirmes et les débiles. Ceux-ci se prodiguent dans les journaux, dans les revues qui paraissent encore. Il s'agit de « maintenir le moral du pays ». Le premier livre de guerre qui sort des presses, Gaspard, de René Benjamin,

chante dans le ton. C'est en 1915. La guerre sera longue, il faut parer à l'impa-

tience, au découragement. Gaspard est donc un joyeux poilu qui ne s'en fait pas, pour lui la guerre est une bonne partie de rigolade, il est réconfortant.

Mais le temps passe, les mois succèdent aux mois, on étouffe de plus en plus dans cette atmosphère de mensonge, la censure militaire fonctionne avec entrain. Elle arrête au passage tout ce qui ressemble au réel. Peu de choses se glissent à travers ses mailles. On est excédé par le bourrage de crânes. On est altéré de vérité, avide, enfin, d'un cri. Et le Feu paraît.

Le Feu était l'ouvrage d'un homme qui avait fait la guerre, pas en seconde ligne, ni à l'arrière, mais partageant l'affreuse misère des soldats dans les tranchées, dans la boue. Et il disait tout, il disait ce que c'était, en réalité, que la guerre. L'immonde saleté, les poux, l'enlisement dans la fange, l'épouvante, la souffrance, la mort sans gloire, l'assassinat. Il disait tout ce qu'on voulait cacher, tout ce qu'on s'efforçait constamment de déformer, de transfor-

GEORGES DUHAMEL, par Don.

mer, de transfigurer, et ce que chacun au fond de son cœur cependant savait. Il crevait et dégonflait le mensonge. Et la guerre, dans les tableaux de Barbusse,

était ce qu'elle est, quelque chose de honteux et d'ignoble, l'opprobre et le

déshonneur de l'espèce humaine. Et dans toute l'œuvre circulait une sourde et profonde indignation, l'accent était humain, les évocations dressées avec la force et l'élan lyrique d'un poète.

On attendait ce livre. Son horreur même était un soulagement. Tout un peuple se jeta sur le Feu.

La brèche ouverte, Georges Duhamel y passa (La Vie des Martyrs). Le ton de M. Duhamel était bien différent de celui de Barbusse, peut-être plus objectif. Attaché au service de santé, c'est surtout dans les hôpitaux qu'il avait observé les soldats. Il s'était penché sur la pauvre chair sanglante, sur les misérables corps broyés. Il avait vu toutes ces faces crispées par la souffrance. Il avait longuement respiré l'odeur du chloroforme et de l'éther. Il avait ressenti une profonde, une amère pitié. Et sa réprobation de la

HENRI BARBUSSE

Autographe d'HENRi BARBUSSE

guerre, pour être moins éclatante que celle d'Henri Barbusse, n'était pas moins

IZOI,AN-i) DORGELÈS

forte.

Puis du temps passe encore. L'armistice. La Guerre déjà s'éloigne ; déjà la voilà du passé. Les souffrances endurées commencent à s'estomper, à perdre de leur âcreté : il y a eu des bons moments aussi. On s'en souvient, une moyenne s'établit. Il y a place pour une vision vraie entre Gaspard et Le Feu. Et ce sont

les Croix de bois de Roland Dorgelès, livre modéré, sans grossisse-

ment, et qui pour la majorité des contemporains, demeurera sans doute

PIERRE CHAÎNE

semblable au souvenir qu'ils conservent de la guerre.

Le Cabaret d'Alexandre Arnoux apporte de la guerre une vision sincère et artiste. Les Mémoires d'un Rat de Pierre Chaîne sont d'une observation très spirituelle. Et il ne faut

pas omettre de citer, pour la guerre sur mer, L'Odyssée du Transport torpillé de Maurice Larrouy.

Après la Guerre.

A la fin de la Guerre un roman paraît que le public accueille avec enthousiasme. C'est Kœmgsmark, de Pierre Bcncît. Enfin voici un auteur qui amuse, dont les histoires tiennent éveillé, qui sait distraire son lecteur de la funèbre réalité. Il l'enlève à

MAURICE LARROUY

ses soucis, à ses chagrins. Il conte, et nous l'écoutons comme des enfants. Pierre Benoît a du mouvement, du brio, ses romans sont bien agencés, il en ménage

habilement les péripéties. Après Kœnigsmark, L'Atlantide (1919), qui conquiert les plus récalcitrants ; en 1920 Pour don Carlos.

Ce dernier roman est nettement cinématographique. Il justifie la critique

LOUIS CHADOURNE

de M. Lièvre qui estime la psychologie rudimentaire des personnages de Pierre Benoît analogue à celle des héros de « cinéromans » (1). D'ailleurs « il est incapable d'animer des personnages vivants, humains. Tous ses héros sont des fantoches purement conventionnels » dit M. Benjamin Crémieux (2) qui reprochera encore à l'auteur de Kœnigsmark de ne pas croire à ses inventions, d'ignorer le feu de l'inspiration, de travailler à froid sur une table couverte de fiches, d'être essentiellement un universitaire condamné à voir à jamais la réalité à travers les livres. M. Souday n'est guère

PIERRE BENOIT

plus favorable. Critiques sévères, à côté desquelles il est juste d'inscrire l'opinion de Fernand Vanderem : « Nous avons là un des tempéraments de romanciers les plus originaux et les plus luxuriants qui se soient révélés depuis longtemps (3) »,

et de rappeler que Kœnigsmark fut véritablement une sorte de coup de foudre.

A la suite de Pierre Benoît, de nombreux écrivains jeunes se lancent dans le roman d'aventures. Mais aucun, malgré leurs talents, n'y rencontre de triomphes comparables aux siens. Je cite Louis Chadourne (Le Maître du Navire) d'une imagination singulièrement attirante, Gérard Bauer (Sous les Mers), René Bizet, André Eilly, critique qui parfois se délasse en contant. André Salmon, coloré; sensible,

ANDRÉ SALMON

paradoxal et inquiétant dans la Négresse dit Sacré-Cœur, enfin Pierre Mac Orlan qui, ayant débuté avant la guerre comme humoriste, est

peu à peu devenu l'un des meilleurs parmi les écrivains nouveaux, Mac Orlan avec

(') Pierre Lièvre : Esquisses critiques.

(-) Benjamin Crémieux : XXC Siècle.

(3 ) Le Miroir des Lettres.

Le Chant de l'équipage, L'Etoile matutine, Le Nègre Léonard, qui témoignent d'une curieuse imagination très littéraire. Avant 1914, d'ailleurs, un romancier

André MAUROIS

qu'on a pu appeler notre Wells français (R. de Souza), avait déjà acquis une sorte de maîtrise dans la composition des romans d'imagination fantastique, c'est Maurice Renard, l'auteur du Docteur Lerne, sous-dieu. Pour conquérir la grande notoriété, sans doute lui a-t-il manqué d'apparaître après la Guerre, au moment où le public ressentait un si impérieux besoin d'oublier...

A côté de cette poussée de romans d'aventures et d'imagination, les écrivains dont les débuts avaient été si brillants aux environs de 1913, reprenaient leur labeur interrompu. François Mauriac pu-

bliait La Chair et le Sang, le plus original de ses livres, le plus riche et

le plus aigu, Francis Carco (Les Innocents) affirmait dans un genre équivoque et savoureux, sa souveraineté sur un territoire bien. à lui. Léon Werth publiait Clavel, Ernest Tisserand ses Contes de la Popote. Edouard Schneider (L'Immaculée, Ariane, ma Sœur), montrait ses dons pour le roman d'idées, son goût pour les milieux exceptionnels. Enfin deux écrivains orientaux d'expression française, MM. Adès et Josipovici publiaient un roman remarquable Goha le Simple, pour lequel Octave Mirbeau marquait de l'admiration, tandis que M. André Maurois, avec les Silences du Docteur Bramble, révélait un talent fin, mesuré, ironique, et de la plus rare qualité.

JEAN DE GOURMONT

Ainsi passent les mois, entre l'armistice et l'année 1920. La vie littéraire a repris peu à peu sa grande activité. Une nouvelle génération s'apprête à s'élancer.

De la précédente, va-t-elle tenir un ardent amour de la vie, une sensibilité frémissante, de la raison aussi ? Et la guerre aura-t-elle ajouté aux cadets coup d'œil et sang froid, les aura-t-elle inclinés à suivre leurs aînés dans la belle

PIERRE VILLETARD

voie réaliste et classique ? Ou bien le détraquement général qu'a déterminé cet ébranlement formidable, l'immense incertitude de l'époque poussera-t-elle la jeunesse inconnue à un lyrisme désespéré, à quelque inédit romantisme ? Nous nous trouvons au bord d'un temps nouveau. Attendons. C'est après 1920 que tout se décidera.

Pour nous, parvenu à la fin d'une époque, nous nous arrêtons, avec le regret d'avoir — limité par la place et submergé par l'avalanche des talents — été

CLAUDE ANET

souvent contraint de parler à peine, de citer bien trop brièvement nombre de très bons romanciers. Encore n'avons-nous pas nommé un Claude Anet, un Pierre Level, un Marcel Berger, un Marc Elder, un t'Sterstevens, un

Machard, un Robert Dieudonné !

C'est un très vaste ouvrage qui conviendrait pour étudier, dans cette période qui va de 1895 à 1920, les romanciers. Ils foisonnent et sont originaux. A propos du peintre La Tour, Barrès un jour a écrit : « Il se préoccupe des pensées et des affections de l'âme, car il voit combien elles modifient les physionomies, mais il n'a pas l'amour de l'âme ; il ne s'émeut pas des passions qu'il épie... » Les romanciers de cet âge ont eu pour la plupart l'amour de l'âme, ils se sont émus des passions qu'ils épiaient. L'art n'a pas été pour

ALFRED MACHARD

eux un divertissement de mandarin. Faire soupirer, rire, rêver, pleurer, cela demande une observation de soi-même et des autres inouïe, passionnée et

incessante, un sentiment de la vie aigu à en être douloureux. Ils ont éprouvé ce sentiment. Plus qu'à aucune autre époque, ils se sont incorporés à leurs personnages, ils ont voulu se confondre avec eux, ils ont su être à la fois objectifs et subjectifs.

Il faut souhaiter aux nouveaux romanciers de sentir la même passion pour leur art, mais ils se pressent déjà, ils foisonnent! Voici un Jacques Chardonne, un Louis Hémon, un Lucien Fabre, un Paul Morand, un Lacretelle, tant d'autres que la date à laquelle finit cette histoire m'interdit d'analyser. Si peu d'années depuis 1920, et déjà de si beaux noms nouveaux!... En vérité, notre roman français détient une vertu, possède des richesses inépuisables!

BIBLIOGRAPHIE DU ROMAN

PAR

PIERRE LEGUAY

AVERTISSEMENT. — Dan3 celle bibliographie, qui est une bibliographie choisie et non pa3 du tout complète, ne figurent, sauf erreur, ni les romanciers étrangers de langue française ni les romancières. Des renseignements abondants ont été fournis sur ce3 deux catégories d'écrioains en d'autres endroits de cet ouvrage.

Les romans de chaque auteur sont classés à son nom dans l'ordre alphabétique des titres, sans qu'il ait été tenu compte des articles le, la, les.

Celte bibliographie ne comprend aucun ouvrage antérieur au I" janvier 1895 ni postérieur au 31 décembre 1920.

ABBES (Comte Paul d'), né en 1867. LES BATELEURS. JEAN-GABRIEL NORÈS, 06.

LA FÊTE DE VIE, 99.

LUXURIA, 02.

L'OMBRE DES VOÛTES, 00.

TIMANDRA, COURTISANE D'ATHÈNES, 08.

UN DE NOUS, 96.

ACKER (Paul), 1874-1915.

L'AMIE PERDUE. M. BARBANOT ASSASSIN, 09. LA CLASSE, roman militaire, (s. d.).

LES DEMOISELLES BERTRAM, 14.

LE DÉSIR DE VIVRE, 07.

LES DEUX AMOURS, 14..

LES DEUX CAHIERS, 12.

DISPENSÉ DE L'ARTICLE 23, 98.

ENTRE DEUX RIVES, 17.

LES EXILÉS, II.

L'OISEAU VAINQUEUR, 17.

LA PETITE MADAME DE THIANGES, 06.

PETITES AMES, 01.

LE SOLDAT BERNARD, 10.

UN AMANT DE CŒUR, 03.

UN MARI SANS FEMME, 02.

UNE AÏEULE CONTAIT, 09.

ADAM (Paul), 1862-1920.

L'ANNÉE DE CLARISSE, 97.

Au SOLEIL DE JUILLET, 1829-1830. (Le Temps et la vie), 03.

BASILE ET SOPHIA, 00.

LA BATAILLE D'UHDE, 97.

LES CŒURS NOUVEAUX, 96.

COMBATS, 05.

L'ENFANT D'AUSTERLITZ. (Le Temps et la vie), 02. LES FEUX DU SABBAT, 07.

LA FORCE. (Le Temps et la vie), 99.

LA FORCE DU MAL, 96.

IRÈNE ET LES EUNUQUES, 07.

JEUNESSE ET AMOUR DE MANUEL HÉRICOURT, 13. LETTRES DE MALAISIE, 98.

LE LION D'ARRAS. (Le Temps et la vie), 20.

LES LIONS, 06.

LE MYSTÈRE DES FOULES, 95.

LE SERPENT NOIR, 05.

STÉPHANIE, 13.

LA RUSE, 1827-1828. (Le Temps et la vie), 03. LES TENTATIVES PASSIONNÉES, 98.

LE TROUPEAU DE CLARISSE, 04.

LE TRUST, 13.

LA VILLE INCONNUE, II.

ADERER (Adolphe), 1855-1923. AMOURS DE PARIS, 12.

LE DRAPEAU OU LA FOI, 09.

L'INÉVITABLE AMOUR, 04.

UNE GRANDE DAME AIMA..., 06.

LE VŒU, 98.

AD ÈS (Albert), né en 1893.

LE CHEVALIER D'ATHIS (Sous le pseudonyme d'Olivier Theix), 13.

LES INQUIETS (id.), 14.

LE LIVRE DE GOHA LE SIMPLE (avec M. Albert Josipovici), 20.

AEGERTER (Emmanuel).

LA CHIMÈRE DANS LE PARC, 14.

AICARD (Jean), 1848-1921.

L'AME D'UN ENFANT, 98.

ARLETTE DES MAYONS, roman de la terre et de l'école, 17. BENJAMINE, 06.

DIAMANT NOIR, 95.

L'ÉTÉ A L'OMBRE, 95.

LE FAMEUX CHEVALIER GASPARD DE BESSE, ses dernièrex aventures, 19.

L'ILLUSTRE MAURIN, 08.

MAURIN DES MAURES, 08.

MÉLITA, 99.

NOTRE-DAME D'AMOUR, 96.

TATA, 01.

UN BANDIT A LA FRANÇAISE. GASPARD DE BESSE, raconté aux poilus de France, 19.

AJALBERT (Jean), né en 1863.

BAS DE SOIE ET PIEDS NUS, 07.

CELLES QUI PASSENT, 98.

MAITRE LACOMBASSE, nouvelle, 04.

SAO VAN DI, mœurs du Laos, 05.

SOUS LE SABRE, 98.

LA TOURNÉE, scènes de la vie de théâtre, 01.

ALAIN-FOURNIER, 1886-1914.

LE GRAND MEAULNES, 13.

ALBALAT (Antoine), né en 1856. L'IMPOSSIBLE PARDON, 05.

MARIE. PREMIER AMOUR, 97.

UNE FLEUR DES TOMBES, histoires d'amour, 96.

ALEXIS (Paul), 1851-1901.

LA COMTESSE. 13 SYMBOLES. QUELQUES ORIGINAUX, 97. VALLOBRA, 01.

ALLAIS (Alphonse), 1854-1905. L'AFFAIRE BLAIREAU, 99.

AMOURS, DÉLICES ET ORGUES, 98.

LE BEC EN L'AIR, 97.

DANS LA PEAU D'UN AUTRE, mystère parisien de réincarnation normande (avec la coll. de Jehan Soudan), 07. DEUX ET DEUX FONT CINQ (2 + 2 =='-0 5), 95.

NE NOUS FRAPPONS PAS, 00.

POUR CAUSE DE FIN DE BAIL, 99.

ON N'EST PAS DES BŒUFS, 96.

ALMÉRAS (Henri d'), né en 1861.

ALMA MATER, le roman d'un évadé, mœurs universitaires, 03.

LE CITOYEN MACHAVOINE, député, roman de mœurs démocratiques, 03.

LES DÉPAREILLÉES, 13.

LES SEPT MARIS DE SUZANNE, 01.

ANET (Claude), né en 1868. Pseudonyme de M. Jean SCHOPFER.

ARIANE, JEUNE FILLE RUSSE, 20.

LES BERGERIES, 03.

PETITE VILLE, 01.

ARÈNE (Paul), 1843-1896.

CONTES CHOISIS, 96.

FRIQUETTES ET FRIQUETS, 97.

LE MIDI BOUGE, 95.

LE SECRET DE POLICHINELLE, 97.

ARENNES ( J .-Ad.).

LES PLUS FAIBLES SONT LES PLUS FORTS, 14.

ARNAC (Marcel), né en 1886.

DÉFENSE DE RIRE, (s. d.).

DÉSOPILANTES AVENTURES DE TROUILLE, DÉTECTIVE, 18. EXPLOITS SPORTIFS ET CORDANTS D'ISIDORE FLAPI, athlète complet, 17.

LE SIRE DE REBIDAINE, 20.

ARNOUX (Alexandre), né en 1884. ABISAG, OU L'EGLISE TRANSPORTÉE PAR LA FOI, 18.

LE CABARET, 19.

DIDIER FLABOCHE, 12.

INDICE 33. 20.

ARTUS (Louis), né en 1870. CHRONIQUE DE SAINT-LÉONARD. LA MAISON DU FOU, 18. LA MAISON DU SAGE (Histoire d'un crime), 20.

AUDIBERT (Marcel).

PILLERAUD, 12.

AURIOL (Georges), né en 1863. A LA FAÇON DE BARBARI, 99.

LE CHAPEAU SUR L'OREILLE, 97.

LA CHARRUE AVANT LES BŒUFS, 00. CONTEZ-NOUS ÇA! 05.

HANNETON VOLE! 96.

L'HOTELLERIE DU TEMPS PERDU, 06.

J'AI TUÉ MA BONNE, 95.

LA LUCARNE. IMAGES, 14.

MA CHEMISE BRULE 96.

SOIXANTE A L'HEURE, 09.

LE TOUR DU CADRAN, 13.

AUTIN (Albert), né en 1883. BOULARD ET NÉNETTE, 10.

LA MAISON EN DEUIL, 19.

AVESNES, né en 1880. Pseudonyme de M. le Comte DE BLOIS.

CONTES POUR LIRE AU CRÉPUSCULE, 08. L'ILE HEUREUSE, 20.

LA VOCATION (S. d.).

BACHELIN (Henri), né en 1879. LE BÉLIER, LA BREBIS ET LE MOUTON, 20. L'ECLAIRCIE, 18.

L'HÉRITAGE, 14.

JULIETTE LA JOLIE, 12.

LES MANIGANTS, 07.

PAS COMME LES AUTRES, 06.

LE PETIT, ZO.

LES ROBES NOIRS, 20.

LE SERVITEUR, 19.

Sous D'HUMBLES TOITS, 13.

LE VILLAGE, 19.

BAILLY (Auguste), né en 1878. LES CHAINES DU PASSÉ, 13.

DEUX AMIS. LE STRADIVARIUS, 98.

LA FOI JURÉE, 14.

LE GROS LOT. LE LINGOT D'ARGENT, 99. LES PRÉDESTINÉS, 10.

LA TROUPE SANS RIVALE, 10.

YVES DE KERLATTE, 00.

BARBUSSE (Henri), né en 1874. CLARTÉ, 19.

L'ENFER, 08.

LE FEU, JOURNAL D'UNE ESCOUADE, 17. Nous AUTRES, 14.

LES SUPPLIANTS, 03.

BARE (Marcel de).

ÉDUCATION DE MAITRESSE, 02.

LUCETTE FIGURANTE, 19.

LA MAITRESSE INSOUMISE, 18.

BARRACAND (Léon), né en 1844. L'ADORATION, 05.

MARIAGE MYSTIQUE, 95.

ROBERTE, 99.

UN BARBARE, 96.

UN GRAND AMOUR, 98.

BARRANX (Serge), né en 1867.

L'ABBÉ RAMEL, LE PRÊTRE DE DEMAIN, 07.

ELLE GARDAIT LE FOYER, 12.

FACE A LA VIE, 08.

MIETTES DE VIE, 05.

NOTRE FILLE L'ARTISTE, 06.

PAR LE TRAVAIL, 04.

POUR LE FOYER, (s. d.).

LA SOMBRE ROUTE, 10.

LES RUINES, 05.

LA VOLONTÉ DE VIVRE, 07

BARRÈS (Maurice), 1862-1923.

Au SERVICE DE L'ALLEMAGNE. (Les Bastionsdel'Est), 05. L'APPEL AU SOLDAT. (Le Roman de l'énergie nationale), 00.

COLETTE BAUDOCHE, histoire d'un jeune fille de Metz. (Les Bastions de l'Est), 09.

LA COLLINE INSPIRÉE, 13.

LES DÉRACINÉS (Le Roman de l'énergie nationale), 97. LEURS FIGURES, (id.), 02.

UN AMATEUR D'AMES, 99.

BARRIÈRE (Marcel), né en 1860.

LA DERNIÈRE ÉPOPÉE : LE MONDE NOIR, roman sur l'avenir des sociétés humaines, 09.

LA DERNIÈRE ÉPOPÉE : II. LA NOUVELLE EUROPE, antéhistoire de la dernière guerre, 11.

LE NOUVEAU DON JUAN : I. L'Éducation d'un contemporain. - II. Le Roman de l'ambition. - III. Les Ruines de l'Amour, 00.

SAINT-ANGE D'A\*., histoire d'un amour élégiaque sous la Restauration (1824-1826), 14.

BARRUCAND (Victor), né en 1866.

ADILÉ SULTANE, II. (En collaboration avec une circassienne).

AVEC LE FEU, 00.

BATILLIAT (Marcel), né . en 1871.

LA BEAUTÉ, 00.

CHAIR MYSTIQUE, 97.

LA JOIE, 05.

LA LIBERTÉ, 12.

LA VENDÉE AUX GENÊTS, 08. VERSAILLES-AUX-FANTOMES, 02.

BAVER (Gérard), né en 1888.

Sous LES MERS, 19.

BAUËR (Henry), né en 1852.

DE LA VIE ET DU RÊVE, 96.

BAUMANN (Emile), né en 1868. LE BAPTÊME DE PAULINE ARDEL, 13.

LE FER SUR L'ENCLUME, 20.

LA FOSSE AUX LIONS, II.

L'IMMOLÉ, 08.

BAZIN (René), né en 1853.

LA BARRIÈRE, 10.

LE BLÉ QUI LÈVE, 07.

CONTES DE BONNE PERRETTE, 98.

CROQUIS DE FRANCE ET D'ORIENT, 99. DAVIDÉE BIROT, 12.

DE TOUTE SON AME, 97.

DONATIENNE, 03.

GINGOLPH L'ABANDONNÉ, 14.

HISTOIRE DE PAUVRES GENS. Il LE GUIDE DE L'EMPEREUR, 01.

L'ISOLÉE, 05.

LE MARIAGE DE Mlle GIMEL, dactylographe, 09. MÉMOIRES D'UNE VIEILLE FILLE, 08.

LES NOF.LI.ET, 06.

LES NOUVEAUX OBERLÉ, 19.

LES OBERLÉ, 01.

RÉCITS DE LA PLAINE ET DE LA MONTAGNE, 03; STÉPHANETTE, 97.

LA TERRE QUI MEURT, 99.

BEAUBOURG (Maurice), né en 1861. LA CRISE DE MADAME DUDRAGON, 03. DIEU OU PAS DIEU, 06.

LES JOUEURS DE BOULES DE SAINT-MANDÉ, 99. LA RUE AMOUREUSE, 00.

LA SAISON AU BOIS DE BOULOGNE, 96.

BEAUME (Georges), né en 1861. LES AMOUREUX, 95.

L'ATTACHE, 06.

LE BONHEUR DE SIMONE, I I .

LA BOURRASQUE, 06.

CORBEILLE D'OR, 95.

LES DEUX RIVALES, 00.

EN ALSACE, 20.

HEUREUX AVRIL, 14.

JACINTHE, 02.

JOURS DE GLOIRE, 15.

MADEMOISELLE CÉCILE, 08.

LE MAUDIT, 01.

MONSIEUR LE DÉPUTÉ, 09.

LA NUIT DE MAGUELONNE, 01.

PAULINE OU LES AMOURS D'UNE FILLE DE FERME, 01 LA PETITE PRINCESSE, 04.

PETITE VÉNUS, 02.

PERRETTE, 97.

POUR LA VIE ET POUR L'AMOUR, 07.

LE PRÉ DE L'AMOUR, 03.

LES QurSSERA, 98.

LES ROBINSONS DE PARIS, 01.

ROSIÈRE ET MOI, 96.

LA RUE SAINT-JEAN ET LE MOULIN, 97. SAINTE-NITOUCHE, 01.

TERRE NATALE, 13.

LES TROIS APÔTRES, 08.

TROTTIN DE PARIS, 07.

LES VENDANGES, 95.

BEAUNIER (André), né en 1869. L'AMOUR ET LE SECRET, 20.

LES DUPONT-LETERRIER, histoire d'une famille pendant l'Affaire, 00.

LA FILLE DE POLICHINELLE, 09.

L'HOMME QUI A PERDU SON MOI, 12.

PICRATE ET SIMÉON, 04.

LA RÉVOLTE, 14.

LE ROI TOBOL, 05.

LE SOURIRE D'ATHÉNA, II.

LES SOUVENIRS D'UN PEINTRE, 06.

LES 3 LEGRAND, OU LE DANGER DE LA LITTÉRATURE, 03.

BEAUPLAN (Robert de), né en 1882. LA JEUNESSE DE CHARLES-MARIE, 09.

BEHAINE (René).

LA CONQUÊTE DE LA VIE, 99.

HISTOIRE D'UNE SOCIÉTÉ. ALFRED VARAMBAUD, 04. HISTOIRE D'UNE SOCIÉTÉ. LES SURVIVANTS, 14.

SI JEUNESSE SAVAIT..., 19.

BENDA (Julien), né en 1867.

DIALOGUE D'ELEUTHÈRE, II.

L'ORDINATION, 1911-1912.

BENJAMIN (René), né en 1885.

ANGLAIS EN GUERRE. LE MAJOR PIPE ET SON PÈRE, 17. GRANDGOUJON, 18.

MADAME BONHEUR, 09.

LES SOLDATS DE LA GUERRE. GASPARD, 15.

BÉRAUD (Henri), né en 1885.

LA BONNE TAVERNE, mythistoire du vieux Lyon, 05.

BENOIT (Pierre).

L'ATLANTIDE, 19.

KŒNIGSMARK, 18.

POUR DON CARLOS, 20.

BÉRENGER (Henry), né en 1867.

LA PROIE, 97.

BERGER (Marcel), né en 1885.

LA DERNIÈRE CROISADE, 20.

L'HOMME ENCHAÎNÉ, 20.

HORS L'AMOUR, I I .

JEAN DARBOISE, AUXILIAIRE, 17.

MAIS VIVRE 1 roman du dépôt, 17.

LE MIRACLE DU FEU, 16.

SAR-HAMALAHAH-SAR, 20. (En coll. avec Maud Berger). UNE ARRESTATION PARAIT IMMINENTE..., 17.

BERNARD (Jean-Jacques), né en 1888. LES ENFANTS JOUENT, 19.

L'ÉPICIER, (s. d.).

BERNARD (Tristan), né en 1866. AMANTS ET VOLEURS, 05.

CONTES DE PANTRUCHE ET D'AILLEURS, 97.

DEUX AMATEURS DE FEMMES, 08.

MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME RANGÉ, 99.

NICOLAS BERGÈRE, joies et déconvenues d'un jeune boxeur. 11.

SECRETS D'ETAT, 08.

Sous TOUTES RÉSERVES, 98.

SUR LES GRANDS CHEMINS, II.

LE TAXI FANTOME, 20.

UN MARI PACIFIQUE, 01.

LES VEILLÉES DU CHAUFFEUR, 09.

BERSAUCOURT (Albert de), né en 1883. AU DELA DU CŒUR, 07.

BERTRAND (Adrien), né en 1888. L'APPEL DU SOL, 17.

L'ILLUSION DU PRÉFET MUCIUS, conte de l'an 80 de N.-S. J.-C., 17.

L'ORAGE SUR LE JARDIN DE CANDIDE, 17.

BERTRAND (Louis), né en 1866. LES BAINS DE PHALÈRE (s. d.).

LA CINA, 01.

LA CONCESSION DE MADAME PETITGAND, 12. L'INFANTE, 20.

L'INVASION, 07.

MADEMOISELLE DE JESSINCOURT, 17,

PÉPÈTE LE BIEN-AIMÉ, 04.

LE RIVAL DE DON JUAN, 03.

LE SANG DES RACES, 99.

SAN GUIS MARTYRUM, 18.

BIDOU (Henry), né en 1873.

MARIE DE SAINTE-HEUREUSE, 12.

BILLY (André), né en 1882. BARABOUR, OU L'HARMONIE UNIVERSELLE, 20. BÉNONI, mœurs d'église, 07.

LA DÉRIVE, 09.

LA MALABÉE, 17.

BINET-VALMER, né en 1875.

LE CŒUR EN DÉSORDRE, 12.

LA CRÉATURE, 13.

LE GAMIN TENDRE, 01.

L'HOMME DÉPOUILLÉ, 17.

LUCIEN, 10.

LE MENDIANT MAGNIFIQUE, 19.

LES MÉTÈQUES, 07.

NOTRE PAUVRE AMOUR, II.

LA PASSION, 14.

LE PLAISIR, 12.

LE SPHYNX DE PLATRE, 00.

BIRABEAU (André).

ANNETTE ET SON AMÉRICAIN, 19.

LE BÉBÉ BARBU, 20.

L'HOMME AUX TROIS PEAUX, 19. (En collaboration avec Pierre de Labatut).

BIZET (René), né en 1887.

PEINES DE RIEN, 19.

BLOCH (Jean-Richard), né en 1884. LÉVY. PREMIER LIVRE DE CONTES, 12.

ET Cie, 18.

Bois (Jules), né en 1870.

L'AMOUR DOUX ET CRUEL, 13.

LA DOULEUR D'AIMER, 96.

L'ÉTERNEL RETOUR, 14.

LA FEMME INQUIÈTE, 97.

LE MYSTÈRE ET LA VOLUPTÉ, 01.

LE NOUVEAU FAUBLAS, 08.

UNE NOUVELLE DOULEUR, 08.

LE VAISSEAU DES CARESSES, 08.

BOISSIÈRE (Albert), né en 1866. AIMÉE, OU LA JEUNE FILLE A MARIER, 09.

LES CHIENS DE FAÏENCE, 02.

CLARA BILL, DANSEUSE, 06.

LA CRINOLINE ENCHANTÉE, 13. L'EXTRAVAGANTTEDDY DE LA CROIX-ROUGE ANGLAISES 7. L'HOMME SANS FIGURE, 09.

LE JEU DE FLÈCHES, 12.

JOIES CONJUGALES, 05.

JOLIE, 06.

LES MAGLOIRES, mœurs rustiques, 99.

M. DUPLESSIS, VEUF, 01.

LE SCANDALE DE LA RUE BOISSIÈRE, 07.

LA TRAGIQUE AVENTURE DU MIMI PROPERCE, 10. LES TRIBUTAIRES, 03.

LES TROIS FLEURONS DE LA COURONNE, 00.

UN CRIME A ÉTÉ COMMIS, 08.

UNE GARCE, mœurs de grèves, 00.

LA VIE MALHEUREUSE DE L'HEUREUX STEVENSON (s. d.). Z... LE TUEUR A LA CORDE, 10.

BONDY (François de), né en 1875. CONSTANCE DANS LES CIEUX, 13.

LE MOQUEUR? 09.

BONMARIAGE (Sylvain), né en 1887. A L'OMBRE DES GRANDES AILES, 13.

ATTITUDES, 09.

LES CAPRICES DU MAITRE, 14.

BONNETAIN (Paul), 1858-1899. L'IMPASSE, 98.

BONNIÈRES (Robert de), 1850-1905. LORD HYLAND, histoire véritable, 95.

BORDEAUX (Henry), né en 1870. L'AMOUR EN FUITE. LE PAON BLANC. AMOURS INACHEVÉS, 14.

ANNETTE ET PHILIBERT, OU LA NOUVELLE CROISADE DES ENFANTS, 14.

LE CARNET D'UN STAGIAIRE, II.

LA CROISÉE DES CHEMINS, 09.

L'ECRAN BRISÉ. LA MAISON MAUDITE. LA JEUNE FILLE AUX OISEAUX. LA VISIONNAIRE, 07.

JEANNE MICHELIN, chronique du XVIIIe siècle..., 12. LE LAC NOIR, 04.

LA MAISON, 13.

MARIE-LOUISE OU LES DEUX SŒURS, 20.

LA NEIGE SUR LES PAS, 12.

LE PAYS NATAL, 00.

LA PETITE MADEMOISELLE, 05.

LA PEUR DE VIVRE, 02.

LA ROBE DE LAINE, 10.

LES ROQUEVILLARD, 06.

UNE HONNÊTE FEMME, 20.

LE VIE RECOMMENCE, 20.

LA VOIE SANS RETOUR, 02.

LES YEUX QUI S'OUVRENT, 08.

BOSCHOT (Adolphe), né en 1871. PIERRE ROVERT, 96.

BOUBÉE (Simon), 1846-1901.

LE COMPAGNON DU DAUPHIN, 13.

LA JEUNESSE DE TARTUFFE, 97.

LA MARCHANDE DE FRITES, 99.

MAURICETTE, 98.

LE PETIT BOSCOT, 02.

BOUCHARD (Joseph), né en 1877. LE FRUIT DÉFENDU, 00.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR, 97.

BOULENGER (Marcel), né en 1873. L'AMAZONE BLESSÉE, 06.

LA BELLE ET LA BÊTE, 19.

CHARLOTTE EN GUERRE OU LE FRONT DE PARIS (s. d.). COUPLÉES, 01.

LA COUR (s. d.).

LES DOIGTS DE FÉE, 09.

LA CROIX DE MALTE, 01.

LA FEMME BAROQUE. HIPPOLYTE L'ADMIRABLE. L'AMOUR A MORET, 98.

LE FOURBE, 14.

LE PAGE, 99.

LE PAVÉ DU ROI, 10.

SOUVENIRS DE M. DE FLORANGES (1811-1834), 06.

BOURCIER (Emmanuel).

LES GENS DE MER, 19.

GENS DU FRONT, 18.

BOURGES (Élémir), né en 1852. L'ENFANT QUI REVIENT, 05.

LA NEF, 04.

BOURGET (Paul), né en 1852. ANOMALIES, 20.

COMPLICATIONS SENTIMENTALES, 98.

LA DAME QUI A PERDU SON PEINTRE, 10.

LE DÉMON DR MIDI, 14.

LES DÉTOURS DU CŒUR, 08.

LES DEUX SŒURS. LE CŒUR ET LE MÉTIER, 05. DRAMES DE FAMILLE : L'Échéance, le luxe des autres, cœurs d'enfants, 00.

LA DUCHESSE BLEUE, 98.

L'EAU PROFONDE. LES PAS DANS LES PAS, 03. L'ECRAN, 00.

L'ÉMIGRÉ, 07.

L'ENVERS DU DÉCOR. LE MENSONGE DU PÈRE.

LES MOREAU-JANVILLE. TRAGÉDIES SECRÈTES. LE DÉSERTEUR, 12.

L'ÉTAPE, 02.

LE FANTOME, 01.

LE JUSTICIER. LA CACHETTE. LE CARRÉ D'ORTIES. LE FRUIT JUGE L'ARBRE. L'APACHE, 19.

LAURENCE ALBANI, 19.

LAZARINE, 17.

MONIQUE. LES GESTES. RECONNAISSANCE. TROIS RÉCITS DE GUERRE, 02.

NÉMÉSIS, 18.

RECOMMENCEMENTS, 97.

LE SENS DE LA MORT, 15.

TROIS PETITES FILLES, 99.

UN DIVORCE, 04.

UN HOMME D'AFFAIRE. DUALITÉ. UN RÉVEILLON. L'OUTRAGÉ, 00.

UNE IDYLLE TRAGIQUE, mœurs cosmopolites, 96. VOYAGEUSES, 97.

BOUTET (Frédéric), né en 1874. CONTES DANS LA NUIT, 03.

DOUÇE AVENTURES SENTIMENTALES..., 18.

DRAMES BAROQUES ET MÉLANCOLIQUES, 99. HISTOIRES VRAISEMBLABLES, 08.

LUCIE, JEAN ET Jo, 19.

PAR DESSUS LE MUR, 20.

LES VICTIMES GRIMACENT, 00.

VICTOR ET SES AMIS..., 16.

BOUZINAC-CAMBON (Joseph), né en 1881. MARIE DE MIREUI., 13.

BOYLESVE (René), né en 1867.

LES BAINS DE BADE, petit roman d'aventures galantes et morales, 96.

LA BECQUÉE, 01.

LE BEL AVENIR, 05.

LE BONHEUR A CINQ SOUS (s. d.).

L'ENFANT A LA BALUSTRADE, 03.

LA JEUNE FILLE BIEN ÉLEVÉE (s. d.).

LA LEÇON D'AMOUR DANS UN PARC, 02.

MADELEINE JEUNE FEMME, 12.

MADEMOISELLE CLOQUE, 99.

LA MARCHANDE DE PETITS PAINS POUR LES CANARDS, 10. LE MÉDECIN DES DAMES DE NÉANS, 96.

LE MEILLEUR AMI, 09.

MON AMOUR, 08.

NYMPHES DANSANT AVEC DES SATYRES, 13.

LE PARFUM DES ILES BORROMÉES, 98.

LA POUDRE AU YEUX, 09.

SAINTE-MARIE DES FI.EURS, 97.

Tu N'ES PLUS RIEN, 17.

BRICON (Etienne), né en 1864.

LES ANXIÉTÉS DE THÉRÈSE LESIEURE, 09.

MICHELINE QUINETTE, 13.

BRINGER (Rodolphe), né en 1871. L'AMOUR ET L'ARGENT, 17.

AMOURS D'ALSACE, épisode de la guerre-1914-1915, 15. BERNARD, MARCHAND DE TONNEAUX, 97.

BLAISE ET BABETTE, OU LES FIANCÉS DE LA RUE QUINCAMPOIX, 10.

LE CAPITAINE RIFLEGOULE, chronique héroï-com., 20. LA CHEMISE DE MMC CRAPOULOT, 95.

LA DAME DU LOGIS DE BERRE, II.

LES DRAMES ET LES IDYLES D'AMOUR. FILLE DE TZARS, 97. LES ERREURS DU CŒUR, 18.

FINE MOUCHE, 09. (En collaboration avec Serge Basset). FRITZ-LA-HAINE, 09. (En collaboration avec Léon Valbert).

L'HOMME QUI RÉVEILLE LES MORTS, 18. (En collaboration avec G. de La Fouchardière).

LES GAITÉS CONJUGALES, 02.

L'HÉRITIÈRE DU MENDIANT, 17.

L'HOPITAL AUXILIAIRE N° 16, 16.

LA MAISON DU PENDU, 18.

MAM'ZELLE TITI, 20.

LE MARI DE CŒUR, 71.

LES MILLIONS DE MONSIEUR TRIPETTE, 17. (En collaboration avec G. de La Fouchardière).

MISÈRES DORÉES, 18.

M. FLORESTAN, NOUVEAU PAUVRE, 19.

M. LE VICOMTE ET SON POTE, 18.

PAUVRE MARGOT, 17.

PEINES DE CŒUR, 08.

PURE ET FLÉTRIE, 17.

SAUVÉE!... 16.

SCIPION PÉGOULADE (s. d.). En collaboration avec G. de La Fouchardière).

LE SECRET DE L'EXPLOSIF, 16.

UN CADET DE GASCOGNE (s. d.).

UNE BONNE FORTUNE, aventure parisienne, 05.

UNE HÉROÏNE DE QUINZE ANS, 10. (En collaboration avec L. Valbert).

UNE IDYLLE A MONTMARTRE, 98.

BRISSON (Adolphe), né en 1863.

FLORISE BONHEUR, 02.

BRIVES (René).

MÉMOIRES D'UN DINGO, 18.

BRULAT (Paul), né en 1866.

L'AVENTURE DE CABASSOU, 05.

BEAUCOUP D'AMOUR POUR RIEN, 16.

L'ELDORADO, 04. \* k L'ENNEMIE, 97.

LA GANGUE, 03. \*

HISTOIRE D'UN HOMME : LA RÉDEMPTION, 95. MÉRYEM, 00.

LE NOUVEAU CANDIDE, 01.

LE REPORTER, 98.

RINA, 19.

Sous LA FENÊTRE, 16.

LA VIE DE RIRETTE (s. d.).

CADILHAC (Paul-Emile).

CARNAVAL MACABRE, symphonie sur le carnaval et la mort, 19.

CAHU (Théodore), né en 1856. ALSACE-LORRAINE, 1877-1899. L'OUBLI? 99. (Avec la collaboration de Louis Forest).

CELLES QUI SE DONNENT, 99.

LES DAMES DE KERMOR, 01.

LE DÉSERTEUR, 98.

DOUTE MORTEL, 00.

L'ENFANT MARTYR, 97.

EXCELSIOR! AMOUR DANS LE MONDE, 99.

LA MONTÉE DES RACES, 13.

Nos MONDAINES..., 04.

L'OASIS, 95.

LA RANÇON DE L'HONNEUR, 97.

LA RONDES DES AMOURS, 96.

UN HÉRITAGE DANS LES AIRS, 98.

VENDUS A L'ENNEMI, 97.

VERS LA PAIX! 00. (Avec la collaboration de L. Forest). VOYAGES AU COIN DU FEU, 95.

CAHUET (Albéric), né en 1877.

Au JARDIN DES VIERGES, 04.

LA CORBEILLE D'ARGENT, 06.

LES DERNIÈRES JOIES DE SÉVERIN CHANTAL, 10. LA FÊLURE, 07.

CAMI, né en 1884.

LE FILS DES TROIS MOUSQUETAIRES, roman comique de cape et d'épée, 19.

L'HOMME A LA TÊTE D'ÉPINGLE, 14.

LES MYSTÈRES DE LA FORÊT-NOIRE, grand roman héroïcomique d'aventures, 17.

CANORA (Jean), 1877-1912. Pseudonyme de M. Louis PRUNIÈRES.

MADAME DAVENAY, BIENFAITRICE, 10.

CAPUS (Alfred), 1858-1922.

ANNÉES D'AVENTURES, 95.

HISTOIRES DE PARISIENS, 07.

\* ROBINSON, 10.

CARCO (Francis), né en 1886.

BOB ET BABETTE S'AMUSENT, 19.

L'ÉQUIPE, 19.

LES INNOCENTS, If).

JÉSUS-LA-CAILLE, 14.

LES MALHEURS DE FERNANDE, 18.

SCÈNES DE LA VIE DE MONTMARTRE, 19.

CASANOVA (Nonce), né en 1873.

LES ADULTÈRES VIERGES. (La Face de l'être), 98. L'AMOUR (id.), 01.

L'ANGÉLUS (id.), 00.

LE BAISER (id.), 99.

CÉSAR, roman de la Rome impériale (id.), 03. LE CHOC, roman contemporain. 97.

LES DERNIÈRES VIERGES, 08.

L'HISTOIRE DES HOMMES. L'IMAGE DES TÉNÈBRES, 06. L'HISTOIRE DES HOMMES. LE SANGLOT, 06. L'HISTOIRE DES HOMMES. LA SYMPHONIE ARABE, 08. L'HISTOIRE DES HOMMES. LA VACHE, 07.

LE JOURNAL A NÉNESSE, écrit par le beau Nénesse de la Courtille, cellule 19, 8" division, à la Roquette, 11.

LA LIBERTINE. (La Face de l'être) (s. d.). MESSALINE, roman de la Rome impériale (id.), 02. LA MORT DES SEXES, (id.), 04.

PHRYNÉE, roman de la Grèce antique, 11.

LE POÈTE ET LA VIOLÉE. (La Face de l'être). 99. POPULO, 13.

SAPHO, roman de la Grèce antique (La Face de l'être), 05.

LE VIEUX CŒUR, (s. d.).

CASE (Jules), né en 1856.

LE SALON DU QUAI VOLTAIRE, 14.

LES SEPT VISAGES..., 99.

LA VOLONTÉ DU BONHEUR, 95.

CASTANIER (Prosper), né en 1865. LES AMANTS DE LESBOS, 00.

LA COURTISANE DE MEMPHIS, 00.

LA FILLE DE CRÉSUS, 01.

LA FI.EUR DE CYTHÈRE, 99.

L'ORGIE ROMAINE, 97.

LE ROMAN D'UN AMOUREUX, 98.

LA VIERGE DE BABYLONE, 98.

CAZAL (Edmond).

JoÊ ROLLON. L'AUTRE HOMME INVISIBLE, 19. LA VIE APRÈS LA GUERRE. L'INFÉCONDE (s. d.).

CAZIN (Robert).

IMAGES DE L'AMOUR ET DE LA VIE, 07.

CHABANNES (Jacques).

LE FARD, 20.

CHADOURNE (Louis).

LE MAITRE DU NAVIRE, 19.

CHAI NE (Pierre), né en 1882.

LES MÉMOIRES D'UN RAT, 17.

CHAMPSAUR (Félicien), né en 1859. LES AILES DE L'HOMME. DE PARIS A NEW-YORK en AVION (s. d.)

L'ARRIVISTE, 02.

L'EMPEREUR DES PAUVRES, 06.

L'AMOUR, 07.

L'ASSASSIN INNOMBRABLE, 17,

LA CARAVANE EN FOLIE. AFRIQUE, 12.

LE COUCOU, 06.

DINAH SAMUEL, 05.

LA FAUTE DES ROSES, 99.

LA GLANEUSE, 97.

L'INGÉNUE, 05.

LULU, roman clownesque, 00.

LE MAL DE PARIS. (Mimi), 13.

LE MANDARIN... 95-96.

I Marquisette.

II Un maître.

III L'Épouvante.

NUIT DE FÊTE, 02.

L'ORGIE LATINE, 03.

PIERROT ET SA CONSCIENCE, 96.

POUPÉE JAPONAISE (Sameyama), 00.

RÉGINA SANDRI, 98.

SA FLEUR, 98.

LE SEMEUR D'AMOUR, roman hindou, 02.

LE TRIOMPHE DE LA VIE, 06.

UN GUEUX, 98.

CHARLES (R.-Gaston), né en 1868. A CHACUN SA CHIMÈRE, 03.

LA DANSEUSE NUE ET LA DAME A LA LICORNE, 08.

CHATEAUBRIANT (Alphonse de), né en 1877.

MONSIEUR DES LOURDINES, histoire d'un gentilhomme campagnard, n.

CHENEVIÈRE (Adolphe), né en 1855. IDYLLE ROUGE, 01.

L'INDULGENTE, 97.

POUR ELLES, 03.

QUATRE FEMMES : Juliette, la petite Bagaudet, Pervenche, Mme de Moiran, 95.

LE ROMAN D'UN INQUIET, 00.

CHENEVIÈRE (Jacques), né en 1886. L'ILE DÉSERTE, 18.

CHÉRAU (Gaston), né en 1872. CHAMPI-TORTU, 06.

LES GRANDES ÉPOQUES DE M. THÉBAULT, 01. MONSEIGNEUR VOYAGE, 03.

LE MONSTRE, 13.

L'OISEAU DE PROIE, 13.

LA PART DU FEU, 09.

LA PRISON DE VERRE, II.

LE REMOUS, 14.

LA SAISON BALNÉAIRE DE MONSIEUR THÉBAULT, 02.

CHERBULIEZ (Victor), 1829-1899.

APRÈS FORTUNE FAITE, 96.

JACQUINE VANESSE, 98.

CHOPPY (Maurice).

BONHEUR, 00.

LE CŒUR MALADE, 05.

LE VERTIGE DU DOUTE, 02.

CLAIRAN (René).

J.-B. CÔNE DU T. C. F., 07.

CLARETIE (Arsène-Arnaud, dit Jules),

1840-1913.

L'ACCUSATEUR, 97.

BRICHANTEAU CÉLÈBRE, 05.

BRICHANTEAU COMÉDIEN, 96.

LA CORDE, 01.

LA DIVETTE, 96.

L'HOMME AUX MAINS DE CIRE, 07.

LE MARIAGE D'AGNÈS, histoire d'amour et de théâtre 07. L'OBSESSION. (Moi et l'autre), 09.

LE SANG FRANÇAIS, nouvelles et récits, 01.

CLARETIE (Léo), 1862-1924. CADET-LA-PERLE, 09.

LE CARNAVAL DE BINCHE, 00.

LES HÉROS DE LA YELLOWSTONE, 08.

MARIE PETIT, roman d'aventures (1705) 03.

LE ROMAN D'UN AGRÉGÉ, 02.

LA VALLÉE FUMANTE, roman du farwest, américain, 00. LE VIEUX TZIGANE OU UNE IDYLLE AUX CARPATHES, 10.

CLAUZEL (Raymond), né en 187I. L'AUBE ROUGE, 14.

LE CHÊNE SAGE ET LES ROSEAUX Fous roman de mœurs contemporaines, 05.

L'EXTASE, 12.

CLEMENCEAU (Georges), né en 1841. Au PIED DU SLNAÏ, 98.

Aux EMBUSCADES DE LA VIE : dans la foi, dans l'ordre établi, dans l'amour, 03.

LES PLUS FORTS, 98.

CLERMONT (Emile), 1880-1915. AMOURS PROMIS, 09.

HISTOIRE D'ISABELLE, 17.

LAURE, 13.

CODET (Louis), 1876-1914. CÉSAR CAPÉRAN, 18.

LA PETITE CHIQUETTE, 09.

LA ROSE DU JARDIN, 07.

COMBETTE (Bernard).

DES HOMMES..., 12.

COMMINGES (Comte de), né en 1862.

Voir Saint-Marcet.

ADDY, OU PROMENADES D'AMANT ET VILLÉGIATURE, 13. UNE DEMI-CARRIÈRE, 02.

L'ÉLECTION SENTIMENTALE, 04. GODELIÈVE, PRINCESSE DE BAHR, 14.

COOLUS (Romain), né en 1868. Pseudonyme de M. René WEIL.

LES AMIES DE NOS AMIS, II.

MONSIEUR LÉOPARDIN, 17.

CORDAY (Michel), né en 1869. Pseudodonyme de M. Louis POLLET.

LES BEAUX, 95.

LES CASSEURS DE BOIS, 10.

LE CHARME, 10.

CŒURS DE SOLDATS, 97.

CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈGE, 97. LES CONVENUS, 14.

LES DEMI-FOUS, 07.

LES EMBRASÉS, 02.

FEMMES D'OFFICIERS, 95.

LE FIANCÉ AUX DEUX VISAGES, 08.

LES FRÈRES JOLIDAN, 04.

DES HISTOIRES..., 00.

MARIAGE DE DEMAIN, 08.

MARIÉS JEUNES, 96.

LA MÉMOIRE DU CŒUR, 07.

MON LIEUTENANT, 00.

MON PETIT MARI. MA PETITE FEMME, 99. GENTILLANE, suite de " Mon petit mari. Ma petite femme ", 03.

MONSIEUR, MADAME ET L'AUTO, 07. NOTRE MASQUE, 99.

PLAISIRS D'AUTO, 09.

LES RÉVÉLÉES, 09.

SÉSAME OU I.A MATERNITÉ CONSENTIE, 03. UN DRAME AU GARAGE, 17.

VÉNUS, 01.

CORRARD (Pierre), né en 1877. LA 'BOHÊME D'AUJOURD'HUI, 13.

LES CHERCHEURS D'IDÉALS, 10.

L'ÉCOLE DES AMANTS, (s. d.).

L'ÉCOLE DES MAITRESSES, 03.

LES FACÉTIES D'UN SAGE, 07.

LE JOURNAL D'UNE FEMME DU MONDE, 02.

LA NUIT DE PHILODORE, 06.

LA NUIT DU GNOME, fantochemagorie, 05.

PAR LES FEMMES, 02.

UN CŒUR DE COURTISANE, 01.

COULANGHEON (J.-A.), 1875-1904.

LE BÉGUIN DE Gô, 04.

L'INVERSION SENTIMENTALE, 01.

LES JEUX DE LA PRÉFECTURE, 02.

COURTELINE (Georges), né en 1861.

Pseudonyme de M. Georges-Victor MARCEL.

Coco, COCO ET TOTO, 10.

UN CLIENT SÉRIEUX, 97.

LA VIE DE CASERNE, 96.

CURNONSKY (Maurice), né en 1872.

Pseudonyme de M. Maurice-Edmond SAILLANT.

DEMI-VEUVE (s. d.).

JACQUES ET CÉCILE, OU LE BONHEUR PAR LE SPORT. LE MÉTIER D'AMANTS. (Sous le pseudonyme de Perdiccas, avec la collaboration de J.-P. Toulet), oo.

CYRIL (Victor).

UNE MAIN SUR LA NUQUE, 09.

Pour les ouvrages écrits en collaboration avec le Dr Berger voir ci-dessous.

CYRIL-BERGER. Pseudonyme de M. Victor Cyril et du Dr E. Berger. CRI-CRI, 13.

LA MERVEILLEUSE AVENTURE, II.

PENDANT QU'II. SE BAT, 19.

LES TÊTES BAISSÉES, 14.

DANRIT. Anagramme du Commandant

Driant, 1855-1916.

L'ALERTE, 10.

AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR, 12.

L'AVIATEUR DU PACIFIQUE, 02.

DE SAMARCANDE A LHASSA. ORDRE DU TZAR, 05. EVASION D'EMPEREUR, 14.

FILLEULS DE NAPOLÉON, histoire d'une famille de soldats. Deuxième période : 1830-1870, 00.

LA GUERRE DE DEMAIN. LE JOURNAL DE GUERRE DU LIEUTENANT VON PIEFKE, 96.

LA GUERRE FATALE. FRANCE-ANGLETERRE..., 02.

LA GUERRE SOUTERRAINE (s. d.).

L'INVASION JAUNE, 09.

JEAN TAPIN, histoire de famille de soldats. IRE période 1792-1830..., 98.

PETIT MARSOUIN, histoire d'une famille de soldats.

3e période 1870-1886, 01.

LA RÉVOLUTION DE DEMAIN, 1909-1910. (Avec la collaboration de M. Arnould Galopin). ROBINSONS DE L'AIR, 08.

ROBINSONS SOUS-MARIINS, 08.

ROBINSONS SOUTERRAINS..., 13.

Un DIRIGEABLE AU POLE NORD, 10.

DAGUERCHES (Henry). Pseudonyme de M. Charles VALAT.

CONSOLATA, fille du Soleil, 06.

LE KILOMÈTRE 83, 13.

MONDE, VASTE MONDE! 09.

DAIREAUX (Max), né en 1883.

LE PLAISIR D'AIMER, 13.

LES PREMIERS AMOURS D'UN INUTILE, 10.

TIMON ET ZOZO, 12.

DARIEN (Georges), né en 1862. L'ÉPAULETTE, souvenirs d'un officier, 05.

LE VOLEUR, 98.

DAUDET (Alphonse), 1840-1897. L'ENTERREMENT D'UNE ÉTOILE, 96.

LA FÉDOR, 97.(Même ouvrage que l'Enterrement d'une étoile).

LES MÈRES, 97.

LA PETITE PAROISSE, 95.

PREMIER VOYAGE, PREMIER MENSONGE, 00. SOUTIEN DE FAMILLE, 98.

LE TRÉSOR D'ARLATAN, 97.

TROIS SOUVENIRS, 96.

DAUDET (Ernest), 1837-1923.

Au GALOP DE LA VIE, 08.

LES AVEUX D'UN TERRORISTE, 13.

BEAU-CASQUE, roman des temps révolutionnaires, 10. CŒUR BLESSÉ, 00.

LE COMTE DE CHAMARANDE, 06.

LA COURSE A L'ABÎME, 09.

DANS LA TOURMENTE, récits d'une grand-mère, 01. Au TEMPS DE L'EMPEREUR (id.), 07.

EN 1815 (id.), 08.

DÉFROQUÉ, II.

DE LA TERREUR AU CONSULAT, récits romanesques et tragiques en marge des temps révolutionnaires, 14.

LES DEUX ANTOINETTE, 12.

LES DEUX ÉVÊQUES, 99.

DON RAFAÍtL, aventures espagnoles, 1807-1808, 95. DRAPEAUX ENNEMIS, 96.

L'ENFANT VAINQUEUR, II.

L'ESPIONNE, 05.

EXPIATRICE, 04.

LES FIANÇAILLES TRAGIQUES, 96.

FILS D'ÉMIGRÉ, 08.

FLÉAU QUI PASSE, 00.

GISÈLE RUBENS, mœurs contemporaines, 05. L'HÉRITAGE DES KERLOUAN, 00.

MADEMOISELLE DE FOUGÈRES (s. d.).

LE MARI, 08.

LE MAUVAIS ARBRE SERA COUPÉ, 10.

LA MONCAUTIER, roman des temps révolutionnaires, 97. NINI-LA-FAUVETTE, 03.

PAULINE FOSSIN, 1897.

POSTE RESTANTE, 02.

LA RELIGIEUSE ERRANTE, 03.

LES RIVAUX..., 10.

ROBERT DARNETAL, 12.

ROLANDE ET ANDRÉE, 97.

SANS ESPOIR, 08.

UNE IDYLLE DANS UN DRAME, 05.

VICTIMES DE PARIS, 03.

DAUDET (Léon), né en 1867.

L'AMOUR EST UN SONGE, 20.

CEUX QUI MONTENT, 12.

LE CŒUR ET L'ABSENCE, 20.

DANS LA LUMIÈRE, 1919.

LA DÉCHÉANCE, 04.

LES DEUX ÉTREINTES, 01.

LA FAUSSE ÉTOILE, 13.

LA FLAMME ET L'OMBRE, 97.

LES KAMTCHATKA, mœurs contemporaines, 95. LE LIT DE PROCUSTE, 12.

LA LUTTE, roman d'une guérison, 07.

LA MÉSENTENTE, roman de mœurs conjugales, 11. LE PARTAGE DE L'ENFANT, 05.

LE PAYS DES PARLEMENTEURS, 01.

LES PRIMAIRES, 06.

LA ROMANCE DU TEMPS PRÉSENT, 00.

SÉBASTIEN GOUVÈS, 99.

SUZANNE, 97.

UN SAUVETAGE, 07.

LA VERMINE DU MONDE, roman de l'espionnage allemand, 16.

LE VOYAGE DE SHAKESPEARE, roman d'histoire et d'aventures..., 96.

DAUDET (Lucien-Alphonse), né en 1883. LE CHEMIN MORT, 08.

LA FOURMILIÈRE, roman provincial, 09.

LE PRINCE DES CRAVATES, 10.

DECOURCELLES (Pierre), né en 1856. LES DEUX FRANGINES, 03.

LES DEUX GOSSES. FANFAN, 96.

LES FÊTARDS DE PARIS, 02.

FILLE D'ALSACE, 13.

LES MARCHANDS DE PATRIE, 16.

LA MENDIANTE D'AMOUR, II.

MÈRE ET MAITRESSE, 00.

LE MILLION DE LA BONNE, 10.

LE MORT QUI TUE, 14.

LES REQUINS DE PARIS, 03.

LES TEMPÊTES DU CŒUR. LE CRIME D'UNE SAINTE (s. d.) LA VOLEUSE D'AMOUR, 00.

DEKOBRA (Maurice), né en 1885. GRAIN D'CACHOU, OU MONTMARTRE PENDANT LA GUERRE, 18.

LES MÉMOIRES D'UN RAT DE CAVE, OU DU CAMBRIOLAGE CONSIDÉRÉ COMME UN DES BEAUX-ARTS, 19. MESSIEURS LES TOMMIES, 17.

PRINCE OU PITRE, 20.

SAMMY, volontaire américain, 18.

LE VOYAGE SENTIMENTAL DE LORD LITTLEBIRD. (Avec M. René Caire), 14.

DELACOUR (Albert). né en 1873. L'EVANGILE DE JACQUES CLÉMENT, 00.

LE PAPE ROUGE, 10.

LE ROY, 98.

DELBOUSQUET (Enlmanuel), 1874-1909. L'ECARTEUR, 04.

MARGOT, 01.

LE MAZAREILH, 01.

MIGVETTE DE CANTA-CIGALE, 08.

DELCAMP (André).

LES AMOURS D'UNE CATHERINETTE (S. d.). CHOCHO DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, 03. FEMME JALOUSE, 13.

JOURNAL D'UNE COURTISANE, 04. MÉNAGES PANACHÉS, 05.

LES POURCEAUX D'EPICURE, 07. PRINCESSE DE RÊVE, 10.

UN AS D'AMOUR, 20.

DELPIT (Edouard), 1844-1900. CŒUR DÉÇU, 96.

JOSELINE, 03.

SANG DE CORSAIRE, 98.

SANS MERCI, 98.

LE TALION, 99.

DELZONS (Louis), 1865-1913. L'AFFAIRE NELL, 08.

LE CŒUR SE TBOMPE, II.

LE MAÎTRE DES FOULES, 14.

LES MASCRAN, 09.

LE MEILLEUR AMOUR, 10.

VAINQUEURS ET VAINCUS, 06.

DERENNES (Charles), né en 1882. L'AMOUR FESSÉ, 06.

LES BAINS DANS LE PACTOLE, 20.

LE BÉGUIN DES MUSES, 12.

LE CAPRICE DE NOUCHE, 09.

CATTÏNCHI VA-T'-EN GUERRE, 17.

LES CONQUÉRANTS D'IDOLES ET AUTRES AVENTURES, 19. LES ENFANTS SAGES, 13.

LEUR TOUT PETIT CŒUR, 17.

NIQUE ET SES COUSINES, 14.

LA NUIT D'ÉTÉ, 16.

LA PETITE FAUNESSE, 18.

LE PEUPLE DU POLE, 07.

LA VIE ET LA MORT DE M. DE TOURNÈVES, 07.

DERYS (Gaston), né en 1875. L'AMANT DES VIERGES, 01.

LES AMANTES, 99.

L'AMOUR S'AMUSE, 06.

L'ART D'ÊTRE MAITRESSE, 00. CONFESSION DE DEUX AMANTS, 03. CONTES DES COULISSES, 10.

CONTES PERVERS, 02.

CONTES POUR LES AMOUREUSES (s. d.). CRUELLE TENDRESSE, 10.

LA DAME D'AMOUR, 09.

L'ECOLE DES CARESSES, 1902.

LA FIANCÉE NOUVELLE, 05.

LA MARIÉE MALGRÉ ELLE, IR.

MARS ET VÉNUS (s. d.).

LES MOINEAUX AFFAMÉS, 13. L'OCCASION, L'HERBE TENDRE... (s. d.).

DESCAVES (Lucien), né en 1861. BARABBAS, 14.

LA COLONNE, 01.

EN VILLÉGIATURE, 96.

L'IMAGIER D'EPINAL, 19.

PHILÉMON, VIEUX DE LA VIEILLE, 12.

DES GACHONS (Jacques), né en 1868. LE BALLON FANTÔME, 09.

LE CHEMIN DE SABLE, 10.

COMME UNE TERRE SANS EAU..., 15.

DANS L'OMBRE DE MES JOURS. JOURNAL D'UNE FEMME, 18. FRIVOLE, 10.

LA MAISON DES DAMES RENOIR, 04.

LE MAUVAIS PAS, 06.

MON AMIE, SOUVENIRS D'UN BON JEUNE HOMME, 01. N'Y TOUCHEZ PAS, 99.

NOTRE BONHEUR, 02.

LE ROMAN DE LA VINGTIÈME ANNÉE, 07.

ROSE, OU LA FIANCÉE DE PROVINCE..., 05.

VIVRE LA VIE, 13.

DES VIGNES ROUGES (Jean), né en 1879.

Pseudonyme de M. Jean TABOUREAU. L'AME DES CHEFS, 17.

ANDRÉ RIEU, officier de France, 17.

BOURRU, soldat de Vauquois, 17.

Sous LE BRASSARD D'ÉTAT-MAJOR, 19.

DIDIER (Carolus).

L'ORGIE BIBLIQUE. DAVID, 06.

L'ORGIE BIBLIQUE II. L'ANNEAU DE SALOMON, 09. LE ROMAN DE L'AIGLON.(SOUS le pseudonyme de Carolus), 00.

LE SECRET DE SALOMÉ (id.), 03.

DIEUDONNÉ (Robert).

LA BONNE AVENTURE, 19.

MARION DESROSES, courtisane, 19.

DIMIER (Louis), né en 1865.

LA SOURICIÈRE, OI.

DIRAISON-SEYLOR (Olivier), 1873-1916. L'AMOUR EN CROUPE, 12.

AMOURS D'EXTRÊME-ORIENT, 05.

Du FOND DES ABIMES, journal de Charles Dynvic, surveillant des travaux publics au Laos, 11.

IRÈNE, grande première (s. d.).

LE LIVRE DE LA HONTE ET DE LA VOLUPTÉ, 05.

LES MARITIMES, mœurs candides (s. d.).

STEPHEN HARRIS, joueur, 06.

LE TOUT-POURRI, roman de mœurs parisiennes, 03.

DOLLÉ (André).

BRIN D'AMOURS, GARS DE PARIS, 18.

LES RONDS DE CUIR BLEU HORIZON, 19.

DOLLIVET (Louis).

SALE JUIF! 97.

DORGELÈS (Roland), né en 1886.

LE CABARET DE LA BELLE FEMME. 19.

LES CROIX DE BOIS, 19.

LA MACHINE A FINIR LA GUERRE. (Avec M. Régis Gignoux), 17.

DRAULT (Jean), né en 1866. Pseudonyme de M. Alfred GENDROT.

ALCIDE CHANTEAU, socialiste, 02.

LES AUDIENCES JOYEUSES, 05.

LES AVENTURES DE BÉCASSEAU, 98.

LE BARBIER GRACCHUS, épisode de la Terreur lyonnaise, 08.

BERLINGOT ET RADINGOIS, contre-espions, 17. BIDOUILLE CHEZ LES BOERS, 01.

LA CASERNE ALLEMANDE, aventures d'un conscrit antimilitariste, 1903.

CEUX QUI EN REVIENNENT. DODORE L'ANARCHISTE 17. CHAPUZOT A MADAGASCAR (s. d.).

LA CONSPIRATION DE QUILLEBŒUF, 12.

CONTES DE L'ÉTAPE, 10.

LF. DÉPUTÉ-SOLDAT, 95.

LA FIANCÉE DE BRUMAIRE, 10.

LA FILLE DU CORSAIRE,roman d'aventures maritimes,09. L'IDYLLE DANS LA VILLE ROUGE, 15.

L'IMPÉRIALE DE L'OMNIBUS, 05.

MONSIEUR L'ESPION ET SA FILLE, 17.

LE MYSTÈRE DE CORNEVILLE OU L'ESPION MALGRÉ LUI, 17. LE NEZ DE FLAIRDECOIN, 98.

Nos DOMESTIQUES, 07.

L'ODYSSÉE DE CLAUDE TAPART, 99.

LE PERROQUET DU CANTINIER, 09.

LES PETITS DRAMES DU POSTE, 04.

LE PLUS CÉLÈBRE DES BÉCASSEAU, 08.

UN AÏEUL DE CHAPUZOT, 97.

LE WAGON DE 3e CLASSE, 02.

DUCOTÉ (Charles-Edouard), né en 1884. L'AMOUR SANS AILES, 07.

AVENTURES, 97.

EN CE MONDE OU DANS L'AUTRE, 04.

LE SEPTENNAIRE DE NOTRE AMOUR, 95.

LE SERVAGE, 05.

DUHAMEL (Georges), né en 1884. CIVILISATION, 16.

CONFESSION DE MINUIT, 20.

ELÉVATION ET MORT D'ARMAND BRANCHE, 19.

VIE DES MARTYRS, 17.

DUJARDIN (Édouard), né en 1898. L'INITIATION AU PÉCHÉ ET A L'AMOUR, 98.

DULAC (Albert), né en 1877.

LA VIE ET LA MORT DE M. LEGENTOIS, RENTIER, 13.

DUMESNIL (René), né en 1879. L'ABSENCE, 19.

DUPLAY (Maurice), né en 1880.

LE DÉLIRE, 07.

L'INEXORABLE, 13.

LÉO, 09.

LEUR BEL AMOUR, 14.

LES MUTILÉS, 19.

LE PAGE DE MADAME DE FONCINE, 20.

LA VALSE ARDENTE, 18.

LA TREMPE, l'école du héros, 05.

Du SAUSSAY (Victorien), né en 1868. L'AIEULE, souvenirs galants sur le second empire, 99. L'ARMÉE JUIVE, 12.

CHAIRS ÉPANOUIES, BEAUTÉS ARDENTES, 02. CULOTTES HÉROÏQUES, LES NUITS DE LA CASBAH, 01. L'ECOLE DU VICE, 97.

FEMME, AMOUR, MENSONGES, 05.

IMMORTELLE IDOLE (s. d.).

« JE SUIS BELLE », roman d'une courtisane..., 03. JEUNE FILLE AVEC TACHE, 99.

MARTYRS DU BAISER (s. d.).

LES « M'AS-TU VU » DE L'AMOUR, II.

LES MÉMOIRES D'UNE CHAISE LONGUE, 03.

LA MORPHINE (id.).

PEAU DE SATIN, II.

PERVERSE, 96.

LES PIRES JOIES, 95.

RIRES, SANG ET VOLUPTÉ, 01.

RUE DE LA PAIX, MARCHÉ D'AMOUR (s. d.).

LA SCIENCE DU BAISER (s. d.).

SOYONS CYNIQUES! 13.

LA SUPRÊME ÉTREINTE, 00.

DUVERNOIS (Henri), né en 1875.

LA BONNE INFORTUNE, aventures sentimentales d'un jeune homme pauvre, 10.

LE CHIEN QUI PARLE, II.

CRAPOTTE, 08.

LES DEMOISELLES DE PERDITION, II.

EDGAR, 19.

FAUBOURG MONTMARTRE, 14.

FI FINOISEAU, 13.

LA MAISON DES CONFIDENCES, 10.

LES MARCHANDES D'OUBLI, 09.

LE MARI DE LA COUTURIÈRE, 09.

NANE, OU LE LIT CONJUGAL..., 04.

NOUNETTE, 12.

POPOTE, 07.

LE ROSEAU DE FER, 03.

ELDER (Marc), né en 1884. Pseudonyme de M. Marcel TENDRON.

JACQUES BONHOMME ET JEAN LE BLANC, 19.

LE PEUPLE DE LA MER, 14.

MARTHE ROUCHARD, fille du peuple, 13.

UNE CRISE, 06.

LA VIE APOSTOLIQUE DE VINCENT VINGEAME, 17.

ERLANDE (Albert) ,né en 1878 .Pseudonyme de M. Albert-Jacques BRANDENBURG. LE DÉFAUT DE L'AMOUR, 08.

IL GIORGIONE, II.

JOLIE PERSONNE, 05.

LE PARADIS DES VIERGES SAGES, 06.

LA TENDRESSE, 02.

VIVRE ET MOURIR LA, roman d'une Anglaise en France, 20.

ESCHOLIER (Raymond). DANSONS LA TROMPEUSE, 19.

ESME (Jean d').

THI-BA, fille d'Annam, 20.

ESPARBÈS (Georges d'), né en 1864.

Pseudonyme de M. Georges THOMAS.

LE BRISEUR DE FERS, 08.

LES DEMI-SOLDE, 99.

LES DERNIERS LYS, 98.

LA GROGNE, 18.

LA GUERRE EN DENTELLES, 96.

LA LÉGENDE DE L'OUTIL, 03. PRINTEMPS, 06.

LE RÉGIMENT, 98.

LE ROI, 00.

LA SOLDATE, 05.

LE TUMULTE, 05.

LE VENT DU BOULET, 09.

ESSEBAC (Achille), né en 1868. DÉDÉ, 01.

L'ELU, 03.

LES GRIFFES, 04.

Luc, 02.

NUIT PAÏENNE, 07.

PARTENZA... VERS LA BEAUTÉ! 98.

ESTARVIELLE (Jacques).

LE VAIN SACRIFICE, 13.

ESTAUNIÉ (Edouard), né en 1869. L'ASCENSION DE M. BASLÈVRE, 19.

LES CHOSES VOIENT, 14.

L'EMPREINTE, 96.

L'EPAVE, 02.

LE FERMENT, 99.

LA VIE SECRÈTE, 09.

FABRICE (Delphi), né en 1877. L'ACTEUSE, 07.

L'ARAIGNÉE ROUGE, 03.

L'HOMME DE JOIE, 19.

NUIT MONTMARTROISE, 05.

FABRI (Georges).

LA VILAINE BÊTE, 19.

FARRÈRE (Claude), né en 1876. Pseudonyme de M. BARGONE.

LA BATAILLE, 09.

BÊTES ET GENS QUI S'AIMÈRENT, 20.

LES CIVILISÉS, 05.

LA DERNIÈRE DÉESSE, 20.

DIX-SEPT HISTOIRES DE MARINS, 14. FUMÉES D'OPIUM, 04.

L'HOMME QUI ASSASSINA, 07. MADEMOISELLE DAx, jeune fille, 08.

LA MAISON DES HOMMES VIVANTS, I I .

LES PETITES ALLIÉES, 10.

QUATORZE HISTOIRES DE SOLDATS, 16. THOMAS L'AGNELET, gentilhomme de fortune, 13.

FAURE (Gabriel-Auguste), né en 1877. L'AMOUR SOUS LES LAURIERS ROSES, 05.

LA DERNIÈRE JOURNÉE DE SAPPHO, 00.

LA ROUTE DE VOLUPTÉ, 04.

FÈVRE (Henry), né en 1864.

LES BEAUX MARIAGES, 02.

GALAFIEU, 97.

LES INGÉNUES : LES RUSÉES, LES SÉRIEUSES, LES GENTILLES, LES BERGÈRES, 00.

LES LIENS FACTICES, 98.

LES SOURIS DANSENT, 06.

FIERRE (Jacques), né en 1893. Pseudonyme de M. Maxime-Robert-Marie FERRIÈRE.

LES GALÈRES DANS LA RADE (Corfou), 19. 80.000 MILLES EN TORPILLEUR, récits de chasse aux sous-marins (1914-1916), 18.

FILON (Augustin), né en 1841. BABEL, 98.

Sous LA TYRANNIE, 99.

VACANCES D'ARTISTE..., 07.

FLAT (Paul), né en 1865. FIGURES DE RÊVE, 96.

LA FORCE INTÉRIEURE. LES AMES SANS FREIN, 98. L'ILLUSION SENTIMENTALE, 05.

PASTEL VIVANT, 04.

LE ROMAN DE LA COMÉDIENNE, 06.

FLEURIGNY (Henry de). L'ARMOIRE AUX POUPÉES, 13.

LA FÊLURE, 00.

LE MAUVAIS CHARME, 05.

LES MÈRES STÉRILES, 97.

LES SANS-GALETTE, 99.

FOLEY (Charles), né en 1861. AMANTS OU FIANCÉS, 18.

L'ANNEAU FATAL, 07.

CoeURS TENDRES : SUZETTE A PARIS, NICETTE, LA PENDULE DE M. CORBINEAU. MAMAN. MISS BELL, 14. LES COLONNES INFERNALES, 03.

LES CORNALINES, 95.

LA DAME AUX MILLIONS, 96.

LA DEMOISELLE BLANCHE, 03.

DRAMES DE COULISSES, 02. L'ECRASEMENT, 07.

FIANÇAILLES TRAGIQUES, 20.

FIANCÉS DE PRINTEMPS, 03.

FLEURS D'OMBRE, 04.

GUILLERI GUILLORÉ, 03.

HISTOIRE DE LA REINE DE BOHÊME ET DE SES SEPT CHATEAUX, 06.

JEAN-DES-BRUMES, 08.

LA GUERRE VÉCUE (s. d.).

KOWA LA MYSTÉRIEUSES, 08.

LES MAUVAIS GARS, 16.

LES MIETTES DE L'AMOUR, 12. MONSIEUR BELLE-HUMEUR, 97.

MULOT ET GENDRES, 98.

ON TUE DANS L'OMBRE, 13.

L'OTAGE, 99.

DES PAS DANS LA NUIT (S. d.).

PERNETTE EN ESCAPADE, 12.

LE PETIT DÉCAMÉRON, 12.

PETITES AMOUREUSES, 97.

PRINCE D'ALLEMAGNE (S. d.).

LE ROI DES NEIGES, 01.

TUTEUR, 08.

UN CONCERT CHEZ LES FOUS, 09.

UN ROI DE PRUSSE VOLEUR DE GÉANTS, 20. UN SECOND AMOUR, 20.

UN TRÉSOR DANS LES RUINES, 02.

VENDÉE!..., 04.

LA VICTOIRE DE L'OR, 18.

LA VIE SENTIMENTALE. JOLIES AMES, 97. LA VIE TRAGIQUE. AU TÉLÉPHONE, 02. ZÉPHIRIN BAUDRU, 99.

FONTAINAS (André), né en 1865. LES ETANGS NOIRS, 12.

L'INDÉCIS, 03.

L'ORNEMENT DE LA SOLITUDE, 99.

FOREST (Louis), né en 1872. L'AMOUR ET LE NAÏF, 00.

FORMONT (Maxime), né en 1864. LES AMANTS DE SYRACUSE, 19.

L'AMOUR AU JARDIN, 16.

L'AMOUR PASSE, 03.

AUDACE, 16.

LE BAISER ROUGE, 06.

LA CHAMBRE VIDE, 09.

COURTISANE, 01.

LA DANSEUSE, 14.

EN MARGE DE LA GUERRE. LA VICTOIRE, 18. L'ENCHANTERESSE, 1 1 .

L'ENERVÉE, 03.

LA FAUSSE COUPABLE, 10.

LA FAUTE AMOUREUSE, 02.

LES GÂCHEUSES, 14.

LA GRANDE AMOUREUSE, 04.

L'INASSOUVIE, 00.

LES ITALIENNES, 13.

LES MAUVAISES MAITRESSES ; LA CORSAIRE ; LA DAME DE RECLOSES ; ENTRE JEUNES MARIÉS, 07.

LE PÉCHÉ DE LA MORTE, 05.

PERVERSITÉS, 01.

REFLETS DU PASSÉ ITALIEN : La Florentine, 10. REFLETS DU PASSÉ ITALIEN : La Louve, 12. REFLETS DU PASSÉ ITALIEN : La Princesse de Venise, 09. LE RISQUE, 08.

LE SACRIFICE, 06.

LE SEMEUR, 07.

LA TORTUE, 12.

VISIONS ANTIQUES : La Danseuse, 14. VISION D'HOPITAL : La Dame blanche, 17. VOLUPTÉS, 99.

FOUCAULT (André).

CAHIERS D'UNE FEMME DE LA ZONE, 18. CHRISTIANE OU L'ÉDUCATION PAR L'AMOUR, 20. LES GRIMACES DE LA GLOIRE, 20.

FRANC-NOHAIN, né en 1873. Pseudonyme de M. Maurice LEGRAND.

LE GARDIEN DES MUSES, 13.

JABOUNE, 10.

LE JOURNAL DE JABOUNE, 14.

FRANCE (Alphonse). Pseudonyme de M. GOMIEN.

D'ALGER AU DÉSERT, 07.

FRANCE (Anatole), 1844-1924. Pseudonyme de M. Anatole-Jacques THIBAULT.

L'AFFAIRE CRAINQUEBILLE, 02.

CRAINQUEBILLE, PUTOIS, RIQUET, et plusieurs autres récits profitables, 04.

L'ANNEAU D'AMÉTHYSTE, 99 (Histoire contemporaine). CLIO, 00.

LES CONTES DE JACQUES TOURNEBROCHE, 08.

LES DIEUX ONT SOIF, 12.

HISTOIRE COMIQUE, 03.

L'ILE DES PINGOUINS, 08.

LE JARDIN D'EPICURE, 95.

LE MANNEQUIN D'OSIER, 97 (Histoire contemporaine'. Mr BERGERET A PARIS, 01 (Histoire contemporaine). L'ORME DU MAIL, 96 (Histoire contemporaine).

LE PETIT PIERRE, 18.

PIERRE NOZIÈRE, 1899.

LE PUITS DE SAINTE CLAIRE, 95.

LES SEPT FEMMES DE LA BARBE-BLEUE, et autres contes merveilleux, 09.

SUR LA PIERRE BLANCHE, 05.

FRANCE (Hector), 1850-1908.

LE BEAU NÈGRE, roman de mœurs sud-américaines, 02. LA FILLE DU GARDE-CHASSE, 1902-1903.

LES MYSTÈRES DU MONDE, suite et fin des « MYSTÈRES DU PEUPLE », par Eugène SUE, 1897-1899. L'OUTRAGE, 98.

ROMAN D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE, 96.

FRAPIÉ (Léon), né en 1863.

LA BOITE AUX GOSSES, 07.

LE CAPITAINE DUPONT. LES AMES TRAGIQUES. LES INGÉNUS. FIANCÉS. LES CŒURS AIMANTS, 17.

LES CONTES DE LA GUERRE, 15.

LES CONTES DE LA MATERNELLE, 10.

CONTES IMPRÉVUS, II.

L'ECOLIÈRE, 05.

LA FIGURANTE, 08.

L'INSTITUTRICE DE PROVINCE, 97.

LA LISEUSE, II.

M'AME PRÉCIAT, 09.

MARCELIN GAYARD, 02.

L\ MATERNELLE, 04.

LA MÈRE CROQUEMITAINE, 12.

NOUVEAUX CONTES DU TEMPS DE LA GUERRE, 17.

LES OBSÉDÉS, 05.

LA PROSCRITE, 06.

FRAPPA (Jean-José), né en 1882.

A SALONIQUE SOUS L'ŒIL DES DIEUX! 17.

L'IDÉE, 19.

LES VIEUX BERGERS, 19.

GABORY (Georges).

CŒURS A PRENDRE, 20.

GAILLARD (Gaston).

LA BEAUTÉ D'UNE FEMME, 07.

GAILLARD (Henri), né en 1866.

CONTES DE LA VIE SILENCIEUSE, 00.

PASSIONS SILENCIEUSES, 00.

LE SECRET D'UNE ÉLECTION, scènes de la vie de province, 98.

GALOPIN (Arnould), né en 1865.

LES AVENTURES D'UN APPRENTI PARISIEN. LE TOUR DU MONDE EN HYDRO-AÉROPLANE (s. d.).

AVENTURES FANTASTIQUES D'UN JEUNE PARISIEN (s. d.). LE DOCTEUR OMÉGA (s. d.).

L'ESPIONNE DU CARDINAL (s. d.).

L'HOMME A LA FIGURE BLEUE, 08.

L'HOMME AU COMPLET GRIS, 1907.

LE PETIT MOUSSE (s. d.).

LA PETITE LOUTE, 09.

LA RÉVOLUTION DE DEMAIN. (Avec la collaboration du capitaine Danrit), 1909-1910.

TÉNÉBRAS, LE BANDIT FARTOME (s. d.).

LA TÉNÉBREUSE AFFAIRE DE GREEN-PARK, 10.

LE TOUR DU MONDE DE DEUX GOSSES, JACK ET FRANCINET. (Avec la collaboration du comte Henri de La Vaulx), 1 I.

GALMOT (Jean).

QUELLE ÉTRANGE HISTOIRE..., 18.

GARNIER (Paul-Louis), né en 1879. LES CŒURS FAROUCHES, 14.

LYDIA DE TUNIS, 19.

P'TIT FI, l'enfant sans mère, 11.

LA TERRE ÉTERNELLE, 00.

VISAGES VOILÉS (s. d.).

GAULOT (Paul), né en 1852.

AMES DE VAINCUS, 01.

DRAco, 00.

LES PAQUES VÉRONAISES, 10.

GAUTHIEZ (Pierre), né en 1862.

L'AGE INCERTAIN, 98.

CONTES SUR VÉLIN, 12.

LA DAME DU LAC, 99.

OMBRES D'AMOUR, 99.

GAVAULT (Paul), né en 1867.

MON BON ONCLE, 96.

SNOB, 95.

GEBHART (Émile), 1839-1908.

Au SON DES CLOCHES, contes et légendes, 98. CONTES ET FANTAISIES, 12.

D'ULYSSE A PANURGE, contes héroï-comiques, 02.

GEFFROY (Gustave), né en 1855. L'APPRENTIE, 04.

L, ENFERM, 97.

HERMINE GILQUIN, 07.

L'IDYLLE DE MARIE BIRÉ, 08.

NOUVEAUX CONTES DU PAYS D'OUEST..., 20. PAYS D'OUEST, 97.

GENEVOIX (Maurice), né en 1892. Au SEUIL DES GUITOUNES, 18.

JEANNE ROBELIN, 20.

GÉNIAUX (Charles), né en 1873. LE CHOC DES RACES, 10.

LA CITÉ DE MORT, 04.

LE CYPRÈS (Avec la collaboration de Claire Géniaux). 18. LES DEUX CHATELAINES, II.

LES FIANCÉS DE 1914-1915.

LES FORCES DE LA VIE, II.

L'HOMME DE PEINE, 07.

MES VOISINS DE CAMPAGNE, 19.

LES MUSULMANES, 09.

NOTRE PETIT GOURBI, 14.

L'OCÉAN, 12.

LA PASSION D'ARMELLE LOUANAIS, 16.

LES PATRICIENNES DE LA MER, 13.

PETIT POÈTE ET GRAND ROI, 10.

LE ROMAN DE LA RIVIERA, 08.

LE ROMAN D'UN GENTILHOMME, 14.

RUE DE LA FEMME-SANS-TESTE, 04.

LES TÉMOINS DU PASSÉ, 05.

UN CORSAIRE DE TREIZE ANS, 13.

LE VOUEUR, 08.

GÉRALDY (Paul), né en 1886. LA GUERRE, MADAME..., 17.

GÉRARD - G AILLY.

« SUR LE BORD DROIT DE LA CRÊTE SACRÉE », 19.

GERMAIN (Auguste), né en 1862. L'ANGOISSANT MYSTÈRE, 09.

LA BELLE HÉLÈNE, 01.

LE CARILLON DE PARIS, 01.

CHANTEZ LES BAISERS, 97.

DAMES PATRONESSES, 07.

LES ETOILÉS, 00.

LES HYSTÉRIQUES DE PARIS, 05.

LES MAQUILLÉS, 09.

LES PARADIS, 03.

PETITE CHATTE, 98.

POLICHINELLES, 98.

PREMIER PRIX DU CONSERVATOIRE, 04. THÉATREUSES, 95.

LA VALSE PARISIENNE, 96.

GHÉON (Henri). Pseudonyme de M.

VANGEON.

LE CONSOLATEUR, 03.

GIDE (André), né en 1869.

LES CAVES DU VATICAN, sotie, 14. L'IMMORALISTE, 02.

ISABELLE, II.

PALUDES, 95.

LE PROMETHEE MAL ENCHAÎNE, 99.

LA PORTE ÉTROITE, 09.

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE, 09.

LA SYMPHONIE PASTORALE, 19.

GIGNOUX (Régis), né en 1878.

LA MACHINE A FINIR LA GUERRE, 17. (Avec la collaboration de Roland Dorgelès.)

GILBERT DE VOISINS (A.), né en 1877. LE BAR DE LA FOURCHE, 09.

LE DÉMON SECRET, 07.

L'ENFANT QUI PRIT PEUR, 12.

L'ESPRIT IMPUR, 19.

LE MIRAGE, 18.

LES MOMENTS PERDUS DE JOHN SHAG, 06.

LA PETITE ANGOISSE, 00.

POUR L'AMOUR DU LAURIER, 04.

GIRAUDOUX (Jean), né en 1882. ADORABLE CLIO, 20.

L'ÉCOLE DES INDIFFÉRENTS, II.

ELPÉNOR, 19.

PROVINCIALES, 09.

SIMON LE PATHÉTIQUE, 18.

GOLBERG (Mécislas), 1870-1906. LAZARE LE RESSUSCITÉ, plaintes en douze épisodes, 01.

GOURMONT (Jean de), né en 1877. LA TOISON D'OR, 08.

GOURMONT (Rémy de), 1858-1915. LES CHEVAUX DE DIOMÈDE, 97.

COULEURS, contes nouveaux, suivis de : CHOSES ANCIENNES, 08.

HISTOIRES MAGIQUES, 12.

LE PÈLERIN DU SILENCE, 96.

LE SONGE D'UNE FEMME, 99.

UN CŒUR VIRGINAL, 07.

D'UN PAYS LOINTAIN, 98.

UNE NUIT AU LUXEMBOURG, 06.

GRAFFIGNE (Aimé), né en 1882.

LA BLESSURE, 08.

LA BONNE VIE DE LOU DE MARENNES, 13.

GRASSET (Pierre), né en 1881.

LE CŒUR ET LA GUERRE (s. d.).

LE JOURNAL DE PIERRE DAUMIS, 07.

UN CONTE BLEU, 08.

GRAUX (Dr Lucien), né en 1878. LE MOUTON ROUGE, contes de guerre, 18.

LES YEUX DU MORT, 19.

GRAVE (Jean).

LES AVENTURES DE NONO, 01.

LA GRANDE FAMILLE, 96.

MALFAITEURS ! 03.

TERRE LIBRE. LES PIONNIERS, 08.

GUICHES (Gustave), né en 1860. Au FIL DE LA VIE, 95.

BONNE FORTUNE, 05.

LES DEUX SOLDATS, 17.

LA FEMME DU VOISIN, 98.

LE TREMPLIN, 19.

TROP DE ZÈLE (S. d.).

UN MONSIEUR TRÈS BIEN. LE BUT, 10.

GUILLAUMIN (Emile), né en 1873. ALBERT MANCEAU, adjudant, 06.

BAPTISTE ET SA FEMME, I I .

DIALOGUES BOURBONNAIS, 99.

PRÈS DU SOL, 05.

ROSE ET SA « PARISIENNE », 08.

LE SYNDICAT DE BAUGIGNOUN, 12.

LA VIE D'UN SIMPLE. MÉMOIRE D'UN MÉTAYER, 05.

GUINAUDEAU (Benjamin), né en 1858. L'ABBÉ PAUL ALLAIN, 97.

LE CHANOINE MOÏSE, 02.

LE MAITRE DU PEUPLE, 05.

GUITAUT-VAUQUELIN (Pierre), né en 1882. L'AMOUR EXIGE, 14.

LES IMMOBILES, 08.

MENDIANDOU, 06.

LE SANG DES VIGNES, 10.

LE TRIOMPHE DE LA CHAIR, 06.

HAMP (Pierre), né en 1876. Pseudonyme de M. BOURILLON.

LES CHERCHEURS D'OR, 20.

DIX CONTES ÉCRITS DANS LE NORD, 08.

GENS, 17.

LA PEINE DES HOMMES :

MARÉE FRAICHE, 08.

VIN DE CHAMPAGNE, 08.

LE RAIL, 12.

HARAUCOURT (Edmond), né en 1857. LES AGES. OAAH, le premier homme, 14.

LES BENOIT, 05.

DIEUDONAT, 12.

MADAME HÉLÈNE, 20.

LES NAUFRAGÉS, 02.

LA PEUR, 07.

LE POISON, 20.

LES SABOTS DE NOËL, 06.

TRUMAILLE ET PÉLISSON, 08.

HAVARD DE LA MONTAGNE (Robert), né en 1877.

L'AME QUI SE DONNE, 07.

LEURS FILS, 10.

HENNIQUE (Léon), né en 185I. BENJAMIN ROZES, 98.

MINNIE BRANDON, 99.

HENRIOT (Emile), né en 1889.

LE DIABLE A L'HOTEL, OU LES PLAISIRS IMAGINAIRES, 19. L'INSTANT ET LE SOUVENIR, 12.

VALENTIN, 19.

HENRY-JACQUES.

LES NOYÉS. L'ENCHAINÉE, 09.

LA VALLÉE DE LA LUNE, 20.

HEPP (Alexandre), né en 1859. L'AFFREUSE ÉTREINTE, 13.

L'AUDACIEUX PARDON, 06.

CŒUR D'AMANT, 01.

CŒURS PHARISIENS, 97.

LA COUPE EMPOISONNÉE, 01.

HERMANT (Abel), né en 1862.

LE CHAR DE L'ÉTAT, 00.

CŒURS PRIVILÉGIÉS, 03.

COUTRAS SOLDAT, 19.

DANIEL, 10.

DEUX SPHINX, 96.

EDDY ET PADDY, 95.

LA FAMEUSE COMÉDIENNE, 13.

LE FRISSON DE PARIS, 95.

HEURES DE GUERRE DE LA FAMILLE VALADIER, 15. HISTOIRE AMOUREUSE DE FANFAN, 17.

HISTOIRES HÉROÏQUES DE MON AMI JEAN, 18. MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ :

SOUVENIRS DU V's DE COURPIÈRE, par un témoin, 01. M. DE COURPIÈRE MARIÉ, 05.

CONFESSION D'UN ENFANT D'HIER, 03. CONFESSION D'UN HOMME D'AUJOURD'HUI, 03. LES GRANDS BOURGEOIS, 06.

LA DISCORDE, 07.

LES AFFRANCHIS, 08.

CHRONIQUE DU CADET DE COUTRAS, 09.

LES CONFIDENCES D'UNE BICHE, 09.

LA BICHE RELANCÉE, II.

LES RENARDS, 14.

LE PREMIER PAS, nouvelles, 10.

SCÈNES DE LA VIE COSMOPOLITE :

L'AUTRE AVENTURE DU JOYEUX GARÇON, 16. LA PETITE FEMME, 14.

LE CARAVANSÉRAIL, 17.

LE RIVAL INCONNU, 18.

LE SCEPTRE, 96.

LE SECOND TOURNANT, nouvelles, 12.

TRAINS DE LUXE, 10.

LES TRANSATLANTIQUES, 97.

HERVIEU (Paul), 1857-1915. L'ARMATURE, 95.

LE PETIT DUC. FIGURES PALOTES ET FIGURES SOMBRES, 96.

HIRSCH (Charles-Henry), né en 1870. AMAURY D'ORNIÈRES, II.

L'AMOUR EN HERBE.

CHACUN SON DEVOIR, 16.

LES CHATEAUX DE SABLE, 07.

LE CŒUR DE POUPETTE, 18.

DAME FORTUNE, 12.

LA DEMOISELLE DE COMÉDIE, 04.

LES DISPARATES : LA FIN DE SALOMÉ, LA LIAISON DE PROPERCE, LE BRELAN DE LA MARÉCHALE, LE CAPITAINE BAPAUME, TREIZE JOURS DE GLOIRE, 06.

EVA TUMARCHE ET SES AMIS (s. d.).

LA GRANDE CAPRICIEUSE, 20.

HÉROS D'AFRIQUE, 03.

DES HO MMES , DES FEMMES ET DES BÊTES ,choix de coiltes, 1 o. NINI GODACHE, 08.

PANTINS ET FICELLES, 04.

PARFIEU ET MARTIN, II,

LA POSSESSION, 99.

POUPÉE FRAGILE, 07.

RACAILLE ET PARIAS. Choix de récits précédés de : LA GRACE DE BICHU, 14.

SAINT-VALLIER, 13.

LE SANG DE PARIS, 12.

LE TIGRE ET COQUELICOT, 05.

UN VIEUX BOUGRE, 08.

LA VIERGE AUX TULIPES, 01.

HOCHE (Jules), né en 1859. CHEZ LES ILOTES, amours extra-sociales, 03. CONFESSIONS D'UN HOMME DE LETTRES, 06. LA CORRUPTRICE, 04.

LE FAISEUR D'HOMMES ET SA FORMULE, 06. FÉDORA, 19.

FILLES D'ALSACE, 19.

IL FAUT AIMER, 19.

LE MANNEQUIN DE CIRE, 18.

MARIAGE DORÉ, 18.

LE MAUVAIS BAISER, 05.

MES 5 FEMMES, essai de polygamie, 05. MŒURS D'EXCEPTION : Le vice mortel, 04. MŒURS D'EXCEPTION : Le vice mortel. La carrière de Lucette, 04.

LE MORT VOLANT, 13.

LES PETITES MADONES, 1906.

PREMIER AMOUR, 17.

SAINT-LAZARE, roman social, 01.

LE SECRET DES PATERSON (s. d.).

SOUS LES MIMOSAS, 17.

HUCHER (Fédérick), né en 1865. CHÉRUBIN. LA VIE PASSIONNELLE, 95. ERREUR D'AME, 98.

HUYSMANS (Joris-Karl), 1848-1907. LA CATHÉDRALE, 98.

EN ROUTE, 95.

L'OBLAT, 03.

Ivoi (Paul d'), 1856-1915. Pseudonyme de Paul DELEUTRE.

LE CAPITAINE MILIA... (Voyages excentriques), 00. CIGALE EN CHINE, 01.

CORSAIRE TRIPLEX, 98.

LE CORSAIRE INVISIBLE, 01.

TRIPLEX, 01.

L'ILE D'OR, 02.

COUSIN DE LAVARÈDE!..., 97.

LE DOCTEUR MYSTÈRE, 00.

JEAN FANFARE, 97.

LE MAITRE DU DRAPEAU BLEU, 07. MASSILIAGNE DE MARSEILLE, 02. MILLIONNAIRE MALGRÉ LUI (le prince Virgule), 06. MISS MOUSQUETERR, 08.

LES SEMEURS DE GLACE, 04.

LE SERMENT DE DAALIA, 05.

LES DOMPTEURS DE L'OR, 14.

L'ESPION X, 09.

LA PATRIE EN DANGER, histoire de la guerre future (avec la collaboration du colonel Royet), 05.

LES VOLEURS DE FOUDRE, 12.

L'AÉROPLANE FANTOME, II.

LA COURSE AU RADIUM, 09.

Du SANG SUR LE NIL, 13.

JUD ALLAN, ROI DES cc LADS », 09.

MATCH DE MILLIARDIAIRES, 17.

MESSAGE DU MIKADO, 13.

JALOUX (Edmond), né en 1878. L'AGONIE DE L'AMOUR, 99.

LES AMOURS PERDUES, 19.

LE BOURDOIR DE PROSERPINE, 10.

LE DÉMON DE LA VIE, 08.

L'ECOLE DES MARIAGES, 06.

L'EVENTAIL DE CRÊPE, II.

FUMÉES DANS LA CAMPAGNE, 18.

L'INCERTAINE, 18.

LE JEUNE HOMME AU MASQUE, 05.

LE RESTE EST SILENCE, 09.

LES SANGSUES. 04.

Vous QUI FAITES L'ENDORMIE..., 20.

JAMMES (Francis), né en 1868.

ALMAÏDE D'ETREMONT, OU L'HISTOIRE D'UNE JEUNE FILLE PASSIONNÉE, 01.

CLARA D'ELLÉBEUSE, OU L'HISTOIRE D'UNE ANCIENNE JEUNE FILLE, 99.

MONSIEUR LE CURÉ D'OZERON, 18.

LE NOËL DE MES ENFANTS, conte..., 19.

LE POÈTE RUSTIQUE, 20.

POMME D'ANIS OU L'HISTOIRE D'UNE JEUNE FILLE INFIRME, 04.

LE ROSAIRE AU SOLEIL, 16.

LA ROSE A MARIE, 19.

UNE VIERGE..., 19.

JARRY (Alfred), 1873-1906.

L'AMOUR EN VISITE, 98.

GESTES ET OPINIONS DU DOCTEUR FAUSTROLL, pataphysicien, roman néo-scientifique, suivi de spéculations, 11.

LES JOURS ET LES NUITS, roman d'un déserteur, 97. LE SURMAI.E, roman moderne, 02.

JOSEPH-RENAUD (Jean), né en 1874. LE CHERCHEUR DE MERVEILLEUX, 07.

LE CINÉMATOGRAPHE DU MARIAGE, 97.

L'ENLIZÉ DU MONT-SAINT-MICHEL, 09. NOTRE-DAME DE CYTHÈRE, 00.

UNE NUIT TRAGIQUE (s. d.).

JOZE (Joze Dobrski de Jastzebiec, dit

Victor).

L'AMOUR VÉNAL, 06.

LE CARNAVAL PARISIEN. LES SŒURS VACHETTE, 96. LE CARNAVAL PARISIEN. VEUVE BÉGUIN, 98.

LA FEMME A PASSIONS, 02.

LA MÉNAGERIE SOCIALE. LA CANTHARIDE, 97.

LA MÉNAGERIE SOCIALE. LE DEMI-MONDE DES JEUNES FILLES, 1895.

LA MÉNAGERIE SOCIALE. L'ETERNEL SERPENT, 06.

LES ROZENFELD, histoire d'une famille juive. LA TRIBU D'ISIDORE, 97.

LES ROZENFELD, histoire d'une famille juive sous la troisième République. LA CONQUÊTE DE PARIS, 04.

LES ROZENFELD, histoire d'une famille juive en Europe au xixe siècle et au xx° siècle, après J.-C. JÉRUSALEM-SUR-SEINE, 14.

JULLIEN (Jean), 1854-1919.

ENQUÊTE SUR LE MONDE FUTUR, 09.

LES PETITES COMÉDIES, 00.

KAHN (Gustave), né en 1859. L'ADULTÈRE SENTIMENTALE, 02.

LE CIRQUE SOLAIRE, 99.

LE CONTE DE L'OR ET DU SILENCE, 98.

CONTES HOLLANDAIS, 03.

LES FLEURS DE LA PASSION, 00.

LES PETITES AMES PRESSÉES, 98.

LE ROI FOU, 96.

KEIM (Albert), né en 1876.

CINQ CONTES HYPOTHÉTIQUES, 06.

L'HOMME DOUBLE, 08.

MA TERRE D'ALSACE, 15.

MARIETTE LA LYCÉENNE, 17.

LA RÉDEMPTION DE NINI, 02.

UN ARISTOCRATE, 20.

VIOLIONA, histoire d'une femme, 18.

KISTEMAEKERS (Henry), né en 1872. AÉROPOLIS, roman comique de la vie aéiienne, 09. LA CONFESSION D'UN AUTRE ENFANT DU SIÈCLE, 97. LA FEMME INCONNUE, 98.

LE FRISSON DU PASSÉ, 00.

LORD WILL aviateur, et autres histoires pour en finir avec le roman comique de l'automobilisme, 11. LE MARCHAND DE BONHEUR, 1903.

MONSIEUR DUPONT CHAUFFEUR..., 1908.

LES MYSTÉRIEUSES, 07.

LE RELAIS CALANT, 04.

WILL, TRIMM ET Cle, roman comique de l'automobilisme, 11.

LABATUT (Pierre de).

L'HOMME AUS TROIS PEAUX, 19. (Avec M. André Birabeau.)

LACRETELLE (Jacques de), né en 1888. LA VIE INQUIÈTE DE JEAN HERMEI.IN, 20.

LAFAGE (Léon).

LE BEL ÉCU DE JEAN CLOCHEPIN, I I

LA CHÈVRE DE PESCADOIRE, 08.

PAR AVENTURE, 08.

LAFON (André), 1885-1915.

L'El.ÈVE GILLES, 12.

LA MAISON SUR LA RIVE, 14.

LA FOUCHARDIÈRE (Georges de). L'AFFAIRE PEAU-DE-BALLE, 19.

L'ARAIGNÉE DU KAYSER, 16.

BICARD DIT LE BOUIF, poilu de 2" classe..., 17.

LE BOUIF TIENT, 18.

LE CRIME DU BOUIF, roman d'aventures policières et sportives, 13.

L'HOMME QUI RÉVEILLE LES MORTS, 18. (Avec M. Rodolphe Bringer.)

LA MACHINE A GALOPER, 10.

LES MILLIONS DE MONSIEUR TRIPETTE, 17. (Avec M. Rodolphe Bringer.)

SCIPION PÉGOULADE, 17. (Avec M. Rodolphe Bringer.)

LA HIRE (Jean de), né en 1878.

LES AMOURS DE LA REINE, 07.

L'AVION D'AMOUR, 17.

L'HOMME ET LA NATURE. LE RÉGIMENT D'IRMA, 04. L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ : LES VIPÈRES, mœurs de province, 07.

LA ROUE FULGURANTE, roman scientifique d'aventures, 08.

LE SANG DES GRENADES, 02.

LES SEPT BEAUTÉS DE LA MARQUISE, 03.

LA TORERA, roman espagnol, 02.

LE TRÉSOR DANS L'ABIME, 04.

LES TROIS BOY-SCOUTS, 13.

LES TROIS MIGNONS, roman d'amour, de cape et d'épée, 13.

TROIS PARISIENNES, 06.

VENGEANCES D'AMOUREUSES, 05.

LE VICE PROVINCIAL, 02.

LA JEUNESSE (Ernest), 1874-1917.

LE BOULEVARD, 06.

CINQ ANS CHEZ LES SAUVAGES, 03.

DEMI-VOLUPTÉ, 99.

LE FORÇAT HONORAIRE, 07.

L'HOLOCAUSTE, 98.

L'IMITATION DE NOTRE MAITRE NAPOLÉON, 97. L'INIMITABLE.

SÉRÉNISSIME, 00.

LAPAIRE (Hugues), né en 1869.

LES ACCAPAREURS, 09.

AMES BERRICHONNES, 10.

LE COURANDIER, 04.

L'EPERVIER.

LE FARDEAU, 05.

JEAN-TEIGNEUX, 12.

MESDEMOISELLES BLANCHARD, 14.

LE PAYS BERRICHON, 08.

LARBAUD (Valéry), né en 1881.

A. O. BARNABOOTH, ses œuvres complètes, c'est-à-dire : un conte, ses poésies et son journal intime, 13.

ENFANTINES, 18.

FERMINA MARQUEZ, II.

LARMANDIE (Comte Léonce de), né en

1851.

AIMER ET MOURIR, 08.

LA ROCHEFOUCAULD (Gabriel de), né en

1875-

L'AMANT ET LE MÉDECIN, 05.

LATZARUS (Louis).

LA DEMOISELLE DE LA RUE DES NOTAIRES, 1 1 .

LAURENT (Charles), né en 1840. LE DERNIER CONDÉ, 06.

LE DRAPEAU BRISÉ, 10.

L'EMPEREUR S'AMUSE, 02.

L'EMPEREUR SE VENGE (s. d.).

L'ESPION DE L'EMPEREUR, 01.

LAURENT (Jean).

L'AGRAFÉ, 01.

LES ERRANTS TERRIBLES, 98.

JOIE MORTE, 97.

LAVEDAN (Henri), né en 1859. BAIGNOIRE 9, 05.

LES BEAUX DIMANCHES, 98.

LE BON TEMPS, 06.

C'EST SERVI, 04.

LE CHEMIN DU SALUT : I. IRÈNE OLETTE, 20. INCONSOLABLES, 07.

LES JEUNES OU L'ESPOIR DE LA FRANCE, 97. LEURS SŒURS, 95.

MAM'ZELLE VERTU, 02.

LES MARIONNETTES, 95.

MON FILLEUL, I I .

LA VIE COURANTE, 09.

LAVERGNE (Antonin), né en 1863. LES FRELONS, 08.

JEAN COSTE OU L'INSTITUTEUR DE VILLAGE, 01. MONSIEUR LE MAIRE, 05.

TANTOUNE, 06.

LAVERNIÈRE (Pierre de).

LE DIVIN MENSONGE, 01.

PASSANTS, 98.

LA TIMBALE, 13.

LAZARE. (Bernard), 1865-1903. LA PORTE D'IVOIRE, 97.

LES PORTEURS DE TORCHES, 97.

LÉAUTAUD (Paul), né en 1872. LE PETIT AMI, 03.

LEBLANC (Maurice), né en 1864. ARMELLE ET CLAUDE, 97.

ARSÈNE LUPIN, gentleman cambrioleur. AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN. L'AIGUILLE CREUSE, 09.

ARSÈNE LUPIN CONTRE HERLOCK SHOLMÈS, 17. LE BOUCHON DE CRISTAL, 12.

LES CONFIDENCES D'ARSÈNE LUPIN, 14. L'ECLAT D'OBUS, 17.

L'ENTHOUSIASME, 01.

LA FAUTE DE JULIE, 16.

LA FRONTIÈRE, II.

GUEULE-ROUGE, 80 chevaux, 04.

LES HEURES DE MYSTÈRE, 96.

813, 10.

LES LÈVRES JOINTES, 99.

L'ŒUVRE DE MORT, 96.

LE TRIANGLE D'OR, 18.

LES TROIS YEUX, 20.

UN VILAIN COUPLE, 16.

VOICI DES AILES!..., 98.

LEBLOND (Marius), né en 1877.

LEBLOND (Ary), né en 1880. ANICETTE ET PIERRE DESRADES, II.

EN FRANCE, 09.

LES JARDINS DE PARIS, 10.

L'OUED, 06.

LA SARABANDE, 04.

LE SECRET DES ROBES, 03.

LES SORTILÈGES, 05.

LES VIES PARALLÈLES, 02.

LA ZÉZÈRE, 03.

LE BRAZ (Anatole), né en 1859. CONTES DU SOLEIL ET DE LA BRUME, 05. CROQUIS DE BRETAGNE ET D'AILLEURS, 03. LE GARDIEN DU FEU, 00.

PAQUES D'ISLANDE, 97.

LE SANG DE LA SIRÈNE, 01.

LA TERRE DU PASSÉ, 02.

VIEILLES HISTOIRES DU PAYS BRETON, 97.

LE CARDONNEL (Georges), né en 1874. LES SOUTIENS DE L'ORDRE, 09.

LE CŒUR (René).

COMME TANT D'AUTRES (s. d.).

DANSEUSE. UNE PETITE AMIE. ROSE, 18. LILI, 12.

LES PLAGES VERTUEUSES, croquis fantaisistes, 09.

LECLERCQ (Paul), né en 1871. AVENTURES DE BÉCOT, 08.

L'ETOILE ROUGE, 98.

LA BOUTIQUE D'ARLEQUIN, 13.

LECOMTE (Georges), né en 1867. BOUFFONERIES DANS LA TEMPÊTE, 20. L'ESPOIR, 08.

LES CARTONS VERTS, 01.

LES HANNETONS DE PARIS, 05.

LA MAISON EN FLEURS, 00.

SUZERAINE, 99.

LES VALETS, 97.

LE VEAU D'OR. 03.

LEFEBVRE (Louis), né en 1871. LE COUPLE INVINCIBLE (s. d.).

LA FEMME AU MASQUE, 15.

LE GRAND JOUR, 17.

LEFEBVRE (Raymond).

LE SACRIFICE D'ABRAHAM.

LE GOFFIC (Charles), né en 1863. LES BONNETS ROUGES, 06.

LA DOUBLE CONFESSION, 09.

L'ERREUR DE FLORENCE, 04.

GENS DE MER, 97.

MORGANE, 98.

PASSÉ L'AMOUR, 95.

PASSIONS CELTES, 08.

LEGRAND-CHABRIER. Pseudonyme de MM. André LEGRAND et Marcel

CHABRIER).

L'AMOUREUSE IMPRÉVUE, 07.

LE MOUEL (Eugène), né en 1859. DANS LE MANOIR DORÉ, 01.

GUILLAUME FRIQUET, 96.

LEROUX (Gaston), né en 1868.

LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES DE JOSEPH ROULETABILLE, reporter :

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE 08.

LES ETRANGES NOCES DE ROULETABILLE, 16.

LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR, 09. ROULETABILLE CHEZ LE TSAR, 13.

LE CHATEAU NOIR, 16.

CHÉRI-BIBI, 14.

CONFITOU, 17.

LA DOUBLE VIE DE TÉOPHRASTE LONGUET, 04. L'EPOUSE DU SOLEIL, 14.

LE FANTOME DE L'OPÉRA, 10.

L'HOMME QUI REVIENT DE LOIN, 17.

LA REINE DU SABBAT, 13.

LE ROI MYSTÈRE, 10.

ROULETABILLE CHEZ KRUPP, 20.

SUR MON CHEMIN, 01.

UN HOMME DANS LA NUIT, II.

LE Roux (Hugues), né en 1860

LES AMANTS BYZANTINS, 97.

L'EPOPÉE D'AFRIQUE. PRISONNIERS MAROCAINS, 05. LA FESTÉJADOU, récits du Sud, 95.

LE FILS A PAPA, 00.

GENS DE POUDRE, roman d'histoire et d'aventures, 99. L'HEUREUX ET L'HEUREUSE, OU L'AMOUR ARABE, 06. LES HOMMES DE L'AIR, roman de sport et d'avent., 10. JEUNES AMOURS, mémoires d'un adolescent, 99. LE MAITRE DE L'HEURE, 97.

0 MON PASSÉ!... Mémoires d'un enfant, 96.

LE Roy (Eugène), 1837-1907.

Au PAYS DES PIERRES, 06.

L'ENNEMI DE LA MORT, II.

LES GENS D'AUBEROQUE, 06.

JACQUOU LE CROQUANT, 99.

LE MOULIN DU FRAU, 95.

NICETTE ET MILOU, 01.

LÉTANG (Louis), né en 1855.

LE COLLIER DE CHEVEUX, 97.

LA CROIX DE CHAIR, 10.

LES DEUX FRÈRES. LE LIEUTENANT PHILIPPE, 95. LE SUPPLICE D'UN PÈRE, 95.

LA DIVINE, 14.

LE DRAME DE ROCHEGRISE, 97.

FILLE DE REINE, 08.

GRIPPE-SOLEIL, 08.

LE LYS D'OR, 00.

MARIE-MADELEINE, 00.

L'OR DISPOSE, 12.

POUDRE D'OR, 12.

ROLANDE IMMOLÉE, 14.

THILDA, 98.

LEUNE (Albert).

TOURMENTE D'OR, 00.

LEVEL (Maurice), né en 1875. L'EPOUVANTE, 08.

MADO, OU LA GUERRE A PARIS, 19.

MADO, OU LES MILLES JOIES DU MÉNAGE, 20. LE MANTEAU D'ARLEQUIN, 20.

LES OISEAUX DE NUIT, 14.

LES PORTES DE L'ENFER, 10.

LÉvy (Paul), né en 1876. FLEURS D'OPPRESSION, 99.

LA LIE, 01.

LHANDE (Pierre).

Luis, 12.

MIRENTCHU, 14.

LES MOUETTES, 20.

L'HEUREUX (Marcel), né en 1865. L'AMOUR SUPRÊME (s. d.).

CABOTINAGE D'AMOUR, 95.

L'EMPREINTE D'AMOUR, 18.

LA JEUNESSE DE PHILIPPE GRANDIER (s. d.). JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE D'AUJOURD'HUI, 03.

LICHTENBERGER (André), né en 1870. L'AUTOMNE, 07.

BICHE, 20.

LES CENTAURES, 03.

LE CŒUR EST LE MÊME, 19.

LES CONTES DE MINNIE, 13.

LA FOLLE AVENTURE, 08.

KALIGOUÇA, le cœur fidèle.

MON PETIT TROTT, 98.

M. DE MIGURAC, OU LE MARQUIS PHILISOPHE. NOTRE MINNIE, 07.

PÈRE, 01.

LE PETIT ROI.

LA PETITE, 09.

LA PETITE SŒUR DE TROTT, 00.

PETITE MADAME, 12.

RÉDEMPTION, 02.

LE SANG NOUVEAU, 14.

Tous HÉROS, 10.

LOMBARD (Jean), 1854-1891. LES CHRÉTIENS, 03.

Loïs MAJOURÈS, 03.

LORRAIN (Jean), 1855-1906. Pseudonyme de Paul DUVAL.

AMES D'AUTOMNE, 97.

L'ARYENNE, 07.

COINS DE BYZANCE.

CONTES POUR LIRE A LA CHANDELLE, 97.

LE CRIME DES RICHES, 05.

ELLEN.

FARDS ET POISONS, 03.

HÉLIE, GARÇON D'HOTEL, 08.

HEURES DE VILLES D'EAU.

HISTOIRE DE MASQUES, 00.

MADAME MONPALOU.

LA MAISON PHILIBERT, 04.

LA MANDRAGORE, 03.

NARKISS.

POUSSIÈRES DE PARIS, 99.

PRINCESSE D'ITALIE, 98.

PRINCESSES D'IVOIRE ET D'IVRESSE, 02.

PROPOS D'AMES SIMPLES.

TRAIN DE LUXE, 06.

LE VICE ERRANT.

LOTI (Pierre), 1850-1923. Pseudonyme de M. Julien VIAUD.

LE CHATEAU DE LA BELLE-AU-BOIS-DORMANT, 10. LES DÉSENCHANTÉES, 06.

RAMUNTCHO, 96.

LA TROISIÈME JEUNESSE DE Mme PRUNE, 05.

Louys (Pierre), 1870-1925.

APHRODITE, 96.

LES AVENTURES DU ROI PAUSOLE, 01.

BYBLIS CHANGÉE EN FONTAINE, 98.

LA FEMME ET LE PANTIN. 98.

L'HOMME DE POURPRE, 01.

UNE VOLUPTÉ NOUVELLE, 99.

SANGUINES, 03.

MACHARD (Alfred), né en 1887. L'EPOPÉE AU FAUBOURG. LES CENT GOSSES, 12. L'EPOPÉE AU FAUBOURG. LA GUERRE DES MOMES, 16. L'ÉPOPÉE AU FAUBOURG. TITINE, 13.

HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE BANDE DE GAMINS SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE : Trique, Neness, Bout, Miette et Co, 11.

LE MASSACRE DES INNOCENTS, légende du temps de la guerre. (Avec Poulbot), 18.

LES MÉMOIRES DE SAC-A-PUCES, 06.

POPAUL ET VIRGINIE, petite idylle des temps présents, 18. SOURIS L'ARPÈTE, 14.

LE SYNDICAT DES FESSÉS, 20.

TITINE, histoire d'un viol, 20.

MAC ORLAN (Pierre), né en 1883.

A BORD DE L'ÉTOILE MATUTINE, 20.

BOB BATAILLONNAIRE, 19.

LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE, 18.

LA CLIQUE DU CAFÉ BREBIS, 18.

LES CONTES DE LA PIPE EN TERRE, 13.

LA MAISON DU RETOUR ÉCŒURANT, 12.

LE NÈGRE LÉONARD ET MAITRE JEAN MULLIN, 20. LES PASSES EN L'AIR, II.

LES POISSONS MORTS, 17.

LA VIE JAUNE, 14.

U-713 ou LES GENTILSHOMMES D'INFORTUNE, 17.

MAGRE (Maurice), né en 1877. L'APPEL DE LA BÊTE, 20.

LES COLOMBES POIGNARDÉES, 17.

HISTOIRE MERVEILLEUSE DE CLAIRE D'AMOUR, suivie d'autres contes merveilleux, 03.

LA TENDRE CAMARADE.

MAINDRON (Maurice), 1857-1911. L'ARBRE DE SCIENCE, 06.

BLANCADOR L'AVANTAGEUX, 00.

LE CARQUOIS, 07.

CE BON M. DE VÉRAGUES, I I .

DARIOLETTE, 12.

LA GARDIENNE DE L'IDOLE NOIRE, 10. L'INCOMPARABLE FLORIMOND, mœurs du temps de Louis XIII, 12.

MONSIEUR DE CLÉRAMBON, 04.

RÉCITS.DU TEMPS PASSÉ, 99.

SAINT-CENDRE, 98.

LE TOURNOI DE VAUPLASSANS, 95.

MAIZEROY (René), 1856-1918. Pseudonyme du baron TOUSSAINT.

AMIE DE CŒUR, journal d'une femme, 01. L'AMOUR EN DANGER, 12.

L'AMOUR PRODIGUE, 10.

AMUSEUSE, 00.

L'ANGE, 95.

Au BORD DU LIT, 01.

DES BAISERS ET DU SANG, 98.

LA CHAIR EN JOIE, LE CŒUR EN PEINE, 99. CHÉRISSIME, 01.

LE CONSOLATEUR, 05.

LE DOUTE, 12.

EN VOLUPTÉ, 96.

FEU DE JOIE, 09.

LA GLORITA, FILLE ET MARQUISE, 08. L'INCONSTANT, confessions d'un amant, 13. Joujou, 97.

MADEMOISELLE, II.

LE MARCHAND DE DÉESSES, 05.

LE MIRACLE DE LISE, 98.

L'OTAGE, 00.

LA PEAU, 10.

LE REFLET, 96.

REMPLAÇANTE, 06.

TOUJOURS AIMER, TOUJOURS SOUFFRIR, II. TROP JOLIE, 02.

LE VOLEUR D'AMES, 16.

YETTE, MANNEQUIN, 07.

MANDELSTAMM (Valentin), né en 1876. L'AFFAIRE DU GRAND THÉATRE, 12. L'AMORAL, 02.

LE BANJO, 18.

LE CONTE DES MAREMMES ET AUTRES LIEUX, 09. LA COSAQUE, épisode de la guerre de Russie, 17. DEMI-AMOURS, 07.

L'EMPIRE DU DIAMANT, 14.

MÉMOIRES D'UN GRAND DE LA TERRE, 03.

Sous LES TOMBES, II.

SUZANNAH, 05.

UN AVIATEUR. MILITZA DE KARÉLIE, 08.

MARESCHAL DE BIÈVRE (Georges). LE CŒUR S'ÉVEILLE, 08.

COUSINE MA MIE, 03.

DESTINÉE D'AMOUR, 02.

REINE BICYCLETTE, 00.

UN MARI EN LOTERIE, 05.

MARGUERITTE (Paul), 1860-1918. A LA MER..., 06.

L'AUTRE LUMIÈRE, 16.

LE CARNAVAL DE NICE. (Avec M. V. Marguentte), 07. LES DEUX VIES (id.), 02.

L'EAU QUI DORT, 96.

L'EAU SOUTERRAINE. (Avec M. Victor Margueritte), 10. L'EMBUSQUÉ, 16.

L'ESSOR, 97.

LES FABRECÉ, 12.

LA FAIBLESSE HUMAINE, 10.

FEMMES NOUVELLES. (Avec M. Victor Margueritte), 99. LA FLAMME (s. d.).

FORS L'HONNEUR, 95.

LE JARDIN DU ROI. (Avec M. Victor Margueritte), 02. LA LANTERNE MAGIQUE, 09.

LA MAISON BRÛLE, 13.

Nous LES MÈRES..., 14.

LA PARIÉTAIRE, 96.

LE POSTE DES NEIGES, 99.

POUM, aventures d'un petit garçon. (Avec M. Victor Margueritte), 97.

POUR TOI, PATRIE! 18.

LE PRISME. (Avec M. Victor Margueritte), 05. SIMPLE HISTOIRE, 95.

LES SOURCES VIVES, 13.

SUR LE VIF. (Avec M. Victor Margueritte), 06.

UNE EPOQUE. LE DÉSASTRE. (Avec M. Victor Margueritte), 98.

UNE EPOQUE. : LES BRAVES GENS (id.), 01.

UNE EPOQUE. : LES TRONÇONS DU GLAIVE (id.), 01. UNE EPOQUE. : LA COMMUNE (id.), 04.

VANITÉ (id.), 07.

ZETTE, histoire d'une petite fille (id.), 03.

MARGUERITTE (Victor), né en 1867. Pour les ouvrages écrits en collaboration avec M. Paul MARGUERITTE, voir ci-dessus.

LES FRONTIÈRES DU CŒUR, 12.

JEUNES FILLES, 08.

L'OR, 10.

LE PETIT ROI D'OMBRE, 09.

PROSTITUÉE, 07.

LA ROSE DES RUINES, 13.

LE TALION, 09.

LA TERRE NATALE, 17.

MARQUET (Jean).

DE LA RIZIÈRE A LA MONTAGNE, mœurs annamites, 20.

MARTEL (Tancrède), né en 1856. L'AFRANCESADA, 09.

BLANCAFLOUR, hist. du temps des papes d'Avignon, 08. CHATEAUX EN ESPAGNE, II.

LA FLUTE DU CHEVALIER PÈBRE, 14.

LOIN DES AUTRES, 09.

LE PRINCE DE HANAU, roman national (1792-1815), 07. RIEN CONTRE LA PATRIE, 10.

LA TANT AIMÉE DU ROI, 09.

LA TUILE D'OR. 06.

MARTIN (Louis-Léon).

JEAN DENIS, 17.

MARTIN DU GARD (Roger), né en 1881. DEVENIR! 09.

JEAN BAROIS, 13.

MARTIN-VIDEAU (Ed.), né en 1854. LES DEUX AMOURS DE JEAN SEGUIN, 97. L'IRRÉMISSIBLE, 99.

MARTINET (Marcel), né en 1887. LA MAISON A L'ABRI, 18.

MARY (André), né en 1879. LES PROFONDEURS DE LA FORÊT, 07.

MARY (Jules), né en 185I. LES AVENTURES DE FANCHON, 98.

LA BEAUTÉ DU DIABLE.

LA BÊTE FÉROCE, 07.

LES BRISEURS DE CHAINES, 03.

LA CHARMEUSE D'ENFANTS, 00.

LES DERNIÈRES CARTOUCHES, 01.

LE FILS D'UN VOLEUR, 06.

JE T'AIME..., 11.

LA MARQUISE GABRIELLE, 14. MORTELLE OUTRAGE, 99.

LA NUIT MAUDITE, 12.

LES PIGEONNES.

LA POCHARDE, 97.

ROULE-TA-BOSSE, 05.

SOLDATS DE DEMAIN, 16.

LE WAGON 303, 13.

MATHIEX (Paul).

BAISERS DÉFENDUS, 00.

LE BONHEUR D'ÊTRE DEUX, 02.

COUPS DE DÉSIR, 96.

LA FOLIE D'AIMER, 18.

HEURES PASSIONNÉES, 05.

LE JARDIN DES PLAISIRS, 05.

RÉSULTAT D'UN HUIS-CLOS, 04.

MAUCLAIR (Camille), né en 1872. AMES BRETONNES, 07.

L'AMOUR TRAGIQUE, 10.

LES CLEFS D'OR, 96.

LES DANAÏDES, 03.

L'ENNEMIE DES RÊVES, 98.

LES MÈRES SOCIALES, 99.

LE MYSTÈRE DU VISAGE, 02.

L'ORIENT VIERGE, roman épique de l'an 2000, 97. LES PASSIONNÉS, 07.

LE POISON DES PIERRERIES, 03.

LE SOLEIL DES MORTS, 98.

LA VILLE LUMIÈRE, 03.

MAUREL (André), né en 1863. LA CHEVAUCHÉE, 04.

LES JUSTES NOCES, 97.

MÉMOIRES D'UN MARI, 03.

LE VIEILLARD ET LES DEUX SUZANNES! 04.

MAUREVERT (Georges).

LA BAGUE DE PLOMB, 01.

LÉGENDES ET NOUVELLES TRAGIQUES OU FOLATRES, 10. LINE, MON AMOUR (s. d.).

MAURIAC (François), né en 1885. LA CHAIR ET LE SANG, 20.

L'ENFANT CHARGÉ DE CHAINES, 13.

LA ROBE PRÉTEXTE, 14.

MAURIÈRE (Gabriel). Pseudonyme de M. Henri LEGRAND.

MONSIEUR CAILLOUX, homme politique, 07. PLUS FORT QUE L'AMOUR, 14.

MAUROIS (André), né en 1885. NI ANGE NI BÊTE, 19.

LES BOURGEOIS DF. WEITZHEIM, 19.

LES SILENCES DU COLONEL BRAMBLE, 18.

MAURY (Ernest).

L'IMPUISSANCE D'AIMER, 98.

MÉDINE (Fernand).

LA MESSE DE ONZE HEURES ET DEMIE, 05.

MENDÈS (Catulle), 1843-1909. CONTES CHOISIS, 97.

MERCIER (Gaston).

LE FEU SOUS LA CENDRE, histoire de tous les jours, 14. JEAN GUILBERT, scènes du Rouergue, 11.

MICHEL (Félix-Henri).

LA JALOUSIE DES YEUX, 99.

MICHELET (Victor-Emile), né en 1862. CONTES SURHUMAINS, 07.

MILLE (Pierre), né en 1865. BARNAVAUX ET QUELQUES FEMMES, 07. LA BICHE ÉCRASÉE, 09.

CAILLOU ET TILI, 10.

LOUISE F.T BARNAVAUX, 12.

LE MONARQUE, 14.

NASR EDDINE ET SON ÉPOUSE, 18.

LA NUIT D'AMOUR SUR LA MONTAGNE, 20. SUR LA VASTE TERRE, 06.

TROIS FEMMES, 20.

MILLET (Marcel), né en 1886. LA PIERRE DE LUNE, 20.

MIOMANDRE (Francis de), né en 1880. Au BON SOLEIL, 11.

L'AVENTURE DE THÉRÈSE BEAUCHAMPS, 13.

LA CABANE D'AMOUR, OU LE RETOUR DE L'ONCLE ARSÈNE, 19.

...D'AMOUR ET D'EAU FRAICHE, 13.

ECRITS SUR DE L'EAU, 08.

HISTOIRE DE PIERRE PONS, pantin de feutre, 17. L'INGÉNU, II.

LE MARIAGE DE GENEVIÈVE, 20.

LA SAISON DES DUPES. (Avec la collaboration de Tommy Spark), 18.

LF. VEAU D'OR ET LA VACHE ENRAGÉE, 17.

LE VENT ET LA POUSSIÈRE, 09.

MIRBEAU (Octave), 1848-1917.

CHEZ L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN, 20.

DINGO, 13.

LE JARDIN DES SUPPLICES, 99.

LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE, 00.

LA PIPE DE CIDRE, 19.

LES VINGT ET UN JOURS D'UN NEURASTHÉNIQUE, 01.

MONTÉGUT (Maurice), 1855-1911. L'AMI D'ENFANCE, 00.

L'AMOUR A CRÉDIT, 01 .

LES ARCHIVES DE GUIBRAY, 02.

LES BIENFAITS DE L'ADULTÈRE, I I .

LA CHAÎNE DES DAMES, II.

LES CHEVAUCHÉES DE JOCONDE, 02.

LES CLOWNS, roman du second Empire, 13, DANS LA PAIX DES CAMPAGNES, 05.

DERNIER CRI, 95.

LES DÉTRAQUÉS, 97.

Du PAIN! 07.

LES EPÉES DE FER, 04.

LE FÉTICHE, 98.

FILLES PAUVRES, 04.

LA FRAUDE, 01.

LE GESTE, 96.

LA GRANGE-AUX-BELLES, 99.

MONSIEUR GEORGES, 13.

LES LOIS DE LA PRINCESSE, conte galant et philosophique, 00.

LES LYS ET LES AIGLES. LES CADETS DE L'IMPÉRATRICE, 08. LES LYS ET LES AIGLES. LE ROI SANS TRONE, 08.

LA MÈRE PATRIE, 10.

MONSIEUR GEORGES, 03.

PAPIERS BRULÉS, 06.

PETITES GENS ET GRANDS CŒURS, 13.

LA RÉINCARNATION DE CHRISTIAN CHAUMETTE, 07. ROSNHÉRO, 00.

RUE DES MARTYRS, 98.

TROIS FILLES ET TROIS GARÇONS, 99.

L'USURIER, 04.

MONTFORT (Eugène), né en 1877.

LA BELLE ENFANT, OU L'AMOUR A QUARANTE ANS, 18. LE CHALET DANS LA MONTAGNE, 05.

LA CHANSON DE NAPLES, 09.

LES CŒURS MALADES, 04.

LA MAITRESSE AMÉRICAINE, 06.

LES NOCES FOLLES, 13.

LA TURQUE, 07.

UN CŒUR VIERGE, 20.

MOREL (Eugène), né en 1869. ARTIFICIELLE, 95.

LES BOERS, 99.

LES MORFONDUS, 98.

LA PARFAITE MARAÎCHÈRE, roman très simple, orné de considérations poétiques et utiles sur la culture et le forçage des légumes dans la région de Paris, 04.

LA PRISONNIÈRE, 00.

LA ROUILLE DU SABRE, 97.

TERRE PROMISE, 98.

MORGAN (Jean), né en 1875.

LES AMANTS DU PASSÉ, 05.

Au FOND D'UN VIEUX MANOIR, 20.

BÉATRICE ET BÉNÉDICT, 06.

LA DUPE, 09.

EN GENÈSE, 97.

L'INUTILE LABEUR, essai d'une biographie psychologique, 98.

NOTRE-DAME DU FAUBOURG, 18.

THÉRÈSE HEURTOT, 01.

PARMI LES RUINES, 14.

LE RÊVE ET LA VIE, 18.

SUR LE SEUIL DE L'AMOUR (s. d.).

LA TRISTE AVENTURE, 03.

UN ENFANT DANS LA TOMBE, 16.

MOSELLY (Emile), 1870-1918. Pseudonyme de M. Emile CHÉNIN.

CONTES DE GUERRE POUR JEAN-PIERRE, 18.

LES GRENOUILLES DANS LA MARE, 20.

JEAN DES BREBIS, OU LE LIVRE DE LA MISÈRE, 04. JOSON MEUNIER, histoire d'un paysan lorrain, 10.

LE JOURNAL DE GOTTFRIED MAUSER, 16.

LE ROUET D'IVOIRE, enfances lorraines, 07.

TERRES LORRAINES, 07.

LA VIE LORRAINE, contes de la route et de l'eau, 08.

MUHLFELD (Lucien), 1870-1902. L'ASSOCIÉE, 02.

LA CARRIÈRE D'ANDRÉ TOURETTE, 00.

LE MAUVAIS DÉSIR, 99.

NADAUD (Marcel), né en 1889.

LES DERNIERS MOUSQUETAIRES, roman de la guerre aérienne, 17.

FRANGIPANE ET Cie..., 19.

LA GUERRE AÉRIENNE. CHIGNOLE, 17.

MA P'TITE FEMME, 17.

MAM'ZELLE MONOPLAN, 20.

MIMI TROTTIN, 20.

ZISKA, 20.

NASS (Dr Lucien), né en 1874.

LA CRISE MÉDICALE. MONSIEUR L'AGRÉGÉ, 10. PAUVRES DOCTEURS ! mœurs médicales (s. d.).

NAU (John-Antoine), 1873-1918. Pseudonyme d'Antoine TORQUET. CRISTOBAL LE POÈTE, 12.

FORCE ENNEMIE, 03.

LA GÉNIA, roman spirite hétérodoxe, 06.

LE PRÊTEUR D'AMOUR, 05.

NEVEUX (Pol), né en 1865.

LA DOUCE ENFANCE DE THIERRY SENEUSE, 17.

GOLO, roman de campagne, 98.

NESMY (Jean), né en 1876. Pseudonyme de M. Henry SURCHAMP.

L'AME DE LA VICTOIRE, 18.

L'ARC-EN-CIEL, 20.

LES EGARÉS, 06.

L'IVRAIE, 05.

JEAN-LE-COUP, 14.

LA LUMIÈRE DANS LA MAISON, 10.

POUR MARIER COLETTE, 19.

LE ROMAN DE LA FORÊT, 13.

NIGOND (Gabriel), né en 1877.

LE FEU SOUS LA CENDRE, 09.

NION (François de), né en 1854. L'AGONIE DE L'AIGLE (1813-1814), 14.

L'AMOUR DÉFENDU, 18.

L'AMOUREUSE DE MOZART, 99.

L'AN ROUGE, 98.

BELLEFLEUR, roman d'un comédien au XVIIe siècle, 03. CONTES SPORTIFS ET FANTASTIQUES. LA DÉPÊCHE DE MARS, 09.

DAMES ÉPHÉMÈRES, 04.

LES DERNIERS TRIANONS, 00.

L'ETRANGE MAITRESSE, 10.

LES FAÇADES..., 98.

HISTOIRES RISQUÉES DES DAMES DE MONCONTOUR, 00. JACQUELINE ET COLETTE, 20.

MONSIEUR DE CHARLYS, 18.

NOTRE CHAIR. LE SOLEIL DE BRUMAIRE, 07.

PENDANT LA GUERRE, 16.

SON SANG POUR L'ALSACE, 16.

NITTIS (Jacques de).

VÉNUS ENNEMIE, 00.

NOLLY (Emile), 1880-1914. Pseudonyme du capitaine DÉTANGER,

LA BARQUE ANNAMITE, 10.

LE CHEMIN DE LA VICTOIRE, 13.

GENS DE GUERRE AU MAROC, 12.

HIEN-LE-MABOUL, 09.

NORMAND (Jacques), né en 1848.

Du TRISTE AU GAI, 00.

REGARDONS LA VIE, 13.

NOUSSANNE (Henri de), né en 1865. L'AÉROPLANE SUR LA CATHÉDRALE, 13.

LE CHATEAU DES MERVEILLES, 00.

LA DAME DE POTSDAM, chronique du temps de Guillaume II, 15.

LE JOYEUX RAJAH DE RAMADAR, 04.

ROBERT VILLON, 95.

ROMAN POUR MA FIANCÉE, 10.

UN JEUNE HOMME CHASTE, II.

OBEY (André).

L'ENFANT INQUIET, 20.

LE GARDIEN DE LA VILLE, 19.

OCHSÉ (Julien), né en 1876.

LA FEUILLE MORTE, 13.

D'ILE EN ILE, 12.

OHNET (Georges), 1848-1918.

L'AMOUR COMMANDE. (Les Batailles de la vie.) 14. Au FOND DU GOUFFRE. (Les Batailles de la vie.) 98. L'AVENTURE DE RAYMOND DHAUTEL, 10.

LE BRASSEUR D'AFFAIRES, 01.

LE CHEMIN DE LA GLOIRE, 04.

LA CONQUÉRANTE. (Les Batailles de la vie.) 05.

LE CRÉPUSCULE. (Les Batailles de la vie.) 02.

LE CURÉ DE FAVIÈRES. (Les Batailles de la vie.) 97. LA DAME EN GRIS. (Les Batailles de la vie.) 95.

LA DixiÈME MUSE. (Les Batailles de la vie.) 06.

LA FILLE DU DÉPUTÉ, 96.

GENS DE LA NOCE. (Les Batailles de la vie.), 00.

L'INUTILE RICHESSE. (Les Batailles de la vie.) 96. LE MARCHAND DE POISONS, 03.

LA MARCHE A L'AMOUR. (Les Batailles de la vie.) 02. MARIAGE AMÉRICAIN, 09.

POUR TUER BONAPARTE. (La Légende et l'Histoire), 12. LE REVENANT. (Les Batailles de la vie.) 13.

ROI DE PARIS. (Les Batailles de la vie.) 98.

LA ROUTE ROUGE. (Les Batailles de la vie.) 08. LA SERRE DE L'AIGLE (La légende et l'histoire), 12. LA TÉNÉBREUSE. (Les Batailles de la vie.) 01. LES VIEILLES RANCUNES, 95.

O'MONROY (Richard), né en 1849. Pseudonyme du Vicomte de SLGeniès. LES AMIES DE NOS AMIS, 00.

L'AMOUR SANS PHRASES, 04.

AMOURS MARTIALES, 00.

L'AUTOMNE DU CŒUR, 07.

Aux BORDS DU TENDRE, 02.

BROCHETTES DE CŒUR, 98.

CELLES QUI DISENT OUI! 03.

COCARDES ET DENTELLES, 98.

CURIEUSE D'AMOUR, 01.

LES DÉBUTANTES, 99.

DIX MINUTES D'ARRÊT, 97.

GLORIETTE, 05.

GRAINE D'ÉTOILE, 97.

HISTOIRES CRANES, 95.

HISTOIRES TENDRES, 95.

L'IRRÉSISTIBLE AMOUR, 09.

LA MAIN AUX DAMES, 04.

MARCHEURS ET MARCHEUSES, 99.

0 NATURE!..., 04.

LES PETITS BÉGUINS, 03.

POUR ÊTRE DU CLUB, 12.

LES PROPOS DE MADAME MANCHABALLE. 96. CAPITAINE, 96.

TOUT EN ROSE, 02.

TUTUR ET TOTO, 97.

LA VIE FOLATRE, 01.

OSMONT (Edouard).

LE CŒUR SUR LA MAIN ET L'ESTOMAC DANS LES TALONS, 01. PLUS FORT QUE ÇA! 20.

PARN (Francisque), né en 1864. CŒURS SAUVAGES, 03.

EN SILENCE, 12.

EN SUIVANT LA FLAMME, 18.

LES SEMEURS DE VENT, 12.

SICOUTROU, PÊCHEUR, 14.

PASSILLÉ (Guy de).

Aux JEUX DE L'AMOUR, 04.

HISTOIRE D'UN GENTILHOMME DE PROVINCE, 97.

PAULHAN (Jean).

LE GUERRIER APPLIQUÉ, 17.

PAWLOWSKI (G. de), né en 1874. CONTES SINGULIERS, 18.

INVENTIONS NOUVELLES ET DERNIÈRES NOUVEAUTÉS, 16. POLOCHON, 16.

SIGNAUX A L'ENNEMI, 18.

VOYAGE AU PAYS DE LA QUATRIÈME DIMENSION, 12.

PÉLADAN (Joséphin), 1859-1918. FINIS LATINORUM, 98.

LA LICORNE, 05.

MODESTIE ET VANITÉ, 03.

LE NIMBE NOIR, 06.

PEREAT, 01.

PÉRÉGRINE ET PÉRÉGRIN, 04.

LA VERTU SUPRÊME, 00.

PELLERIN (Jean), 1885-1921.

LA DAME DE LEURS PENSÉES, 20.

EN ALLANT, 1 1 .

LA JEUNE FILLE AUX PINCEAUX, 19.

PERGAUD (Louis), 1882-1914.

DE GOUPIL A MARGOT, histoire de bêtes, 10.

LA GUERRE DES BOUTONS, roman de ma douzième année, 12.

LA REVANCHE DU CORBEAU, nouvelles histoires de bêtes, 10.

LE ROMAN DE MIRAUT, chien de chasse, 14.

PÉROCHON (Ernest), né en 1885.

LE CHEMIN DE LA PLAINE, 20.

NÊNE, 20.

PERRIN (Jules), né en 1862.

ANNAÏK SANS PLACE, 14.

LES BONSHOMMES EN PAPIER, 05.

BROCÉLIANDE, 10.

DEUX FANTÔMES, 08.

PÈRE INCONNU, 03.

LA TERREUR DES IMAGES, 08.

UN PETIT COIN DU MONDE, 04.

PETTIT (Charles), né en 1875.

LES AMOURS DE LI LA TCHOU, 04.

L'ANNEAU DE JADE, 1 1 .

AVENTURES D'UN ALLEMAND AU JAPON, 18.

LE CHINOIS DE MADEMOISELLE BAMBOU, roman sinojaponais, 06.

DÉCLASSÉ! 04.

DOGUE ET FÉLINS, aventures d'un baron prussien au Japon, 10.

LE FILS DU GRAND EUNUQUE, roman chinois, 20. PAYS DE MOUSMÉS, pays de guerre! 05.

PÉTALE DE ROSE ET QUELQUES BONZES, 09.

PHILIPPE (Charles-Louis), 1874-1909. LA BONNE MADELEINE ET LA PAUVRE MARIE, 98. BUBU DE MONTPARNASSE, 01.

CHARLES BLANCHARD, 13.

CROQUIGNOLE, 06.

DANS LA PETITE VILLE, 10.

MARIE DONADIEU, 04.

LA MÈRE ET L'ENFANT, 00.

LE PÈRE PERDRIX, 03.

QUATRE HISTOIRES DE PAUVRE AMOUR, 97.

PIÉCHAUD (Martial), né en 1887.

LE RETOUR DANS LA NUIT, 14.

PIOCH (Georges), né en 1873. L'IMPUISSANCE D'HERCULE, 04..

PIOT (Jean).

LE VILLAGE, 14.

PLESSIS (Fédéric), né en 1851. ANGÈLE DE BLINDES, 97.

LE MARIAGE DE LÉONIE, 97. SAINT-EXUPÈRE-LES-CHASSES, 12.

POINSOT (Maffio-Charles), né en 1872. AMOURS, 06.

LE CŒUR AILÉ, 19.

L'ECHELLE, 01. (Avec M. G. Normandy). LA FAILLITE DU RÊVE, 05.

L'HOMME AU CHIEN, 98.

LA JOIE DES YEUX, 10.

LA MORTELLE IMPUISSANCE, 03.

NADINE, roman de mœurs russes, 13. TOUTE LA VIE, 13.

POITEAU (Emile).

LA MEILLEURE PART, 12.

VERS LA LUMIÈRE, II.

POUVILLON (Emile), 1840-1906. L'IMAGE, 97.

JEP, 04.

MADEMOISELLE CLÉMENCE, 96.

PETITES GENS, 05.

LE VŒU D'ÊTRE CHASTE, 00.

PRAVIEL (Armand), né en 1875. PÉCHÉ D'AVEUGLE, 06.

PRÉVOST (Marcel), né en 1862. L'ACCORDEUR AVEUGLE, 05.

L'ADJUDANT BENOIT, 16.

LES ANGES GARDIENS, 13.

LA FAUSSE BOURGEOISE, 08.

FEMMES ET MARIS.

L'HEUREUX MÉNAGE, 00.

LE JARDIN SECRET, 97.

MISSETTE, 14.

MON CHER TOMMY, 20.

MONSIEUR ET MADAME MOLOCH, 06.

NOTRE COMPAGNE, 95.

LA NUIT FINIRA, 20.

PIERRE ET THÉRÈSE, 09.

LA PRINCESSE D'ERMINGE, 04.

LES VIERGES FORTES : Frédérique, 00.

LES VIERGES FORTES : Léa, 00.

PROUST (Marcel), 1871-1922.

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU. Du COTÉ DE CHEZ SWANN, 13.

A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS, 18. LE COTÉ DE GUERMANTES, 20.

PROVINS (Michel), né en 1861. L'ART DE ROMPRE, 12.

CELLES QU'ON BRÛLE, CELLES QU'ON ENVOIE, II. CEUX D'HIER ET CEUX D'AUJOURD'HUI, 16. LE CŒUR DOUBLE, 08.

COMMENT ELLES NOUS PRENNENT, 04.

LES CONJUGAUX, 14.

DIALOGUES D'AMOUR, 07.

L'ENTRAINEUR, 03.

FÉES D'MOUR ET DE GUERRE, 16.

LE FOND SECRET. LES SYMPTOMES. L'ANNIVERSAIRE, 05. LA GERBE, 10.

HEURES CONJUGALES, 02.

LES ILLUSIONS, 09.

LES JOIES, 07.

LES LENDEMAINS D'AUJOURD'HUI, 99. MARIAGE PARISIEN, 08.

Nos PETITS CŒURS, 05.

LES PASSIONNETTES, 01.

LE PROFESSEUR D'AMOUR, 14..

LES SEPT CORDES DE LA LYRE, 06.

UN ROMAN DE THÉATRE, 13.

PSICHARI (Ernest), 1883-1914. L'APPEL DES ARMES, 13.

TERRES DE SOI.EIL ET DE SOMMEIL, 08.

LES VOIX QUI CRIENT DANS LE DÉSERT..., 20. LE VOYAGE DU CENTURION, 16.

QUERLON (Pierre de), 1880-1904. CÉLINE, FILLE DES CHAMPS, 05.

LES JOUES D'HÉLÈNE, 03.

LA LIAISON FACHEUSE, 02.

LA MAISON DE LA PETITE LIVIA, 04.

QUET (Edouard), né en 1876. L'AVENTURIER, 13.

LES CHARITABLES, 08.

LES EPAVES, II.

LA VICTOIRE, 09.

RABUSSON (Henry), né en 1850. LES COLONNES D'HERCULE, 05.

LE FREIN, 10.

FRISSONS DANGEREUX, 08.

GOGO ET CLE : une famille de la bourgeoisie contemp., 14. LE GRIEF SECRET, 07.

GRIFFES ROSES, épisode contemporain, 98. L'HOSTILITÉ CONJUGALE, 03.

L'INVISIBLE LIEN, 04.

L'IRONIQUE DESTINÉE, roman d'un féministe, 20. LA JUSTICE DE L'AMOUR, 12.

ŒUVRE DE CHAIR, 06.

SCRUPULES DE VIERGE, 03.

VAINE RENCONTRE, 97.

RABUSSON (Max).

UNE MAMAN, 05.

RAGEOT (Gaston), né en 1873.

A L'AFFUT, 13.

AUTOUR DE L'AMOUR, 09.

LA FAIBLESSE DES FORTS, 19..

LA RENOMMÉE, 12.

UN GRAND HOMME, 08.

LA VOIX QUI S'EST TUE, 14.

RAMEAU (Jean), né en 1859. L'AMANT HONORAIRE, 95.

AME FLEURIE, 96.

LA BELLE DES BELLES, 03.

LA BLONDE LILIAN, oa.

LA BONNE ÉTOILE, 06.

LE BONHEUR DE CHRISTIANE, 00.

BRIMBORION, 05.

LE CHAMPION DE CYTHÈRE, 01.

LES CHEVALIERS DE L'AU DELA, 05.

LE CŒUR DE RÉGINE, 96.

LA DEMOISELLE A L'OMBRELLE MAUVE, 97.

LE DERNIER BATEAU, 00.

Du CRIME A L'AMOUR, 06.

L'ENSORCELEUSE, 97.

LE FUSEAU D'OR, 14.

LA JUNGLE DE PARIS, 04.

LES MAINS BLANCHES, 19.

LA MONTAGNE D'OR, 99.

PETITE MIENNE, 07.

PLUS QUE DE L'AMOUR, 99.

LE ROMAN DE MARIE, 03.

LA ROUTE BLEUE, 12.

TENDRE FOLIE, 01.

LA VIERGE DORÉE, 01.

YAN, 95.

ZARETTE, 04.

RANDAU (Robert), né en 1873. L'AVENTURE SUR LE NIGER, 13.

CELUI QUI S'ENDURCIT, 13.

LES COLONS, roman de la patrie algérienne, 07. LES EXPLORATEURS, roman de la grande brousse, 09.

REBELL (Hugues), 1868-1905. Pseudonyme de M. Georges GRASSAL.

Au SERVICE DE L'EMPEREUR, journal d'un valet de chambre..., 07. (Avec M. Jean de Mitty.)

LE BAISER D'UNE ESCLAVE, 05.

LA BROCANTEUSE D'AMOURS, 01.

LA CALINEUSE, 99.

LE DIABLE EST A TABLE, 05.

L'ESPIONNE IMPÉRAILE, 99.

LA FEMME QUI A CONNU L'EMPEREUR, 98.

FEMMES CHATIÉES. DEUXIÈME SÉRIE. GRINGALETTE. UN JEU DE FEMME. LES RÉVOLTÉES DE BRESCIA. LA COMÉDIE CHEZ LA PRINCESSE. LA CRINOLINE, 05.

LA NICHINA, mém. inéd. de Lorenzo Vendramin, 97. LES NUITS CHAUDES DU CAP FRANÇAIS, 02.

LA SAISON A BAÏA, 00.

REBOUX (Paul) né en 1877.

CHONCHON, 20.

CHOUCOUNE, 20.

LE JEUNE AMANT, 12.

JOSETTE, 03.

MAISON DE DANSES, 04.

LA PETITE PAPACODA, 10.

LE PHARE, 07.

ROMULUS COUCOU, 19.

RÉGISMANSET (Charles), né en 1877. L'ASCÈTE, 06.

LE BIENFAITEUR DE LA VILLE, 13.

LA FEMME A L'ENFANT, 04.

LES LAURIERS SALIS (s. d.).

RÉGNIER (Henri de), né en 1864. L'AMPHISBÈNE, ra.

LE BON PLAISIR, 02.

LA CANNE DE JASPE. MONSIEUR D'AMERCŒUR. LE TRÈFLE NOIR. CONTES A SOI-MÊME, 97.

CONTES DE FRANCE ET D'ITALIE, 12.

LA DOUBLE MAITRESSE, 00.

LA FLAMBÉE.

HISTOIRES INCERTAINES, 19.

L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI, 16. LE MARIAGE DE MINUIT, 03.

LA PÉCHERESSE, 20.

LE PASSÉ VIVANT, 05.

LA PEUR DE L'AMOUR, 07.

LE PLATEAU DE LAQUE, 13.

LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT, 04. ROMAINE MIRMAULT, 14.

LE TRÈFLE BLANC, 99.

LE TRÈFLE NOIR, 95.

LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE, 03.

REIBRACH (Jean), né en 1855. Pseudonyme de M Jean CHABRIER.

A L'AUBE, 00.

Au FOND DU CŒUR (S. d.).

LA CRISE, 96.

ETERNELLE ÉNIGME, 95.

LA FORCE DE L'MOUR, 98.

LA HOULE, 06.

LA NOUVELLE BEAUTÉ, 03.

PAR L'AMOUR, 96.

LES SIRÈNES, 03.

RENAUD (Jean), né en 1881. AMES DE RETRAITÉS, 10.

Du SANG SUR LA VILLE, 20.

LES ERRANTS, roman colonial, 12.

LES HÉROÏQUES FRIPOUILLES, II.

LES INFÉCONDS, II.

RENARD (Jules), 1864-1910. BUCOLIQUES, 98.

LES CLOPORTES, 20.

HISTOIRES NATURELLES, 1896 et 1904.

NOS FRÈRES FAROUCHES.

RAGOTTE, 08.

LE VIGNERON DANS SA VIGNE, 01.

RENARD (Maurice), né en 1875. CONTES A LA MARRAINE, 19.

LE DOCTEUR LERNE, SOUS-DIEU, 08.

LES MAINS D'ORLAC, 20.

LE PÉRIL BLEU, II.

LE VOYAGE IMMOBILE, suivi d'autres histoires singulières, 09.

RENAUDIN (Paul), né en 1873. CE QUI DEMEURE, II.

LES CHAMPIER, 07.

MÉMOIRES D'UN PETIT HOMME, 05. SILHOUETTES D'HUMBLES, 99.

UN PARDON. L'OASIS. LE MESSAGER, CENDRES, 09.

RENEL (Charles), né en 1868. LA RACE INCONNUS, 10.

LA COUTUME DES ANCÊTRES (s. d.).

RETTÉ (Adolphe), né en 1863. CONTES DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU. VIRGILE PUNI PAR L'AMOUR, 05.

MÉMOIRES DE DIOGÈNE, 03.

LE RÈGNE DE LA BÊTE, 08.

SIMILITUDES, 95.

REVEL (Jean), né en 1848. Pseudonyme de M. Paul TOUTAIN.

Au PAYS D'OÏL, 13.

CONTES NORMANDS, 01.

LES HÔTES DE L'ESTUAIRE, 04.

RUSTRES, 98.

TERRIENS, 06.

UN CÉRÉBRAL, 00.

RICHEPIN (Jean), né en 1849.

L'AILE (s. d.).

LA BOMBARDE, contes à chanter, 99.

CONTES DE LA DÉCADENCE ROMAINE, 98.

CONTES ESPAGNOLS, 02.

FLAMBOCHE, 95.

LAGIBASSE, roman magique, 00.

RIVOLLET (Georges), né en 1852. LA DENTELLE DE THERMIDOR, 08.

BÉNÉDICITE. LA FIANCÉE DE MADEMOISELLE COLOMBE.

LE PIERROT, 14.

ROANNE (Jean).

MADEMOISELLE DE CALIAN, souvenirs de province, 03. MARIE DE GARNISON, 01.

ROBERT (Louis de), né en 1871. L'ANNEAU.

L'ENVERS D'UNE COURTISANE, 98.

LE MAUVAIS AMANT, 01.

LE PARTAGE DU CŒUR, 00.

LA REPRISE, 99.

RÉUSSIR, 20.

LE ROMAN DU MALADE, II.

LE ROMAN D'UNE COMÉDIENNE, 19.

ROLAND (Marcel).

LA CONQUÊTE D'ANTHAR, roman des « temps futurs »

(s. d.).

FAISEUR D'OR, 15.

LE PRESQU'HOMME , roman des temps futurs, 07.

ROLLAND (Romain), né en 1866. COLAS BREUGNON, 19.

CLÉRAMBAULT, 20.

JEAN CHRISTOPHE : L'AUBE, 04.

LE MATIN, 04. L'ADOLESCENT, 05.

LA RÉVOLTE, 07.

JEAN CHRISTOPHE A PARIS : LA FOIRE SUR LA PLACE, 08.

ANTOINETTE, 08. DANS LA MAISON, 09.

JEAN CHRISTOPHE. LA FIN DU VOYAGE : LES AMIES, 10.

LE BUISSON ARDENT, 12.

LA NOUVELLE JOURNÉE, 12. PIERRE ET LUCE, 20.

ROMAINS (Jules), né en 1885. Pseudonyme de M. Louis FARIGOULE.

LE BOURG RÉGÉNÉRÉ, conte de la vie unanime, 06. LES COPAINS, 13.

DONOGOO TONKA, OU LES MIRACLES DE LA SCIENCE, conte cinématographique, 20.

MORT DE QUELQU'UN, II.

SUR LES QUAIS DE LA VILLETTE, 14.

ROMEUF (Louis de), né en 1879.

L'AILE BRISÉE, 07.

L'ENTRAVÉ, 06.

ROSNY aîné, né en 1856. Pseudonyme de M. Joseph-Henri BOEX.

L'AMOUREUSE AVENTURE.

L'APPEL DU BONHEUR.

LA CHARPENTE, 00. (Avec M. Rosny jeune.)

LE COFFRE-FORT, 14.

LA COMTESSE GHISLAINE, 20.

CONTRE LE SORT, 07. (Avec M. Rosny jeune.)

LE CRIME DU DOCTEUR, 03. (Avec M. Rosny jeune.) DANS LES RUES, 13.

L'ENIGME DE GINEUSE.

ET L'AMOUR ENSUITE....

LA FAUVE, 99. (Avec M. Rosny jeune).

LA FORCE MYSTÉRIEUSE.

LA FUGITIVE, 04. (Avec M. Rosny jeune).

LA GUERRE DU FEU, 11.

MARTHE BARRAQUIN.

LA MORT DE LA TERRE.

RÉSURRECTION, 95. (Avec M. Rosny jeune).

LES RAFALES, 12.

LES RETOURS DU CŒUR, 98. (Avec M. Rosny jeune). LE SERMENT, 96. (Avec M. Rosny jeune).

SOUS LE FARDEAU, 06. (Avec M. Rosny jeune).

LE TESTAMENT VOLÉ, 09. (Avec M. Rosny jeune). UNE REINE, 01. (Avec M. Rosny jeune).

UNE RUPTURE, 97. (Avec M. Rosny jeune).

LA VAGUE ROUGE, 09.

VERS LA TOISON D'OR, 08. (Avec M. Rosny jeune).

ROSNY jeune, né en 1859. Pseudonyme de M. Justin BOEX.

Pour les ouvrages écrits en collaboration avec Rosny aîné, voir ci-dessus.

L'AFFAIRE DERIVE, 09.

MIMI, LES PROFITEURS ET LE POILU, 19.

SÉPULCRES BLANCHIS, 13.

LA TOILE D'ARAIGNÉE, II.

ROSTAND (Maurice), né en 1891.

LE CERCUEIL DE CRISTAL, 20.

ROUART (Eugène), né en 1873.

LA VILLA SANS MAITRE, 98.

ROUFF (Marcel).

LA GRANDE ANGOISSE. LES PÈLERINS, 99.

ROUPNEL (Gaston), né en 1871.

NONO, 10.

LE VIEUX GARAIN, 13.

ROUQUETTE (Louis- F rédérÍc).

JOUR DE PAYE, 12. NOTRE-DAME-DES-VOLUPTÉS-SANS-NOMBRE, 19.

ROUX-SERVINE.

LE PLANET SAINT-ELOY, 14.

RYNER (Han), né en 1861. Pseudonyme de M. Jayme H ANS RYNER.

LES PACIFIQUES (s. d.).

LE PÈRE DIOGÈNE (s. d.).

SAINT-CÈRE (Jacques).

LA NOCE SENTIMENTALE, 97. •

SAINT-CENERY. Pseudnonyme de M.

SISSON.

Au SERVICE DE LA FRANCE, 08.

SAINT-MARCET. Pseudonyme du Comte de COMMINGES.

LES AVENTURES AMOUREUSES DE JEAN DE St-LARY, 00. AVENTURINE, 09.

LA COMTESSE PANIER, 00.

SAINT-MAURICE (Rémy), né en 1864.

Pseudonyme de M. Maurice DIARD. L'ÉTERNELLE FOLIE, 03.

LES EVES STÉRILES, 02.

LA MAISON DU SOMMEIL, 99.

LE RECORDMAN, 98.

LES RESSUCITÉES, 07.

TARTUFETTE, 95.

TEMPLE D'AMOUR, 97.

SALMON (André), né en 1881.

BOB ET BOBETTE EN MÉNAGE, 20.

HISTOIRES DE BOCHES, 17.

MŒURS DE LA FAMILLE POIVRE, 19.

MONSTRES CHOISIS, 18.

LA NÉGRESSE DU SACRÉ-CŒUR, 20.

SAMAIN (Albert), 1859-1900.

CONTES, 02.

SAVIGNON (André), né en 1882.

LES FILLES DE LA PLUIE, scènes de la vie ouessantine, 12. UNE FEMME DANS CHAQUE PORT, 18.

SCHEFFER (Robert), né en 1864.

LE CHEMIN NUPTIAL, 95.

CONTES ARDENTS (g. d.).

LES FRISSONNANTES, 05.

GRÈVE D'AMOUR, 98.

L'ILE AUX BAISERS, 00.

LES LOISIRS DE BERTHE LIVOIRE, 06.

LE PÉCHÉ MUTUEL, 04.

LE PRINCE NARCISSE, 97.

LES TACITURNES. LES EXOTIQUES. LES PROVINCIALES.

LES AGITÉES, 12.

SCHLUMBERGER (Jean), né en 1877. L'INQUIÈTE PATERNITÉ, 12.

MUR DE VERRE, 04.

UN HOMME HEUREUX, 20.

SCHNEIDER (Edouard), né en 1880. ARIANE, MA SŒUR, 20.

L'IMMACULÉE, 19.

SCHWAB (Raymond).

MENGEATTE, 14.

REGARDE DE TOUS TES YEUX, 10.

SCHWOB (Marcel), 1867-1905.

LA CROISADE DES ENFANTS, 96.

LA LAMPE DE PSYCHÉ, 03.

LA PORTE DES RÊVES, 99.

VIES IMAGINAIRES, 96.

SÉE (Edmond), né en 1875. CONFIDENCES, 19.

UN COUSIN D'ALSACE, 18.

SILVESTRE (Armand), 1838-1901. ARLETTE, 00.

Au FIL DU RIRE, 97.

BELLES HISTOIRES D'AMOUR, 98.

CONTES AU GROS SEL, 96.

CONTES IRRÉVÉRENCIEUX, 96.

CONTES TRAGIQUES ET SENTIMENTAUX, 97. FARIBOLES AMUSANTES, 95.

LES FLEURS AMOUREUSES, 99.

HISTOIRES GAULOISES, 98.

IMAGES DE FEMMES, 01.

ORFA, 01.

LE PASSE-TEMPS DES FARCEURS, 95.

RÉCITS DE BELLE HUMEUR, 96.

SIMART (Maurice).

PONETTE, MODISTE RUE DE BERNE, 19.

SOREL (Albert-Emile), né en 1876. LA CARRIÈRE AMOUREUSE DE M. MONTSECRET, 10. LE CORSO FLEURI (s. d.).

LA DERNIÈRE FLAMME, 19.

LE DROIT AU BONHEUR, 14.

L'ECUEIL, 11.

L'OFFRANDE, 05.

PEUT-ÊTRE, 08.

POUR L'ENFANT, 04.

LE RIVAL, 10.

LES SENTIERS DE L'AMOUR, 07.

UNE AILE BRISÉE, 13.

SOULAGES (Gabriel).

L'IDYLLE VÉNITIENNE, petit roman, 13.

LE MALHEUREUX PETIT VOYAGE, OU LA MISÉRABLE FIN DE Mme DE CONFLANS, princesse de La Marsaille, rapportée par Marie-Toinon Cérisette, sa fidèle et dévouée servante, 09.

SOULIÉ (Henry).

LA ROUTE S'ÉCLAIRE, 17.

SPITZMULLER (Georges), né en 1867. L'AMIE DE L'ÉTUDIANT, 20.

A LA RESCOUSSE, 18.

L'AMOUR DANS LA FORÊT, 18.

L'ATTAQUE DU PONT DE CHOOZ, 18.

LE DRAPEAU DE GRAND'PÈRE, 15.

EPISODES DE LA VIE D'UN 400, 18.

HISTOIRE D'UN 75, 18.

NOUVEAUX RICHES, roman d'actualité, 19. L'OASIS D'AMOUR, 19.

LA PETITE CANTINIÈRE, 18.

LA ROSIÈRE DU PANTHÉON, 20.

TALON (Jean-Louis), né en 1873. LA MARQUESITA, roman de mœurs espagnoles, 02.

TÉRAMOND (Guy de), né en 1869.

Pseudonyme de M. Edmond GAUTIER. L'ADORATION PERPÉTUELLE, 02.

L'AMANT, 07.

L'ART DE L'ADULTÈRE, 01.

Au PAYS DES LETTRES, 95.

LA BELLE MADAME HOCHNAIS, 07.

COMME DANS UN RÊVE, 19.

L'ETREINTE DANGEREUSE, 04.

LA FORCE DE L'AMOUR, 07.

LA GLORIEUSE CANAILLE, 02.

L'HOMME QUI VOIT A TRAVERS LES MURAILLES, 14. IMPÉRIALES VOLUPTÉS, 05.

LES JOIES DE LA POSSESSION, 96.

MAISONS DE SCIENCE..., II.

LE MIRACLE DU PROFESSEUR WOLMAR, 10.

LE MYSTÉRIEUX INCONNU, 09.

LE PANTIN DU CŒUR, 98.

ROSE D'OR, II.

LA ROUTE AMOUREUSE, 03.

SCHNAM'HA, roman algérien, 01.

SUR LE CHEMIN DU BONHEUR, 99.

UNE COURTISANE GRECQUE, 06

UNE MAITRESSE JUIVE, 07.

LA VOLUPTÉ DE VIVRE, roman fantaisiste, 03.

THARAUD (Jérôme), né en 1874.

THARAUD (Jean), né en 1877. L'AMI DE L'ORDRE, épisode de la commune, 05. BAR-COCHEBAS, NOTRE HONNEUR, 07.

LE COLTINEUR DÉBILE, 98.

DINGLEY, L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN, 1902, 1906. LA FÊTE ARABE, 12.

LES FRÈRES ENNEMIS, 06.

LES HOBEREAUX, histoire vraie, 04.

LA MAITRESSE SERVANTE, II.

L'OMBRE DE LA CROIX, 17.

LA TRAGÉDIE DE RAVAILLAC.

UN ROYAUME DE DiEU, 20.

UNE RELÈVE, 19.

LA VILLE ET LES CHAMPS (1870-1871), 07.

THEURIET (André), 1833-1907. L'AMIE DE NOËL TRÉMONT, 02.

ANNÉES DE PRINTEMPS, 96.

BOISFLEURY, 97.

LE BOUQUET DE CHÈVREFEUILLES, 01. CHANTERAINE, 04.

CLAUDETTE, Contes et propos rustiques, 00. CŒURS MEURTRIS, 96.

COLETTE, 08.

CONTES DE LA MARJOLAINE, 01.

CONTES DE LA PRIMEVÈRE, 97.

DANS LES ROSES, 99.

DEUIL DE VEUVE, 97.

DORINE..., 99.

HISTOIRES GALANTES ET MÉLANCOLIQUES, 04. FLAVIE, 95.

FLEUR DE NICE, 96.

FLEURS DE CYCLAMEN, 99.

FRIDA, 00.

ILLUSIONS FAUCHÉES, 01.

JOURS D'ÉTÉ, 01.

LILIA, 97.

LE LYS SAUVAGE, 98.

LE MANUSCRIT DU CHANOINE, 02.

MON ONCLE FLO, 06.

LA PETITE DERNIÈRE, 01.

PHILOMÈNE, 97.

LE REFUGE, 98.

LES REVENANTS : LA PUPILLE DE M. DE VALBRUANT.

PATERNITÉ, 05.

SENSATIONS D'ENFANT..., 02.

LA SŒUR DE LAIT, 02.

VILLA TRANQUILLE, 99.

THIERRY (Albert).

L'HOMME EN PROIE AUX ENFANTS, 09.

TIMMORY (Gabriel), né en 1870. Pseudonyme de M. René WHAL.

LA COLONELLE VON SCHNICK ET SES AMIS, 17. CONTES A MADELON, 19.

MONSIEUR PÉDICULE, 20.

LES PROFITEURS, 18.

TINAN (Jean de), 1874-1898. AIMIENNE, OU LE DÉTOURNEMENT DE MINEURE, 99. LES AMPHORES DE PHÉIDAS..., 96. L'EXEMPLE DE NINON DE LENCLOS AMOUREUSE, 98. PENSES-TU RÉUSSIR! OU LES DIVERSES AMOURS DE MON AMI RAOUL DE VALLONGES, 97.

TINSEAU (Léon de), né en 1844. Au COIN D'UNE DOT, 01.

BIEN FOLLE EST QUI S'Y FIE, 96.

LA CHESNARDIÈRE, 02.

LA CLEF DE LA VIE, 07.

DANS LA BRUME, 97.

DETTE OUBLIÉE, 95.

LES DEUX CONSCIENCES, 10.

LA DEUXIÈME PAGE, I4.

Du MOURON POUR LES PETITS OISEAUX, 12.' LE Duc ROLLON, 13.

LES ETOURDERIES DE LA CHANOINESSE, 05.

LA FINALE DE LA SYMPHONIE, II. MENSONGE BLANC, 00.

LES PÉCHÉS DES AUTRES, 99.

LA PRINCESSE ERRANTE, 02.

LE SECRET DE LAD Y MARIE, 19.

LE SECRÉTAIRE DE MADAME LA DUCHESSE, 03. SUR LES DEUX RIVES, 09.

UN NID DANS LES RUINES, 98.

LA VALISE DIPLOMATIQUE, 04.

VERS L'IDÉAL, 96.

TISSERAND (Ernest), né en 1880. UN CABINET DE PORTRAITS, 14.

CONTES DE LA POPOTE, 19.

MON PAYS, 14.

TOULET (P.-J.), 1868-1920.

COMME UNE FANTAISIE, 18.

LA JEUNE FILLE VERTE, 20.

LE MARIAGE DE DON QUICHOTTE, 02.

MON AMIE NANE, 05.

MONSIEUR DU PAUR, HOMME PUBLIC, 98.

LES TENDRES MÉNAGES, 04.

TOUSSAINT (Franz), né en 1879.

G IN A LAURA, 12.

VAILLANT-COUTURIER (Paul), né en 1892 UNE PERMISSION DE DÉTENTE, 19.

VAILLAT (Léandre), né en 1878. MODESTE ET BEAUCHASSIS, 14.

VALDAGNE (Pierre), né en 1854. L'AMOUR DU PROCHAIN, 00.

L'AMOUR PAR PRINCIPES, 98.

CE QUE CRAIGNAIT VICTOR FOURNETTE, 19.

LE CŒUR SERRÉ, 20.

LA CONFESSION DE NICAISE, 02.

LES FEMMES CHARMANTES, 07.

LE JAMBON DE GRAPU, 17.

LES LEÇONS DE LISBETH LOTTIN, 10.

MARTINE AUX ARMÉES, 20.

MON FILS, SA FEMME ET MON AMIE, 04.

PAR LA VOLONTÉ ET PAR LA GRACE, 09. PARENTHÈSE AMOUREUSE, 06.

TOUTI, 05.

UNE RENCONTRE, 99.

VARIATIONS SUR LE MÊME AIR, 96.

VALROSE (Pierre de), né en 1892. LES DRAMES DE LA GUERRE. LE DROIT A LA VIE, 18. PASSION, 19.

VANDÉREM (Fernand), né en 1864. CHARLIE, 95.

LE CHEMIN DE VELOURS, 96.

LES DEUX RIVES, 97.

LA PATRONNE, 96.

LE SUICIDE, conte, 12.

LA VICTIME, 07.

VARIOT (Jean), né en 1881. L'ARBITRE DU MONDE, 20.

LES HASARDS DE LA GUERRE, 13.

HISTOIRE DE LA RAMÉE, soldat français, racontée par lui-même et fidèlement transcrite sous sa dictée par un invalide de ses amis, 18.

LA ROSE DE ROSEIM, 20.

LE SANG DES AUTRES, 19.

LA TRÈS VÉRIDIQUE HISTOIRE DE DEUX GREDINS, 10.

VAUCAIRE (Maurice), né en 1866. L'APPRENTI MILLIONNAIRE, 17.

CHIPETTE OU LA DAME FRIVOLE, 97.

LE CŒURET LA PEAU, dialogues d'amants, 10.

DEMI GRAND MONDE, 99.

LA DEMOISELLE DU CINÉMA, 17.

JAUNE ET BLANCHE. (Avec la coll. de Marcel Luguet), 10. Mlle X..'., SOURIS D'HOTEL. (Avec la collaboration de Marcel Luguet), 08. MAISON DE POUPÉES, 05.

LE MÉTIER DE MADEMOISELLE PIP, 08.

MIMI DU CONSERVATOIRE, 18.

PATATRAS! 08.

LA PETITE MADAME BEC ET ONGLES, 09.

LE PIÈGE, 07.

UNE VRAIE JEUNE FILLE. (Avec la collaboration de Marcel Luguet), 11.

VAUDOYER (Jean-Louis), né en 1883. L'AMOUR MASQUÉ, 08.

LA BIEN-AIMÉE, 09.

LES COMPAGNES DU RÊVE, 06.

LE DERNIER RENDEZ-VOUS, 20.

LA MAITRESSE ET L'AMIE, 12.

LES PAPIERS DE CLÉONTHE, 19.

LES PERMISSIONS DE CLÉMENT BELLIN.

VEBER (Pierre), né en 1869.

AMOUR, AMOUR..., 00.

L'AVENTURE, 97.

LES BELLES HISTOIRES, 08.

CHES LEZ SNOBS, 96.

LES COUCHES PROFONDES, 99.

L'ECOLE DES MINISTRES, 07.

L'HOMME QUI VENDIT SON AME AU DIABLE, 19. MADEMOISELLE FANNY, 19.

LES RENTRÉES, 12.

LES TARD-VENUS (s. d.).

UNE PASSADE. (Avec la collaboration de Willy). VIE DES PERSONNAGES OBSCURS, 19.

Vous N'AVEZ RIEN A DÉCLARER? (Avec la collaboratiop de M. Maurice Hennequin), 20.

VERNE (Jules), 1828-1905.

L'ILE A HÉLICE, 95.

CLOVIS DARDENTOR, 96.

LE SPHINX DES GLACES, 97..

LE SUPERBE ORÉNOQUE. 98.

LE TESTAMENT D'UN EXCENTRIQUE, 99.

SECONDE PATRIE, 00.

LES HISTOIRES DE J.-M. CABEDOULIN. LE VILLAGE AÉRIEN, 01.

LES FRÈRES KIP, 02.

BOURSES DE VOYAGE, 03.

MAITRE DU MONDE, 04.

UN DRAME EN LIVONIE, 04.

L'INVASION DU MONDE, 05.

LE VOLCAN D'OR, 06.

VERNON (Eugène).

LA DEMEURE ENCHANTÉE, 99.

GISÈLE CHEVREUSE, 03.

VIGNAUD (Jean), né en 1875. L'ACCUEIL, 01.

LES AMIS DU PEUPLE, 03.

NOTRE MAITRE (s. d.).

LA PASSION DE CLAUDE BERNIER, 09.

LES SAUVEURS DU MONDE (s. d.).

LA TERRE ENSORCELÉE, 06.

VIGNÉ D'OCTON (Paul), né en 1859. L'AMOUR ET LA MORT 99.

LES IMPOSSIBLES AMOURS, II.

JOSEPH FORESTIER, 00.

LE PÈLERIN DU SOLEIL, 10.

PETITE AMIE, 95.

LES PETITES DAMES, 01.

LE PONT D'AMOUR, 00.

VILLETARD (Pierre), né en 1874. LES AMUSEUSES, 10.

APRÈS LUI, 17.

LE DROIT D'AIMER, 12.

LA MAISON DEX SOURIRES, 05.

M. ET MME BILLE, 03.

MONSIEUR BILLE DANS LA TOURMENTE, 20. LA MONTAGNE D'AMOUR, 06.

LA MONTÉE, 08.

LES POUPÉES SE CASSENT, 19.

VINCENT (René).

LES AMOURS IMAGINAIRES, 10.

VIOLLIS (Jean), né en 1877. Pseudonyme de M. H. d'ARDENNE DE TIZAC. L'EMOI, 97.

MONSIEUR LE PRINCIPAL, 08.

PETIT-CŒUR, 03.

PUYCERRAMPION. (Avec la collab. d'Andrée Viollis.) 11. LA RÉCOMPENSE, 01.

VOGT (William).

CALVINOPOLIS, 06.

VOGUÉ (le Vicomte Eugène-Melchior de), 1850-1910.

JEAN D'AGRÈVE. 97.

LE MAITRE DE LA MER, 03.

LES MORTS QUI PARLENT, 99.

VANGHÉLI, 01.

VOIROL (Sébastien), né en 1870. Pseudonyme de M. Henric LUNDQVIST. L'EDEN, 08.

WALEFFE (Maurice de), né en 1874. LA MADELEINE AMOUREUSE, roman juif, 07.

LE PEPLOS VERT, mœurs égyptiennes antiques, 06.

WENZ (Paul).

LE PAYS DE LEURS PÈRES, 19.

Sous LA CROIX DU SUD, 10.

WERTH (Léon), né en 1879.

CLAVEL CHEZ LES MAJORS, 19.

CLAVEL SOLDAT, 19.

LA MAISON BLANCHE, 13.

YVONNE ET PIJALLET, 20.

WILLY, né en 1859. Pseudonyme de Henry GAUTHIER-VILLARS.

A MANGER DU FOIN, 99.

L'ARGONAUTE. (Avec la collaboration d'Andrée Cocotte.) 97.

L'AUTOMOBILE ENCHANTÉE. (Avec la collaboration de G. Trémisot), 03.

CLAUDINE A L'ÉCOLE. (Avec la collaboration de MME Colette), 00.

CLAUDINE A PARIS. (Avec la collaboration de MME Colette), 01.

CLAUDINE EN MÉNAGE. (Avec la collaboration de Mme Colette), 02.

CLAUDINE EN VADROUILLE. (Avec la collaboration de Mme Colette), 02.

CLAUDINE S'EN VA, 03.

DANSEUSES, 04.

LES EGAREMENTS DE M NNE, 05.

L'ETHER CONSOLATEUR, 20.

GINETTE LA RÊVEUSE, 19.

JEUX DE PRINCES (s. d.).

LEDOS, TAPISSIER, 19.

MAITRESSE D'ESTHÈTES, 87.

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN, 03.

MAUGIS AMOUREUX, 05.

MAUGIS EN MÉNAGE, 10.

M INNE, 04.

LA MOME PICRATE, 04.

L'ODYSSÉE D'UN PETIT CÉVENOL, 00.

LE PETIT ROI DE LA FORÊT, 03.

LA PETITE VESTALE, 20.

Pi... HOUIT! nouvelles. (Avec la collaboration d'Andrée Cocotte), 02.

PIMPRENETTE, 08.

POISSONS D'AVRIL, 96.

LE RETOUR D'AGE, 09.

LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME BEAU, 06.

SUZETTE VEUT ME LACHER ! (s. d.).

LA TOURNÉE DU PETIT DUC (s. d.).

UN PETIT VIEUX BIEN PROPRE, 07.

UN VILAIN MONSIEUR! 98.

UNE PASSADE... (Avec la collaboration de Pierre Veber.) (s. d.).

UNE PLAGE D'AMOUR (s. d.).

WOZDINSKI (Comte A.), né en 1854. LE JOURNAL DE LILIANE, 97.

RÉNOVATION, 01.

SREBRO PÈRE ET FILS, 96.

WOLF (Pierre), né en 1865.

AMANTS ET MAITRESSES, 96.

SACRÉ LÉONCE, 98.

YELL (Michel), né en 1875. Pseudonyme de M. Jules IEHL.

CAuitT, 12.

ZAMACOÏS (Miguel), né en 1866.

LA DAME AU RENDEZ-VOUS, 20.

LES RÊVES D'ANGÉLIQUE, 19.

ZOLA (Emile), 1840-1902.

FÉCONDITÉ. (Les quatre évangiles), 99.

PARIS. (Les trois villes), 98.

ROME. (Les trois villes), 96.

TRAVAIL. (Les quatre évangiles), 01.

VÉRITÉ. (Les quatre évangiles), 03.

L'ÉVOLUTION

DE LA LANGUE ET DU STYLE PAR

PIERRE LIÈVRE

Il arrive parfois, souvent même, à des intervalles que l'on ne saurait qualifier de réguliers car on ne peut mesurer ni leur fréquence ni la durée des temps qui les séparent, que des écrivains, isolés ou formant groupe, croient sentir que le langage littéraire usuel ne leur fournit pas des ressources suffisantes pour rendre ce qu'ils éprouvent, ni ce qu'ils veulent exprimer.

Cet étrange sentiment provoque une suite de phénomènes qui se succèdent avec constance. C'est d'abord une fureur néologique qui ne se contient pas. A ces gens que le lexique ordinaire ne peut plus contenter pour traduire leur émotion ou leur pensée il faut des mots nouveaux, et ils en inventent, à moins qu'ils n'en choisiissent d'anciens qu'ils remettent en lumière ou dont ils modifient l'acception.

Il ne leur suffit pas de changer ainsi les éléments du langage, ils veulent encore en renouveler les formes, en tirer de nouvelles sonorités, une musique inédite, une vibration inconnue. Rien de ce qu'employèrent leurs prédécesseurs immédiats ne saurait les satisfaire quand ils veulent traduire ce qui les agite ou se laisser aller aux impulsions de leur génie, car, nous disons génie, puisqu'en effet c'est parfois d'authentiques génies qui se jugent bornés de la sorte par ce qui leur paraît les limites du langage, et appelés à les reculer ou à les rompre.

Peu à peu, cependant cette effervescence se refroidit et cette fièvre se calme. Ce qui fut arbitrairement introduit dans le langage s'élimine. La bizarrerie se régularise et la crise se trouvant sensiblement résolue, aux façons outrées par lesquelles se manifestaient ses débuts en succèdent de plus régulières. Un retour se fait à ce qui avait précédé. Les révolutionnaires d'hier font montre d'un style dont le visage est parent proche de celui contre lequel ils s'étaient insurgés.

Ils usent à présent du langage traditionnel lui-même que leur ancienne sédition n'a fait qu'enrichir de quelques éléments.

Laissons encore un peu de temps passer, personne ne prendra plus garde à cette émeute littéraire oubliée. En lisant Racine ou La Bruyère, songe-t-on qu'ils ont profité de ces dégoûts bizarres dont les Précieux firent preuve? En lisant Flaubert et Renan, semblent-ils les héritiers de la révolution romantique ? En lisant tel de nos contemporains, peut-on croire qu'il a reçu sa part de l'héritage des Goncourt et des symbolistes ?

Car, ce qu'il y a de merveilleux dans l'histoire du style c'est que, quelle que soit la singularité des apports que lui font les esprits créateurs les plus originaux, il revient toujours à sa ligne traditionnelle, enrichi par ce qui parut devoir le dénaturer, et toujours lui-même ; en sorte que l'on peut toujours reprendre, en modifiant les termes de la comparaison, la remarque faite par La Bruyère à propos de Ronsard et de Marot, et comme il disait : Marot par son tour et par son style semble avoir écrit depuis Ronsard, nous pouvons dire : Diderot par son tour et par son style semble avoir écrit depuis les Goncourt, Renan semble avoir écrit depuis M. Claudel.

A ces considérations qui sont bien abstraites, nous allons chercher une illustration dans les faits littéraires qu'embrasse le plan de cet ouvrage.

D'autres pourraient tout aussi bien étudier le même phénomène en partant de l'aventure de Ronsard et de ses disciples puis en voyant ses suites, ou bien en considérant au XVIIe siècle le mouvement précieux, au XVIIIe siècle Marivaux (1), ou bien encore, à l'aube du XIXe siècle dans les temps qui précédèrent le romantisme, quand le charmant Mercier, du Tableau de Paris, animé de l'éternelle fureur néologique qui accompagne à peu près toutes les crises littéraires, publiait son dictionnaire des mots nouveaux, sa Néologie parue la même année qu 'Atala.

Dans notre période, le phénomène se manifeste par ses symptômes habituels. La langue se corrompt à un moment donné, et l'on peut assurer que les fauteurs de cette corruption sont les Goncourt.

Ceci n'est point dit pour amoindrir les mérites qu'ils ont d'autre part. Quel rang leur doit être assigné en tant que romanciers, historiens des mœurs ou critiques d'art n'est pas ce que nous avons à déterminer ici. Et nous n'irons pas même soutenir qu'il ne se trouve d'aventure une sorte d'agrément pervers

(1) Voltaire considérait Marivaux comme un Néologue.

en leur langage. L'écriture artiste a parfois des minutes heureuses : nous lui devons trop pour le contester.

Ce qu'il faut signaler avec insistance, c'est l'intensité du sentiment qu'ils éprouvaient d'avoir à dire des choses non encore dites, et cela particulièrement dans l'ordre des sensations : ils avaient l'impression nette d'être modernes.

La notion de modernité est aussi de celles qui se manifestent périodiquement, et l'on peut dire qu'à des intervalles indéfinis l'on voit des gens s'ébahir de leur propre modernité, comme si chaque génération à son tour n'avait point sa minute de modernité.

Quand les Goncourt connurent qu'ils étaient modernes, ils crurent le monde métamorphosé par rapport à leur modernité. Ils entreprirent d'en révéler les aspects renouvelés. Méconnaissant la saine doctrine qui veut que l'on fasse des vers antiques sur des pensers nouveaux, ils tombèrent dans l'orgueilleuse erreur de croire qu'il fallait un langage nouveau pour traduire les découvertes inédites de leur sensibilité. Ils avaient pourtant le goût fin et ne pouvaient passer ni pour imbéciles, ni pour illettrés, un peu trop, peut-être pour autodidactes.

Ils commirent cette faute de méconnaître l'aptitude de la langue française qu'ils héritaient à traduire les nuances les plus ténues de ce qu'ils pouvaient apercevoir. Ils ne comprirent pas que l'on ne peut modifier le sublime moyen d'expression qu'elle représente qu'en le faussant ou le mutilant. Ils eurent la faiblesse de croire que cet outil si poli pouvait rencontrer un point qu'il ne sait outrepasser mais qu'il doit heurter. Peut-être avouaient-ils là, ingénuement qu'ils ignoraient la bonne façon de s'en servir. Toujours est-il que rien ne flattait plus doucement Edmond de Goncourt que de s'entendre dire qu'il avait usé sa vie d'artiste à tenter l'expression de l'inexprimable, à rendre ce qui ne saurait être rendu, et qu'il appelait dans son jargon : l'irrendable. On peut en juger par la complaisance avec laquelle il portait de pareilles inscriptions dans son journal. Lundi 24 janvier 1876 chez Alphonse Daudet : « Rendre l'irrendable » c'est ce que vous avez fait, me dit ce soir Alphonse, ça doit être l'effort actuel, mais le point où il faut s'arrêter : voilà le difficile, sous peine de tomber dans le amphigourisme. Jusqu'à quel point Goncourt s'est-il retenu de tomber dans le amphigourisme, c'est ce que l'on ne saurait au juste déterminer.

Ne nous hâtons pas toutefois de le blâmer. Il y a quelque chose de pathétique dans ce tourment. Il nous rend perceptible en son entier le drame du langage qui consiste dans l'effort que fait tout être pensant pour incorporer sa pensée dans les mots. On ne prend généralement pas garde à ce passage. On use des mots comme d'objets qui recèleraient des pensées, oubliant que c'est les pensées qui deviennent en eux concrètes et presque palpables. Seuls, les

créateurs du style connaissent le dur travail qu'il faut pour enfanter à la fois des idées neuves et leur forme verbale.

Mais nous pénétrons ici dans le domaine de la métaphysique du langage. Nous ne le voulons point. Il nous suffira que l'on sente un certain mystère dans le travail auquel se livrait Edmond de Goncourt, quand il tentait de rendre l'irrendable.

Anticipant à présent sur la suite de notre étude, indiquons dès maintenant qu'au terme de notre période, aux alentours de 1920, se reproduit le phénomène qui s'est manifesté aux environs de 1895. Par la contrainte qu'ils imposent à la langue française certains de nos contemporains les plus récents, M. Giraudoux par exemple et M. Morand semblent bien, eux aussi, des gens à qui ne suffit pas l'instrument dont ils disposent, qui tentent, au risque de le détruire, de le plier à de nouveaux besoins, et qui d'ailleurs, viennent à la suite d'un autre groupe qui a rompu le langage au point de le rendre impropre à l'expression des idées. Car, dans notre époque, où la vie s'organise suivant un rythme extrêmement précipité, les novateurs, n'apparaissent plus une fois par siècle, ni même par demi siècle, par séries de lustres ou par lustre : c'est à peu près chaque année que l'on tente de renverser tous les principes de l'esthétique et de les reconstruire. Du fait de leur nombre ces tentatives voient d'ailleurs leur importance singulièrement diminuer et l'on peut faire de ce trait un des points qui empêcheront l'avenir d'installer MM. Giraudoux et Morand dans une place équivalente à celle qu'occupent les Goncourt.

Il en est d'autres. Les Goncourt laissèrent des œuvres qu'on ne veut point traiter d'éternelles, mais qui sont évidemment durables. En outre, point principal, ils ont eu conscience très nette de leur nouveauté. Ils eurent une doctrine, ils vécurent batailleusement pour l'affirmer, la défendre et la faire triompher. Enfin, chose aussi essentielle qu'accidentelle, ils jouirent, en la personne d'Edmond de Goncourt du privilège de longévité. Leur autorité s'en accrut. On leur vit des disciples parce qu'ils avaient un prestige personnel, et une école, ou du moins ce que l'on peut appeler une école, parce qu'ils faisaient preuve d'une rare conséquence dans leurs idées. Qui dirait, ce qu'à cet égard l'avenir réserve à nos contemporains ? Personne. On peut supposer cependant, que vers 1955 ou 1060, M. Paul Morand, et M. Jean Giraudoux, s'ils écrivent encore le feront d'autre façon qu'aujourd'hui, que leur manière se sera simplifiée et épurée.

Nous ne voulons pas analyser ici le style des Goncourt. Il nous faut cepen-

dant le définir succinctement afin de pouvoir distinguer dans quelle mesure en procède celui d'écrivains plus récents.

D'une façon fort abrégée on peut dire qu'il se caractérise essentiellement par une syntaxe fort pauvre et par un vocabulaire extrêmement riche. Il y a quelque chose de constant dans le rapport du vocabulaire à la syntaxe, et l'on peut avancer d'une façon presque certaine que, lorsque la syntaxe est riche et variée le vocabulaire peut se resserrer. C'est en effet par les tours, ou bien par les mots que l'on nuance, que l'on raffine l'expression des idées. Quand la syntaxe fait défaut on supplée à ses ressources par celles que l'on tire du lexique.

L'abondance de leur vocabulaire, sa profusion servent aux Goncourt à analyser les sensations dans ce qu'elles ont de plus ténu. Ni les idées, ni les pensées ne forment le sujet de leurs études. Ces réalistes voient le dehors des choses et s'efforcent à transcrire l'impression qu'ils en reçoivent. Ce sont, à vrai dire, au sens le plus strict de ce mot, des impressionnistes.

Avec eux, l'impressionisme s'empare de la littérature, et certains commentateurs s'en vont même jusqu'à dire qu'ils sont à tel point les initiateurs de tout impressionnisme, que c'est eux encore en qui l'on doit voir les premiers maîtres de l'école de peinture qui s'est illustrée sous ce nom.

L'impressionnisme est un art que caractérisent essentiellement son objectivité et ce que l'on remarque en lui de soumission à la nature. Aussi peu intellectuel que possible, son effort tend à représenter des aspects et, dans l'ordre littéraire, à traduire l'effet qu'exercent les choses sur les sens.

L'effort des Goncourt fut de faire servir à l'analyse des sensations et à leur restitution verbale un instrument, la langue française, qu'un usage immémorial avait façonné pour qu'il fût propre à la traduction des idées. Avec eux on descend de l'intelligence aux sens. Il s'ensuit quant au vocabulaire une extrême abondance de mots qui expriment les couleurs, les nuances et leurs manières d'être, de ceux aussi qui décrivent les formes et les gestes.

Quant à la forme, c'est par une accumulation de petits traits et, nous ne disons point de phrases brèves, mais de brèves notations, qu'ils atteignent le but qu'ils se sont assigné. Ils écrivent à touches menues et multiples qui font songer à ces touches, si petites elles aussi qu'elles se réduisent à n'être que des points, dont se servent pour peindre les plus fameux peintres impressionnistes.

Dans leur poursuite acharnée de la sensation ils ne prennent garde ni aux barbarismes qu'ils accueillent, ni aux faux-sens qu'ils admettent, ni aux horreurs

grammaticales qu'ils favorisent, se laissant aller à recueillir dans leur journal des notations telles que celles-ci (peut-être eussent-ils dit à notationner de pareils traits) Hugo ce soir est surexcité dans son révolutionnarisme par des choses qu'il ne dit pas... sa \_parole a quelque chose de l'impitoyabilité féroce de la parole d'un ouvrier manuel (6 août 1873). Si l'on fait aujourd'hui un usage intolérablement abusif du participe présent peut-être n'est-ce pas moins eux que l'influence anglaise qu'il faut accuser, et peut-être est-ce encore parce qu'ils ont habitué leur entourage à des mots comme inspectionner ou s'expansionner (le duc d'Aumale a pétitionné la présidence), que l'on nous assassine de néologismes de la famille d'ovationner ou de solutionner, qu'il faut peut-être finir par admettre puisque Barrès l'appuie de son autorité (l).

Pourquoi un groupe d'artistes se trouve-t-il déterminé à adopter les façons d'écrire dont use un maître qui les précède ? Est-ce parce qu'ils l'admirent, parce qu'ils l'approuvent ou parce qu'ils reconnaissent comme bonne la solution qu'il donne des problèmes qui les préoccupent tous ? Est-ce parce que leurs tendances ont le même sens que la sienne? On ne le saurait dire au juste. L'idée d'influence n'est pas une idée claire (2). Toujours est-il que les plus éminents des écrivains qui vinrent après les Goncourt usèrent d'un style où l'on retrouve l'essentiel de leur manière.

Il est vrai que tout ce qui compte dans les lettres pendant les dernières années du xixe siècle fréquenta Edmond de Goncourt : Huysmans, Mirbeau, Rodenbach, Montesquiou, Jean Lorrain, pour ne citer d'abord que les morts, sans oublier Mallarmé, le plus grand d'entre eux, Loti, Abel Hermant, Barrès, Descaves, Henri de Régnier, Hennique, Ajalbert portent ou ont porté dans leurs écrits la trace du style des Goncourt.

Certains de ces auteurs s'affranchirent de cette influence tandis que d'autres ne le purent jamais faire.

Loti, véritable disciple des Goncourt, familier du Grenier où sa candidature à l'Académie française fût d'abord envisagée et d'où elle fût lancée comme une sorte de plaisanterie contre la littérature officielle, Loti demeura attaché à cette esthétique et se montra toujours le type achevé du littérateur impressionniste. Ses ouvrages, rarement composés de façon rigoureuse (trois ou quatre seulement font réellement figure de romans) mais au contraire lâches et déliés, ne sont que recueils d'esquisses ou carnets de croquis, prestigieuses esquisses à vrai dire et croquis merveilleux dont la couleur est intense et vibre. Il n'ont pas seulement la couleur, ils ont en outre ce qu'il faut pour agir sur les autres

(1) Le problème qui fut solutionné par moi, ce soir-là, Amori et Dolori sacrum, p. 240.

(1) A. Thibaudet. Mallarmé, p. 356.

sens que la vue : le parfum, la saveur, la rumeur vague et berçante, et ils détiennent tout cela on ne sait comment et le réverbèrent par le moyen d'une prose qui n'est pas extrêmement raffinée si on la considère en grammairien, où l'incorrection même abonde, mais qui exerce cependant une profonde séduction, une fascination.

Il a appartenu à Loti de faire en quelque sorte ce que Monet a fait en peinture, de belles œuvres qui relèvent d'une pauvre esthétique et d'une technique de peu de prix.

D'autres écrivains subirent aussi toute leur carrière durant, l'influence des Goncourt, et par exemple un Jean Lorrain, auteur il est vrai fort éloigné du premier ordre, ne fut jamais qu'un imitateur, conscient ou non des Goncourt ; peut-être pourrait-on dire qu'il ne fut que leur pasticheur.

Le style de Huysmans aussi ressemble autant qu'il est possible à celui des Goncourt, si l'on met à part l'influence qu'a sur le style la différence des tempéraments et la différence aussi que présentent dans leur nature les sujets qui les ont préoccupés. Huysmans est plus rudement agressif qu'ils ne furent jamais. Il a le même pessimisme qu'eux mais il y ajoute une sorte d'humeur hargneuse qui lui est particulière et qui donne à sa manière d'écrire du mordant et de l'âpreté. En outre, tout en visant comme eux à restituer des sensations par une accumulation de traits et de détails, il donne à son style une solidité et un poids que l'on ne trouve pas au même degré chez ses devanciers par ce seul fait que ses recherches de lexique portent sur le verbe plus encore que sur les épithètes ou que sur les substantifs. Il suit de là que son langage détient une violence maniérée, une préciosité brutale qui lui confèrent une originalité très déterminée.

Ainsi le tempérament de chaque disciple inflige une déviation à toute influence, la détourne ou la contrarie.

Il serait vain d'examiner chez tous les écrivains de l'époque post-goncouriste comment s'est métamorphosé ce qu'ils ont accepté ou subi de la leçon de leur maître ; du moins, pour le faire utilement faudrait-il entrer dans plus de détails que nous n'avons ici le loisir de le faire. Aussi bien a-t-on pu déjà se rendre compte du sens dans lequel s'est exercée, quant au style l'influence des Goncourt.

Quoiqu'on puisse dire, à son honneur, qu'elle a contribué à la formation de plusieurs écrivains de marque, il semble, qu'en dernière analyse on doive la considérer comme néfaste, car, à n'en point douter elle a contribué à former cette chose affreuse : le langage des symbolistes.

Le vocabulaire des Goncourt contient en lui nombre des termes dont les écrivains de l'époque symboliste orneront sauvagement leurs écrits. Des mots comme albescent, fugitivité, angéliser, botticellier, bellement, glaceux, bruyance. hallucinatoire, se nervosifier, qui sont soit inventés, soit absolument détournés de leur sens, s'ils ne sont pas exactement ceux dont se serviront les symbolistes, leur ressemblent, s'y apparentent. Ils indiquent aux écrivains de cette école comment on peut fabriquer pour son usage personnel les mots dont on croit avoir besoin, et dans quel sens on peut les fabriquer : il s'agira toujours de modifier le sens exposé par les antiques radicaux en les munissant de suffixes, (rarement de préfixes) et de désinences variés.

Le manque de ressort, la lassitude, l'absence de vouloir-vivre qui sont traits de caractère du monde symboliste — monde énervé autant qu'il en fut jamais — exigent des diminutifs pour dégrader l'activité des mots, pour étouffer, pour amoindrir leur signification, pour l'assoupir, l'amortir.

En outre des effets qu'ils tirent d'un vocabulaire pareillement martyrisé, les symbolistes en rencontrent d'autres en unissant les mots par les alliances les plus extravagantes, en leur ménageant des rencontres inattendues, en leur imposant des frottements agressifs, en les faisant grincer les uns contre les autres d'une manière bizarre qui parfois déconcerte. Ces raffinements extérieurs, car ce sont des raffinements, s'accommodent par ailleurs d'une syntaxe non moins molle, non moins vulgaire, que celle des Goncourt.

Ici pourtant nous pouvons commencer à signaler d'autres influences que celle de ces écrivains, car le rénovateur de la moderne alliance de mots fut Rimbaud. S'il la pratique d'ailleurs toujours avec un rare bonheur, il est cependant quelque peu responsable des absurdités qu'aventurèrent les auteurs engagés à sa suite dans la voie qu'il avait ouverte. M. Camille Mauclair, par exemple et M. André Gide en des œuvres juvéniles et déraisonnables telles que Couronne de Clarté et Voyage d'Urien apparaissent comme les continuateurs réels de Rimbaud. La donnée de ces voyages imaginaires et fabuleux découle du Bateau Ivre, la langue dans laquelle ils se présentent dérive de la prose des Illuminations, et les similitudes qu'ils présentent sont réellement saisissantes. Le port où nous allons nous embarquer pour l'Orient est au centre d'un golfe profond ; non loin sont les ruines de la ville morte qu'il enrichissait jadis. Aujourd'hui de rares vaisseaux y viennent atterrir et semblent n'être égarés là que pour redire aux nations lointaines si la face du Temps et la désuétude est toujours semblable à son propre ennui... Les quais ce matin, etc. Ainsi s'exprime Camille Mauclair tandis qu'André

Gide transposant une description de Marseille écrit ce que voici : La ville où nous devions nous embarquer au soir, éclatait de soleil, de clameurs et de fêtes, sous la blanche ferveur de midi. Le marbre des quais brûlait les sandales ; la fête était bariolée. Deux navires étaient arrivés la veille, l'un de Norvege, l'autre des merveilleuses Antilles ; et la foule courait pour en voir arriver un troisième, majestueux entrant au port.

Et tout cela ne fait que refléter en les refroidissant le rythme et le mouvement de tels fragments des Illuminations. L'aube d'or et la soirée frissonnante trouvent notre brick au large en face de cette villa et de ses dépendances qui forment un promotoire aussi étendu que l'Epire et le Peloponèse, ou que la grande île du Japon, ou que l'Arabie ! Des fanums qu'éclaire la rentrée des théories ; d'immenses vues de la défense des côtes modernes ; des dunes illustrées de chaudes fleurs et de bacchanales ; de grands canaux de Carthage et des embankments d'une Venise louche, etc.

Ces petits livres jumeaux (celui de M. Mauclair et celui de M. Gide) qu'un quart de siècle périma de manière irrémédiable indiquent un des plus dangereux chemins dans lequel la littérature ait eu à s'engager : une route absurde en vérité, et qui s'achève en impasse. S'il ne nous appartient pas de dénoncer ici leur faiblesse intellectuelle ni celle d'ouvrages qui leur ressemblent, du moins pouvonsnous insister sur la mauvaise qualité du langage qui s'y produit en faisant sentir d'autre part que si nous les critiquons de préférence à aucun autre de ceux du même genre, c'est qu'en dépit de leurs défauts ils restent cependant ce que l'époque symboliste réalisa de plus acceptable, et demeurent relativement lisibles.

En effet nombre d'ouvrages qui datant de cette époque, portent les signatures notables d'auteurs qui depuis ne craignirent point d'user d'un style plus accessible, sont entièrement illisibles. Les mots dans ces écrits, par leur singularité comme par celle de leurs groupements font obstacle à l'apparition de la pensée ; se dérobant à leur fonction coutumière ils ne la révèlent point, mais la voilent, la dissimulent, la cèlent. La phrase n'est plus qu'une illusion verbale qui recouvre mollement un néant d'idées.

Et c'est à cela qu'en dernière analyse aboutit l'exemple des Goncourt dans la catégorie des disciples que leur a offerts le symbolisme.

S'il est incontestable que les Goncourt aient pesé sur le mouvement symboliste, une figure bien plus grande, quand on prononce le mot symbolisme se

lève d'elle-même : Mallarmé, l'un des maîtres incontestés de cette école, qui cependant ne fut, quant à lui, rien moins qu'un symboliste.

Son influence s'exerça aussi impérieusement sur le style que sur les autres éléments de l'art littéraire, mais elle le fit en sens contraire de celle des Goncourt, C'est pourquoi nous ne commençons à l'examiner qu'au moment où nous avons touché le plus bas point où l'on puisse descendre à la suite de ces maîtres dangereux.

Tandis que ceux-ci, nous le répétons une dernière fois avaient encombré le vocabulaire et renoncé aux ressources de la syntaxe, Mallarmé, par un effort inverse complique la syntaxe et sait en même temps se satisfaire d'un lexique relativement simple ; et l'on voit qu'il ne se sert que de mots fort peu surprenants pour composer les plus difficiles de ses proses.

Tout à l'heure, en abandon de geste, avec la lassitude que cause le mauvais temps désespérant une après l'autre après-midi, je fis retomber, sans une curiosité mais ce lui semble avoir lu tout voici vingt ans, l'effilé de multicolores perles qui plaque la pluie, encore, au chatoiement des brochures dans la bibliothèque. Maint ouvrage, sous la verroterie du rideau, alignera sa propre scintillation : j'aime comme en le ciel mûr, contre la vitre, à suivre des lueurs d'orage.

Notre phase, récente, sinon se ferme, prend arrêt ou peut-être conscience : certaine attention dégage la créatrice et relativement sûre volonté.

Même la presse, dont l'information veut les vingt ans, s'occupe du sujet, tout à coup, à date exacte.

La littérature ici subit une exquise crise, fondamentale.

Qui accorde à cette fonction une place ou la première, reconnaît , là, le fait d'actualité : on assiste, comme finale d'un siècle, pas ainsi que ce fut dans le dernier, à des bouleversements ; mais, hors de la place publique, à une inquiétude du voile dans le temple avec des plis significatifs et un peu sa déchirure (l).

Ainsi tandis que l'art robuste des Goncourt contenait une amorce de décadence, le germe d'une renaissance reposait dans le sein même du symbolisme, art décadent s'il en fut.

C'est principalement aux recherches qu'ils font dans l'ordre de la syntaxe que se reconnaît chez ses disciples l'influence de Mallarmé, (fort déplaisant et dérangeant, ce point de la supercherie des médiums n'a rien qui doive attenter à la foi en ce phénomène) (2), et dès l'instant où elle se manifeste il semble

(') Divagations, p. 235.

(2) Montesquiou. Roseaux pensants (1897), p. 92.

que l'on assiste à une recomposition du langage qui s'effectue en sens inverse de la décomposition notée depuis le moment où apparaît l'influence des Goncourt.

En outre, il semble que, par une autre démarche, la littérature que les Goncourt ont fait descendre de l'intelligence aux sens, tende à refaire le chemin contraire et à remonter du sensible à l'intellectuel.

L'effort de Mallarmé comparable en cela à celui de Cézanne son contemporain exact, marque le point de départ (et cela malgré la fraîche lumière infuse dans l'Après-Midi d'un faune) d'une réaction contre l'impressionnisme, réaction qui n'aura lieu effectivement que longtemps après eux, aux environs de 1910 et dont la conséquence extrême sera, tant en littérature qu'en peinture, le cubisme où ni l'un ni l'autre de ces grands initiateurs n'aurait voulu reconnaître sa descendance intellectuelle. Ainsi, par un semblable destin de ces deux maîtres, secrets l'un comme l'autre et difficiles, chacun détermine une influence sans proportion avec la diffusion réelle de son œuvre non plus qu'avec l'intelligence que le public en peut avoir.

Insistons cependant sur un point. Dans le domaine des phénomènes littéraires, les choses ne se passent pas avec la simplicité schématique que nous venons de décrire. Il ne faudrait pas croire qu'à partir d'un point déterminé par les Goncourt le style décline d'une façon constante, puis, qu'à partir d'un autre point marqué par Mallarmé il commence une ascension progressivement symétrique. Les faits ne s'offrent pas avec la commode simplicité des constructions intellectuelles. Ils sont complexes, mal définis sinon indéfinis. Tout coexiste dans leur luxuriante abondance. Au moment où le fait Goncourt possède sa plus entière réalité, on trouverait d'autres faits pous le contredire, puis, quand le fait Mallarmé établirait nettement son importance on verrait des réalités qui se produiraient en un sens opposé et qui prolongeraient des mouvements contraires, soit goncouriens, soit différents encore. Aujourd'hui même, à l'époque où nous considérons tous ces faits relativement récents, irrémédiablement passés cependant et déjà placés dans l'histoire, nous pourrions leur discerner à chacun des suites imprévues et des prolongements singulièrement attardés. Jamais une esthétique ni même une mode n'établit absolument son empire ; jamais elle ne se voit totalement abandonnée.

Il y a toujours des dissidences et des contradictions, aussi fait-on preuve sinon d'arbitraire, du moins d'artifice si l'on met en avant, par préférence, une chaîne d'événements donnée.

On ne s'expose point cependant à une erreur considérable quand on affirme l'importance de l'exemple de Mallarmé.

Dès qu'il se fut manifesté, tous les genres s'imprégnèrent de ce qui le carac-

térise. Le journalisme le plus cursif comme l'idéologie la plus méditée le reflétèrent.

On cueille des imitations, voulues ou non de Mallarmé dans tout recueil d'articles en l'ouvrant au hasard, que ce soit chez Paul Adam quand il écrit des lignes telles que celles-ci. « Quand revient le temps où elle arpente les longues galeries de la double exposition de peinture, la foule de Paris, quelques uns de la province consultent les mille figures de l'art afin de retourner chez soi munis de meilleures pensées, de rêves plus précis, grâce aux lignes, aux couleurs, et aux formes présentées en l'or de tant de cadres (1) », ou bien chez Ernest La Jeunesse quand il en écrit comme ces autres : « Quant aux autres hommes qui, en un tumulte dolent, en une grise théorie de soupirs et de pleurs viennent à l'improviste révéler la beauté saignante de leurs âmes, ils ont tout rétrospectif loisir de n'avoir tenu aucun des propos que mon éloquente indulgence leur prête (2) ». Et l'on en retrouverait mainte autre par surcroît dans la prose quotidienne de Catulle Mendès.

Des ouvrages plus durables que ces papiers journaux apportent la même preuve. La plupart des écrivains qui composent la génération de 1885, se montrent à un moment donné soumis, consciemment ou non aux méthodes d'écriture de Mallarmé. Des sondages effectués dans leurs œuvres, qu'ils se nomment Barrès, Laforgue ou Régnier, Claudel ou Toulet, ou bien Willy ou Allais ramèneraient sûrement, fort souvent sinon à tous coups, des phrases d'une arabesque toute mallarméenne. « Elisabeth de Bavière, impératrice d'Autriche ! » « Par une fuite continuelle, par son éventail interposé et par la pratique de la « restriction mentale, elle sut, jusqu'à sa mort cacher quel chef d'œuvre ses « propres soins secrets l'avaient faite ». Ce fameux morceau avec son apostrophe initiale représentée dans la proposition suivante par l'accusatif du pronon est exactement établi comme cet autre, non moins illustre ni beau. « La Gloire ! « Je ne La sus qu'hier, irréfragable, et rien ne m'intéressera d'appelé par quel« qu'un ainsi ».

Pas plus que nous n'avons étudié le style des Goncourt nous n'analyserons ici celui de Mallarmé, et moins encore, ce travail ayant été par d'autres définitivement accompli (3). Mais on peut décrire, d'autant que la chose est aisée, la physionomie que prit le style dès que les écrivains ses successeurs se furent rendu compte des voies que leur ouvrait ce novateur. Non seulement les poètes, sa postérité naturelle, mais les prosateurs même — on le voit sur la liste plus

(') Morale de Paris, p. 137.

(2) Les secrets, les ennuis et les nuits de nos plus notoires contemporains, p. 7.

(1) A. Thibaudet. La poésie de Mallarmé, livre II.

haut dressée — virent leurs habitudes modifiées non moins par les nouveautés qu'il apportait que par les anciennetés qu'il remettait en honneur.

Ils se servirent de tous les raffinements grammaticaux pour conférer au langage des grâces et des ornements nouveaux ou renouvelés.

Il semble que les écrivains se soient alors subitement souvenus de la collaboration que la syntaxe apporte à la beauté littéraire. La musique qu'elle peut conférer à la phrase, la solidité, l'imprévu, et ce pittoresque plus saisissant encore que celui qui provient des sonorités verbales les plus curieuses, tous, subitement y prirent garde.

Comme jamais on connut alors, étrange malherbisme, l'importance que prend un mot justement mis à sa place, et l'on se mit à priser en quelque sorte la syntaxe pour elle-même. On s'en servit comme d'un instrument et comme si elle suffisait à ajouter à toute pensée exprimée une beauté d'un certain ordre. On cultiva l'arabesque grammaticale, dont Mallarmé avait donné tant de modèles inégalés ; « La Cornalba » (sans doute cette danseuse même autour de qui Barrès nous fait voir dans un ballet, des centaines d'enfants écaillés d'or, qui se balancent (1). « La Cornalba me ravit, qui danse comme dévêtue. » (2). Jamais peut-être depuis La Bruyère (à qui l'on peut comparer Mallarmé par la proportion qu'il y a entre la dimension restreinte de leur œuvre et la grandeur de l'influence qu'ils exercent) on n'avait tant raffiné sur les tours, et, soit que l'on se complût au plaisir de moduler savamment les phrases par le moyen d'un jeu précisément articulé de relatifs et de conjonctions — soit que plus savamment encore on les rompît par un système compliqué d'anacoluthes — soit encore que l'on recherchât l'agrément ingénieux de ce qu'Abel Hermant a nommé l'esprit de syntaxe, on vit renaître, avec le goût inextinguible chez les Français, des controverses grammaticales, une tendance marquée au purisme.

Nous voici donc remis dans le chemin des traditions les plus pures par Mallarmé. Cette constatation a quelque chose de paradoxal au premier abord surtout si l'on veut se souvenir de la réputation que firent à cet auteur les officiels de son temps qui pour leur part se regardaient sans doute comme les effectifs gardiens de la tradition, et qui voyaient en ce maître tout autre chose qu'un collaborateur, qu'un allié, un adversaire plutôt, celui qui les attaquait, dont il se fallait défendre. Tant la réalité échappe à ceux qui considèrent des aspects de trop près.

(1) Le Jardin de Bérénice, p. 20.

(2) Divagations, p. 171.

Pour éviter une erreur contraire nous nous garderons de dire que Mallarmé fut le seul artisan de ce retour aux saines directions. Et d'autant plus que nous ne le pensons pas absolument. S'il est patent que le début du vingtième siècle marque dans le style un retour aux manières d'être traditionnelles, on ne s'aventurerait pas à dire que ce mouvement soit dû à un seul exemple. Un fait de cette importance est trop complexe pour supposer à son origine une impulsion unique et si un grammairien comme Toulet montre avec évidence ce qu'il a recueilli de l'héritage de Mallarmé, d'autres puristes comme Abel Hermant ou Marcel Boulenger se défendraient peut-être contre qui dirait d'eux qu'ils font partie de la même descendance spirituelle. Ils rechercheront en d'autres causes déterminantes l'origine de leur manière d'être. Une disposition collective des esprits résulte d'un concours d'influences qui se fortifient mutuellement. A celle de Mallarmé s'en joignent d'autres venues d'ailleurs : ce retour du goût par exemple vers la littérature du xvie siècle, où l'on ne saurait voir le fait d'un individu déterminé ; cette renaissance encore du traditionalisme au seul côté littéraire duquel nous faisons ici allusion et dont Maurras fut un des promoteurs.

Un autre mouvement en outre ne fut pas sans avoir une influence dans cette réaction, celui que désignèrent du nom de naturisme les hommes qui le déterminèrent.

En opposition directe avec le symbolisme, et cela au moment précis où le symbolisme triomphait, vers 1895-1896, quelques écrivains, tous de jeunes hommes, eurent l'ambition de ne pas suivre cette mode qui régnait, mais de la mettre en échec. Ils répudièrent son langage (ils disaient : son jargon — son pesant jargon (1) et ils eurent l'ambition de chercher d'autres sources d'inspiration, mais, quelles que furent leurs intentions, ils commencèrent tout d'abord par combattre avec les armes de leur adversaire, et Saint-Georges de Bouhélier, à l'époque, choisissait encore pour le développer un des thèmes essentiels du symbolisme, le mythe de Narcisse, qui d'André Gide à Paul Valéry fut, on peut le dire, manié par tous les écrivains du groupe.

Il est vrai qu'ils abandonnèrent vite ces thèmes. Au reste, pour se rendre compte de la transformation de la sensibilité poétique qu'apporta le Naturisme, ne suffirait-il pas de dresser une courte liste des poèmes qui le précédèrent, des poèmes symbolistes, et de faire suivre cette liste d'une énumération des poèmes naturistes. Les titres seuls sont éloquents : Tel qu'en songe, Serres chaudes, Chevaleries sentimentales, Vergers illusoires, Chef des Odeurs suaves, Palais nomades, Filles aux mains coupées, voilà des titres d'ouvrages symbolistes. Voici, au contraire, à partir de 1895 comment s'intitulent les livres devers Chansons

(') Bouhélier. Préface de Sylvie d'E. Montfort.

d'aube, Angelus des sentes, l'Age d'Or, le Jardin de la Sagesse, la Grappe de raisin, la Louange de la vie, Vie, la Guirlande des jours, le Printempe, L'Arbre et les Vents.

Si maintenant on ouvrait les livres, on noterait vite la substitution d'un vocabulaire à un autre. Sous le symbolisme, on parlera du chant gemmal, de l'Oiseau d'Or, du château de songe et de sagesse, du Béryl magique, de toutes les pierres précieuses, de l'éternelle Toison, des Lampes, de la clepsydre, des bêtes des Ecus, du Griffon et des Stryges, c'est-à-dire de tout un univers précieux et factice où se meut comme une ombre irréelle la rêverie du poète, alors qu'après, dans les temps naturistes, 1895, il n'est plus question que de la joie ivre et sauvage de l'été (Lafargue), des meules de blé d'or et des oliviers bleus, de la bonne odeur du miel (P. Camo), du vin que le soleil a doré cet été (J. Nervat), de la maison blanche où le soleil luit sur les tuiles (M. Lafargue), des fleurs, des fruits, des collines, des plaines et d'hommes extasiés devant la beauté et la divinité de la nature.

Ces poètes vont vers une simplification du style qui s'accorde avec leur conception du monde. Ils ont rejeté de leurs ouvrages tout le décor artificiel des poètes précédents, puisque leurs motifs de rêveries sont tout autres.

Toutefois ces considérations sur les sujets nous entraîneraient hors de notre étude qui doit se limiter au vocabulaire et au style. Le Naturisme, nous le répétons collabora à leur réfection. Si, tout à fait à ses débuts il usa du néologisme et si l'on vit, par exemple Saint-Georges de Bouhélier employer des mots comme mansuétudinal, ou donner à l'adjectif vainqueur, l'étrange féminin que voici : vainqueure, il se débarrassa rapidement de cette faiblesse, et, dès qu'il eut franchi l'ère des manifestes pour entrer dans la période des réalisations, quand enfin parurent ceux des ouvrages de Montfort, de Philippe et de Codet qui assirent réellement leur réputation, un style était retrouvé, direct, précis et clair, logique en un mot et comme il faut, c'est-à-dire aussi éloigné de la confusion symboliste, que celle-ci pouvait l'être des grands écrivains du début du xixe siècle.

C'est de ce lexique familier et simple qu'usa Madame de Noailles, et il lui suffit pour éblouir le monde quand elle parut.,

Quoi qu'il en soit, et quels que puissent être les mouvements intellectuels qui ont fortifié l'influence de Mallarmé, qui l'ont assainie, et ce faisant ont concouru à rendre plus solides les résultats de son exemple, nous sommes obligés de constater que, depuis qu'en ces pages, nous avons commencé à parler de lui, nous sommes continuellement amenés à faire intervenir des notions de renais-

sance : renaissance du goût grammatical, partant de la science grammaticale ; renaissance de telle culture, renaissance de telle tradition, n'est-ce point là les symptômes d'une renaissance générale dans l'ordre des choses intellectuelles ?

Si désireux qu'on soit de le faire on n'ose l'affirmer. Chacun prétend que l'époque où nous vivons est de fort basse culture et il ne paraît pas que ce soit à tort. Les signes de barbarie spirituelle se multiplient, et il semble bien que la génération qui a grandi pendant la guerre de 1914-18 et qui va bientôt avoir à jouer son rôle dans la vie nationale soit d'une noire ignorance. Mais enfin si c'est là une misère, ce n'est peut-être qu'une misère accidentelle, et certains symptômes, extra-littéraires il est vrai, pourraient nous laisser supposer que le plus bas point où la culture soit descendue est actuellement franchi, qu'une période, remontante si l'on peut dire, est inaugurée.

Quand une certaine bassesse est atteinte, on ne peut que remonter.

A l'appui de ce que nous avançons là, nous dirions volontiers que l'étiage, le point d'extrême abaissement, est signalé par l'arrêté du 26 février 1901 qu'un ministre français, M. Georges Leygues ne craignit point de signer.

Ce texte se proposait de simplifier l'enseignement de la syntaxe ; c'est dire qu'à cette date on renonçait à la syntaxe. On émoussait à loisir le langage et le style, on les démunissait de leurs pointes et de leurs subtilités. A chaque ligne de ce monument d'ignorantisme médité on étale l'intention de désavouer une finesse. Faisons une citation : « on n'exigera pas « la connaissance d'une différence de sens subtile suivant l'accord de l'adjectif « avec le mot air, ou avec le mot désignant la personne dont on indique l'air. » Et montrons par cet exemple que la rédaction de cette ordonnance est digne en tout point de l'abominable ouvrage qu'elle prétend effectuer, à savoir une détérioration méthodique de la langue, qui s'effectuait, il faut le remarquer, dix ans exactement après l'établissement de l'enseignement moderne.

C'est dans les dispositions prises par un autre ministre, 1\1. Léon Bérard, relativement à la restauration partielle des études classiques, que nous voulons reconnaître aujourd'hui l'ordre des faits qui, les points bas ayant été dépassés, signale cette renaissance que nous avons cru discerner par ailleurs, qui ne s'effectue pas soudainement, mais qui a été bien au contraire précédée par un travail préparatoire, par un mouvement des esprits patiemment sollicités par une série de campagnes conduites dans le même sens, et dont nous ne voulons rappeler qu'une seule, celle qui se manifesta par cette ligue des amis du latin que Montfort créa en 1903.

Il va de soi que nous ne rendons pas les Goncourt responsables des arrêtés de M. Leygues, et que pas davantage nous ne voulons attribuer à Mallarmé

l'honneur des dispositions prises par M. Bérard (1). Il s'agit là de mouvements qui dépassent de beaucoup les individus quels qu'ils soient. Ce que nous voulons rendre perceptible c'est ce parallélisme évident qui se montre entre la courbe que décrit la littérature par sa décadence, puis par le relèvement qui la suit, et cette autre courbe que l'on peut établir d'après ces actes officiels parfaitement indicatifs de la vicissitude à laquelle la culture est soumise.

Nous voulons ainsi faire sentir que la vie du style pour ne pas dire celle de la littérature est liée à d'autres phénomènes dont elle est un aspect ou un symptôme. Ils sont complexes et nous ne voulons point tenter de les élucider ni même de les définir exactement. Il nous suffit d'indiquer le rapport qui existe entre eux, qui sont des faits sociaux, et l'art littéraire qui est leur plus séduisante apparence, mais qu'ils dominent, qu'ils embrassent, et qu'ils tiennent dans leur dépendance.

Si nous achevons de définir une certaine courbe inférieure, peut-être seraitil temps de rechercher un niveau constant, une sorte d'horizontale au-dessous de laquelle nous pourrions situer le tracé que nous avons tenté de rendre sensible. Nons la fixerons facilement.

La période que nous étudions se trouve entièrement traversée par l'existence littéraire d'un très grand écrivain dont le style nous permettra de déterminer cette constante, cette normale. C'est Anatole France à qui nous faisons allusion.

Déjà célèbre en 1895 (il entre à l'Académie française en 1896), illustre, plus que cela même, glorieux en 1920 (il obtient le prix Nobel en 1922), au cours de sa longue carrière, échappant à toutes les influences de mode, de cénacle ou d'école, il use sans défaillance d'un langage admirable où l'on peut reconnaître le style français dans ce qu'il a de plus caractéristique.

De cette prose irréprochable et tempérée on ne saurait faire l'analyse sans découvrir ce qui constitue le style traditionnel : à savoir la clarté et l'harmonie. Sa limpidité, sa transparence sont parfaites. Tout y est d'une propriété, d'une convenance extrêmes. Le mauvais exemple des Goncourt est sans effet sur elles ; la renaissance mallarméenne lui est pareillement indifférente : elle n'a pas à être restaurée puisqu'elle ne s'est pas vu dégrader. Bien plus l'effort de Mallarmé, si noble, si hautain, si discret en son essence, semble une manifestation tapageuse quand on le considère par rapport à la continuité tranquille

(1) Dispositions qui depuis la rédaction de ces pages se sont, hélas, déjà vues attaquées et entamées.

et modérée d'Anatole France. Toute la tradition française aboutit à cette perfection littéraire, et se reconnaît en elle, en s'y réfléchissant. Un lexique d'une netteté choisie, une syntaxe d'une irréprochable qualité, une insurpassable sûreté de goût concourent à la réaliser.

Malgré la discrétion des moyens qu'il emploie, Anatole France confère à ce qu'il écrit un maximum d'intensité artistique. Sa phrase unie et savante sait prendre toutes les intonations, et la grâce, la suavité musicale qui, hors du style élevé, sont les plus rares attraits des œuvres d'art littéraire, l'embellissent.

On pourrait, si on en avait le loisir, faire de longs commentaires sur les procédés techniques mis en œuvre dans une phrase telle que celle que voici : « Oh, non, ce ne sont pas les caresses qui ont conservé ce peu de charmes que je suis heureuse d'avoir pour te l'offrir. » (1). On y perçoit une mélodie dont la modulation se prolonge par le plus simple des enchaînements de propositions. Chacune sort voluptueusement du sein de la précédente et s'y subordonne pour la continuer délicatement. Il semble que l'effet à atteindre recule, soit différé, au moment même qu'il va se voir obtenu et c'est de ce retard que se dégage la musique particulière à ce fragment. Un effet si rare, si précieux, obtenu avec tant d'aisance et de simplicité, caractérise essentiellement le style d'Anatole France.

Au reste on reconnaît bien que l'ensemble des qualités que nous essayons de mettre en lumière caractérise aussi tout bon style français. Il se pourrait que ce soit de Renan qu'Anatole France en ait directement reçu l'héritage, mais au temps de Renan, dans une époque beaucoup plus cultivée que la nôtre, cette excellence était moins rare, quand même elle n'atteignait point la qualité suprême où l'amena l'historien des Origines du Christianisme.

Par dessus la tourmente romantique cette façon d'écrire rejoint ce qu'en cette matière le XVIIIe siècle a produit de plus parfait, de plus achevé. Voltaire et Montesquieu ne font guère autrement. Ils ont la même diction : « Un jour « que j'errais dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise je trouvai l'Amour « qui dormait couché sur des fleurs, etc. » Et le XVIIe siècle lui-même, résonnet-il d'autre façon quand il n'est pas oratoire et qu'on le représente au contraire par la prose fluide de Fénelon ou de La Fontaine : « Ce fut en faveur de la curio« sité que la belle se déclara, car pour la colère il lui fut impossible de l'écouter « quand elle songea qu'elle allait tuer son mari. On n'en vient jamais à une telle « extrémité sans de grands scrupules et sans avoir beaucoup à combattre. Qu'on « fasse telle mine que l'on voudra, qu'on se querelle, qu'on se sépare, qu'on pro« teste de se haïr, il reste toujours un levain d'amour entre deux personnes qui « ont été unies si étroitement. »

(') Le Lys Rouge, p. 279.

Quoique Anatole France nous procure l'incomparable satisfaction de constater que les moyens d'expression qui fleurissaient aux meilleures époques de notre littérature sont encore aujourd'hui pleins de sève, il nous est permis de reconnaître que le dérèglement, d'aventure, put contribuer à quelque heureuse réussite. Nous n'en chercherons pas la preuve hors notre période, chez quelque somptueux romantique par exemple. Même dans le temps que nous étudions on ne saurait prétendre qu'au moment où le style s'éloigne davantage de la norme il ne produise rien que de méprisable. Au contraire, on ne peut nier que certains excès des symbolistes, ces héritiers (quand au style) des Goncourt, n'aient de la saveur, non plus que tels autre des super-mallarméens. Mais ce qu'il nous intéresse particulièrement de signaler, et le faisant nous allons réintroduire, afin qu'elle serve de conclusion à cette étude une idée que nous avons déjà exposée, c'est que des extrémités les plus dangereuses où les écrivains puissent se laisser entraîner, une force impérieuse tend à les ramener vers le style régulier que nous venons d'après Anatole France d'essayer se décrire.

Peu d'hommes purent à un moment donné présenter les caractéristiques du symbolisme plus que ne le fit Rémy de Gourmont. Pourtant ses derniers ouvrages, et déjà ceux de sa maturité se présentent dans une forme unie et simple qui ne dépend d'aucune mode, d'aucune école, et qui rejoint la bonne tradition. « On me contait l'autre jour, mon amie, et je crois que mise en roman cela ferait une très curieuse histoire, l'aventure d'un amant très épris et très heureux, qui se détacha de sa maîtresse à la suite d'une grave maladie qu'elle traversa » (1).

Pareillement Abel Hermant dont le début de carrière se lie intimement au naturalisme et dont le style se montre alors sensiblement influencé par l'écriture artiste des Goncourt s'épure rapidement. Il regagne une notion moins accidentelle de ce que doit être l'art d'écrire, et poussant plus loin dans la même voie traditionnelle se montre aujourd'hui l'un des plus savants maîtres en cet art, et l'un des plus justement admirés et suivis.

Revenus de contrées étranges et diverses de tels écrivains finissent par se montrer quelque peu parents, malgré l'éloignement de leur origine et de leurs pensées. Leur nombre s'accroît d'autres écrivains dont la provenance intellectuelle n'est point caractérisée par une singularité formelle aussi précise, qui, d'André Beaunier à André Maurois, de Louis Codet à Pierre Lasserre usent tous d'une langue pure où se perpétuent les bons usages. Car la bonne tradition se

(1) Lettres à l'Amazone, p. 126.

transmet à travers le temps comme par des cheminements secrets et non percevables. C'est une onde émise une fois pour toutes, qui n'est pas toujours reçue, mais qui toujours à même de l'être, l'est parfois à l'instant le moins attendu. C'est pourquoi, malgré la communauté de principes que de pareils auteurs font voir avec Anatole France, on ne saurait dire qu'ils soient ses disciples, sa descendance, qu'ils composent sa descendance d'écrivain. Si ce maître a des disciples dans l'ordre des idées, quant au style il est le représentant d'un ordre trop antique pour qu'on puisse dire qu'il marque un point de départ. Peut-être sans lui, nombre d'écrivains dévoyés n'eussent-ils pas songé à reprendre les bons chemins, mais du moment que les bons chemins sont tracés et dès longtemps ouverts à qui veut les suivre, l'on ne saurait dire que ceux qui s'y engagent soient ses disciples : ils sont les écoliers des mêmes maîtres que lui, quelle que soit la supériorité de son génie, il n'est de ce point de vue que leur condisciple.

Peut-être taxera-t-on d'arbitraire le dessein de terminer cette étude en insistant sur une certaine reviviscence du style traditionnel. Elle existe assurément dira-t-on, mais n'est qu'une tendance entre nombre d'autres tendances diverses qui contribuent ensemble à prouver l'extrême confusion que l'on remarque dans le tableau du style contemporain. Pourquoi donc, souligner particulièrement cette tendance-là plutôt qu'une autre ? et l'on nous comparera à quelque explorateur d'hypogées, qui d'une fresque cachée par les ténèbres souterraines n'éclairera qu'un seul détail choisi de façon tendancieuse.

Nous ne nous défendons point d'avoir voulu tracer à grands traits un tableau schématique de la période que nous avons envisagée, et il appartenait à notre plan de faire voir qu'après les écarts des néologues et des révolutionnaires variés, s'ouvre une période de calme et d'apaisement du langage. Nous voyons aujourd'hui autour de nous un grand nombre d'auteurs qui écrivent purement et de façon saine. Nous pouvons citer pêle-mêle, sans aucune intention de les ranger les uns par rapport aux autres des auteurs comme Abel Hermant, Maurras, Colette, Montfort, Marcel et Jacques Boulenger, Marsan, Gérard d'Houville, Larbaud, Vaudoyer, Derème, Léautaud, dont la prose irréprochable, encore que variée suivant les tempéraments individuels est parfaitement affranchie des défauts ou des affectations que nous avons indiqués pour caractériser le début de notre période. Très différents les uns des autres, ces écrivains ne sauraient former une école, car et c'est un point qu'il nous plaît de mettre en vue ici, les écoles, unanimiste ou romane ou quelque soit leur titre, assemblent

d'habitude des gens qui ont une façon commune de mal écrire. Bien écrire ne crée pas de lien entre ceux qui le font, mais cependant les apparente tous à ce que la littérature a produit de vigoureux et de meilleur. C'est en délaissant le joug des écoles que l'on rentre dans cette bonne voie, et que l'on s'incorpore à cette famille supérieure qui surpasse les écoles et ne les embrasse point.

Anatole France nous a fait constater pendant toute la durée de la période 1895-1920 la constance du meilleur langage. De part et d'autre de lui le mauvais style a oscillé du pire goncourisme aux excès d'un mallarmisme inacceptable. L'amplitude de ces oscillations a progressivement diminué et dans l'instant où elle est devenue à peu près nulle on a découvert le bon langage d'auteurs dont nous avons énuméré quelques uns des plus notables.

N'espérons pas cependant que leur bon exemple soit longtemps suivi. Il faut que les oscillations recommencent a se faire sentir, et c'est précisément parce qu'elles commencent à devenir visibles, que le fait que nous indiquons peut paraître douteux, et que la restauration du langage semble le détail d'un ensemble confus qu'elle ne domine point.

Elle est cependant le trait essentiel de cette fin d'époque. En 1920 le style vient d'être à peu près rétabli ; il n'attend plus que d'être à nouveau troublé ou dérangé, et nous voyons déjà maint écrivain qui s'y emploie.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITÉS

ABADIE (Michel) 10, Il ABRAM (Paul) 255 ADAM 127 ADAM (Paul) ...29, 229, 232, 260,

270, 272-276, 278, 280, 364 ADÈS 318 AJALBERT (jean) 264, 358 ALBALAT (Antoine) 252 ALIBERT (François-Paul) 40 ALLAIS (Alphonse) 363 ALLARD (Roger) 48, 60 ALMÉRAS (Henri d') 255 ANCEY (Georges) 136, 139 ANET (Claude) 319 ANGELLIER (Auguste) 42 ANNUNZIO (Gabriel d') 305 ANTOINE (André) 133, 134 APOLLINAIRE (Guillaume) ... 30-34,

47, 57, 59, 61, 63, 126, 250 ARCOS (René) 24, 26 ARNAULD (Michel) 250, 292 ARNOUX (Alexandre) .... 307, 308, 316 ARNYVELDE (André) 263 ARTUS (Louis) 152, 177 AUGIER (Emile) 135, 151 AULNOY (MME de) 231 AUMALE (duc d') 357

BACHELIN (Henri) .... 249, 292, 293 BALLOT (Marcel) 253 BANVILLE (Théodore de) .... 45, 64 BARBEY D'AUREVILLY 233, 259 . BARBIER (Auguste) 55 BARBUSSE (Henri) .. 303, 306, 314- 316 BARRÈS (Maurice) . 260, 280-282, 288,

298, 319, 358, 364 BATAILLE (Henry) ... 22, 23, 160,

166, 169, 170, 189 BAT Y (Gaston) 185 BAUDELAIRE (Charles). 4, 233, 246, 268, 282

BAUER (Gérard) 317 BAUMANN (Émile) 295 BAZIN (René) 280 BEAUBOURG (Maurice) 140 BEAUDUIN (Nicolas) 33 BEAUNIER (André) 245, 371 BECOUE (Henry). 136-138, 150, 152, 153 BENDA (Julien) 238, 298 BENJAMIN (René) 314 BENOIT (Fernand) 48 BENOIT (Pierre) 316, 317 BÉRARD (Léon) 368 BÉRENGER (Henry) 248 BERGER (Marcel) 319 BERGERAT (Emile) 3 BERGSON (Henri).. 13, 108-113, 116,

119, 120, 128 BERNARD (J.-J.) 188 BERNARD (Jean-Marc) .... 41,63, 250 BERNARD (Sarah) 157 BERNARD (Tristan).... 160, 165,

174, 175, 250, 260, 270, 272 BERNSTEIN (Henri)... 160, 166, 172- 174 BERR (Georges) 163 BERTAUT (Jules) 248, 266 BERTRAND (Louis). 272, 276-278, 280, 303 BESNARD (Lucien) 165 BIDOU (Henry) 252, 253 BILLY (André) 249, 255, 256, 317 BINET (Albert) 118 BINF-T-VALMF-R 298, 299 BISSON (Alexandre) 163 BIZET (René) 64, 317 BJORNSON 139 BLOCH 127 BLOCH (Jean-Richard) ... 294,307, 313 BLOY (Léon) 233, 292 BLUM (Léon) 236,246,255, 263 BOIS (Albert du) ........ 157, 162

Bois (Jules) 162 BONIFACE (Maurice) 139 BORDEAUX (HENRY) 247, 248, 280 BORNIER (Henri de) 136 BOSCHOT (Adolphe) 23 BOUHÉLIER (St-Georges de), 10, 12,

180, 303, 365, 367 BOULENGER (Jacques) 372 BOULENGER (Marcel) 364, 372 BOURDET 152 BOURGES (Élémir) 264 BOURGET (Paul),. 144,165, 225, 246,

247, 259, 280, 281 283 BOUTROUX (Émile)... 98, 102, 104, 127 BOYLESVE (René) .. 260, 270, 272,

278-280, 287, 288 BRANDENBURG (Albert) 11, 205 BRAUN (Thomas) 43 BRÉMOND (abbé) 249 BRIEUX (Eugène) ...136, 137,145,

146, 148, 150 BRISSON (Adolphe) 248, 252 BROCHARD (Victor) 124, 126 BROUSSON (J.-J.) 254 BRUNETIÈRE (Ferdinand) .... 226, 244 BRUNSCHWIG (Léon) ....114,126, 127 BURNAT-PROVINS (Marguerite).... 49 BUSNACH (William) 136

CAILLAVET (Gaston-Arman de).. 160,

161, 171, 175 CAMO (Pierre) 47, 48, 367 CANTACUZÈNE (Charles-Adolphe)... 37 CAPUS (Alfred).... 160, 166, 167,

168, 272, 306 CARCO (Francis) ... 64, 307, 314, 318 CÉARD (Henri) 136 CENDRARS (Biaise) .... 30, 32, 33, 47 CÉZANNE (Paul) 368 CHADOURNE (Louis) 317 CHAINE (Pierre) 316 CHALUPT (RENÉ) 37 CHANTAVOINE (Henri) ........ 252 CHARBONNEL (Victor) 9 CHARLES (E.) ........... 127

CHARLES (J.-Ernest) 246 CHARASSON (Henriette) 249, 255 CHARDONNE (Jacques) 320 CHARVAY (Robert) 163 CHAUMEIX (André) 248, 252 CHENNEVIÈRE (Georges)... 24, 27, 28, 58 CHÉRAU (Gaston) 295 CHEVASSU (Francis) 253 CLARETIE (Léo) 248 CLAUDEL (Paul) .. 51, 52, 58, 60,

160, 163, 177, 178, 251, 279, 354, 364 CLÉMENCEAU (Georges) 133 CLOUARD (Henri) 250 COCTEAU (Jean) 251 CODET (Louis).... 258, 303, 307,

367, 371 COLETTE (Mme) 372 COMMINGES (de) 306 COMTE (Auguste) 115 COOLUS (ROMAIN) 152, 163 COPEAU (Jacques) 180, 189, 250 COPPÉE (François) 5, 236, 267 CORPECHOT (Lucien) 275 COTTINET (Émile) 48 COULANGHEON 283 COULON (Marcel) 293 COURNOT (Augustin) 98 COURTELINE (Georges) . 136, 139, 148, 165 COUTURAT (Louis) 102,114, 127 CRÉMIEUX (Benjamin) 250, 294, 306, 317 CROISSET (Francis de) 163 CROMMELYNCK 181, 188 CROS (Guy-Charles) 46 CROUÉ 180 CUBELIER DE BEYNAC 23 CUREL (François de) .... 136, 146-149 DAGUERCHES (Henry).... 258,299, 300 DAUDET (Alphonse). 135,136, 259, 282, 354 DAUDET (Léon) .... 256, 260, 264- 266 DAUGUET (Marie) 49 DAUZE (Pierre) 249 DELACROIX (Henri) 119, 127 DELARUE-MADRUS (Lucie) 49 DELBOS (Victor) 127 DELBOUSQUET (Emmanuel) . 12, 288,

289, 302

DERÊME (Tristan) 63, 64, 371 DERENNES (Charles) 42, 303 DÉRIEUX (Henri) 23 DESCAVES (Lucien)... 143,255,264, 358 DESCHAMPS (Gaston) 251 DESTREM (Hugues) 255 DEVORE (Gaston) 152 DEUBEL (Léon) 48 DIDEROT 354 DIERX (LÉON) 3, 48 DIEUDONNÉ (Robert) 175, 319 DIVOIRE (Fernand) 33 DOLENT (jean) 231, 237 DOMINIQUE (jean) 49 DONNAY (Maurice) . 142, 144, 146, 148,

149, 161, 171 DORGELÈS (Roland) 316 DOSTOIEWSKI 9, 290, 301, 309 DOUMIC (René) 246 DOYEN (Albert) 24 DRIEU LA ROCHELLE 59 DROUOT (Paul) 46 DUBECH (Lucien) 255 DUCÔTÉ (Edouard) 162 DUHAMEL (Georges) 24, 26, 27, 163t

181, 187, 247, 315 DUHEM (Pierre) 102, 126 DUJARDIN (Edouard) 42 DUMAS (Fils) 139, 140, 151 DUMAS (George) 117, 118 DURCKHEIM (Emile) .... 25, 120, 126 DURTAIN (Luc) 24, 28, 307 DUVERNOIS (Henri) 303, 306 DYSSORD (Jacques) 48

EINSTEIN 113 ELDER (MARC) '.. 319 ELSKAMP (Max) 17, 18 ÉON (Francis) 41 ERLANDE (Albert) 42, 303, 305

FABRE (Emile) 179 FABRE (Lucien) 320 FAGUET (Émile) ..... 226, 245, 275 FAGUS ............ 38, 61

FARGUE (Léon-Paul) 47 FARRÈRE (Claude) 299, 300 FAUCHOIS (René) 162 FAUCONNET 120 FAURE (Élie)... 225, 237, 239, 241, 242 FAY (Bernard) 312 FÉRET (Charles-Théophile) . 45 FEUILLET (Octave) 135, 280 FEYDEAU (Georges) 164 FLAUBERT (Gustave) .. 227, 276, 278, 354 FLERS (Robert de)... 160, 166, 171, 175 FLEURET (Fernand) 57, 357 FLEURY (Albert) 12 FLORIAN-PARMENTIER 33 FOLEY (Charles) 175, 253 FONS (Pierre) Il FONTAINAS (André) 18, 247 FORT (Paul).... 17, 18, 19, 20, 44 58 FOURNIER (Alain) 307, 313 FRANC-NOHAIN 57, 253 FRANCE (Anatole) ...165, 166,227,

251, 259, 282, 283, 287, 288, 365, 373 FRANCK (Henri) 48 FRANCONI (Gabriel-Tristan) 60 FRAPIÉ (Léon) 292 FRÊNE (Roger) 11, 48, 250 FRESNOIS (André DU) 250, 254 FRONDAIE (Pierre) 177

GANDILLOT (Léon) 152 GARNIER . 116 GASQUET (Joachim).. 10, 41, 42, 60,

276, 303 GAUGUIN . 292 GAUSSERON (B.-H.) 249 GAUTIER (Théophile) 3 GAVAULT (Paul) 163 GÉNIAUX (Charles) 294, 295 GÉRALDY (Paul) 23, 186 GERMAIN (André) 250 GHÉON (Henri) 162, 250 GHIL (René) 49, 290 GIDE (André) ... 17, 162, 229, 260,

269, 360, 36, 365

GILBERT (Pierre) 250 GILKIN (Yvan) 18 GILSON 127 GIRAUDOUX (Jean) 307,309, 356 GLEIZE 152 GOBLOT (Edmond) 102 GODFERNAUX 174 GONCOURT (Jules de) 259 GONCOURT (Edmond de). 136, 259, 260,

266,354, 358 GONZAGUE-FRICK (Louis DE) 37 GOURMONT (Jean de) 247, 320 GOURMONT (Rémy de) . 3, 225, 228,

235, 237, 242, 260, 268, 371 GRAMONT (Michel de) 41 GRAPPE (Georges) 249 GREGH (Fernand) 23' 33, 249 GRIFFITH 186 GROS (Gabriel-Joseph) 48 GROUSSET (Paschal) 257 GUERBER (Edouard) 57 GUÉRIN (Charles).... 39, 45, 46, 55 GUILLAUMIN (Émile) 292 GUINON (Albert) 152 GUIRAUD (Ed.) 152, 177 GUITRY (Sacha) .... 175,183,184 185 GYP 142

HALÉVY (Ëlie). 127 HALÉVY (Daniel).... 225, 237, 239, 248 HAMELIN (Octave) 113 HAMP (Pierre) 292, 294 HANNEQUIN (Arthur) 102, 104 HAN RYNER 236, 237 HARAUCOURT (Edmond) 3 HARDY (Thomas) 301 HÉMON (Louis) 320 HENNEQUIN (Maurice) 163 HENNIQUE (Léon) 136, 358 HENRIOT (Emile) 41 HÉRÉDIA (José-Maria de) 3 HERMANT (Abel).. 142, 148, 149, 246,

253, 260, 264, 266, 267, 358, 361, 365,

366, 371, 372 HÉROLD (Ferdinand) 162 HERVIEU (Paul).. 140, 141,146,149,

161, 267

HIRSCH (Charles-Henry)..... 288, 295 HOUVILLE (Gérard d') 49, 372 HURET (JULES) 274,287, 288 HUYSMANS (Joris-Karl)'.. 9, 227, 230,

233, 260, 261,358, 359

IBSEN 4,139, 301

JACOB (Max) 30, 32, 33 JACQUET (René) 283 JALOUX (Edmond)... 248,289, 303, 304 JAMES (William) 119 JAMMES (Francis) ... 18, 19, 22,

43, 55, 260, 269, 270, 291 JANET (Pierre) 117, 118 JEAN (Albert) 23 JEAN (LUCIEN) 292 JARRY (ALFRED) 260, 269 Josipovici 318 JOUFFROY 116 JOUVE (Pierre-Jean) 28 JULLIEN (Jean) 136

KAHN (Gustave) 15, 26, 254 KLINGSOR (TRISTAN) 45, 63, 250

LABICHE (Léon) 151 LA BRUYÈRE 354, 364 LACRETELLE (de) 320 LACUZON (Adolphe) 23, 24 LAFARGUE (Marc) 10, 303, 367 LAFORGUE (Jules) . 22, 48, 260, 364, 365 LA JEUNESSE (Ernest) ... 303,306, 364 LALANDE (Albert) 102 LALOY (LOUIS) 180 LANSON (Gustave) 254 LAPAUZE (Henry) 255 LAPIE (Paul) 125 LARBAUD (Valéry) . 47, 302, 307, 310, 372 LARGUIER (Léo) 10 LARROUMET (Gustave) 252 LARROUY (Maurice) 316 LASSERRE (Pierre) 255, 297, 371 LA TAILHÈDE (Raymond de) .... 6 LATZARUS (Louis) 284 LAUMANN ............. 175

LAURIE (André) 257 LAVAUD (Guy) 35, 36, 37, 250 LAVEDAN (Henri).. 142, 144, 145, 146,

148, 161, 171 LEBLOND (Marius-Ary) .. 250, 299, 300 LE BLOND (Maurice) 9, 250, 255 LE CARDONNEL (Georges).. 254, 283, 288 LE CARDONNEL (Louis)....50, 51, 58 LECHALAS 102 LECONTE (Sébastien-Charles)..... 23 LECONTE DE LISLE 3, 37 LE GRIX (François) 248 LEGUAY (Pierre) 251 LEMAITRE (Jules) 141, 142 LENÉRU (Marie) 184 LENORMAND (J.-H.) 181, 188 LÉON (Xavier) 127 LÉAUTAUD (Paul) 306, 371 LE ROY (Grégoire) 43 LE ROY 102 LEVEL (Maurice) 175, 319 LÉVY-BRUHL 120, 121 LEYGUES (Georges) 368 LIÈVRE (Pierre) 251, 317 LIONNET (Jean) 248 LOLIÉE (Frédéric) 248 LONGNON (jean) 250 LORDES (André de) 175 LORRAIN (Jean). 22, 260, 264, 276, 358, 359 LORRAY (Claude), 49 LOTI (Pierre) ... 259,284,301,358, 359 Louys (PIERRE) 256,260,269, 287 LUGNÉ-POE 139 LUMET (Louis) ... 255 LUMIÈRE (les frères) ....... 132

MACHARD (Alfred) 319 MAC ORLAN (Pierre) 317 MAETERLINCK (Maurice) 177 MAGALLON (Xavier de) 42 MAGNE (Emile) 247, 249 MAGRE (Maurice).... 10, 12, 162, 303 MAINDRON (Maurice) 260, 270 'MAINE DE BIRON 116, 127 MAIRE (Gilbert) .......... 250

MALLARMÉ (Stéphane) . 4, 5, 9, 10, 58,

227, 240, 246, 268, 269, 290, 361-365, 368 MANDIN (Louis) 36, 37, 250 MARBO (MME Camille) 249 MARGUERITTE (Paul) 264 MARGUERITTE (Victor) 264 MARINETTI (F.-T.) 29, 30 MARLOW (Georges) 43 MAROT 354 MARSAN (Eugène) 249, 250,

255, 372 MARTIN DU GARD (Roger) . 209, 307,

808, 313 MARTIN MAMY 275 MARTIN-BARZUN 34, 33 MARTINEAU (Henri) 249 MARY (André) 39 MAUCLAIR (Camille) 225, 237, 239, 240,

241,269,304,360, 361 MAUPASSANT (Guy de) ... 137, 259, 284 MAURE Y (Max) 175 MAURIAC (François) 55, 249, 307, 308,

313, 318 MAUROIS (André) 318, 371 MAURRAS (Charles).. 6, 42, 232, 237,

245, 246, 255, 366, 372 MAUSS 120 MAZADE (Fernand) 41 MEILHAC (Henri) 142 MENDÈS (Camille). 3,157,253, 254, 267, 364 MERCIER 354 MÉRÉ (Charles) 187 MERRILL (Stuart).. 5, 9, 15, 16, 20, 250 MEYERSON 102, 104, 105 MILHAUD (Gaston)... 102, 104, 116, 126 MILLE (Pierre) 298, 299 MILLET (Marcel) 23 MILOSZ (Oscar V.) 37 MIOMANDRE (Francis de) .. 303, 304, 305 MIRANDE (Yves) 165 MIRBEAU (Octave) . 138, 165, 256, 260,

270, 287, 318, 358 MITHOUARD (Adrien) 37, 38 MOCKEL (Albert) 18 MONNIER (Henry) 142, 288 MONTESQUIOU (Robert de) .. 9, 18, 358

MONTFORT (Eugène). 251, 301, 302, 367, 372 MORAND (Paul) . 276,320, 356 MORÉAS (Jean). 5, 6, 32,38,39,41,42,

57, 229, 332, 246, 247, 306 MORTIER (Alfred) 162, 180 MOULIÉ (Charles) 60 MUGNIER (abbé) 261 MUHLFELD (Lucien) 246 MULLER (Charles) 248 MUSELLI (Vincent) 40, 63 MUSSET (A. de) 134, 135

NARSY (Raoul) 252 NAU (John-Antoine). 35, 250, 299, 300, 309 NIGOND (Gabriel) 162 NERVAL (Gérard de) 5 NERVAT (Jacques) 12, 367 NERVAT (Marie) 12 NEVEUX (Pol) 303 NIETZSCHE 290, 292, 301 NOAILLES (Comtesse de) . 21, 34, 49,

58, 291, 367 NOISAY (Maurice de) 250 NOLLY (Emile) 300 NouET (Noël) 41 NOZIÈRE (Pierre) 152

OCHSÉ (Julien) 36

PARODI 114 PAULHAN 118 PAWLOWSKI (Gaston de) .... 255, 306 PAYEN (LOUIS). 162 PÈGUES (le Père) 126 PÉGUY (Charles) . 51,52, 58, 236, 237 298 PEILHAMBE (le Père) 127 PÉLADAN (JOSÉPHIN) 233, 234 PELLERIN (jean) 64 PERGAUD (Louis) 307, 313 PÉRIN (Cécile) 49 PÉRIN (Georges) 36, 250 PÉTER (René) 152, 177 PHILIPPE (Charles-Louis).. 258,281,

289-293, 295, 299, 303, 308

PICARD (André) 152 PICAVET (FRANÇOIS) 126, 127 PIERREFEU (Jean de) 249 PILON (Edmond) 230, 237, 250 PITOEFF (Georges) 189 PLESSYS (Maurice du) 6 POE (Edgar) 268 POINCARÉ (Henri) 102, 105, 107 POIZAT (Alfred) 102 PONCHON (Raoul) 56 PORCHÉ (François) 186 PORTO-RICHE (Georges de) ...149- 153 POURRAT (Henri) 60 POUVILLON (Emile) 303 PRAVIEL (Armand) . 297 PRÉVOST (Marcel) 246 PROUST (MARCEL)..251, 307, 308, 310- 12

QUILLARD (Pierre) 247

RACINE 353 RACHILDE (MME) 140, 247 RAGEOT (Gaston) 249 RAUH (Frédéric) 124, 126 RAVAISSON 116 RAYNAL (Paul) 188 RAYNAUD (Ernest) 6 REBELL (Hugues) . 6, 229, 230, 260,

270, 271 REBOUX (Paul) ... 244, 248, 254, 295 RÉGNIER (Henri de) . 5,12,13,17,58,

229, 253, 260, 268, 287, 303, 304,

305, 312,358, 364 RENAN (Ernest) . 125, 226, 227, 281,

283,354, 369 RENARD (Jules). 157,181, 260, 270-272,

283, 287, 288, 293, 308 RENARD (Maurice) 318 RENCY (Georges) 10, 303 RENOUVIER (Charles) 98 RETTÉ (Adolphe) 14, 235, 250 REVAUT D'OLLONES 118 REY 249 RIBOT (Théodule) 116, 117 RICHEPIN (jean) ....... 3,140, 157

INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITES

RICTUS (Jehan) 44 RIEUX (Lionel des) 162 RIMBAUD (Arthur)... 4,29,31,32, 360 RIVOIRE (André) 152,157, 162 RIVOLLET (Georges) 162 ROBIN (Dr Albert) 255 ROBIN 126 ROD (Édouard) 248 RODENBACH (Georges) 43, 358 RODIER 126 ROINARD (Paul-Napoléon) 45 ROLLAND (Romain) 165, 298 ROMAINS (Jules),.. 24, 25, 26, 27, 29,

39, 57, 58,163, 179, 307, 308, 313 RONSARD 353, 354 ROSNY (J.-H.) 29; 332; 260, 262 ROSTAND (Edmond) . 3,140,154, 158,

161, 162 ROUPNEL 258, 294 ROYÈRE (Jean). 34, 35, 37, 250, 274, 299

SAINT-EVREMOND . • 226 SAINTE-BEUVE 225, 243 SAINT-POL-ROUX 44 SALIS (Rodolphe) 142, 143 SALMON (André) .. 32, 63, 254, 317 SAMAIN (Albert) 16, 17 SARCEY (Francisque) 145, 252 SARDOU (Victorien) 136 SARMENT (Jean) 181, 188 SAVOIR (Alfred) 187 SCHLUMBERGER (Jean) 250, 298 SCHNEIDER (Edouard) ...181,188, 318 SCHWOB (Marcel).. 22, 230, 231,237,

260, 268, 269 SCHURÉ (Edouard) 235, 239 SÉCHÉ (Alphonse) 249 SÉE (Edmond) 152, 251 SÉGUR (Nicolas) 248 SERTILLANGES (le Père) 126 SHAW (Bernard) 146 SIGNORET (Emmanuel) 43, 44 SOLLIER 118 SOUCHON (Paul) 48 SOUDAY (Paul) ....... 251,252, 317

SOUZA (R. de) 320 SPIESS (Henri) 48 SPIRE (André) 47, 229 SRTOWSKI 127 STRENTZ (Henri) 37 SUARÈS (André) 225, 237 240 SULLY-PRUDHOMME 3

TAILHADE (Laurent) .... 55, 56, 256 TAINE (Hippolyte). .115, 225, 243, 245, 247 TALON (Jean-Louis) : 258, 300 TANNERY (Paul) 127 TARDE (Gabriel) 123 THARAUD (Jean et Jérôme)... 99,

289, 295, 299, 309 THIBAUDET (Alfred) 250 TINAN (Jean de) 303, 306 TISSERAND (Pierre) 127 TISSERAND (Ernest) .... 307, 314, 318 ToisoUL (Arthur) 10, 303 TOLSTOI 312 TouLET (P.-J.) 63, 64, 303,

304, 363, 366 TRuc (Gonzague) 237, 238, 239 TRARIEUX (Gabriel) 152 t' STERSTEVENS 319 TURNER (Georges) 152

VALABRÈGUE (Albin) 163 VALÉRY (Paul) 61, 62, 365 VALLERY-RADOT (Robert) 55 VANDEPUTTE (Henri) 10, 12, 303 VANDÉREM (Fernand).. 248, 256, 272,

309, 317 VANDERPYL (Fritz) 48 VAN LERBERGHE (Charles) 43 VANNOZ (Léon) 23 VARIOT (Jean) 307, 314 VARLET (Théo) 48 VAUCAIRE (Maurice) 142 VAUDOYER (Jean-Louis). 48, 180, 305, 372 VEBER (Pierre) 142, 164 VELLAY (Charles) « 289 VERHAEREN... 5, 14, 26, 29, 33, 43,

58, 162

VERLAINE (Paul).... 1,2,4,9,10,

233, 235 VÉRANE (Léon) .. 64 VEYRIN (Émile) 162 VIELÉ-GRIFFIN (Francis) . 5, 13, 14,

17,20, 162 VIGNAUD (jean) 295 VIGNY (Alfred de) 3, 226 VILDRAC (Charles) .. 24, 27, 28, 58, 188 VILLETARD (PIERRE) 303 VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.. 227, 233, 240 VIOLLIS (Jean) .. 11, 251, 288, 294,

295, 302

VIVIEN (Renée) 49 VOIROL (Sébastien) 33 VOISINS (Gilbert de) .... 303,305, 307

WERTH (Léon) ... 254,307,308,314, 318 WHITMAN (Walt).... 27, 29, 292, 301 WILLY 364 WOLFF (Pierre) 137, 139

YELL (Michel) 258, 292

ZAMACOÏS (Miguel) 157 ZOLA (Émile) .. 9, 29, 136, 137, 258,

262,287, 288

TABLE DES GRAVURES

SIGNATURES & AUTOGRAPHES

P, portrait. — S, signature. — A, autographe.

ABADIE (Michel), P 10 ALBALAT (Antoine), P 252 ADAM (Paul), par Zed, A, 273 ; par

J. E. Blaqche ... 274 ANCEY (George), P 138 ANET (Claude), P 319 ANTOINE, P., 131, charge par Désiré Luc. 150 ARNOUX (Alexandre), P. A 318

BACHELIN (Henri) P 293 BALZAC, P., par Achille Ouvré.... 133 BARBUSSE (Henri), P. A 315 BATAILLE (Henry), P., par lui-même,

22; S 170 BATY (Gaston), P 189 BAUMANN (Émile), P 295 BECQUE (Henry), par Rodin 137; P. 190 BENOIT (Pierre), P 317 BENDA (Julien), P 298 BERGSON (Henri), P 109 BERNARD (Tristan), par Toulouse-

Lautrec, 174; P. A........ 272 BERNSTEIN (Henry), P. S 173 BERTAUD (jules), P. 238 BERTRAND (Louis), P. A 277 BINET (Alfred), P 118 BINET-VALMER, P. A 299 BLOCH (Jean-Richard), P. A .... 313 BLOY (Léon), P 233 BLUM (Léon), P.. 236 BRÉMOND (abbé), P ........ 248

BRIEUX, P 146 BROUSSON (J.-J.), P 254 BOUTROUX (Émile), P 99

CAILLAVET (de), P. S 172 CAPUS (Alfred), charge par Gassier, P. 167 CAMO (Pierre) P 48 CARCO (Francis), P. A. 313 CHADOURNE (Louis), P 317 CHAINE (Pierre), P 316 CHÉRAU (Gaston), P 295 CHEVASSU (Francis), P 253 CLAUDEL, par Valloton, en ambassadeur 51, 176 CLOUARD (Henri), P 258 COOLUS (Romain), charge par de

Losques 163 COPEAU (Jacques), P 189 COURTELINE (Georges), charge par La

Jeunesse 158 CRÉMIEUX (Benjamin), P 250 CROMMELYNCK, P 181 CROS (Guy-Charles), P 46 CUREL (François de), P 147

DAUDET (Alphonse), par André Gill .. 259 DAUDET (Léon), par Don, A 265 DELACROIX (Henri), P 119 DERÈME (Tristan), P. A 64 DERENNES (Charles), P. S 303 DESCAVES (Lucien), par H. Reboul.. 264 DIERX (Léon), P .......... 3

DIVOIRE (Fernand), P. A 33 DOLENT (Jean), P 231 DORGELÈS (Roland), P 316 DUHAMEL (Georges), par Don 314 DUJARDIN, par Vallotton 43 DUMAS (Georges), P 117 DURCKHEIM (Émile), P 121 DURTAIN (Luc), P 28 DUVERNOIS (Henri), P. A 307

ELSKAMP (Max), A 17 ERLANDE (Albert), par Pierre Girieud. 306

FABRE (Émile), alpiniste 179 FAGUS, par Tristan Klingsor, A.... 61 FARRÈRE (Claude), P 300 FEYDEAU (Georges), P. S 165 FLEURY (Albert), P 12 FLERS (R. de), P. S 171 FRANC-NOHAIN, P 253 FORT (Paul), A 20 FRANCE (Anatole), P 283 FRAPIÉ (Léon), P. S 293

GASQUET (Joachim), P 41 GÉNIAUX (Charles), P. A 294 GÉRALDY (Paul), A. 23, P 185 GHIL (André), par Vallotton 49 GIRAUDOUX (Jean), P 308 GOBLOT (Léon), P 103 GOURMONT (Jean de), P. S 318 GOURMONT (Rémy de), par Raoul Dufy. 228 GUÉRIN (Charles), P. A 45 GUILLAUMIN (Ernest), P. S 293 GUITRY (Lucien), dans Crainquebille . 166 GUITRY (Sacha) et sa femme

LYSÈS Charlotte, dans le Veilleur de Nuit 184 Gyp, P 145

HAMP (Pierre), P. A 294 HERMANT ( Abel), charge par de Losques 151 P. A 266 HERVIEU (Paul), par Léandre, 140,

par La Jeunesse 141 HUYSMANS, par A. Ouvré ...... 261

JALOUX (Edmond), par Favory, A.. 304 JAMMES (Francis), P 19 JANET (Pierre), P 117

KAHN (Gustave), P. par Anna Bas,

A 15

LALANDE (Paul), P 103 LAPIE (Paul), P 125 LARBAUD (Valéry), P 47 LARROUY (Maurice), P 316 LASSERRE (Pierre), par Alex Hcrvey.. 128 LAVAUD (Guy), P. A 36 LAVEDAN (Henri), P 145 LEBLOND (Ary), par Odilon Redon .. 301 LEBLOND (Marius), par Odilon Redon. 301 LE CARDONNEL (Georges), P 254 LE CARDONNEL (Louis), par Paul

Audra 50 LEGUAY, P 251 LENÉRU (Marie), P 184 LENORMAND (J.-H.), P 161 LÉvy-BRUHL, P 120 LORRAIN (Jean), par Henry Bataille.. 264 Louys (Pierre), par Henry Bataille.. 269 LUGNÉ-POÉ, P 189 LUMIÈRE (Auguste et Louis), P.... 130

MACHARD (Alfred), P. S 319 MAINDRON (Maurice) 270 MALLARMÉ (Stéphane), P 5 MANDIN (Louis), P. A 37 MAUCLAIR (Camille), P 239 MARY (André), P. A 40 MAURIAC (François), P. S 317 MAUROIS (André), P. A 318 MERRIL (Stuart), par Vallotton ... 15 MILHAUD (Gaston), P 103 MIOMANDRE (Francis de), P. A.... 305 MIRBEAU (Octave), par Rodin, A ... 285 MITHOUARD (Adrien), P 37 MONNIER (Henri), par lui-même. P.. 135 MONTFORT (Eugène), P 302 MUSELLI (Vincent), P. A 40 MUSSET (A. de), P ......... 134

NAU (J.-A.), P 35 NOAILLES (Ctesse de), P 21

PAWLOWSKI (Gaston de), P 255 PÉGUY (Charles), P 52 PÉLADAN (Joséphin), P 233 PHILIPPE (Charles-Louis), par Delaw, 290 PICAVET, P 126 PITOEFF, dans Hamlet 189 POINCARÉ (Henri), P 106 PONCHON (Raoul), P 56 PORCHÉ (François), P 186 PORTO-RICHE (Georges de), P. S... 149 PROUST (Marcel), par J. E. Blanche. 310

RACHILDE (MME), P. par Henry Bataille 139 RAUH (Frédéric), P 125 REBELL (Hugues), par Pierre Veber.. 271 REBOUX (Paul), P 248 RENARD (Jules), par Vallotton.... 183 Ri BOT (Théodule), P.. ^ 116 RICTUS (Jehan), par Vallotton.... 44 RICHEPIN (Jean), 3, par Cappiello.. 157 ROLLAND (Romain), par F. Voulot, A. 298 RETTÉ (Adolphe), par Vallotton... 14 ROMAINS (Jules), P 180 ROSNY aîné, par Don, A 263 ROSTAND (Edmond), P. S ...... 154

RYNER (Han), P 237 SALIS (Rodolphe), P 144 SALMON (André), P 317, 319 SAMAIN (Albert), P. A 16 SARMENT (Jean), P 181 SCHURÉ (Edouard), P- 235 SOUDAY (Paul), P 251

TAILHADE (Laurent), P 55 THARAUD (Jean), P. A 296 THARAUD (Jérôme), P. A 296 TINAN (Jean de), par Henry Bataille. 306 TISSERAND (Ernest), P 314 TOULET (P.-J.), P 63 TRUC (Gonzague), P 238

VALÉRY (Paul), P. A 62 VANDÉREM (Fernand), P 248 VAUDOYER (Jean-Louis), P 305 VEBER (Pierre), par Cappiello.... 164 VERHAEREN, P 14 VIÉLÉ-GRIFFIN (Francis), A ..... 13 VILLETARD (Pierre), P 319

YELL (Michel), P 293

ZOLA (Émile), par Léandre ..... 259

ILLUSTRATIONS DOCUMENTAIRES

Le tableau de Fantin-Latour où l'on voit Verlaine, Rimbaud, Emile Zola, Charles Blémont, Camille Pelletan. 1 Paul Verlaine et Jean Moréas au Salon des Cent, par CAZALS 4 Charles Derennes et Pierre Benoit pendant la guerre 42 L'Epave, autographe inédit de Charles

Péguy 53, 54 Une soirée au Chat Noir 143 La sortie des ateliers Lumière. Le premier film projeté sur l'écran à Paris le 22 mars 1895 160 Une représentation de l'Electre, d'Alfred

Poizat. au théâtre antique d'Arles. 161

Uue page du manuscrit autographe de

Tête d'Or, de Paul Claudel..... 172 Une page du manuscrit autographe de

Poil de Carotte de Jules Renard.. 182 Affiche par Toulouse-Lautrec .... 191 Affiche dessinée par Bataille pour Résurrection 192 Une page autographe de René Boylesve 279 Une page autographe d'Octave Mirbeau 286 Une page du manuscrit autographe de Bubu-de-Montparnasse de CharlesLouis Philippe 291 Fac-simile d'une épreuve d'imprimerie corrigée par Marcel Proust.... 311

TABLE DES MATIÈRES DU TOME 1

INTRODUCTION, par Eugène MONTFORT.

LA POÉSIE, par Paul ZF-SCHIMANN 1 BIBLIOGRAPHIE DE LA POÉSIE, par Jean BONNEROT 65 LA PHILOSOPHIE, par Pierre LASSERRE 97 LE THÉÂTRE, par Claude BERTON 129 BIBLIOGRAPHIE THÉÂTRALE, par Jean BONNEROT 193 LES ESSAYISTES, par Michel PUY 225 LA CRITIQUE DES JOURNAUX ET DES REVUES, par Jules BERTAUT.... 243 LE ROMAN, par Eugène MONTFORT 257 BIBLIOGRAPHIE DU ROMAN, par Pierre LEGUAY 321 L'ÉVOLUTION DE LA LANGUE ET DU STYLE, par Pierre LIÈVRE 353 INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITÉS 374 TABLE DES GRAVURES, SIGNATURES ET AUTOGRAPHES ....... 383